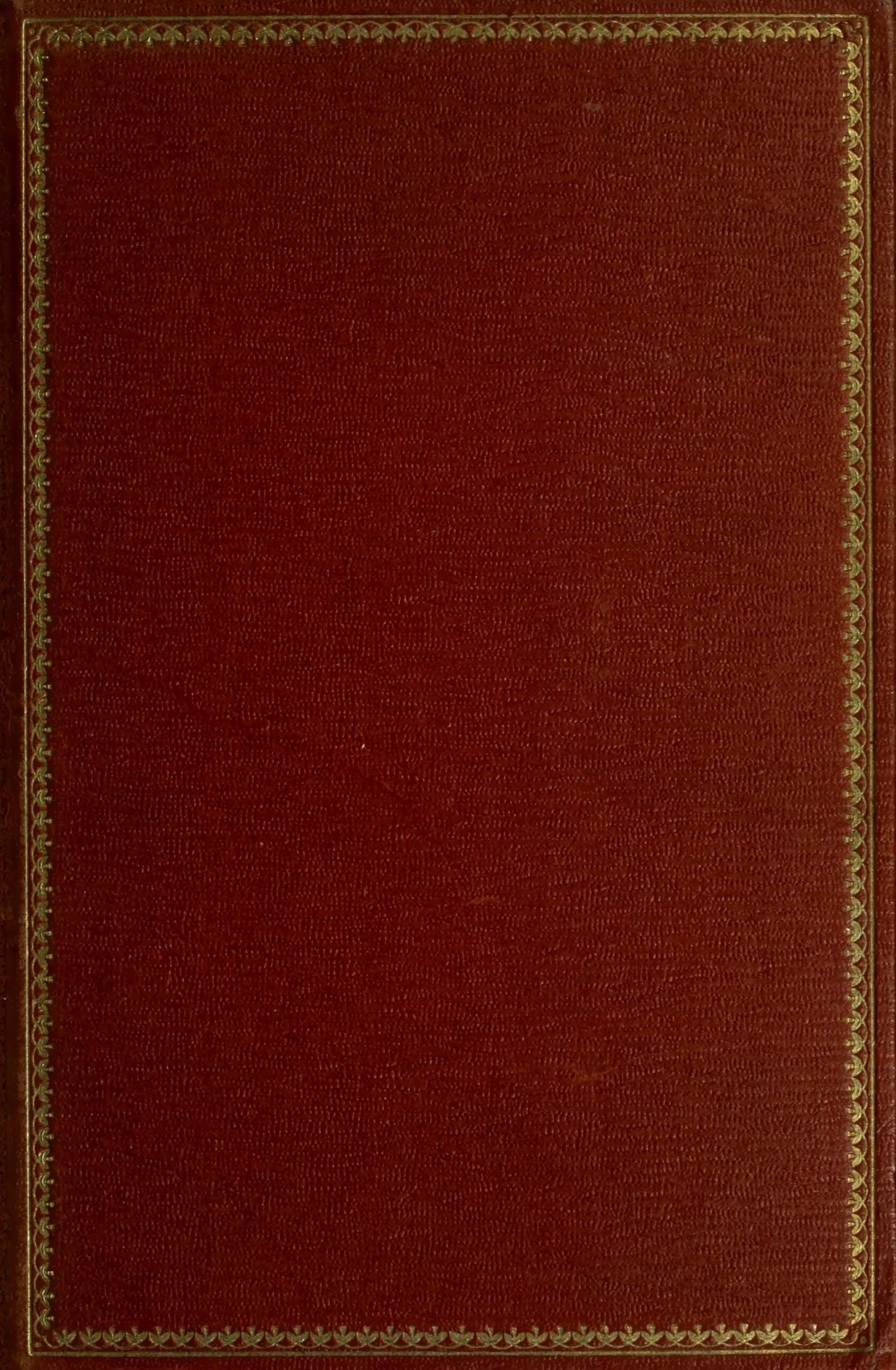
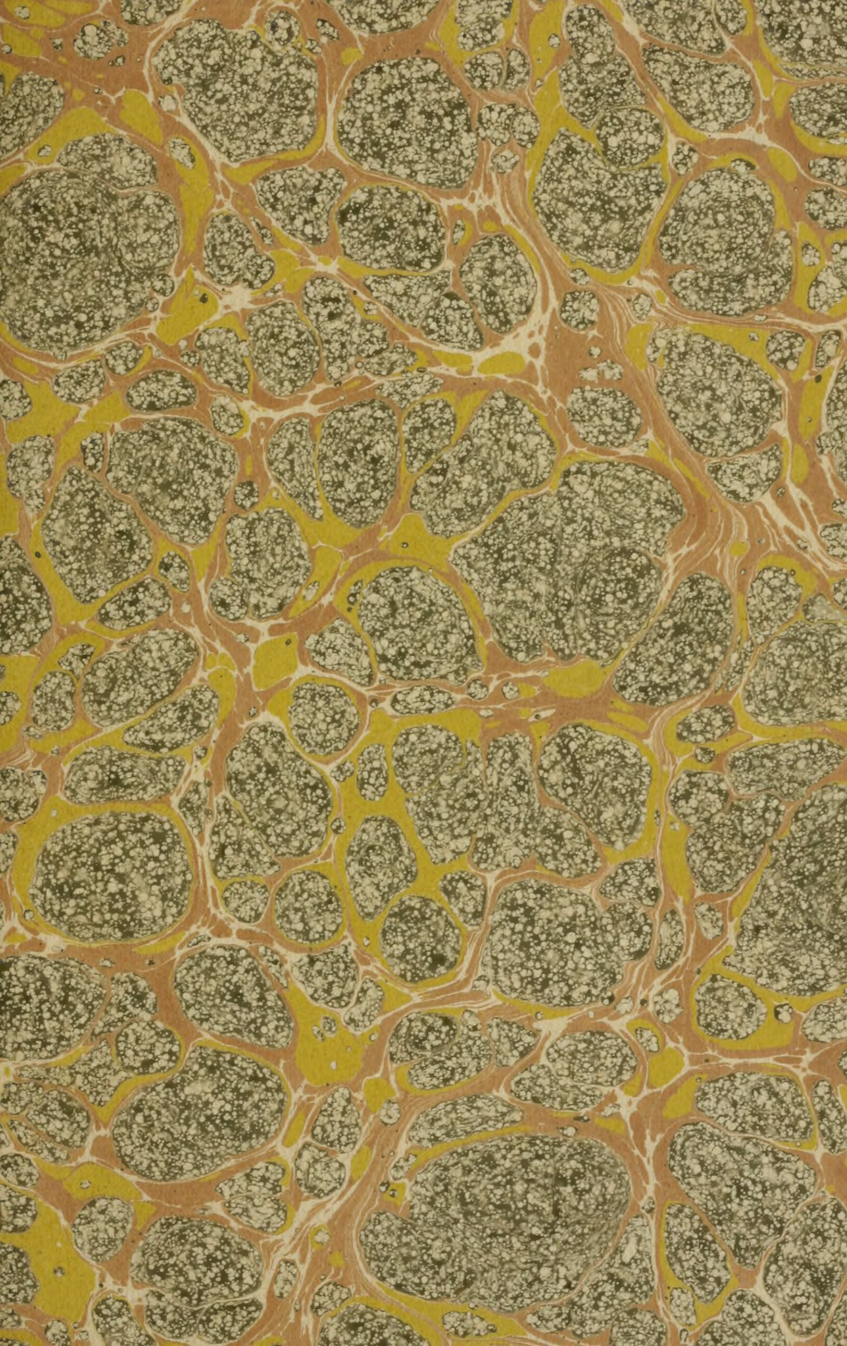






COMÉDIES

ET

PROVERBES



ALFRED DE MUSSET
EN COSTUME DE PAGE

FAC-SIMILÉ D'UNE GRAVURE D'ACHILLE DEVÉRIA

Alfred de Musset

COMÉDIES
ET
PROVERBES



DOUZE GRAVURES
HORS TEXTE

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS



COMÉDIES ET PROVERBES

AVANT-PROPOS

GOETHE dit quelque part, dans son roman de *Wilhelm Meister*, « qu'un ouvrage d'imagination doit être parfait, ou ne pas exister ». Si cette maxime sévère était suivie, combien peu d'ouvrages existeraient, à commencer par *Wilhelm Meister* lui-même !

Cependant, en dépit de cet arrêt qu'il avait prononcé, le patriarche allemand fut le premier à donner, dans les arts, l'exemple d'une tolérance vraiment admirable. Non seulement il s'étudiait à inspirer à ses amis un respect profond pour les œuvres des grands hommes, mais il voulait toujours qu'au lieu de se rebuter des défauts d'une production médiocre, on cherchât dans un livre, dans une gravure, dans le plus faible et le plus pâle essai, une étincelle de vie; plus d'une fois des jeunes gens à tête chaude, hardis et tranchants, au moment où ils levaient les épaules de pitié, ont entendu sortir des lèvres du vieux maître en cheveux gris ces paroles accompagnées d'un doux sourire : « Il y a quelque chose de bon dans les plus mauvaises choses. »

Les gens qui connaissent l'Allemagne et qui ont approché, dans leurs voyages, quelques-uns des membres de ce cercle

esthétique de Weimar, dont l'auteur de *Werther* était l'âme, savent qu'il a laissé après lui cette consolante et noble maxime.

Bien que, dans notre siècle, les livres ne soient guère que des objets de distraction, de pures superfluités où l'*agréable*, ce bouffon suranné, oublie innocemment son confrère l'*utile*, il me semble que si je me trouvais chargé, pour une production quelconque, du difficile métier de critique, au moment où je poserais le livre pour prendre la plume, la figure vénérable de Gœthe m'apparaîtrait avec sa dignité homérique et son antique bonhomie. Et, en effet, tout homme qui écrit un livre est mû par trois raisons : premièrement, l'amour-propre, autrement dit le désir de la gloire ; secondement, le besoin de s'occuper, et, en troisième lieu, l'intérêt pécuniaire. Selon l'âge et les circonstances, ces trois mobiles varient et prennent dans l'esprit de l'auteur la première ou la dernière place ; mais ils n'en subsistent pas moins.

Si le désir de la gloire est le premier mobile d'un artiste, c'est un noble désir qui ne trouve place que dans une noble organisation. Malgré tous les ridicules qu'on peut trouver à la vanité et malgré la sentence du *Misanthrope* de Molière, qui fait remarquer

> Comment dans notre temps,
> Cette soif a gâté bien des honnêtes gens ;

malgré tout ce qu'on peut dire de fin et de caustique sur la nécessité de rimer et sur le « qui diantre vous pousse à vous faire imprimer » ? il n'en est pas moins vrai que l'homme, et surtout le jeune homme qui, se sentant battre le cœur au nom de gloire, de publicité, d'immortalité, etc., pris malgré lui par ce je ne sais quoi qui cherche la fumée, et poussé par une main invisible à répandre sa pensée hors de lui-même ; que ce jeune homme, dis-je, qui, pour obéir à son ambition, prend une plume et s'enferme, au lieu de prendre son chapeau et de courir les rues, fait par cela même une preuve de noblesse, je dirai même de probité, en tentant d'arriver à l'estime des hommes et au développement de ses facultés par un chemin solitaire et âpre, au lieu de s'aller mettre, comme une bête de somme, à la queue de ce troupeau servile qui encombre les antichambres, les places publiques et jusqu'aux carrefours. Quelque mépris, quelque

disgrâce qu'il puisse encourir, il n'en est pas moins vrai que l'artiste pauvre et ignoré vaut souvent mieux que les conquérants du pauvre monde, et qu'il y a plus de nobles cœurs sous les mansardes où l'on ne trouve que trois chaises, un lit, une table et une grisette, que dans les gémonies dorées et les abreuvoirs de l'ambition domestique.

Si le besoin d'argent fait travailler pour vivre, il me semble que le triste spectacle du talent aux prises avec la faim doit tirer des larmes des yeux les plus secs.

Si enfin un artiste obéit au mobile qu'on peut appeler le besoin naturel du travail, peut-être mérite-t-il plus que jamais l'indulgence : il n'obéit alors ni à l'ambition ni à la misère, mais il obéit à son cœur ; on pourrait croire qu'il obéit à Dieu. Qui peut savoir la raison pour laquelle un homme qui n'a ni faux orgueil ni besoin d'argent se décide à écrire ? Voltaire a dit, je crois, « qu'un livre était une lettre adressée aux amis inconnus que l'on a sur la terre ». Quant à moi, qui ai eu de tout temps une grande admiration pour Byron, j'avoue qu'aucun panégyrique, aucune ode, aucun écrit sur ce génie extraordinaire, ne m'a autant touché qu'un certain mot que j'ai entendu dire à notre meilleur sculpteur (1), un jour qu'on parlait de *Childe Harold* et de *Don Juan*. On discutait sur l'orgueil démesuré du poète, sur ses manies d'affectation, sur ses prétentions au remords, au désenchantement, on blâmait, on louait. Le sculpteur était assis dans un coin de la chambre, sur un coussin à terre, et tout en remuant dans ses doigts sa cire rouge sur son ardoise, il écoutait la conversation sans y prendre part. Quand on eut tout dit sur Byron, il tourna la tête et prononça tristement ces seuls mots : « Pauvre homme ! » Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette simple parole de pitié et de sympathie pour le chantre de la douleur en disait à elle seule plus que toutes les phrases d'une encyclopédie.

Bien que j'aie médit de la critique, je suis loin de lui contester ses droits, qu'elle a raison de maintenir, et qu'elle a même solidement établis. Tout le monde sent qu'il y aurait un parfait ridicule à venir dire aux gens : Voilà un livre que je vous offre ; vous pouvez le lire et non le juger. La seule chose

(1) David d'Angers.

qu'on puisse raisonnablement demander au public, c'est de juger avec indulgence.

On m'a reproché, par exemple, d'imiter et de m'inspirer de certains hommes et de certaines œuvres. Je réponds franchement qu'au lieu de me le reprocher on aurait dû m'en louer. Il n'en a pas été de tous les temps comme il en est du nôtre, où le plus obscur écolier jette une main de papier à la tête du lecteur, en ayant soin de l'avertir que c'est tout simplement un chef-d'œuvre. Autrefois il y avait des maîtres dans les arts, et on ne pensait pas se faire tort, quand on avait vingt-deux ans, en imitant et en étudiant les maîtres. Il y avait alors, parmi les jeunes artistes, d'immenses et respectables familles, et des milliers de mains travaillaient sans relâche à suivre le mouvement de la main d'un seul homme. Voler une pensée, un mot, doit être regardé comme un crime en littérature. En dépit de toutes les subtilités du monde et *du bien qu'on prend où on le trouve*, un plagiat n'en est pas moins un plagiat, comme un chat est un chat. Mais s'inspirer d'un maître est une action non seulement permise, mais louable, et je ne suis pas de ceux qui font un reproche à notre peintre Ingres de penser à Raphaël, comme Raphaël pensait à la Vierge. Oter aux jeunes gens la permission de s'inspirer, c'est refuser au génie la plus belle feuille de sa couronne, l'enthousiasme ; c'est ôter à la chanson du pâtre des montagnes le plus doux charme de son refrain, l'écho de la vallée.

L'étranger qui visite le Campo Santo à Pise s'est-il jamais arrêté sans respect devant ces fresques à demi effacées qui couvrent les murailles? Ces fresques ne valent pas grand'chose ; si on les donnait pour un ouvrage contemporain, nous ne daignerions pas y prendre garde; mais le voyageur les salue avec un profond respect, quand on lui dit que Raphaël est venu travailler et s'inspirer devant elles. N'y a-t-il pas un orgueil mal placé à vouloir, dans ses premiers essais, voler de ses propres ailes? N'y a-t-il pas une sévérité injuste à blâmer l'écolier qui respecte le maître? Non, non, en dépit de l'orgueil humain, des flatteries et des craintes, les artistes ne cesseront jamais d'être des frères ; jamais la voix des élus ne passera sur leurs harpes célestes sans éveiller les soupirs lointains de harpes inconnues; jamais ce ne sera une faute de répondre par un cri de sympathie au cri du génie : malheur aux jeunes

gens qui n'ont jamais allumé leur flambeau au soleil ! Bossuet le faisait, qui en valait bien d'autres.

Voilà ce que j'avais à dire au public avant de lui donner ce livre, qui est plutôt une étude, ou, si vous voulez, une fantaisie, malgré tout ce que ce dernier mot a de prétentieux. Qu'on ne me juge pas trop sévèrement : j'essaye.

J'ai, du reste, à remercier la critique des encouragements qu'elle m'a donnés, et, quelque ridicule qui s'attache à un auteur qui salue ses juges, c'est du fond du cœur que je le fais. Il m'a toujours semblé qu'il y avait autant de noblesse à encourager un jeune homme qu'il y a quelquefois de lâcheté et de bassesse à étouffer l'herbe qui pousse, surtout quand les attaques partent de gens à qui la conscience de leur talent devrait, du moins, inspirer quelque dignité et le mépris de la jalousie.



NOTE DES ÉDITEURS. — Pour la réimpression des *Comédies et Proverbes,* nous avons suivi le texte des éditions de 1856, revue par l'auteur, et de 1865, publiée par les soins de Paul de Musset. Les comédies de Musset représentées au théâtre ont subi quelques retouches et de légères modifications nécessitées par les besoins de la mise en scène ; nous avons jugé inutile de les noter ici, désirant donner avant tout le texte définitif de l'écrivain conforme aux meilleures éditions.



LA NUIT VÉNITIENNE

ou

Les Noces de Laurette

Comédie en un acte, représentée pour la première fois à Paris, le 1er décembre 1830, au théâtre de l'Odéon, publiée en 1834.

PERSONNAGES

Le prince d'Eysenach.
Le marquis Della Ronda.
Laurette.
Le secrétaire intime Grimm.
Deux jeunes Vénitiens.
Deux jeunes femmes.
Madame Balbi, suivante de Laurette, personnage muet.
Razetta.

La scène est à Venise.

Perfide comme l'onde.
Shakespeare.

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue. — Au fond, un canal. — Il est nuit.

RAZETTA, *descendant d'une gondole,* LAURETTE, *paraissant à un balcon.*

Razetta. — Partez-vous, Laurette? Est-il vrai que vous partiez?

Laurette. — Je n'ai pu faire autrement.

Razetta. — Vous quittez Venise?

Laurette. — Demain matin.

Razetta. — Ainsi cette funeste nouvelle qui courait la ville aujourd'hui n'est que trop vraie : on vous vend au prince d'Eysenach. Quelle fête ! votre orgueilleux tuteur n'en mourra-t-il pas de joie? Lâche et vil courtisan !

Laurette. — Je vous en supplie, Razetta, n'élevez pas la voix, ma gouvernante est dans la salle voisine; on m'attend, je ne puis que vous dire adieu.

RAZETTA. — Adieu pour toujours?

LAURETTE. — Pour toujours!

RAZETTA. — Je suis assez riche pour vous suivre en Allemagne.

LAURETTE. — Vous ne devez pas le faire. Ne nous opposons pas, mon ami, à la volonté du ciel.

RAZETTA. — La volonté du ciel écoutera celle de l'homme. Bien que j'aie perdu au jeu la moitié de mon bien, je vous répète que j'en ai assez pour vous suivre, et que j'y suis déterminé.

LAURETTE. — Vous nous perdrez tous deux par cette action.

RAZETTA. — La générosité n'est plus de mode sur cette terre.

LAURETTE. — Je le vois; vous êtes au désespoir.

RAZETTA. — Oui; et l'on a agi prudemment en ne m'invitant pas à votre noce.

LAURETTE. — Écoutez, Razetta; vous savez que je vous ai beaucoup aimé. Si mon tuteur y avait consenti, je serais à vous depuis longtemps. Une fille ne dépend pas d'elle ici-bas. Voyez dans quelles mains est ma destinée; vous-même, ne pouvez-vous pas me perdre par le moindre éclat? Je me suis soumise à mon sort. Je sais qu'il peut vous paraître brillant, heureux... Adieu! adieu! je ne puis en dire davantage... Tenez! Voici ma croix d'or que je vous prie de garder.

RAZETTA. — Jette-la dans la mer; j'irai la rejoindre.

LAURETTE. — Mon Dieu! revenez à vous!

RAZETTA. — Pour qui, depuis tant de jours et tant de nuits, ai-je rôdé comme un assassin autour de ces murailles? Pour qui ai-je tout quitté? Je ne parle pas de mes devoirs, je les méprise; je ne parle pas de mon pays, de ma famille, de mes amis; avec de l'or on en trouve partout. Mais l'héritage de mon père, où est-il? J'ai perdu mes épaulettes; il n'y a donc que vous au monde à qui je tienne. Non, non, celui qui a mis sa vie entière sur un coup de dé ne doit pas si vite abandonner la chance.

LAURETTE. — Mais que voulez-vous de moi?

RAZETTA. — Je veux que vous veniez avec moi à Gênes.

LAURETTE. — Comment le pourrais-je? Ignorez-vous que celle à qui vous parlez ne s'appartient plus? Hélas! Razetta, je suis princesse d'Eysenach.

RAZETTA. — Ah! rusée Vénitienne, ce mot n'a pu passer sur tes lèvres sans leur arracher un sourire.

LAURETTE. — Il faut que je me retire... Adieu, adieu, mon ami.

RAZETTA. — Tu me quittes? — Prends-y garde; je n'ai pas été jusqu'à présent de ceux que la colère rend faibles. J'irai te demander à ton second père l'épée à la main.

Laurette. — Je l'avais prévu que cette nuit nous serait fatale. Ah! pourquoi ai-je consenti à vous voir encore une fois?

Razetta. — Es-tu donc une Française? Le soleil du jour de ta naissance était-il donc si pâle que le sang soit glacé dans tes veines?... Ou ne m'aimes-tu pas? Quelques bénédictions d'un prêtre, quelques paroles d'un roi ont-elles changé en un instant ce que deux mois de supplice..., ou mon rival peut-être...

Laurette. — Je ne l'ai pas vu.

Razetta. — Comment? tu es cependant princesse d'Eysenach.

Laurette. — Vous ne connaissez pas l'usage de ces cours. Un envoyé du prince, le baron Grimm, son secrétaire intime, est arrivé ce matin.

Razetta. — Je comprends. On a placé ta froide main dans la main du vassal insolent, décoré des pouvoirs du maître; la royale procuration, sanctionnée par l'officieux chapelain de Son Excellence, a réuni aux yeux du monde deux êtres inconnus l'un à l'autre. Je suis au fait de ces cérémonies. Et toi, ton cœur, ta tête, ta vie, marchandés par entremetteurs, tout a été vendu au plus offrant; une couronne de reine t'a faite esclave pour jamais; et cependant ton fiancé, enseveli dans les délices d'une cour, attend nonchalamment que sa nouvelle épouse...

Laurette. — Il arrive ce soir à Venise.

Razetta. — Ce soir? Ah! vraiment! voilà encore une imprudence de m'en avertir.

Laurette. — Non, Razetta; je ne puis croire que tu veuilles ma perte; je sais qui tu es et quelle réputation tu t'es faite par des actions qui auraient dû m'éloigner de toi. Comment j'en suis venue à t'aimer, à te permettre de m'aimer moi-même, c'est ce dont je ne suis pas capable de rendre compte. Que de fois j'ai redouté ton caractère violent, excité par une vie de désordres qui seule aurait dû m'avertir de mon danger! — Mais ton cœur est bon.

Razetta. — Tu te trompes; je ne suis pas un lâche, et voilà tout. Je ne fais pas le mal pour le bien; mais, par le ciel! je sais rendre le mal pour le mal. Quoique bien jeune, Laurette, j'ai trop connu ce qu'on est convenu d'appeler la vie pour n'avoir pas trouvé au fond de cette mer le mépris de ce qu'on aperçoit à sa surface. Sois bien convaincue que rien ne peut m'arrêter.

Laurette. — Que feras-tu?

Razetta. — Ce n'est pas, du moins, mon talent de spadassin qui doit t'effrayer ici. J'ai affaire à un ennemi dont le sang n'est pas fait pour mon épée.

Laurette. — Eh bien donc?...

Razetta. — Que t'importe? c'est à moi de m'occuper de moi. Je vois des flambeaux traverser la galerie; on t'attend.

Laurette. — Je ne quitterai pas ce balcon que tu ne m'aies promis de ne rien tenter contre toi, ni contre...

Razetta. — Ni contre lui?

Laurette. — Contre cette Laurette que tu dis avoir aimée, et dont tu veux la perte. Ah! Razetta, ne m'accablez pas; votre colère me fait frémir. Je vous supplie de me donner votre parole de ne rien tenter.

Razetta. — Je vous promets qu'il n'y aura pas de sang.

Laurette. — Que vous ne ferez rien; que vous attendrez,... que vous tâcherez de m'oublier, de...

Razetta. — Je fais un échange; permettez-moi de vous suivre.

Laurette. — De me suivre, ô mon Dieu!

Razetta. — A ce prix, je consens à tout.

Laurette. — On vient... Il faut que je me retire... Au nom du ciel... Me jurez-vous...

Razetta. — Ai-je aussi votre parole? Alors vous avez la mienne.

Laurette. — Razetta, je m'en fie à votre cœur; l'amour d'une femme a pu y trouver place, le respect de cette femme l'y trouvera. Adieu, adieu! Ne voulez-vous donc point de cette croix?

Razetta. — Oh! ma vie! (*Il reçoit la croix, elle se retire.*)

Razetta, *seul.* — Ainsi je l'ai perdue. — Razetta, il fut un temps où cette gondole, éclairée d'un falot de mille couleurs, ne portait sur cette mer indolente que le plus insouciant de ses fils. Les plaisirs des jeunes gens, la passion furieuse du jeu t'absorbaient; tu étais gai, libre, heureux; on le disait, du moins; l'inconstance, cette sœur de la folie, était maîtresse de tes actions; quitter une femme te coûtait quelques larmes, en être quitté te coûtait un sourire. Où en es-tu arrivé? Mer profonde, heureusement il t'est facile d'éteindre une étincelle. Pauvre petite croix, qui avais sans doute été placée dans une fête, ou pour un jour de naissance, sur le sein tranquille d'un enfant, qu'un vieux père avait accompagnée de sa bénédiction; qui, au chevet d'un lit, avais veillé dans le silence des nuits sur l'innocence; sur qui, peut-être, une bouche adorée se posa plus d'une fois pendant la prière du soir; tu ne resteras pas longtemps entre mes mains. La belle part de ta destinée est accomplie; je t'emporte, et les pêcheurs de cette rive te trouveront rouillée sur mon cœur. Laurette! Laurette! Ah! je me sens plus lâche qu'une femme. Mon désespoir me tue, il faut que je pleure. (*On entend le son d'une symphonie sur l'eau. Une gondole chargée de femmes et de musiciens passe.*)

UNE VOIX DE FEMME. — Gageons que c'est Razetta.

UNE AUTRE. — C'est lui, sous les fenêtres de la belle Laurette.

UN JEUNE HOMME. — Toujours à la même place! Hé! holà! Razetta! le premier mauvais sujet de la ville refusera-t-il une partie de fous? Je te somme de prendre un rôle dans notre mascarade et de venir nous égayer.

RAZETTA. — Laissez-moi seul, je ne puis aller ce soir avec vous : je vous prie de m'excuser.

UNE DES FEMMES. — Razetta, vous viendrez; nous serons de retour dans une heure. Qu'on ne dise pas que nous ne pouvons rien sur vous, et que Laurette vous a fait oublier vos amis.

RAZETTA. — C'est aujourd'hui la noce; ne le savez-vous pas? J'y suis prié et ne puis manquer de m'y rendre. Adieu, je vous souhaite beaucoup de plaisir : prêtez-moi seulement un masque.

LA VOIX DE FEMME. — Adieu, converti. (*Elle lui jette son masque.*)

LE JEUNE HOMME. — Adieu, loup devenu berger. Si tu es encore là, nous te prendrons en revenant. (*Musique. La gondole s'éloigne.*)

RAZETTA. — J'ai changé subitement de pensée. Ce masque va m'être utile. Comment l'homme est-il assez insensé pour quitter cette vie, tant qu'il n'a pas épuisé toutes ses chances de bonheur? Celui qui perd sa fortune au jeu quitte-t-il le tapis tant qu'il lui reste une pièce d'or? Une seule pièce peut lui rendre tout. Comme un minerai fertile, elle peut ouvrir une large veine. Il en est de même des espérances. Oui, je suis résolu d'aller jusqu'au bout. D'ailleurs la mort est toujours là; n'est-elle pas partout sous les pieds de l'homme qui la rencontre à chaque pas dans cette vie? L'eau, le feu, la terre, tout la lui offre sans cesse; il la voit partout dès qu'il la cherche; il la porte à son côté. Essayons donc. Qu'ai-je dans le cœur? Une haine et un amour. — Une haine, c'est un meurtre. — Un amour, c'est un rapt. Voici ce que le commun des hommes doit voir dans ma position. Mais il me faut trouver quelque chose de nouveau ici, car d'abord j'ai affaire à une couronne. Oui, tout moyen usé d'ailleurs me répugne. Voyons, puisque je suis déterminé à risquer ma tête, je veux la mettre au plus haut prix possible. Que ferai-je dire demain à Venise? Dira-t-on : « Razetta s'est noyé de désespoir pour Laurette, qui l'a quitté? » ou : « Razetta a tué le prince d'Eysenach, et enlevé sa maîtresse? » Tout cela est commun. « Il a été quitté par Laurette, et il l'a oubliée un quart d'heure après? » Ceci vaudrait mieux; mais comment? En aurai-je le courage? Si l'on disait : « Razetta, au moyen d'un déguisement, s'est d'abord introduit chez son infidèle; » ensuite : « Au moyen d'un billet qu'il lui a

fait remettre, et par lequel il l'avertissait qu'à telle heure... » Il me faudrait ici... de l'opium... Non! point de ces poisons douteux ou timides, qui donnent au hasard le sommeil ou la mort. Le fer est plus sûr. Mais une main si faible?... Qu'importe? Le courage est tout. La fable qui courra la ville demain matin sera étrange et nouvelle. (*Des lumières traversent une seconde fois la maison.*) Réjouis-toi, famille détestée, j'arrive; et celui qui ne craint rien peut être à craindre. (*Il met son masque et entre.*)

Une voix, *dans la coulisse.* — Où allez-vous?

Razetta, *de même.* — Je suis engagé à souper chez le marquis.

SCÈNE II

Une salle donnant sur un jardin. — Plusieurs masques se promènent.

LE MARQUIS, LE SECRÉTAIRE.

Le marquis. — Combien je me trouve honoré, monsieur le secrétaire intime, en vous voyant prendre quelque plaisir à cette fête qui est la plus médiocre du monde!

Le secrétaire. — Tout est pour le mieux, et votre jardin est charmant. Il n'y a qu'en Italie qu'on en trouve d'aussi délicieux.

Le marquis. — Oui, c'est un jardin anglais. Vous ne désireriez pas de vous reposer ou de prendre quelques rafraîchissements?

Le secrétaire. — Nullement.

Le marquis. — Que dites-vous de mes musiciens?

Le secrétaire. — Ils sont parfaits; il faut avouer que là-dessus monsieur le marquis, votre pays mérite bien sa réputation.

Le marquis. — Oui, oui, ce sont des Allemands. Ils arrivèrent hier de Leipzig, et personne ne les a possédés dans cette ville. Combien je serais ravi si vous aviez trouvé quelque intérêt dans le divertissement du ballet!

Le secrétaire. — A merveille, et l'on danse très bien à Venise.

Le marquis. — Ce sont des Français. Chaque bayadère me coûte deux cents florins. Pousseriez-vous jusqu'à cette terrasse?

Le secrétaire. — Je serai enchanté de la voir.

Le marquis. — Je ne puis vous exprimer ma reconnaissance. A quelle heure pensez-vous qu'arrive le prince notre maître? Car la nouvelle dignité qu'il m'a...

Le secrétaire. — Vers dix ou onze heures. (*Ils s'éloignent en causant. — Laurette entre; M*[me] *Balbi se lève et va à sa rencontre. Toutes deux demeurent appuyées sur une balustrade, dans le fond de*

la scène, et paraissent s'entretenir. En ce moment, Razetta, masqué, s'avance vers l'avant-scène.)

Razetta. — Il me semble que j'aperçois Laurette. Oui, c'est elle qui vient d'entrer. Mais comment parviendrai-je à lui parler sans être remarqué? — Depuis que j'ai mis le pied dans ces jardins, tous mes projets se sont évanouis pour faire place à ma colère. Un seul dessein m'est resté; mais il faut qu'il s'exécute ou que je meure. (*Il s'approche d'une table et écrit quelques mots au crayon.*)

Le secrétaire, *rentrant, au marquis.* — Ah! voilà un des galants de votre bal qui écrit un billet doux! Est-ce l'usage à Venise?

Le marquis. — C'est un usage auquel vous devez comprendre, monsieur, que les jeunes filles restent étrangères. Voudriez-vous faire une partie de cartes?

Le secrétaire. — Volontiers; c'est un moyen de passer le temps fort agréablement.

Le marquis. — Asseyons-nous donc, s'il vous plaît. Monsieur le secrétaire intime, j'ai l'honneur de vous saluer. Le prince, m'avez-vous dit, doit arriver à dix ou onze heures. Ce sera donc dans un quart d'heure ou dans une heure un quart, car il est précisément neuf heures trois quarts. C'est à vous de jouer.

Le secrétaire. — Jouons-nous cinquante florins?

Le marquis. — Avec plaisir. C'est un récit bien intéressant pour nous, monsieur, que celui que vous avez bien voulu déjà me laisser deviner et entrevoir, de la manière dont Son Excellence était devenue éprise de la chère princesse, ma nièce. J'ai l'honneur de vous demander du pique.

Le secrétaire. — C'est, comme je vous disais, en voyant son portrait; cela ressemble un peu à un conte de fée.

Le marquis. — Sans doute! ah! ah!... délicieux! sur un portrait!... Je n'en ai plus, j'ai perdu... Vous disiez donc?...

Le secrétaire. — Ce portrait, qui était, il est vrai, d'une ressemblance frappante, et par conséquent d'une beauté parfaite...

Le marquis. — Vous êtes mille fois trop bon.

Le secrétaire. — Voulez-vous votre revanche?

Le marquis. — Avec plaisir. « D'une beauté parfaite... »

Le secrétaire. — Resta longtemps sur la table où il a l'habitude d'écrire. Le prince, à vous dire le vrai... (j'ai du rouge) est un véritable original.

Le marquis. — Réellement?... C'est unique! je ne me sens pas de joie en pensant que d'ici à une heure... Voici encore du rouge.

Le secrétaire. — Il abhorrait les femmes, du moins il le disait. C'est le caractère le plus fantasque! Il n'aime ni le jeu, ni la chasse, ni les arts. Vous avez encore perdu.

Le marquis. — Ah! ah! c'est du dernier plaisant!... Comment! il n'aime rien de tout cela? Ah! ah! vous avez parfaitement raison, j'ai perdu. C'est délicieux.

Le secrétaire. — Il a beaucoup voyagé, en Europe surtout. Jamais nous n'avons été instruits de ses intentions que le matin même du jour où il partait pour une de ces excursions souvent fort longues. « Qu'on mette les chevaux, disait-il à son lever, nous irons à Paris. »

Le marquis. — J'ai entendu dire la même chose de l'empereur Bonaparte. Singulier rapprochement!

Le secrétaire. — Son mariage fut aussi extraordinaire que ses voyages : il m'en donna l'ordre comme s'il s'agissait de l'action la plus indifférente de sa vie; car c'est la paresse personnifiée, que le prince. « Quoi! Monseigneur, lui dis-je, sans l'avoir vue! — Raison de plus, » me dit-il, ce fut toute sa réponse. Je laissai, en partant, toute la cour bouleversée et dans une rumeur épouvantable.

Le marquis. — Cela se conçoit... Eh! eh! — Du reste, monseigneur n'aurait pu se fournir d'un procureur plus parfaitement convenable que vous-même, monsieur le secrétaire intime. J'espère que vous voudrez bien m'en croire persuadé. J'ai encore perdu.

Le secrétaire. — Vous jouez d'un singulier malheur.

Le marquis. — Oui, n'est-il pas vrai? Cela est fort remarquable. Un de mes amis, homme d'un esprit enjoué, me disait plaisamment avant-hier, à la table de jeu d'un des principaux sénateurs de cette ville, que je n'aurais qu'un moyen de gagner, ce serait de parier contre moi.

Le secrétaire. — Ah! ah! c'est juste!

Le marquis. — Ce serait, lui répondis-je, ce qu'on pourrait appeler un bonheur malheureux. Eh! eh! (*Il rit.*)

Le secrétaire. — Absolument.

Le marquis. — Ce sont deux mots qui, je crois, ne se trouvent pas souvent rapprochés... Eh! eh! — Mais permettez-moi, de grâce, une seule question : Son Excellence aime-t-elle la musique?

Le secrétaire. — Beaucoup. C'est son seul délassement.

Le marquis. — Combien je me trouve heureux d'avoir, depuis l'âge de onze ans, fait apprendre à ma nièce la harpo-lyre et le forte-piano! Seriez-vous, par hasard, bien aise de l'entendre chanter?

Le secrétaire. — Certainement.

Le marquis, *à un valet.* — Veuillez avertir la princesse que je désire lui parler. (*A Laurette, qui entre.*) Laure, je vous prie de nous faire entendre votre voix. Monsieur le secrétaire intime veut bien vous engager à nous donner ce plaisir.

LAURETTE. — Volontiers, mon cher oncle ; quel air préférez-vous ?

LE MARQUIS. — Di piacer, di piacer, di piacer. Ma nièce ne s'est jamais fait prier.

LAURETTE. — Aidez-moi à ouvrir le piano.

RAZETTA, *toujours masqué, s'avance et ouvre le piano. A voix basse.* — Lisez ceci quand vous serez seule. (*Elle reçoit son billet.*)

LE SECRÉTAIRE. — La princesse pâlit.

LE MARQUIS. — Ma chère fille, qu'avez-vous donc ?

LAURETTE. — Rien, rien, je suis remise.

LE MARQUIS, *bas au secrétaire.* — Vous concevez qu'une jeune fille... (*Laurette frappe les premiers accords.*)

UN VALET, *entrant, bas au marquis.* — Son Excellence vient d'entrer dans le jardin.

LE MARQUIS. — Son Excell...! Allons à sa rencontre. (*Il se lève.*)

LE SECRÉTAIRE. — Au contraire. — Permettez-moi de vous dire deux mots. (*Pendant ce temps, Laurette joue la ritournelle pianissimo.*) Vous voyez que le prince ne fait avertir que vous seul de son arrivée. Que le reste de vos conviés s'éloigne. Je connais les usages, et je sais que dans toutes cours il y a une présentation ; mais rien de ce qui est fait pour tout le monde ne saurait plaire à notre jeune souverain. Veuillez m'accompagner seul auprès du prince. La jeune mariée restera, s'il vous plaît.

LE MARQUIS. — Eh quoi ! seule ici ?

LE SECRÉTAIRE. — J'agis d'après les ordres du prince.

LE MARQUIS. — Monsieur, je vais donner les miens en conséquence ; me conformer en tout aux moindres volontés de Son Excellence est pour moi le premier, le plus sacré des devoirs. Ne dois-je pas pourtant avertir ma nièce ?

LE SECRÉTAIRE. — Certainement.

LE MARQUIS. — Laurette ! (*Il lui parle à l'oreille. Un moment après, les masques se dispersent dans les jardins et laissent le théâtre libre. Le marquis et le secrétaire sortent ensemble.*)

LAURETTE, *restée seule, tire le billet de Razetta de son sein et lit.* — « Les serments que j'ai pu te faire ne peuvent me retenir loin de toi. Mon stylet est caché sous le pied de ton clavecin. Prends-le, et frappe mon rival, si tu ne peux réussir avant onze heures sonnantes à t'échapper et à venir me retrouver au pied de ton balcon, où je t'attends. Crois que, si tu me refuses, j'entendrai sonner l'heure, et que ma mort est certaine.

« RAZETTA. »

(*Elle regarde autour d'elle.*) Seule ici !... (*Elle va prendre le stylet.*) Tout est perdu : car je le connais, il est capable de tout. O Dieu ! il me semble que j'entends monter à la terrasse. Est-ce déjà le

prince? — Non, tout est tranquille. « A onze heures, si tu ne peux réussir à t'échapper. Crois que, si tu me refuses, ma mort est certaine ! !... » O Razetta, Razetta ! insensé, il m'en coûte cher de t'avoir aimé ! Fuirai-je ?... La princesse d'Eysenach fuira-t-elle?... avec qui?... avec un joueur déjà presque ruiné? avec un homme plus redoutable seul que tous les malheurs... Si j'avertissais le prince ? — O ciel ! on vient. Mais Razetta ! il se tuera sans doute sous mes fenêtres... Le prince ne peut tarder; je vois des pages avec des flambeaux traverser l'orangerie. La nuit est obscure; le vent agite ces lumières; écoutons... Quelle singulière frayeur me saisit ! Quel est l'homme qui va se présenter à moi?... Inconnus l'un de l'autre,... que va-t-il me dire?... Oserai-je lever les yeux sur lui?... Oh ! je sens battre mon cœur... L'heure va si vite ! onze heures seront bientôt arrivées !...

UNE VOIX, *en dehors.* — Son Excellence veut-elle monter cet escalier ?

LAURETTE. — C'est lui ! il vient. (*Elle écoute.*) Je ne me sens pas la force de me lever; cachons ce stylet. (*Elle le met dans son sein.*) Eysenach, c'est donc à la mort que tu marches?... Ah ! la mienne aussi est certaine... (*Elle se penche à la fenêtre.*) Razetta se promène lentement sur le rivage !... Il ne peut me manquer... Allons !... Prenons cependant assez de force pour cacher ce que j'éprouve... Il le faut... Voici l'instant. (*Se regardant.*) Dieu ! que je suis pâle ! mes cheveux en désordre... (*Le prince entre par le fond; il a à la main un portrait; il s'avance lentement, en considérant tantôt l'original, tantôt la copie.*)

LE PRINCE. — Parfait. (*Laurette se retourne et demeure interdite.*) Et cependant comme en tout l'art est constamment au-dessous de la nature, surtout lorsqu'il cherche à l'embellir ! La blancheur de cette peau pourrait s'appeler de la pâleur; ici je trouve que les roses étouffent les lis. — Ces yeux sont plus vifs, — ces cheveux plus noirs. — Le plus parfait des tableaux n'est qu'une ombre : tout y est à la surface ; l'immobilité glace; l'âme y manque totalement; c'est une beauté qui ne passe pas l'épiderme. D'ailleurs ce trait même à gauche... (*Laurette fait quelques pas. Le prince ne cesse pas de la regarder.*) Il n'importe : je suis content de Grimm; je vois qu'il ne m'a pas trompé. (*Il s'assied.*) Ce petit palais est très gentil : on m'avait dit que cette pauvre fille n'avait rien. Comment donc ! mais c'est un élégant que mon oncle, monsieur le... le... (*A Laurette.*) Votre oncle est marquis, je crois?

LAURETTE. — Oui,... Monseigneur...

LE PRINCE. — Je me sens la tentation de quitter cette vieille prude d'Allemagne et de venir m'établir ici. Ah ! diable, je fais

une réflexion, on est obligé d'aller à pied. — Est-ce que toutes les femmes sont aussi jolies que vous dans cette ville?

Laurette. — Monseigneur...

Le prince. — Vous rougissez... De qui donc avez-vous peur? nous sommes seuls.

Laurette. — Oui,... mais...

Le prince, *se levant.* — Est-ce que par hasard mon grand guindé de secrétaire se serait mal acquitté de sa représentation? Les compliments d'usage ont-ils été faits? Aurait-il négligé quelque chose? En ce cas, excusez-moi : je pensais que les quatre premiers actes de la comédie étaient joués, et que j'arrivais seulement pour le cinquième.

Laurette. — Mon tuteur...

Le prince. — Vous tremblez? (*Il lui prend la main.*) Reposez-vous sur ce sofa. Je vous supplie de répondre à ma question.

Laurette. — Votre Excellence me pardonnera : je ne chercherai pas à lui cacher que je souffre... un peu;... elle voudra bien ne pas s'étonner...

Le prince. — Voici du vinaigre excellent. (*Il lui donne sa cassolette.*) Vous êtes bien jeune, Madame; et moi aussi. Cependant, comme les romans ne me sont pas défendus, non plus que les comédies, les tragédies, les nouvelles, les histoires et les mémoires, je puis vous apprendre ce qu'ils m'ont appris. Dans tout morceau d'ensemble, il y a une introduction, un thème, deux ou trois variations, un andante et un presto. A l'introduction, vous voyez les musiciens encore mal se répondre, chercher à s'unir, se consulter, s'essayer, se mesurer; le thème les met d'accord; tous se taisent ou murmurent faiblement, tandis qu'une voix harmonieuse les domine; je ne crois pas nécessaire de faire l'application de cette parabole. Les variations sont plus ou moins longues, selon ce que la pensée éprouve : mollesse ou fatigue. Ici, sans contredit, commence le chef-d'œuvre; l'andante, les yeux humides de pleurs, s'avance lentement, les mains s'unissent; c'est le romanesque, les grands serments, les petites promesses, les attendrissements, la mélancolie. — Peu à peu tout s'arrange; l'amant ne doute plus du cœur de sa maîtresse; la joie renaît, le bonheur par conséquent : la bénédiction apostolique et romaine doit trouver ici sa place; car, sans cela, le presto survenant... Vous souriez?

Laurette. — Je souris d'une pensée...

Le prince. — Je la devine. Mon procureur a sauté l'adagio.

Laurette. — Faussé, je crois.

Le prince. — Ce sera à moi de réparer ses maladresses. Cependant ce n'était pas mon plan. Ce que vous me dites me fait réfléchir.

LAURETTE. — Sur quoi ?

LE PRINCE. — Sur une théorie du professeur Mayer, de Francfort-sur-l'Oder.

LAURETTE. — Ah !

LE PRINCE. — Oui, il s'est trompé, si vous êtes née à Venise.

LAURETTE. — Dans cette maison même.

LE PRINCE. — Diable ! pourtant il prétendait que ce que vos compatriotes estimaient le moins... était précisément ce qui manque...

LAURETTE. — Au secrétaire intime ?...

LE PRINCE. — Et, de plus, qu'on juge d'un caractère sur un portrait. Vous pourriez, je le vois, soutenir la controverse. (*Il lui baise la main.*) Vous tremblez encore.

LAURETTE. — Je ne sais... je... non...

LE PRINCE. — Heureusement que je suis entre la fenêtre et la pendule.

LAURETTE, *effrayée.* — Que dit Votre Excellence ?

LE PRINCE. — Que ces deux points partagent singulièrement votre attention. Je crois que vous avez peur de moi.

LAURETTE. — Pourquoi ?... nullement... je... je ne puis vous dissimuler...

LE PRINCE. — Voici une main qui dit le contraire. Aimez-vous les bijoux ? (*Il lui met un bracelet.*)

LAURETTE. — Quels magnifiques diamants !

LE PRINCE. — Ce n'est plus la mode. Mais que vois-je ? L'anneau a été oublié.

LAURETTE. — Le secrétaire...

LE PRINCE. — En voici un : j'ai toujours des joujoux de poupée dans mes poches. Décidément vous voulez savoir l'heure.

LAURETTE. — Non ;... je cherche...

LE PRINCE. — J'avais entendu dire qu'un Français était quelquefois embarrassé devant une Italienne. Vous vous levez !

LAURETTE. — Je suis souffrante.

LE PRINCE. — Vous voulez vous mettre à la fenêtre ?

LAURETTE, *à la fenêtre.* — Ah !

LE PRINCE. — De grâce, qu'avez-vous ? Serais-je réellement assez malheureux pour vous inspirer de l'effroi ? (*Il la ramène au sofa.*) En ce cas, je serais le plus malheureux des hommes ; car je vous aime et ne pourrai vivre sans vous.

LAURETTE. — Encore une raillerie ? Prince, celle-ci n'est pas charitable.

LE PRINCE. — De l'orgueil ? Veuillez m'écouter. Je me suis figuré qu'une femme devait faire plus de cas de son âme que de son

corps, contre l'usage général qui veut qu'elle permette qu'on l'aime avant d'avouer qu'elle aime, et qu'elle abandonne ainsi le trésor de son cœur avant de consentir à la plus légère prise sur celui de sa beauté. J'ai voulu, oui, voulu absolument tenter de renverser cette marche uniforme; la nouveauté est ma rage. Ma fantaisie et ma paresse, les seuls dieux dont j'aie jamais encensé les autels, m'ont vainement laissé parcourir le monde, poursuivi par ce bizarre dessein; rien ne s'offrait à moi. Peut-être je m'explique mal. J'ai eu la singulière idée d'être l'époux d'une femme avant d'être son amant. J'ai voulu voir si réellement il existait une âme assez orgueilleuse pour demeurer fermée lorsque les bras sont ouverts et livrer la bouche à des baisers muets; vous concevez que je ne craignais que de trouver cette force à la froideur. Dans toutes les contrées qu'aime le soleil, j'ai cherché les traits les plus capables de révéler qu'une âme ardente y était enfermée : j'ai cherché la beauté dans tout son éclat, cet amour qu'un regard fait naître; j'ai désiré un visage assez beau pour me faire oublier qu'il était moins beau que l'être invisible qui l'anime ; insensible à tout, j'ai résisté à tout,... excepté à une femme, — à vous, Laurette, qui m'apprenez que je me suis un peu mépris dans mes idées orgueilleuses; à vous, devant qui je ne voulais soulever le masque qui couvre ici-bas les hommes qu'après être devenu votre époux. — Vous me l'avez arraché, je vous supplie de me pardonner, si j'ai pu vous offenser.

Laurette. — Prince, vos discours me confondent. Faut-il que je croie?...

Le prince. — Il faut que la princesse d'Eysenach me pardonne; il faut qu'elle permette à son époux de redevenir l'amant le plus soumis; il faut qu'elle oublie toutes ses folies...

Laurette. — Et toute sa finesse?

Le prince. — Elle pâlit devant la vôtre. La beauté et l'esprit...

Laurette. — Ne sont rien. Voyez comme nous nous ressemblons peu.

Le prince. — Si vous en faites si peu de cas, je vais revenir à mon rêve.

Laurette. — Comment?

Le prince. — En commençant par la première.

Laurette. — Et en oubliant le second.

Le prince. — Prenez garde à un homme qui demande un pardon; il peut avoir si aisément la tentation d'en mériter deux!

Laurette. — Ceci est une théorie.

Le prince. — Non pas. (*Il l'embrasse.*) Cependant je vous vois

encore agitée. Gageons que, toute jeune que vous êtes, vous avez déjà fait un calcul.

Laurette. — Lequel? il y en a tant à faire! et un jour comme celui-ci en voit tant!

Le prince. — Je ne parle que de celui des qualités d'époux. Peut-être ne trouvez-vous rien en moi qui les annonce. Dites-moi, est-ce bien sérieusement que vous avez pu jamais réfléchir à cet important et grave sujet? De quelle pâte débonnaire, de quels faciles éléments aviez-vous pétri d'avance cet être dont l'apparition change tant de douces nuits en insomnie? Peut-être sortez-vous du couvent?

Laurette. — Non.

Le prince. — Il faut songer, chère princesse, que si votre gouvernante vous gênait, si votre tuteur vous contrariait, si vous étiez surveillée, tancée quelquefois, vous allez entrer demain (n'est-ce pas demain?) dans une atmosphère de despotisme et de tyrannie ; vous allez respirer l'air délicieux de la plus aristocratique bonbonnière ; c'est de ma petite cour que je parle, ou plutôt de la vôtre, car je suis le premier de vos sujets. Une grave duègne vous suivra, c'est l'usage; mais je la payerai pour qu'elle ne dise rien à votre mari. Aimez-vous les chevaux, la chasse, les fêtes, les spectacles, les dragées, les amants, les petits vers, les diamants, les soupers, le galop, les masques, les petits chiens, les folies? — Tout pleuvra autour de vous. Enseveli au fond de la plus reculée des ailes de votre château, le prince ne saura et ne verra que ce que vous voudrez. Avez-vous envie de lui pour une partie de plaisir? Un ordre expédié de la part de la reine avertira le roi de prendre son habit de chasse, de bal ou d'enterrement. Voulez-vous être seule? Quand toutes les sérénades de la terre retentiraient sous les fenêtres, le prince, au fond de son donjon gothique, n'entendra rien au monde; une seule loi régnera dans votre cour : la volonté de la souveraine. Ressembleriez-vous par hasard à l'une de ces femmes pour qui l'ambition, les honneurs, le pouvoir, eurent tant de charmes? Cela m'étonnerait, et mon vieux docteur aussi; mais n'importe. Les hochets que je mettrais alors entre vos mains, pour amuser vos loisirs, seraient d'autre nature : ils se composeraient d'abord de quelques-unes de ces marionnettes qu'on nomme des ministres, des conseillers, des secrétaires : pareil à des châteaux de cartes, tout l'édifice politique de leur sagesse dépendrait d'un souffle de votre bouche; autour de vous s'agiterait en tous sens la foule de ces roseaux que plie et relève le vent des cours; vous serez un despote, si vous ne voulez être une reine. Ne faites pas surtout un rêve sans le réaliser; qu'un

caprice, qu'un faible désir n'échappe pas à ceux qui vous entourent, et dont l'existence entière est consacrée à vous obéir. Vous choisirez entre vos fantaisies, ce sera tout votre travail, madame; et si le pays que je vous décris...

LAURETTE. — C'est le paradis des femmes.

LE PRINCE. — Vous en serez la déesse.

LAURETTE. — Mais le rêve sera-t-il éternel? Ne cassez-vous jamais le pot au lait?

LE PRINCE. — Jamais.

LAURETTE. — Ah! qui m'en assure?

LE PRINCE. — Un seul garant, — mon indicible, ma délicieuse paresse. Voilà bientôt vingt-cinq ans que j'essaye de vivre, Laurette. J'en suis las; mon existence me fatigue; je rattache à la vôtre ce fil qui s'allait briser; vous vivrez pour moi, j'abdique; vous chargez-vous de cette tâche? Je vous remets le soin de mes jours, de mes pensées, de mes actions; et pour mon cœur...

LAURETTE. — Est-il compris dans le dépôt?

LE PRINCE. — Il n'y sera que le jour où vous l'en aurez jugé digne; jusque-là, j'ai votre portrait. — Je l'aime, je lui dois tout; je lui ai tout promis, pour tout vous tenir. — Autrefois même, je m'en serais contenté; mais j'ai voulu le voir sourire... rien de plus.

LAURETTE. — Ceci est encore une théorie.

LE PRINCE. — Un rêve, comme tout le monde. (*Il l'embrasse.*) Qu'avez-vous donc là? c'est un bijou vénitien. Si nous sommes en paix, il est inutile; si nous sommes en guerre, je désarme l'ennemi. (*Il lui ôte son stylet.*) Quant à ce petit papier parfumé qui se cache sous cette gaze, le mari le respectera. Mais la princesse d'Eysenach rougit.

LAURETTE. — Prince!

LE PRINCE. — Êtes-vous étonnée de me voir sourire? — J'ai retenu un mot de Shakespeare sur les femmes de cette ville.

LAURETTE. — Un mot?

LE PRINCE. — Perfide comme l'onde. Est-il défendu d'aimer à avoir des rivaux?

LAURETTE. — Vous pensez?...

LE PRINCE. — A moins que ce ne soient des rivaux heureux, et celui-ci ne l'est pas.

LAURETTE. — Pourquoi?

LE PRINCE. — Parce qu'il écrit.

LAURETTE. — C'est à mon tour de sourire, quoiqu'il y ait ici un grain de mépris.

LE PRINCE. — Mépris pour les femmes? Il n'y a que les sots qui le croient possible.

Laurette. — Qu'en aimez-vous donc ?

Le prince. — Tout, et surtout leurs défauts.

Laurette. — Ainsi le mot de Shakespeare...

Le prince. — Je le voudrais pour réponse au billet.

Laurette. — Et que dirait-on?

Le prince. — Ceci est une pensée française, et ce n'est pas de vous que j'en attendais...

Laurette. — Insultez-vous la France? Vous parliez de beauté et d'esprit. Le premier des biens...

Le prince. — C'est le cœur. L'esprit et la beauté n'en sont que les voiles.

Laurette. — Ah! qui sait ce que voit celui qui les soulève? C'est une audace!

Le prince. — Il n'y en a plus après la noce... Vous tremblez encore?

Laurette. — J'ai cru entendre du bruit.

Le prince. — Au fait, nous sommes presque dans un jardin; si vous ne teniez pas à ce sofa...

Laurette. — Non... (*Ils se lèvent; le prince veut l'entraîner.*)

Le prince. — Est-ce de l'époux ou de l'amant que vous avez peur?

Laurette. — C'est de la nuit.

Le prince. — Elle est perfide aussi, mais elle est discrète. Qu'oserez-vous lui confier?... La réponse au billet?

Laurette. — Qu'en dirait-elle?

Le prince. — Elle n'en laissera rien voir à l'époux. (*Elle lui donne le billet; il le déchire.*) Ne la craignez pas, Laurette. Le secret d'une jeune fiancée est fait pour la nuit : elle seule renferme les deux grands secrets du bonheur : le plaisir et l'oubli.

Laurette. — Mais le chagrin?

Le prince. — C'est la réflexion; et il est si facile de la perdre !

Laurette. — Est-ce aussi un secret? (*Ils s'éloignent; onze heures sonnent.*)

SCÈNE III

La même décoration qu'à la première scène. On entend l'heure sonner dans l'éloignement.

Razetta. — Je ne puis me défendre d'une certaine crainte. Serait-il possible que Laurette m'eût manqué de parole? Malheur à elle, s'il était vrai! Non pas que je doive porter la main sur elle,... mais mon rival!... Il me semble que deux horloges ont déjà sonné onze heures... Est-ce le temps d'agir? Il faut que j'entre dans ces jardins. — J'aperçois une grille fermée. — O rage ! me serait-il

impossible de pénétrer? Au risque de ma vie, je suis déterminé à ne pas abandonner mon dessein. L'heure est passée... Rien ne doit me retenir... Mais par où entrer? — Appellerai-je? Tenterai-je de gravir cette muraille élevée? — Suis-je trahi? réellement trahi? Laurette... Si j'apercevais un valet, peut-être avec de l'or... — Je ne vois aucune lumière... Le repos semble régner dans cette maison. — Désespoir! Ne pourrai-je même jouer ma vie? ne pourrai-je tenter même le plus désespéré de tous les partis? (*On entend une symphonie; une gondole chargée de musiciens passe.*)

Une voix de femme. — Voilà encore Razetta.

Une autre. — Je l'avais parié!

Un jeune homme. — Eh bien! la noce était-elle jolie? As-tu fait valser la mariée? Quand ta garde sera-t-elle relevée? Tu mets sûrement le mot d'ordre en musique?

Razetta. — Allez-vous-en à vos plaisirs, et laissez-moi.

Une voix de femme. — Non; cette fois j'ai gagé que je t'emmènerais; allons, viens, mauvaise tête, et ne trouble le plaisir de personne. Chacun son tour; c'était hier le tien, aujourd'hui tu es passé de mode; celui qui ne sait pas se conformer à son sort est aussi fou qu'un vieillard qui fait le jeune homme.

Une autre. — Venez, Razetta, nous sommes vos véritables amis, et nous ne désespérons pas de vous faire oublier la belle Laurette. Nous n'aurons pour cela qu'à vous rappeler ce que vous disiez vous-même, il y a quelques jours, ce que vous nous avez appris. — Ne perdez pas ce nom glorieux que vous portiez du premier mauvais sujet de la ville.

Le jeune homme. — De l'Italie! Viens, nous allons souper chez Camilla; tu y retrouveras ta jeunesse tout entière, tes anciens amis, tes anciens défauts, ta gaieté. — Veux-tu tuer ton rival ou te noyer? Laisse ces idées communes au vulgaire des amants; souviens-toi de toi-même et ne donne pas le mauvais exemple. Demain matin les femmes seront inabordables, si on apprend cette nuit que Razetta s'est noyé. Encore une fois, viens souper avec nous.

Razetta. — C'est dit. Puissent toutes les folies des amants finir aussi joyeusement que la mienne! (*Il monte dans la barque, qui disparaît au bruit des instruments.*)



ANDRÉ DEL SARTO

Drame en trois actes, publié en 1833, représenté pour la première fois le 21 novembre 1849 à la Comédie française.

PERSONNAGES

André.
Cordiani, Lionel, Damien, peintres, élèves d'André.
Grémio, concierge.
Montjoie, gentilhomme français.
Césario, élève d'André.
Mathurin, Jean, domestiques.
Paolo.
Lucretia del Fede, femme d'André.
Spinette, suivante.
Peintres, valets, etc.
Un médecin.

La scène est à Florence.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

La maison d'André. — Une cour, un jardin au fond.

Grémio, *sortant de la maison du concierge.* — Il me semble, en vérité, que j'entends marcher dans la cour; à quatre heures du matin, c'est singulier. Hum! hum! que veut dire cela? (*Il avance; un homme enveloppé d'un manteau descend d'une fenêtre du rez-de-chaussée.*)

Grémio. — De la fenêtre de madame Lucrèce? Arrête, qui que tu sois!

L'homme. — Laisse-moi passer, ou je te tue! (*Il le frappe et s'enfuit dans le jardin.*)

Grémio, *seul.* — Au meurtre! au voleur! Jean, au secours!

Damien, *sortant en robe de chambre.* — Qu'est-ce? qu'as-tu à crier, Grémio?

Grémio. — Il y a un voleur dans le jardin.

Damien. — Vieux fou! tu te seras grisé.

Grémio. — De la fenêtre de madame Lucrèce, de sa propre fenêtre, je l'ai vu descendre. Ah! je suis blessé! Il m'a frappé au bras de son stylet.

Damien. — Tu veux rire! ton manteau est à peine déchiré. Quel conte viens-tu faire, Grémio? Qui diable veux-tu avoir vu descendre de la fenêtre de Lucrèce, à cette heure-ci? Sais-tu, sot que tu es, qu'il ne ferait pas bon l'aller redire à son mari?

Grémio. — Je l'ai vu comme je vous vois.

Damien. — Tu as bu, Grémio; tu vois double.

Grémio. — Double! je n'en ai vu qu'un.

Damien. — Pourquoi réveilles-tu une maison entière avant le lever du soleil? et une maison comme celle-ci, pleine de jeunes gens, de valets! T'a-t-on payé pour imaginer ce mauvais roman sur le compte de la femme de mon meilleur ami? Tu cries au voleur, et tu prétends qu'on a sauté par sa fenêtre? Es-tu fou ou es-tu payé? Dis, réponds: que je t'entende.

Grémio. — Mon Dieu! mon Seigneur Jésus! je l'ai vu; en vérité de Dieu, je l'ai vu. Que vous ai-je fait? je l'ai vu.

Damien. — Écoute, Grémio. Prends cette bourse, elle peut être moins lourde que celle qu'on t'a donnée pour inventer cette histoire-là. Va-t'en boire à ma santé. Tu sais que je suis l'ami de ton maître, n'est-ce pas? Je ne suis pas un voleur, moi; je ne suis pas de moitié dans le vol qu'on lui ferait? Tu me connais depuis dix ans comme je connais André. Eh bien! Grémio, pas un mot là-dessus. Bois à ma santé; pas un mot, entends-tu? ou je te fais chasser de la maison. Va, Grémio, rentre chez toi, mon vieux camarade. Que tout cela soit oublié.

Grémio. — Je l'ai vu, mon Dieu! sur ma tête, sur celle de mon père, je l'ai vu, vu, bien vu. (*Il rentre.*)

Damien, *s'avançant seul vers le jardin et appelant.* — Cordiani! Cordiani! (*Cordiani paraît.*)

Damien. — Insensé! en es-tu venu-là? André, ton ami, le mien, le bon, le pauvre André!

Cordiani. — Elle m'aime, ô Damien, elle m'aime! Que vas-tu me dire? Je suis heureux. Regarde-moi, elle m'aime. Je cours dans ce jardin depuis hier; je me suis jeté dans les herbes humides; j'ai frappé les statues et les arbres, et j'ai couvert de baisers terribles les gazons qu'elle avait foulés.

Damien. — Et cet homme qui te surprend! A quoi penses-tu? Et André! André, Cordiani!

Cordiani. — Que sais-je? je puis être coupable, tu peux avoir

raison: nous en parlerons demain, un jour, plus tard; laisse-moi être heureux. Je me trompe peut-être, elle ne m'aime peut-être pas; un caprice, oui, un caprice seulement, et rien de plus; mais laisse-moi être heureux.

Damien. — Rien de plus? et tu brises comme une paille un lien de vingt-cinq années? et tu sors de cette chambre? Tu peux être coupable? et les rideaux qui se sont refermés sur toi sont encore agités autour d'elle? et l'homme qui te voit sortir crie au meurtre?

Cordiani. — Ah! mon ami, que cette femme est belle!

Damien. — Insensé! insensé!

Cordiani. — Si tu savais quelle région j'habite! comme le son de sa voix seulement fait bouillonner en moi une vie nouvelle! comme les larmes lui viennent aux yeux au-devant de tout ce qui est beau, tendre et pur comme elle! O mon Dieu! c'est un autel sublime que le bonheur. Puisse la joie de mon âme monter à toi comme un doux encens! Damien, les poètes se sont trompés : est-ce l'esprit du mal qui est l'ange déchu? C'est celui de l'amour, qui, après le grand œuvre, ne voulut pas quitter la terre, et, tandis que ses frères remontaient au ciel, laissa tomber ses ailes d'or en poudre aux pieds de la beauté qu'il avait créée.

Damien. — Je te parlerai dans un autre moment. Le soleil se lève; dans une heure, quelqu'un viendra s'asseoir aussi sur ce banc, il posera comme toi ses mains sur son visage, et ce ne sont pas des larmes de joie qu'il cachera. A quoi penses-tu?

Cordiani. — Je pense au coin obscur d'une certaine taverne où je me suis assis tant de fois, regrettant ma journée. Je pense à Florence qui s'éveille, aux promenades, aux passants qui se croisent, au monde, où j'ai erré vingt ans comme un spectre sans sépulture, à ces rues désertes où je me plongeais au sein des nuits, poussé par quelque dessein sinistre; je pense à mes travaux, à mes jours de découragement; j'ouvre les bras, et je vois passer les fantômes des femmes que j'ai possédées, mes plaisirs, mes peines, mes espérances! Ah! mon ami, comme tout est foudroyé, comme tout ce qui fermentait en moi s'est réuni en une seule pensée : l'aimer! C'est ainsi que mille insectes épars dans la poussière viennent se réunir dans un rayon de soleil.

Damien. — Que veux-tu que je te dise, et de quoi servent les paroles après l'action? Un amour comme le tien n'a pas d'ami.

Cordiani. — Qu'ai-je eu dans le cœur jusqu'à présent? Dieu merci, je n'ai pas cherché la science; je n'ai voulu d'aucun état, je n'ai jamais donné un centre aux cercles gigantesques de la pensée; je n'y ai laissé entrer que l'amour des arts, qui est l'encens

de l'autel, mais qui n'en est pas le dieu. J'ai vécu de mon pinceau, de mon travail; mais mon travail n'a nourri que mon corps; mon âme a gardé sa faim céleste. J'ai posé sur le seuil de mon cœur le fouet dont Jésus-Christ flagella les vendeurs du temple. Dieu merci, je n'ai jamais aimé; mon cœur n'était à rien jusqu'à ce qu'il fût à elle.

Damien. — Comment exprimer tout ce qui se passe dans mon âme? Je te vois heureux. Ne m'es-tu pas aussi cher que lui?

Cordiani. — Et maintenant qu'elle est à moi, maintenant qu'assis à ma table, je laisse couler comme de douces larmes les vers insensés qui lui parlent de mon amour, et que je crois sentir derrière moi son fantôme charmant s'incliner sur mon épaule pour les lire; maintenant que j'ai un nom sur les lèvres, ô mon ami, quel est l'homme ici-bas qui n'a pas vu apparaître cent fois, mille fois, dans ses rêves, un être adoré, fait pour lui, devant vivre pour lui? Eh bien! quand un seul jour au monde on devrait rencontrer cet être, le serrer dans ses bras et mourir!

Damien. — Tout ce que je puis te répondre, Cordiani, c'est que ton bonheur m'épouvante. Qu'André l'ignore, voilà l'important!

Cordiani. — Que veut dire cela? Crois-tu que je l'aie séduite? qu'elle ait réfléchi et que j'aie réfléchi! Depuis un an que je la vois tous les jours, je lui parle, et elle me répond; je fais un geste, et elle me comprend. Elle se met au clavecin, elle chante, et moi, les lèvres entr'ouvertes, je regarde une longue larme tomber en silence sur ses bras nus. Et de quel droit ne serait-elle pas à moi?

Damien. — De quel droit?

Cordiani. — Silence! j'aime et je suis aimé. Je ne veux rien analyser, rien savoir; il n'y a d'heureux que les enfants qui cueillent un fruit et le portent à leurs lèvres sans penser à autre chose, sinon qu'ils l'aiment et qu'il est à la portée de leurs mains.

Damien. — Ah! si tu étais là, à cette place où je suis, et si tu te jugeais toi-même! Que dira demain l'homme à l'enfant?

Cordiani. — Non! non! Est-ce d'une orgie que je sors, pour que l'air du matin me frappe au visage? L'ivresse de l'amour est-elle une débauche, pour s'évanouir avec la nuit? Toi, que voilà, Damien, depuis combien de temps m'as-tu vu l'aimer? Qu'as-tu à dire à présent, toi qui es resté muet, toi qui as vu pendant une année chaque battement de mon cœur, chaque minute de ma vie se détacher de moi pour s'unir à elle? Et je suis coupable aujourd'hui? Alors pourquoi suis-je heureux? Et que me diras-tu d'ailleurs que je ne me sois dit cent fois à moi-même? Suis-je un libertin sans cœur? suis-je un athée? Ai-je jamais parlé avec

mépris de tous ces mots sacrés, qui, depuis que le monde existe, errent vainement sur les lèvres des hommes? Tous les reproches imaginables, je me les suis adressés, et cependant je suis heureux. Le remords, la vengeance hideuse, la triste et muette douleur, tous ces spectres terribles sont venus se présenter au seuil de ma porte; aucun n'a pu rester debout devant l'amour de Lucrèce. Silence! on ouvre les portes; viens avec moi dans mon atelier. Là, dans une chambre fermée à tous les yeux, j'ai taillé dans le marbre le plus pur l'image adorée de ma maîtresse. Je veux te répondre devant elle; viens, sortons; la cour s'emplit de monde, et l'académie va s'ouvrir. (*Ils sortent. — Les peintres traversent la cour en tous sens. — Lionel et Césario s'avancent.*)

LIONEL. — Le maître est-il levé?

CÉSARIO, *chantant :*

Il se levait de bon matin,
Pour se remettre à l'ouvrage;
Tin taine, tin tin.
Le bon gros père Célestin,
Il se levait de bon matin,
Comme un coq de village.

LIONEL. — Que d'écoliers autrefois dans cette académie! comme on se disputait pour l'un, pour l'autre! quel événement que l'apparition d'un nouveau tableau! Sous Michel-Ange, les écoles étaient de vrais champs de bataille, aujourd'hui elles se remplissent à peine, lentement, de jeunes gens silencieux. On travaille pour vivre, et les arts deviennent des métiers.

CÉSARIO. — C'est ainsi que tout passe sous le soleil. Moi, Michel-Ange m'ennuyait; je suis bien aise qu'il soit mort.

LIONEL. — Quel génie que le sien!

CÉSARIO. — Eh bien! oui, c'est un homme de génie; qu'il nous laisse tranquilles. As-tu vu le tableau de Pontormo?

LIONEL. — Et j'y ai vu le siècle tout entier; un homme incertain entre mille chemins divers, la caricature des grands maîtres; se noyant dans son propre enthousiasme, capable de se retenir, pour s'en tirer, au manteau gothique d'Albert Dürer.

CÉSARIO. — Vive le gothique! Si les arts se meurent, l'antiquité ne rajeunira rien, *Tra deri da!* Il nous faut du nouveau.

ANDRÉ DEL SARTO, *entrant et parlant à un valet.* — Dites à Grémio de seller deux chevaux, un pour lui et un pour moi. Nous allons à la ferme.

CÉSARIO, *continuant.* — Du nouveau à tout prix, du nouveau! Eh bien! maître, quoi de nouveau ce matin?

André. — Toujours gai, Césario ? Tout est nouveau aujourd'hui, mon enfant ; la verdure, le soleil et les fleurs, tout sera encore nouveau demain. Il n'y a que l'homme qui se fasse plus vieux, tout se fait plus jeune autour de lui chaque jour. Bonjour, Lionel ; levé de si bonne heure, mon vieil ami ?

Césario. — Alors les jeunes peintres ont donc raison de demander du neuf, puisque la nature elle-même en veut pour elle et en donne à tous.

Lionel. — Songes-tu à qui tu parles ?

André. — Ah ! ah ! déjà en train de discuter ? La discussion, mes bons amis, est une terre stérile, croyez-moi ; c'est elle qui tue tout. Moins de préfaces et plus de livres. Vous êtes peintres, mes enfants ; que votre bouche soit muette, et que votre main droite parle pour vous. Écoute-moi cependant, Césario. La nature veut toujours être nouvelle, c'est vrai ; mais elle reste toujours la même. Es-tu de ceux qui souhaiteraient qu'elle changeât la couleur de sa robe, et que les bois se colorassent en bleu ou en rouge ? Ce n'est pas ainsi qu'elle l'entend ; à côté d'une fleur fanée naît une fleur toute semblable, et des milliers de familles se reconnaissent sous la rosée aux premiers rayons du soleil. Chaque matin, l'ange de la vie et de la mort apporte à la mère commune une nouvelle parure, mais toutes ses parures se ressemblent. Que les arts tâchent de faire comme elle, puisqu'ils ne sont rien qu'en l'imitant. Que chaque siècle voie de nouvelles mœurs, de nouveaux costumes, de nouvelles pensées ; mais que le génie soit invariable comme la beauté. Que de jeunes mains, pleines de force et de vie, reçoivent avec respect le flambeau sacré des mains tremblantes des vieillards ; qu'ils la protègent du souffle des vents, cette flamme divine qui traversera les siècles futurs, comme elle a fait des siècles passés. Retiendras-tu cela, Césario ? Et maintenant, va travailler ; à l'ouvrage ! à l'ouvrage ! la vie est si courte ! (*Il le pousse dans l'atelier. A Lionel.*) Nous vieillissons, mon pauvre ami. La jeunesse ne veut plus guère de nous. Je ne sais si c'est que le siècle est un nouveau-né ou un vieillard tombé en enfance.

Lionel. — Mort de Dieu ! il ne faut pas que vos nouveaux venus m'échauffent par trop les oreilles ! Je finirai par garder mon épée pour travailler.

André. — Te voilà bien avec tes coups de rapière, brave Lionel ! On ne tue plus aujourd'hui que les moribonds ; le temps des épées est passé en Italie. Allons, allons, mon vieux, laisse dire les bavards, et tâchons d'être de notre temps, jusqu'à ce qu'on nous enterre. (*Damien entre.*) Eh bien ! mon cher Damien, Cordiani vient-il aujourd'hui ?

DAMIEN. — Je ne crois pas qu'il vienne, il est malade.

ANDRÉ. — Malade, lui ! Je l'ai vu hier soir, il ne l'était point. Sérieusement malade ? Allons chez lui, Damien. Que peut-il avoir ?

DAMIEN. — N'allez pas chez lui, il ne saurait vous recevoir. Il s'est enfermé pour la journée.

ANDRÉ. — Oh ! non pas pour moi. Allons, Damien.

DAMIEN. — Sérieusement, il veut être seul.

ANDRÉ. — Seul ! et malade ! tu m'effrayes. Lui est-il arrivé quelque chose ? une dispute ? un duel ? violent comme il est ! Ah ! mon Dieu ! mais qu'est-ce donc ? il ne m'a rien fait dire ; il est blessé, n'est-ce pas ? Pardonnez-moi, mes amis ;... (*Aux peintres qui sont restés et qui l'attendent*) mais vous le savez, c'est mon ami d'enfance, c'est mon meilleur, mon plus fidèle compagnon.

DAMIEN. — Rassurez-vous ; il ne lui est rien arrivé. Une fièvre légère ; demain vous le verrez bien portant.

ANDRÉ. — Dieu le veuille ! Dieu le veuille ! Ah ! que de prières j'ai adressées au ciel pour la conservation d'une vie aussi chère ! Vous le dirai-je, ô mes amis ! dans ces temps de décadence où la mort de Michel-Ange nous a laissés, c'est en lui que j'ai mis mon espoir : c'est un cœur chaud, et un bon cœur. La Providence ne laisse pas s'égarer de telles facultés ! Que de fois, assis derrière lui, tandis qu'il parcourait du haut en bas son échelle, une palette à la main, j'ai senti se gonfler ma poitrine, j'ai étendu les bras, prêt à le serrer sur mon cœur, à baiser ce front si jeune et si ouvert, d'où le génie rayonnait de toutes parts ! Quelle facilité ! quel enthousiasme ! mais quel sévère et cordial amour de la vérité ! Que de fois j'ai pensé avec délices qu'il était plus jeune que moi ! Je regardais tristement mes pauvres ouvrages, et je m'adressais en moi-même aux siècles futurs : voilà tout ce que j'ai pu faire, leur disais-je, mais je vous lègue mon ami.

LIONEL. — Maître, un homme est là qui vous appelle.

ANDRÉ. — Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

UN DOMESTIQUE. — Les chevaux sont sellés ; Grémio est prêt, Monseigneur.

ANDRÉ. — Allons, je vous dis adieu ; je serai à l'atelier dans deux heures. Mais il n'a rien ? (*A Damien.*) Rien de grave, n'est-ce pas ? Et nous le verrons demain ? Viens donc souper avec nous ; et si tu vois Lucrèce, dis-lui que je vais à la ferme et que je reviens. (*Il sort.*)

SCÈNE II

Un petit bois. — André dans l'éloignement.

Grémio, *assis sur l'herbe.* — Hum ! hum ! je l'ai bien vu pourtant. Quel intérêt pouvait-il avoir à me dire le contraire? Il faut cependant qu'il en ait un, puisqu'il m'a donné... (*Il compte dans sa main.*) quatre, cinq, six... : diable! il y a quelque chose là-dessous. Non, certainement, pour un voleur, ce n'en était pas un. J'avais bien eu une autre idée : mais... oh! mais c'est là qu'il faut s'arrêter. Tais-toi, me suis-je dit, Grémio ; holà ! mon vieux, point de ceci. Cela serait drôle à penser ! penser n'est rien ! qu'est-ce qu'on en voit ? on pense ce qu'on veut. (*Il chante.*)

Le berger dit au ruisseau :
Tu vas bien vite au moulin.
As-tu vu, as-tu vu la meunière
Se mirer dans tes eaux ?

André, *revenant.* — Grémio, va remettre les brides à ces pauvres bêtes. Il faut reprendre notre voyage ; le soleil commence à baisser, nous aurons moins chaud pour revenir. (*Grémio sort.*)

André, *seul, s'asseyant.* — Point d'argent chez ce juif! des supplications sans fin, et point d'argent! Que dirai-je quand les envoyés du roi de France... Ah ! André, pauvre André, comment peux-tu prononcer ce mot-là ? Des monceaux d'or entre tes mains : la plus belle mission qu'un roi ait jamais confiée à un homme ; cent chefs-d'œuvre à rapporter, cent artistes pauvres et souffrants à guérir, à enrichir ! le rôle d'un bon ange à jouer ! les bénédictions de la patrie à recevoir, et, après tout cela, avoir peuplé un palais d'ouvrages magnifiques et rallumé le feu sacré des arts, prêt à s'éteindre à Florence ! André ! comme tu te serais mis à genoux de bon cœur au chevet de ton lit le jour où tu aurais rendu fidèlement tes comptes ! Et c'est François Ier qui te les demande ! lui, le chevalier sans reproche, l'honnête homme, aussi bien que l'homme généreux ! lui, le protecteur des arts ! le père d'un siècle aussi beau que l'antiquité ! Il s'est fié à toi, et tu l'as trompé ! Tu l'as volé, André ! car cela s'appelle ainsi, ne t'abuse pas là-dessus. Où est passé cet argent ? Des bijoux pour ta femme, des fêtes, des plaisirs plus tristes que l'ennui ! (*Il se lève.*) Songes-tu à cela, André ? tu es déshonoré ! Aujourd'hui te voilà respecté, chéri de tes élèves, aimé d'un ange. O Lucrèce ! Lucrèce ! Demain la fable de Florence, car enfin il faut bien que tôt ou tard ces comptes terribles... Enfer ! et ma femme elle-même

n'en sait rien ! Ah ! voilà ce que c'est que de manquer de caractère ! Que faisait-elle de mal en me demandant ce qui lui plaisait? Et moi je le lui donnais, parce qu'elle le demandait, rien de plus : faiblesse maudite ! pas une réflexion. A quoi tient donc l'honneur ? Et Cordiani ? pourquoi ne l'ai-je pas consulté ? lui, mon meilleur, mon unique ami, que dira-t-il ? L'honneur ?... ne suis-je pas un honnête homme ? j'ai fait un vol cependant. Ah ! s'il s'agissait d'entrer la nuit chez un grand seigneur, de briser un coffre-fort et de s'enfuir : cela est horrible à penser, impossible. Mais quand l'argent est là, entre vos mains, qu'on n'a qu'à y puiser, que la pauvreté vous talonne, non pas pour vous, mais pour Lucrèce ! mon seul bien ici-bas, ma seule joie, un amour de dix ans ! et quand on se dit qu'après tout, avec un peu de travail, on pourra remplacer... Oui, remplacer ! le portique de l'Annonciade m'a valu un sac de blé !

Grémio, *revenant.* — Voilà qui est fait. Nous partirons quand vous voudrez.

André. — Qu'as-tu donc, Grémio ? je te regardais arranger ces brides ; tu te sers aujourd'hui de ta main gauche.

Grémio. — De ma main ?... Ah ! ah ! je sais ce que c'est. Plaise à Votre Excellence, j'ai le bras droit un peu blessé. Oh ! pas grand'chose ; mais je me fais vieux, et dame ! dans mon temps,... j'aurais dit...

André. — Tu es blessé, dis-tu ? Qui t'a blessé ?

Grémio. — Ah ! voilà le difficile. Qui ? personne ; et cependant je suis blessé. Oh ! ce n'est pas à dire qu'on puisse se plaindre, en conscience...

André. — Personne ? toi-même apparemment ?

Grémio. — Non pas, non pas ; où serait le fin sans cela ? Personne, et moi moins que tout autre.

André. — Si tu veux rire, tu prends mal ton temps. Remontons à cheval, et partons.

Grémio. —Ainsi soit-il. Ce que j'en disais n'était point pour vous fâcher, encore moins pour rire. Aussi bien riait-il fort peu ce matin, quand il me l'a donné en courant.

André. — Qui ? que veut dire cela ? qui te l'a donné ? Tu as un air de mystère singulier, Grémio.

Grémio. — Ma foi, au fait, écoutez. Vous êtes mon maître ; on aura beau dire, cela doit se savoir ; et qui le saurait, si ce n'est vous ? Voilà l'histoire : j'avais entendu marcher ce matin dans la cour vers quatre heures ; je me suis levé ; et j'ai vu descendre tout doucement de la fenêtre un homme en manteau.

André. — De quelle fenêtre ?

Grémio. — Un homme en manteau, à qui j'ai crié d'arrêter; j'ai cru naturellement que c'était un voleur; et donc, au lieu de s'arrêter, vous voyez à mon bras; c'est son stylet qui m'a effleuré.

André. — De quelle fenêtre, Grémio?

Grémio. — Ah! voilà encore : dame! écoutez, puisque j'ai commencé; c'était de la fenêtre de madame Lucrèce.

André. — De Lucrèce?

Grémio. — Oui, Monsieur.

André. — Cela est singulier.

Grémio. — Bref, il s'est enfui dans le parc. J'ai bien appelé et crié au voleur! mais là-dessus voilà le fin : M. Damien est arrivé, qui m'a dit que je me trompais, que lui le savait mieux que moi; enfin il m'a donné une bourse pour me taire.

André. — Damien?

Grémio. — Oui, Monsieur, la voilà. A telle enseigne...

André. — De la fenêtre de Lucrèce? Damien l'avait donc vu, cet homme?

Grémio. — Non, Monsieur; il est sorti comme j'appelais.

André. — Comment était-il?

Grémio. — Qui? monsieur Damien?

André. — Non, l'autre.

Grémio. — Oh! ma foi, je ne l'ai guère vu.

André. — Grand ou petit?

Grémio. — Ni l'un ni l'autre. Et puis, le matin, ma foi!...

André. — Cela est étrange. Et Damien t'a défendu d'en parler?

Grémio. — Sous peine d'être chassé par vous.

André. — Par moi? Écoute, Grémio: ce soir, à l'heure où je me retire, tu te mettras sous cette fenêtre; mais caché, tu entends? Prends ton épée, et si par hasard quelqu'un essayait,... tu me comprends? Appelle à haute voix, ne te laisse pas intimider, je serai là.

Grémio. — Oui, Monsieur.

André. — J'en chargerais bien un autre que toi; mais vois-tu, Grémio, je crois savoir ce que c'est; c'est de peu d'importance, vois-tu; une bagatelle, quelque plaisanterie de jeune homme. As-tu vu la couleur du manteau?

Grémio. — Noir, noir; oui, je crois, du moins.

André. — J'en parlerai à Cordiani. Ainsi donc, c'est convenu; ce soir vers onze heures, minuit : n'aie aucune peur; je te le dis, c'est une pure plaisanterie. Tu as très bien fait de me le dire, et je ne voudrais pas qu'un autre que toi le sût; c'est pour cela que je te charge... — Et tu n'as pas vu son visage?

Grémio. — Si, mais il s'est sauvé si vite! et puis le coup de stylet...

André. — Il n'a pas parlé ?

Grémio. — Quelques mots, quelques mots.

André. — Tu ne connais pas la voix ?

Grémio. — Peut-être ; je ne sais pas. Tout cela a été l'affaire d'un instant.

André. — C'est incroyable! Allons, viens ; partons vite. Vers onze heures. Il faudra que j'en parle à Cordiani. Tu es sûr de la fenêtre ?

Grémio. — Oh ! très sûr.

André. — Partons! partons ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

LUCRÈCE, SPINETTE.

Lucrèce. — As-tu entr'ouvert la porte, Spinette ? as-tu posé la lampe dans l'escalier ?

Spinette. — J'ai fait tout ce que vous m'aviez ordonné.

Lucrèce. — Tu mettras sur cette chaise mes vêtements de nuit, et tu me laisseras seule, ma chère enfant.

Spinette. — Oui, Madame.

Lucrèce, *à son prie-Dieu.* — Pourquoi m'as-tu chargée du bonheur d'un autre, ô mon Dieu ? S'il ne s'était agi que du mien, je ne l'aurais pas défendu, je ne t'aurais pas disputé ma vie. Pourquoi m'as-tu confié la sienne ?

Spinette. — Ne cesserez-vous pas, ma chère maîtresse, de prier et de pleurer ainsi ? Vos yeux sont gonflés de larmes, et depuis deux jours vous n'avez pas pris un instant de repos.

Lucrèce, *priant.* — L'ai-je accomplie ta fatale mission ? ai-je sauvé son âme en me perdant pour lui ? Si tes bras sanglants n'étaient pas cloués sur ce crucifix, ô Christ, me les ouvrirais-tu ?

Spinette. — Je ne puis me retirer. Comment vous laisser seule dans l'état où je vous vois ?

Lucrèce. — Le puniras-tu de ma faute ? Ce n'est pas lui qui est coupable ; il n'a prononcé aucun serment sur la terre ; il n'a pas trahi son épouse ; il n'a point de devoirs ; point de famille ; il n'a rien fait qu'aimer et qu'être aimé.

Spinette. — Onze heures vont sonner.

Lucrèce. — Ah ! Spinette, ne m'abandonne pas ! mes larmes t'affligent, mon enfant ? Il faut pourtant bien qu'elles coulent.

Crois-tu qu'on perde sans souffrir tout son repos et son bonheur? Toi qui lis dans mon cœur comme dans le tien, toi pour qui ma vie est un livre ouvert dont tu connais toutes les pages, crois-tu qu'on puisse voir s'envoler sans regret dix ans d'innocence et de tranquillité?

Spinette. — Que je vous plains!

Lucrèce. — Détache ma robe, onze heures sonnent. De l'eau, que je m'essuie les yeux; il va venir, Spinette! Mes cheveux sont-ils en désordre? Ne suis-je point pâle? Insensée que je suis d'avoir pleuré! Ma guitare! place devant moi cette romance; elle est de lui. Il vient, il vient, ma chère! Suis-je belle, ce soir? lui plairai-je ainsi?

Une servante, *entrant.* — Monseigneur André vient de passer dans l'appartement; il demande si l'on peut entrer chez vous.

André, *entrant.* — Bonsoir, Lucrèce, vous ne m'attendiez pas à cette heure, n'est-il pas vrai? Que je ne vous importune pas, c'est tout ce que je désire. De grâce, dites-moi, alliez-vous renvoyer vos femmes? j'attendrai, pour vous voir, le moment du souper.

Lucrèce. — Non, pas encore, non, en vérité!

André. — Les moments que nous passons ensemble sont si rares! et ils me sont si chers! Vous seule au monde, Lucrèce, me consolez de tous les chagrins qui m'obsèdent. Ah! si je vous perdais! Tout mon courage, toute ma philosophie est dans vos yeux. (*Il s'approche de la fenêtre et soulève le rideau. — A part.*) Grémio est en bas, je l'aperçois.

Lucrèce. — Avez-vous quelque sujet de tristesse, mon ami? Vous étiez gai à dîner, il m'a semblé.

André. — La gaieté est quelquefois triste, et la mélancolie a le sourire sur les lèvres.

Lucrèce. — Vous êtes allé à la ferme? A propos, il y a une lettre pour vous; les envoyés du roi de France doivent venir demain.

André. — Demain? Ils viennent demain?

Lucrèce. — L'apprenez-vous comme une fâcheuse nouvelle? Alors on pourrait vous dire éloigné de Florence, malade; en tout cas, ils ne vous verraient pas.

André. — Pourquoi? je les recevrai avec plaisir; ne suis-je pas prêt à rendre mes comptes? Dites-moi, Lucrèce, cette maison vous plaît-elle? Êtes-vous invitée? L'hiver vous paraît-il agréable cette année? Que ferons-nous? Vos nouvelles parures vont-elles bien? (*On entend un cri étouffé dans le jardin, et des pas précipités.*) Que veut dire ce bruit? qu'y a-t-il? (*Cordiani, dans le plus grand*

désordre, entre dans la chambre.) Qu'as-tu, Cordiani? qui t'amène? Que signifie ce désordre? Que t'est-il arrivé? tu es pâle comme la mort!

Lucrèce. — Ah! je suis morte!

André. — Réponds-moi, qui t'amène à cette heure? As-tu une querelle? faut-il te servir de second? As-tu perdu au jeu? veux-tu ma bourse? (*Il lui prend la main.*) Au nom du ciel, parle! tu es comme une statue.

Cordiani. — Non,... non;... je venais te parler,... te dire,... en vérité, je venais,... je ne sais...

André. — Qu'as-tu donc fait de ton épée? Par le ciel! il se passe en toi quelque chose d'étrange. Veux-tu que nous allions dans ce salon? ne peux-tu parler devant ces femmes? A quoi puis-je t'être bon? réponds, il n'y a rien que je ne fasse. Mon ami, mon cher ami, doutes-tu de moi?

Cordiani. — Tu l'as deviné, j'ai une querelle. Je ne puis parler ici. Je te cherchais; je suis entré sans savoir pourquoi. On m'a dit que... que tu étais ici, et je venais... Je ne puis parler ici.

Lionel, *entrant.* — Maître, Grémio est assassiné!

André. — Qui dit cela? (*Plusieurs domestiques entrent dans la chambre.*)

Un domestique. — Maître, on vient de tuer Grémio; le meurtrier est dans la maison. On l'a vu entrer par la poterne. (*Cordiani se retire dans la foule.*)

André. — Des armes! des armes! prenez ces flambeaux, parcourez toutes les chambres; qu'on ferme la porte en dedans.

Lionel. — Il ne peut être loin; le coup vient d'être fait à l'instant même.

André. — Il est mort? mort? Où donc est mon épée? Ah! en voilà une à cette muraille. (*Il va prendre une épée. Regardant sa main.*) Tiens! c'est singulier; ma main est pleine de sang. D'où me vient ce sang?

Lionel. — Viens avec nous, maître; je te réponds de le trouver.

André. — D'ou me vient ce sang? ma main en est couverte. Qui donc ai-je touché? je n'ai pourtant touché que.... tout à l'heure... Éloignez-vous! sortez d'ici!

Lionel. — Qu'as-tu, maître? pourquoi nous éloigner?

André. — Sortez! sortez! laissez-moi seul. C'est bon! qu'on ne fasse aucune recherche, aucune, cela est inutile; je le défends. Sortez d'ici, tous! tous! obéissez quand je vous parle! (*Tous se retirent en silence.*)

André, *regardant sa main.* — Pleine de sang! je n'ai touché que la main de Cordiani.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Le jardin. — Il est nuit. — Clair de lune.

CORDIANI, UN VALET.

Cordiani. — Il veut me parler ?

Le valet. — Oui, Monsieur, sans témoins; cet endroit est celui qu'il m'a désigné.

Cordiani. — Dis-lui donc que je l'attends. (*Le valet sort; Cordiani s'assied sur une pierre.*)

Damien, *dans la coulisse.* — Cordiani! où est Cordiani?

Cordiani. — Eh bien ! que me veux-tu?

Damien. — Je quitte André, il ne sait rien, ou du moins rien qui te regarde. Il connaît parfaitement, dit-il, le motif de la mort de Grémio et n'en accuse personne, toi moins que tout autre.

Cordiani. — Est-ce là ce que tu as à me dire?

Damien. — Oui, c'est à toi de te régler là-dessus.

Cordiani. — En ce cas laisse-moi seul. (*Il va se rasseoir. — Lionel et Césario passent.*)

Lionel. — Conçoit-on rien à cela? Nous renvoyer, ne rien vouloir entendre, laisser sans vengeance un coup pareil! Ce pauvre vieillard qui le sert depuis son enfance, que j'ai vu le bercer sur ses genoux! Ah! mort Dieu! si c'était moi, il y aurait eu d'autre sang de versé que celui-là!

Damien. — Ce n'est pourtant pas un homme comme André qu'on peut accuser de lâcheté.

Lionel. — Lâcheté ou faiblesse, qu'importe le nom? Quand j'étais jeune, cela ne se passait pas ainsi. Il n'était, certes, pas bien difficile de trouver l'assassin; et, si l'on ne veut pas se compromettre soi-même, par mon patron! on a des amis.

Césario. — Quant à moi, je quitte la maison; je suis venu ce matin à l'académie pour la dernière fois : y viendra qui voudra, je vais chez Pontormo.

Lionel. — Mauvais cœur que tu es! pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas changer de maître.

Césario. — Bah! je ne suis pas le seul; l'atelier est d'une tristesse; Julietta n'y veut plus poser. Et comme on rit chez Pontormo! toute la journée on fait des armes, on boit, on danse. Adieu, Lionel, au revoir.

Damien. — Dans quel temps vivons-nous! Ah! Monsieur, notre

pauvre ami est bien à plaindre. Soupez-vous avec nous? (*Ils sortent.*)

CORDIANI, *seul.* — N'est-ce pas André que j'aperçois là-bas entre ces arbres? Il cherche ; le voilà qui approche. Holà, André! par ici!

ANDRÉ *entrant.* — Sommes-nous seuls?

CORDIANI. — Seuls.

ANDRÉ. — Vois-tu ce stylet, Cordiani? Si maintenant je t'étendais à terre d'un revers de ma main, et si je t'enterrais au pied de cet arbre, là, dans ce sable où voilà ton ombre, le monde n'aurait rien à me dire ; j'en ai le droit, et ta vie m'appartient.

CORDIANI. — Tu peux le faire, ami, tu peux le faire.

ANDRÉ. — Crois-tu que ma main tremblerait? Pas plus que la tienne, il y a une heure, sur la poitrine de mon vieux Grémio. Tu le vois, je le sais, tu me l'as tué. A quoi t'attends-tu à présent? Penses-tu que je sois un lâche, et que je ne sache pas tenir une épée? Es-tu prêt à te battre? n'est-ce pas là ton devoir et le mien?

CORDIANI. — Je ferai ce que tu voudras.

ANDRÉ. — Assieds-toi, et écoute. Je suis né pauvre. Le luxe qui m'environne vient de mauvaise source : c'est un dépôt dont j'ai abusé. Seul, parmi tant de peintres illustres, je survis jeune encore au siècle de Michel-Ange, et je vois de jour en jour tout s'écrouler autour de moi. Rome et Venise sont encore florissantes. Notre patrie n'est plus rien. Je lutte en vain contre les ténèbres, le flambeau sacré s'éteint dans ma main. Crois-tu que ce soit peu de chose pour un homme qui a vécu de son art vingt ans que de le voir tomber? Mes ateliers sont déserts, ma réputation est perdue. Je n'ai point d'enfants, point d'espérance qui me rattache à la vie. Ma santé est faible, et le vent de la peste qui souffle de l'Orient me fait trembler comme une feuille. Dis-moi, que me reste-t-il au monde? Suppose qu'il m'arrive dans mes nuits d'insomnie de me poser un stylet sur le cœur. Dis-moi, qui a pu me retenir jusqu'à ce jour?

CORDIANI. — N'achève pas, André!

ANDRÉ. — Je l'aimais d'un amour indéfinissable. Pour elle, j'aurais lutté contre une armée; j'aurais bêché la terre et traîné la charrue pour ajouter une perle à ses cheveux. Ce vol que j'ai commis, ce dépôt du roi de France qu'on vient me redemander demain, et que je n'ai plus, c'est pour elle, c'est pour lui donner une année de richesse et de bonheur, pour la voir, une fois dans ma vie, entourée de plaisirs et de fêtes, que j'ai tout dissipé. La vie m'était moins chère que l'honneur, et l'honneur que l'amour

de Lucrèce; que dis-je? qu'un sourire de ses lèvres, qu'un rayon de joie dans ses yeux. Ce que tu vois là, Cordiani, cet être souffrant et misérable qui est devant toi, que tu as vu depuis dix ans errer dans ces sombres portiques, ce n'est pas là André del Sarto; c'est un être insensé, exposé au mépris, aux soucis dévorants. Aux pieds de ma belle Lucrèce était un autre André, jeune et heureux, insouciant comme le vent, libre et joyeux comme un oiseau du ciel, l'ange d'André, l'âme de son corps sans vie qui s'agite au milieu des hommes. Sais-tu maintenant ce que tu as fait?

Cordiani. — Oui, maintenant.

André. — Celui-là, Cordiani, tu l'as tué; celui-là ira demain au cimetière avec la dépouille du vieux Grémio; l'autre reste, et c'est lui qui te parle ici.

Cordiani, *pleurant*. — André! André!

André. — Est-ce sur moi ou sur toi que tu pleures? J'ai une faveur à te demander. Grâce à Dieu, il n'y a point eu d'éclat cette nuit. Grâce à Dieu, j'ai vu la foudre tomber sur mon édifice de vingt ans, sans proférer une plainte et sans pousser un cri. Si le déshonneur était public, ou je t'aurais tué, ou nous irions nous battre demain. Pour prix du bonheur, le monde accorde la vengeance, et le droit de se servir de cela (*Jetant son stylet*) doit tout remplacer pour celui qui a tout perdu. Voilà la justice des hommes; encore n'est-il pas sûr, si tu mourais de ma main, que ce ne fût pas toi que l'on plaindrait.

Cordiani. — Que veux-tu de moi?

André. — Si tu as compris ma pensée, tu sens que je n'ai vu ici ni un crime odieux, ni une sainte amitié foulée aux pieds; je n'y ai vu qu'un coup de ciseau donné au seul lien qui m'unisse à la vie. Je ne veux pas songer à la main dont il est venu. L'homme à qui je parle n'a pas de nom pour moi. Je parle au meurtrier de mon honneur, de mon amour et de mon repos. La blessure qu'il m'a faite peut-elle être guérie? Une séparation éternelle, un silence de mort (car il doit songer que sa mort a dépendu de moi), de nouveaux efforts de ma part, une nouvelle tentative enfin de ressaisir la vie, peuvent-ils encore me réussir? En un mot, qu'il parte, qu'il soit rayé pour moi du livre de vie; qu'une liaison coupable, et qui n'a pu exister sans remords, soit rompue à jamais; que le souvenir s'en efface lentement, dans un an, dans deux peut-être, et qu'alors, moi, André, je revienne, comme un laboureur ruiné par le tonnerre, rebâtir ma cabane de chaume sur mon champ dévasté.

Cordiani. — O mon Dieu!

ANDRÉ. — Je suis fait à la patience. Pour me faire aimer de cette femme, j'ai suivi durant deux années son ombre sur la terre. La poussière où elle marche est habituée à la sueur de mon front. Arrivé au terme de la carrière, je recommencerai mon ouvrage. Qui sait ce qui peut advenir de la fragilité des femmes? Qui sait jusqu'où peut aller l'inconstance de ce sable mouvant, et si vingt autres années d'amour et de dévouement sans bornes n'en pourront pas faire autant qu'une nuit de débauche? Car c'est d'aujourd'hui que Lucrèce est coupable, puisque c'est aujourd'hui pour la première fois depuis que tu es à Florence que j'ai trouvé ta porte fermée.

CORDIANI. — C'est vrai.

ANDRÉ. — Cela t'étonne, n'est-ce pas, que j'aie un tel courage? Cela étonnerait aussi le monde, si le monde l'apprenait un jour. Je suis de son avis. Un coup d'épée est plus tôt donné. Mais j'ai un grand malheur, moi : je ne crois pas à l'autre vie; et je te donne ma parole que si je ne réussis pas, le jour où j'aurai l'entière certitude que mon bonheur est à jamais détruit, je mourrai n'importe comment. Jusque-là j'accomplirai ma tâche.

CORDIANI. — Quand dois-je partir?

ANDRÉ. — Un cheval est à la grille. Je te donne une heure. Adieu.

CORDIANI. — Ta main, André, ta main!

ANDRÉ, *revenant sur ses pas.* — Ma main? A qui ma main? T'ai-je dit une injure? T'ai-je appelé faux ami, traître aux serments les plus sacrés? T'ai-je dit que toi qui me tues, je t'aurais choisi pour me défendre, si ce que tu as fait, tout autre l'avait fait? T'ai-je dit que cette nuit j'eusse perdu autre chose que l'amour de Lucrèce? T'ai-je parlé de quelque autre chagrin? Tu le vois bien, ce n'est pas à Cordiani que j'ai parlé. A qui veux-tu donc que je donne ma main?

CORDIANI. — Ta main, André! Un éternel adieu, mais un adieu!

ANDRÉ. — Je ne le puis. Il y a du sang après la tienne. (*Il sort.*)

CORDIANI, *seul, frappe à la porte.* — Holà, Mathurin!

MATHURIN. — Plaît-il, Excellence?

CORDIANI. — Prends mon manteau; rassemble tout ce que tu trouveras sur ma table et dans mes armoires. Tu en feras un paquet à la hâte, et tu le porteras à la grille du jardin. (*Il s'assied.*)

MATHURIN. — Vous partez, Monsieur?

CORDIANI. — Fais ce que je te dis.

DAMIEN, *entrant.* — André, que je rencontre, m'apprend que tu pars, Cordiani. Combien je m'applaudis d'une pareille détermination! Est-ce pour quelque temps?

Cordiani. — Je ne sais. Tiens, Damien, rends-moi le service d'aider Mathurin à choisir ce que je dois emporter.

Mathurin, *sur le seuil de la porte.* — Oh ! ce ne sera pas long.

Damien. — Il suffit de prendre le plus pressant. On t'enverra le reste à l'endroit où tu comptes t'arrêter. A propos, où vas-tu?

Cordiani. — Je ne sais. Dépêche-toi, Mathurin, dépêche-toi.

Mathurin. — Cela est fait dans l'instant.

Damien. — Maintenant, mon ami, adieu.

Cordiani. — Adieu ! adieu ! Si tu vois ce soir, — je veux dire, — si demain, ou un autre jour...

Damien. — Qui? que veux-tu?

Cordiani. — Rien, rien. Adieu, Damien, au revoir.

Damien. — Un bon voyage!

Mathurin. — Monsieur, tout est prêt.

Cordiani. — Merci, mon brave. Tiens, voilà pour tes bons services durant mon séjour dans cette maison.

Mathurin. — Oh ! Excellence !

Cordiani, *toujours assis.* — Tout est prêt, n'est-ce pas?

Mathurin. — Oui, Monsieur. Vous accompagnerai-je?

Cordiani. — Certainement. — Mathurin !

Mathurin. — Excellence?

Cordiani. — Je ne puis partir, Mathurin.

Mathurin. — Vous ne partez pas?

Cordiani. — Non. C'est impossible, vois-tu.

Mathurin. — Avez-vous besoin d'autre chose?

Cordiani. — Non, je n'ai besoin de rien.

Cordiani, *se levant.* — Pâles statues, promenades chéries, sombres allées, comment voulez-vous que je parte? Ne sais-tu pas, toi, nuit profonde, que je ne puis partir? O murs que j'ai franchis ! terre que j'ai ensanglantée !

Mathurin. — Au nom du ciel, hélas ! il se meurt. Au secours ! au secours !

Cordiani, *se levant précipitamment.* — N'appelle pas ! viens avec moi.

Mathurin. — Ce n'est pas là notre chemin.

Cordiani. — Silence ! viens avec moi, te dis-je ! Tu es mort si tu n'obéis pas.

Mathurin. — Où allez-vous, Monsieur?

Cordiani. — Ne t'effraye pas ! je suis en délire. Cela n'est rien ; écoute; je ne veux qu'une chose bien simple. N'est-ce pas à présent l'heure du souper? Maintenant ton maître est assis à sa table, entouré de ses amis, et en face de lui... En un mot, mon ami, je

ne veux pas entrer ; je veux seulement poser mon front sur la fenêtre, les voir un moment. Une seule minute, et nous partons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Une chambre. — Une table dressée.

ANDRÉ, LUCRÈCE, *assise.*

André. — Nos amis viennent bien tard. Vous êtes pâle, Lucrèce. Cette scène vous a effrayée.

Lucrèce. — Lionel et Damien sont cependant ici. Je ne sais qui peut les retenir.

André. — Vous ne portez plus de bagues ? Les vôtres vous déplaisent ? Ah ! je me trompe, en voici une que je ne connaissais pas encore.

Lucrèce. — Cette scène, en vérité, m'a effrayée. Je ne puis vous cacher que je suis souffrante.

André. — Montrez-moi cette bague, Lucrèce ; est-ce un cadeau ? est-il permis de l'admirer ?

Lucrèce, *donnant la bague.* — C'est un cadeau de Marguerite, mon amie d'enfance.

André. — C'est singulier, ce n'est pas son chiffre ! pourquoi donc ? c'est un bijou charmant, mais bien fragile. Ah ! mon Dieu, qu'allez-vous me dire ? je l'ai brisé en le prenant.

Lucrèce. — Il est brisé ? mon anneau brisé ?

André. — Que je m'en veux de cette maladresse ! Mais, en vérité, le mal est sans ressource.

Lucrèce. — N'importe ! rendez-le-moi tel qu'il est.

André. — Qu'en voudriez-vous faire ? l'orfèvre le plus habile n'y pourrait trouver remède. (*Il le jette à terre et l'écrase.*)

Lucrèce. — Ne l'écrasez pas ! j'y tenais beaucoup.

André. — Bon, Marguerite vient ici tous les jours. Vous lui direz que je l'ai brisé et elle vous en donnera un autre. Avons-nous beaucoup de monde ce soir ? notre souper sera-t-il joyeux ?

Lucrèce. — Je tenais beaucoup à cet anneau.

André. — Et moi aussi j'ai perdu cette nuit un joyau précieux ; j'y tenais beaucoup aussi... Vous ne répondez pas à ma demande ?

Lucrèce. — Mais nous aurons notre compagnie habituelle, je suppose : Lionel, Damien et Cordiani.

André. — Cordiani aussi !... Je suis désolé de la mort de Grémio.

Lucrèce. — C'était votre père nourricier.

André. — Qu'importe ? qu'importe ? Tous les jours on perd un

ami. N'est-ce pas chose ordinaire que d'entendre dire : Celui-là est mort, celui-là est ruiné? On danse, on boit par là-dessus. Tout n'est qu'heur et malheur.

Lucrèce. — Voici nos convives, je pense. (*Lionel et Damien entrent.*)

André. — Allons, mes bons amis, à table! Avez-vous quelque souci, quelque peine de cœur? il s'agit de tout oublier. Hélas! oui, vous en avez sans doute : tout homme en a sous le soleil. (*Ils s'asseyent.*)

Lucrèce. — Pourquoi reste-t-il une place vide?

André. — Cordiani est parti pour l'Allemagne.

Lucrèce. — Parti! Cordiani?

André. — Oui, pour l'Allemagne. Que Dieu le conduise! Allons, mon vieux Lionel, notre jeunesse est là dedans. (*Montrant les flacons.*)

Lionel. — Parlez pour moi seul, maître. Puisse la vôtre durer longtemps encore, pour vos amis et pour le pays!

André. — Jeune ou vieux, que veut dire ce mot? Les cheveux blancs ne font pas la vieillesse, et le cœur de l'homme n'a pas d'âge.

Lucrèce, *à voix basse.* — Est-ce vrai, Damien, qu'il est parti?

Damien, *de même.* — Très vrai.

Lionel. — Le ciel est à l'orage; il fait mauvais temps pour voyager.

André. — Décidément, mes bons amis, je quitte cette maison : la vie de Florence plaît moins de jour en jour à ma chère Lucrèce, et, quant à moi, je ne l'ai jamais aimée. Dès le mois prochain, je compte avoir sur les bords de l'Arno une maison de campagne, un pampre vert et quelques pieds de jardin. C'est là que je veux achever ma vie, comme je l'ai commencée. Mes élèves ne m'y suivront pas. Qu'ai-je à leur apprendre qu'ils ne puissent oublier? Moi-même j'oublie chaque jour, et moins encore que je ne le voudrais. J'ai besoin cependant de vivre du passé; qu'en dites-vous, Lucrèce?

Lionel. — Renoncez-vous à vos espérances?

André. — Ce sont elles, je crois, qui renoncent à moi. O mon vieil ami, l'espérance est semblable à la fanfare guerrière : elle mène au combat et divinise le danger. Tout est si beau, si facile, tant qu'elle retentit au fond du cœur! mais, le jour où sa voix expire, le soldat s'arrête et brise son épée.

Damien. — Qu'avez-vous, Madame? vous paraissez souffrir.

Lionel. — Mais, en effet, quelle pâleur! nous devrions nous retirer.

LUCRÈCE. — Spinette ! entre dans ma chambre, ma chère, et prends mon flacon sur ma toilette. Tu me l'apporteras. (*Spinette sort.*)

ANDRÉ. — Qu'avez-vous donc, Lucrèce ? O ciel ! seriez-vous réellement malade ?

DAMIEN. — Ouvrez cette fenêtre, le grand air vous fera du bien. (*Spinette rentre épouvantée.*)

SPINETTE. — Monseigneur ! Monseigneur ! un homme est là caché.

ANDRÉ. — Où ?

SPINETTE. — Là, dans l'appartement de ma maîtresse.

LIONEL. — Mort et furie ! voilà la suite de votre faiblesse, maître : c'est le meurtrier de Grémio. Laissez-moi lui parler.

SPINETTE. — J'étais entrée sans lumière. Il m'a saisi la main comme je passais entre les deux portes.

ANDRÉ. — Lionel, n'entre pas, c'est moi que cela regarde.

LIONEL. — Quand vous devriez me bannir de chez vous, pour cette fois je ne vous quitte pas. Entrons, Damien. (*Il entre.*)

ANDRÉ, *courant à sa femme.* — Est-ce lui, malheureuse ? est-ce lui ?

LUCRÈCE. — O mon Dieu ! prends pitié de moi ! (*Elle s'évanouit.*)

DAMIEN. — Suivez, Lionel, André, empêchez-le de voir Cordiani.

ANDRÉ. — Cordiani ! Cordiani ! Mon déshonneur est-il si public, si bien connu de tout ce qui m'entoure, que je n'aie qu'un mot à dire pour qu'on me réponde par celui-ci : Cordiani ! Cordiani ! (*Criant.*) Sors donc, misérable, puisque voilà Damien qui t'appelle ! (*Lionel rentre avec Cordiani.*)

ANDRÉ, *à tout le monde.* — Je vous ai fait sortir tantôt. A présent, je vous prie de rester. Emportez cette femme, messieurs. Cet homme est l'assassin de Grémio. (*On emporte Lucrèce.*) C'est pour entrer chez ma femme qu'il l'a tué. Un cheval !... Dans quelque état qu'elle se trouve, vous, Damien, vous la conduirez à sa mère... ce soir, à l'instant même. Maintenant, Lionel, tu vas me servir de témoin. Cordiani prendra celui qu'il voudra ; car tu vois ce qui se passe, mon ami ?

LIONEL. — Mes épées sont dans ma chambre. Nous allons les prendre en passant.

ANDRÉ, *à Cordiani.* — Ah ! vous voulez que le déshonneur soit public ! Il le sera, Monsieur, il le sera. Mais la réparation va l'être de même, et malheur à celui qui la rend nécessaire ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Une plate-forme, à l'extrémité du jardin.
Un réverbère allumé.

MATHURIN, *seul, puis* JEAN.

MATHURIN. — Où peut être allé ce jeune homme? Il me dit de l'attendre, et voilà bientôt une demi-heure qu'il m'a quitté. Comme il tremblait en approchant de la maison! Ah! s'il fallait croire ce qu'on en dit!

JEAN, *passant.* — Eh bien, Mathurin, que fais-tu là à cette heure?

MATHURIN. — J'attends le seigneur Cordiani.

JEAN. — Tu ne viens pas à l'enterrement de ce pauvre Grémio? On va partir tout à l'heure.

MATHURIN. — Vraiment! J'en suis fâché: mais je ne puis quitter la place.

JEAN. — J'y vais, moi, de ce pas.

MATHURIN. — Jean, ne vois-tu pas des hommes qui arrivent du côté de la maison? On dirait que c'est notre maître et ses amis.

JEAN. — Oui, ma foi, ce sont eux. Que diable cherchent-ils? Ils viennent droit à nous.

MATHURIN. — N'ont-ils pas leurs épées à la main?

JEAN. — Non pas, je crois. Si fait, tu as raison. Cela ressemble à une querelle.

MATHURIN. — Tenons-nous à l'écart, et si je ne m'entends pas appeler, j'irai avec toi. (*Ils se retirent. — Lionel et Cordiani entrent.*)

LIONEL. — Cette lumière nous suffira. Placez-vous ici, Monsieur; n'aurez-vous pas de second?

CORDIANI. — Non, Monsieur.

LIONEL. — Ce n'est pas l'usage, et je vous avoue que pour moi j'en suis fâché. Du temps de ma jeunesse, il n'y avait guère d'affaires de cette sorte sans quatre épées tirées.

CORDIANI. — Ceci n'est pas un duel, Monsieur; André n'aura rien à parer, et le combat ne sera pas long.

LIONEL. — Qu'entends-je? voulez-vous faire de lui un assassin?

CORDIANI. — Je m'étonne qu'il n'arrive pas.

ANDRÉ, *entrant.* — Me voilà.

LIONEL. — Otez vos manteaux; je vais marquer les lignes. Messieurs, c'est jusqu'ici que vous pouvez rompre.

ANDRÉ. — En garde!

DAMIEN, *entrant.* — Je n'ai pu remplir la mission dont tu m'avais chargé ! Lucrèce refuse mon escorte; elle est partie seule, à pied, accompagnée de sa suivante.

ANDRÉ. — Dieu du ciel ! quel orage se prépare ! (*Il tonne.*)

DAMIEN. — Lionel, je me présente comme second de Cordiani. André ne verra dans cette démarche qu'un devoir qui m'est sacré ; je ne tirerai l'épée que si la nécessité m'y oblige.

CORDIANI. — Merci, Damien, merci.

LIONEL. — Êtes-vous prêts ?

ANDRÉ. — Je le suis.

CORDIANI. — Je le suis. (*Ils se battent. Cordiani est blessé.*)

DAMIEN. — Cordiani est blessé !

ANDRÉ, *se jetant sur lui.* — Tu es blessé, mon ami ?

LIONEL, *le retenant.* — Retirez-vous, nous nous chargeons du reste.

CORDIANI. — Ma blessure est légère. Je puis encore tenir mon épée.

LIONEL. — Non, Monsieur ; vous allez souffrir beaucoup plus dans un instant ; l'épée a pénétré. Si vous pouvez marcher, venez avec nous.

CORDIANI. — Vous avez raison. Viens-tu, Damien ? Donne-moi ton bras, je me sens bien faible. Vous me laisserez chez Manfredi.

ANDRÉ, *bas à Lionel.* — La crois-tu mortelle ?

LIONEL. — Je ne réponds de rien. (*Ils sortent.*)

ANDRÉ, *seul.* — Pourquoi me laissent-ils ? Il faut que j'aille avec eux. Où veulent-ils que j'aille ? (*Il fait quelques pas vers la maison.*) Ah ! cette maison déserte ! Non, par le ciel, je n'y retournerai pas ce soir ! Si ces deux chambres-là doivent être vides cette nuit, la mienne le sera aussi. Il ne s'est pas défendu. Je n'ai pas senti son épée. Il a reçu le coup, cela est clair. Il va mourir chez Manfredi. C'est singulier. Je me suis pourtant déjà battu. Lucrèce partie, seule, par cette horrible nuit ! Est-ce que je n'entends pas marcher là dedans ? (*Il va du côté des arbres.*) Non, personne. Il va mourir. Lucrèce seule, avec une femme ! Eh bien ! quoi ? je suis trompé par cette femme. Je me bats avec son amant. Je le blesse. Me voilà vengé. Tout est dit. Qu'ai-je à faire à présent ? Ah ! cette maison déserte ! cela est affreux. Quand je pense à ce qu'elle était hier au soir ! à ce que j'avais, à ce que j'ai perdu ! Qu'est-ce donc pour moi que la vengeance ? Quoi ! voilà tout ? Et rester seul ainsi ? A qui cela rend-il la vie de faire mourir un meurtrier ? Quoi ! répondez ? Qu'avais-je affaire de chasser ma femme, d'égorger cet homme ? Il n'y a point d'offensé, il n'y a

qu'un malheureux. Je me soucie bien de vos lois d'honneur! Cela me console bien que vous ayez inventé cela pour ceux qui se trouvent dans ma position; que vous l'ayez réglé comme une cérémonie! Où sont mes vingt années de bonheur, ma femme, mon ami, le soleil de mes jours, le repos de mes nuits? Voilà ce qui me reste. (*Il regarde son épée.*) Que me veux-tu, toi? On t'appelle l'amie des offensés. Il n'y a point ici d'homme offensé. Que la rosée essuie ton sang! (*Il la jette.*) Ah! cette affreuse maison! Mon Dieu! mon Dieu! (*Il pleure à chaudes larmes. — L'enterrement passe.*)

André. — Qui enterrez-vous là?

Les porteurs. — Nicolas Grémio.

André. — Et toi aussi, mon pauvre vieux, et toi aussi tu m'abandonnes.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue. — Il est toujours nuit.

LIONEL, DAMIEN *et* CORDIANI, *entrant.*

Cordiani. — Je ne puis marcher; le sang m'étouffe. Arrêtez-moi sur ce banc. (*Ils le posent sur un banc.*)

Lionel. — Que sentez-vous?

Cordiani. — Je me meurs, je me meurs! Au nom du ciel, un verre d'eau!

Damien. — Restez ici, Lionel. Un médecin de ma connaissance demeure au bout de cette rue. Je cours le chercher. (*Il sort.*)

Cordiani. — Il est trop tard, Damien.

Lionel. — Prenez patience. Je vais frapper à cette maison. (*Il frappe.*) Peut-être pourrons-nous y trouver quelque secours, en attendant l'arrivée du médecin. Personne! (*Il frappe de nouveau.*)

Une voix *en dedans.* — Qui est là?

Lionel. — Ouvrez! ouvrez, qui que vous soyez vous-même. Au nom de l'hospitalité, ouvrez!

Le portier, *ouvrant.* — Que voulez-vous?

Lionel. — Voilà un gentilhomme blessé à mort. Apportez-nous un verre d'eau et de quoi panser la plaie. (*Le portier sort.*)

Cordiani. — Laissez-moi, Lionel. Allez retrouver André. C'est

lui qui est blessé et non pas moi. C'est lui que toute la science humaine ne guérira pas cette nuit. Pauvre André! pauvre André!

Le portier, *rentrant.* — Buvez cela, mon cher seigneur, et puisse le ciel venir à votre aide!

Lionel. — A qui appartient cette maison?

Le portier. — A Monna Flora del Fede.

Cordiani. — La mère de Lucrèce! O Lionel, Lionel, sortons d'ici! (*Il se soulève.*) Je ne puis bouger; mes forces m'abandonnent.

Lionel. — Sa fille Lucrèce n'est-elle pas venue ce soir ici?

Le portier. — Non, Monsieur.

Lionel. — Non, pas encore! cela est singulier!

Le portier. — Pourquoi viendrait-elle à cette heure? (*Lucrèce et Spinette arrivent.*)

Lucrèce. — Frappe à la porte, Spinette, je ne m'en sens pas le courage.

Spinette. — Qui est là sur ce banc, couvert de sang et prêt à mourir?

Cordiani. — Ah! malheureux!

Lucrèce. — Tu demandes qui? C'est Cordiani! (*Elle se jette sur le banc.*) Est-ce toi? est-ce toi? Qui t'a amené ici? qui t'a abandonné sur cette pierre? Où est André, Lionel? Ah! il se meurt! Comment, Paolo, tu ne l'as pas fait porter chez ma mère?

Le portier. — Ma maîtresse n'est pas à Florence, Madame.

Lucrèce. — Où est-elle donc? N'y a-t-il pas un médecin à Florence? Allons, Monsieur, aidez-moi, et portons-le dans la maison.

Spinette. — Songez à cela, Madame.

Lucrèce. — Songer à quoi? es-tu folle? et que m'importe? Ne vois-tu pas qu'il est mourant? Ce ne serait pas lui, que je le ferais. (*Damien et un médecin arrivent.*)

Damien. — Par ici, Monsieur. Dieu veuille qu'il soit temps encore!

Lucrèce, *au médecin.* — Venez, Monsieur, aidez-nous. Ouvrenous les portes, Paolo. Ce n'est pas mortel, n'est-ce pas?

Damien. — Ne vaudrait-il pas mieux tâcher de le transporter jusque chez Manfredi?

Lucrèce. — Qui est-ce, Manfredi? Me voilà, moi, qui suis sa maîtresse. Voilà ma maison. C'est pour moi qu'il meurt, n'est-il pas vrai? Eh bien donc! qu'avez-vous à dire? Oui, cela est certain, je suis la femme d'André del Sarto. Et que m'importe ce qu'on en dira? ne suis-je pas chassée par mon mari? ne serai-je pas la fable

de la ville dans deux heures d'ici? Manfredi? Et que dira-t-on? On dira que Lucretia del Fede a trouvé Cordiani mourant à sa porte, et qu'elle l'a fait porter chez elle! Entrez! entrez! (*Ils entrent dans la maison, emportant Cordiani.*)

LIONEL, *resté seul.* — Mon devoir est rempli; maintenant, à André! il doit être bien triste, le pauvre homme! (*André entre pensif et se dirige vers la maison.*)

LIONEL. — Qui êtes-vous? où allez-vous? (*André ne répond pas.*) C'est vous, André? Que venez-vous faire ici?

ANDRÉ. — Je vais voir la mère de ma femme.

LIONEL. — Elle n'est pas à Florence.

ANDRÉ. — Ah! où est donc Lucrèce, en ce cas?

LIONEL. — Je ne sais; mais ce dont je suis certain, c'est que Monna Flora est absente : retournez chez vous, mon ami.

ANDRÉ. — Comment le savez-vous, et par quel hasard êtes-vous là?

LIONEL. — Je revenais de chez Manfredi, où j'ai laissé Cordiani, et, en passant, j'ai voulu savoir...

ANDRÉ. — Cordiani se meurt, n'est-il pas vrai?

LIONEL. — Non; ses amis espèrent qu'on le sauvera.

ANDRÉ. — Tu te trompes, il y a du monde dans la maison; vois donc ces lumières qui vont et qui viennent. (*Il va regarder à la fenêtre.*) Ah!

LIONEL. — Que voyez-vous?

ANDRÉ. — Suis-je fou, Lionel? J'ai cru voir passer dans la chambre basse Cordiani, tout couvert de sang, appuyé sur le bras de Lucrèce!

LIONEL. — Vous avez vu Cordiani appuyé sur le bras de Lucrèce?

ANDRÉ. — Tout couvert de son sang.

LIONEL. — Retournons chez vous, mon ami.

ANDRÉ. — Silence! il faut que je frappe à la porte.

LIONEL. — Pourquoi faire? Je vous dis que Monna Flora est absente. Je viens d'y frapper moi-même.

ANDRÉ. — Je l'ai vu! laisse-moi.

LIONEL. — Qu'allez-vous faire, mon ami? êtes-vous un homme? Si votre femme se respecte assez peu pour recevoir chez sa mère l'auteur d'un crime que vous avez puni, est-ce à vous d'oublier qu'il meurt de votre main et de troubler peut-être ses derniers instants?

ANDRÉ. — Que veux-tu que je fasse? oui, oui, je les tuerais tous deux! Ah! ma raison est égarée. Je vois ce qui n'est pas. Cette nuit tout entière, j'ai couru dans ces rues désertes au milieu de spectres affreux. Tiens, vois, j'ai acheté du poison.

Lionel. — Prenez mon bras et sortons.

André, *retournant à la fenêtre.*—Plus rien! Ils sont là, n'est-ce pas?

Lionel. — Au nom du ciel, soyez maître de vous. Que voulez-vous faire? Il est impossible que vous assistiez à un tel spectacle, et toute violence en cette occasion serait de la cruauté. Votre ennemi expire, que voulez-vous de plus?

André. —Mon ennemi! lui, mon ennemi! le plus cher, le meilleur de mes amis! Qu'a-t-il donc fait? il l'a aimée. Sortons, Lionel, je les tuerais tous deux de ma main.

Lionel. — Nous verrons demain ce qui vous reste à faire. Confiez-vous à moi; votre honneur m'est aussi sacré que le mien, et mes cheveux gris vous en répondent.

André. — Ce qui me reste à faire? Et que veux-tu que je devienne? Il faut que je parle à Lucrèce. (*Il s'avance vers la porte.*)

Lionel. — André, André, je vous en supplie, n'approchez pas de cette porte. Avez-vous perdu toute espèce de courage? La position où vous êtes est affreuse, personne n'y compatit plus vivement, plus sincèrement que moi. J'ai une femme aussi, j'ai des enfants; mais la fermeté d'un homme ne doit-elle pas lui servir de bouclier? Demain, vous pourrez entendre des conseils qu'il m'est impossible de vous adresser en ce moment.

André. — C'est vrai, c'est vrai! qu'il meure en paix! dans ses bras, Lionel! Elle veille et pleure sur lui! A travers les ombres de la mort, il voit errer autour de lui cette tête adorée; elle lui sourit et l'encourage! Elle lui présente la coupe salutaire; elle est pour lui l'image de la vie. Ah! tout cela m'appartenait; c'était ainsi que je voulais mourir. Viens, partons, Lionel. (*Il frappe à la porte.*) Holà! Paolo! Paolo!

Lionel. — Que faites-vous, malheureux?

André. — Je n'entrerai pas. (*Paolo paraît.*) Pose ta lumière sur ce banc, il faut que j'écrive à Lucrèce.

Lionel. — Et que voulez-vous lui dire?

André. — Tiens, tu lui remettras ce billet; tu lui diras que j'attends sa réponse chez moi; oui, chez moi: je ne saurais rester ici. Viens, Lionel. Chez moi, entends-tu? (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

La maison d'André. — Il est jour.

JEAN, MONTJOIE

Jean. — Je crois qu'on frappe à la grille. (*Il ouvre.*) Que demandez-vous, Excellence? (*Entrent Montjoie et sa suite.*)

Montjoie. — Le peintre André del Sarto ?

Jean. — Il n'est pas au logis, Monseigneur.

Montjoie. — Si sa porte est fermée, dis-lui que c'est l'envoyé du roi de France qui le fait demander.

Jean. — Si Votre Excellence veut entrer dans l'académie, mon maître peut revenir d'un instant à l'autre.

Montjoie. — Entrons, Messieurs. Je ne suis pas fâché de visiter les ateliers et de voir ses élèves.

Jean. — Hélas ! Monseigneur, l'académie est déserte aujourd'hui. Mon maître a reçu très peu d'écoliers cette année, et, à compter de ce jour, personne ne vient plus ici.

Montjoie. — Vraiment ? on m'avait dit tout le contraire... Est-ce que ton maître n'est plus professeur à l'école ?

Jean. — Le voilà lui-même, accompagné d'un de ses amis.

Montjoie. — Qui ? cet homme qui détourne la rue ? Le vieux ou le jeune ?

Jean. — Le plus jeune des deux.

Montjoie. — Quel visage pâle et abattu ! quelle tristesse profonde sur tous ses traits ! et ses vêtements en désordre ! Est-ce là le peintre André del Sarto ? (*André et Lionel entrent.*)

Lionel. — Seigneur, je vous salue. Qui êtes-vous ?

Montjoie. — C'est à André del Sarto que nous avons affaire. Je suis le comte de Montjoie, envoyé du roi de France.

André. — Du roi de France ? J'ai volé votre maître, Monsieur. L'argent qu'il m'a confié est dissipé, et je n'ai pas acheté un seul tableau pour lui. (*A un valet.*) Paolo est-il venu ?

Montjoie. — Parlez-vous sérieusement ?

Lionel. — Ne le croyez pas, Messieurs. Mon ami André est aujourd'hui,... pour certaines raisons,... une affaire malheureuse,... hors d'état de vous répondre et d'avoir l'honneur de vous recevoir.

Montjoie. — S'il en est ainsi, nous reviendrons un autre jour.

André. — Pourquoi ? Je vous dis que je l'ai volé. Cela est très sérieux. Tu ne sais pas que je l'ai volé, Lionel ? Vous reviendriez cent fois que ce serait de même.

Montjoie. — Cela est incroyable.

André. — Pas du tout ; cela est tout simple. J'avais une femme... Non, non ! Je veux dire seulement que j'ai usé de l'argent du roi de France comme s'il m'appartenait.

Montjoie. — Est-ce ainsi que vous exécutez vos promesses ? Où sont les tableaux que François Ier vous avait chargé d'acheter pour lui ?

ANDRÉ. — Les miens sont là dedans; prenez-les, si vous voulez; ils ne valent rien. J'ai eu du génie autrefois, ou quelque chose qui ressemblait à du génie; mais j'ai toujours fait mes tableaux trop vite, pour avoir de l'argent comptant. Prenez-les cependant. Jean, apporte les tableaux que tu trouveras sur le chevalet. Ma femme aimait le plaisir, Messieurs. Vous direz au roi de France qu'il obtienne l'extradition, et il me fera juger par ses tribunaux. Ah! le Corrège! voilà un peintre! Il était plus pauvre que moi; mais jamais un tableau n'est sorti de son atelier un quart d'heure trop tôt. L'honnêteté! l'honnêteté! voilà la grande parole. Le cœur des femmes est un abîme.

MONTJOIE, *à Lionel.* — Ses paroles annoncent le délire. Qu'en devons-nous penser? Est-ce là l'homme qui vivait en prince à la cour de France? dont tout le monde écoutait les conseils comme un oracle en fait d'architecture et de beaux-arts?

LIONEL. — Je ne puis vous dire le motif de l'état où vous le voyez. Si vous en êtes touché, ménagez-le. (*On apporte les deux tableaux.*)

ANDRÉ. — Ah! les voilà. Tenez, Messieurs, faites-les emporter. Non pas que je leur donne aucun prix. Une somme si forte, d'ailleurs! de quoi payer des Raphaël! Ah! Raphaël! il est mort heureux dans les bras de sa maîtresse.

MONTJOIE, *regardant.* — C'est une magnifique peinture.

ANDRÉ. — Trop vite! trop vite! Emportez-les; que tout soit fini. Ah! un instant. (*Il arrête les porteurs.*) Tu me regardes, toi, pauvre fille! (*A la figure de la Charité que représente le tableau.*) Tu veux me dire adieu! C'était la Charité, Messieurs. C'était la plus belle, la plus douce des vertus humaines. Tu n'avais pas eu de modèle, toi! Tu m'étais apparue en songe, par une triste nuit! pâle comme te voilà, entourée de tes chers enfants qui pressent ta mamelle. Celui-là vient de glisser à terre et regarde sa belle nourrice en cueillant quelques fleurs des champs. Donnez cela à votre maître, Messieurs. Mon nom est au bas. Cela vaut quelque argent. Paolo n'est pas venu me demander?

UN VALET. — Non, Monsieur.

ANDRÉ. — Que fait-il donc? ma vie est dans ses mains.

LIONEL, *à Montjoie.* — Au nom du ciel! Messieurs, retirez-vous. Je vous le mènerai demain, si je puis. Vous le voyez vous-mêmes, un malheur imprévu lui a troublé l'esprit.

MONTJOIE. — Nous obéissons, Monsieur; excusez-nous et tenez votre promesse. (*Ils sortent.*)

ANDRÉ. — J'étais né pour vivre tranquille, vois-tu! je ne sais point être malheureux. Qui peut retenir Paolo?

LIONEL. — Et que demandez-vous donc dans cette fatale lettre, dont vous attendez si impatiemment la réponse ?

ANDRÉ. — Tu as raison ; allons-y nous-mêmes. Il vaut toujours mieux s'expliquer de vive voix.

LIONEL. — Ne vous éloignez pas dans ce moment, puisque Paolo doit vous retrouver ici : ce ne serait que du temps perdu.

ANDRÉ. — Elle ne répondra pas. O comble de misère ! Je supplie, Lionel, lorsque je devrais punir ! Ne me juge pas, mon ami, comme tu pourrais faire un autre homme. Je suis un homme sans caractère, vois-tu ! j'étais né pour vivre tranquille.

LIONEL. — Sa douleur me confond malgré moi.

ANDRÉ. — O honte ! ô humiliation ! elle ne répondra pas. Comment en suis-je venu là ? Sais-tu ce que je lui demande ? Ah ! la lâcheté elle-même en rougirait, Lionel ; je lui demande de revenir à moi.

LIONEL. — Est-ce possible ?

ANDRÉ. — Oui, oui, je sais tout cela. J'ai fait un éclat : eh bien ! dis-moi, qu'y ai-je gagné ? Je me suis conduit comme tu l'as voulu ; eh bien ! je suis le plus malheureux des hommes. Apprends-le donc, je l'aime, je l'aime plus que jamais !

LIONEL. — Insensé !

ANDRÉ. — Crois-tu qu'elle y consente ? Il faut me pardonner d'être un lâche. Mon père était un pauvre ouvrier. Ce Paolo ne viendra pas. Je ne suis point un gentilhomme ; le sang qui coule dans mes veines n'est pas un noble sang.

LIONEL. — Plus noble que tu ne crois.

ANDRÉ. — Mon père était un pauvre ouvrier... Penses-tu que Cordiani en meure ? Le peu de talent qu'on remarqua en moi fit croire au pauvre homme que j'étais protégé par une fée. Et moi, je regardais dans mes promenades les bois et les ruisseaux, espérant toujours voir ma divine protectrice sortir d'un antre mystérieux. C'est ainsi que la toute-puissante nature m'attirait à elle. Je me fis peintre, et, lambeau par lambeau, le voile des illustrations tomba en poussière à mes pieds.

LIONEL. — Pauvre André !

ANDRÉ. — Elle seule ! Oui, quand elle parut, je crus que mon rêve se réalisait, et que ma Galatée s'animait sous mes mains. Insensé ! mon génie mourut dans mon amour ; tout fut perdu pour moi... Cordiani se meurt, et Lucrèce voudra le suivre... Oh ! massacre et furie ! cet homme ne vient point.

LIONEL. — Envoie quelqu'un chez Monna Flora.

ANDRÉ. — C'est vrai. Mathurin, va chez Monna Flora. Écoute. (*A part.*) Observe tout ; tâche de rôder dans la maison ; demande

la réponse à ma lettre ; va, et sois revenu tout à l'heure... Mais pourquoi pas nous-mêmes, Lionel? O solitude! solitude! que ferai-je de ces mains-là ?

Lionel. — Calmez-vous, de grâce.

André. — Je la tenais embrassée durant les longues nuits d'été sur mon balcon gothique. Je voyais tomber en silence les étoiles des mondes détruits. Qu'est-ce que la gloire? m'écriais-je; qu'est-ce que l'ambition? Hélas! l'homme tend à la nature une coupe aussi large et aussi vide qu'elle. Elle n'y laisse tomber qu'une goutte de sa rosée; mais cette goutte est l'amour, c'est une larme de ses yeux, la seule qu'elle ait versée sur cette terre pour la consoler d'être sortie de ses mains. Lionel, Lionel, mon heure est venue.

Lionel. — Prends courage.

André. — C'est singulier, je n'ai jamais éprouvé cela. Il m'a semblé qu'un coup me frappait. Tout se détache de moi. Il m'a semblé que Lucrèce partait.

Lionel. — Que Lucrèce partait!

André. — Oui, je suis sûr que Lucrèce part sans me répondre.

Lionel. — Comment cela?

André. — J'en suis sûr; je viens de la voir.

Lionel. — De la voir! Où ? comment?

André. — J'en suis sûr; elle est partie.

Lionel. — Cela est étrange!

André. — Tiens, voilà Mathurin.

Mathurin, *entrant.* — Mon maître est-il ici?

André. — Oui, me voilà.

Mathurin. — J'ai tout appris.

André. — Eh bien?

Mathurin, *le tirant à part.* — Dois-je vous dire tout, maître?

André. — Oui, oui.

Mathurin. — J'ai rôdé autour de la maison, comme vous me l'aviez ordonné.

André. — Eh bien ?

Mathurin. — J'ai fait parler le vieux concierge; et je sais tout au mieux.

André. — Parle donc!

Mathurin. — Cordiani est guéri ; la blessure était peu de chose. Au premier coup de lancette il s'est trouvé soulagé.

André. — Et Lucrèce ?

Mathurin. — Partie avec lui.

André. — Qui, lui?

MATHURIN. — Cordiani.

ANDRÉ. — Tu es fou. Un homme que j'ai vu prêt à rendre l'âme, il y a... c'est cette nuit même.

MATHURIN. — Il a voulu partir dès qu'il s'est senti la force de marcher. Il disait qu'un soldat en ferait autant à sa place, et qu'il fallait être mort ou vivant.

ANDRÉ. — Cela est incroyable ; où vont-ils ?

MATHURIN. — Ils ont pris la route du Piémont.

ANDRÉ. — Tous deux à cheval ?

MATHURIN. — Oui, Monsieur.

ANDRÉ. — Cela n'est pas possible ; il ne pouvait marcher cette nuit.

MATHURIN. — Cela est vrai, pourtant ; c'est Paolo, le concierge, qui m'a tout avoué.

ANDRÉ. — Lionel ! entends-tu, Lionel ? Ils partent ensemble pour le Piémont.

LIONEL. — Que dis-tu, André ?

ANDRÉ. — Rien ! rien ! Qu'on me selle un cheval ! Allons, vite, il faut que je parte à l'instant. Aussi bien, j'y vais moi-même. Par quelle porte sont-ils sortis ?

MATHURIN. — Du côté du fleuve.

ANDRÉ. — Bien, bien ; mon manteau ! Adieu, Lionel.

LIONEL. — Où vas-tu ?

ANDRÉ. — Je ne sais, je ne sais. Ah ! des armes ! du sang !

LIONEL. — Où vas-tu ? réponds !

ANDRÉ. — Quant au roi de France, je l'ai volé. J'irais demain les voir que ce serait toujours la même chose. Ainsi... (*Il va sortir et rencontre Damien.*)

DAMIEN. — Où vas-tu, André ?

ANDRÉ. — Ah ! tu as raison. La terre se dérobe. O Damien ! Damien ! (*Il tombe évanoui.*)

LIONEL. — Cette nuit l'a tué. Il n'a pu supporter son malheur.

DAMIEN. — Laissez-moi lui mouiller les tempes. (*Il trempe son mouchoir dans une fontaine.*) Pauvre ami ! comme une nuit l'a changé ! Le voilà qui rouvre les yeux.

ANDRÉ. — Ils sont partis, Damien ?

DAMIEN. — Que lui dirai-je ? Il a donc tout appris ?

ANDRÉ. — Ne me mens pas ! je ne les poursuivrai point. Mes forces m'ont abandonné. Qu'ai-je voulu faire ? J'ai voulu avoir du courage, et je n'en ai point. Maintenant, vous le voyez, je ne puis partir. Laissez-moi parler à cet homme.

MATHURIN, *s'approchant d'André.* — Plaît-il, maître ?

André. — Aussi bien, ne suis-je pas déshonoré ? Qu'ai-je à faire en ce monde ? O lumière du soleil ! ô belle nature ! Ils s'aiment, Ils sont heureux. Comme ils courent joyeux dans la plaine ! Leurs chevaux s'animent, et le vent qui passe emporte leurs baisers. La patrie ? la patrie ? ils n'en ont point ceux qui partent ensemble.

Damien. — Sa main est froide comme le marbre.

André, *bas à Mathurin.* — Écoute-moi, Mathurin, écoute-moi, et rappelle-toi mes paroles : Tu vas prendre un cheval ; tu vas aller chez Monna Flora t'informer au juste de la route. Tu lanceras ton cheval au galop. Retiens ce que je te dis. Ne me le fais pas répéter deux fois, je ne le pourrais pas. Tu les rejoindras dans la plaine ; tu les aborderas, Mathurin, et tu leur diras : Pourquoi fuyez-vous si vite ? La veuve d'André del Sarto peut épouser Cordiani.

Mathurin. — Faut-il dire cela, Monseigneur ?

André. — Va, va, ne me fais pas répéter. (*Mathurin sort.*)

Lionel. — Qu'as-tu dit à cet homme ?

André. — Ne l'arrête pas ; il va chez la mère de ma femme. Maintenant qu'on m'apporte ma coupe pleine d'un vin généreux.

Lionel. — A peine peut-il se soulever.

André. — Menez-moi jusqu'à cette porte, mes amis. (*Prenant la coupe.*) C'était celle des joyeux repas.

Damien. — Que cherches-tu sur ta poitrine ?

André. — Rien ! rien ! je croyais l'avoir perdu. (*Il boit.*) A la mort des arts en Italie !

Lionel. — Arrête ! quel est ce flacon dont tu t'es versé quelques gouttes et qui s'échappe de ta main ?

André. — C'est un cordial puissant. Approche-le de tes lèvres, et tu seras guéri, quel que soit le mal dont tu souffres. (*Il meurt.*)

SCÈNE III

Bois et montagnes.

LUCRÈCE *et* CORDIANI *sur une colline. Les chevaux dans le fond.*

Cordiani. — Allons ! le soleil baisse : il est temps de remonter.

Lucrèce. — Comme mon cheval s'est cabré en quittant la ville ! En vérité, tous ces pressentiments funestes sont singuliers.

Cordiani. — Je ne veux avoir ni le temps de penser ni le temps

de souffrir. Je porte un double appareil sur ma double plaie. Marchons ! marchons ! n'attendons pas la nuit.

LUCRÈCE. — Quel est ce cavalier qui accourt à toute bride ? Depuis longtemps je le vois derrière nous.

CORDIANI. — Montons à cheval, Lucrèce, et ne tournons pas la tête.

LUCRÈCE. — Il approche ! il descend à moi.

CORDIANI. — Partons ! lève-toi et ne l'écoute pas. (*Ils se dirigent vers leurs chevaux.*)

MATHURIN, *descendant de cheval.* — Pourquoi fuyez-vous si vite ? La veuve d'André del Sarto peut épouser Cordiani.





LES CAPRICES DE MARIANNE

Comédie en deux actes, publiée en 1833, représentée pour la première fois à Paris, le 14 juin 1851, à la Comédie française.

PERSONNAGES

Claudio, juge.
Cœlio.
Octave.
Tibia, valet de Claudio.
Pippo, valet de Cœlio.
Malvolio, intendant d'Hermia.
Un garçon d'auberge.
Marianne, femme de Claudio.
Hermia, mère de Cœlio.
Ciuta, vieille femme.
Domestiques.

La scène est à Naples.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue devant la maison de Claudio.

MARIANNE, *sortant de chez elle un livre de messe à la main.*
CIUTA, *l'abordant.*

Ciuta. — Ma belle dame, puis-je vous dire un mot ?

Marianne. — Que me voulez-vous ?

Ciuta. — Un jeune homme de cette ville est éperdument amoureux de vous ; depuis un mois entier, il cherche vainement l'occasion de vous l'apprendre ; son nom est Cœlio ; il est d'une noble famille et d'une figure distinguée.

Marianne. — En voilà assez. Dites à celui qui vous envoie qu'il perd son temps et sa peine, et que, s'il a l'audace de me faire entendre une seconde fois un pareil langage, j'en instruirai mon mari. (*Elle sort.*)

Cœlio, *entrant.* — Eh bien! Ciuta, qu'a-t-elle dit?

Ciuta. — Plus dévote et plus orgueilleuse que jamais. Elle instruira son mari, dit-elle, si on la poursuit plus longtemps.

Cœlio. — Ah! malheureux que je suis, je n'ai plus qu'à mourir. Ah! la plus cruelle de toutes les femmes! Et que me conseilles-tu, Ciuta? quelle ressource puis-je encore trouver?

Ciuta. — Je vous conseille d'abord de sortir d'ici, car voici son mari qui la suit. (*Ils sortent. — Entrent Claudio et Tibia.*)

Claudio. — Es-tu mon fidèle serviteur, mon valet de chambre dévoué? Apprends que j'ai à me venger d'un outrage.

Tibia. — Vous, Monsieur?

Claudio. — Moi-même, puisque ces impudentes guitares ne cessent de murmurer sous les fenêtres de ma femme. Mais, patience! tout n'est pas fini. — Écoute un peu de ce côté-ci : voilà du monde qui pourrait nous entendre. Tu m'iras chercher ce soir le spadassin que je t'ai dit.

Tibia. — Pourquoi faire?

Claudio. — Je crois que Marianne a des amants.

Tibia. — Vous croyez, Monsieur?

Claudio. — Oui ; il y a autour de ma maison une odeur d'amants ; personne ne passe naturellement devant ma porte ; il y pleut des guitares et des entremetteuses.

Tibia. — Est-ce que vous pouvez empêcher qu'on donne des sérénades à votre femme?

Claudio. — Non ; mais je puis poster un homme derrière la poterne et me débarrasser du premier qui entrera.

Tibia. — Fi! votre femme n'a pas d'amants. — C'est comme si vous disiez que j'ai des maîtresses.

Claudio. — Pourquoi n'en aurais-tu pas, Tibia? Tu es fort laid, mais tu as beaucoup d'esprit.

Tibia. — J'en conviens, j'en conviens.

Claudio. — Regarde, Tibia, tu en conviens toi-même ; il n'en faut plus douter, et mon déshonneur est public.

Tibia. — Pourquoi public?

Claudio. — Je te dis qu'il est public.

Tibia. — Mais, Monsieur, votre femme passe pour un dragon de vertu dans toute la ville ; elle ne voit personne ; elle ne sort de chez elle que pour aller à la messe.

Claudio. — Laisse-moi faire. — Je ne me sens pas de colère, après tous les cadeaux qu'elle a reçus de moi. — Oui, Tibia, je machine en ce moment une épouvantable trame et me sens prêt à mourir de douleur.

Tibia. — Oh! que non.

Claudio. — Quand je te dis quelque chose, tu me ferais plaisir de le croire. (*Ils sortent.*)

Cœlio (*rentrant*). Malheur à celui qui, au milieu de la jeunesse, s'abandonne à un amour sans espoir ! Malheur à celui qui se livre à une douce rêverie, avant de savoir où sa chimère le mène, et s'il peut être payé de retour ! Mollement couché dans une barque, il s'éloigne peu à peu de la rive ; il aperçoit au loin des plaines enchantées, de vertes prairies et le mirage léger de son Eldorado. Les vents l'entraînent en silence, et, quand la réalité le réveille, il est aussi loin du but où il aspire que du rivage qu'il a quitté ; il ne peut plus ni poursuivre sa route ni revenir sur ses pas. (*On entend un bruit d'instruments.*) Quelle est cette mascarade ? N'est-ce pas Octave que j'aperçois ? (*Entre Octave.*)

Octave. — Comment se porte, mon bon Monsieur, cette gracieuse mélancolie ?

Cœlio. — Octave ! ô fou que tu es ! tu as un pied de rouge sur les joues ! D'où te vient cet accoutrement ? N'as-tu pas de honte en plein jour ?

Octave. — O Cœlio ! fou que tu es ! tu as un pied de blanc sur les joues ! — D'où te vient ce large habit noir ? N'as-tu pas de honte en plein carnaval ?

Cœlio. — Quelle vie que la tienne ! Ou tu es gris, ou je le suis moi-même.

Octave. — Ou tu es amoureux, ou je le suis moi-même.

Cœlio. — Plus que jamais de la belle Marianne.

Octave. — Plus que jamais de vin de Chypre.

Cœlio. — J'allais chez toi quand je t'ai rencontré.

Octave. — Et moi aussi j'allais chez moi. Comment se porte ma maison ? Il y a huit jours que je ne l'ai vue.

Cœlio. — J'ai un service à te demander.

Octave. — Parle, Cœlio, mon cher enfant. Veux-tu de l'argent ? Je n'en ai plus. Veux-tu des conseils ? Je suis ivre. Veux-tu mon épée ? Voilà une batte d'arlequin. Parle, parle, dispose de moi.

Cœlio. — Combien de temps cela durera-t-il ? Huit jours hors de chez toi ! Tu te tueras, Octave.

Octave. — Jamais de ma propre main, mon ami, jamais ; j'aimerais mieux mourir que d'attenter à mes jours.

Cœlio. — Et n'est-ce pas un suicide comme un autre que la vie que tu mènes ?

Octave. — Figure-toi un danseur de corde, en brodequins d'argent, le balancier au poing, suspendu entre le ciel et la terre ; à droite et à gauche, de vieilles petites figures racornies, de mai-

gres et pâles fantômes, des créanciers agiles, des parents et des courtisanes; toute une légion de monstres se suspendent à son manteau et le tiraillent de tous côtés pour lui faire perdre l'équilibre; des phrases redondantes, de grands mots enchâssés cavalcadent autour de lui; une nuée de prédictions sinistres l'aveugle de ses ailes noires. Il continue sa course légère de l'orient à l'occident. S'il regarde en bas, la tête lui tourne; s'il regarde en haut, le pied lui manque. Il va plus vite que le vent, et toutes les mains tendues autour de lui ne lui feront pas renverser une goutte de la coupe joyeuse qu'il porte à la sienne. Voilà ma vie, mon cher ami; c'est ma fidèle image que tu vois.

Cœlio. — Que tu es heureux d'être fou!

Octave. — Que tu es fou de ne pas être heureux! Dis-moi un peu, toi, qu'est-ce qui te manque?

Cœlio. — Il me manque le repos, la douce insouciance qui fait de la vie un miroir où tous les objets se peignent un instant et sur lequel tout glisse. Une dette pour moi est un remords. L'amour, dont vous autres vous faites un passe-temps, trouble ma vie entière. O mon ami, tu ignoreras toujours ce que c'est qu'aimer comme moi! Mon cabinet d'étude est désert; depuis un mois j'erre autour de cette maison la nuit et le jour. Quel charme j'éprouve, au lever de la lune, à conduire sous ces petits arbres, au fond de cette place, mon chœur modeste de musiciens, à marquer moi-même la mesure, à les entendre chanter la beauté de Marianne! Jamais elle n'a paru à sa fenêtre; jamais elle n'est venue appuyer son front charmant sur sa jalousie.

Octave. — Qui est cette Marianne? est-ce que c'est ma cousine?

Cœlio. — C'est elle-même, la femme du vieux Claudio.

Octave. — Je ne l'ai jamais vue, mais à coup sûr elle est ma cousine. Claudio est fait exprès. Confie-moi tes intérêts, Cœlio.

Cœlio. — Tous les moyens que j'ai tentés pour lui faire connaître mon amour ont été inutiles. Elle sort du couvent; elle aime son mari et respecte ses devoirs. Sa porte est fermée à tous les jeunes gens de la ville, et personne ne peut l'approcher.

Octave. — Ouais! est-elle jolie? — Sot que je suis! tu l'aimes, cela n'importe guère. Que pourrions-nous imaginer?

Cœlio. — Faut-il te parler franchement? ne te riras-tu pas de moi?

Octave. — Laisse-moi rire de toi, et parle franchement.

Cœlio. — En ta qualité de parent, tu dois être reçu dans la maison.

Octave. — Suis-je reçu? Je n'en sais rien. Admettons que je suis reçu. A te dire vrai, il y a une grande différence entre mon auguste famille et une botte d'asperges. Nous ne formons pas un faisceau bien serré, et nous ne tenons guère les uns aux autres que par écrit. Cependant Marianne connaît mon nom. Faut-il lui parler en ta faveur?

Cœlio. — Vingt fois j'ai tenté de l'aborder; vingt fois j'ai senti mes genoux fléchir en approchant d'elle. J'ai été forcé de lui envoyer la vieille Ciuta. Quand je la vois, ma gorge se serre et j'étouffe, comme si mon cœur se soulevait jusqu'à mes lèvres.

Octave. — J'ai éprouvé cela. C'est ainsi qu'au fond des forêts, lorsqu'une biche avance à petits pas sur les feuilles sèches, et que le chasseur entend les bruyères glisser sur ses flancs inquiets, comme le frôlement d'une robe légère, les battements de cœur le prennent malgré lui; il soulève son arme en silence, sans faire un pas, sans respirer.

Cœlio. — Pourquoi donc suis-je ainsi? n'est-ce pas une vieille maxime, parmi les libertins, que toutes les femmes se ressemblent? Pourquoi donc y a-t-il si peu d'amours qui se ressemblent? En vérité, je ne saurais aimer cette femme comme toi, Octave, tu l'aimerais, ou comme j'en aimerais une autre. Qu'est-ce donc pourtant que tout cela? Deux yeux bleus, deux lèvres vermeilles, une robe blanche et deux blanches mains. Pourquoi ce qui te rendrait joyeux et empressé, ce qui t'attirerait, toi, comme l'aiguille aimantée attire le fer, me rend-il triste et immobile? Qui pourrait dire: ceci est gai ou triste? La réalité n'est qu'une ombre. Appelle imagination ou folie ce qui la divinise. — Alors la folie est la beauté elle-même. Chaque homme marche enveloppé d'un réseau transparent qui le couvre de la tête aux pieds: il croit voir des bois et des fleuves, des visages divins, et l'universelle nature se teint sous ses regards des nuances infinies du tissu magique. Octave! Octave! viens à mon secours.

Octave. — J'aime ton amour, Cœlio! il divague dans ta cervelle comme un flacon syracusain. Donne-moi la main; je viens à ton secours; attends un peu, l'air me frappe au visage, et les idées me reviennent. Je connais cette Marianne; elle me déteste fort sans m'avoir jamais vu. C'est une mince poupée qui marmotte des *Ave* sans fin.

Cœlio. — Fais ce que tu voudras, mais ne me trompe pas, je t'en conjure; il est aisé de me tromper; je ne sais pas me défier d'une action que je ne voudrais pas faire moi-même.

Octave. — Si tu escaladais les murs?

Cœlio. — Entre elle et moi est une muraille imaginaire que je n'ai pu escalader.

Octave. — Si tu lui écrivais?

Cœlio. — Elle déchire mes lettres ou me les renvoie.

Octave. — Si tu en aimais une autre? Viens avec moi chez Rosalinde.

Cœlio. — Le souffle de ma vie est à Marianne; elle peut d'un mot de ses lèvres l'anéantir ou l'embraser. Vivre pour une autre me serait plus difficile que de mourir pour elle: ou je réussirai ou je me tuerai. Silence! la voici qui détourne la rue.

Octave. — Retire-toi, je vais l'aborder.

Cœlio. — Y penses-tu? dans l'équipage où te voilà! Essuie-toi le visage: tu as l'air d'un fou.

Octave. — Voilà qui est fait. L'ivresse et moi, mon cher Cœlio, nous nous sommes trop chers l'un à l'autre pour nous jamais disputer; elle fait mes volontés comme je fais les siennes. N'aie aucune crainte là-dessus; c'est le fait d'un étudiant en vacance qui se grise un jour de grand dîner, de perdre la tête et de lutter avec le vin; moi, mon caractère est d'être ivre; ma façon de penser est de me laisser faire, et je parlerais au roi en ce moment, comme je vais parler à ta belle.

Cœlio. — Je ne sais ce que j'éprouve. — Non, ne lui parle pas.

Octave. — Pourquoi?

Cœlio. — Je ne puis dire pourquoi; il me semble que tu vas me tromper.

Octave. — Touche là. Je te jure sur mon honneur que Marianne sera à toi, ou à personne au monde, tant que j'y pourrai quelque chose. (*Cœlio sort. — Entre Marianne. Octave l'aborde.*)

Octave. — Ne vous détournez pas, princesse de beauté; laissez tomber vos regards sur le plus indigne de vos serviteurs.

Marianne. — Qui êtes-vous?

Octave. — Mon nom est Octave; je suis cousin de votre mari.

Marianne. — Venez-vous pour le voir? entrez au logis, il va revenir.

Octave. — Je ne viens pas pour le voir et n'entrerai point au logis, de peur que vous ne m'en chassiez tout à l'heure, quand je vous aurai dit ce qui m'amène.

Marianne. — Dispensez-vous donc de le dire et de m'arrêter plus longtemps.

Octave. — Je ne saurais m'en dispenser et vous supplie de vous arrêter pour l'entendre. Cruelle Marianne! vos yeux ont

causé bien du mal, et vos paroles ne sont pas faites pour le guérir. Que vous avait fait Cœlio?

MARIANNE. — De qui parlez-vous, et quel mal ai-je causé?

OCTAVE. — Un mal le plus cruel de tous, car c'est un mal sans espérance; le plus terrible, car c'est un mal qui se chérit lui-même et repousse la coupe salutaire jusque dans la main de l'amitié, un mal qui fait pâlir les lèvres sous des poisons plus doux que l'ambroisie, et qui fond en une pluie de larmes le cœur le plus dur, comme la perle de Cléopâtre; un mal que tous les aromates, toute la science humaine ne sauraient soulager, et qui se nourrit du vent qui passe, du parfum d'une rose fanée, du refrain d'une chanson, et qui suce l'éternel aliment de ses souffrances dans tout ce qui l'entoure, comme une abeille son miel dans tous les buissons d'un jardin.

MARIANNE. — Me direz-vous le nom de ce mal?

OCTAVE. — Que celui qui est digne de le prononcer vous le dise; que les rêves de vos nuits, que ces orangers verts, cette fraîche cascade vous l'apprennent; que vous puissiez le chercher un beau soir, vous le trouverez sur vos lèvres; son nom n'existe pas sans lui.

MARIANNE. — Est-il si dangereux à dire, si terrible dans sa contagion, qu'il effraye une langue qui plaide en sa faveur?

OCTAVE. — Est-il si doux à entendre, cousine, que vous le demandiez? Vous l'avez appris à Cœlio.

MARIANNE. — C'est donc sans le vouloir, je ne connais ni l'un ni l'autre.

OCTAVE. — Que vous les connaissiez ensemble, et que vous ne les sépariez jamais, voilà le souhait de mon cœur.

MARIANNE. — En vérité?

OCTAVE. — Cœlio est le meilleur de mes amis; si je voulais vous faire envie, je vous dirais qu'il est beau comme le jour, jeune, noble, et je ne mentirais pas; mais je ne veux que vous faire pitié, et je vous dirai qu'il est triste comme la mort, depuis le jour où il vous a vue.

MARIANNE. — Est-ce ma faute s'il est triste?

OCTAVE. — Est-ce sa faute si vous êtes belle? Il ne pense qu'à vous; à toute heure il rôde autour de cette maison. N'avez-vous jamais entendu chanter sous vos fenêtres? N'avez-vous jamais soulevé à minuit cette jalousie et ce rideau?

MARIANNE. — Tout le monde peut chanter le soir, et cette place appartient à tout le monde.

OCTAVE. — Tout le monde aussi peut vous aimer; mais personne ne peut vous le dire. Quel âge avez-vous, Marianne?

MARIANNE. — Voilà une jolie question ! et si je n'avais que dix-neuf ans, que voudriez-vous que j'en pense ?

OCTAVE. — Vous avez donc encore cinq ou six ans pour être aimée, huit ou dix pour aimer vous-même, et le reste pour prier Dieu.

MARIANNE. — Vraiment ? Eh bien ! pour mettre le temps à profit, j'aime Claudio, votre cousin et mon mari.

OCTAVE. — Mon cousin et votre mari ne feront jamais à eux deux qu'un pédant de village ; vous n'aimez point Claudio.

MARIANNE. — Ni Cœlio ; vous pouvez le lui dire.

OCTAVE. — Pourquoi ?

MARIANNE. — Pourquoi n'aimerais-je pas Claudio? C'est mon mari.

OCTAVE. — Pourquoi n'aimeriez-vous pas Cœlio? C'est votre amant.

MARIANNE. — Me direz-vous aussi pourquoi je vous écoute? Adieu, seigneur Octave ; voilà une plaisanterie qui a duré assez longtemps. (*Elle sort.*)

OCTAVE. — Ma foi, ma foi ! elle a de beaux yeux. (*Il sort.*)

SCÈNE II

La maison de Cœlio.

HERMIA, PLUSIEURS DOMESTIQUES, MALVOLIO.

HERMIA. — Disposez ces fleurs comme je vous l'ai ordonné. A-t-on dit aux musiciens de venir ?

UN DOMESTIQUE. — Oui, madame ; ils seront ici à l'heure du souper.

HERMIA. — Ces jalousies fermées sont trop sombres ; qu'on laisse entrer le jour sans laisser entrer le soleil ! — Plus de fleurs autour de ce lit ! Le souper est-il bon? Aurons-nous notre belle voisine, la comtesse Pergoli ? A quelle heure est sorti mon fils?

MALVOLIO. — Pour être sorti, il faudrait d'abord qu'il fût rentré. Il a passé la nuit dehors.

HERMIA. — Vous ne savez ce que vous dites. — Il a soupé hier avec moi et m'a ramenée ici. A-t-on fait porter dans le cabinet d'étude le tableau que j'ai acheté ce matin?

MALVOLIO. — Du vivant de son père, il n'en aurait pas été ainsi. Ne dirait-on pas que notre maîtresse a dix-huit ans et qu'elle attend son sigisbée !

HERMIA. — Mais du vivant de sa mère, il en est ainsi, Malvolio. Qui vous a chargé de veiller sur sa conduite? Songez-y : que

Cœlio ne rencontre pas sur son passage un visage de mauvais augure; qu'il ne vous entende pas grommeler entre vos dents, comme un chien de basse-cour à qui l'on dispute l'os qu'il veut ronger, ou, par le ciel! pas un de vous ne passera la nuit sous ce toit.

Malvolio. — Je ne grommelle rien; ma figure n'est pas un mauvais présage : vous me demandez à quelle heure est sorti mon maître, et je vous réponds qu'il n'est pas rentré. Depuis qu'il a l'amour en tête, on ne le voit pas quatre fois la semaine.

Hermia. — Pourquoi ces livres sont-ils couverts de poussière? Pourquoi ces meubles sont-ils en désordre? Pourquoi faut-il que je mette ici la main à tout, si je veux obtenir quelque chose? Il vous appartient bien de lever les yeux sur ce qui ne vous regarde pas, lorsque votre ouvrage est à moitié fait et que les soins dont on vous charge retombent sur les autres! Allez, et retenez votre langue. (*Entre Cœlio.*) Eh bien! mon cher enfant, quels seront vos plaisirs aujourd'hui? (*Les domestiques se retirent.*)

Cœlio. — Les vôtres, ma mère. (*Il s'assoit.*)

Hermia. — Eh quoi! les plaisirs communs, et non les peines communes? C'est un partage injuste, Cœlio. Ayez des secrets pour moi, mon enfant, mais non pas de ceux qui vous rongent le cœur et vous rendent insensible à tout ce qui vous entoure.

Cœlio. — Je n'ai pas de secret, et plût à Dieu, si j'en avais, qu'ils fussent de nature à faire de moi une statue.

Hermia. — Quand vous aviez dix ou douze ans, toutes vos peines, tous vos petits chagrins se rattachaient à moi; d'un regard sévère ou indulgent de ces yeux que voilà dépendait la tristesse ou la joie des vôtres, et votre petite tête blonde tenait par un fil bien délié au cœur de votre mère. Maintenant, mon enfant, je ne suis plus qu'une vieille sœur, incapable peut-être de soulager vos ennuis, mais non pas de les partager.

Cœlio. — Et vous aussi, vous avez été belle! Sous ces cheveux argentés qui ombragent votre noble front, sous ce long manteau qui vous couvre, l'œil reconnaît encore le port majestueux d'une reine et les formes gracieuses d'une Diane chasseresse. O ma mère! vous avez inspiré l'amour! Sous vos fenêtres entr'ouvertes a murmuré le son de la guitare; sur ces places bruyantes, dans le tourbillon de ces fêtes, vous avez promené une insouciante et superbe jeunesse; vous n'avez point aimé; un parent de mon père est mort d'amour pour vous.

Hermia. — Quel souvenir me rappelles-tu?

Cœlio. — Ah! si votre cœur peut en supporter la tristesse, si ce n'est pas vous demander des larmes, racontez-moi cette aventure, ma mère, faites-m'en connaître les détails.

Hermia. — Votre père ne m'avait jamais vue alors. Il se chargea, comme allié de ma famille, de faire agréer la demande du jeune Orsini, qui voulait m'épouser. Il fut reçu comme le méritait son rang par votre grand-père et admis dans son intimité. Orsini était un excellent parti, et cependant je le refusai. Votre père, en plaidant pour lui, avait tué dans mon cœur le peu d'amour qu'il m'avait inspiré pendant deux mois d'assiduités constantes. Je n'avais pas soupçonné la force de sa passion pour moi. Lorsqu'on lui apporta ma réponse, il tomba, privé de connaissance, dans les bras de votre père. Cependant une longue absence, un voyage qu'il entreprit alors, et dans lequel il augmenta sa fortune, devaient avoir dissipé ses chagrins. Votre père changea de rôle et demanda pour lui ce qu'il n'avait pu obtenir pour Orsini. Je l'aimais d'un amour sincère, et l'estime qu'il avait inspirée à mes parents ne me permit pas d'hésiter. Le mariage fut décidé le jour même, et l'église s'ouvrit pour nous quelques semaines après. Orsini revint à cette époque. Il vint trouver votre père, l'accabla de reproches, l'accusa d'avoir trahi sa confiance et d'avoir causé le refus qu'il avait essuyé. Du reste, ajouta-t-il, si vous avez désiré ma perte, vous serez satisfait. Épouvanté de ces paroles, votre père vint trouver le mien et lui demander son témoignage pour désabuser Orsini. — Hélas! il n'était plus temps; on trouva dans sa chambre le pauvre jeune homme traversé de part en part de plusieurs coups d'épée.

SCÈNE III

Le jardin de Claudio.

CLAUDIO et TIBIA, *entrant.*

Claudio. — Tu as raison, et ma femme est un trésor de pureté. Que te dirai-je de plus? c'est une vertu solide.

Tibia. — Vous croyez, Monsieur?

Claudio. — Peut-elle empêcher qu'on ne chante sous ses croisées? Les signes d'impatience qu'elle peut donner dans son intérieur sont les suites de son caractère. As-tu remarqué que sa mère, lorsque j'ai touché cette corde, a été tout d'un coup du même avis que moi?

Tibia. — Relativement à quoi?

Claudio. — Relativement à ce qu'on chante sous ses croisées.

Tibia. — Chanter n'est pas un mal, je fredonne moi-même à tout moment.

Claudio. — Mais bien chanter est difficile.

Tibia. — Difficile pour vous et pour moi, qui, n'ayant pas reçu

de voix de la nature, ne l'avons jamais cultivée; mais voyez comme ces acteurs de théâtre s'en tirent habilement.

CLAUDIO. — Ces gens-là passent leur vie sur les planches.

TIBIA. — Combien croyez-vous qu'on puisse donner par an?

CLAUDIO. — A qui? à un juge de paix?

TIBIA. — Non, à un chanteur.

CLAUDIO. — Je n'en sais rien. — On donne à un juge de paix le tiers de ce que vaut ma charge. Les conseillers de justice ont moitié.

TIBIA. — Si j'étais juge en cour royale, et que ma femme eût des amants, je les condamnerais moi-même.

CLAUDIO. — A combien d'années de galère?

TIBIA. — A la peine de mort. Un arrêt de mort est une chose superbe à lire à haute voix.

CLAUDIO. — Ce n'est pas le juge qui le lit, c'est le greffier.

TIBIA. — Le greffier de votre tribunal a une jolie femme.

CLAUDIO. — Non, c'est le président qui a une jolie femme; j'ai soupé hier avec eux.

TIBIA. — Le greffier aussi; le spadassin qui va venir ce soir est l'amant de la femme du greffier.

CLAUDIO. — Quel spadassin?

TIBIA. — Celui que vous avez demandé.

CLAUDIO. — Il est inutile qu'il vienne après ce que je t'ai dit tout à l'heure.

TIBIA. — A quel sujet?

CLAUDIO. — Au sujet de ma femme.

TIBIA. — La voici qui vient elle-même. (*Entre Marianne.*)

MARIANNE. — Savez-vous ce qui m'arrive pendant que vous courez les champs? J'ai reçu la visite de votre cousin.

CLAUDIO. — Qui cela peut-il être? Nommez-le par son nom.

MARIANNE. — Octave, qui m'a fait une déclaration d'amour de la part de son ami Cœlio. Qui est ce Cœlio? Connaissez-vous cet homme? Trouvez bon que ni lui ni Octave ne mettent les pieds dans cette maison.

CLAUDIO. — Je le connais; c'est le fils d'Hermia, notre voisine. Qu'avez-vous répondu à cela?

MARIANNE. — Il ne s'agit pas de ce que j'ai répondu. Comprenez-vous ce que je dis? Donnez ordre à vos gens qu'ils ne laissent entrer ni cet homme ni son ami. Je m'attends à quelque importunité de leur part, et je suis bien aise de l'éviter. (*Elle sort.*)

CLAUDIO. — Que penses-tu de cette aventure, Tibia? Il y a quelque ruse là-dessous.

TIBIA. — Vous croyez, Monsieur?

Claudio. — Pourquoi n'a-t-elle pas voulu dire ce qu'elle a répondu? La déclaration est impertinente, il est vrai; mais la réponse mérite d'être connue. J'ai le soupçon que ce Cœlio est l'ordonnateur de toutes ces guitares?

Tibia. — Défendre votre porte à ces deux hommes est un moyen excellent de les éloigner.

Claudio. — Rapporte-t'en à moi. — Il faut que je fasse part de cette découverte à ma belle-mère. J'imagine que ma femme me trompe, et que toute cette fable est une pure invention pour me faire prendre le change et troubler entièrement mes idées. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue.

OCTAVE et CIUTA *entrent.*

Octave. — Il y renonce, dites-vous?

Ciuta. — Hélas! pauvre jeune homme! il aime plus que jamais, et sa mélancolie se trompe elle-même sur les désirs qui la nourrissent. Je croirais presque qu'il se défie de vous, de moi, de tout ce qui l'entoure.

Octave. — Non, de par le ciel! je n'y renoncerai pas; je me sens moi-même une autre Marianne, et il y a du plaisir à être entêté. Ou Cœlio réussira, ou j'y perdrai ma langue.

Ciuta. — Agirez-vous contre sa volonté?

Octave. — Oui, pour agir d'après la mienne, qui est sa sœur aînée, et pour envoyer aux enfers messer Claudio le juge, que je déteste, méprise et abhorre depuis les pieds jusqu'à la tête.

Ciuta. — Je lui porterai donc votre réponse, et, quant à moi, je cesse de m'en mêler.

Octave. — Je suis comme un homme qui tient la banque d'un pharaon pour le compte d'un autre, et qui a la veine contre lui; il noierait plutôt son meilleur ami que de céder, et la colère de perdre avec l'argent d'autrui l'enflamme cent fois plus que ne le ferait sa propre ruine. (*Entre Cœlio.*) Comment, Cœlio, tu abandonnes la partie?

Cœlio. — Que veux-tu que je fasse?

Octave. — Te défies-tu de moi? Qu'as-tu? te voilà pâle comme la neige. Que se passe-t-il en toi?

Cœlio. — Pardonne-moi! pardonne-moi! Fais ce que tu voudras; va trouver Marianne. — Dis-lui que me tromper, c'est me donner la mort, et que ma vie est dans ses yeux. (*Il sort.*)

Octave. — Par le ciel, voilà qui est étrange!

Ciuta. — Silence! vêpres sonnent; la grille du jardin vient de s'ouvrir; Marianne sort. — Elle approche lentement. (*Ciuta se retire. — Entre Marianne.*)

Octave. — Belle Marianne, vous dormirez tranquillement. — Le cœur de Cœlio est à une autre, et ce n'est plus sous vos fenêtres qu'il donnera ses sérénades.

Marianne. — Quel dommage et quel grand malheur de n'avoir pu partager un amour comme celui-là! Voyez comme le hasard me contrarie! Moi qui allais l'aimer.

Octave. — En vérité!

Marianne. — Oui, sur mon âme, ce soir ou demain matin, dimanche au plus tard, je lui appartenais. Qui pourrait ne pas réussir avec un ambassadeur tel que vous? Il faut croire que sa passion pour moi était quelque chose comme du chinois ou de l'arabe, puisqu'il lui fallait un interprète, et qu'elle ne pouvait s'expliquer toute seule.

Octave. — Raillez, raillez, nous ne vous craignons plus.

Marianne. — Ou peut-être que cet amour n'était encore qu'un pauvre enfant à la mamelle, et vous, comme une sage nourrice, en le menant à la lisière, vous l'aurez laissé tomber la tête la première en le promenant par la ville.

Octave. — La sage nourrice s'est contentée de lui faire boire d'un certain lait que la vôtre vous a versé sans doute, et généreusement; vous en avez encore sur les lèvres une goutte qui se mêle à toutes vos paroles.

Marianne. — Comment s'appelle ce lait merveilleux?

Octave. — L'indifférence. Vous ne pouvez aimer ni haïr, et vous êtes comme les roses du Bengale, Marianne, sans épines et sans parfum.

Marianne. — Bien dit. Aviez-vous préparé d'avance cette comparaison? Si vous ne brûlez pas le brouillon de vos harangues, donnez-le-moi, de grâce, que je les apprenne à ma perruche.

Octave. — Qu'y trouvez-vous qui puisse vous blesser? Une fleur sans parfum n'en est pas moins belle; bien au contraire, ce sont les plus belles que Dieu a faites ainsi; et le jour où, comme une Galatée d'une nouvelle espèce, vous deviendrez de marbre au fond de quelque église, ce sera une charmante statue que vous

ferez, et qui ne laissera pas que de trouver quelque niche respectable dans un confessionnal.

MARIANNE. — Mon cher cousin, est-ce que vous ne plaignez pas le sort des femmes? Voyez un peu ce qui m'arrive : il est décrété par le sort que Cœlio m'aime, ou qu'il croit m'aimer, lequel Cœlio le dit à ses amis, lesquels amis décrètent à leur tour que, sous peine de mort, je serai sa maîtresse. La jeunesse napolitaine daigne m'envoyer en votre personne un digne représentant, chargé de me faire savoir que j'aie à aimer ledit seigneur Cœlio d'ici à une huitaine de jours. Pesez cela, je vous en prie. Si je me rends, que dira-t-on de moi ? N'est-ce pas une femme abjecte que celle qui obéit à point nommé, à l'heure convenue, à une pareille proposition ? Ne va-t-on pas la déchirer à belles dents, la montrer au doigt et faire de son nom le refrain d'une chanson à boire ? Si elle refuse, au contraire, est-il un monstre qui lui soit comparable ? Est-il une statue plus froide qu'elle ? et l'homme qui lui parle, qui ose l'arrêter en place publique son livre de messe à la main, n'a-t-il pas le droit de lui dire : Vous êtes une rose du Bengale sans épines et sans parfum ?

OCTAVE. — Cousine, cousine, ne vous fâchez pas.

MARIANNE. — N'est-ce pas une chose bien ridicule que l'honnêteté et la foi jurée? que l'éducation d'une fille, la fierté d'un cœur qui s'est figuré qu'il vaut quelque chose, et qu'avant de jeter au vent la poussière de sa fleur chérie, il faut que le calice en soit baigné de larmes, épanoui par quelques rayons de soleil, entr'ouvert par une main délicate? Tout cela n'est-il pas un rêve, une bulle de savon qui, au premier soupir d'un cavalier à la mode, doit s'évaporer dans les airs?

OCTAVE. — Vous vous méprenez sur mon compte et sur celui de Cœlio.

MARIANNE. — Qu'est-ce après tout qu'une femme? L'occupation d'un moment, une coupe fragile qui renferme une goutte de rosée, qu'on porte à ses lèvres et qu'on jette par-dessus son épaule. Une femme! c'est une partie de plaisir! Ne pourrait-on pas dire, quand on en rencontre une : Voilà une belle nuit qui passe? Et ne serait-ce pas un grand écolier en de telles matières que celui qui baisserait les yeux devant elle, qui se dirait tout bas : « Voilà peut-être le bonheur d'une vie entière, » et qui la laisserait passer? (*Elle sort.*)

OCTAVE, *seul.* — Tra, tra, poum, poum! tra deri la la! Quelle drôle de petite femme! hai! holà! (*Il frappe à une auberge.*) Apportez-moi ici, sous cette tonnelle, une bouteille de quelque chose.

Le garçon. — Ce qui vous plaira, Excellence. Voulez-vous du lacryma-christi?

Octave. — Soit, soit. Allez-vous-en un peu chercher dans les rues d'alentour le seigneur Cœlio, qui porte un manteau noir et des culottes plus noires encore. Vous lui direz qu'un de ses amis est là qui boit tout seul du lacryma-christi. Après quoi vous irez à la grande place, et vous m'apporterez une certaine Rosalinde qui est rousse et qui est toujours à sa fenêtre. (*Le garçon sort.*) Je ne sais ce que j'ai dans la gorge; je suis triste comme une procession. (*Buvant.*) Je ferai aussi bien de dîner ici; voilà le jour qui baisse. Drig! drig! quel ennui que ces vêpres! est-ce que j'ai envie de dormir? je me sens tout pétrifié. (*Entrent Claudio et Tibia.*) Cousin Claudio, vous êtes un beau juge; où allez-vous si couramment?

Claudio. — Qu'entendez-vous par là, seigneur Octave?

Octave. — J'entends que vous êtes un magistrat qui a de belles formes.

Claudio. — De langage ou de complexion?

Octave. — De langage, de langage. Votre perruque est pleine d'éloquence, et vos jambes sont deux charmantes parenthèses.

Claudio. — Soit dit en passant, seigneur Octave, le marteau de ma porte m'a tout l'air de vous avoir brûlé les doigts.

Octave. — En quelle façon, juge plein de science?

Claudio. — En y voulant frapper, cousin plein de finesse.

Octave. — Ajoute hardiment plein de respect, juge, pour le marteau de ta porte; mais tu peux le faire peindre à neuf, sans que je craigne de m'y salir les doigts.

Claudio. — En quelle façon, cousin plein de facéties?

Octave. — En n'y frappant jamais, juge plein de causticité.

Claudio. — Cela vous est pourtant arrivé, puisque ma femme a enjoint à ses gens de vous fermer la porte au nez à la première occasion.

Octave. — Tes lunettes sont myopes, juge plein de grâce; tu te trompes d'adresse dans ton compliment.

Claudio. — Mes lunettes sont excellentes, cousin plein de riposte; n'as-tu pas fait à ma femme une déclaration amoureuse?

Octave. — A quelle occasion, subtil magistrat?

Claudio. — A l'occasion de ton ami Cœlio, cousin. Malheureusement j'ai tout entendu.

Octave. — Par quelle oreille, sénateur incorruptible?

Claudio. — Par celle de ma femme, qui m'a tout raconté, godelureau chéri.

Octave. — Tout absolument, époux idolâtré? Rien n'est resté dans cette charmante oreille?

Claudio. — Il y est resté sa réponse, charmant pilier de cabaret, que je suis chargé de te faire.

Octave. — Je ne suis pas chargé de l'entendre, cher procès-verbal.

Claudio. — Ce sera donc ma porte en personne qui te la fera, aimable croupier de roulette, si tu t'avises de la consulter.

Octave. — C'est ce dont je ne me soucie guère, chère sentence de mort; je vivrai heureux sans cela.

Claudio. — Puisses-tu le faire en repos, cher cornet de passe-dix! je te souhaite mille prospérités.

Octave. — Rassure-toi sur ce sujet, cher verrou de prison! je dors tranquille comme une audience. (*Sortent Claudio et Tibia.*)

Octave, *seul.* — Il me semble que voilà Cœlio qui s'avance de ce côté. Cœlio! Cœlio! A qui diable en a-t-il? (*Entre Cœlio.*) Sais-tu, mon cher ami, le beau tour que nous joue ta princesse? Elle a tout dit à son mari.

Cœlio. — Comment le sais-tu?

Octave. — Par la meilleure de toutes les voies possibles. Je quitte à l'instant Claudio. Marianne nous fera fermer la porte au nez, si nous nous avisons de l'importuner davantage.

Cœlio. — Tu l'as vue tout à l'heure; que t'avait-elle dit?

Octave. — Rien qui pût me faire pressentir cette douce nouvelle; rien d'agréable cependant. Tiens, Cœlio, renonce à cette femme. Holà! un second verre!

Cœlio. — Pour qui?

Octave. — Pour toi. Marianne est une bégueule; je ne sais trop ce qu'elle m'a dit ce matin, je suis resté comme une brute sans pouvoir lui répondre. Allons! n'y pense plus, voilà qui est convenu; et que le ciel m'écrase si je lui adresse jamais la parole! Du courage, Cœlio, n'y pense plus.

Cœlio. — Adieu, mon cher ami.

Octave. — Où vas-tu?

Cœlio. — J'ai affaire en ville ce soir.

Octave. — Tu as l'air d'aller te noyer. Voyons, Cœlio, à quoi penses-tu? Il y a d'autres Mariannes sous le ciel. Soupons ensemble, et moquons-nous de cette Marianne-là.

Cœlio. — Adieu, adieu, je ne puis m'arrêter plus longtemps. Je te verrai demain, mon ami. (*Il sort.*)

Octave. — Cœlio! Écoute donc! nous te trouverons une Marianne bien gentille, douce comme un agneau et n'allant point

à vêpres surtout ! Ah ! les maudites cloches ! quand auront-elles fini de me mener en terre?

Le garçon, *rentrant.* — Monsieur, la demoiselle rousse n'est point à sa fenêtre ; elle ne peut se rendre à votre invitation.

Octave. — La peste soit de tout l'univers ! Est-il donc décidé que je souperai seul aujourd'hui ? La nuit arrive en poste ; que diable vais-je devenir? bon ! bon ! ceci me convient. (*Il boit.*) Je suis capable d'ensevelir ma tristesse dans ce vin, ou du moins ce vin dans ma tristesse. Ah ! ah ! les vêpres sont finies ; voici Marianne qui revient. (*Entre Marianne.*)

Marianne. — Encore ici, seigneur Octave? et déjà à table ? C'est un peu triste de s'enivrer tout seul.

Octave. — Le monde entier m'abandonne ; je tâche d'y voir double, afin de me servir à moi-même de compagnie.

Marianne. — Comment ! pas un de vos amis, pas une de vos maîtresses qui vous soulage de ce fardeau terrible, la solitude?

Octave. — Faut-il vous dire ma pensée ? J'avais envoyé chercher une certaine Rosalinde, qui me sert de maîtresse ; elle soupe en ville comme une personne de qualité.

Marianne. — C'est une fâcheuse affaire sans doute, et votre cœur en doit ressentir un vide effroyable.

Octave. — Un vide que je ne saurais exprimer, et que je communique en vain à cette large coupe. Le carillon des vêpres m'a fendu le crâne pour toute l'après-dînée.

Marianne. — Dites-moi, cousin, est-ce du vin à quinze sous la bouteille que vous buvez?

Octave. — N'en riez pas ; ce sont les larmes du Christ en personne.

Marianne. — Cela m'étonne que vous ne buviez pas du vin à quinze sous ; buvez-en, je vous en supplie.

Octave. — Pourquoi en boirais-je, s'il vous plaît?

Marianne. — Goûtez-en ; je suis sûre qu'il n'y a aucune différence avec celui-là.

Octave. — Il y en a une aussi grande qu'entre le soleil et une lanterne.

Marianne. — Non, vous dis-je, c'est la même chose.

Octave. — Dieu m'en préserve ! Vous moquez-vous de moi ?

Marianne. — Vous trouvez qu'il y a une grande différence?

Octave. — Assurément.

Marianne. — Je croyais qu'il en était du vin comme des femmes. Une femme n'est-elle pas aussi un vase précieux, scellé comme ce flacon de cristal? Ne renferme-t-elle pas une ivresse grossière ou divine, selon sa force et sa valeur? Et n'y a-t-il pas parmi elles le

vin du peuple et les larmes du Christ? Quel misérable cœur est-ce donc que le vôtre, pour que vos lèvres lui fassent la leçon? Vous ne boiriez pas le vin que boit le peuple, vous aimez les femmes qu'il aime; l'esprit généreux et poétique de ce flacon doré, ces sucs merveilleux que la lave du Vésuve a cuvés sous son ardent soleil, vous conduiront chancelant et sans force dans les bras d'une fille de joie; vous rougiriez de boire un vin grossier; votre gorge se soulèverait. Ah! vos lèvres sont délicates, mais votre cœur s'enivre à bon marché. Bonsoir, cousin; puisse Rosalinde rentrer ce soir chez elle!

Octave. — Deux mots, de grâce, belle Marianne, et ma réponse sera courte. Combien de temps pensez-vous qu'il faille faire la cour à la bouteille que vous voyez pour obtenir ses faveurs? Elle est, comme vous dites, toute pleine d'un esprit céleste, et le vin du peuple lui ressemble aussi peu qu'un paysan ressemble à son seigneur. Cependant, regardez comme elle se laisse faire! — Elle n'a reçu, j'imagine, aucune éducation, elle n'a aucun principe; voyez comme elle est bonne fille! Un mot a suffi pour la faire sortir du couvent; toute poudreuse encore, elle s'en est échappée pour me donner un quart d'heure d'oubli, et mourir. Sa couronne virginale, empourprée de cire odorante, est aussitôt tombée en poussière, et, je ne puis vous le cacher, elle a failli passer tout entière sur mes lèvres dans la chaleur de son premier baiser.

Marianne. — Êtes-vous sûr qu'elle en vaut davantage? Et si vous êtes un de ses vrais amants, n'iriez-vous pas, si la recette en était perdue, en chercher la dernière goutte jusque dans la bouche du volcan?

Octave. — Elle n'en vaut ni plus ni moins. Elle sait qu'elle est bonne à boire et qu'elle est faite pour être bue. Dieu n'en a pas caché la source au sommet d'un pic inabordable, au fond d'une caverne profonde; il l'a suspendue en grappes dorées au bord de nos chemins; elle y fait le métier des courtisanes; elle y effleure la main du passant; elle y étale aux rayons du soleil sa gorge rebondie, et toute une cour d'abeilles et de frelons murmure autour d'elle matin et soir. Le voyageur dévoré de soif peut se coucher sous ses rameaux verts; jamais elle ne l'a laissé languir, jamais elle ne lui a refusé les douces larmes dont son cœur est plein. Ah! Marianne, c'est un don fatal que la beauté! — La sagesse dont elle se vante est sœur de l'avarice, et il y a plus de miséricorde dans le ciel pour ses faiblesses que pour sa cruauté. Bonsoir, cousine; puisse Cœlio vous oublier! (*Il entre dans l'auberge, Marianne dans sa maison.*)

SCÈNE II

Une autre rue.

COELIO, CIUTA.

CIUTA. — Seigneur Cœlio, défiez-vous d'Octave. Ne vous a-t-il pas dit que la belle Marianne lui avait fermé sa porte ?

CŒLIO. — Assurément. — Pourquoi m'en défierais-je ?

CIUTA. — Tout à l'heure, en passant dans sa rue, je l'ai vu en conversation avec elle sous une tonnelle couverte.

CŒLIO. — Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Il aura épié ses démarches et saisi un moment favorable pour lui parler de moi.

CIUTA. — J'entends qu'ils se parlaient amicalement et comme des gens qui sont de bon accord ensemble.

CŒLIO. — En es-tu sûre, Ciuta? Alors je suis le plus heureux des hommes ; il aura plaidé ma cause avec chaleur.

CIUTA. — Puisse le ciel vous favoriser ! (*Elle sort.*)

CŒLIO. — Ah ! que je fusse né dans le temps des tournois et des batailles! Qu'il m'eût été permis de porter les couleurs de Marianne et de les teindre de mon sang ! Qu'on m'eût donné un rival à combattre, une armée entière à défier ! Que le sacrifice de ma vie eût pu lui être utile ! Je sais agir, mais je ne puis parler. Ma langue ne sert point mon cœur, et je mourrai sans m'être fait comprendre, comme un muet dans une prison. (*Il sort.*)

SCÈNE III

Chez Claudio.

CLAUDIO, MARIANNE.

CLAUDIO. — Pensez-vous que je sois un mannequin et que je me promène sur la terre pour servir d'épouvantail aux oiseaux ?

MARIANNE. — D'où vous vient cette gracieuse idée?

CLAUDIO. — Pensez-vous qu'un juge criminel ignore la valeur des mots, et qu'on puisse se jouer de sa crédulité comme de celle d'un danseur ambulant?

MARIANNE. — A qui en avez-vous ce soir?

CLAUDIO. — Pensez-vous que je n'ai pas entendu vos propres paroles : si cet homme ou son ami se présente à ma porte, qu'on la lui fasse fermer? et croyez-vous que je trouve convenable de vous voir converser librement avec lui sous une tonnelle, lorsque le soleil est couché?

MARIANNE. — Vous m'avez vue sous une tonnelle?

CLAUDIO. — Oui, oui, de ces yeux que voilà, sous la tonnelle d'un cabaret : la tonnelle d'un cabaret n'est point un lieu de conversation pour la femme d'un magistrat, et il est inutile de faire fermer sa porte quand on se renvoie le dé en plein air avec si peu de retenue.

MARIANNE. — Depuis quand m'est-il défendu de causer avec un de vos parents?

CLAUDIO. — Quand un de mes parents est un de vos amants, il est fort bien fait de s'en abstenir.

MARIANNE. — Octave ! un de mes amants? Perdez-vous la tête? Il n'a de sa vie fait la cour à personne.

CLAUDIO. — Son caractère est vicieux. — C'est un coureur de tabagies.

MARIANNE. — Raison de plus pour qu'il ne soit pas, comme vous dites fort agréablement, *un de mes amants*. Il me plait de parler à Octave sous la tonnelle d'un cabaret.

CLAUDIO. — Ne me poussez pas à quelque fâcheuse extrémité par vos extravagances, et réfléchissez à ce que vous faites.

MARIANNE. — A quelle extrémité voulez-vous que je vous pousse? Je suis curieuse de savoir ce que vous feriez.

CLAUDIO. — Je vous défendrais de le voir et d'échanger avec lui aucune parole, soit dans ma maison, soit dans une maison tierce, soit en plein air.

MARIANNE. — Ah! ah! vraiment, voilà qui est nouveau! Octave est mon parent tout autant que le vôtre ; je prétends lui parler quand bon me semblera, en plein air ou ailleurs, et dans cette maison, s'il lui plaît d'y venir.

CLAUDIO. — Souvenez-vous de cette dernière phrase que vous venez de prononcer. Je vous ménage un châtiment exemplaire, si vous allez contre ma volonté.

MARIANNE. — Trouvez bon que j'aille d'après la mienne, et ménagez-moi ce qui vous plaît. Je m'en soucie comme de cela.

CLAUDIO. — Marianne, brisons cet entretien. Ou vous sentirez l'inconvenance de s'arrêter sous une tonnelle, ou vous me réduirez à une violence qui répugne à mon habit. (*Il sort.*)

MARIANNE, *seule*. — Holà! quelqu'un. (*Un domestique entre.*) Voyez-vous là-bas, dans cette rue, ce jeune homme assis devant une table, sous cette tonnelle? Allez lui dire que j'ai à lui parler, et qu'il prenne la peine d'entrer dans ce jardin. (*Le domestique sort.*) Voilà qui est nouveau! Pour qui me prend-on? Quel mal y a-t-il donc? Comment suis-je donc faite aujourd'hui? Voilà une robe affreuse. Qu'est-ce que cela signifie? — Vous me réduirez à

la violence! Quelle violence? Je voudrais que ma mère fût là. Ah bah! elle est de son avis dès qu'il dit un mot. J'ai une envie de battre quelqu'un! (*Elle renverse les chaises.*) Je suis bien sotte en vérité! Voilà Octave qui vient. — Je voudrais qu'il le rencontrât. — Ah! c'est donc là le commencement! On me l'avait prédit. — Je le savais. — Je m'y attendais! Patience! patience! Il me ménage un châtiment! et lequel, par hasard? Je voudrais bien savoir ce qu'il veut dire! (*Entre Octave.*) Asseyez-vous, Octave, j'ai à vous parler.

Octave. — Où voulez-vous que je m'assoie? Toutes les chaises sont les quatre fers en l'air. — Que vient-il donc de se passer ici?

Marianne. — Rien du tout.

Octave. — En vérité, cousine, vos yeux disent le contraire.

Marianne. — J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit sur le compte de votre ami Cœlio. Dites-moi, pourquoi ne s'explique-t-il pas lui-même?

Octave. — Par une raison assez simple : il vous a écrit, et vous avez déchiré ses lettres; il vous a envoyé quelqu'un, et vous lui avez fermé la bouche; il vous a donné des concerts, vous l'avez laissé dans la rue. Ma foi, il s'est donné au diable, et on s'y donnerait à moins.

Marianne. — Cela veut dire qu'il a songé à vous?

Octave. — Oui.

Marianne. — Eh bien! parlez-moi de lui.

Octave. — Sérieusement?

Marianne. — Oui, oui, sérieusement. Me voilà. J'écoute.

Octave. — Vous voulez rire?

Marianne. — Quel pitoyable avocat êtes-vous donc? Parlez, que je veuille rire ou non.

Octave. — Que regardez-vous à droite et à gauche? En vérité, vous êtes en colère.

Marianne. — Je veux prendre un amant, Octave... sinon un amant, du moins un cavalier. Que me conseillez-vous? Je m'en rapporte à votre choix : — Cœlio ou tout autre, peu m'importe; — dès demain, — dès ce soir, celui qui aura la fantaisie de chanter sous mes fenêtres trouvera ma porte entr'ouverte. Eh bien! vous ne parlez pas? Je vous dis que je prends un amant. Tenez, voilà mon écharpe en gage : qui vous voudrez la rapportera.

Octave. — Marianne! quelle que soit la raison qui a pu vous inspirer une minute de complaisance, puisque vous m'avez appelé, puisque vous consentez à m'entendre, au nom du ciel, restez la même une minute encore, permettez-moi de vous parler. (*Il se jette à genoux.*)

Marianne. — Que voulez-vous me dire ?

Octave. — Si jamais homme au monde a été digne de vous comprendre, digne de vivre et de mourir póur vous, cet homme est Cœlio. Je n'ai jamais valu grand'chose, et je me rends cette justice que la passion dont je fais l'éloge trouve un misérable interprète. Ah ! si vous saviez sur quel autel sacré vous êtes adorée comme un Dieu ! Vous, si belle, si jeune, si pure encore, livrée à un vieillard qui n'a plus de sens et qui n'a jamais eu de cœur ! Si vous saviez quel trésor de bonheur, quelle mine féconde repose en vous ! en lui ! dans cette fraîche aurore de jeunesse, dans cette rosée céleste de la vie, dans ce premier accord de deux âmes jumelles ! Je ne vous parle pas de sa souffrance, de cette douce et triste mélancolie qui ne s'est jamais lassée de vos rigueurs, et qui en mourrait sans se plaindre. Oui, Marianne, il en mourra. Que puis-je vous dire ? Qu'inventerais-je pour donner à mes paroles la force qui leur manque ? Je ne sais pas le langage de l'amour. Regardez dans votre âme ; c'est elle qui peut vous parler de la sienne. Y a-t-il un pouvoir capable de vous toucher ? Vous qui savez supplier Dieu, existe-t-il une prière qui puisse rendre ce dont mon cœur est plein ?

Marianne. — Relevez-vous, Octave. En vérité, si quelqu'un entrait ici, ne croirait-on pas, à vous entendre, que c'est pour vous que vous plaidez ?

Octave. — Marianne ! Marianne ! au nom du ciel ne souriez pas ! ne fermez pas votre cœur au premier éclair qui l'ait peut-être traversé ! Ce caprice de bonté, ce moment précieux va s'évanouir. — Vous avez prononcé le nom de Cœlio, vous avez pensé à lui, dites-vous. Ah ! si c'est une fantaisie, ne me la gâtez pas. — Le bonheur d'un homme en dépend.

Marianne. — Etes-vous sûr qu'il ne me soit pas permis de sourire ?

Octave. — Oui, vous avez raison, je sais tout le tort que mon amitié peut faire. Je sais qui je suis, je le sens ; un pareil langage dans ma bouche a l'air d'une raillerie. Vous doutez de la sincérité de mes paroles ; jamais peut-être je n'ai senti avec plus d'amertume qu'en ce moment le peu de confiance que je puis inspirer.

Marianne. — Pourquoi cela ? Vous voyez que j'écoute. Cœlio me déplaît ; je ne veux pas de lui. Parlez-moi de quelque autre, de qui vous voudrez. Choisissez-moi dans vos amis un cavalier digne de moi ; envoyez-le-moi, Octave. Vous voyez que je m'en rapporte à vous.

Octave. — O femme trois fois femme ! Cœlio vous déplaît, —

mais le premier venu vous plaira. L'homme qui vous aime depuis un mois, qui s'attache à vos pas, qui mourrait de bon cœur sur un mot de votre bouche, celui-là vous déplaît ! Il est jeune, beau, riche et digne en tout point de vous ; mais il vous déplaît ! et le premier venu vous plaira !

MARIANNE. — Faites ce que je vous dis, ou ne me revoyez pas. (*Elle sort.*)

OCTAVE, *seul.* — Ton écharpe est bien jolie, Marianne, et ton petit caprice de colère est un charmant traité de paix. — Il ne me faudrait pas beaucoup d'orgueil pour le comprendre : un peu de perfidie suffirait. Ce sera pourtant Cœlio qui en profitera. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

Chez Cœlio.

COELIO, UN DOMESTIQUE.

COELIO. — Il est en bas, dites-vous ? Qu'il monte. Pourquoi ne le faites-vous pas monter sur-le-champ ? (*Entre Octave.*) Eh bien ! mon ami, quelle nouvelle ?

OCTAVE. — Attache ce chiffon à ton bras droit, Cœlio ; prends ta guitare et ton épée. — Tu es l'amant de Marianne.

COELIO. — Au nom du ciel, ne te ris pas de moi !

OCTAVE. — La nuit est belle ; — la lune va paraître à l'horizon. Marianne est seule, et sa porte est entr'ouverte. Tu es un heureux garçon, Cœlio.

COELIO. — Est-ce vrai ? — est-ce vrai ? Ou tu es ma vie, Octave, ou tu es sans pitié.

OCTAVE. — Tu n'es pas encore parti ? Je te dis que tout est convenu. Une chanson sous sa fenêtre ; cache-toi un peu le nez dans ton manteau, afin que les espions du mari ne te reconnaissent pas. Sois sans crainte, afin qu'on te craigne ; et si elle résiste, prouve-lui qu'il est un peu tard.

COELIO. — Ah ! mon Dieu, le cœur me manque.

OCTAVE. — Et à moi aussi, car je n'ai dîné qu'à moitié. — Pour récompense de mes peines, dis en sortant qu'on me monte à souper. (*Il s'assoit.*) As-tu du tabac turc ? Tu me trouveras probablement ici demain matin. Allons, mon ami, en route ! tu m'embrasseras en revenant. En route ! en route ! la nuit s'avance. (*Cœlio sort.*)

OCTAVE, *seul.* — Écris sur tes tablettes, Dieu juste, que cette nuit doit m'être comptée dans ton paradis. Est-ce bien vrai que tu as un paradis ? En vérité, cette femme était belle, et sa petite

colère lui allait bien. D'où venait-elle? C'est ce que j'ignore. Qu'importe comment la bille d'ivoire tombe sur le numéro que nous avons appelé? Souffler une maîtresse à son ami, c'est une rouerie trop commune pour moi. Marianne ou toute autre, qu'est-ce que cela me fait? La véritable affaire est de souper; il est clair que Cœlio est à jeun. Comme tu m'aurais détesté, Marianne, si je t'avais aimée! comme tu m'aurais fermé ta porte! comme ton bélître de mari t'aurait paru un Adonis, un Sylvain, en comparaison de moi! Où est donc la raison de tout cela? pourquoi la fumée de cette pipe va-t-elle à droite plutôt qu'à gauche? Voilà la raison de tout. — Fou! trois fois fou à lier, celui qui calcule ses chances, qui met la raison de son côté! La justice céleste tient une balance dans ses mains. La balance est parfaitement juste, mais tous les poids sont creux. Dans l'un il y a une pistole, dans l'autre un soupir amoureux, dans celui-là une migraine, dans celui-ci il y a le temps qu'il fait, et toutes les actions humaines s'en vont de haut en bas, selon ces poids capricieux.

Un domestique, *entrant.* — Monsieur, voilà une lettre à votre adresse; elle est si pressée que vos gens l'ont apportée ici; on a recommandé de vous la remettre, en quelque lieu que vous fussiez ce soir.

Octave. — Voyons un peu cela. (*Il lit.*) « Ne venez pas ce soir. Mon mari a entouré la maison d'assassins, et vous êtes perdu s'ils vous trouvent. « Marianne. »

Malheureux que je suis! qu'ai-je fait? Mon manteau! mon chapeau! Dieu veuille qu'il soit encore temps! Suivez-moi, vous et tous les domestiques qui sont debout à cette heure. Il s'agit de la vie de votre maître. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE V

Le jardin de Claudio. — Il est nuit.

CLAUDIO, DEUX SPADASSINS, TIBIA.

Claudio. — Laissez-le entrer, et jetez-vous sur lui dès qu'il sera parvenu à ce bosquet.

Tibia. — Et s'il entre par l'autre côté?

Claudio. — Alors, attendez-le au coin du mur.

Un spadassin. — Oui, monsieur.

Tibia. — Le voilà qui arrive. Tenez, monsieur, voyez comme son ombre est grande! c'est un homme d'une belle stature.

Claudio. — Retirons-nous à l'écart, et frappons quand il en sera temps. (*Entre Cœlio.*)

Cœlio, *frappant à la jalousie.* — Marianne! Marianne! êtes-vous là?

Marianne, *paraissant à la fenêtre.* — Fuyez, Octave; vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

Cœlio. — Seigneur mon Dieu ! Quel nom ai-je entendu?

Marianne. — La maison est entourée d'assassins : mon mari vous a vu entrer ce soir; il a écouté notre conversation, et votre mort est certaine, si vous restez une minute encore.

Cœlio. — Est-ce un rêve ? suis-je Cœlio ?

Marianne. — Octave, Octave ! au nom du ciel ne vous arrêtez pas ! Puisse-t-il être encore temps de vous échapper ! Demain, trouvez-vous à midi dans un confessionnal de l'église, j'y serai. (*La jalousie se referme.*)

Cœlio. — O mort ! puisque tu es là, viens donc à mon secours. Octave, traître Octave ! puisse mon sang retomber sur toi ! Puisque tu savais quel sort m'attendait ici, et que tu m'y as envoyé à ta place, tu seras satisfait dans ton désir. O mort ! je t'ouvre les bras; voici le terme de mes maux. (*Il sort. On entend des cris étouffés et un bruit éloigné dans le jardin.*)

Octave, *en dehors.* — Ouvrez, ou j'enfonce les portes !

Claudio, *ouvrant, son épée sous le bras.* — Que voulez-vous?

Octave. — Où est Cœlio?

Claudio. — Je ne pense pas que son habitude soit de coucher dans cette maison.

Octave. — Si tu l'as assassiné, Claudio, prends garde à toi; je te tordrai le cou de ces mains que voilà.

Claudio. — Êtes-vous fou ou somnambule?

Octave. — Ne l'es-tu pas toi-même, pour te promener à cette heure, ton épée sous le bras ?

Claudio. — Cherchez dans ce jardin, si bon vous semble ; je n'y ai vu entrer personne; et si quelqu'un l'a voulu faire, il me semble que j'avais le droit de ne pas lui ouvrir.

Octave, *à ses gens.* — Venez et cherchez partout !

Claudio, *bas à Tibia.* — Tout est-il fini comme je l'ai ordonné?

Tibia. — Oui, monsieur; soyez en repos, ils peuvent chercher tant qu'ils voudront. (*Tous sortent.*)

SCÈNE VI

Un cimetière.

OCTAVE *et* MARIANNE, *auprès d'un tombeau.*

Octave. — Moi seul au monde je l'ai connu. Cette urne d'albâtre, couverte de ce long voile de deuil, est sa parfaite image. C'est

ainsi qu'une douce mélancolie voilait les perfections de cette âme tendre et délicate. Pour moi seul, cette vie silencieuse n'a point été un mystère. Les longues soirées que nous avons passées ensemble sont comme de fraîches oasis dans un désert aride; elles ont versé sur mon cœur les seules gouttes de rosée qui y soient jamais tombées. Cœlio était la bonne partie de moi-même; elle est remontée au ciel avec lui. C'était un homme d'un autre temps; il connaissait les plaisirs et leur préférait la solitude; il savait combien les illusions sont trompeuses, et il préférait ses illusions à la réalité. Elle eût été heureuse la femme qui l'eût aimé.

Marianne. — Ne serait-elle point heureuse, Octave, la femme qui t'aimerait?

Octave. — Je ne sais point aimer; Cœlio seul le savait. La cendre que renferme cette tombe est tout ce que j'ai aimé sur la terre, tout ce que j'aimerai. Lui seul savait verser dans une autre âme toutes les sources de bonheur qui reposaient dans la sienne. Lui seul était capable d'un dévouement sans bornes; lui seul eût consacré sa vie entière à la femme qu'il aimait, aussi facilement qu'il aurait bravé la mort pour elle. Je ne suis qu'un débauché sans cœur; je n'estime point les femmes : l'amour que j'inspire est comme celui que je ressens, l'ivresse passagère d'un songe. Je ne sais pas les secrets qu'il savait. Ma gaieté est comme le masque d'un histrion; mon cœur est plus vieux qu'elle, mes sens blasés n'en veulent plus. Je ne suis qu'un lâche; sa mort n'est point vengée.

Marianne. — Comment aurait-elle pu l'être, à moins de risquer votre vie? Claudio est trop vieux pour accepter un duel, et trop puissant dans cette ville pour rien craindre de vous.

Octave. — Cœlio m'aurait vengé si j'étais mort pour lui comme il est mort pour moi. Ce tombeau m'appartient; c'est moi qu'ils ont étendu sous cette froide pierre; c'est pour moi qu'ils avaient aiguisé leurs épées; c'est moi qu'ils ont tué. Adieu la gaieté de ma jeunesse, l'insouciante folie, la vie libre et joyeuse au pied du Vésuve! Adieu les bruyants repas, les causeries du soir, les sérénades sous les balcons dorés! Adieu Naples et ses femmes, les mascarades à la lueur des torches, les longs soupers à l'ombre des forêts! Adieu l'amour et l'amitié! ma place est vide sur la terre.

Marianne. — Mais non pas dans mon cœur, Octave. Pourquoi dis-tu : Adieu l'amour?

Octave. — Je ne vous aime pas, Marianne; c'était Cœlio qui vous aimait!



FANTASIO

Comédie en deux actes, publiée en 1834, représentée pour la première fois à Paris, le 18 août 1866, à la Comédie française.

PERSONNAGES

Le roi de Bavière.
Le prince de Mantoue.
Marinoni, son aide de camp.
Rutten, secrétaire du roi.
Fantasio, Spark, } jeunes gens de la ville.
Hartman, Facio, } jeunes gens de la ville.
Officiers, Pages, etc.
Elsbeth, fille du roi de Bavière.
La Gouvernante d'Elsbeth.

La scène est à Munich.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

A la cour.

LE ROI, *entouré de ses courtisans;* RUTTEN.

Le roi. — Mes amis, je vous ai annoncé, il y a déjà longtemps, les fiançailles de ma chère Elsbeth avec le prince de Mantoue. Je vous annonce aujourd'hui l'arrivée de ce prince; ce soir peut-être, demain au plus tard, il sera dans ce palais. Que ce soit un jour de fête pour tout le monde; que les prisons s'ouvrent, et que le peuple passe la nuit dans les divertissements. Rutten, où est ma fille? (*Les courtisans se retirent.*)

Rutten. — Sire, elle est dans le parc avec sa gouvernante.

Le roi. — Pourquoi ne l'ai-je pas encore vue aujourd'hui. Est-elle triste ou gaie de ce mariage qui s'apprête?

Rutten. — Il m'a paru que le visage de la princesse était voilé

de quelque mélancolie. Quelle est la jeune fille qui ne rêve pas la veille de ses noces ? La mort de Saint-Jean l'a contrariée.

Le roi. — Y penses-tu ? La mort de mon bouffon ! d'un plaisant de cour bossu et presque aveugle !

Rutten. — La princesse l'aimait.

Le roi. — Dis-moi, Rutten, tu as vu le prince ; quel homme est-ce ? Hélas ! je lui donne ce que j'ai de plus précieux au monde, et je ne le connais point.

Rutten. — Je suis demeuré fort peu de temps à Mantoue.

Le roi. — Parle franchement. Par quels yeux puis-je voir la vérité, si ce n'est par les tiens?

Rutten. — En vérité, sire, je ne saurais rien dire sur le caractère et l'esprit du noble prince.

Le roi. — En est-il ainsi ? Tu hésites, toi, courtisan ! De combien d'éloges l'air de cette chambre serait déjà rempli, de combien d'hyperboles et de métaphores flatteuses, si le prince qui sera demain mon gendre t'avait paru digne de ce titre ! Me serais-je trompé, mon ami ? aurais-je fait en lui un mauvais choix ?

Rutten. — Sire, le prince passe pour le meilleur des rois.

Le roi. — La politique est une fine toile d'araignée dans laquelle se débattent bien des pauvres mouches mutilées ; je ne sacrifierai le bonheur de ma fille à aucun intérêt. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Une rue.

SPARK, HARTMAN *et* FACIO, *buvant autour d'une table.*

Hartman. — Puisque c'est aujourd'hui le mariage de la princesse, buvons, fumons, et tâchons de faire du tapage.

Facio. — Il serait bon de nous mêler à tout ce peuple qui court les rues et d'éteindre quelques lampions sur de bonnes têtes de bourgeois.

Spark. — Allons donc ! fumons tranquillement.

Hartman. — Je ne ferai rien tranquillement ; dussé-je me faire battant de cloche et me pendre dans le bourdon de l'église, il faut que je carillonne un jour de fête. Où diable est donc Fantasio ?

Spark. — Attendons-le ; ne faisons rien sans lui.

Facio. — Bah ! il nous retrouvera toujours. Il est à se griser dans quelque trou de la rue Basse. Holà, ohé ! un dernier coup ! (*Il lève son verre.*)

Un officier, *entrant.* — Messieurs, je viens vous prier de vou-



FANTASIO

DESSIN PAR G. D'ESPAGNAT POUR LA MISE EN SCÈNE DE « FANTASIO » AU THÉATRE DES ARTS EN 1912

loir bien aller plus loin, si vous ne voulez point être dérangés dans votre gaieté.

HARTMAN. — Pourquoi, mon capitaine?

L'OFFICIER. — La princesse est dans ce moment sur la terrasse que vous voyez, et vous comprenez aisément qu'il n'est pas convenable que vos cris arrivent jusqu'à elle. (*Il sort.*)

FACIO. — Voilà qui est intolérable!

SPARK. — Qu'est-ce que cela nous fait de rire ici ou ailleurs?

HARTMAN. — Qui est-ce qui nous dit qu'ailleurs il nous sera permis de rire? Vous verrez qu'il sortira un drôle en habit vert de tous les pavés de la ville pour nous prier d'aller rire dans la lune. (*Entre Marinoni, couvert d'un manteau.*)

SPARK. — La princesse n'a jamais fait un acte de despotisme de sa vie. Que Dieu la conserve! Si elle ne veut pas qu'on rie, c'est qu'elle est triste, ou qu'elle chante; laissons-la en repos.

FACIO. — Humph! voilà un manteau rabattu qui flaire quelque nouvelle. Le gobe-mouche a envie de nous aborder.

MARINONI, *approchant.* — Je suis étranger, messieurs; à quelle occasion cette fête?

SPARK. — La princesse Elsbeth se marie.

MARINONI. — Ah! ah! c'est une belle femme, à ce que je présume?

HARTMAN. — Comme vous êtes un bel homme, vous l'avez dit.

MARINONI. — Aimée de son peuple, si j'ose le dire, car il me paraît que tout est illuminé.

HARTMAN. — Tu ne te trompes pas, brave étranger; tous ces lampions allumés que tu vois, comme tu l'as remarqué sagement, ne sont pas autre chose qu'une illumination.

MARINONI. — Je voulais demander par là si la princesse est la cause de ces signes de joie.

HARTMAN. — L'unique cause, puissant rhéteur. Nous aurions beau nous marier tous, il n'y aurait aucune espèce de joie dans cette ville ingrate.

MARINONI. — Heureuse la princesse qui sait se faire aimer de son peuple!

HARTMAN. — Des lampions allumés ne font pas le bonheur d'un peuple, cher homme primitif. Cela n'empêche pas la susdite princesse d'être fantasque comme une bergeronnette.

MARINONI. — En vérité! vous avez dit fantasque?

HARTMAN. — Je l'ai dit, cher inconnu, je me suis servi de ce mot. (*Marinoni salue et se retire.*)

FACIO. — A qui diantre en veut ce baragouineur d'italien? Le

voilà qui nous quitte pour aborder un autre groupe. Il sent l'espion d'une lieue.

Hartman. — Il ne sent rien du tout; il est bête à faire plaisir.

Spark. — Voilà Fantasio qui arrive.

Hartman. — Qu'a-t-il donc? il se dandine comme un conseiller de justice. Ou je me trompe fort, ou quelque lubie mûrit dans sa cervelle.

Facio. — Eh bien ! ami, que ferons-nous de cette soirée?

Fantasio, *entrant.* — Tout absolument, hors un roman nouveau.

Facio. — Je disais qu'il faudrait nous lancer dans cette canaille et nous divertir un peu.

Fantasio. — L'important serait d'avoir des nez de carton et des pétards.

Hartman. — Prendre la taille aux filles, tirer les bourgeois par la queue et casser les lanternes. Allons, partons, voilà qui est dit.

Fantasio. — Il était une fois un roi de Perse...

Hartman. — Viens donc, Fantasio.

Fantasio. — Je n'en suis pas, je n'en suis pas.

Hartman. — Pourquoi?

Fantasio. — Donnez-moi un verre de ça. (*Il boit.*)

Hartman. — Tu as le mois de mai sur les joues.

Fantasio. — C'est vrai; et le mois de janvier dans le cœur. Ma tête est comme une vieille cheminée sans feu : il n'y a que du vent et des cendres. Ouf! (*Il s'assoit.*) Que cela m'ennuie que tout le monde s'amuse! Je voudrais que ce grand ciel si lourd fût un immense bonnet de coton, pour envelopper jusqu'aux oreilles cette sotte ville et ses sots habitants. Allons, voyons, dites-moi, de grâce, un calembour usé, quelque chose de bien rebattu.

Hartman. — Pourquoi?

Fantasio. — Pour que je rie. Je ne ris plus de ce qu'on invente; peut-être que je rirai de ce que je connais.

Hartman. — Tu me parais un tant soit peu misanthrope et enclin à la mélancolie.

Fantasio. — Du tout; c'est que je viens de chez ma maîtresse.

Facio. — Oui ou non, es-tu des nôtres?

Fantasio. — Je suis des vôtres, si vous êtes des miens; restons un peu ici à parler de choses et d'autres, en regardant nos habits neufs.

Facio. — Non, ma foi. Si tu es las d'être debout, je suis las d'être assis; il faut que je m'évertue en plein air.

Fantasio. — Je ne saurais m'évertuer. Je vais fumer sous ces

marronniers, avec ce brave Spark, qui va me tenir compagnie. N'est-ce pas, Spark ?

Spark. — Comme tu voudras.

Hartman. — En ce cas, adieu. Nous allons voir la fête. (*Hartman et Facio sortent. — Fantasio s'assied avec Spark.*)

Fantasio. — Comme ce soleil couchant est manqué ! La nature est pitoyable ce soir. Regarde-moi un peu cette vallée là-bas, ces quatre ou cinq méchants nuages qui grimpent sur cette montagne. Je faisais des paysages comme celui-là, quand j'avais douze ans, sur la couverture de mes livres de classe.

Spark. — Quel bon tabac ! quelle bonne bière !

Fantasio. — Je dois bien t'ennuyer, Spark ?

Spark. — Non ; pourquoi cela ?

Fantasio. — Toi, tu m'ennuies horriblement. Cela ne te fait rien de voir tous les jours la même figure ? Que diable Hartman et Facio s'en vont-ils faire dans cette fête ?

Spark. — Ce sont deux gaillards actifs, et qui ne sauraient rester en place.

Fantasio. — Quelle admirable chose que les Mille et une Nuits ! O Spark, mon cher Spark, si tu pouvais me transporter en Chine ! Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux ! Si je pouvais être ce monsieur qui passe !

Spark. — Cela me paraît assez difficile.

Fantasio. — Ce monsieur qui passe est charmant ; regarde : quelle belle culotte de soie ! quelles belles fleurs rouges sur son gilet ! Ses breloques de montre battent sur sa panse, en opposition avec les basques de son habit, qui voltigent sur ses mollets. Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étrangères ; son essence lui est particulière. Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble ; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations ; mais dans l'intérieur de toutes ces machines isolées quels replis, quels compartiments secrets ! C'est tout un monde que chacun porte en lui ! un monde ignoré, qui naît et qui meurt en silence ! Quelles solitudes que tous ces corps humains !

Spark. — Bois donc, désœuvré, au lieu de te creuser la tête.

Fantasio. — Il n'y a qu'une chose qui m'ait amusé depuis trois jours : c'est que mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi, et que si je mets les pieds dans ma maison, il va arriver quatre estafiers qui me prendront au collet.

Spark. — Voilà qui est fort gai, en effet. Où coucheras-tu ce soir ?

FANTASIO. — Chez la première venue. Te figures-tu que mes meubles se vendent demain matin? Nous en achèterons quelques-uns, n'est-ce pas?

SPARK. — Manques-tu d'argent, Henri? Veux-tu ma bourse?

FANTASIO. — Imbécile! si je n'avais pas d'argent, je n'aurais pas de dettes. J'ai envie de prendre pour maîtresse une fille d'opéra.

SPARK. — Cela t'ennuiera à périr.

FANTASIO. — Pas du tout; mon imagination se remplira de pirouettes et de souliers de satin blanc; il y aura un gant à moi sur la banquette du balcon depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, et je fredonnerai des solos de clarinette dans mes rêves, en attendant que je meure d'une indigestion de fraises dans les bras de ma bien-aimée. Remarques-tu une chose, Spark? c'est que nous n'avons point d'état; nous n'exerçons aucune profession.

SPARK. — C'est là ce qui t'attriste?

FANTASIO. — Il n'y a point de maître d'armes mélancolique.

SPARK. — Tu me fais l'effet d'être revenu de tout.

FANTASIO. — Ah! pour être revenu de tout, mon ami, il faut être allé dans bien des endroits.

SPARK. — Eh bien donc?

FANTASIO. — Eh bien donc! où veux-tu que j'aille? Regarde cette vieille ville enfumée; il n'y a pas de places, de rues, de ruelles où je n'aie rôdé trente fois; il n'y a pas de pavés où je n'aie traîné ces talons usés, pas de maisons où je ne sache quelle est la fille ou la vieille femme dont la tête stupide se dessine éternellement à la fenêtre; je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d'hier; eh bien! mon cher ami, cette ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m'en sont cent fois plus connus; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués; je m'y suis promené en cent fois plus de sens, dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant! je m'y suis grisé dans tous les cabarets; je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré; j'y ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique, et je n'ose seulement pas maintenant y entrer comme un voleur, une lanterne sourde à la main.

SPARK. — Je ne comprends rien à ce travail perpétuel sur toi-même; moi, quand je fume, par exemple, ma pensée se fait fumée de tabac; quand je bois, elle se fait vin d'Espagne ou bière de Flandre; quand je baise la main de ma maîtresse, elle entre par le bout de ses doigts effilés pour se répandre dans tout son

être sur des courants électriques ; il me faut le parfum d'une fleur pour me distraire, et de tout ce que renferme l'universelle nature, le plus chétif objet suffit pour me changer en abeille et me faire voltiger çà et là avec un plaisir toujours nouveau.

FANTASIO. — Tranchons le mot, tu es capable de pêcher à la ligne.

SPARK. — Si cela m'amuse, je suis capable de tout.

FANTASIO. — Même de prendre la lune avec les dents ?

SPARK. — Cela ne m'amuserait pas.

FANTASIO. — Ah ! ah ! qu'en sais-tu ? Prendre la lune avec les dents n'est pas à dédaigner. Allons jouer au trente-et-quarante.

SPARK. — Non, en vérité.

FANTASIO. — Pourquoi ?

SPARK. — Parce que nous perdrions notre argent.

FANTASIO. — Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que tu vas imaginer là ? Tu ne sais quoi inventer pour te torturer l'esprit. Tu vois donc tout en noir, misérable ? Perdre notre argent ! tu n'as donc dans le cœur ni foi en Dieu ni espérance ? tu es donc un athée épouvantable, capable de me dessécher le cœur et de me désabuser de tout, moi qui suis plein de sève et de jeunesse ? (*Il se met à danser.*)

SPARK. — En vérité, il y a de certains moments où je ne jurerais pas que tu n'es pas fou.

FANTASIO, *dansant toujours.* — Qu'on me donne une cloche ! une cloche de verre !

SPARK. — A propos de quoi une cloche ?

FANTASIO. — Jean-Paul n'a-t-il pas dit qu'un homme absorbé par une grande pensée est comme un plongeur sous sa cloche, au milieu du vaste Océan ? Je n'ai point de cloche, Spark, point de cloche, et je danse comme Jésus-Christ sur le vaste Océan.

SPARK. — Fais-toi journaliste ou homme de lettres, Henri ; c'est encore le plus efficace moyen qui nous reste de désopiler la misanthropie et d'amortir l'imagination.

FANTASIO. — Oh ! je voudrais me passionner pour un homard à la moutarde, pour une grisette, pour une classe de minéraux ! Spark ! essayons de bâtir une maison à nous deux.

SPARK. — Pourquoi n'écris-tu pas tout ce que tu rêves ? cela ferait un joli recueil.

FANTASIO. — Un sonnet vaut mieux qu'un long poème, et un verre de vin vaut mieux qu'un sonnet. (*Il boit.*)

SPARK. — Pourquoi ne voyages-tu pas ? va en Italie.

FANTASIO. — J'y ai été.

Spark. — Eh bien ! est-ce que tu ne trouves pas ce pays-là beau ?

Fantasio. — Il y a une quantité de mouches grosses comme des hannetons qui vous piquent toute la nuit.

Spark. — Va en France.

Fantasio. — Il n'y a pas de bon vin du Rhin à Paris.

Spark. — Va en Angleterre.

Fantasio. — J'y suis. Est-ce que les Anglais ont une patrie? J'aime autant les voir ici que chez eux.

Spark. — Va donc au diable, alors !

Fantasio. — Oh ! s'il y avait un diable dans le ciel ! s'il y avait un enfer, comme je me brûlerais la cervelle pour aller voir tout ça ! Quelle misérable chose que l'homme ! ne pas pouvoir seulement sauter par sa fenêtre sans se casser les jambes ! être obligé de jouer du violon dix ans pour devenir un musicien passable ! Apprendre pour être peintre, pour être palefrenier ! Apprendre pour faire une omelette ! Tiens, Spark, il me prend des envies de m'asseoir sur un parapet, de regarder couler la rivière et de me mettre à compter un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et ainsi de suite jusqu'au jour de ma mort.

Spark. — Ce que tu me dis là ferait rire bien des gens ; moi, cela me fait frémir : c'est l'histoire du siècle entier. L'éternité est une grande aire, d'où tous les siècles, comme de jeunes aiglons, se sont envolés tour à tour pour traverser le ciel et disparaître ; le nôtre est arrivé à son tour au bord du nid ; mais on lui a coupé les ailes, et il attend la mort en regardant l'espace dans lequel il ne peut s'élancer.

Fantasio, *chantant.*

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme,
Car l'âme est immortelle, et la vie est un jour.

Connais-tu une plus divine romance que celle-là, Spark ? C'est une romance portugaise. Elle ne m'est jamais venue à l'esprit sans me donner envie d'aimer quelqu'un.

Spark. — Qui, par exemple ?

Fantasio. — Qui ? je n'en sais rien ; quelque belle fille toute ronde comme les femmes de Miéris ; quelque chose de doux comme le vent d'ouest, de pâle comme les rayons de la lune ; quelque chose de pensif comme ces petites servantes d'auberge des tableaux flamands qui donnent le coup de l'étrier à un voyageur à larges bottes, droit comme un piquet sur un grand cheval blanc. Quelle belle chose que le coup de l'étrier ! une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au

fond de la chambre, le souper préparé, les enfants endormis; toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative dans un coin du tableau! et là l'homme encore haletant, mais ferme sur sa selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu. La nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dangereuse; la bonne femme le suit des yeux une minute, puis elle laisse tomber, en retournant à son feu, cette sublime aumône du pauvre : Que Dieu le protège!

Spark. — Si tu étais amoureux, Henri, tu serais le plus heureux des hommes.

Fantasio. — L'amour n'existe plus, mon cher ami. La religion, sa nourrice, a les mamelles pendantes comme une vieille bourse au fond de laquelle il y a un gros sou. L'amour est une hostie qu'il faut briser en deux au pied d'un autel et avaler ensemble dans un baiser; il n'y a plus d'autel, il n'y a plus d'amour. Vive la nature! il y a encore du vin. (*Il boit.*)

Spark. — Tu vas te griser.

Fantasio. — Je vais me griser, tu l'as dit.

Spark. — Il est un peu tard pour cela.

Fantasio. — Qu'appelles-tu tard? Midi, est-ce tard? minuit, est-ce de bonne heure? Où prends-tu la journée? Restons là, Spark, je t'en prie. Buvons, causons, analysons, déraisonnons, faisons de la politique; imaginons des combinaisons de gouvernement; attrapons tous les hannetons qui passent autour de cette chandelle, et mettons-les dans nos poches. Sais-tu que les canons à vapeur sont une belle chose en matière de philanthropie?

Spark. — Comment l'entends-tu?

Fantasio. — Il y avait une fois un roi qui était très sage, très sage, très heureux, très heureux...

Spark. — Après?

Fantasio. — La seule chose qui manquait à son bonheur, c'était d'avoir des enfants. Il fit faire des prières publiques dans toutes les mosquées.

Spark. — A quoi en veux-tu venir?

Fantasio. — Je pense à mes chères Mille et une Nuits. C'est comme cela qu'elles commencent toutes. Tiens, Spark, je suis gris. Il faut que je fasse quelque chose. Tra la, tra la! Allons, levons-nous! (*Un enterrement passe.*) Ohé! braves gens, qui enterrez-vous là? Ce n'est pas maintenant l'heure d'enterrer proprement.

Les porteurs. — Nous enterrons Saint-Jean.

Fantasio. — Saint-Jean est mort? le bouffon du roi est mort? Qui a pris sa place? le ministre de la justice?

LES PORTEURS. — Sa place est vacante, vous pouvez la prendre si vous voulez. (*Ils sortent.*)

SPARK. — Voilà une insolence que tu t'es bien attirée. A quoi penses-tu d'arrêter ces gens?

FANTASIO. — Il n'y a rien là d'insolent. C'est un conseil d'ami que m'a donné cet homme, et que je vais suivre à l'instant.

SPARK. — Tu vas te faire bouffon de la cour?

FANTASIO. — Cette nuit même, si l'on veut de moi. Puisque je ne puis coucher chez moi, je veux me donner la représentation de cette royale comédie qui se jouera demain, et de la loge du roi lui-même.

SPARK. — Comme tu es fin! On te reconnaîtra, et les laquais te mettront à la porte; n'es-tu pas filleul de la feue reine?

FANTASIO. — Comme tu es bête! je me mettrai une bosse et une perruque rousse comme la portait Saint-Jean, et personne ne me reconnaîtra, quand j'aurais trois douzaines de parrains à mes trousses. (*Il frappe à une boutique.*) Hé! brave homme, ouvrez-moi, si vous n'êtes pas sorti, vous, votre femme et vos petits chiens!

UN TAILLEUR, *ouvrant la boutique.* — Que demande Votre Seigneurie?

FANTASIO. — N'êtes-vous pas le tailleur de la cour?

LE TAILLEUR. — Pour vous servir.

FANTASIO. — Est-ce vous qui habilliez Saint-Jean?

LE TAILLEUR. — Oui, monsieur.

FANTASIO. — Vous le connaissiez? Vous savez de quel côté était sa bosse, comment il frisait sa moustache, et quelle perruque il portait?

LE TAILLEUR. — Hé! hé! monsieur veut rire.

FANTASIO. — Homme, je ne veux point rire : entre dans ton arrière-boutique; et si tu ne veux pas être empoisonné demain dans ton café au lait, songe à être muet comme la tombe sur tout ce qui va se passer ici. (*Il sort avec le tailleur; Spark le suit.*)

SCÈNE III

Une auberge sur la route de Munich.

Entrent le PRINCE DE MANTOUE *et* MARINONI.

LE PRINCE. — Eh bien, colonel?

MARINONI. — Altesse?

LE PRINCE. — Eh bien, Marinoni?

MARINONI. — Mélancolique, fantasque, d'une joie folle, soumise à son père, aimant beaucoup les pois verts.

Le prince. — Écris cela; je ne comprends clairement que les écritures moulées en bâtarde.

Marinoni, *écrivant.* — Mélanco...

Le prince. — Écris à voix basse : je rêve à un projet d'importance depuis mon dîner.

Marinoni. — Voilà, Altesse, ce que vous demandez.

Le prince. — C'est bien, je te nomme mon ami intime ; je ne connais pas dans tout mon royaume de plus belle écriture que la tienne. Assieds-toi à quelque distance. Vous pensez donc, mon ami, que le caractère de la princesse, ma future épouse, vous est secrètement connu ?

Marinoni. — Oui, Altesse : j'ai parcouru les alentours du palais, et ces tablettes renferment les principaux traits des conversations différentes dans lesquelles je me suis immiscé.

Le prince, *se mirant.* — Il me semble que je suis poudré comme un homme de la dernière classe.

Marinoni. — L'habit est magnifique.

Le prince. — Que dirais-tu, Marinoni, si tu voyais ton maître revêtir un simple frac olive?

Marinoni. — Son Altesse se rit de ma crédulité.

Le prince. — Non, colonel. Apprends que ton maître est le plus romanesque des hommes.

Marinoni. — Romanesque, Altesse ?

Le prince. — Oui, mon ami (je t'ai accordé ce titre) ; l'important projet que je médite est inouï dans ma famille ; je prétends arriver à la cour du roi mon beau-père dans l'habillement d'un simple aide de camp ; ce n'est pas assez d'avoir envoyé un homme de ma maison recueillir les bruits sur la future princesse de Mantoue (et cet homme, Marinoni, c'est toi-même), je veux encore observer par mes yeux.

Marinoni. — Est-il vrai, Altesse ?

Le prince. — Ne reste pas pétrifié. Un homme tel que moi ne doit avoir pour ami intime qu'un esprit vaste et entreprenant.

Marinoni. — Une seule chose me paraît s'opposer au dessein de Votre Altesse.

Le prince. — Laquelle ?

Marinoni. — L'idée d'un tel travestissement ne pouvait appartenir qu'au prince glorieux qui nous gouverne. Mais si mon gracieux souverain est confondu parmi l'état-major, à qui le roi de Bavière fera-t-il les honneurs d'un festin splendide qui doit avoir lieu dans la grande galerie ?

Le prince. — Tu as raison ; si je me déguise, il faut que quel-

qu'un prenne ma place. Cela est impossible, Marinoni ; je n'avais pas pensé à cela.

Marinoni. — Pourquoi impossible, Altesse?

Le prince. — Je puis bien abaisser la dignité princière jusqu'au grade de colonel; mais comment peux-tu croire que je consentirais à élever jusqu'à mon rang un homme quelconque? Penses-tu d'ailleurs que mon futur beau-père me le pardonnerait?

Marinoni. — Le roi passe pour un homme de beaucoup de sens et d'esprit, avec une humeur agréable.

Le prince. — Ah ! ce n'est pas sans peine que je renonce à mon projet. Pénétrer dans cette cour nouvelle sans faste et sans bruit, observer tout, approcher de la princesse sous un faux nom, et peut-être m'en faire aimer! — Oh! je m'égare; cela est impossible. Marinoni, mon ami, essaye mon habit de cérémonie; je ne saurais y résister.

Marinoni, *s'inclinant.* — Altesse!

Le prince. — Penses-tu que les siècles futurs oublieront une pareille circonstance?

Marinoni. — Jamais, gracieux prince.

Le prince. — Viens essayer mon habit. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Le jardin du roi de Bavière.

Entrent ELSBETH *et sa* gouvernante.

La gouvernante. — Mes pauvres yeux en ont pleuré, pleuré un torrent du ciel.

Elsbeth. — Tu es si bonne! Moi aussi j'aimais Saint-Jean; il avait tant d'esprit! Ce n'était point un bouffon ordinaire.

La gouvernante. — Dire que le pauvre homme est allé là-haut la veille de vos fiançailles! Lui qui ne parlait que de vous à dîner et à souper, tant que le jour durait. Un garçon si gai, si amusant, qu'il faisait aimer la laideur, et que les yeux le cherchaient toujours en dépit d'eux-mêmes!

Elsbeth. — Ne me parle pas de mon mariage; c'est encore là un plus grand malheur.

La gouvernante. — Ne savez-vous pas que le prince de Mantoue arrive aujourd'hui ? On dit que c'est un Amadis.

Elsbeth. — Que dis-tu là, ma chère ? Il est horrible et idiot, tout le monde le sait déjà ici.

La gouvernante. — En vérité ? on m'avait dit que c'était un Amadis.

Elsbeth. — Je ne demandais pas un Amadis, ma chère ; mais cela est cruel, quelquefois, de n'être qu'une fille de roi. Mon père est le meilleur des hommes ; le mariage qu'il prépare assure la paix de son royaume ; il recevra en récompense la bénédiction d'un peuple ; mais moi, hélas ! j'aurai la sienne, et rien de plus.

La gouvernante. — Comme vous parlez tristement !

Elsbeth. — Si je refusais le prince, la guerre serait bientôt recommencée ; quel malheur que ces traités de paix se signent toujours avec des larmes ! Je voudrais être une forte tête et me résigner à épouser le premier venu, quand cela est nécessaire en politique. Être la mère d'un peuple, cela console les grands cœurs, mais non les têtes faibles. Je ne suis qu'une pauvre rêveuse ; peut-être la faute en est-elle à tes romans, tu en as toujours dans tes poches.

La gouvernante. — Seigneur ! n'en dites rien.

Elsbeth. — J'ai peu connu la vie, et j'ai beaucoup rêvé.

La gouvernante. — Si le prince de Mantoue est tel que vous le dites, Dieu ne laissera pas cette affaire-là s'arranger, j'en suis sûre.

Elsbeth. — Tu crois ! Dieu laisse faire les hommes, ma pauvre amie, et il ne fait guère plus de cas de nos plaintes que du bêlement d'un mouton.

La gouvernante. — Je suis sûre que, si vous refusiez le prince, votre père ne vous forcerait pas.

Elsbeth. — Non, certainement il ne me forcerait pas ; et c'est pour cela que je me sacrifie. Veux-tu que j'aille dire à mon père d'oublier sa parole et de rayer d'un trait de plume son nom respectable sur un contrat qui fait des milliers d'heureux ? Qu'importe qu'il fasse une malheureuse ? Je laisse mon bon père être un bon roi.

La gouvernante. — Hi ! hi ! (*Elle pleure.*)

Elsbeth. — Ne pleure pas sur moi, ma bonne ; tu me ferais peut-être pleurer moi-même, et il ne faut pas qu'une royale fiancée ait les yeux rouges. Ne t'afflige pas de tout cela. Après tout, je serai une reine, c'est peut-être amusant ; je prendrai peut-être goût à mes parures, que sais-je ? à mes carrosses, à ma nouvelle cour ; heureusement qu'il y a pour une princesse autre chose

dans le mariage qu'un mari. Je trouverai peut-être le bonheur au fond de ma corbeille de noces.

La gouvernante. — Vous êtes un vrai agneau pascal.

Elsbeth. — Tiens, ma chère, commençons toujours par en rire, quitte à en pleurer quand il en sera temps. On dit que le prince de Mantoue est la plus ridicule chose du monde.

La gouvernante, — Si Saint-Jean était là !

Elsbeth. — Ah ! Saint-Jean ! Saint-Jean !

La gouvernante. — Vous l'aimiez beaucoup, mon enfant.

Elsbeth. — Cela est singulier; son esprit m'attachait à lui avec des fils imperceptibles qui semblaient venir de mon cœur; sa perpétuelle moquerie de mes idées romanesques me plaisait à l'excès, tandis que je ne puis supporter qu'avec peine bien des gens qui abondent dans mon sens; je ne sais ce qu'il y avait autour de lui, dans ses yeux, dans ses gestes, dans la manière dont il prenait son tabac. C'était un homme bizarre ; tandis qu'il me parlait, il me passait devant les yeux des tableaux délicieux ; sa parole donnait la vie comme par enchantement aux choses les plus étranges.

La gouvernante. — C'était un vrai Triboulet.

Elsbeth. — Je n'en sais rien ; mais c'était un diamant d'esprit.

La gouvernante. — Voilà des pages qui vont et viennent ; je crois que le prince ne va pas tarder à se montrer; il faudrait retourner au palais pour vous habiller.

Elsbeth. — Je t'en supplie, laisse-moi un quart d'heure encore ; va préparer ce qu'il me faut : hélas ! ma chère, je n'ai plus longtemps à rêver.

La gouvernante. — Seigneur ! est-il possible que ce mariage se fasse, s'il vous déplaît ? Un père sacrifier sa fille ! le roi serait un véritable Jephté, s'il le faisait.

Elsbeth. — Ne dis pas de mal de mon père; va, ma chère, prépare ce qu'il me faut. (*La gouvernante sort.*)

Elsbeth, *seule*. — Il me semble qu'il y a quelqu'un derrière ces bosquets. Est-ce le fantôme de mon pauvre bouffon que j'aperçois dans ces bluets, assis sur la prairie ? Répondez-moi ; qui êtes-vous ? que faites-vous là à cueillir ces fleurs ? (*Elle s'avance vers un tertre.*)

Fantasio, *assis, vêtu en bouffon, avec une bosse et une perruque.* — Je suis un brave cueilleur de fleurs, qui souhaite le bonjour à vos beaux yeux.

Elsbeth. — Que signifie cet accoutrement ? qui êtes-vous pour venir parodier sous cette large perruque un homme que j'ai aimé ? Êtes-vous écolier en bouffonneries ?

FANTASIO. — Plaise à Votre Altesse sérénissime, je suis le nouveau bouffon du roi ; le majordome m'a reçu favorablement ; je suis présenté au valet de chambre ; les marmitons me protègent depuis hier au soir, et je cueille modestement des fleurs en attendant qu'il me vienne de l'esprit.

ELSBETH. — Cela me paraît douteux que vous cueilliez jamais cette fleur-là.

FANTASIO. — Pourquoi ? l'esprit peut venir à un homme vieux, tout comme à une jeune fille. Cela est si difficile quelquefois de distinguer un trait spirituel d'une grosse sottise ! Beaucoup parler, voilà l'important ; le plus mauvais tireur de pistolet peut attraper la mouche, s'il tire sept cent quatre-vingts coups à la minute, tout aussi bien que le plus habile homme qui n'en tire qu'un ou deux bien ajustés. Je ne demande qu'à être nourri convenablement pour la grosseur de mon ventre, et je regarderai mon ombre au soleil pour voir si ma perruque pousse.

ELSBETH. — En sorte que vous voilà revêtu des dépouilles de Saint-Jean ? Vous avez raison de parler de votre ombre ; tant que vous aurez ce costume, elle lui ressemblera toujours, je crois, plus que vous.

FANTASIO. — Je fais en ce moment une élégie qui décidera de mon sort.

ELSBETH. — En quelle façon ?

FANTASIO. — Elle prouvera clairement que je suis le premier homme du monde, ou bien elle ne vaudra rien du tout. Je suis en train de bouleverser l'univers pour le mettre en acrostiche ; la lune, le soleil et les étoiles se battent pour entrer dans mes rimes, comme des écoliers à la porte d'un théâtre de mélodrames.

ELSBETH. — Pauvre homme ! quel métier tu entreprends ! faire de l'esprit à tant par heure ! N'as-tu ni bras ni jambes, et ne ferais-tu pas mieux de labourer la terre que ta propre cervelle ?

FANTASIO. — Pauvre petite ! quel métier vous entreprenez ! épouser un sot que vous n'avez jamais vu ! — N'avez-vous ni cœur ni tête, et ne feriez-vous pas mieux de vendre vos robes que votre corps ?

ELSBETH. — Voilà qui est hardi, monsieur le nouveau venu !

FANTASIO. — Comment appelez-vous cette fleur-là, s'il vous plaît ?

ELSBETH. — Une tulipe. Que veux-tu prouver ?

FANTASIO. — Une tulipe rouge, ou une tulipe bleue ?

ELSBETH. — Bleue, à ce qu'il me semble.

FANTASIO. — Point du tout, c'est une tulipe rouge.

Elsbeth. — Veux-tu mettre un habit neuf à une vieille sentence ? tu n'en as pas besoin pour dire que des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer.

Fantasio. — Je ne dispute pas ; je vous dis que cette tulipe est une tulipe rouge, et cependant je conviens qu'elle est bleue.

Elsbeth. — Comment arranges-tu cela ?

Fantasio. — Comme votre contrat de mariage. Qui peut savoir sous le soleil s'il est né bleu ou rouge ? Les tulipes elles-mêmes n'en savent rien. Les jardiniers et les notaires font des greffes si extraordinaires que les pommes deviennent des citrouilles et que les chardons sortent de la mâchoire de l'âne pour s'inonder de sauce dans le plat d'argent d'un évêque. Cette tulipe que voilà s'attendait bien à être rouge ; mais on l'a mariée ; elle est tout étonnée d'être bleue : c'est ainsi que le monde entier se métamorphose sous les mains de l'homme ; et la pauvre dame nature doit se rire parfois au nez de bon cœur, quand elle mire dans ses lacs et dans ses mers son éternelle mascarade. Croyez-vous que ça sentît la rose dans le paradis de Moïse ? ça ne sentait que le foin vert. La rose est fille de la civilisation ; c'est une marquise comme vous et moi.

Elsbeth. — La pâle fleur de l'aubépine peut devenir une rose, et un chardon peut devenir un artichaut ; mais une fleur ne peut en devenir une autre : ainsi qu'importe à la nature ? on ne la change pas, on l'embellit ou on la tue. La plus chétive violette mourrait plutôt que de céder si l'on voulait, par des moyens artificiels, altérer sa forme d'une étamine.

Fantasio. — C'est pourquoi je fais plus de cas d'une violette que d'une fille de roi.

Elsbeth. — Il y a de certaines choses que les bouffons eux-mêmes n'ont pas le droit de railler ; fais-y attention. Si tu as écouté ma conversation avec ma gouvernante, prends garde à tes oreilles.

Fantasio. — Non pas à mes oreilles, mais à ma langue. Vous vous trompez de sens ; il y a une erreur de sens dans vos paroles.

Elsbeth. — Ne me fais pas de calembour, si tu veux gagner ton argent, et ne me compare pas à des tulipes, si tu ne veux gagner autre chose.

Fantasio. — Qui sait ? un calembour console de bien des chagrins, et jouer avec les mots est un moyen comme un autre de jouer avec les pensées, les actions et les êtres. Tout est calembour ici-bas, et il est aussi difficile de comprendre le regard d'un enfant de quatre ans que le galimatias de trois drames modernes.

Elsbeth. — Tu me fais l'effet de regarder le monde à travers un prisme tant soit peu changeant.

Fantasio. — Chacun a ses lunettes; mais personne ne sait au juste de quelle couleur en sont les verres. Qui est-ce qui pourra me dire au juste si je suis heureux ou malheureux, bon ou mauvais, triste ou gai, bête ou spirituel?

Elsbeth. — Tu es laid, du moins; cela est certain.

Fantasio. — Pas plus certain que votre beauté. Voilà votre père qui vient avec votre futur mari. Qui est-ce qui peut savoir si vous l'épouserez? (*Il sort.*)

Elsbeth. — Puisque je ne puis éviter la rencontre du prince de Mantoue, je ferai aussi bien d'aller au-devant de lui. (*Entrent le roi, Marinoni sous le costume de prince et le prince vêtu en aide de camp.*)

Le roi. — Prince, voici ma fille. Pardonnez-lui cette toilette de jardinière; vous êtes ici chez un bourgeois qui en gouverne d'autres, et notre étiquette est aussi indulgente pour nous-mêmes que pour eux.

Marinoni. — Permettez-moi de baiser cette main charmante, madame, si ce n'est pas une trop grande faveur pour mes lèvres.

La princesse. — Votre Altesse m'excusera si je rentre au palais. Je la verrai, je pense, d'une manière plus convenable à la présentation de ce soir. (*Elle sort.*)

Le prince. — La princesse a raison; voilà une divine pudeur.

Le roi, *à Marinoni.* — Quel est donc cet aide de camp qui vous suit comme votre ombre? Il m'est insupportable de l'entendre ajouter une remarque inepte à tout ce que nous disons. Renvoyez-le, je vous en prie. (*Marinoni parle bas au prince.*)

Le prince, *de même.* — C'est fort adroit de ta part de lui avoir persuadé de m'éloigner; je vais tâcher de joindre la princesse et de lui toucher quelques mots délicats sans faire semblant de rien. (*Il sort.*)

Le roi. — Cet aide de camp est un imbécile, mon ami; que pouvez-vous faire de cet homme-là?

Marinoni. — Hum! hum! Poussons quelques pas plus avant, si Votre Majesté le permet; je crois apercevoir un kiosque tout à fait charmant dans ce bocage. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Une autre partie du jardin.

Le prince, *entrant.* — Mon déguisement me réussit à merveille; j'observe, et je me fais aimer. Jusqu'ici tout va au gré de mes souhaits; le père me paraît un grand roi, quoique trop sans façon,

et je m'étonnerais si je ne lui avais plu tout d'abord. J'aperçois la princesse qui rentre au palais; le hasard me favorise singulièrement. (*Elsbeth entre; le prince l'aborde.*)

Altesse, permettez à un fidèle serviteur de votre futur époux de vous offrir les félicitations sincères que son cœur humble et dévoué ne peut contenir en vous voyant. Heureux les grands de la terre! ils peuvent vous épouser, moi je ne le puis pas; cela m'est tout à fait impossible; je suis d'une naissance obscure; je n'ai pour tout bien qu'un nom redoutable à l'ennemi, un cœur pur et sans tache bat sous ce modeste uniforme; je suis un pauvre soldat criblé de balles des pieds à la tête; je n'ai pas un ducat; je suis solitaire et exilé de ma terre natale comme de ma patrie céleste, c'est-à-dire du paradis de mes rêves; je n'ai pas un cœur de femme à presser sur mon cœur; je suis maudit et silencieux.

Elsbeth. — Que me voulez-vous, mon cher monsieur? Êtes-vous fou, ou demandez-vous l'aumône?

Le prince. — Qu'il serait difficile de trouver des paroles pour exprimer ce que j'éprouve! Je vous ai vue passer toute seule dans cette allée; j'ai cru qu'il était de mon devoir de me jeter à vos pieds et de vous offrir ma compagnie jusqu'à la poterne.

Elsbeth. — Je vous suis obligée; rendez-moi le service de me laisser tranquille. (*Elle sort.*)

Le prince, *seul.* — Aurais-je eu tort de l'aborder? Il le fallait cependant, puisque j'ai le projet de la séduire sous mon habit supposé. Oui, j'ai bien fait de l'aborder. Cependant elle m'a répondu d'une manière désagréable. Je n'aurais peut-être pas dû lui parler si vivement. Il le fallait pourtant bien, puisque son mariage est presque assuré, et que je suis censé devoir supplanter Marinoni, qui me remplace. J'ai eu raison de lui parler vivement. Mais la réponse est désagréable. Aurait-elle un cœur dur et faux? Il serait bon de sonder adroitement la chose. (*Il sort.*)

SCÈNE III

Une antichambre.

Fantasio, *couché sur un tapis.* — Quel métier délicieux que celui de bouffon! J'étais gris, je crois, hier soir, lorsque j'ai pris ce costume et que je me suis présenté au palais; mais, en vérité, jamais la saine raison ne m'a rien inspiré qui valût cet acte de folie. J'arrive, et me voilà reçu, choyé, enregistré et, ce qu'il y a de mieux encore, oublié. Je vais et viens dans ce palais comme si je l'avais habité toute ma vie. Tout à l'heure, j'ai rencontré le

roi; il n'a pas même eu la curiosité de me regarder; son bouffon étant mort, on lui a dit : « Sire, en voilà un autre. » C'est admirable! Dieu merci, voilà ma cervelle à l'aise, je puis faire toutes les balivernes possibles sans qu'on me dise rien pour m'en empêcher; je suis un des animaux domestiques du roi de Bavière, et si je veux, tant que je garderai ma bosse et ma perruque, on me laissera vivre jusqu'à ma mort entre un épagneul et une pintade. En attendant, mes créanciers peuvent se casser le nez contre ma porte tout à leur aise. Je suis aussi bien en sûreté ici, sous cette perruque, que dans les Indes occidentales. N'est-ce pas la princesse que j'aperçois dans la chambre voisine, à travers cette glace? Elle rajuste son voile de noces; deux longues larmes coulent sur ses joues; en voilà une qui se détache comme une perle et qui tombe sur sa poitrine. Pauvre petite! j'ai entendu ce matin sa conversation avec sa gouvernante; en vérité, c'était par hasard; j'étais assis sur le gazon, sans autre dessein que celui de dormir. Maintenant la voilà qui pleure et qui ne se doute guère que je la vois encore. Ah! si j'étais un écolier de rhétorique, comme je réfléchirais profondément sur cette misère couronnée, sur cette pauvre brebis à qui on met un ruban rose au cou pour la mener à la boucherie! Cette petite fille est sans doute romanesque; il lui est cruel d'épouser un homme qu'elle ne connaît pas. Cependant elle se sacrifie en silence. Que le hasard est capricieux! il faut que je me grise, que je rencontre l'enterrement de Saint-Jean, que je prenne son costume et sa place, que je fasse enfin la plus grande folie de la terre, pour venir voir tomber, à travers cette glace, les deux seules larmes que cette enfant versera peut-être sur son triste voile de fiancée! (*Il sort.*)

SCÈNE IV

Une allée du jardin.

LE PRINCE, MARINONI.

Le prince. — Tu n'es qu'un sot, colonel.

Marinoni. — Votre Altesse se trompe sur mon compte de la manière la plus pénible.

Le prince. — Tu es un maître butor. Ne pouvais-tu pas empêcher cela? Je te confie le plus grand projet qui se soit enfanté depuis une suite d'années incalculable, et toi, mon meilleur ami, mon plus fidèle serviteur, tu entasses bêtises sur bêtises. Non, non, tu as beau dire, cela n'est point pardonnable.

Marinoni. — Comment pouvais-je empêcher Votre Altesse de

s'attirer les désagréments qui sont la suite nécessaire du rôle supposé qu'elle joue ? Vous m'ordonnez de prendre votre nom et de me comporter en véritable prince de Mantoue. Puis-je empêcher le roi de Bavière de faire un affront à mon aide de camp? Vous aviez tort de vous mêler de nos affaires.

Le prince. — Je voudrais bien qu'un maraud comme toi se mêlât de me donner des ordres !

Marinoni. — Considérez, Altesse, qu'il faut cependant que je sois le prince ou que je sois l'aide de camp. C'est par votre ordre que j'agis.

Le prince. — Me dire que je suis un impertinent en présence de toute la cour, parce que j'ai voulu baiser la main de la princesse! Je suis prêt à lui déclarer la guerre et à retourner dans mes États pour me mettre à la tête de mes armées.

Marinoni. — Songez donc, Altesse, que ce mauvais compliment s'adressait à l'aide de camp et non au prince. Prétendez-vous qu'on vous respecte sous ce déguisement ?

Le prince. — Il suffit. Rends-moi mon habit.

Marinoni, *ôtant l'habit.* — Si mon souverain l'exige, je suis prêt à mourir pour lui.

Le prince. — En vérité, je ne sais que résoudre. D'un côté, je suis furieux de ce qui m'arrive, et, d'un autre, je suis désolé de renoncer à mon projet. La princesse ne paraît pas répondre indifféremment aux mots à double entente dont je ne cesse de la poursuivre. Déjà je suis parvenu deux ou trois fois à lui dire à l'oreille des choses incroyables. Viens, réfléchissons à tout cela.

Marinoni, *tenant l'habit.* — Que ferai-je, Altesse ?

Le prince. — Remets-le, remets-le, et rentrons au palais. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

La princesse ELSBETH, LE ROI.

Le roi. — Ma fille, il faut répondre franchement à ce que je vous demande : ce mariage vous déplaît-il?

Elsbeth. — C'est à vous, Sire, de répondre vous-même. Il me plaît, s'il vous plaît ; il me déplaît, s'il vous déplaît.

Le roi. — Le prince m'a paru être un homme ordinaire, dont il est difficile de rien dire. La sottise de son aide de camp lui fait seule tort dans mon esprit ; quant à lui, c'est peut-être un bon prince, mais ce n'est pas un homme élevé. Il n'y a rien en lui qui me repousse ou qui m'attire. Que puis-je te dire là-dessus? Le cœur des femmes a des secrets que je ne puis connaître ; elles

se font des héros parfois si étranges, elles saisissent si singulièrement un ou deux côtés d'un homme qu'on leur présente qu'il est impossible de juger pour elles, tant qu'on n'est pas guidé par quelque point tout à fait sensible. Dis-moi donc clairement ce que tu penses de ton fiancé.

Elsbeth. — Je pense qu'il est prince de Mantoue, et que la guerre recommencera demain entre lui et vous si je ne l'épouse pas.

Le roi. — Cela est certain, mon enfant.

Elsbeth. — Je pense donc que je l'épouserai, et que la guerre sera finie.

Le roi. — Que les bénédictions de mon peuple te rendent grâces pour ton père! O ma fille chérie! je serais heureux de cette alliance; mais je ne voudrais pas voir dans ces beaux yeux cette tristesse qui dément leur résignation. Réfléchis encore quelques jours. (*Il sort. — Entre Fantasio.*)

Elsbeth. — Te voilà, pauvre garçon, comment te plais-tu ici?

Fantasio. — Comme un oiseau en liberté.

Elsbeth. — Tu aurais mieux répondu si tu avais dit comme un oiseau en cage. Ce palais en est une assez belle; cependant c'en est une.

Fantasio. — La dimension d'un palais ou d'une chambre ne fait pas l'homme plus ou moins libre. Le corps se remue où il peut; l'imagination ouvre quelquefois des ailes grandes comme le ciel dans un cachot grand comme la main.

Elsbeth. — Ainsi donc tu es un heureux fou?

Fantasio. — Très heureux. Je fais la conversation avec les petits chiens et les marmitons. Il y a là un roquet pas plus haut que cela dans la cuisine qui m'a dit des choses charmantes.

Elsbeth. — En quel langage?

Fantasio. — Dans le style le plus pur. Il ne ferait pas une seule faute de grammaire dans l'espace d'une année.

Elsbeth. — Pourrais-je entendre quelques mots de ce style?

Fantasio. — En vérité, je ne le voudrais pas; c'est une langue qui est particulière. Il n'y a que les roquets qui la parlent; les arbres et les grains de blé eux-mêmes la savent aussi; mais les filles de roi ne la savent pas. A quand votre noce?

Elsbeth. — Dans quelques jours tout sera fini.

Fantasio. — C'est-à-dire tout sera commencé. Je compte vous offrir un présent de ma main.

Elsbeth. — Quel présent? Je suis curieuse de cela.

Fantasio. — Je compte vous offrir un joli petit serin empaillé, qui chante comme un rossignol.

Elsbeth. — Comment peut-il chanter, s'il est empaillé ?

Fantasio. — Il chante parfaitement.

Elsbeth. — En vérité, tu te moques de moi avec un rare acharnement.

Fantasio. — Point du tout. Mon serin a une petite serinette dans le ventre. On pousse tout doucement un petit ressort sous la patte gauche, et il chante tous les opéras nouveaux, exactement comme Mlle Grisi.

Elsbeth. — C'est une invention de ton esprit, sans doute?

Fantasio. — En aucune façon. C'est un serin de cour; il y a beaucoup de petites filles très bien élevées qui n'ont pas d'autres procédés que celui-là. Elles ont un petit ressort sous le bras gauche, un joli petit ressort en diamant fin, comme la montre d'un petit-maître. Le gouverneur ou la gouvernante fait jouer le ressort, et vous voyez aussitôt les lèvres s'ouvrir avec le sourire le plus gracieux; une charmante cascatelle de paroles mielleuses sort avec le plus doux murmure, et toutes les convenances sociales, pareilles à des nymphes légères, se mettent aussitôt à dansoter sur la pointe du pied autour de la fontaine merveilleuse. Le prétendu ouvre des yeux ébahis; l'assistance chuchote avec indulgence, et le père, rempli d'un secret contentement, regarde avec orgueil les boucles d'or de ses souliers.

Elsbeth. — Tu parais revenir volontiers sur de certains sujets. Dis-moi, bouffon, que t'ont donc fait ces pauvres jeunes filles, pour que tu en fasses si gaiement la satire. Le respect d'aucun devoir ne peut-il trouver grâce devant toi?

Fantasio. — Je respecte fort la laideur; c'est pourquoi je me respecte moi-même si profondément.

Elsbeth. — Tu parais quelquefois en savoir plus que tu n'en dis. D'où viens-tu donc? et qui es-tu? pour que, depuis un jour que tu es ici, tu saches déjà pénétrer des mystères que les princes eux-mêmes ne soupçonneront jamais. Est-ce à moi que s'adressent tes folies, ou est-ce au hasard que tu parles?

Fantasio. — C'est au hasard, je parle beaucoup au hasard : c'est mon plus cher confident.

Elsbeth. — Il semble, en effet, t'avoir appris ce que tu ne devrais pas connaître. Je croirais volontiers que tu épies mes actions et mes paroles.

Fantasio. — Dieu le sait. Que vous importe?

Elsbeth. — Plus que tu ne peux penser. Tantôt dans cette chambre, pendant que je mettais mon voile, j'ai entendu marcher tout à coup derrière la tapisserie. Je me trompe fort si ce n'était toi qui marchais.

Fantasio. — Soyez sûre que cela reste entre votre mouchoir et moi. Je ne suis pas plus indiscret que je ne suis curieux. Quel plaisir pourraient me faire vos chagrins? quel chagrin pourraient me faire vos plaisirs? Vous êtes ceci, et moi cela. Vous êtes jeune, et moi je suis vieux ; belle, et je suis laid ; riche, et je suis pauvre. Vous voyez bien qu'il n'y a aucun rapport entre nous. Que vous importe que le hasard ait croisé sur sa grande route deux roues qui ne suivent pas la même ornière et qui ne peuvent marquer sur la même poussière? Est-ce ma faute s'il m'est tombé, pendant que je dormais, une de vos larmes sur la joue?

Elsbeth. — Tu me parles sous la forme d'un homme que j'ai aimé, voilà pourquoi je t'écoute malgré moi. Mes yeux croient voir Saint-Jean; mais peut-être n'es-tu qu'un espion?

Fantasio. — A quoi cela me servirait-il? Quand il serait vrai que votre mariage vous coûterait quelques larmes, et quand je l'aurais appris par hasard, qu'est-ce que je gagnerais à l'aller raconter? On ne me donnerait pas une pistole pour cela, et on ne vous mettrait pas au cabinet noir. Je comprends très bien qu'il doit être assez ennuyeux d'épouser le prince de Mantoue; mais, après tout, ce n'est pas moi qui en suis chargé. Demain ou après-demain vous serez partie pour Mantoue avec votre robe de noce, et moi je serai encore sur ce tabouret avec mes vieilles chausses. Pourquoi voulez-vous que je vous en veuille? Je n'ai pas de raison pour désirer votre mort ; vous ne m'avez jamais prêté d'argent.

Elsbeth. — Mais si le hasard t'a fait voir ce que je veux qu'on ignore, ne dois-je pas te mettre à la porte, de peur de nouvel accident?

Fantasio. — Avez-vous le dessein de me comparer à un confident de tragédie, et craignez-vous que je ne suive votre ombre en déclamant? Ne me chassez pas, je vous en prie. Je m'amuse beaucoup ici. Tenez, voilà votre gouvernante qui arrive avec des mystères plein ses poches. La preuve que je ne l'écouterai pas, c'est que je m'en vais à l'office manger une aile de pluvier que le majordome a mise de côté pour sa femme. (*Il sort.*)

La gouvernante, *entrant.* — Savez-vous une chose terrible, ma chère Elsbeth?

Elsbeth. — Que veux-tu dire? tu es toute tremblante.

La gouvernante. — Le prince n'est pas le prince, ni l'aide de camp non plus. C'est un vrai conte de fées.

Elsbeth. — Quel imbroglio me fais-tu là?

La gouvernante. — Chut! chut! C'est un des officiers du

prince lui-même qui vient de me le dire. Le prince de Mantoue est un véritable Almaviva; il est déguisé et caché parmi les aides de camp; il a voulu sans doute chercher à vous voir et à vous connaître d'une manière féerique. Il est déguisé, le digne seigneur, il est déguisé comme Lindor; celui qu'on vous a présenté comme votre futur époux n'est qu'un aide de camp nommé Marinoni.

Elsbeth. — Cela n'est pas possible!

La gouvernante. — Cela est certain, certain mille fois. Le digne homme est déguisé, il est impossible de le reconnaître; c'est une chose extraordinaire.

Elsbeth. — Tu tiens cela, dis-tu, d'un officier?

La gouvernante. — D'un officier du prince. Vous pouvez le lui demander à lui-même.

Elsbeth. — Et il ne t'a pas montré parmi les aides de camp le véritable prince de Mantoue?

La gouvernante. — Figurez-vous qu'il en tremblait lui-même, le pauvre homme, de ce qu'il me disait. Il ne m'a confié son secret que parce qu'il désire vous être agréable, et qu'il savait que je vous préviendrais. Quant à Marinoni, cela est positif; mais, pour ce qui est du prince véritable, il ne me l'a pas montré.

Elsbeth. — Cela me donnerait quelque chose à penser, si c'était vrai. Viens, amène-moi cet officier. (*Entre un page.*)

La gouvernante. — Qu'y a-t-il, Flamel? Tu parais hors d'haleine.

Le page. — Ah! Madame! c'est une chose à en mourir de rire. Je n'ose parler devant Votre Altesse.

Elsbeth. — Parle; qu'y a-t-il encore de nouveau?

Le page. — Au moment où le prince de Mantoue entrait à cheval dans la cour, à la tête de son état-major, sa perruque s'est enlevée dans les airs et a disparu tout à coup.

Elsbeth. — Pourquoi cela? Quelle niaiserie!

Le page. — Madame, je veux mourir si ce n'est pas la vérité. La perruque s'est enlevée en l'air au bout d'un hameçon. Nous l'avons retrouvée dans l'office, à côté d'une bouteille cassée; on ignore qui a fait cette plaisanterie. Mais le duc n'en est pas moins furieux, et il a juré que si l'auteur n'en est pas puni de mort, il déclarera la guerre au roi votre père et mettra tout à feu et à sang.

Elsbeth. — Viens écouter toute cette histoire, ma chère. Mon sérieux commence à m'abandonner. (*Entre un autre page.*) — Eh bien! quelle nouvelle?



ELSBETH

DESSIN DE G. D'ESPAGNAT POUR LA MISE EN SCÈNE
DE « FANTASIO » AU THÉATRE DES ARTS EN 1912

Le page. — Madame, le bouffon du roi est en prison : c'est lui qui a enlevé la perruque du prince.

Elsbeth. — Le bouffon est en prison ? et sur l'ordre du prince ?

Le page. — Oui, Altesse.

Elsbeth. — Viens, chère mère, il faut que je parle. (*Elle sort avec sa gouvernante.*)

SCÈNE VI

LE PRINCE, MARINONI.

Le prince. — Non, non, laisse-moi me démasquer. Il est temps que j'éclate. Cela ne se passera pas ainsi. Feu et sang ! une perruque royale au bout d'un hameçon ! Sommes-nous chez les barbares, dans les déserts de la Sibérie ? Y a-t-il encore sous le soleil quelque chose de civilisé et de convenable ? J'écume de colère, et les yeux me sortent de la tête.

Marinoni. — Vous perdez tout par cette violence.

Le prince. — Et ce père, ce roi de Bavière, ce monarque vanté dans tous les almanachs de l'année passée ! cet homme qui a un extérieur si décent, qui s'exprime en termes si mesurés, et qui se met à rire en voyant la perruque de son gendre voler dans les airs ! Car enfin, Marinoni, je conviens que c'est ta perruque qui a été enlevée ; mais n'est-ce pas toujours celle du prince de Mantoue, puisque c'est lui que l'on croit voir en toi ? Quand je pense que si c'eût été moi, en chair et en os, ma perruque aurait peut-être... Ah ! il y a une Providence ; lorsque Dieu m'a envoyé tout d'un coup l'idée de me travestir ; lorsque cet éclair a traversé ma pensée : « il faut que je me travestisse, » ce fatal événement était prévu par le destin. C'est lui qui a sauvé de l'affront le plus intolérable la tête qui gouverne mes peuples. Mais, par le ciel ! tout sera connu. C'est trop longtemps trahir ma dignité. Puisque les majestés divines et humaines sont impitoyablement violées et lacérées, puisqu'il n'y a plus chez les hommes de notions du bien et du mal, puisque le roi de plusieurs milliers d'hommes éclate de rire comme un palefrenier à la vue d'une perruque, Marinoni, rends-moi mon habit.

Marinoni, *ôtant son habit.* — Si mon souverain le commande, je suis prêt à souffrir pour lui mille tortures.

Le prince. — Je connais ton dévouement. Viens, je vais dire au roi son fait en propres termes.

Marinoni. — Vous refusez la main de la princesse ? elle vous a cependant lorgné d'une manière évidente pendant tout le dîner.

Le prince. — Tu crois? Je me perds dans un abîme de perplexités. Viens toujours, allons chez le roi.

Marinoni, *tenant l'habit.* — Que faut-il faire, Altesse?

Le prince. — Remets-le pour un instant. Tu me le rendras tout à l'heure; ils seront bien plus pétrifiés en m'entendant prendre le ton qui me convient, sous ce frac de couleur foncée. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII

Une prison.

Fantasio, *seul.* — Je ne sais s'il y a une Providence, mais c'est amusant d'y croire. Voilà pourtant une pauvre petite princesse qui allait épouser à son corps défendant un animal immonde, un cuistre de province, à qui le hasard a laissé tomber une couronne sur la tête, comme l'aigle d'Eschyle sa tortue. Tout était préparé; les chandelles allumées, le prétendu poudré, la pauvre petite confessée. Elle avait essuyé les deux charmantes larmes que j'ai vues couler ce matin. Rien ne manquait que deux ou trois capucinades pour que le malheur de sa vie fût en règle. Il y avait dans tout cela la fortune de deux royaumes, la tranquillité de deux peuples; et il faut que j'imagine de me déguiser en bossu pour venir me griser derechef dans l'office de notre bon roi et pour pêcher au bout d'une ficelle la perruque de son cher allié! En vérité, lorsque je suis gris, je crois que j'ai quelque chose de surhumain. Voilà le mariage manqué et tout remis en question. Le prince de Mantoue a demandé ma tête en échange de sa perruque. Le roi de Bavière a trouvé la peine un peu forte et n'a consenti qu'à la prison. Le prince de Mantoue, grâce à Dieu, est si bête qu'il se ferait plutôt couper en morceaux que d'en démordre; ainsi la princesse reste fille, du moins pour cette fois. S'il n'y a pas là le sujet d'un poème épique en douze chants, je ne m'y connais pas. Pope et Boileau ont fait des vers admirables sur des sujets bien moins importants. Ah! si j'étais poète, comme je peindrais la scène de cette perruque voltigeant dans les airs! Mais celui qui est capable de faire de pareilles choses dédaigne de les écrire. Ainsi la postérité s'en passera. (*Il s'endort. — Entrent Elsbeth et sa gouvernante, une lampe à la main.*)

Elsbeth. — Il dort; ferme la porte doucement.

La gouvernante. — Voyez; cela n'est pas douteux. Il a ôté sa perruque postiche, sa difformité a disparu en même temps; le voilà tel qu'il est, tel que ses peuples le voient sur son char de triomphe; c'est le noble prince de Mantoue.

Elsbeth. — Oui, c'est lui ; voilà ma curiosité satisfaite ; je voulais voir son visage, et rien de plus; laisse-moi me pencher sur lui. (*Elle prend la lampe.*) Psyché, prends garde à ta goutte d'huile.

La gouvernante. — Il est beau comme un vrai Jésus.

Elsbeth. — Pourquoi m'as-tu donné à lire tant de romans et de contes de fées ? Pourquoi as-tu semé dans ma pauvre pensée tant de fleurs étranges et mystérieuses ?

La gouvernante. — Comme vous voilà émue sur la pointe de vos petits pieds !

Elsbeth. — Il s'éveille; allons-nous-en.

Fantasio, *s'éveillant.* — Est-ce un rêve ? Je tiens le coin d'une robe blanche.

Elsbeth. — Lâchez-moi ; laissez-moi partir.

Fantasio. — C'est vous, princesse ! Si c'est la grâce du bouffon du roi que vous m'apportez si divinement, laissez-moi remettre ma bosse et ma perruque ; ce sera fait dans un instant.

La gouvernante. — Ah ! prince, qu'il vous sied mal de nous tromper ainsi ! Ne reprenez pas ce costume; nous savons tout.

Fantasio. — Prince ? Où en voyez-vous un ?

La gouvernante. — A quoi sert-il de dissimuler ?

Fantasio. — Je ne dissimule pas le moins du monde ; par quel hasard m'appelez-vous prince ?

La gouvernante. — Je connais mes devoirs envers Votre Altesse.

Fantasio. — Madame, je vous supplie de m'expliquer les paroles de cette honnête dame. Y a-t-il réellement quelque méprise extravagante, ou suis-je l'objet d'une raillerie ?

Elsbeth. — Pourquoi le demander, lorsque c'est vous-même qui raillez ?

Fantasio. — Suis-je donc un prince, par hasard ? Concevrait-on quelque soupçon sur l'honneur de ma mère ?

Elsbeth. — Qui êtes-vous, si vous n'êtes pas le prince de Mantoue ?

Fantasio. — Mon nom est Fantasio ; je suis un bourgeois de Munich. (*Il lui montre une lettre.*)

Elsbeth. — Un bourgeois de Munich ? Et pourquoi êtes-vous déguisé ? Que faites-vous ici ?

Fantasio. — Madame, je vous supplie de me pardonner. (*Il se jette à genoux.*)

Elsbeth. — Que veut dire cela ? Relevez-vous, homme, et sortez d'ici ! Je vous fais grâce d'une punition que vous mériteriez peut-être. Qui vous a poussé à cette action ?

Fantasio. — Je ne puis dire le motif qui m'a conduit ici.

Elsbeth. — Vous ne pouvez le dire? et cependant je veux le savoir.

Fantasio. — Excusez-moi, je n'ose l'avouer.

La gouvernante. — Sortons, Elsbeth; ne vous exposez pas à entendre des discours indignes de vous. Cet homme est un voleur, ou un insolent qui va vous parler d'amour.

Elsbeth. — Je veux savoir la raison qui vous a fait prendre ce costume.

Fantasio. — Je vous supplie, épargnez-moi.

Elsbeth. — Non, non! parlez, ou je ferme cette porte sur vous pour dix ans.

Fantasio. — Madame, je suis criblé de dettes; mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi; à l'heure où je vous parle, mes meubles sont vendus, et si je n'étais dans cette prison, je serais dans une autre. On a dû venir m'arrêter hier au soir; ne sachant où passer la nuit, ni comment me soustraire aux poursuites des huissiers, j'ai imaginé de prendre ce costume et de venir me réfugier aux pieds du roi; si vous me rendez la liberté, on va me prendre au collet; mon oncle est un avare qui vit de pommes de terre et de radis, et qui me laisse mourir de faim dans tous les cabarets du royaume. Puisque vous voulez le savoir, je dois vingt mille écus.

Elsbeth. — Tout cela est-il vrai?

Fantasio. — Si je mens, je consens à les payer. (*On entend un bruit de chevaux.*)

La gouvernante. — Voilà des chevaux qui passent; c'est le roi en personne. Si je pouvais faire signe à un page! (*Elle appelle par la fenêtre.*) Holà! Flamel, où allez-vous donc?

Le page, *en dehors*. — Le prince de Mantoue va partir.

La gouvernante. — Le prince de Mantoue!

Le page. — Oui, la guerre est déclarée. Il y a eu entre lui et le roi une scène épouvantable devant toute la cour, et le mariage de la princesse est rompu.

Elsbeth. — Entendez-vous cela, monsieur Fantasio? vous avez fait manquer mon mariage.

La gouvernante. — Seigneur mon Dieu! le prince de Mantoue s'en va, et je ne l'aurai pas vu!

Elsbeth. — Si la guerre est déclarée, quel malheur!

Fantasio. — Vous appelez cela un malheur, Altesse? Aimeriez-vous mieux un mari qui prend fait et cause pour sa perruque? Eh! Madame, si la guerre est déclarée, nous saurons quoi faire de nos bras; les oisifs de nos promenades mettront leurs uniformes; moi-même je prendrai mon fusil de chasse, s'il n'est

pas encore vendu. Nous irons faire un tour d'Italie, et, si vous entrez jamais à Mantoue, ce sera comme une véritable reine, sans qu'il y ait besoin pour cela d'autres cierges que nos épées.

Elsbeth. — Fantasio, veux-tu rester le bouffon de mon père? Je te paye tes vingt mille écus.

Fantasio. — Je le voudrais de grand cœur, mais, en vérité, si j'y étais forcé, je sauterais par la fenêtre pour me sauver un de ces jours.

Elsbeth. — Pourquoi? tu vois que Saint-Jean est mort; il nous faut absolument un bouffon.

Fantasio. — J'aime ce métier plus que tout autre; mais je ne puis faire aucun métier. Si vous trouvez que cela vaille vingt mille écus de vous avoir débarrassée du prince de Mantoue, donnez-les-moi et ne payez pas mes dettes. Un gentilhomme sans dettes ne saurait où se présenter. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de me trouver sans dettes.

Elsbeth. — Eh bien! je te les donne; mais prends les clefs de mon jardin : le jour où tu t'ennuieras d'être poursuivi par tes créanciers, viens te cacher dans les bluets où je t'ai trouvé ce matin; aie soin de prendre ta perruque et ton habit bariolé; ne parais jamais devant moi sans cette taille contrefaite et ces grelots d'argent, car c'est ainsi que tu m'as plu : tu redeviendras mon bouffon pour le temps qu'il te plaira de l'être, et puis tu iras à tes affaires. Maintenant tu peux t'en aller, la porte est ouverte.

La gouvernante. — Est-il possible que le prince de Mantoue soit parti sans que je l'aie vu!





ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

Comédie en trois actes, publiée en 1834, représentée pour la première fois à Paris, le 18 novembre 1861, à la Comédie française.

PERSONNAGES

Le Baron.
Perdican, son fils.
Maitre Blazius, gouverneur de Perdican.
Maitre Bridaine, curé.
Camille, nièce du baron.
Dame Pluche, sa gouvernante.
Rosette, sœur de lait de Camille.
Paysans, Valets.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Une place devant le château.

Le chœur. — Doucement bercé sur sa mule fringante, messer Blazius s'avance dans les bluets fleuris, vêtu de neuf, l'écritoire au côté. Comme un poupon sur l'oreiller, il se ballotte sur son ventre rebondi, et, les yeux à demi fermés, il marmotte un *Pater noster* dans son triple menton. Salut, maître Blazius; vous arrivez au temps de la vendange, pareil à une amphore antique.

Maitre Blazius. — Que ceux qui veulent apprendre une nouvelle d'importance m'apportent ici premièrement un verre de vin frais.

Le chœur. — Voilà notre plus belle écuelle; buvez, maître Blazius; le vin est bon; vous parlerez après.

Maitre Blazius. — Vous saurez, mes enfants, que le jeune Perdican, fils de notre seigneur, vient d'atteindre à sa majorité, et qu'il est reçu docteur à Paris. Il revient aujourd'hui même au château, la bouche toute pleine de façons de parler si belles et si

fleuries qu'on ne sait que lui répondre les trois quarts du temps. Toute sa gracieuse personne est un livre d'or; il ne voit pas un brin d'herbe à terre qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en latin; et quand il fait du vent ou qu'il pleut, il vous dit tout clairement pourquoi. Vous ouvrirez des yeux grands comme la porte que voilà de le voir dérouler un des parchemins qu'il a coloriés d'encres de toutes couleurs de ses propres mains et sans en rien dire à personne. Enfin c'est un diamant fin des pieds à la tête, et voilà ce que je viens annoncer à M. le baron. Vous sentez que cela me fait quelque honneur, à moi, qui suis son gouverneur depuis l'âge de quatre ans; ainsi donc, mes bons amis, apportez une chaise, que je descende un peu de cette mule-ci sans me casser le cou; la bête est tant soit peu rétive, et je ne serais pas fâché de boire encore une gorgée avant d'entrer.

Le chœur. — Buvez, maître Blazius, et reprenez vos esprits. Nous avons vu naître le petit Perdican, et il n'était pas besoin, du moment qu'il arrive, de nous en dire si long. Puissions-nous retrouver l'enfant dans le cœur de l'homme !

Maitre Blazius. — Ma foi, l'écuelle est vide; je ne croyais pas avoir tout bu. Adieu; j'ai préparé, en trottant sur la route, deux ou trois phrases sans prétention qui plairont à monseigneur; je vais tirer la cloche. (*Il sort.*)

Le chœur. — Durement cahotée sur son âne essoufflé, dame Pluche gravit la colline; son écuyer transi gourdine à tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête un chardon entre les dents. Ses longues jambes maigres trépignent de colère, tandis que de ses mains osseuses elle égratigne son chapelet. Bonjour donc, dame Pluche; vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois.

Dame Pluche. — Un verre d'eau, canaille que vous êtes ! un verre d'eau et un peu de vinaigre !

Le chœur. — D'où venez-vous, Pluche, ma mie ? Vos faux cheveux sont couverts de poussière, voilà un toupet de gâté, et votre chaste robe est retroussée jusqu'à vos vénérables jarretières.

Dame Pluche. — Sachez, manants, que la belle Camille, la nièce de votre maître, arrive aujourd'hui au château. Elle a quitté le couvent sur l'ordre exprès de monseigneur, pour venir en son temps et lieu recueillir, comme faire se doit, le bon bien qu'elle a de sa mère. Son éducation, Dieu merci, est terminée, et ceux qui la verront auront la joie de respirer une glorieuse fleur de sagesse et de dévotion. Jamais il n'y a rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe que cette chère nonnain;

que le seigneur Dieu du ciel la conduise ! Ainsi soit-il ! Rangez-vous, canaille ; il me semble que j'ai les jambes enflées.

Le chœur. — Défripez-vous, honnête Pluche ; et quand vous prierez Dieu, demandez de la pluie ; nos blés sont secs comme vos tibias.

Dame Pluche. — Vous m'avez apporté de l'eau dans une écuelle qui sent la cuisine ; donnez-moi la main pour descendre, vous êtes des butors et des malappris. (*Elle sort.*)

Le chœur. — Mettons nos habits du dimanche, et attendons que le baron nous fasse appeler. Ou je me trompe fort, ou quelque joyeuse bombance est dans l'air aujourd'hui. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Le salon du baron.

Entrent LE BARON, MAITRE BRIDAINE *et* MAITRE BLAZIUS.

Le baron. — Maître Bridaine, vous êtes mon ami ; je vous présente maître Blazius, gouverneur de mon fils. Mon fils a eu hier matin, à midi huit minutes, vingt et un ans comptés ; il est docteur à quatre boules blanches. Maître Blazius, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse ; c'est mon ami.

Maitre Blazius, *saluant.* — A quatre boules blanches, seigneur : littérature, philosophie, droit romain, droit canon.

Le baron. — Allez à votre chambre, cher Blazius, mon fils ne va pas tarder à paraître ; faites un peu de toilette, et revenez au coup de la cloche. (*Maître Blazius sort.*)

Maitre Bridaine. — Vous dirai-je ma pensée, monseigneur ? le gouverneur de votre fils sent le vin à pleine bouche.

Le baron. — Cela est impossible.

Maitre Bridaine. — J'en suis sûr comme de ma vie ; il m'a parlé de fort près tout à l'heure ; il sent le vin à faire peur.

Le baron. — Brisons là ; je vous répète que cela est impossible. (*Entre dame Pluche.*) Vous voilà, bonne dame Pluche ? Ma nièce est sans doute avec vous ?

Dame Pluche. — Elle me suit, monseigneur ; je l'ai devancée de quelques pas.

Le baron. — Maître Bridaine, vous êtes mon ami. Je vous présente la dame Pluche, gouvernante de ma nièce. Ma nièce est depuis hier, à sept heures de nuit, parvenue à l'âge de dix-huit ans ; elle sort du meilleur couvent de France. Dame Pluche, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse ; c'est mon ami.

Dame Pluche, *saluant.* — Du meilleur couvent de France, seigneur, et je puis ajouter : la meilleure chrétienne du couvent.

Le baron. — Allez, dame Pluche, réparer le désordre où vous voilà, ma nièce va bientôt venir, j'espère ; soyez prête à l'heure du dîner. (*Dame Pluche sort.*)

Maitre Bridaine. — Cette vieille demoiselle paraît tout à fait pleine d'onction.

Le baron. — Pleine d'onction et de componction, maître Bridaine ; sa vertu est inattaquable.

Maitre Bridaine. — Mais le gouverneur sent le vin, j'en ai la certitude.

Le baron. — Maître Bridaine, il y a des moments où je doute de votre amitié. Prenez-vous à tâche de me contredire ? Pas un mot de plus là-dessus. J'ai formé le dessein de marier mon fils avec ma nièce ; c'est un couple assorti : leur éducation me coûte six mille écus.

Maitre Bridaine. — Il sera nécessaire d'obtenir des dispenses.

Le baron. — Je les ai, Bridaine ; elles sont sur ma table dans mon cabinet. O mon ami ! apprenez maintenant que je suis plein de joie. Vous savez que j'ai eu de tout temps la plus profonde horreur pour la solitude. Cependant la place que j'occupe et la gravité de mon habit me forcent à rester dans ce château pendant trois mois d'hiver et trois mois d'été. Il est impossible de faire le bonheur des hommes en général, et de ses vassaux en particulier, sans donner parfois à son valet de chambre l'ordre rigoureux de ne laisser entrer personne. Qu'il est austère et difficile le recueillement de l'homme d'État ! et quel plaisir ne trouverai-je pas à tempérer, par la présence de mes deux enfants réunis, la sombre tristesse à laquelle je dois nécessairement être en proie depuis que le roi m'a nommé receveur !

Maitre Bridaine. — Ce mariage se fera-t-il ici ou à Paris ?

Le baron. — Voilà où je vous attendais, Bridaine ; j'étais sûr de cette question. Eh bien ! mon ami, que diriez-vous si ces mains que voilà, oui, Bridaine, vos propres mains, — ne les regardez pas d'une manière aussi piteuse, — étaient destinées à bénir solennellement l'heureuse confirmation de mes rêves les plus chers ? Hé ?

Maitre Bridaine. — Je me tais : la reconnaissance me ferme la bouche.

Le baron. — Regardez par cette fenêtre ; ne voyez-vous pas que mes gens se portent en foule à la grille ? Mes deux enfants arrivent en même temps ; voilà la combinaison la plus heureuse. J'ai disposé les choses de manière à tout prévoir. Ma nièce sera

introduite par cette porte à gauche, et mon fils par cette porte à droite. Qu'en dites-vous? Je me fais une fête de voir comme ils s'aborderont, ce qu'ils se diront; six mille écus ne sont pas une bagatelle, il ne faut pas s'y tromper. Ces enfants s'aimaient d'ailleurs fort tendrement dès le berceau. — Bridaine, il me vient une idée.

Maitre Bridaine. — Laquelle?

Le baron. — Pendant le dîner, sans avoir l'air d'y toucher, — vous comprenez, mon ami, — tout en vidant quelques coupes joyeuses, vous savez le latin, Bridaine?

Maitre Bridaine. — *Ita ædepol*, pardieu, si je le sais!

Le baron. — Je serais bien aise de vous voir entreprendre ce garçon, — discrètement, s'entend, — devant sa cousine; cela ne peut produire qu'un bon effet; — faites-le parler un peu latin, — non pas précisément pendant le dîner, cela deviendrait fastidieux, et quant à moi, je n'y comprends rien : — mais au dessert, entendez-vous?

Maitre Bridaine. — Si vous n'y comprenez rien, monseigneur, il est probable que votre nièce est dans le même cas.

Le baron. — Raison de plus; ne voulez-vous pas qu'une femme admire ce qu'elle comprend? D'où sortez-vous, Bridaine? Voilà un raisonnement qui fait pitié.

Maitre Bridaine. — Je connais peu les femmes; mais il me semble qu'il est difficile qu'on admire ce qu'on ne comprend pas.

Le baron. — Je les connais, Bridaine, je connais ces êtres charmants et indéfinissables. Soyez persuadé qu'elles aiment à avoir de la poudre dans les yeux, et que plus on leur en jette, plus elles les écarquillent, afin d'en gober davantage. (*Perdican entre d'un côté, Camille de l'autre.*) Bonjour, mes enfants; bonjour, ma chère Camille, mon cher Perdican! embrassez-moi, et embrassez-vous.

Perdican. — Bonjour, mon père, ma sœur bien-aimée! Quel bonheur! que je suis heureux!

Camille. — Mon père et mon cousin, je vous salue.

Perdican. — Comme te voilà grande, Camille! et belle comme le jour.

Le baron. — Quand as-tu quitté Paris, Perdican?

Perdican. — Mercredi, je crois, ou mardi. Comme te voilà métamorphosée en femme! Je suis donc un homme, moi? Il me semble que c'est hier que je t'ai vue pas plus haute que cela.

Le baron. — Vous devez être fatigués; la route est longue, et il fait chaud.

Perdican. — Oh! mon Dieu, non. Regardez donc, mon père, comme Camille est jolie !

Le baron. — Allons, Camille, embrasse ton cousin.

Camille. — Excusez-moi.

Le baron. — Un compliment vaut un baiser; embrasse-la, Perdican.

Perdican. — Si ma cousine recule quand je lui tends la main, je vous dirai à mon tour : Excusez-moi ; l'amour peut voler un baiser, mais non pas l'amitié.

Camille. — L'amitié ni l'amour ne doivent recevoir que ce qu'ils peuvent rendre.

Le baron, *à maître Bridaine.* — Voilà un commencement de mauvais augure, hé ?

Maitre Bridaine, *au baron.* — Trop de pudeur est sans doute un défaut ; mais le mariage lève bien des scrupules.

Le baron, *à maître Bridaine.* — Je suis choqué, — blessé. — Cette réponse m'a déplu. — *Excusez-moi !* Avez-vous vu qu'elle a fait mine de se signer? — Venez ici que je vous parle. — Cela m'est pénible au dernier point. Ce moment, qui devait m'être si doux, est complètement gâté. — Je suis vexé, piqué. — Diable! voilà qui est fort mauvais.

Maitre Bridaine. — Dites-leur quelques mots ; les voilà qui se tournent le dos.

Le baron. — Eh bien! mes enfants, à quoi pensez-vous donc? Que fais-tu là, Camille, devant cette tapisserie?

Camille, *regardant un tableau.* — Voilà un beau portrait, mon oncle ! N'est-ce pas une grand'tante à nous ?

Le baron. — Oui, mon enfant, c'est ta bisaïeule, — ou du moins la sœur de ton bisaïeul, car la chère dame n'a jamais concouru, — pour sa part, je crois, autrement qu'en prières, — à l'accroissement de la famille. — C'était, ma foi, une sainte femme.

Camille. — Oh! oui, une sainte! c'est ma grand'tante Isabelle. Comme ce costume religieux lui va bien !

Le baron. — Et toi, Perdican, que fais-tu là devant ce pot de fleurs?

Perdican. — Voilà une fleur charmante, mon père. C'est un héliotrope.

Le baron. — Te moques-tu ? elle est grosse comme une mouche.

Perdican. — Cette petite fleur grosse comme une mouche a bien son prix.

Maitre Bridaine. — Sans doute ! le docteur a raison. Demandez-lui à quel sexe, à quelle classe elle appartient, de quels élé-

ments elle se forme, d'où lui viennent sa sève et sa couleur; il vous ravira en extase en vous détaillant les phénomènes de ce brin d'herbe, depuis la racine jusqu'à la fleur.

PERDICAN. — Je n'en sais pas si long, mon révérend. Je trouve qu'elle sent bon, voilà tout.

SCÈNE III

Devant le château.

Entre LE CHŒUR. — Plusieurs choses me divertissent et excitent ma curiosité. Venez, mes amis, et asseyons-nous sous ce noyer. Deux formidables dîneurs sont en ce moment en présence au château, maître Bridaine et maître Blazius. N'avez-vous pas fait une remarque? C'est que, lorsque deux hommes à peu près pareils, également gros, également sots, ayant les mêmes vices et les mêmes passions, viennent par hasard à se rencontrer, il faut nécessairement qu'ils s'adorent ou qu'ils s'exècrent. Par la raison que les contraires s'attirent, qu'un homme grand et desséché aimera un homme petit et rond, que les blonds recherchent les bruns, et réciproquement, je prévois une lutte secrète entre le gouverneur et le curé. Tous deux sont armés d'une égale impudence; tous deux ont pour ventre un tonneau; non seulement ils sont gloutons, mais ils sont gourmets; tous deux se disputeront, à dîner, non seulement la quantité, mais la qualité. Si le poisson est petit, comment faire? et dans tous les cas une langue de carpe ne peut se partager, et une carpe ne peut avoir deux langues. *Item,* tous deux sont bavards; mais à la rigueur ils peuvent parler ensemble sans s'écouter ni l'un ni l'autre. Déjà maître Bridaine a voulu adresser au jeune Perdican plusieurs questions pédantes, et le gouverneur a froncé le sourcil. Il lui est désagréable qu'un autre que lui semble mettre son élève à l'épreuve. *Item*, ils sont aussi ignorants l'un que l'autre. *Item*, ils sont prêtres tous deux; l'un se targuera de sa cure, l'autre se rengorgera de sa charge de gouverneur. Maître Blazius confesse le fils, et maître Bridaine le père. Déjà je les vois accoudés sur la table, les joues enflammées, les yeux à fleur de tête, secouer pleins de haine leurs triples mentons. Ils se regardent de la tête aux pieds, ils préludent par de légères escarmouches; bientôt la guerre se déclare; les cuistreries de toute espèce se croisent et s'échangent, et, pour comble de malheur, entre les deux ivrognes s'agite dame Pluche, qui les repousse l'un et l'autre de ses coudes affilés.

Maintenant que voilà le dîner fini, on ouvre la grille du châ-

teau. C'est la compagnie qui sort, retirons-nous à l'écart. (*Ils sortent. — Entrent le baron et dame Pluche.*)

Le baron. — Vénérable Pluche, je suis peiné.

Dame Pluche. — Est-il possible, monseigneur?

Le baron. — Oui, Pluche, cela est possible. J'avais compté depuis longtemps, — j'avais même écrit, noté, — sur mes tablettes de poche, — que ce jour devait être le plus agréable de mes jours, — oui, bonne dame, le plus agréable. — Vous n'ignorez pas que mon dessein était de marier mon fils avec ma nièce; — cela était résolu, — convenu, — j'en avais parlé à Bridaine, — et je vois, je crois voir, que ces enfants se parlent froidement; ils ne se sont pas dit un mot.

Dame Pluche. — Les voilà qui viennent, monseigneur. Sont-ils prévenus de vos projets?

Le baron. — Je leur en ai touché quelques mots en particulier. Je crois qu'il serait bon, puisque les voilà réunis, de nous asseoir sous cet ombrage propice et de les laisser ensemble un instant. (*Il se retire avec dame Pluche. — Entrent Camille et Perdican.*)

Perdican. — Sais-tu que cela n'a rien de beau, Camille, de m'avoir refusé un baiser?

Camille. — Je suis comme cela; c'est ma manière.

Perdican. — Veux-tu mon bras pour faire un tour dans le village?

Camille. — Non, je suis lasse.

Perdican. — Cela ne te ferait pas plaisir de revoir la prairie? Te souviens-tu de nos parties sur le bateau? Viens, nous descendrons jusqu'aux moulins; je tiendrai les rames, et toi le gouvernail.

Camille. — Je n'en ai nulle envie.

Perdican. — Tu me fends l'âme. Quoi! pas un souvenir, Camille? pas un battement de cœur pour notre enfance, pour tout ce pauvre temps passé, si bon, si doux, si plein de niaiseries délicieuses? Tu ne veux pas venir voir le sentier par où nous allions à la ferme?

Camille. — Non, pas ce soir.

Perdican. — Pas ce soir! et quand donc? Toute notre vie est là.

Camille. — Je ne suis pas assez jeune pour m'amuser de mes poupées, ni assez vieille pour aimer le passé.

Perdican. — Comment dis-tu cela?

Camille. — Je dis que les souvenirs d'enfance ne sont pas de mon goût.

Perdican. — Cela t'ennuie?

Camille. — Oui, cela m'ennuie.

Perdican. — Pauvre enfant! Je te plains sincèrement. (*Ils sortent chacun de leur côté.*)

Le baron, *rentrant avec dame Pluche.* — Vous le voyez, et vous l'entendez, excellente Pluche; je m'attendais à la plus suave harmonie, et il me semble assister à un concert où le violon joue : *Mon cœur soupire*, pendant que la flûte joue *Vive Henri IV.* Songez à la discordance affreuse qu'une pareille combinaison produirait. Voilà pourtant ce qui se passe dans mon cœur.

Dame Pluche. — Je l'avoue; il m'est impossible de blâmer Camille, et rien n'est de plus mauvais ton, à mon sens, que les parties de bateau.

Le baron. — Parlez-vous sérieusement?

Dame Pluche. — Seigneur, une jeune fille qui se respecte ne se hasarde pas sur les pièces d'eau.

Le baron. — Mais observez donc, dame Pluche, que son cousin doit l'épouser, et que dès lors...

Dame Pluche. — Les convenances défendent de tenir un gouvernail, et il est malséant de quitter la terre ferme seule avec un jeune homme.

Le baron. — Mais je répète... je vous dis...

Dame Pluche. — C'est là mon opinion.

Le baron. — Êtes-vous folle? En vérité, vous me feriez dire... Il y a certaines expressions que je ne veux pas,... qui me répugnent... Vous me donnez envie... En vérité, si je ne me retenais... Vous êtes une pécore, Pluche! je ne sais que penser de vous. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

Une place.

LE CHŒUR, PERDICAN.

Perdican. — Bonjour, mes amis. Me reconnaissez-vous?

Le chœur. — Seigneur, vous ressemblez à un enfant que nous avons beaucoup aimé.

Perdican. — N'est-ce pas vous qui m'avez porté sur votre dos pour passer les ruisseaux de vos prairies, vous qui m'avez fait danser sur vos genoux, qui m'avez pris en croupe sur vos chevaux robustes, qui vous êtes serrés quelquefois autour de vos tables pour me faire une place au souper de la ferme?

Le chœur. — Nous nous en souvenons, Seigneur. Vous étiez bien le plus mauvais garnement et le meilleur garçon de la terre.

PERDICAN. — Et pourquoi donc alors ne m'embrassez-vous pas, au lieu de me saluer comme un étranger ?

LE CHŒUR. — Que Dieu te bénisse, enfant de nos entrailles ! Chacun de nous voudrait te prendre dans ses bras, mais nous sommes vieux, monseigneur, et vous êtes un homme.

PERDICAN. — Oui, il y a dix ans que je ne vous ai vus, et en un jour tout change sous le soleil. Je me suis élevé de quelques pieds vers le ciel, et vous vous êtes courbés de quelques pouces vers le tombeau. Vos têtes ont blanchi, vos pas sont devenus plus lents, vous ne pouvez plus soulever de terre votre enfant d'autrefois. C'est donc à moi d'être votre père, à vous qui avez été les miens.

LE CHŒUR. — Votre retour est un jour plus heureux que votre naissance. Il est plus doux de retrouver ce qu'on aime que d'embrasser un nouveau-né.

PERDICAN. — Voilà donc ma chère vallée ! mes noyers, mes sentiers verts, ma petite fontaine ! voilà mes jours passés encore tout pleins de vie, voilà le monde mystérieux des rêves de mon enfance ! O patrie ! patrie, mot incompréhensible ! l'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre, pour y bâtir son nid et pour y vivre un jour ?

LE CHŒUR. — On nous a dit que vous êtes un savant, monseigneur.

PERDICAN. — Oui, on me l'a dit aussi. Les sciences sont une belle chose, mes enfants ; ces arbres et ces prairies enseignent à haute voix la plus belle de toutes, l'oubli de ce qu'on sait.

LE CHŒUR. — Il s'est fait plus d'un changement pendant votre absence. Il y a des filles mariées et des garçons partis pour l'armée.

PERDICAN. — Vous me conterez tout cela. Je m'attends bien à du nouveau ; mais en vérité je n'en veux pas encore. Comme ce lavoir est petit ! autrefois il me paraissait immense ; j'avais emporté dans ma tête un océan et des forêts, et je retrouve une goutte d'eau et des brins d'herbe. Quelle est donc cette jeune fille qui chante à sa croisée derrière ces arbres ?

LE CHŒUR. — C'est Rosette, la sœur de lait de votre cousine Camille.

PERDICAN, *s'avançant*. — Descends vite, Rosette, et viens ici.

ROSETTE, *entrant*. — Oui, monseigneur.

PERDICAN. — Tu me voyais de ta fenêtre, et tu ne venais pas, méchante fille ! Donne-moi vite cette main-là, et ces joues-là, que je t'embrasse.

ROSETTE. — Oui, monseigneur.

PERDICAN. — Es-tu mariée, petite? on m'a dit que tu l'étais.

ROSETTE. — Oh ! non.

PERDICAN. — Pourquoi ? il n'y a pas dans le village de plus jolie fille que toi. Nous te marierons, mon enfant.

LE CHŒUR. — Monseigneur, elle veut mourir fille.

PERDICAN. — Est-ce vrai, Rosette ?

ROSETTE. — Oh ! non.

PERDICAN. — Ta sœur Camille est arrivée. L'as-tu vue ?

ROSETTE. — Elle n'est pas encore venue par ici.

PERDICAN. — Va-t'en vite mettre ta robe neuve, et viens souper au château.

SCÈNE V

Une salle.

Entrent LE BARON *et* MAITRE BLAZIUS.

MAITRE BLAZIUS. — Seigneur, j'ai un mot à vous dire; le curé de la paroisse est un ivrogne.

LE BARON. — Fi donc ! cela ne se peut pas.

MAITRE BLAZIUS. — J'en suis certain; il a bu à dîner trois bouteilles de vin.

LE BARON. — Cela est exorbitant.

MAITRE BLAZIUS. — Et, en sortant de table, il a marché sur les plates-bandes.

LE BARON. — Sur les plates-bandes ! Je suis confondu. Voilà qui est étrange ! Boire trois bouteilles de vin à dîner ! marcher sur les plates-bandes ! c'est incompréhensible. Et pourquoi ne marchait-il pas dans l'allée ?

MAITRE BLAZIUS. — Parce qu'il allait de travers.

LE BARON, *à part.* — Je commence à croire que Bridaine avait raison ce matin. Ce Blazius sent le vin d'une manière horrible.

MAITRE BLAZIUS. — De plus il a mangé beaucoup; sa parole était embarrassée.

LE BARON. — Vraiment, je l'ai remarqué aussi.

MAITRE BLAZIUS. — Il a lâché quelques mots latins; c'était autant de solécismes; seigneur, c'est un homme dépravé.

LE BARON, *à part.* — Pouah ! ce Blazius a une odeur qui est intolérable. — Apprenez, gouverneur, que j'ai bien autre chose en tête, et que je ne me mêle jamais de ce qu'on boit ni de ce qu'on mange. Je ne suis pas un majordome.

MAITRE BLAZIUS. — A Dieu ne plaise que je vous déplaise, monsieur le baron. Votre vin est bon.

LE BARON. — Il y a de bon vin dans mes caves.

Maitre Bridaine, *entrant.* — Seigneur, votre fils est sur la place, suivi de tous les polissons du village.

Le baron. — Cela est impossible.

Maitre Bridaine. — Je l'ai vu de mes propres yeux. Il ramassait des cailloux pour faire des ricochets.

Le baron. — Des ricochets! ma tête s'égare; voilà mes idées qui se bouleversent. Vous me faites un rapport insensé, Bridaine. Il est inouï qu'un docteur fasse des ricochets.

Maitre Bridaine. — Mettez-vous à la fenêtre, monseigneur, vous le verrez de vos propres yeux.

Le baron, *à part.* — O ciel! Blazius a raison; Bridaine va de travers.

Maitre Bridaine. — Regardez, monseigneur, le voilà au bord du lavoir. Il tient sous le bras une jeune paysanne.

Le baron. — Une jeune paysanne! Mon fils vient-il ici pour débaucher mes vassales? Une paysanne sous le bras! et tous les gamins du village autour de lui! Je me sens hors de moi.

Maitre Bridaine. — Cela crie vengeance.

Le baron. — Tout est perdu! perdu sans ressources! Je suis perdu : Bridaine va de travers, Blazius sent le vin à faire horreur, et mon fils séduit toutes les filles du village en faisant des ricochets! (*Il sort.*)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Un jardin.

Entrent MAITRE BLAZIUS *et* PERDICAN.

Maitre Blazius. — Seigneur, votre père est au désespoir.

Perdican. — Pourquoi cela?

Maitre Blazius. — Vous n'ignorez pas qu'il avait formé le projet de vous unir à votre cousine Camille?

Perdican. — Eh bien? — Je ne demande pas mieux.

Maitre Blazius. — Cependant le baron croit remarquer que vos caractères ne s'accordent pas.

Perdican. — Cela est malheureux; je ne puis refaire le mien.

Maitre Blazius. — Rendrez-vous par là ce mariage impossible?

Perdican. — Je vous répète que je ne demande pas mieux que d'épouser Camille. Allez trouver le baron et dites-lui cela.

MAITRE BLAZIUS. — Seigneur, je me retire : voilà votre cousine qui vient de ce côté. (*Il sort. — Entre Camille.*)

PERDICAN. — Déjà levée, cousine? J'en suis toujours pour ce que je t'ai dit hier ; tu es jolie comme un cœur.

CAMILLE. — Parlons sérieusement, Perdican ; votre père veut nous marier. Je ne sais ce que vous en pensez ; mais je crois bien faire en vous prévenant que mon parti est pris là-dessus.

PERDICAN. — Tant pis pour moi si je vous déplais.

CAMILLE. — Pas plus qu'un autre, je ne veux pas me marier ; il n'y a rien là dont votre orgueil puisse souffrir.

PERDICAN. — L'orgueil n'est pas mon fait ; je n'en estime ni les joies ni les peines.

CAMILLE. — Je suis venue ici pour recueillir le bien de ma mère, je retourne demain au couvent.

PERDICAN. — Il y a de la franchise dans ta démarche ; touche-là, et soyons bons amis.

CAMILLE. — Je n'aime pas les attouchements.

PERDICAN, *lui prenant la main.* — Donne-moi ta main, Camille, je t'en prie. Que crains-tu de moi? Tu ne veux pas qu'on nous marie? eh bien! ne nous marions pas ; est-ce une raison pour nous haïr? ne sommes-nous pas le frère et la sœur? Lorsque ta mère a ordonné ce mariage dans son testament, elle a voulu que notre amitié fût éternelle, voilà tout ce qu'elle a voulu. Pourquoi nous marier? voilà ta main et voilà la mienne ; et pour qu'elles restent unies ainsi jusqu'au dernier soupir, crois-tu qu'il nous faille un prêtre? Nous n'avons besoin que de Dieu.

CAMILLE. — Je suis bien aise que mon refus vous soit indifférent.

PERDICAN. — Il ne m'est point indifférent, Camille. Ton amour m'eût donné la vie, mais ton amitié m'en consolera. Ne quitte pas le château demain ; hier, tu as refusé de faire un tour de jardin, parce que tu voyais en moi un mari dont tu ne voulais pas. Reste ici quelques jours, laisse-moi espérer que notre vie passée n'est pas morte à jamais dans ton cœur.

CAMILLE. — Je suis obligée de partir.

PERDICAN. — Pourquoi?

CAMILLE. — C'est mon secret.

PERDICAN. — En aimes-tu un autre que moi?

CAMILLE. — Non ; mais je veux partir.

PERDICAN. — Irrévocablement?

CAMILLE. — Oui, irrévocablement.

PERDICAN. — Eh bien! adieu. J'aurais voulu m'asseoir avec toi sous les marronniers du petit bois, et causer de bonne amitié une

heure ou deux. Mais si cela te déplaît, n'en parlons plus; adieu, mon enfant. (*Il sort.*)

CAMILLE, *à dame Pluche qui entre.* — Dame Pluche, tout est-il prêt? Partirons-nous demain? Mon tuteur a-t-il fini ses comptes?

DAME PLUCHE. — Oui, chère colombe sans tache. Le baron m'a traitée de pécore hier soir, et je suis enchantée de partir.

CAMILLE. — Tenez, voilà un mot d'écrit que vous porterez avant dîner, de ma part, à mon cousin Perdican.

DAME PLUCHE. — Seigneur mon Dieu! est-ce possible? Vous écrivez un billet à un homme?

CAMILLE. — Ne dois-je pas être sa femme? Je puis bien écrire à mon fiancé.

DAME PLUCHE. — Le seigneur Perdican sort d'ici. Que pouvez-vous lui écrire? Votre fiancé, miséricorde! Serait-il vrai que vous oubliiez Jésus?

CAMILLE. — Faites ce que je vous dis, et disposez tout pour notre départ. (*Elles sortent.*)

SCÈNE II

La salle à manger. — On met le couvert.

Entre MAÎTRE BRIDAINE. — Cela est certain, on lui donnera encore aujourd'hui la place d'honneur. Cette chaise que j'ai occupée si longtemps à la droite du baron sera la proie du gouverneur. O malheureux que je suis! Un âne bâté, un ivrogne sans pudeur, me relègue au bas bout de la table! Le majordome lui versera le premier verre de malaga, et lorsque les plats arriveront à moi, ils seront à moitié froids, et les meilleurs morceaux déjà avalés; il ne restera plus autour des perdreaux ni choux ni carottes. O sainte Église catholique! Qu'on lui ait donné cette place hier, cela se concevait; il venait d'arriver; c'était la première fois, depuis nombre d'années, qu'il s'asseyait à cette table. Dieu! comme il dévorait! Non, rien ne me restera que des os et des pattes de poulet. Je ne souffrirai pas cet affront. Adieu, vénérable fauteuil où je me suis renversé tant de fois gorgé de mets succulents! Adieu, bouteilles cachetées, fumet sans pareil de venaisons cuites à point! Adieu, table splendide, noble salle à manger, je ne dirai plus le bénédicité! Je retourne à ma cure; on ne me verra pas confondu parmi la foule des convives, et j'aime mieux, comme César, être le premier au village que le second dans Rome. (*Il sort.*)

SCÈNE III

Un champ devant une petite maison.

Entrent ROSETTE *et* PERDICAN.

PERDICAN. — Puisque ta mère n'y est pas, viens faire un tour de promenade.

ROSETTE. — Croyez-vous que cela me fasse du bien, tous ces baisers que vous me donnez?

PERDICAN. — Quel mal y trouves-tu? Je t'embrasserais devant ta mère. N'es-tu pas la sœur de Camille? ne suis-je pas ton frère comme je suis le sien?

ROSETTE. — Des mots sont des mots et des baisers sont des baisers. Je n'ai guère d'esprit, et je m'en aperçois bien sitôt que je veux dire quelque chose. Les belles dames savent leur affaire, selon qu'on leur baise la main droite ou la main gauche; leurs pères les embrassent sur le front, leurs frères sur la joue, leurs amoureux sur les lèvres; moi, tout le monde m'embrasse sur les deux joues, et cela me chagrine.

PERDICAN. — Que tu es jolie, mon enfant!

ROSETTE. — Il ne faut pas non plus vous fâcher pour cela. Comme vous paraissez triste ce matin! Votre mariage est donc manqué?

PERDICAN. — Les paysans de ton village se souviennent de m'avoir aimé; les chiens de la basse-cour et les arbres du bois s'en souviennent aussi; mais Camille ne s'en souvient pas. Et toi, Rosette, à quand le mariage?

ROSETTE. — Ne parlons pas de cela, voulez-vous? Parlons du temps qu'il fait, de ces fleurs que voilà, de vos chevaux et de mes bonnets.

PERDICAN. — De tout ce qui te plaira, de tout ce qui peut passer sur tes lèvres sans leur ôter ce sourire céleste que je respecte plus que ma vie. (*Il l'embrasse.*)

ROSETTE. — Vous respectez mon sourire, mais vous ne respectez guère mes lèvres, à ce qu'il me semble. Regardez donc; voilà une goutte de pluie qui me tombe sur la main, et cependant le ciel est pur.

PERDICAN. — Pardonne-moi.

ROSETTE. — Que vous ai-je fait, pour que vous pleuriez? (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

Au château.

Entrent MAITRE BLAZIUS *et* LE BARON.

Maitre Blazius. — Seigneur, j'ai une chose singulière à vous dire. Tout à l'heure, j'étais par hasard dans l'office, je veux dire dans la galerie : qu'aurais-je été faire dans l'office? j'étais donc dans la galerie. J'avais trouvé par accident une bouteille, je veux dire une carafe d'eau : comment aurais-je trouvé une bouteille dans la galerie? J'étais donc en train de boire un coup de vin, je veux dire un verre d'eau, pour passer le temps, et je regardais par la fenêtre, entre deux vases de fleurs qui me paraissaient d'un goût moderne, bien qu'ils soient imités de l'étrusque.

Le baron. — Quelle insupportable manière de parler vous avez adoptée, Blazius ! vos discours sont inexplicables.

Maitre Blazius. — Écoutez-moi, seigneur, prêtez-moi un moment d'attention. Je regardais donc par la fenêtre. Ne vous impatientez pas, au nom du ciel ! il y va de l'honneur de la famille.

Le baron. — De la famille ! voilà qui est incompréhensible. De l'honneur de la famille, Blazius. Savez-vous que nous sommes trente-sept mâles, et presque autant de femmes, tant à Paris qu'en province?

Maitre Blazius. — Permettez-moi de continuer. Tandis que je buvais un coup de vin, je veux dire un verre d'eau, pour hâter la digestion tardive, imaginez que j'ai vu passer sous la fenêtre dame Pluche hors d'haleine.

Le baron. — Pourquoi hors d'haleine, Blazius? ceci est insolite.

Maitre Blazius. — Et à côté d'elle, rouge de colère, votre nièce Camille.

Le baron. — Qui était rouge de colère, ma nièce ou dame Pluche?

Maitre Blazius. — Votre nièce, seigneur.

Le baron. — Ma nièce rouge de colère ! Cela est inouï ! Et comment savez-vous que c'était de colère? Elle pouvait être rouge pour mille raisons ; elle avait sans doute poursuivi quelques papillons dans mon parterre.

Maitre Blazius. — Je ne puis rien affirmer là-dessus; cela se peut ; mais elle s'écriait avec force : « Allez-y ! trouvez-le ! faites ce qu'on vous dit ! vous êtes une sotte ! je le veux ! » Et elle frappait avec son éventail sur le coude de dame Pluche, qui faisait un soubresaut dans la luzerne à chaque exclamation.

Le baron. — Dans la luzerne ?... Et que répondait la gouvernante aux extravagances de ma nièce? car cette conduite mérite d'être qualifiée ainsi.

Maitre Blazius. — La gouvernante répondait : « Je ne veux pas y aller ! Je ne l'ai pas trouvé. Il fait la cour aux filles du village, à des gardeuses de dindons. Je suis trop vieille pour commencer à porter des messages d'amour ; grâce à Dieu, j'ai vécu les mains pures jusqu'ici ; » — et, tout en parlant, elle froissait dans ses mains un petit papier plié en quatre.

Le baron. — Je n'y comprends rien ; mes idées s'embrouillent tout à fait. Quelle raison pouvait avoir dame Pluche pour froisser un papier plié en quatre en faisant des soubresauts dans une luzerne ? Je ne puis ajouter foi à de pareilles monstruosités.

Maitre Blazius. — Ne comprenez-vous pas clairement, seigneur, ce que cela signifiait?

Le baron. — Non, en vérité, non, mon ami, je n'y comprends absolument rien. Tout cela me paraît une conduite désordonnée, il est vrai, mais sans motif comme sans excuse.

Maitre Blazius. — Cela veut dire que votre nièce a une correspondance secrète.

Le baron. — Que dites-vous? Songez-vous de qui vous parlez? Pesez vos paroles, monsieur l'abbé.

Maitre Blazius. — Je les pèserais dans la balance céleste qui doit peser mon âme au jugement dernier que je n'y trouverais pas un mot qui sente la fausse monnaie. Votre nièce a une correspondance secrète.

Le baron. — Mais songez donc, mon ami, que cela est impossible.

Maitre Blazius. — Pourquoi aurait-elle chargé sa gouvernante d'une lettre ? Pourquoi aurait-elle crié : *Trouvez-le !* tandis que l'autre boudait et rechignait?

Le baron. — Et à qui était adressée cette lettre ?

Maitre Blazius. — Voilà précisément le *hic,* monseigneur, *hic jacet lepus.* A qui était adressée cette lettre? à un homme qui fait la cour à une gardeuse de dindons. Or un homme qui recherche en public une gardeuse de dindons peut être soupçonné violemment d'être né pour les garder lui-même. Cependant il est impossible que votre nièce, avec l'éducation qu'elle a reçue, soit éprise d'un pareil homme ; voilà ce que je dis, et ce qui fait que je n'y comprends rien non plus que vous, révérence parler.

Le baron. — O ciel ! ma nièce m'a déclaré ce matin même qu'elle refusait son cousin Perdican. Aimerait-elle un gardeur de

dindons ? Passons dans mon cabinet ; j'ai éprouvé depuis hier des secousses si violentes que je ne puis rassembler mes idées. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

Une fontaine dans un bois.

Entre Perdican, *lisant un billet.* — « Trouvez-vous à midi à la petite fontaine. » Que veut dire cela ? tant de froideur, un refus si positif, si cruel, un orgueil si insensible, et un rendez-vous par-dessus tout ? Si c'est pour me parler d'affaires, pourquoi choisir un pareil endroit ? Est-ce une coquetterie ? Ce matin, en me promenant avec Rosette, j'ai entendu remuer dans les broussailles, et il m'a semblé que c'était un pas de biche. Y a-t-il ici quelque intrigue ? (*Entre Camille.*)

Camille. — Bonjour, cousin ; j'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, que vous me quittiez tristement ce matin. Vous m'avez pris la main malgré moi, je viens vous demander de me donner la vôtre. Je vous ai refusé un baiser, le voilà. (*Elle l'embrasse.*) Maintenant, vous m'avez dit que vous seriez bien aise de causer de bonne amitié. Asseyez-vous là, et causons. (*Elle s'assoit.*)

Perdican. — Avais-je fait un rêve, ou en fais-je un autre en ce moment ?

Camille. — Vous avez trouvé singulier de recevoir un billet de moi, n'est-ce pas ? Je suis d'humeur changeante ; mais vous m'avez dit ce matin un mot très juste : « Puisque nous nous quittons, quittons-nous bons amis. » Vous ne savez pas la raison pour laquelle je pars, et je viens vous la dire : je vais prendre le voile.

Perdican. — Est-ce possible ? Est-ce toi, Camille, que je vois dans cette fontaine, assise sur les marguerites comme aux jours d'autrefois ?

Camille. — Oui, Perdican, c'est moi. Je viens revivre un quart d'heure de la vie passée. Je vous ai paru brusque et hautaine ; cela est tout simple, j'ai renoncé au monde. Cependant, avant de le quitter, je serais bien aise d'avoir votre avis. Trouvez-vous que j'aie raison de me faire religieuse ?

Perdican. — Ne m'interrogez pas là-dessus, car je ne me ferai jamais moine.

Camille. — Depuis près de dix ans que nous avons vécu éloignés l'un de l'autre, vous avez commencé l'expérience de la vie. Je sais quel homme vous êtes, et vous devez avoir beaucoup appris en peu de temps avec un cœur et un esprit comme les vôtres. Dites-moi, avez-vous eu des maîtresses ?

Perdican. — Pourquoi cela?

Camille. — Répondez-moi, je vous en prie, sans modestie et sans fatuité.

Perdican. — J'en ai eu.

Camille. — Les avez-vous aimées?

Perdican. — De tout mon cœur.

Camille. — Où sont-elles maintenant? Le savez-vous?

Perdican. — Voilà, en vérité, des questions singulières. Que voulez-vous que je vous dise? Je ne suis ni leur mari ni leur frère; elles sont allées où bon leur a semblé.

Camille. — Il doit nécessairement y en avoir une que vous ayez préférée aux autres. Combien de temps avez-vous aimé celle que vous avez aimée le mieux?

Perdican. — Tu es une drôle de fille! Veux-tu te faire mon confesseur?

Camille. — C'est une grâce que je vous demande de me répondre sincèrement. Vous n'êtes point un libertin, et je crois que votre cœur a de la probité. Vous avez dû inspirer l'amour, car vous le méritez, et vous ne vous seriez pas livré à un caprice. Répondez-moi, je vous en prie.

Perdican. — Ma foi, je ne m'en souviens pas.

Camille. — Connaissez-vous un homme qui n'ait aimé qu'une femme?

Perdican. — Il y en a certainement.

Camille. — Est-ce un de vos amis? Dites-moi son nom.

Perdican. — Je n'ai pas de nom à vous dire, mais je crois qu'il y a des hommes capables de n'aimer qu'une fois.

Camille. — Combien de fois un honnête homme peut-il aimer?

Perdican. — Veux-tu me faire réciter une litanie, ou récites-tu toi-même un catéchisme?

Camille. — Je voudrais m'instruire, et savoir si j'ai tort ou raison de me faire religieuse. Si je vous épousais, ne devriez-vous pas répondre avec franchise à toutes mes questions, et me montrer votre cœur à nu? Je vous estime beaucoup, et je vous crois, par votre éducation et par votre nature, supérieur à beaucoup d'autres hommes. Je suis fâchée que vous ne vous souveniez plus de ce que je vous demande; peut-être en vous connaissant mieux je m'enhardirais.

Perdican. — Où veux-tu en venir? Parle; je répondrai.

Camille. — Répondez donc à ma première question. Ai-je raison de rester au couvent?

Perdican. — Non.

Camille. — Je ferais donc mieux de vous épouser?

Perdican. — Oui.

Camille. — Si le curé de votre paroisse soufflait sur un verre d'eau et vous disait que c'est un verre de vin, le boiriez-vous comme tel?

Perdican. — Non.

Camille. — Si le curé de votre paroisse soufflait sur vous et me disait que vous m'aimerez toute votre vie, aurais-je raison de le croire?

Perdican. — Oui et non.

Camille. — Que me conseilleriez-vous de faire le jour où je verrais que vous ne m'aimez plus?

Perdican. — De prendre un amant.

Camille. — Que ferai-je ensuite le jour où mon amant ne m'aimera plus?

Perdican. — Tu en prendras un autre.

Camille. — Combien de temps cela durera-t-il?

Perdican. — Jusqu'à ce que tes cheveux soient gris, et alors les miens seront blancs.

Camille. — Savez-vous ce que c'est que les cloîtres, Perdican? Vous êtes-vous jamais assis un jour entier sur le banc d'un monastère de femmes.

Perdican. — Oui, je m'y suis assis.

Camille. — J'ai pour amie une sœur qui n'a que trente ans, et qui a eu cinq cent mille livres de revenu à l'âge de quinze ans. C'est la plus belle et la plus noble créature qui ait marché sur terre. Elle était pairesse du parlement et avait pour mari un des hommes les plus distingués de France. Aucune des nobles facultés humaines n'était restée sans culture en elle, et, comme un arbrisseau d'une sève choisie, tous ses bourgeons avaient donné des ramures. Jamais l'amour et le bonheur ne poseront leur couronne fleurie sur un front plus beau. Son mari l'a trompée; elle a aimé un autre homme, et elle se meurt de désespoir.

Perdican. — Cela est possible.

Camille. — Nous habitons la même cellule, et j'ai passé des nuits entières à parler de ses malheurs; ils sont presque devenus les miens; cela est singulier, n'est-ce pas? Je ne sais trop comment cela se fait. Quand elle me parlait de son mariage, quand elle me peignait d'abord l'ivresse des premiers jours, puis la tranquillité des autres, et comme enfin tout s'était envolé; comme elle était assise le soir au coin du feu, et lui auprès de la fenêtre, sans se dire un seul mot; comme leur amour avait langui, et comme tous les efforts pour se rapprocher n'aboutissaient qu'à des querelles; comme une figure étrangère est venue peu à peu

se placer entre eux et se glisser dans leurs souffrances; c'était moi que je voyais agir tandis qu'elle parlait. Quand elle disait : Là, j'ai été heureuse, mon cœur bondissait; et quand elle ajoutait : Là, j'ai pleuré, mes larmes coulaient. Mais figurez-vous quelque chose de plus singulier encore; j'avais fini par me créer une vie imaginaire; cela a duré quatre ans; il est inutile de vous dire par combien de réflexions, de retours sur moi-même, tout cela est venu. Ce que je voulais vous raconter comme une curiosité, c'est que tous les récits de Louise, toutes les fictions de mes rêves portaient votre ressemblance.

PERDICAN. — Ma ressemblance à moi?

CAMILLE. — Oui, et cela est naturel : vous étiez le seul homme que j'eusse connu. En vérité, je vous ai aimé, Perdican.

PERDICAN. — Quel âge as-tu, Camille?

CAMILLE. — Dix-huit ans.

PERDICAN. — Continue, continue; j'écoute.

CAMILLE. — Il y a deux cents femmes dans notre couvent; un petit nombre de ces femmes ne connaîtra jamais la vie, et tout le reste attend la mort. Plus d'une parmi elles sont sorties du monastère comme j'en sors aujourd'hui, vierges et pleines d'espérances. Elles sont revenues peu de temps après, vieilles et désolées. Tous les jours il en meurt dans nos dortoirs, et tous les jours il en vient de nouvelles prendre la place des mortes sur les matelas de crin. Les étrangers qui nous visitent admirent le calme et l'ordre de la maison; ils regardent attentivement la blancheur de nos voiles, mais ils se demandent pourquoi nous les rabaissons sur nos yeux. Que pensez-vous de ces femmes, Perdican? Ont-elles tort ou ont-elles raison?

PERDICAN. — Je n'en sais rien.

CAMILLE. — Il s'en est trouvé quelques-unes qui me conseillent de rester vierge. Je suis bien aise de vous consulter. Croyez-vous que ces femmes-là auraient mieux fait de prendre un amant et de me conseiller d'en faire autant?

PERDICAN. — Je n'en sais rien.

CAMILLE. — Vous aviez promis de me répondre.

PERDICAN. — J'en suis dispensé tout naturellement; je ne crois pas que ce soit toi qui parles.

CAMILLE. — Cela se peut, il doit y avoir dans toutes mes idées des choses très ridicules. Il se peut bien qu'on m'ait fait la leçon, et que je ne sois qu'un perroquet mal appris. Il y a dans la galerie un petit tableau qui représente un moine courbé sur un missel; à travers les barreaux obscurs de sa cellule glisse un faible rayon de soleil, et on aperçoit une locanda italienne, devant laquelle

danse un chevrier. Lequel de ces deux hommes estimez-vous davantage?

Perdican. — Ni l'un ni l'autre et tous les deux. Ce sont deux hommes de chair et d'os; il y en a un qui lit et un autre qui danse; je n'y vois pas autre chose. Tu as raison de te faire religieuse.

Camille. — Vous me disiez non tout à l'heure.

Perdican. — Ai-je dit non? Cela est possible.

Camille. — Ainsi vous me le conseillez?

Perdican. — Ainsi tu ne crois à rien?

Camille. — Lève la tête, Perdican! quel est l'homme qui ne croit à rien?

Perdican, *se levant*. — En voilà un; je ne crois pas à la vie immortelle. — Ma sœur chérie, les religieuses t'ont donné leur expérience; mais, crois-moi, ce n'est pas la tienne; tu ne mourras pas sans aimer.

Camille. — Je veux aimer, mais je ne veux pas souffrir; je veux aimer d'un amour éternel, et faire des serments qui ne se violent pas. Voilà mon amant. (*Elle montre son crucifix.*)

Perdican. — Cet amant-là n'exclut pas les autres.

Camille. — Pour moi, du moins, il les exclura. Ne souriez pas, Perdican! Il y a dix ans que je ne vous ai vu, et je pars demain. Dans dix autres années, si nous nous revoyons, nous en reparlerons. J'ai voulu ne pas rester dans votre souvenir comme une froide statue; car l'insensibilité mène au point où j'en suis. Écoutez-moi : retournez à la vie, et tant que vous serez heureux, tant que vous aimerez comme on peut aimer sur la terre, oubliez votre sœur Camille; mais s'il vous arrive jamais d'être oublié ou d'oublier vous-même, si l'ange de l'espérance vous abandonne, lorsque vous serez seul avec le vide dans le cœur, pensez à moi, qui prierai pour vous.

Perdican. — Tu es une orgueilleuse; prends garde à toi.

Camille. — Pourquoi?

Perdican. — Tu as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour!

Camille. — Y croyez-vous, vous qui parlez? vous voilà courbé près de moi avec des genoux qui se sont usés sur les tapis de vos maîtresses, et vous n'en savez plus le nom. Vous avez pleuré des larmes de joie et des larmes de désespoir; mais vous saviez que l'eau des sources est plus constante que vos larmes, et qu'elle serait toujours là pour laver vos paupières gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez quand on vous parle de femmes désolées; vous ne croyez pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vivez et qui avez aimé. Qu'est-ce donc

que le monde? Il me semble que vous devez cordialement mépriser les femmes qui vous prennent tel que vous êtes, et qui chassent leur dernier amant pour vous attirer dans leurs bras avec les baisers d'un autre sur les lèvres. Je vous demandais tout à l'heure si vous aviez aimé ; vous m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait : Oui, j'y ai été ; puis qui penserait à aller en Suisse, ou dans le premier pays venu. Est-ce donc une monnaie que votre amour pour qu'il puisse passer ainsi de main en main jusqu'à la mort? Non, ce n'est pas même une monnaie ; car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et dans quelques mains qu'elle passe, elle garde son effigie.

Perdican. — Que tu es belle, Camille, lorsque tes yeux s'animent!

Camille. — Oui, je suis belle, je le sais. Les complimenteurs ne m'apprendront rien; la froide nonne qui coupera mes cheveux pâlira peut-être de sa mutilation ; mais ils ne se changeront pas en bagues et en chaînes pour courir les boudoirs ; il n'en manquera pas un seul sur ma tête lorsque le fer y passera; je ne veux qu'un coup de ciseau, et quand le prêtre qui me bénira me mettra au doigt l'anneau d'or de mon époux céleste, la mèche de cheveux que je lui donnerai pourra lui servir de manteau.

Perdican. — Tu es en colère, en vérité.

Camille. — J'ai eu tort de parler; j'ai ma vie entière sur les lèvres. O Perdican! ne raillez pas, tout cela est triste à mourir.

Perdican. — Pauvre enfant, je te laisse dire, et j'ai bien envie de te répondre un mot. Tu me parles d'une religieuse qui me paraît avoir eu sur toi une influence funeste; tu dis qu'elle a été trompée elle-même et qu'elle est désespérée. Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui tendre la main à travers la grille du parloir, elle ne lui tendrait pas la sienne?

Camille. — Qu'est-ce que vous dites? J'ai mal entendu.

Perdican. — Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non?

Camille. — Je le crois.

Perdican. — Il y a deux cents femmes dans ton monastère, et la plupart ont au fond du cœur des blessures profondes ; elles te les ont fait toucher, et elles ont coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang. Elles ont vécu, n'est-ce pas? et elles t'ont montré avec horreur la route de leur vie; tu t'es signée devant leurs cicatrices comme devant les plaies de Jésus ; elles t'ont fait une place dans leur procession lugubre, et tu te serres contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer

un homme. Es-tu sûre que si l'homme qui passe était celui qui les a trompées, celui pour qui elles pleurent et elles souffrent, celui qu'elles maudissent en priant Dieu, es-tu sûre qu'en le voyant elles ne briseraient pas leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés, et pour presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a meurtries? O mon enfant! sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver? Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente? Elles qui s'assoient près de toi avec leurs têtes branlantes pour verser dans ton oreille leur vieillesse flétrie, elles qui sonnent dans les ruines de ta jeunesse le tocsin de leur désespoir et font sentir à ton sang vermeil la fraîcheur de leurs tombes; sais-tu qui elles sont?

CAMILLE. — Vous me faites peur; la colère vous prend aussi.

PERDICAN. — Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme? Ah! comme elles t'ont fait la leçon! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante! Tu voulais partir sans me serrer la main; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes; tu reniais les jours de ton enfance et le masque de plâtre que les nonnes t'ont placé sur les joues me refusait un baiser de frère; mais ton cœur a battu; il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien! Camille, ces femmes ont bien parlé; elles t'ont mise dans le vrai chemin; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie; mais dis-leur cela de ma part: le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE. — Ni pour moi, n'est-ce pas?

PERDICAN. — Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire: Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et

on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. (*Il sort.*)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Devant le château.

Entrent LE BARON *et* MAITRE BLAZIUS.

LE BARON. — Indépendamment de votre ivrognerie, vous êtes un belître, maître Blazius. Mes valets vous voient entrer furtivement dans l'office, et quand vous êtes convaincu d'avoir volé mes bouteilles de la manière la plus pitoyable, vous croyez vous justifier en accusant ma nièce d'une correspondance secrète.

MAITRE BLAZIUS. — Mais, monseigneur, veuillez vous rappeler...

LE BARON. — Sortez, monsieur l'abbé, et ne reparaissez jamais devant moi ; il est déraisonnable d'agir comme vous le faites, et ma gravité m'oblige à ne vous pardonner de ma vie. (*Il sort; maître Blazius le suit. Entre Perdican.*)

PERDICAN. — Je voudrais bien savoir si je suis amoureux. D'un côté, cette manière d'interroger tant soit peu cavalière, pour une fille de dix-huit ans ; d'un autre, les idées que ces nonnes lui ont fourrées dans la tête auront de la peine à se corriger. De plus, elle doit partir aujourd'hui. Diable ! je l'aime, cela est sûr. Après tout, qui sait ? peut-être elle répétait une leçon, et d'ailleurs il est clair qu'elle ne se soucie pas de moi. D'une autre part, elle a beau être jolie, cela n'empêche pas qu'elle n'ait des manières beaucoup trop décidées, et un ton trop brusque. Je n'ai qu'à n'y plus penser ; il est clair que je ne l'aime pas. Cela est certain qu'elle est jolie ; mais pourquoi cette conversation d'hier ne veut-elle pas me sortir de la tête ? En vérité j'ai passé la nuit à radoter. Où vais-je donc ? — Ah ! je vais au village. (*Il sort.*)

SCÈNE II

Un chemin.

Entre MAITRE BRIDAINE. — Que font-ils maintenant ? Hélas ! voilà midi. — Ils sont à table. Que mangent-ils ? Que ne mangent-ils

pas? J'ai vu la cuisinière traverser le village avec un énorme dindon. L'aide portait les truffes, avec un panier de raisins. (*Entre maître Blazius.*)

MAITRE BLAZIUS. — O disgrâce imprévue! me voilà chassé du château, par conséquent de la salle à manger. Je ne boirai plus le vin de l'office.

MAITRE BRIDAINE. — Je ne verrai plus fumer les plats; je ne chaufferai plus au feu de la noble cheminée mon ventre copieux.

MAITRE BLAZIUS. — Pourquoi une fatale curiosité m'a-t-elle poussé à écouter le dialogue de dame Pluche et de la nièce? Pourquoi ai-je rapporté au baron tout ce que j'ai vu?

MAITRE BRIDAINE. — Pourquoi un vain orgueil m'a-t-il éloigné de ce dîner honorable, où j'étais si bien accueilli? Que m'importait d'être à droite ou à gauche?

MAITRE BLAZIUS. — Hélas! j'étais gris, il faut en convenir, lorsque j'ai fait cette folie.

MAITRE BRIDAINE. — Hélas! le vin m'avait monté à la tête quand j'ai commis cette imprudence.

MAITRE BLAZIUS. — Il me semble que voilà le curé.

MAITRE BRIDAINE. — C'est le gouverneur en personne.

MAITRE BLAZIUS. — Oh! oh! monsieur le curé, que faites-vous là?

MAITRE BRIDAINE. — Moi! je vais dîner. N'y venez-vous pas?

MAITRE BLAZIUS. — Pas aujourd'hui. Hélas! maître Bridaine, intercédez pour moi; le baron m'a chassé. J'ai accusé faussement mademoiselle Camille d'avoir une correspondance secrète, et cependant Dieu m'est témoin que j'ai vu ou que j'ai cru voir dame Pluche dans la luzerne. Je suis perdu, monsieur le curé.

MAITRE BRIDAINE. — Que m'apprenez-vous là?

MAITRE BLAZIUS. — Hélas! hélas! la vérité. Je suis en disgrâce complète pour avoir volé une bouteille.

MAITRE BRIDAINE. — Que parlez-vous, messire, de bouteilles volées à propos d'une luzerne et d'une correspondance?

MAITRE BLAZIUS. — Je vous supplie de plaider ma cause. Je suis honnête, seigneur Bridaine. O digne seigneur Bridaine, je suis votre serviteur!

MAITRE BRIDAINE, *à part.* — O fortune! est-ce un rêve? Je serai donc assis sur toi, ô chaise bienheureuse!

MAITRE BLAZIUS. — Je vous serai reconnaissant d'écouter mon histoire et de vouloir bien m'excuser, brave seigneur, cher curé.

MAITRE BRIDAINE. — Cela m'est impossible, monsieur; il est

midi sonné, et je m'en vais dîner. Si le baron se plaint de vous, c'est votre affaire. Je n'intercède point pour un ivrogne. (*A part.*) Vite, volons à la grille; et toi, mon ventre, arrondis-toi. (*Il sort en courant.*)

MAITRE BLAZIUS, *seul.* — Misérable Pluche, c'est toi qui payeras pour tous; oui, c'est toi qui es la cause de ma ruine, femme déhontée, vile entremetteuse, c'est à toi que je dois cette disgrâce. O sainte Université de Paris! on me traite d'ivrogne! Je suis perdu si je ne saisis une lettre, et si je ne prouve au baron que sa nièce a une correspondance. Je l'ai vue ce matin écrire à son bureau. Patience! voici du nouveau. (*Passe dame Pluche portant une lettre.*) Pluche, donnez-moi cette lettre.

DAME PLUCHE. — Que signifie cela? C'est une lettre de ma maîtresse que je vais mettre à la poste au village.

MAITRE BLAZIUS. — Donnez-la-moi, ou vous êtes morte.

DAME PLUCHE. — Moi, morte! morte! Marie, Jésus, vierge et martyre!

MAITRE BLAZIUS. — Oui, morte, Pluche; donnez-moi ce papier. (*Ils se battent. Entre Perdican.*)

PERDICAN. — Qu'y a-t-il? Que faites-vous, Blazius? Pourquoi violenter cette femme?

DAME PLUCHE. — Rendez-moi la lettre. Il me l'a prise, seigneur, justice!

MAITRE BLAZIUS. — C'est une entremetteuse, seigneur. Cette lettre est un billet doux.

DAME PLUCHE. — C'est une lettre de Camille, seigneur, de votre fiancée.

MAITRE BLAZIUS. — C'est un billet doux à un gardeur de dindons.

DAME PLUCHE. — Tu en as menti, abbé. Apprends cela de moi.

PERDICAN. — Donnez-moi cette lettre; je ne comprends rien à votre dispute; mais, en qualité de fiancé de Camille, je m'arroge le droit de la lire. (*Il lit.*) « A la sœur Louise, au couvent de***. » (*A part.*) Quelle maudite curiosité me saisit malgré moi! Mon cœur bat avec force, et je ne sais ce que j'éprouve. — Retirez-vous, dame Pluche; vous êtes une digne femme et maître Blazius est un sot. Allez dîner; je me charge de remettre cette lettre à la poste. (*Sortent maître Blazius et dame Pluche.*)

PERDICAN, *seul.* — Que ce soit un crime d'ouvrir une lettre, je le sais trop bien pour le faire. Que peut dire Camille à cette sœur? Suis-je donc amoureux? Quel empire a donc pris sur moi cette singulière fille, pour que les trois mots écrits sur cette

adresse me fassent trembler la main? Cela est singulier; Blazius, en se débattant avec la dame Pluche, a fait sauter le cachet. Est-ce un crime de rompre le pli? Bon, je n'y changerai rien. (*Il ouvre la lettre et lit.*)

« Je pars aujourd'hui, ma chère, et tout est arrivé comme je « l'avais prévu. C'est une terrible chose; mais ce pauvre jeune « homme a le poignard dans le cœur; il ne se consolera pas de « m'avoir perdue. Cependant j'ai fait tout au monde pour le « dégoûter de moi. Dieu me pardonnera de l'avoir réduit au déses- « poir par mon refus. Hélas! ma chère, que pouvais-je y faire? « Priez pour moi; nous nous reverrons demain, et pour toujours. « Toute à vous du meilleur de mon âme. CAMILLE. »

Est-il possible? Camille écrit cela? C'est de moi qu'elle parle ainsi! Moi au désespoir de son refus! Eh! bon Dieu! si cela était vrai, on le verrait bien; quelle honte peut-il y avoir à aimer? Elle a fait tout au monde pour me dégoûter, dit-elle, et j'ai le poignard dans le cœur? Quel intérêt peut-elle avoir à inventer un roman pareil? Cette pensée que j'avais cette nuit est-elle donc vraie? O femmes! Cette pauvre Camille a peut-être une grande piété! c'est de bon cœur qu'elle se donne à Dieu, mais elle a résolu et décrété qu'elle me laisserait au désespoir. Cela était convenu entre les bonnes amies avant de partir du couvent. On a décidé que Camille allait revoir son cousin, qu'on voudrait le lui faire épouser, qu'elle refuserait, et que le cousin serait désolé. Cela est si intéressant, une jeune fille qui fait à Dieu le sacrifice du bonheur d'un cousin! Non, non, Camille, je ne t'aime pas, je ne suis pas au désespoir, je n'ai pas le poignard dans le cœur, et je te le prouverai. Oui, tu sauras que j'en aime une autre avant de partir d'ici. Holà! brave homme! (*Entre un paysan.*) Allez au château; dites à la cuisine qu'on envoie un valet porter à mademoiselle Camille le billet que voici. (*Il écrit.*)

LE PAYSAN. — Oui, monseigneur. (*Il sort.*)

PERDICAN. — Maintenant à l'autre. Ah! je suis au désespoir! Holà! Rosette, Rosette! (*Il frappe à une porte.*)

ROSETTE, *ouvrant.* — C'est vous, monseigneur! Entrez, ma mère y est.

PERDICAN. — Mets ton plus beau bonnet, Rosette, et viens avec moi.

ROSETTE. — Où donc?

PERDICAN. — Je te le dirai; demande la permission à ta mère, mais dépêche-toi.

ROSETTE. — Oui, monseigneur. (*Elle entre dans la maison.*)

PERDICAN. — J'ai demandé un nouveau rendez-vous à Camille.

et je suis sûr qu'elle y viendra; mais, par le ciel, elle n'y trouvera pas ce qu'elle compte y trouver. Je veux faire la cour à Rosette devant Camille elle-même.

SCÈNE III

Le petit bois.

Entrent CAMILLE *et* LE PAYSAN.

Le paysan. — Mademoiselle, je vais au château porter une lettre pour vous; faut-il que je vous la donne ou que je la remette à la cuisine, comme me l'a dit le seigneur Perdican?

Camille. — Donne-la-moi.

Le paysan. — Si vous aimez mieux que je la porte au château, ce n'est pas la peine de m'attarder?

Camille. — Je te dis de me la donner.

Le paysan. — Ce qui vous plaira. (*Il donne la lettre.*)

Camille. — Tiens, voilà pour ta peine.

Le paysan. — Grand merci; je m'en vais, n'est-ce pas?

Camille. — Si tu veux.

Le paysan. — Je m'en vais, je m'en vais. (*Il sort.*)

Camille, *lisant.* — Perdican me demande de lui dire adieu, avant de partir, près de la petite fontaine où je l'ai fait venir hier. Que peut-il avoir à me dire? Voilà justement la fontaine, et je suis toute portée. Dois-je accorder ce second rendez-vous? Ah! (*Elle se cache derrière un arbre.*) Voilà Perdican qui approche avec Rosette, ma sœur de lait. Je suppose qu'il va la quitter; je suis bien aise de ne pas avoir l'air d'arriver la première. (*Entrent Perdican et Rosette qui s'assoient.*)

Camille, *cachée, à part.* — Que veut dire cela? Il la fait asseoir près de lui? Me demande-t-il un rendez-vous pour y venir causer avec une autre? Je suis curieuse de savoir ce qu'il lui dit.

Perdican, *à haute voix, de manière que Camille l'entende.* — Je t'aime, Rosette! toi seule au monde, tu n'as rien oublié de nos beaux jours passés; toi seule, tu te souviens de la vie qui n'est plus; prends ta part de ma vie nouvelle; donne-moi ton cœur, chère enfant; voilà le gage de notre amour. (*Il lui pose sa chaîne sur le cou.*)

Rosette. — Vous me donnez votre chaîne d'or?

Perdican. — Regarde à présent cette bague. Lève-toi et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux, dans la source, appuyés l'un sur l'autre? Vois-tu tes beaux yeux près des miens, ta main dans la mienne? Regarde tout cela s'effacer. (*Il*

jette sa bague dans l'eau.) Regarde comme notre image a disparu; la voilà qui revient peu à peu; l'eau qui s'était troublée reprend son équilibre; elle tremble encore; de grands cercles noirs courent à sa surface; patience, nous reparaissons; déjà je distingue de nouveau tes bras enlacés dans les miens; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton joli visage; regarde! c'était une bague que m'avait donnée Camille.

Camille, *à part.* — Il a jeté ma bague dans l'eau!

Perdican. — Sais-tu ce que c'est que l'amour, Rosette? Écoute! le vent se tait; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil que voilà, je t'aime! Tu veux bien de moi, n'est-ce pas? On n'a pas flétri ta jeunesse; on n'a pas infiltré dans ton sang vermeil les restes d'un sang affadi? Tu ne veux pas te faire religieuse; te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme. O Rosette, Rosette! sais-tu ce que c'est que l'amour?

Rosette. — Hélas! monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai.

Perdican. — Oui, comme tu pourras; et tu m'aimeras mieux, tout docteur que je suis et toute paysanne que tu es, que ces pâles statues, fabriquées par les nonnes, qui ont la tête à la place du cœur, et qui sortent des cloîtres pour venir répandre dans la vie l'atmosphère humide de leurs cellules; tu ne sais rien; tu ne lirais pas dans un livre la prière que ta mère t'apprend, comme elle l'a apprise de sa mère; tu ne comprends même pas le sens des paroles que tu répètes, quand tu t'agenouilles au pied de ton lit; mais tu comprends bien que tu pries, et c'est tout ce qu'il faut à Dieu.

Rosette. — Comme vous me parlez, monseigneur!

Perdican. — Tu ne sais pas lire; mais tu sais ce que disent ces bois et ces prairies, ces tièdes rivières, ces beaux champs couverts de moissons, toute cette nature splendide de jeunesse. Tu reconnais tous ces milliers de frères, et moi pour l'un d'entre eux; lève-toi, tu seras ma femme, et nous prendrons racine ensemble dans la sève du monde tout-puissant. (*Il sort avec Rosette.*)

SCÈNE IV

Entre le chœur. — Il se passe assurément quelque chose d'étrange au château; Camille a refusé d'épouser Perdican; elle doit retourner aujourd'hui au couvent dont elle est venue. Mais je crois que le seigneur son cousin s'est consolé avec Rosette.

Hélas! la pauvre fille ne sait pas quel danger elle court en écoutant les discours d'un jeune et galant seigneur.

Dame Pluche, *entrant*. — Vite, vite, qu'on selle mon âne!

Le chœur. — Passerez-vous comme un songe léger, ô vénérable dame! Allez-vous si promptement enfourcher derechef cette pauvre bête qui est si triste de vous porter?

Dame Pluche. — Dieu merci, chère canaille, je ne mourrai pas ici.

Le chœur. — Mourez au loin, Pluche, ma mie; mourez inconnue dans un caveau malsain. Nous ferons des vœux pour votre respectable résurrection.

Dame Pluche. — Voici ma maîtresse qui s'avance. (*A Camille qui entre.*) Chère Camille, tout est prêt pour notre départ; le baron a rendu ses comptes, et mon âne est bâté.

Camille. — Allez au diable, vous et votre âne! je ne partirai pas aujourd'hui. (*Elle sort.*)

Le chœur. — Que veut dire ceci? Dame Pluche est pâle de terreur, ses faux cheveux tentent de se hérisser, sa poitrine siffle avec force et ses doigts s'allongent en se crispant.

Dame Pluche. — Seigneur Jésus! Camille a juré! (*Elle sort.*)

SCÈNE V

Entrent LE BARON *et* MAITRE BRIDAINE.

Maitre Bridaine. — Seigneur, il faut que je vous parle en particulier. Votre fils fait la cour à une fille du village.

Le baron. — C'est absurde, mon ami.

Maitre Bridaine. — Je l'ai vu distinctement passer dans la bruyère en lui donnant le bras; il se penchait à son oreille et lui promettait de l'épouser.

Le baron. — Cela est monstrueux.

Maitre Bridaine. — Soyez-en convaincu; il lui a fait un présent considérable, que la petite a montré à sa mère.

Le baron. — O ciel! considérable, Bridaine? En quoi considérable?

Maitre Bridaine. — Pour le poids et pour la conséquence. C'est la chaîne d'or qu'il portait à son bonnet.

Le baron. — Passons dans mon cabinet; je ne sais à quoi m'en tenir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

La chambre de Camille.

Entrent CAMILLE *et* DAME PLUCHE.

CAMILLE. — Il a pris ma lettre, dites-vous ?

DAME PLUCHE. — Oui, mon enfant; il s'est chargé de la mettre à la poste.

CAMILLE. — Allez au salon, dame Pluche, et faites-moi le plaisir de dire à Perdican que je l'attends ici. (*Dame Pluche sort.*) Il a lu ma lettre, cela est certain; sa scène du bois est une vengeance, comme son amour pour Rosette. Il a voulu me prouver qu'il en aimait une autre que moi, et jouer l'indifférent malgré son dépit. Est-ce qu'il m'aimerait, par hasard ? (*Elle lève la tapisserie.*) Es-tu là, Rosette ?

ROSETTE, *entrant.* — Oui, puis-je entrer ?

CAMILLE. — Écoute-moi, mon enfant; le seigneur Perdican ne te fait-il pas la cour ?

ROSETTE. — Hélas ! oui.

CAMILLE. — Que penses-tu de ce qu'il t'a dit ce matin ?

ROSETTE. — Ce matin ? Où donc ?

CAMILLE. — Ne fais pas l'hypocrite. — Ce matin, à la fontaine, dans le petit bois.

ROSETTE. — Vous m'avez donc vue ?

CAMILLE. — Pauvre innocente ! Non, je ne t'ai pas vue. Il t'a fait de beaux discours, n'est-ce pas ? Gageons qu'il t'a promis de t'épouser.

ROSETTE. — Comment le savez-vous ?

CAMILLE. — Qu'importe comment je le sais ? Crois-tu à ses promesses, Rosette ?

ROSETTE. — Comment n'y croirais-je pas ? il me tromperait donc ? Pourquoi faire ?

CAMILLE. — Perdican ne t'épousera pas, mon enfant.

ROSETTE. — Hélas ! je n'en sais rien.

CAMILLE. — Tu l'aimes, pauvre fille ; il ne t'épousera pas, et la preuve, je vais te la donner; rentre derrière ce rideau, tu n'auras qu'à prêter l'oreille et à venir quand je t'appellerai. (*Rosette sort.*)

CAMILLE, *seule.* — Moi qui croyais faire un acte de vengeance, ferais-je un acte d'humanité ? La pauvre fille a le cœur pris. (*Entre Perdican.*) Bonjour, cousin, asseyez-vous.

PERDICAN. — Quelle toilette, Camille ! A qui en voulez-vous ?

CAMILLE. — A vous, peut-être ; je suis fâchée de n'avoir pu me

rendre au rendez-vous que vous m'avez demandé ; vous aviez quelque chose à me dire ?

PERDICAN, *à part.* — Voilà, sur ma vie, un petit mensonge assez gros pour un agneau sans tache ; je l'ai vue derrière un arbre écouter la conversation. (*Haut.*) Je n'ai rien à vous dire qu'un adieu, Camille ; je croyais que vous partiez ; cependant votre cheval est à l'écurie, et vous n'avez pas l'air d'être en robe de voyage.

CAMILLE. — J'aime la discussion ; je ne suis pas bien sûre de ne pas avoir eu envie de me quereller encore avec vous.

PERDICAN. — A quoi sert de se quereller, quand le raccommodement est impossible ? Le plaisir des disputes, c'est de faire la paix.

CAMILLE. — Êtes-vous convaincu que je ne veuille pas la faire ?

PERDICAN. — Ne raillez pas : je ne suis pas de force à vous répondre.

CAMILLE. — Je voudrais qu'on me fît la cour ; je ne sais si c'est que j'ai une robe neuve, mais j'ai envie de m'amuser. Vous m'avez proposé d'aller au village, allons-y, je veux bien ; mettons-nous en bateau ; j'ai envie d'aller dîner sur l'herbe, ou de faire une promenade dans la forêt. Fera-t-il clair de lune, ce soir ? Cela est singulier, vous n'avez plus au doigt la bague que je vous ai donnée ?

PERDICAN. — Je l'ai perdue.

CAMILLE. — C'est pour cela que je l'ai trouvée ; tenez, Perdican, la voilà.

PERDICAN. — Est-ce possible ? Où l'avez-vous trouvée ?

CAMILLE. — Vous regardez si mes mains sont mouillées, n'est-ce pas ? En vérité, j'ai gâté ma robe de couvent pour retirer ce petit hochet d'enfant de la fontaine. Voilà pourquoi j'en ai mis une autre, et, je vous dis, cela m'a changée ; mettez donc cela à votre doigt.

PERDICAN. — Tu as retiré cette bague de l'eau, Camille, au risque de te précipiter ? Est-ce un songe ? La voilà ; c'est toi qui me la mets au doigt ! Ah ! Camille, pourquoi me le rends-tu, ce triste gage d'un bonheur qui n'est plus ? Parle, coquette et imprudente fille, pourquoi pars-tu ? pourquoi restes-tu ? Pourquoi, d'une heure à l'autre, changes-tu d'apparence et de couleur, comme la pierre de cette bague à chaque rayon du soleil ?

CAMILLE. — Connaissez-vous le cœur des femmes, Perdican ? Êtes-vous sûr de leur inconstance, et savez-vous si elles changent réellement de pensée en changeant quelquefois de langage ? Il y en a qui disent que non. Sans doute, il nous faut souvent

jouer un rôle, souvent mentir; vous voyez que je suis franche; mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme, lorsque sa langue ment? Avez-vous bien réfléchi à la nature de cet être faible et violent, à la rigueur avec laquelle on le juge, aux principes qu'on lui impose? Et qui sait si, forcée à tromper par le monde, la tête de ce petit être sans cervelle ne peut pas y prendre plaisir et mentir quelquefois par passe-temps, par folie, comme elle ment par nécessité?

Perdican. — Je n'entends rien à tout cela, et je ne mens jamais. Je t'aime, Camille, voilà tout ce que je sais.

Camille. — Vous dites que vous m'aimez, et vous ne mentez jamais.

Perdican. — Jamais.

Camille. — En voilà une qui dit pourtant que cela vous arrive quelquefois. (*Elle lève la tapisserie; Rosette paraît au fond évanouie sur une chaise.*) Que répondrez-vous à cette enfant, Perdican, lorsqu'elle vous demandera compte de vos paroles? Si vous ne mentez jamais, d'où vient donc qu'elle s'est évanouie en vous entendant dire que vous m'aimez? Je vous laisse avec elle; tâchez de la faire revenir. (*Elle veut sortir.*)

Perdican. — Un instant, Camille, écoutez-moi.

Camille. — Que voulez-vous me dire? c'est à Rosette qu'il faut parler. Je ne vous aime pas, moi; je n'ai pas été chercher par dépit cette malheureuse enfant au fond de sa chaumière, pour en faire un appât, un jouet; je n'ai pas répété imprudemment devant elle des paroles brûlantes adressées à une autre; je n'ai pas feint de jeter au vent pour elle le souvenir d'une amitié chérie; je ne lui ai pas mis ma chaîne au cou; je ne lui ai pas dit que je l'épouserais.

Perdican. — Écoutez-moi, écoutez-moi!

Camille. — N'as-tu pas souri tout à l'heure quand je t'ai dit que je n'avais pu aller à la fontaine? Eh bien! oui, j'y étais et j'ai tout entendu; mais, Dieu m'en est témoin, je ne voudrais pas y avoir parlé comme toi. Que feras-tu de cette fille-là, maintenant, quand elle viendra, avec tes baisers ardents sur les lèvres, te montrer en pleurant la blessure que tu lui as faite? Tu as voulu te venger de moi, n'est-ce pas, et me punir d'une lettre écrite à mon couvent? tu as voulu me lancer à tout prix quelque trait qui pût m'atteindre, et tu comptais pour rien que ta flèche empoisonnée traversât cette enfant, pourvu qu'elle me frappât derrière elle. Je m'étais vantée de t'avoir inspiré quelque amour, de te laisser quelque regret. Cela t'a blessé dans ton noble orgueil? Eh bien! apprends-le de moi, tu m'aimes, entends-tu: mais tu épouseras cette fille, ou tu n'es qu'un lâche!

PERDICAN. — Oui, je l'épouserai.

CAMILLE. — Et tu feras bien.

PERDICAN. — Très bien, et beaucoup mieux qu'en t'épousant toi-même. Qu'y a-t-il, Camille, qui t'échauffe si fort? cette enfant s'est évanouie; nous la ferons bien revenir, il ne faut pour cela qu'un flacon de vinaigre; tu as voulu me prouver que j'avais menti une fois dans ma vie; cela est possible, mais je te trouve hardie de décider à quel instant. Viens, aide-moi à secourir Rosette. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII

LE BARON *et* CAMILLE.

LE BARON. — Si cela se fait, je deviendrai fou.

CAMILLE. — Employez votre autorité.

LE BARON. — Je deviendrai fou, et je refuserai mon consentement, voilà qui est certain.

CAMILLE. — Vous devriez lui parler et lui faire entendre raison.

LE BARON. — Cela me jettera dans le désespoir pour tout le carnaval, et je ne paraîtrai pas une fois à la cour. C'est un mariage disproportionné. Jamais on n'a entendu parler d'épouser la sœur de lait de sa cousine; cela passe toute espèce de bornes.

CAMILLE. — Faites-le appeler, et dites-lui nettement que ce mariage vous déplaît. Croyez-moi, c'est une folie, et il ne résistera pas.

LE BARON. — Je serai vêtu de noir cet hiver, tenez-le pour assuré.

CAMILLE. — Mais parlez-lui, au nom du ciel! C'est un coup de tête qu'il a fait; peut-être n'est-il déjà plus temps; s'il en a parlé, il le fera.

LE BARON. — Je vais m'enfermer pour m'abandonner à ma douleur. Dites-lui, s'il me demande, que je suis enfermé, et que je m'abandonne à ma douleur de le voir épouser une fille sans nom. (*Il sort.*)

CAMILLE. — Ne trouverai-je pas ici un homme de cœur? En vérité, quand on en cherche, on est effrayé de sa solitude. (*Entre Perdican.*) Eh bien? cousin, à quand le mariage?

PERDICAN. — Le plus tôt possible; j'ai déjà parlé au notaire, au curé et à tous les paysans.

CAMILLE. — Vous comptez donc réellement que vous épouserez Rosette?

PERDICAN. — Assurément.

CAMILLE. — Qu'en dira votre père?

Perdican. — Tout ce qu'il voudra ; il me plaît d'épouser cette fille : c'est une idée que je vous dois, et je m'y tiens. Faut-il vous répéter les lieux communs les plus rebattus sur sa naissance et sur la mienne ? Elle est jeune et jolie, et elle m'aime ; c'est plus qu'il n'en faut pour être trois fois heureux. Qu'elle ait de l'esprit ou qu'elle n'en ait pas, j'aurais pu trouver pire. On criera, on raillera ; je m'en lave les mains.

Camille. — Il n'y a rien là de risible : vous faites très bien de l'épouser. Mais je suis fâchée pour vous d'une chose : c'est qu'on dira que vous l'avez fait par dépit.

Perdican. — Vous êtes fâchée de cela ? Oh ! que non.

Camille. — Si, j'en suis vraiment fâchée pour vous. Cela fait du tort à un jeune homme de ne pouvoir résister à un moment de dépit.

Perdican. — Soyez-en donc fâchée ; quant à moi, cela m'est bien égal.

Camille. — Mais vous n'y pensez pas ; c'est une fille de rien.

Perdican. — Elle sera donc de quelque chose, lorsqu'elle sera ma femme.

Camille. — Elle vous ennuiera avant que le notaire ait mis son habit neuf et ses souliers pour venir ici ; le cœur vous lèvera au repas de noces, et le soir de la fête vous lui ferez couper les mains et les pieds, comme dans les contes arabes, parce qu'elle sentira le ragoût.

Perdican. — Vous verrez que non. Vous ne me connaissez pas ; quand une femme est douce et sensible, fraîche, bonne et belle, je suis capable de me contenter de cela, oui, en vérité, jusqu'à ne pas me soucier de savoir si elle parle latin.

Camille. — Il est à regretter qu'on ait dépensé tant d'argent pour vous l'apprendre ; c'est trois mille écus de perdus.

Perdican. — Oui ; on aurait mieux fait de les donner aux pauvres.

Camille. — Ce sera vous qui vous en chargerez, du moins pour les pauvres d'esprit.

Perdican. — Et ils me donneront en échange le royaume des cieux, car il est à eux.

Camille. — Combien de temps durera cette plaisanterie ?

Perdican. — Quelle plaisanterie ?

Camille. — Votre mariage avec Rosette.

Perdican. — Bien peu de temps ; Dieu n'a pas fait de l'homme une œuvre de durée : trente ou quarante ans, tout au plus.

Camille. — Je suis curieuse de danser à vos noces !

Perdican. — Écoutez-moi, Camille, voilà un ton de persiflage qui est hors de propos.

CAMILLE. — Il me plaît trop pour que je le quitte.

PERDICAN. — Je vous quitte donc vous-même, car j'en ai tout à l'heure assez.

CAMILLE. — Allez-vous chez votre épousée?

PERDICAN. — Oui, j'y vais de ce pas.

CAMILLE. — Donnez-moi donc le bras; j'y vais aussi. (*Entre Rosette.*)

PERDICAN. — Te voilà, mon enfant! Viens, je veux te présenter à mon père.

ROSETTE, *se mettant à genoux.* — Monseigneur, je viens vous demander une grâce. Tous les gens du village à qui j'ai parlé ce matin m'ont dit que vous aimiez votre cousine, et que vous ne m'avez fait la cour que pour vous divertir tous deux; on se moque de moi quand je passe, et je ne pourrai plus trouver de mari dans le pays, après avoir servi de risée à tout le monde. Permettez-moi de vous rendre le collier que vous m'avez donné et de vivre en paix chez ma mère.

CAMILLE. — Tu es une bonne fille, Rosette; garde ce collier, c'est moi qui te le donne, et mon cousin prendra le mien à la place. Quant à un mari, n'en sois pas embarrassée, je me charge de t'en trouver un.

PERDICAN. — Cela n'est pas difficile, en effet. Allons, Rosette, viens, que je te mène à mon père.

CAMILLE. — Pourquoi? Cela est inutile.

PERDICAN. — Oui, vous avez raison, mon père nous recevrait mal; il faut laisser passer le premier moment de surprise qu'il a éprouvée. Viens avec moi, nous retournerons sur la place. Je trouve plaisant qu'on dise que je ne t'aime pas quand je t'épouse. Pardieu! nous les ferons bien taire. (*Il sort avec Rosette.*)

CAMILLE. — Que se passe-t-il donc en moi? Il l'emmène d'un air bien tranquille. Cela est singulier : il me semble que la tête me tourne. Est-ce qu'il l'épouserait tout de bon? Holà! dame Pluche, dame Pluche! N'y a-t-il donc personne ici? (*Entre un valet.*) Courez après le seigneur Perdican; dites-lui vite qu'il remonte ici, j'ai à lui parler. (*Le valet sort.*) Mais qu'est-ce donc que tout cela? Je n'en puis plus, mes pieds refusent de me soutenir. (*Rentre Perdican.*)

PERDICAN. — Vous m'avez demandé, Camille?

CAMILLE. — Non, — non.

PERDICAN. — En vérité, vous voilà pâle; qu'avez-vous à me dire? Vous m'avez fait rappeler pour me parler?

CAMILLE. — Non, non! — O Seigneur Dieu! (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

Un oratoire.

Entre CAMILLE, *elle se jette au pied de l'autel.* — M'avez-vous abandonnée, ô mon Dieu? Vous le savez, lorsque je suis venue, j'avais juré de vous être fidèle; quand j'ai refusé de devenir l'épouse d'un autre que vous, j'ai cru parler sincèrement devant vous et ma conscience; vous le savez, mon père; ne voulez-vous donc plus de moi? Oh! pourquoi faites-vous mentir la vérité elle-même? Pourquoi suis-je si faible? Ah! malheureuse, je ne puis plus prier. (*Entre Perdican.*)

PERDICAN. — Orgueil! le plus fatal des conseillers humains, qu'es-tu venu faire entre cette fille et moi? La voilà pâle et effrayée, qui presse sur les dalles insensibles son cœur et son visage. Elle aurait pu m'aimer, et nous étions nés l'un pour l'autre; qu'es-tu venu faire sur nos lèvres, orgueil, lorsque nos mains allaient se joindre?

CAMILLE. — Qui m'a suivie? Qui parle sous cette voûte? Est-ce toi, Perdican?

PERDICAN. — Insensés que nous sommes! nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait, Camille? Quelles vaines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux! Lequel de nous a voulu tromper l'autre? Hélas! cette vie est elle-même un si pénible rêve! pourquoi encore y mêler les nôtres? O mon Dieu! le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste, tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abime, cet inestimable joyau; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet. Le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon! il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser! Il a bien fallu que nous nous fissions du mal, car nous sommes des hommes! O insensés! nous nous aimons. (*Il la prend dans ses bras.*)

CAMILLE. — Oui, nous nous aimons, Perdican; laisse-moi le sentir sur ton cœur. Ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas; il veut bien que je t'aime; il y a quinze ans qu'il le sait.

PERDICAN. — Chère créature, tu es à moi! (*Il l'embrasse; on entend un grand cri derrière l'autel.*)

CAMILLE. — C'est la voix de ma sœur de lait.

PERDICAN. — Comment est-elle ici? Je l'avais laissée dans l'escalier, lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE. — Entrons dans cette galerie; c'est là qu'on a crié.

PERDICAN. — Je ne sais ce que j'éprouve; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMILLE. — La pauvre enfant nous a sans doute épiés; elle s'est encore évanouie; viens, portons-lui secours; hélas! tout cela est cruel.

PERDICAN. — Non, en vérité, je n'entrerai pas; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener. (*Camille sort.*) Je vous en supplie, mon Dieu! ne faites pas de moi un meurtrier! Vous voyez ce qui se passe; nous sommes deux enfants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort; mais notre cœur est pur; ne tuez pas Rosette, Dieu juste! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute; elle est jeune, elle sera heureuse; ne faites pas cela, ô Dieu! vous pouvez bénir encore quatre de vos enfants. Eh bien! Camille, qu'y a-t-il? (*Camille rentre.*)

CAMILLE. — Elle est morte. Adieu, Perdican!





BARBERINE

Comédie en trois actes, publiée en 1835.

PERSONNAGES

Béatrix d'Aragon, reine de Hongrie.
Le comte Ulric, gentilhomme bohémien.
Astolphe de Rosemberg, jeune baron hongrois.
Le chevalier Uladislas, chevalier de fortune.
Polacco, marchand ambulant.
Barberine, femme d'Ulric.
Kalékairi, jeune suivante turque.
Courtisans, etc.

La scène est en Hongrie.

ACTE PREMIER

Une route devant une hôtellerie. Un château gothique au fond, dans les montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSEMBERG, L'HOTELIER.

Rosemberg. — Comment! point de logis pour moi! point d'écurie pour mes chevaux! une grange! une misérable grange!

L'hotelier. — J'en suis bien désolé, monsieur.

Rosemberg. — A qui parles-tu par hasard?

L'hotelier. — Excusez-moi, mon beau jeune seigneur. Si cela ne dépendait que de ma volonté, toute ma pauvre maison serait bien à votre service! — mais vous n'ignorez pas que cette hôtellerie est sur la route d'Albe Royale, l'auguste séjour de nos rois, où depuis un temps immémorial on les couronne et on les enterre.

Rosemberg. — Je le sais bien, puisque j'y vais!

L'hotelier. — Bonté du ciel! vous allez faire la guerre?

Rosemberg. — Adresse tes questions à mes palefreniers, et songe à me donner tout d'abord la meilleure chambre de ton vilain taudis.

L'hotelier. — Hé! monseigneur, c'est impossible! il y a au premier quatre barons moraves; au second, une dame de la Transylvanie, et au troisième, dans une petite chambre, un comte bohémien, monseigneur, avec sa femme, qui est bien jolie.

Rosemberg. — Mets-les à la porte.

L'hotelier. — Ah! mon cher seigneur, vous ne voudriez pas être la cause de la ruine d'un pauvre homme. Depuis que nous sommes en guerre avec les Turcs, si vous saviez le monde qui passe par ici!

Rosemberg. — Eh! que m'importent ces gens-là? dis-leur que je me nomme Astolphe de Rosemberg.

L'hotelier. — Cela se peut bien, monseigneur, mais ce n'est pas une raison...

Rosemberg. — Tu fais l'insolent, je suppose. Si je lève une fois ma cravache...

L'hotelier. — Ce n'est pas l'action d'un gentilhomme de maltraiter les honnêtes gens.

Rosemberg, *le menaçant.* — Ah! tu raisonnes?... je t'apprendrai...

SCÈNE II

Les mêmes. Quelques valets accourent.

LE CHEVALIER ULADISLAS *sort de l'hôtellerie.*

Le chevalier, *sur le pas de la porte.* — Qu'est-ce, messieurs? Qu'y a-t-il donc?

L'hotelier. — Je vous prends à témoin, monsieur le chevalier. Ce jeune seigneur me cherche querelle, parce que mon hôtellerie est pleine.

Rosemberg. — Je te cherche querelle, manant! Querelle... à un homme de ton espèce?

L'hotelier. — Un homme, monsieur, de quelque espèce qu'il soit, a toujours une espèce de dos, et si on vient lui administrer une espèce de coup de bâton...

Le chevalier, *s'avançant, à l'hôtelier.* — Ne te fâche pas, ne t'effraye pas; je vais accommoder les choses. (*A Rosemberg.*) Seigneur, je vous salue. Vous allez à la cour du roi de Hongrie? (*L'hôtelier et les valets se retirent.*)

AUTOGRAPHE DE A. DE MUSSET

(Collection de M. Piat.)

FRAGMENT DE LA « SERVANTE DU ROI », TRAGÉDIE ÉCRITE A L'INTENTION DE RACHEL ET QUI NE FUT JAMAIS ACHEVÉE (PERSONNAGES EN SCÈNE : FRÉDÉGONDE ET LE ROI.)

Rosemberg. — Oui, chevalier, c'est mon début, et je suis fort pressé d'arriver.

Le chevalier. — Et vous vous plaignez, à ce que je vois, de trouver la route encombrée.

Rosemberg. — Mais oui, cela ne m'amuse pas.

Le chevalier. — Il est vrai que cette petite affaire que nous avons avec les mécréants nous attire à la cour un fort gros flot de monde. Il est peu de gens de cœur qui ne veuillent s'en mêler, et moi-même j'y ai pris part. C'est ce qui rend nos abords difficiles.

Rosemberg. — Oh! mon Dieu! je ne comptais pas rester longtemps dans cette masure. C'est le ton de ce drôle qui m'a irrité.

Le chevalier. — S'il en est ainsi, seigneur...

Rosemberg. — Rosemberg.

Le chevalier. — Seigneur Rosemberg, on me nomme le chevalier Uladislas. Il ne m'appartient pas de faire mon propre éloge, mais pour peu que vous soyez instruit de ce qui se fait dans nos armées, mon nom doit vous être connu. Le vôtre ne m'est pas nouveau. J'ai vu des Rosemberg à Baden. (*Rosemberg salue.*) Si donc vous n'êtes ici qu'en passant.

Rosemberg. — Oui, seulement pour déjeuner et faire rafraîchir les chevaux.

Le chevalier. — J'étais à table, et je mangeais un excellent poisson du lac Balaton, lorsque le bruit de votre voix est venu frapper mes oreilles. Si le voisinage de mes hommes d'armes et la compagnie d'un vieux capitaine ne sont pas choses qui vous épouvantent, je vous offre de grand cœur une place à notre repas.

Rosemberg. — J'accepte votre offre avec empressement, et je le tiens à grand honneur.

Le chevalier. — Veuillez donc entrer, je vous prie. Un bon plat cuit à point est comme une jolie femme; cela n'attend pas.

Rosemberg. — Je le sais bien. Peste! à propos de jolie femme... (*Ulric et Barberine entrent par une autre porte de l'auberge.*) Il me semble qu'en voilà une...

Le chevalier. — Vous n'avez pas mauvais goût, jeune homme.

Rosemberg. — A moins d'être aveugle... La connaissez-vous?

Le chevalier. — Si je la connais? assurément. C'est la femme d'un gentilhomme bohémien. Venez, venez, je vous conterai cela. (*Ils entrent dans la maison.*)

SCÈNE III

ULRIC, BARBERINE, *appuyée sur son bras.*

BARBERINE. — Il faut donc vous quitter ici!

ULRIC. — Pour peu de temps : je reviendrai bientôt.

BARBERINE. — Il faut donc vous laisser partir et retourner dans ce vieux château, où je suis si seule à vous attendre!

ULRIC. — Je vais voir votre oncle, ma chère. Pourquoi cette tristesse aujourd'hui?

BARBERINE. — C'est à vous qu'il faut le demander. Vous reviendrez bientôt, dites-vous? S'il en est ainsi, je ne suis pas triste. Mais ne l'êtes-vous pas vous-même?

ULRIC. — Quand le ciel est ainsi chargé de pluie ou de brouillard, je ne sais que devenir.

BARBERINE. — Mon cher seigneur, je vous demande une grâce.

ULRIC. — Quel hiver! quel hiver s'apprête! quels chemins! quel temps! la nature se resserre en frissonnant, comme si tout ce qui vit allait mourir.

BARBERINE. — Je vous prie d'abord de m'écouter, et en second lieu de me faire une grâce.

ULRIC. — Que veux-tu, mon âme? pardonne-moi; je ne sais ce que j'ai aujourd'hui.

BARBERINE. — Ni moi non plus, je ne sais ce que tu as, et la grâce que vous me ferez, Ulric, c'est de le dire à votre femme.

ULRIC. — Eh! mon Dieu! je n'ai rien à te dire, aucun secret.

BARBERINE. — Je ne suis pas une Porcia; je ne me ferai pas une piqûre d'épingle pour prouver que je suis courageuse. Mais tu n'es pas non plus un Brutus, et tu n'as pas envie de tuer notre bon roi Mathias Corvin. Écoute, il n'y aura pas pour cela de grandes paroles, ni de serments, ni même besoin de me mettre à genoux. Tu as du chagrin. Viens près de moi; voici ma main, — c'est le vrai chemin de mon cœur, et le tien y viendra si je l'appelle.

ULRIC. — Comme tu me le demandes naïvement, je te répondrai de même. Ton père n'était pas riche; le mien l'était, mais il a dissipé ses biens. Nous voilà tous deux, mariés bien jeunes, et nous possédons de grands titres, mais bien peu avec. Je me chagrine de n'avoir pas de quoi te rendre heureuse et riche, comme Dieu t'a rendue bonne et belle. Notre revenu est si médiocre! et cependant je ne veux pas l'augmenter en laissant pâtir nos fermiers. Ils ne payeront jamais, de mon vivant, plus qu'ils ne payaient à mon père. Je pense à me mettre au service du roi et à aller à la cour.

Barberine. — C'est en effet un bon parti à prendre. Le roi n'a jamais mal reçu un gentilhomme de mérite ; la fortune ne se fait point attendre de lui quand on te ressemble.

Ulric. — C'est vrai ; mais si je pars, il faut que je te laisse ici, car pour quitter cette maison où nous vivons à si grand'peine, il faut être sûr de pouvoir vivre ailleurs, et je ne puis me décider à te laisser seule.

Barberine. — Pourquoi?

Ulric. — Tu me demandes pourquoi? et que fais-tu donc maintenant? ne viens-tu pas de m'arracher un secret que j'avais résolu de cacher? et que t'a-t-il fallu pour cela, un sourire.

Barberine. — Tu es jaloux?

Ulric. — Non, mon amour, mais vous êtes belle. Que feras-tu si je m'en vais? tous les seigneurs des environs ne vont-ils pas rôder par les chemins? et moi, qui m'en irai si loin courir après une ombre, ne perdrai-je pas le sommeil? Ah! Barberine, loin des yeux, loin du cœur.

Barberine. — Écoute; Dieu m'est témoin que je me contenterais toute ma vie de ce vieux château et du peu de terres que nous avons, s'il te plaisait d'y vivre avec moi. Je me lève, je vais à l'office, à la basse-cour, je prépare ton repas, je t'accompagne à l'église, je te lis une page, je couds une aiguillée, et je m'endors contente sur ton cœur.

Ulric. — Ange que tu es!

Barberine. — Je suis un ange, mais un ange femme ; c'est-à-dire que si j'avais une paire de chevaux, nous irions avec à la messe. Je ne serais pas fâchée non plus que mon bonnet fût doré, que ma jupe fût moins courte, et que cela fît enrager les voisins. Je t'assure que rien ne nous rend légères, nous autres, comme une douzaine d'aunes de velours qui nous traînent derrière les pieds.

Ulric. — Eh bien donc?

Barberine. — Eh bien donc! le roi Mathias ne peut manquer de te bien recevoir, ni toi de faire fortune à sa cour. Je te conseille d'y aller. Si je ne peux pas t'y suivre, — eh bien! comme je t'ai tendu tout à l'heure une main pour te demander le secret de ton cœur, ainsi, Ulric, je te la tends encore, et je te jure que je te serai fidèle.

Ulric. — Voici la mienne.

Barberine. — Celui qui sait aimer peut seul savoir combien on l'aime. Fais seller ton cheval. Pars seul, et toutes les fois que tu douteras de ta femme, pense que ta femme est assise à ta porte, qu'elle regarde la route, et qu'elle ne doute pas de toi. Viens, mon ami, Ludwig nous attend.

SCÈNE IV

LE CHEVALIER, ROSEMBERG.

Rosemberg. — Je ne connais rien de plus agréable, après qu'on a bien déjeuné, que de s'asseoir en plein air avec des personnes d'esprit et de causer librement des femmes sur un ton convenable.

Le chevalier. — Vous êtes recommandé à la reine?

Rosemberg. — Oui, j'espère être bien reçu. (*Ils s'assoient.*)

Le chevalier. — Ne doutez pas du succès, et vous en aurez. — Pendant la dernière guerre que nous fîmes contre les Turcs, sous le voïvode de Transylvanie, je rencontrai un soir, dans une forêt profonde, une jeune fille égarée.

Rosemberg. — Quel était le nom de la forêt?

Le chevalier. — C'était une certaine forêt sur les bords de la mer Caspienne.

Rosemberg. — Je ne la connais pas, même par les livres.

Le chevalier. — Cette pauvre fille était attaquée par trois brigands couverts de fer depuis les pieds jusqu'à la tête et montés sur des chevaux excellents.

Rosemberg. — A quel point vos paroles m'intéressent : je suis tout oreilles.

Le chevalier. — Je mis pied à terre, et, tirant mon épée, je leur ordonnai de s'éloigner. Permettez-moi de ne pas faire mon éloge; vous comprenez que je fus forcé de les tuer tous les trois. Après un combat des plus sanglants...

Rosemberg. — Reçûtes-vous quelques blessures?

Le chevalier. — L'un d'eux seulement faillit me percer de sa lance; mais, l'ayant évitée, je lui déchargeai sur la tête un coup d'épée si violent qu'il tomba raide mort. M'approchant aussitôt de la jeune fille, je reconnus en elle une princesse qu'il m'est impossible de vous nommer.

Rosemberg. — Je comprends vos raisons et me garderai bien d'insister. La discrétion est un principe pour tout homme qui sait son monde.

Le chevalier. — De quelles faveurs elle m'honora, je ne vous le dirai pas davantage. Je la reconduisis chez elle, et elle m'accorda un rendez-vous pour le lendemain; mais le roi son père l'ayant promise en mariage au pacha de Caramanie, il était fort difficile que nous pussions nous voir en secret. Indépendamment de soixante eunuques qui veillaient jour et nuit sur elle, on l'avait confiée, depuis son enfance, à un géant nommé Molock.

ROSEMBERG. — Garçon ! apportez-moi un verre de tokay.

LE CHEVALIER. — Vous concevez quelle entreprise ! Pénétrer dans un château inaccessible, construit sur un rocher battu par les flots et entouré d'une pareille garde ! Voici, seigneur Rosemberg, ce que j'imaginai. Prêtez-moi, je vous prie, votre attention.

ROSEMBERG. — Sainte Vierge ! le feu me monte à la tête !

LE CHEVALIER. — Je pris une barque et gagnai le large. Là, m'étant précipité dans les flots au moyen d'un certain talisman que m'avait donné un sorcier bohémien de mes amis, je fus rejeté sur le rivage, semblable en tout à un noyé. C'était à l'heure où le géant Molock faisait sa ronde autour des remparts ; il me trouva étendu sur le sable et me transporta dans son lit.

ROSEMBERG. — Je devine déjà ; c'est admirable.

LE CHEVALIER. — On me prodigua des secours. Quant à moi, les yeux à demi fermés, je n'attendais que le moment où je serais seul avec le géant. Aussitôt, me jetant sur lui, je le saisis par la jambe droite et le lançai dans la mer.

ROSEMBERG. — Je frissonne... Le cœur me bat.

LE CHEVALIER. — J'avoue que je courus quelque danger ; car, au bruit de sa chute, les soixante eunuques accoururent, le sabre à la main ; mais j'avais eu le temps de me rejeter sur le lit et paraissais profondément endormi. Loin de concevoir aucun soupçon, ils me laissèrent dans la chambre avec une des femmes de la princesse pour me veiller. Alors, tirant de mon sein une fiole et un poignard, j'ordonnai à cette femme de me suivre, dans le temps que les eunuques étaient tous à souper : Prenez ce breuvage, lui dis-je, et mêlez-le adroitement dans leur vin, sinon je vous poignarde tout à l'heure. — Elle m'obéit sans oser dire un mot, et bientôt les eunuques s'étant assoupis par l'effet du breuvage, je demeurai maître du château. Je m'en fus droit à l'appartement des femmes. Je les trouvai prêtes à se mettre au lit ; mais, ne voulant leur faire aucun mal, je me contentai de les enfermer dans leurs chambres et d'en prendre sur moi les clefs, qui étaient au nombre de six-vingts. Alors toutes les difficultés étant levées, je me rendis chez la princesse. A peine au seuil de sa porte, je mis un genou en terre : Reine de mon cœur, lui dis-je avec le ton du plus profond respect... Mais, pardonnez, seigneur Rosemberg, je suis forcé de m'arrêter, la modestie m'en fait un devoir.

ROSEMBERG. — Non, je le vois, rien ne peut vous résister ! Ah ! qu'il me tarde d'être à la cour ! Mais ces breuvages inconnus, ces mystérieux talismans, où les trouverai-je, seigneur chevalier ?

Le chevalier. — Cela est difficile; cependant je vous ferai une confidence : tenez, si vous avez de l'argent, c'est le meilleur talisman que vous puissiez trouver.

Rosemberg. — Dieu merci ! je n'en manque pas; mon père est le plus riche seigneur du pays. La veille de mon départ il m'a donné une bonne somme, et ma tante Béatrix, qui pleurait, m'a aussi glissé dans la main une jolie bourse qu'elle a brodée. Mes chevaux sont gras et bien nourris, mes valets bien vêtus, et je ne suis pas mal tourné.

Le chevalier. — C'est à merveille, et il n'en faut pas davantage.

Rosemberg. — Le pire de l'affaire, c'est que je ne sais rien; non, je ne puis rien retenir par cœur. Les mains me tremblent à propos de tout quand je parle aux femmes.

Le chevalier. — Videz donc votre verre. Pour réussir dans le monde, seigneur Rosemberg, retenez bien ces trois maximes : Voir, c'est savoir; vouloir, c'est pouvoir; oser, c'est avoir.

Rosemberg. — Il faut que je prenne cela par écrit. Les mots me paraissent hardis et sonores. J'avoue pourtant que je ne les comprends pas bien.

Le chevalier. — Si vous voulez d'abord plaire aux femmes, et c'est la première chose à faire, lorsqu'on veut faire quelque chose, observez avec elles le plus profond respect. Traitez-les toutes (sans exception) ni plus ni moins que des divinités. Vous pouvez, il est vrai, si cela vous plaît, dire hautement aux autres hommes que de ces mêmes femmes vous n'en faites aucun cas; mais seulement d'une manière générale, et sans jamais médire d'une seule plutôt que du reste. Quand vous serez assis près d'une blonde pâle, sur le coin d'un sofa, et que vous la verrez s'appuyer mollement sur les coussins, tenez-vous à distance, jouez avec le coin de son écharpe, et dites-lui que vous avez un profond chagrin. Près d'une brune, si elle est vive et enjouée, prenez l'apparence d'un homme résolu, parlez-lui à l'oreille, et si le bout de votre moustache vient à lui effleurer la joue, ce n'est pas un grand mal; mais à toute femme, règle générale, dites qu'elle a dans le cœur une perle enchâssée, et que tous les maux ne sont rien si elle se laisse serrer le bout des doigts. Que toutes vos façons près d'elle ressemblent à ces valets polis qui sont couverts de livrées splendides : en un mot, distinguez toujours scrupuleusement ces deux parts de la vie, la forme et le fond; — voilà la grande affaire. Ainsi vous remplirez la première maxime : Voir, c'est savoir, — et vous passerez pour expérimenté.

Rosemberg. — Continuez, de grâce; je me sens tout autre, et je bénis en moi-même le hasard qui m'a fait vous rencontrer dans cette auberge.

Le chevalier. — Quand une fois vous aurez bien prouvé aux femmes que vous vous moquez d'elles avec la plus grande politesse et un respect infini, attaquez les hommes. Je n'entends pas par là qu'il faille vous en prendre à eux; tout au contraire, n'ayez jamais l'air de vous occuper ni de ce qu'ils disent, ni de ce qu'ils font. Soyez toujours poli, mais paraissez indifférent. Faites-vous rare, on vous aimera, — c'est un proverbe des Turcs. Par là, vous gagnerez un grand avantage. A force de passer partout en silence et d'un air dégagé, on vous regardera quand vous passerez. Que votre mise, votre entourage, annoncent un luxe effréné; attirez constamment les yeux. Que cette idée ne vous vienne jamais de paraître douter de vous, car aussitôt tout le monde en doute. Eussiez-vous avancé par hasard la plus grande sottise du monde, n'en démordez pas pour un diable, et faites-vous plutôt assommer.

Rosemberg. — Assommer!

Le chevalier. — Oui : sans aucun doute. Enfin, agissez-en ni plus ni moins que si le soleil et les étoiles vous appartenaient en bien propre, et que la fée Morgane vous eût tenu sur les fonts baptismaux. De cette façon vous remplirez la seconde maxime : Vouloir, c'est pouvoir; et vous passerez pour redoutable.

Rosemberg. — Que je vais m'amuser à la cour, et la belle chose que d'être un grand seigneur!

Le chevalier. — Une fois agréé des femmes et admiré des hommes, seigneur Rosemberg, pensez à vous. Si vous levez le bras, que votre premier coup d'épée donne la mort, comme votre premier regard doit donner l'amour. La vie est une pantomime terrible, et le geste n'a rien à faire ni avec la pensée ni avec la parole. Si la parole vous a fait aimer, si la pensée vous a fait craindre, que le geste n'en sache rien. Soyez alors vous-même. Frappez comme la foudre! Que le monde disparaisse à vos yeux; que l'étincelle de vie, que vous avez reçue de Dieu, s'isole et devienne un Dieu elle-même; que votre volonté soit comme l'œil du lynx, comme le museau de la fouine, comme la flèche du guerrier. Oubliez, quand vous agissez, qu'il y ait d'autres êtres sur la terre que vous et celui à qui vous avez affaire. Ainsi, après avoir coudoyé avec grâce la foule qui vous environne, lorsque vous serez arrivé au but et que vous aurez réussi, vous pourrez y rentrer avec la même aisance et vous promettre de nouveaux succès. C'est alors que vous recueillerez les fruits de la troisième

maxime : Oser, c'est avoir, — et que vous serez réellement expérimenté, redoutable et puissant.

Rosemberg. — Ah ! seigneur Dieu ! si j'avais su cela plus tôt ! Vous me faites penser à un certain soir que j'étais assis dans la garenne avec ma tante Béatrix. Je sentais justement ce que vous dites là ; il me semblait que le monde disparaissait, et que nous étions seuls sous le ciel. Aussi je l'ai priée de rentrer au château. Il faisait noir comme dans un four.

Le chevalier. — Vous me paraissez bien jeune encore, et vous cherchez fortune de bonne heure.

Rosemberg. — Il n'est jamais trop tôt quand on se destine à la guerre. Je n'ai vu un Turc de ma vie ; il me semble qu'ils doivent ressembler à des bêtes sauvages.

Le chevalier. — Je suis fâché que des affaires d'importance m'empêchent d'aller à la cour ; j'aurais été curieux d'y voir vos débuts. En attendant, si cela vous convient, je puis vous faire un cadeau précieux, qui vous aidera singulièrement. (*Il tire un petit livre de sa poche.*)

Rosemberg. — Ce petit livre... qu'est-ce donc ?

Le chevalier. — C'est un ouvrage merveilleux, un recueil à la fois concis et détaillé de toutes les historiettes d'amour, ruses, combats et expédients propres à former un jeune homme et à le pousser près des dames.

Rosemberg. — Comment s'appelle ce livre précieux ?

Le chevalier. — *La Sauvegarde du sentiment.* C'est un trésor inestimable, et, parmi les récits qui y sont renfermés, vous en trouverez bon nombre dont je suis le héros. Je dois pourtant vous avouer que je n'en suis pas le propriétaire ; il appartient à un de mes amis, et je ne saurais vous le céder que vous n'en donniez dix sequins.

Rosemberg. — Dix sequins, ce n'est pas une affaire (*Il les lui donne*), surtout après l'excellent déjeuner que vous m'avez offert si galamment.

Le chevalier. — Bon ! un poisson, rien qu'un poisson !

Rosemberg. — Mais il était délicieux ! Pouvez-vous croire que j'oublie cette rencontre ? C'est le ciel qui m'a conduit sur cette route. Une auberge si incommode ! des draps humides et pas de rideaux ! Je n'y serais pas resté une heure si je ne vous avais trouvé.

Le chevalier. — Que voulez-vous, il faut s'habituer à tout.

Rosemberg. — Oh ! certainement. — Ma tante Béatrix serait bien inquiète si elle me savait dans une mauvaise auberge. Mais, nous autres, nous ne faisons pas attention à toutes ces misères...

Que Dieu vous protège, cher seigneur! Mes chevaux sont prêts, et je vous quitte.

LE CHEVALIER. — Au revoir, ne m'oubliez pas. Si vous avez jamais affaire au voïvode, c'est mon proche parent, et je me souviendrai de vous.

ROSEMBERG. — Je vous suis tout dévoué de même. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME

A la cour; un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE, ULRIC, PLUSIEURS COURTISANS.

LA REINE. — Soyez le bienvenu, comte Ulric. Le roi notre époux est retenu en ce moment loin de nous par une guerre bien longue et bien cruelle, qui a coûté à notre jeunesse une riche part de son noble sang. C'est un triste plaisir que de la voir ainsi toujours prête à le répandre encore, mais cependant c'est un plaisir, et en même temps une gloire pour nous. Les rejetons des premières familles de Bohême et de Hongrie, en se rassemblant autour du trône, nous ont rendu le cœur fier et belliqueux. Quel que soit le sort d'un guerrier, qui oserait le plaindre? Ce n'est pas nous qui sommes reine, ni moi, Ulric, qui fus une fille d'Aragon. J'ai beaucoup connu votre père, et votre jeune visage me parle du passé. Soyez donc ici comme le fils d'un souvenir qui m'est cher. Nous parlerons de vous ce soir avec le chancelier; ayez patience, c'est moi qui vous recommande à lui. Le roi vous recevra sous cet auspice. Puisque nos clairons vous ont réveillé dans votre château, et que du fond de votre solitude vous êtes venu trouver nos dangers, nous ne vous laisserons pas repentir d'avoir été brave et fidèle; en voici pour gage notre royale main. (*La reine sort. Ulric lui baise la main, puis se retire à l'écart.*)

UN COURTISAN. — Voilà un homme mieux reçu, pour la première fois qu'il voit notre reine, que nous qui sommes ici depuis trente ans.

UN AUTRE. — Abordons-le et sachons qui il est.

LE PREMIER. — Ne l'avez-vous pas entendu? C'est le comte Ulric, un gentilhomme bohémien. Il cherche fortune comme un nouveau marié qui veut avoir de quoi faire danser sa femme.

Le deuxième. — Dit-on que sa femme est jolie?

Le premier. — Charmante; c'est la perle de la Hongrie.

Le deuxième. — Quel est cet autre jeune homme qui court par là en sautillant?

Le premier. — Je ne le connais pas. C'est encore quelque nouveau venu. La libéralité du roi attire ici toutes ces mouches, qui cherchent un rayon de soleil. (*Entre Rosemberg.*)

Le deuxième. — Celui-ci me paraît fine mouche, une vraie guêpe dans son corset rayé. — Seigneur, nous vous saluons. Qui vous amène dans ce jardin?

Rosemberg, *à part.* — On me questionne de tous côtés, et je ne sais si je dois répondre. Toutes ces figures nouvelles, ces yeux écarquillés qui vous dévisagent, cela m'étourdit à un point! (*Haut.*) Où est la reine, messieurs? Je suis Astolphe de Rosemberg, et je désire lui être présenté.

Premier courtisan. — La reine vient de sortir du palais. Si vous voulez lui parler, attendez son passage, elle reviendra dans une heure.

Rosemberg. — Diable! cela est fâcheux. (*Il s'assoit sur un banc.*)

Deuxième courtisan. — Vous venez sans doute pour les fêtes?

Rosemberg. — Est-ce qu'il y a des fêtes? Quel bonheur! — Non, messieurs, je viens pour prendre du service.

Premier courtisan. — Tout le monde en prend à cette heure.

Rosemberg. — Eh! oui, c'est ce qui paraît. Beaucoup s'en mêlent, mais peu savent s'en tirer.

Deuxième courtisan. — Vous en parlez avec sévérité.

Rosemberg. — Combien de hobereaux ne voyons-nous pas, qui ne méritent pas seulement qu'on en parle, et qui ne s'en donnent pas moins pour de grands capitaines! On dirait, à les voir, qu'ils n'ont qu'à monter à cheval pour chasser le Turc par delà le Caucase, et ils sortent de quelque trou de la Bohême, comme des rats effarouchés.

Ulric, *s'approchant.* — Seigneur, je suis le comte Ulric, gentilhomme bohémien, et je trouve un peu de légèreté dans vos paroles qu'on peut pardonner à votre âge, mais que je vous conseille d'en retrancher. Être étourdi est un aussi grand défaut que d'être pauvre, permettez-moi de vous le dire, et que la leçon vous profite.

Rosemberg, *à part.* — C'est mon Bohémien de l'auberge. (*Haut.*) S'exprimer en termes généraux n'est faire offense à personne. Pour ce qui est d'une leçon, j'en ai donné quelquefois, mais je n'en ai jamais reçu.

Ulric. — Voilà un langage hautain, — et d'où sortez-vous donc vous-même, pour avoir le droit de le prendre?

Premier courtisan. — Allons, seigneurs, que quelques paroles échappées sans dessein ne deviennent pas un motif de querelle. Nous croyons devoir intervenir; songez que vous êtes chez la reine. Ce seul mot vous en dit assez.

Ulric. — C'est vrai, et je vous remercie de m'avoir averti à temps. Je me croirais indigne du nom que je porte, si je ne me rendais à une si juste remontrance.

Rosemberg. — Qu'il en soit ce que vous voudrez, je n'ai rien à dire à cela. (*Les courtisans sortent. Ulric et Rosemberg restent chacun de son côté.*)

Rosemberg, *à part.* — Le chevalier Uladislas m'a recommandé de ne jamais démordre d'une chose une fois dite. Depuis que je suis dans cette cour, les paroles de ce digne homme ne me sortent pas de la tête. Je ne sais ce qui se passe en moi, je me sens un cœur de lion. Ou je me trompe fort, ou je ferai fortune.

Ulric, *à part.* — Avec quelle bonté la reine m'a reçu! et cependant j'éprouve une tristesse que rien ne peut vaincre. Que fait à présent Barberine? Hélas! hélas! l'ambition! — N'étais-je pas bien dans ce vieux château? pauvre, sans doute, mais, quoi? O folie! ô rêveurs que nous sommes!

Rosemberg, *à part.* — C'est surtout ce livre que j'ai acheté qui me bouleverse la cervelle; si je l'ouvre le soir en me couchant, je ne saurais dormir de toute la nuit. Que de récits étonnants, que de choses admirables! L'un taille en pièces une armée entière; l'autre saute, sans se blesser, du haut d'un clocher dans la mer Caspienne, et dire que tout cela est vrai, que tout cela est arrivé! Il y en a une surtout qui m'éblouit : (*Il se lève et lit tout haut.*) « Lorsque le sultan Boabdil... » Ah! voilà quelqu'un qui m'écoute; c'est ce gentilhomme bohémien. Il faut que je fasse ma paix avec lui. Lorsque je lui ai cherché querelle, je ne pensais plus qu'il a une jolie femme. (*A Ulric.*) Vous venez de Bohême, seigneur? Vous devez connaître mon oncle, le baron d'Engelbreckt?

Ulric. — Beaucoup, c'est un de mes voisins; nous allions ensemble à la chasse l'hiver passé. Il est allié, de loin, il est vrai, à la famille de ma femme.

Rosemberg. — Vous êtes parent de mon oncle Engelbreckt! Permettez que nous fassions connaissance. Y a-t-il longtemps que vous êtes parti?

Ulric. — Je ne suis ici que depuis un jour.

Rosemberg. — Vous paraissez le dire à regret. Auriez-vous quelque sujet de regarder en arrière avec tristesse? Sans doute, il est toujours fâcheux de quitter sa famille, surtout quand on est

marié. Votre femme est jeune, puisque vous l'êtes, belle, par conséquent. Il y a de quoi s'inquiéter.

ULRIC. — L'inquiétude n'est pas mon souci. Ma femme est belle; mais le soleil d'un jour de juillet n'est pas plus pur dans un ciel sans tache que son noble cœur dans son sein chéri.

ROSEMBERG. — C'est beaucoup dire. Hors notre Seigneur Dieu, qui peut connaître le cœur d'un autre? J'avoue qu'à votre place je ne serais pas à mon aise.

ULRIC. — Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

ROSEMBERG. — Parce que je douterais de ma femme, à moins qu'elle ne fût la vertu même.

ULRIC. — Je crois que la mienne est ainsi.

ROSEMBERG. — C'est donc un phénix que vous possédez. Est-ce de notre bon roi Mathias que vous tenez ce privilège qui vous distingue entre tous les maris?

ULRIC. — Ce n'est pas le roi qui m'a fait cette grâce, mais celui qui est un peu plus qu'un roi.

ROSEMBERG. — Je ne doute point que vous n'ayez raison, mais vous savez ce que disent les philosophes avec le poète latin : Quoi de plus léger qu'une plume? la poussière; — de plus léger que la poussière? le vent; — de plus léger que le vent? la femme; — de plus léger que la femme? rien.

ULRIC. — Je suis guerrier et non philosophe, et je ne me soucie point des poètes. Tout ce que je sais, c'est que, en effet, ma femme est jeune, droite et de beau corsage, comme on dit chez nous; qu'il n'y a ouvrage de main ni d'aiguille où elle ne s'entende mieux que personne; qu'on ne trouverait dans tout le royaume ni un écuyer, ni un majordome qui sache mieux servir et de meilleure grâce qu'elle à la table d'un seigneur; ajoutez à cela qu'elle sait très bien et très résolument monter à cheval, porter l'oiseau sur le poing à la chasse, et en même temps tenir ses comptes aussi bien réglés qu'un marchand. Voilà comme elle est, seigneur cavalier, et avec tout cela je ne douterais pas d'elle, quand je resterais dix ans sans la voir.

ROSEMBERG. — Voilà un merveilleux portrait. (*Entre Polacco.*)

POLACCO. — Je baise vos mains, seigneurs, je vous salue. Santé est fille de jeunesse. Hé! hé! les bons visages de Dieu! Que Notre-Dame vous protège!

ROSEMBERG. — Qu'y a-t-il, l'ami? A qui en avez-vous?

POLACCO. — Je baise vos mains, seigneurs, et je vous offre mes services, mes petits services pour l'amour de Dieu.

ULRIC. — Êtes-vous donc un mendiant? Je ne m'attendais pas à en rencontrer dans ces allées.

Polacco. — Un mendiant! Jésus! un mendiant! Je ne suis point un mendiant, je suis un honnête homme; mon nom est Polacco; Polacco n'est pas un mendiant. Par saint Matthieu! mendiant n'est pas un mot qu'on puisse appliquer à Polacco.

Ulric. — Expliquez-vous et ne vous offensez pas de ce que je vous demande qui vous êtes.

Polacco. — Hé! hé! point d'offense; il n'y en a pas. Nos jeunes garçons vous le diront. Qui ne connaît pas Polacco?

Ulric. — Moi, puisque j'arrive et que je ne connais personne.

Polacco. — Bon, bon, vous y viendrez comme les autres; on est utile en son temps et lieu, chacun dans sa petite sphère; il ne faut pas mépriser les gens.

Ulric. — Quelle estime ou quel mépris puis-je avoir pour vous, si vous ne voulez pas me dire qui vous êtes?

Polacco. — Chut! silence! la lune se lève; voilà un coq qui a chanté.

Ulric. — Quelle mystérieuse folie promènes-tu dans ton bavardage? Tu parles comme la fièvre en personne.

Polacco. — Un miroir, un petit miroir! Dieu est Dieu, et les saints sont bénis! Voilà un petit miroir à vendre.

Ulric. — Jolie emplette! il est grand comme la main et cousu dans du cuir. C'est un miroir de sorcière bohémienne: elles en portent de pareils sur la poitrine.

Rosemberg. — Regardez-y; qu'y voyez-vous?

Ulric. — Rien, en vérité, pas même le bout de mon nez. C'est un miroir magique; il est couvert d'une myriade de signes cabalistiques.

Polacco. — Qui saura verra, qui saura verra.

Ulric. — Ah! ah! je comprends qui tu es; oui, sur mon âme, un honnête sorcier. Eh bien! que voit-on dans ta glace?

Polacco. — Qui verra saura, qui verra saura.

Ulric. — Vraiment! je crois donc te comprendre encore. Si je ne me trompe, ce miroir doit montrer les absents; j'en ai vu, parfois, qu'on donnait comme tels. Plusieurs de mes amis en portent à l'armée.

Rosemberg. — Pardieu! seigneur Ulric, voilà une offre qui vient à propos. Vous qui parliez de votre femme, ce miroir est fait pour vous. Et dites-moi, brave Polacco, y voit-on seulement les gens? N'y voit-on pas ce qu'ils font en même temps?

Polacco. — Le blanc est blanc, le jaune est de l'or. L'or est au diable, le blanc est à Dieu.

Rosemberg. — Voyez! cela n'a-t-il pas trait à la fidélité des femmes? Oui, gageons que les objets paraissent blancs dans cette

glace si la femme est fidèle, et jaunes si elle ne l'est pas. C'est ainsi que j'explique ces paroles : L'or est au diable, le blanc est à Dieu.

ULRIC. — Éloignez-vous, mon bon ami ; ni ce seigneur ni moi n'avons besoin de vos services. Il est garçon, et je ne suis pas superstitieux.

ROSEMBERG. — Non, sur ma vie! seigneur Ulric; puisque vous êtes mon allié, je veux faire cela pour vous. J'achète moi-même ce miroir, et nous y regarderons tout à l'heure si votre femme cause avec son voisin.

ULRIC. — Éloignez-vous, vieillard, je vous en prie.

ROSEMBERG. — Non ! non! il ne partira pas que nous n'ayons fait cette épreuve. Combien vends-tu ton miroir, Polacco? (*Ulric s'éloigne un peu et se promène.*)

POLACCO. — Hé! hé! chacun son heure, mon cher seigneur; tout vient à point, chacun son heure.

ROSEMBERG. — Je te demande quel est ton prix ?

POLACCO. — Qui refuse muse, qui muse refuse.

ROSEMBERG. — Je ne muse pas, je veux acheter ton miroir.

POLACCO. — Hé ! hé ! qui perd le temps... le temps le gagne, qui perd le temps...

ROSEMBERG. — Je te comprends. Tiens, voilà ma bourse. Tu crains sans doute qu'on ne te voie ici faire en public ton petit négoce.

POLACCO, *prenant la bourse.* — Bien dit, bien dit, mon cher seigneur, les murs ont des yeux, les arbres aussi. Que Dieu conserve la police ! les gens de police sont d'honnêtes gens!

ROSEMBERG, *prenant le miroir.* — Maintenant tu vas nous expliquer les effets magiques de cette petite glace.

POLACCO. — Seigneur, en fixant vos yeux avec attention sur ce miroir, vous verrez un léger brouillard qui se dissipe peu à peu. Si l'attention redouble, une forme vague et incertaine commence bientôt à en sortir; l'attention redoublant encore, la forme devient claire; elle vous montre le portrait de la personne absente à laquelle vous avez pensé en prenant la glace. Si cette personne est une femme et qu'elle vous soit fidèle, la figure est blanche et presque pâle; elle vous sourit faiblement. Si la personne est seulement tentée, la figure se colore d'un jaune blond comme l'or d'un épi mûr ; si elle est infidèle, elle devient noire comme du charbon, et aussitôt une odeur infecte se fait sentir.

ROSEMBERG. — Une odeur infecte, dis-tu ?

POLACCO. — Oui, comme lorsque l'on jette de l'eau sur des charbons allumés.

Rosemberg. — C'est bon; maintenant prends ce qu'il te faut dans cette bourse, et rends-moi le reste.

Polacco. — Qui viendra saura, qui saura viendra.

Rosemberg. — Vends-tu si cher cette bagatelle?

Polacco. — Qui viendra verra, qui verra viendra.

Rosemberg. — Que le diable t'emporte avec tes proverbes.

Polacco. — Je baise les mains, les mains... Qui viendra verra. (*Il sort.*)

Rosemberg. — Maintenant, seigneur Ulric, si vous le voulez bien, il nous est facile de savoir qui a raison de vous ou de moi.

Ulric. — Je vous ai déjà répondu; je ne puis souffrir ces jongleries.

Rosemberg. — Bon! vous avez entendu, comme moi, les explications de ce digne sorcier. Que nous coûte-t-il de tenter l'épreuve? Jetez, de grâce, les yeux sur ce miroir.

Ulric. — Regardez-y vous-même, si bon vous semble.

Rosemberg. — Oui, en vérité, à votre défaut j'y veux regarder et penser pour vous à votre chère comtesse, ne fût-ce que pour voir apparaître, blanche ou jaune, sa charmante image. Tenez, je l'aperçois déjà!

Ulric. — Une fois pour toutes, seigneur cavalier, ne continuez pas sur ce ton. C'est un conseil que je vous donne.

SCÈNE II

Les Mêmes, plusieurs courtisans.

Premier courtisan, *à Ulric.* — Comte Ulric, la reine va rentrer tout à l'heure au palais. Elle nous a ordonné de vous dire que votre présence y sera nécessaire.

Ulric. — Je vous rends mille grâces, messieurs, et je suis tout aux ordres de Sa Majesté.

Rosemberg, *regardant toujours le miroir.* — Dites-moi, messieurs, ne sentez-vous pas quelque odeur singulière?

Premier courtisan. — Quelle espèce d'odeur?

Rosemberg. — Hé! comme du charbon éteint.

Ulric, *à Rosemberg.* — Avez-vous donc juré de lasser ma patience?

Rosemberg. — Regardez vous-même, comte Ulric; assurément ce n'est pas là du blanc.

Ulric. — Enfant, tu insultes une femme que tu ne connais pas.

Rosemberg. — C'est que, peut-être, j'en connais d'autres.

ULRIC. — Eh bien! puisque les miroirs te plaisent, regarde-toi dans celui-ci. (*Il tire son épée.*)

ROSEMBERG. — Attendez, je ne suis pas en garde. (*Il tire aussi son épée.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, LA REINE, TOUS LES COURTISANS.

LA REINE. — Que veut dire ceci, jeunes gens? je croyais que ce n'était pas pour arroser les fleurs de mon parterre que se tiraient des épées hongroises. Qui a donné lieu à cette dispute?

ULRIC. — Madame, excusez-moi. Il y a telle insulte que je ne puis supporter. Ce n'est pas moi qui suis offensé, c'est mon honneur.

LA REINE. — De quoi s'agit-il? Parlez.

ULRIC. — Madame, j'ai laissé au fond de mon château une femme belle comme la vertu. Ce jeune homme, que je ne connais pas et qui ne connaît pas ma femme, n'en a pas moins dirigé contre elle des railleries dont il fait gloire. Je proteste à vos pieds qu'aujourd'hui même j'ai refusé de tirer l'épée, par respect pour la place où je suis.

LA REINE, *à Rosemberg*. — Vous paraissez bien jeune, mon enfant. Quel motif a pu vous porter à médire d'une femme qui vous est inconnue.

ROSEMBERG. — Madame, je n'ai pas médit d'une femme. J'ai exprimé mon opinion sur toutes les femmes en général, et ce n'est pas ma faute si je ne puis la changer.

LA REINE. — En vérité, je croyais que l'expérience n'avait pas la barbe aussi blonde.

ROSEMBERG. — Madame, il est juste et croyable que Votre Majesté défende la vertu des femmes; mais je ne puis avoir pour cela les mêmes raisons qu'elle.

LA REINE. — C'est une réponse téméraire. Chacun peut, en effet, avoir sur ce sujet l'opinion qu'il veut; mais que vous en semble, messieurs? N'y a-t-il pas une présomptueuse et hautaine folie à prétendre juger toutes les femmes? C'est une cause bien vaste à soutenir, et si j'y étais avocat, moi, votre reine en cheveux gris, mon enfant, je pourrais mettre dans la balance quelques paroles que vous ne savez pas. Qui donc vous a appris, si jeune, à mépriser votre nourrice? Vous qui sortez apparemment de l'école, est-ce là ce que vous avez lu dans les yeux bleus des jeunes filles qui puisaient de l'eau dans la fontaine de votre village? Vraiment! le premier mot que vous avez épelé sur les feuilles tremblantes d'une légende

céleste, c'est le mépris? Vous l'avez à votre âge? Je suis donc plus jeune que vous, car vous me faites battre le cœur. Tenez, posez la main sur celui du comte Ulric; je ne connais pas sa femme plus que vous, mais je suis femme, et je vois comment son épée lui tremble encore dans la main. Je vous gage mon anneau nuptial que sa femme lui est fidèle comme la vierge l'est à Dieu!

Ulric. — Reine, je prends la gageure, et j'y mets tout ce que je possède sur terre, si ce jeune homme veut la tenir.

Rosemberg. — Je suis trois fois plus riche que vous.

La reine. — Comment t'appelles-tu?

Rosemberg. — Astolphe de Rosemberg.

La reine. — Tu es un Rosemberg, toi? Je connais ton père, il m'a parlé de toi. Va, va, le comte Ulric ne gage plus rien contre toi; nous te renverrons à l'école.

Rosemberg. — Non, Majesté. Il ne sera pas dit que j'aurai reculé, si le comte tient le pari.

La reine. — Et que paries-tu?

Rosemberg. — S'il veut me donner sa parole de chevalier qu'il n'écrira rien à sa femme de ce qui s'est passé entre nous, je gage mon bien contre le sien, ou du moins jusqu'à concurrence égale, que je me rendrai dès demain au château qu'il habite, et que ce cœur de diamant sur lequel il compte si fort ne me résistera pas longtemps.

Ulric. — Je tiens, et il est trop tard pour vous dédire. Vous avez parié devant la reine, et puisque sa présence auguste m'a obligé de baisser l'épée, c'est elle que je prends pour témoin du duel honorable que je vous propose.

Rosemberg. — J'accepte, et rien ne m'en fera dédire; mais il me faut une lettre de recommandation, afin de me procurer un plus libre accès.

Ulric. — De tout mon cœur, tout ce que vous voudrez.

La reine. — Je me porte donc comme témoin, et comme juge de la querelle. Le pari sera inscrit par le chancelier de la justice du roi, mon maître, et à votre parole j'ajoute ici la mienne, qu'aucune puissance au monde ne pourra me fléchir quand le jour sera passé. Allez, messieurs, que Dieu vous garde!

ACTE TROISIÈME

Une salle au château de Barberine. — Plusieurs vastes croisées ouvertes au fond, sur une cour intérieure. — Par une de ces croisées on voit un cabinet dans une tourelle gothique, dont la fenêtre est également ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSEMBERG, KALÉKAIRI.

ROSEMBERG. — Tu disais donc, ma belle enfant, que tu te nommes Kalékairi?

KALÉKAIRI. — Mon père l'a voulu.

ROSEMBERG. — Fort bien; et ta maîtresse n'est pas visible?

KALÉKAIRI. — Elle s'habille, elle s'habille longtemps. Elle a dit de la prévenir.

ROSEMBERG. — Ne te hâte pas, Kalékairi. Si je ne me trompe, ce nom-là est pour le moins turc ou arabe.

KALÉKAIRI. — Kalékairi est née à Trébizonde, mais elle n'est pas venue au monde pour la pauvre place qu'elle occupe.

ROSEMBERG. — Es-tu mécontente de ton sort? — As-tu à te plaindre de ta maîtresse?

KALÉKAIRI. — Personne ne s'en plaint.

ROSEMBERG. — Parle-moi franchement.

KALÉKAIRI. — Qu'appelez-vous franchement?

ROSEMBERG. — Dire ce que l'on pense.

KALÉKAIRI. — Lorsque Kalékairi ne pense à rien, elle ne dit rien.

ROSEMBERG. — C'est à merveille. (*A part.*) Voilà une petite sauvage qui n'a pas l'air trop rébarbatif. (*Haut.*) Ainsi donc, tu aimes ta maîtresse?

KALÉKAIRI. — Tout le monde l'aime.

ROSEMBERG. — On la dit très belle.

KALÉKAIRI. — On a raison.

ROSEMBERG. — Elle est coquette, j'imagine, puisqu'elle fait de si longues toilettes?

KALÉKAIRI. — Non, elle est bonne.

ROSEMBERG. — Pourquoi donc alors te plaignais-tu d'être dans ce château?

KALÉKAIRI. — Parce que la fille de ma mère devait avoir beaucoup de suivantes, au lieu d'en être une elle-même.

ROSEMBERG. — J'entends, — quelques revers de fortune.

Kalékairi. — Les pirates m'ont enlevée.

Rosemberg. — Les pirates! conte-moi cela.

Kalékairi. — Ce n'est pas un conte, cela fait pleurer. Kalékairi n'en parle jamais.

Rosemberg. — En vérité!

Kalékairi. — Non, pas même avec ma perruche, pas même avec mon chien Mamouth, pas même avec le rosier qui est dans ma chambre.

Rosemberg. — Tu es discrète, à ce que je vois.

Kalékairi. — Il le faut.

Rosemberg. — C'est mon sentiment. As-tu fait ici ton apprentissage?

Kalékairi. — Non, je suis allée à Constantinople, à Smyrne et à Janina, chez le pacha.

Rosemberg. — Ah! ah! toute jeune que tu es, tu dois avoir quelque usage du monde.

Kalékairi. — J'ai toujours servi près des femmes.

Rosemberg. — C'est bien suffisant pour apprendre. — Or çà, belle Kalékairi, si ta maîtresse me reçoit bien, je compte passer ici quelque temps. Si j'avais besoin de tes bons offices, serais-tu d'humeur à m'obliger?

Kalékairi. — Très volontiers.

Rosemberg. — Bien répondu. Tiens, en ta qualité de Turque, tu dois aimer la couleur des sequins. Prends cette bourse, et va m'annoncer.

Kalékairi. — Pourquoi me donnez-vous cela?

Rosemberg. — Pour faire connaissance. Va m'annoncer, ma chère enfant.

Kalékairi. — Il n'était pas besoin de sequins.

SCÈNE II

ROSEMBERG *seul; puis* BARBERINE, *dans la tourelle.*

Rosemberg. — Voilà une étrange soubrette!... Quelle singulière idée a ce comte Ulric de faire garder sa femme par une espèce d'icoglan femelle! Il faut convenir que tout ce qui m'arrive a quelque chose de si bizarre que cela semble presque surnaturel... Allons, en tout cas, j'ai bien commencé. La suivante prend mes intérêts; quant à la maîtresse..., voyons! quel moyen emploierai-je ici? La ruse, la force, ou l'amour? La force, fi donc! Ce ne serait ni d'un gentilhomme ni d'un loyal parieur. Pour l'amour, cela peut se tenter, mais c'est que cela est bien long, et je voudrais vaincre

comme César... Ah! j'aperçois quelqu'un dans cette tourelle, c'est la comtesse elle-même, je la reconnais! Elle est à se coiffer, — je crois même qu'elle chante.

BARBERINE. —

PREMIER COUPLET.

Beau chevalier qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin d'ici?
Voyez-vous pas que la nuit est profonde
Et que le monde
N'est que souci?

ROSEMBERG. — Elle ne chante pas mal, mais il me semble que sa chanson exprime un regret; oui, quelque chose comme un souvenir. Hum! lorsque j'ai tenu ce pari, je crois que j'ai agi bien vite. — Il y a de certains moments où l'on ne peut répondre de soi; c'est comme un coup de vent qui s'engouffre dans votre manteau. Peste! il ne faut pas que je m'y trompe; il y va là pour moi de bon nombre d'écus! Voyons! emploierai-je la ruse?

BARBERINE. —

SECOND COUPLET.

Vous qui croyez qu'une amour délaissée
De la pensée
S'enfuit ainsi;
Hélas! hélas! chercheur de renommée,
Votre fumée
S'envole aussi.

ROSEMBERG. — Cette chanson dit toujours la même chose, mais qu'est-ce que prouve une chanson? Oui, plus j'y pense, plus la ruse me semble le véritable moyen de succès. La ruse et l'amour feraient merveille ensemble. Mais il est bien vrai que je ne sais trop comment ruser. Si je faisais comme cet Uladislas lorsqu'il trompa le géant Molock! mais voilà le défaut de toutes ces histoires-là, c'est qu'elles sont charmantes à écouter, et qu'on ne sait comment les mettre en pratique. Je lisais, hier, par exemple, l'histoire d'un héros de roman qui, dans ma position, s'est caché pendant toute une journée pour pénétrer chez sa maîtresse. Est-ce que je peux me cacher dans un coffre? Je sortirais de là couvert de poussière, et mes habits seraient gâtés. Bah! je crois que j'ai pris le bon parti. Oui, le meilleur de tous les stratagèmes, c'est de donner de l'argent à la servante; je veux éblouir de même les autres domestiques... Ah! voici venir Barberine. Eh bien donc! tout est décidé; j'emploierai à la fois la ruse et l'amour.

SCÈNE III

ROSEMBERG, BARBERINE, KALÉKAIRI.

KALÉKAIRI, *elle reste au fond du théâtre.* — Voici la maîtresse.

BARBERINE. — Seigneur, vous êtes le bienvenu. Vous arrivez, m'a-t-on dit, de la cour. Comment se porte mon mari? Que fait-il? Où est-il? A la guerre?... Hélas! répondez.

ROSEMBERG. — Il est à la guerre, madame; je le crois, du moins. Pour ce qu'il fait, cela semble facile à dire; il suffit de vous regarder pour le supposer. Qui peut vous avoir vue et vous oublier? Il pense à vous sans doute, comtesse, et, tout éloigné qu'il est de vous, son sort est plus digne d'envie que de pitié, si, de votre côté, vous pensez à lui. Voici une lettre qu'il m'a confiée.

BARBERINE, *lisant.* — « C'est un jeune cavalier du plus grand mérite, et qui appartient à l'une des plus nobles familles des deux royaumes. Recevez-le comme un ami... » Je ne vous en lis pas plus; nous ne sommes riches que de bonne volonté, mais nous vous recevrons le moins mal possible.

ROSEMBERG. — J'ai laissé quelque part par là mes chevaux et mes écuyers. Je ne saurais voyager sans un cortège considérable, attendu ma naissance et ma fortune; mais je ne veux pas vous embarrasser de ce train...

BARBERINE. — Pardonnez-moi, mon mari m'en voudrait si je n'insistais; nous leur enverrons dire de venir ici.

ROSEMBERG. — Quel remerciement puis-je faire pour un accueil si favorable? Cette blanche main, du haut de ces tourelles, a daigné faire signe qu'on m'ouvrît la porte, et ces beaux yeux ne la contredisent pas. Ils m'ouvrent aussi, noble comtesse, la porte d'un cœur hospitalier. — Permettez que j'aille moi-même prévenir ma suite, et je reviens auprès de vous. — J'ai quelques ordres à donner... (*A part.*) Du courage, et les poches pleines! Je veux prendre un peu l'air des alentours.

SCÈNE IV

BARBERINE, KALÉKAIRI.

BARBERINE. — Que penses-tu de ce jeune homme, ma chère?

KALÉKAIRI. — Kalékairi ne l'aime point.

BARBERINE. — Il te déplaît! Pourquoi cela. (*Elle s'assoit.*) Il me semble qu'il n'est pas mal tourné.

KALÉKAIRI. — Certainement.

Barberine. — Qu'est-ce donc qui te choque? Il ne s'exprime pas mal, un peu en courtisan, mais c'est la faute de sa jeunesse, et il apporte de bonnes nouvelles.

Kalékairi. — Je ne crois pas.

Barberine. — Comment! tu ne crois pas? voici la lettre de mon mari qui est toute pleine de tendresse pour moi et d'amitié pour son ambassadeur. (*Kalékairi secoue la tête.*) Que t'a donc fait ce monsieur de Rosemberg?

Kalékairi. — Il a donné de l'or à Kalékairi.

Barberine, *riant.* — C'est là ce qui t'a offensée? Eh bien! il n'y a qu'à le lui rendre.

Kalékairi. — Je suis esclave.

Barberine. — Non pas ici. — Tu es ma compagne et mon amie.

Kalékairi. — Si on rendait l'or, il se défierait.

Barberine. — Que veux-tu dire? explique-toi. Tu le traites comme un conspirateur.

Kalékairi. — Kalékairi n'avait rien fait pour lui. Elle n'avait pas ouvert la porte, elle n'avait pas arrangé une chambre, elle n'avait point préparé un repas. Il a voulu tromper Kalékairi.

Barberine. — Mais Kalékairi prend bien vite la mouche. Est-ce qu'il a essayé de te faire la cour?

Kalékairi. — Oh! non.

Barberine. — Eh bien! quoi de si surprenant? Il est nouveau venu dans ce château. N'est-il pas assez naturel qu'il cherche à s'y gagner quelque bienveillance? Il est riche, d'ailleurs, à ce qu'il paraît, et assez content qu'on le sache; c'est une petite façon de grand seigneur.

Kalékairi. — Il ne connaît pas le comte Ulric.

Barberine. — Comment! il ne le connait pas?

Kalékairi. — Non. Il a parlé au portier l'Uscoque, et il lui a demandé s'il aimait son maître. Il m'a demandé aussi si je vous aimais. Il ne nous connaît pas.

Barberine. — Que tu es folle! voilà les belles preuves qui te donnent sur lui des soupçons! et quel grand crime penses-tu donc qu'il médite?

Kalékairi. — Quand j'ai été à Janina, un chrétien est venu qui aimait ma maîtresse; il a donné aussi beaucoup d'or aux esclaves, et on l'a coupé en morceaux.

Barberine. — Miséricorde! comme tu y vas? voyez-vous la petite lionne! et tu te figures apparemment que ce jeune homme vient tenter ma conquête? N'est-ce pas là le fond de ta pensée? (*Kalékairi fait un signe que oui.*) Eh bien! ma chère, sois sans

inquiétude. Tu peux laisser là tes frayeurs et tes petits moyens par trop asiatiques. Je n'imagine point qu'un inconnu vienne de prime abord me parler d'amour. Mais supposons qu'il en soit ainsi, tu peux être bien assurée... Voici notre hôte, tu nous laisseras seuls. — Retirons-nous un peu à l'écart. (*A part.*) Il serait pourtant curieux qu'elle eût raison. (*Elles se retirent au fond du théâtre.*)

SCÈNE V

Les Mêmes, ROSEMBERG.

Rosemberg, *se croyant seul.* — Je crois maintenant que mon plan est fait. Il y a dans le petit livre d'Uladislas l'histoire d'un certain Jachimo qui fait une gageure toute pareille à la mienne avec Leonatus Posthumus, gendre du roi de la Grande-Bretagne. Ce Jachimo s'introduit secrètement dans l'appartement de la belle Imogène, en son absence, et prend sur ses tablettes une description exacte de la chambre. Ici telle porte, là telle fenêtre, l'escalier est de telle façon... Il note les moindres détails ni plus ni moins qu'un général d'armée qui se dispose à entrer en campagne. Je veux imiter ce Jachimo.

Barberine, *à part.* — Il a l'air de se consulter.

Kalékairi, *de même.* — N'en doutez pas ; c'est peut-être un espion turc.

Rosemberg. — Le portier l'Uscoque a pris mon argent. Je me glisserai furtivement dans la chambre de Barberine, et là... oui... que ferai-je là si je viens à la rencontrer? Hum!... c'est dangereux et embarrassant.

Kalékairi, *bas à Barberine.* — Voyez-vous comme il réfléchit?

Rosemberg. — Eh bien! je plaiderai ma cause, car Dieu me garde de l'offenser ! ce serait me déshonorer moi-même. — Mais dans tous les romans, et même dans les ballades, les plus parfaits amants font-ils autre chose que s'introduire ainsi, quand ils peuvent, chez la dame de leur pensée? C'est toujours plus commode, on est moins dérangé. — Ah ! voilà la belle comtesse! — Si j'essayais d'abord, par manière d'acquit, quelques propos de galanterie? Sachons ce qu'elle dit sur ce chapitre, cela ne peut pas nuire, car, au bout du compte, si je venais à ne pas lui déplaire, cela me dispenserait de ruser, — et c'est cette ruse qui m'embarrasse! (*Haut.*) Excusez-moi, comtesse, d'être demeuré si longtemps loin de vous; mes équipages sont considérables, et il faut mettre quelque ordre à cela.

Barberine. — Rien n'est plus juste, et je vous prie de vouloir

bien vous considérer comme parfaitement libre dans cette maison. Vous comprenez qu'un ami de mon mari ne saurait être étranger pour nous. (*A Kalékairi.*) Va, Kalékairi, va, ma chère, et n'aie pas peur. (*Kalékairi sort.*)

Rosemberg. — Vous me pénétrez de reconnaissance. A vous dire vrai, en venant chez vous, je ne craignais que d'être importun, et je courrais grand risque de le devenir si je laissais parler mon cœur.

Barberine, *à part.* — Parler son cœur! déjà! quel langage! (*Haut.*) Soyez assuré, seigneur Rosemberg, que vous ne me gênez pas du tout; car cette liberté que je vous offre m'est fort nécessaire à moi-même, et je vous la donne pour en user aussi.

Rosemberg. — Cela s'entend, je connais les convenances et je sais quels devoirs impose votre rang. Une châtelaine est reine chez elle, et vous l'êtes deux fois, madame, par la noblesse et par la beauté.

Barberine. — Ce n'est pas cela. C'est que dans ce moment-ci nous sommes en train de faire la vendange.

Rosemberg. — Oui, vraiment, j'ai vu en passant sur ces collines quantité de paysans. Cela ressemble à une fête, et vous recevez sans doute, à cette occasion, les hommages de vos vassaux. Ils doivent être heureux, puisqu'ils vous appartiennent.

Barberine. — Oui, mais ils sont bien tourmentants..., il me faut aller aux champs toute la journée pour faire rentrer le maïs et les foins tardifs.

Rosemberg, *à part.* — Si elle me répond sur ce ton, cela va être bien peu poétique.

Barberine, *de même.* — S'il persiste dans ses compliments, cela pourra être divertissant.

Rosemberg. — J'avoue, comtesse, qu'une chose m'étonne. Ce n'est pas de voir une noble dame veiller au soin de ses domaines; mais j'aurais cru que c'était de plus loin.

Barberine. — Je conçois cela. Vous êtes de la cour, et les beautés d'Albe-Royale ne promènent pas dans l'herbe leurs souliers dorés.

Rosemberg. — C'est vrai, madame, et ne trouvez-vous pas que cette vie toute de plaisirs, de fêtes, d'enchantements et de magnificence, est une chose vraiment admirable? Sans vouloir médire des vertus champêtres, la vraie place d'une jolie femme n'est-elle pas là, dans cette sphère brillante? Regardez votre miroir, comtesse. Une jolie femme n'est-elle pas le chef-d'œuvre de la création, et toutes les richesses du monde ne sont-elles pas faites pour l'entourer, pour l'embellir, s'il était possible?

Barberine. — Oui, cela peut plaire sans doute. Vos belles dames ne voient ce pauvre monde que du haut de leur palefroi, ou, si leur pied se pose à terre, c'est sur un carreau de velours.

Rosemberg. — Oh! pas toujours. Ma tante Béatrice va aussi comme vous dans les champs.

Barberine. — Ah! votre tante est bonne ménagère?

Rosemberg. — Oui, et bien avare, excepté pour moi, car elle me donnerait ses coiffes.

Barberine. — En vérité?

Rosemberg. — Oh! certainement; c'est d'elle que me viennent presque tous les bijoux que je porte.

Barberine, *à part.* — Ce garçon-là n'est pas bien méchant. (*Haut.*) J'aime fort les bonnes ménagères, vu que j'ai la prétention d'en être une moi-même. Tenez, vous en voyez la preuve.

Rosemberg. — Qu'est-ce que cela? Dieu me pardonne, une quenouille et un fuseau!

Barberine. — Ce sont mes armes.

Rosemberg. — Est-ce possible? quoi! vous cultivez ce vieux métier de nos grand'mères? vous plongez vos belles mains dans cette filasse?

Barberine. — Je tâche qu'elles se reposent le moins possible. Est-ce que votre tante ne file pas?

Rosemberg. — Mais ma tante est vieille, madame; il n'y a que les vieilles femmes qui filent.

Barberine. — Vraiment! en êtes-vous bien sûr? Je ne crois pas qu'il en doive être ainsi. Ne connaissez-vous pas cette ancienne maxime, que le travail est une prière? Il y a longtemps qu'on a dit cela. Eh bien! si ces deux choses se ressemblent, et elles peuvent se ressembler devant Dieu, n'est-il pas juste que la tâche la plus dure soit le partage des plus jeunes? N'est-ce pas quand nos mains sont vives, alertes et pleines d'activité qu'elles doivent tourner le fuseau? Et lorsque l'âge et la fatigue les forcent un jour de s'arrêter, n'est-ce pas alors qu'il est temps de les joindre, en laissant faire le reste à la suprême bonté? Croyez-moi, seigneur Rosemberg, ne dites pas de mal de nos quenouilles, non pas même de nos aiguilles; je vous le répète, ce sont nos armes. Il est vrai que vous autres hommes, vous en portez de plus glorieuses, mais celles-là ont aussi leur prix; voici ma lance et mon épée. (*Elle montre la quenouille et le fuseau.*)

Rosemberg, *à part.* — Le sermon n'est pas mal tourné, mais me voilà loin de mon pari. Tâchons encore d'y revenir. (*Haut.*) Il n'est

pas possible, madame, d'être contredit quand on dit si bien. Mais vous permettrez, s'il vous plaît, armes pour armes, que je préfère les nôtres.

BARBERINE. — Les combats vous plaisent, à ce que je vois ?

ROSEMBERG. — Le demandez-vous à un gentilhomme? Hors la guerre et l'amour, qu'y a-t-il à faire au monde ?

BARBERINE. — Vous avez commencé bien jeune. Expliquez-moi donc une chose. Je n'ai jamais compris qu'un homme, couvert de fer, puisse diriger aisément un cheval qui en est tout caparaçonné. Ce bruit de ferraille doit être assourdissant, et vous devez être là comme dans une prison.

ROSEMBERG, *à part*. — Je crois qu'elle cherche à me dérouter. (*Haut.*) Un bon cavalier ne craint rien, s'il porte la couleur de sa dame.

BARBERINE. — Vous êtes brave, à ce qu'il paraît. Aimez-vous beaucoup votre tante ?

ROSEMBERG. — De tout mon cœur, d'amitié s'entend, car pour l'amour, c'est autre chose.

BARBERINE. — On n'a pas d'amour pour sa tante.

ROSEMBERG. — Je n'en saurais avoir pour qui que ce soit, hormis pour une seule personne.

BARBERINE. — Votre cœur est pris ?

ROSEMBERG. — Oui, madame, depuis peu de temps, mais pour toute ma vie.

BARBERINE. — C'est sûrement quelque jeune fille que vous avez dessein d'épouser ?

ROSEMBERG. — Hélas! madame, c'est impossible. Elle est jeune et belle, il est vrai, et elle a toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'un époux, mais ce bonheur ne m'est pas réservé; sa main appartient à un autre.

BARBERINE. — Cela est fâcheux, il faut en guérir !

ROSEMBERG. — Ah ! madame, il faut en mourir !

BARBERINE. — Bah ! à votre âge !

ROSEMBERG. — Comment ! à mon âge ! Êtes-vous donc tant plus âgée que moi ?

BARBERINE. — Beaucoup plus. Je suis raisonnable.

ROSEMBERG. — Je l'étais aussi avant de l'avoir vue ! — Ah ! si vous saviez qui elle est ! Si j'osais prononcer son nom devant vous...

BARBERINE. — Est-ce que je la connais ?

ROSEMBERG. — Oui, madame ! — Et puisque mon secret vient de m'échapper à demi, je vous le confierais tout entier, si vous me promettiez de ne pas m'en punir.

BARBERINE. — Vous en punir? à quel propos? je n'y suis pour rien, j'imagine.

ROSEMBERG. — Pour plus que vous ne pensez, madame, et si j'osais...

SCÈNE VI

LES MÊMES, KALÉKAIRI.

ROSEMBERG, *à part.* — Peste soit de la petite barbaresque! j'avais eu tant de peine à en arriver là!

KALÉKAIRI. — Le portier l'Uscoque est venu pour dire qu'il y avait sur la route beaucoup de chariots.

BARBERINE. — Qu'est-ce que c'est?

KALÉKAIRI. — Je puis le dire à vous seule.

BARBERINE. — Approche.

ROSEMBERG, *à part.* — Quel mystère! Encore des légumes! Voilà une châtelaine terriblement bourgeoise!

KALÉKAIRI, *bas à sa maîtresse.* — Il n'y a point de chariots. Rosemberg a encore donné beaucoup d'or au portier l'Uscoque.

BARBERINE, *bas.* — Pourquoi faire, et sous quel prétexte?

KALÉKAIRI, *de même.* — Il a demandé qu'on le fasse entrer secrètement chez la maîtresse.

BARBERINE, *bas.* — Chez moi, dis-tu? en es-tu sûre?

KALÉKAIRI, *de même.* — L'Uscoque ne voulait rien dire; mais Kalékairi l'a grisé, et il lui a tout raconté.

BARBERINE, *regardant Rosemberg.* — Vraiment, cela est incroyable!

ROSEMBERG, *à part.* — Quel singulier regard jette-t-elle donc sur moi?

BARBERINE, *de même.* — Est-ce possible? Ce jeune homme un peu fanfaron, il est vrai, mais, au fond, d'humeur assez douce et qui semblait... Cela est bien étrange.

KALÉKAIRI, *bas.* — L'Uscoque dit maintenant que si la maîtresse le veut, il se cachera derrière la porte avec Ludwig le jardinier. Ils prendront chacun une fourche, et quand l'autre arrivera...

BARBERINE, *riant.* — Non, je te remercie. Tu en reviens toujours à ta méthode expéditive.

KALÉKAIRI. — Rosemberg a beaucoup de domestiques armés.

BARBERINE. — Oui, et nous sommes seules, ou presque seules, dans cette maison au fond d'un petit désert. Mais je te dirai une chose fort simple : — Il y a un gardien, ma chère, qui défend mieux l'honneur d'une femme que tous les remparts d'un sérail et

que tous les muets d'un sultan, et ce gardien, c'est elle-même. Va, et cependant ne t'éloigne pas. — Écoute! lorsque je te ferai signe par cette fenêtre... (*Elle lui parle à l'oreille.*)

KALÉKAIRI. — Cela sera fait. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

BARBERINE, ROSEMBERG.

BARBERINE. — Eh bien! seigneur, à quoi songez-vous?

ROSEMBERG. — J'attendais de savoir si je dois me retirer.

BARBERINE. — N'étiez-vous pas en train de me faire une confidence? Cette petite fille est venue mal à propos.

ROSEMBERG. — Oh! oui.

BARBERINE. — Eh bien! continuez.

ROSEMBERG. — Je n'en ai plus le courage, madame, je ne sais comment j'avais pu oser...

BARBERINE. — Et vous n'osez plus! Vous me disiez, je crois, que vous aviez de l'amour pour une femme qui est mariée à l'un de vos amis?

ROSEMBERG. — Un de mes amis, je n'ai pas dit cela.

BARBERINE. — Je croyais l'avoir entendu. Mais êtes-vous sûr que j'aie mal compris?

ROSEMBERG, *à part.* — Que veut-elle dire? ce regard si terrible me semble à présent singulièrement doux.

BARBERINE. — Eh bien! vous ne répondez pas?

ROSEMBERG. — Ah! madame... Si vous avez pénétré ma pensée...

BARBERINE. — Est-ce une raison pour ne pas la dire?

ROSEMBERG. — Non, je le vois! vous m'avez deviné. Ces beaux yeux ont lu dans mon cœur, qui se trahissait malgré moi. Je ne saurais vous cacher plus longtemps un sentiment plus fort que ma raison, plus puissant même que mon respect pour vous. Apprenez donc à la fois, comtesse, et ma souffrance et ma folie. Depuis le premier jour où je vous ai vue, j'erre autour de ce château, dans ces montagnes désertes!... L'armée, la cour ne sont plus rien pour moi; j'ai tout quitté dès que j'ai pu trouver un prétexte pour me rapprocher de vous, ne fût-ce qu'un instant. Je vous aime, je vous adore! voilà mon secret, madame: avais-je tort de vous supplier de ne pas m'en punir? (*Il met un genou en terre.*)

BARBERINE, *à part.* — Il ne ment pas mal pour son âge. (*Haut.*) Vous aviez, dites-vous, la crainte d'être puni; — n'aviez-vous pas celle de m'offenser?

Rosemberg, *se levant.* — En quoi l'amour peut-il être une offense? Qui est-ce offenser que d'aimer?

Barberine. — Dieu, qui le défend!

Rosemberg. — Non, Barberine! puisque Dieu a fait la beauté, comment a-t-il pu défendre qu'on l'aime? C'est son image la plus parfaite.

Barberine. — Mais si la beauté est l'image de Dieu, la sainte foi jurée à ses autels n'est-elle pas un bien plus précieux? S'est-il contenté de créer, et n'a-t-il pas, sur son œuvre céleste, étendu la main comme un père, pour défendre et pour protéger?

Rosemberg. — Non, quand je suis ainsi près de vous, quand ma main tremble en touchant la vôtre, quand vos yeux s'abaissent sur moi avec ce regard qui me transporte, non! Barberine, c'est impossible; non, Dieu ne défend pas d'aimer. Hélas! point de reproches, je ne...

Barberine. — Que vous me trouviez belle et que vous me le disiez, cela ne me fâche pas beaucoup. Mais à quoi bon en dire davantage? le comte Ulric est votre ami.

Rosemberg. — Qu'en sais-je? Que puis-je vous répondre? De quoi puis-je me souvenir près de vous?

Barberine. — Quoi! si je consentais à vous écouter, ni l'amitié, ni la crainte de Dieu, ni la confiance d'un gentilhomme qui vous envoie auprès de moi, rien n'est capable de vous faire hésiter!

Rosemberg. — Non, sur mon âme, rien au monde. Vous êtes si belle, Barberine! vos yeux sont si doux, votre sourire est le bonheur lui-même!

Barberine. — Je vous l'ai dit, tout cela ne me fâche pas. Mais pourquoi prendre ainsi ma main? O Dieu! il me semble que, si j'étais homme, je mourrais plutôt que de parler d'amour à la femme d'un ami.

Rosemberg. — Et moi, je mourrai plutôt que de cesser de vous parler d'amour.

Barberine. — Vraiment! sur votre honneur, cela est votre sentiment? (*Elle fait un signe par la fenêtre.*)

Rosemberg. — Sur mon âme, sur mon honneur!

Barberine. — Vous trahiriez de bon cœur un ami?

Rosemberg. — Oui, pour vous plaire, pour un regard de vous. (*On entend sonner une cloche.*)

Barberine. — Voici la cloche qui m'avertit de descendre.

Rosemberg. — O ciel! vous me quittez ainsi?

Barberine. — Que vous dirai-je? voici Kalékairi.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, KALÉKAIRI.

Rosemberg. — Encore cette Croate, cette Transylvaine!

Kalékairi. — Les fermiers disent qu'ils attendent.

Barberine. — J'y vais.

Rosemberg, *bas à Barberine.* — Hé! quoi! sans une parole...? sans un regard qui m'apprenne mon sort?

Barberine. — Je crois que vous êtes un grand enchanteur, car il est impossible de vous garder rancune. Mes fermiers vont se mettre à table; attendez-moi ici un instant. Je me délivre d'eux, et je reviens. — Allons, Kalékairi, allons.

Kalékairi. — Kalékairi ne veut pas dîner.

Rosemberg, *à part.* — Elle veut rester, la petite Éthiopienne! (*Haut.*) Comment, mademoiselle, vous n'avez pas faim?

Kalékairi. — Non, je ne veux pas. Ils vous ont placé une cloche, tout au haut d'une grosse tour, et quand cette machine sonne, il faut que Kalékairi mange. Mais Kalékairi ne veut pas manger; Kalékairi n'a pas d'appétit.

Barberine, *priant.* — Viens, mon enfant, tu feras comme tu voudras, mais j'ai besoin de toi. (*A part.*) Je crois, en vérité, qu'elle serait capable de me surveiller moi-même.

SCÈNE IX

Rosemberg, *seul.* — Elle va revenir! elle me dit de l'attendre pendant qu'elle va éloigner tout son monde! Peut-elle me faire mieux entendre que je ne lui ai pas déplu? Que dis-je? n'est-ce pas m'avouer qu'elle m'aime? n'est-ce pas là le plus piquant rendez-vous?... Parbleu! j'étais bien bon de me creuser la tête et de dépenser mon argent pour imiter ce sot de Jachimo! C'est bien la peine de s'aller cacher, lorsque, pour vaincre, on n'a qu'à paraître! Il est vrai que je ne m'attendais pas, en conscience, à me faire écouter si vite. O fortune! quelle bénédiction! non, je ne m'y attendais pas. Cette fière comtesse, ce riche enjeu! tout cela gagné en si peu de temps! Qu'il avait donc raison, ce cher Uladislas! Je vais donc l'entendre me parler d'amour! car ce sera son tour à présent, elle! Barberine! ô beauté! ô joie ineffable! Je ne saurais demeurer en repos; il faut pourtant un peu de patience. (*Il s'assoit.*) En vérité, c'est une grande misère que cette fragilité des femmes. Conquise si vite! est-ce que je l'aime? Non, je ne l'aime pas. Fi donc! trahir ainsi un mari si plein de droiture

et de confiance ! Céder au premier regard amoureux d'un inconnu ! que peut-on faire de cela ? J'ai autre chose en tête que de rester ici. — Qui maintenant me résistera ? Déjà je me vois arrivant à la cour et traversant d'un pas nonchalant les longues galeries. Les courtisans s'écartent en silence, les femmes chuchotent ; le riche enjeu est sur la table, et la reine a le sourire sur les lèvres. Quel coup de filet, Rosemberg ! Ce que c'est pourtant que la fortune ! Quand je pense à ce qui m'arrive, il me semble rêver. Non, il n'y a rien de tel que l'audace. — Il me semble que j'entends du bruit. Quelqu'un monte l'escalier ; on s'approche, on monte à petits pas. Ah ! comme mon cœur palpite ! (*Les fenêtres se ferment, et on entend au dehors le bruit de plusieurs verrous.*) Qu'est-ce que cela veut dire ? Je suis enfermé. On verrouille la porte en dehors. Sans doute, c'est quelque précaution de Barberine ; elle a peur que pendant le dîner quelque domestique n'entre ici. Elle aura envoyé sa camériste fermer sur moi la porte, jusqu'à ce qu'elle puisse s'échapper ! Si elle allait ne pas venir ! s'il arrivait un obstacle imprévu ! Bon, elle me le ferait dire. Mais qui marche ainsi dans le corridor ? On vient ici... C'est Barberine, je reconnais son pas. Silence ! il ne faut pas ici nous donner l'air d'un écolier. Je veux composer mon visage... celui à qui de pareilles choses arrivent n'en doit pas paraitre étonné. (*Un guichet s'ouvre dans la muraille.*)

Barberine, *en dehors, parlant par le guichet.* — Seigneur Rosemberg, comme vous n'êtes venu ici que pour commettre un vol, le plus odieux et le plus digne de châtiment, le vol de l'honneur d'une femme, et comme il est juste que la pénitence soit proportionnée au crime, vous êtes emprisonné comme un voleur. Il ne vous sera fait aucun mal, et les gens de votre suite continueront à être bien traités. Si vous voulez boire et manger, vous n'avez d'autre moyen que de faire comme ces vieilles femmes que vous n'aimez pas, c'est-à-dire de filer. Vous avez là, comme vous savez, une quenouille et un fuseau, et vous pouvez avoir l'assurance que l'ordinaire de vos repas sera scrupuleusement augmenté ou diminué, selon la quantité de fil que vous filerez. (*Elle ferme le guichet.*)

Rosemberg. — Est-ce que je rêve ? Holà ! Barberine ! holà ! Jean ! holà ! Albert ! Qu'est-ce que cela signifie ? La porte est comme murée ; on l'a fermée avec des barres de fer ; — les fenêtres sont grillées, et le guichet n'est pas plus grand que mon bonnet. Holà ! quelqu'un ! ouvrez ! ouvrez ! ouvrez, c'est moi, Rosemberg, je suis enfermé ici. Ouvrez ! qui vient m'ouvrir ? Y a-t-il ici quelqu'un ? Je prie qu'on m'ouvre, s'il vous plaît. Hé ! le gardien,

êtes-vous là? ouvrez-moi, monsieur, je vous prie. Je veux faire signe par la croisée. Hé! compagnon, venez m'ouvrir; — il ne m'entend pas : — ouvrir, ouvrir, je suis enfermé. Cette chambre est au premier étage. — Mais qu'est-ce donc? on ne m'ouvrira pas!

Barberine, *ouvrant le guichet.* — Seigneur, ces cris ne servent de rien. Il commence à se faire tard; si vous voulez souper, il est temps de vous mettre à filer. (*Elle ferme le guichet.*)

Rosemberg. — Hé! bon! c'est une plaisanterie. L'espiègle veut me piquer au jeu par ce joyeux tour de malice. On m'ouvrira dans un quart d'heure; je suis bien sot de m'inquiéter. Oui, sans doute, ce n'est qu'un jeu; mais il me semble qu'il est un peu fort, et tout cela pourrait me prêter un personnage ridicule. Hum! m'enfermer dans une tourelle! Traite-t-on aussi légèrement un homme de mon rang? — Fou que je suis! Cela prouve qu'elle m'aime! elle n'en agirait pas si familièrement avec moi, si la plus douce récompense ne m'attendait. Voilà qui est clair, on m'éprouve peut-être, on observe ma contenance. Pour les déconcerter un peu, il faut que je me mette à chanter gaiement. (*Il chante.*)

Quand le coq de bruyère
Voit venir le chasseur,
Holà! dans la clairière,
Holà! landerira.
Oh! le hardi compère!
Franc chasseur, l'arme au poing,
Holà! remplis ton verre,
Holà! landerira.

Kalékairi, *ouvrant le guichet.* — La maîtresse dit, puisque vous ne filez pas, que vous vous passerez sans doute de souper, et elle croit que vous n'avez pas faim; ainsi je vous souhaite une bonne nuit. (*Elle ferme le guichet.*)

Rosemberg. — Kalékairi! écoute donc un peu! écoute donc! ma petite, viens me tenir compagnie!... Est-ce que je serais pris au piège? voilà qui a l'air sérieux! Passer la nuit ici! sans souper! et justement j'ai une faim horrible! Combien de temps va-t-on donc me laisser ici? Assurément cela est sérieux. Mort et massacre! feu! sang! tonnerre! exécrable Barberine! misérable! infâme! bourreau! malédiction! Ah! malheureux que je suis! me voilà en prison. On va faire murer la porte! on me laissera mourir de faim! c'est une vengeance du comte Ulric. Hélas! hélas! prenez pitié de moi!... Le comte Ulric veut ma mort, cela est certain! sa femme exécute ses ordres. Pitié! pitié! je suis mort!

je suis perdu !... je ne verrai plus jamais mon père, ma pauvre tante Béatrice ! hélas ! ah ! Dieu ! hélas ! c'en est fait de moi !... Barberine ! madame la comtesse ! ma chère demoiselle Kalékairi !... O rage ! ô feu et flammes ! oh ! si j'en sors jamais, ils périront tous de ma main ; je les accuserai devant la reine elle-même, comme bourreaux et empoisonneurs. Ah ! Dieu ! ah ! ciel ! prenez pitié de moi !

Barberine, *ouvrant le guichet.* — Seigneur, avant de me coucher, je viens savoir si vous avez filé.

Rosemberg. — Non, je n'ai pas filé, je ne file point, je ne suis point une fileuse. Ah ! Barberine, vous me le payerez !

Barberine. — Seigneur, quand vous aurez filé, vous avertirez le soldat qui monte la garde à votre porte.

Rosemberg. — Ne vous en allez point, comtesse. — Au nom du ciel, écoutez-moi.

Barberine. — Filez, filez !

Rosemberg. — Non, par la mort ! non, par le sang ! je briserai cette quenouille. Non, je mourrais plutôt.

Barberine. — Adieu, seigneur !

Rosemberg. — Encore un mot, ne partez pas.

Barberine. — Que voulez-vous ?

Rosemberg. — Mais..., mais... comtesse... en vérité... je suis, je... ne sais pas filer. Comment voulez-vous que je file ?

Barberine. — Apprenez. (*Elle ferme le guichet.*)

Rosemberg. — Non, jamais je ne filerai, quand le ciel devrait m'écraser ! Quelle cruauté raffinée ! Voyez donc cette Barberine ! elle était en déshabillé, elle va se mettre au lit à peine vêtue, en cornette, et plus jolie cent fois... Ah ! la nuit vient ; dans une heure d'ici il ne fera plus clair. (*Il s'assoit.*) Ainsi, c'est décidé, il n'en faut pas douter. Non seulement je suis en prison, mais on veut m'avilir par le dernier des métiers. Si je ne file, ma mort est certaine. Ah ! la faim me talonne cruellement. Voilà six heures que je n'ai mangé ; pas une miette de pain depuis ce matin à déjeuner ! Misérable Uladislas ! puisses-tu mourir de faim pour tes conseils ! Où diantre suis-je venu me fourrer ? Que me suis-je mis dans la tête ? J'avais bien affaire de ce comte Ulric et de sa bégueule de comtesse ! Le beau voyage que je fais ! J'avais de l'argent, des chevaux, tout était pour le mieux ; je me serais diverti à la cour. Peste soit de l'entreprise ! J'aurai perdu mon patrimoine, et j'aurai appris à filer !... Le jour baisse de plus en plus, et la faim augmente en proportion. Est-ce que je serais réduit à filer ? Non, mille fois non ! J'aimerais mieux mourir de faim comme un gentilhomme. Diable !... vraiment, si je ne file pas, il

ne sera plus temps tout à l'heure. (*Il se lève.*) Comment est-ce donc fait, cette quenouille? Quelle machine diabolique est-ce là? Je n'y comprends rien. Comment s'y prend-on? Je vais tout briser. Que cela est entortillé! Oh Dieu! j'y pense, elle me regarde; cela est sûr, je ne filerai pas.

Une voix, *au dehors.* — Qui vive? (*Le couvre-feu sonne.*)

Rosemberg. — Le couvre-feu sonne! Barberine va se coucher. Les lumières commencent à s'allumer. Les mulets passent sur la route, et les bestiaux rentrent des champs. Oh, Dieu! passer la nuit ainsi! là, dans cette prison! sans feu! sans lumière! sans souper! le froid! la faim! Hé! holà! compagnon, n'y a-t-il pas un soldat de garde?

Barberine, *ouvrant le guichet.* — Eh bien?

Rosemberg. — Je file! comtesse, je file, faites-moi donner à souper.

SCÈNE X

ROSEMBERG, KALÉKAIRI.

Kalékairi, *entrant avec deux plats.* — Voilà le souper. Il y a des concombres et une salade de laitues.

Rosemberg. — Bien obligé! tu servais d'espion, te voilà geôlière à présent! méchante Arabe que tu es! Pourquoi as-tu pris mes sequins?

Kalékairi, *mettant une bourse sur la table.* — Maintenant je puis vous les rendre.

Rosemberg. — Hé! je n'ai que faire d'argent en prison. (*On entend le son des trompettes.*) Qui arrive là? quel est ce bruit? j'entends un fracas de chevaux dans la cour.

Kalékairi. — C'est la reine qui vient ici.

Rosemberg. — La reine, dis-tu?

Kalékairi. — Et le comte Ulric aussi.

Rosemberg. — Le comte Ulric! la reine! ah! je suis perdu. Kalékairi, fais-moi sortir d'ici.

Kalékairi. — Non, il faut que vous y restiez.

Rosemberg. — Je te donnerai autant de sequins que tu voudras, mais, de grâce, laisse-moi sortir. Dis à la sentinelle de me laisser passer.

Kalékairi. — Non. — Pourquoi êtes-vous venu?

Rosemberg. — Ah! tu as bien raison. Où est la comtesse? Je veux lui demander grâce ou plutôt l'accuser; oui l'accuser devant la reine elle-même, car on n'enferme pas les gens de cette façon-là. Où est ta maîtresse?

Kalékairi. — Sur le pas de sa porte, pour recevoir la reine.

Rosemberg. — Et que diantre la reine vient-elle faire ici?

Kalékairi. — Kalékairi avait écrit.

Rosemberg. — A la reine?

Kalékairi. — Non, au comte Ulric.

Rosemberg. — Et à propos de quoi?

Kalékairi. — Pour qu'on vienne ici.

Rosemberg. — Et qu'on me trouve dans cette caverne?

Kalékairi. — Non. — Kalékairi, quand elle a écrit, ne savait pas qu'on vous ferait filer.

Rosemberg. — Ah! c'est donc la comtesse toute seule à qui est venue cette gracieuse idée?

Kalékairi. — Oui, et la comtesse ne savait pas que Kalékairi avait écrit, car la comtesse avait écrit aussi.

Rosemberg. — Elle a écrit aussi? c'est fort obligeant.

Kalékairi. — Oui, pendant que vous criiez si fort. Elle allait voir, et puis elle revenait. Mais Kalékairi avait écrit longtemps auparavant. Kalékairi avait écrit dès que vous lui aviez parlé.

Rosemberg. — Ainsi, toi d'abord, et puis la comtesse! Deux dénonciations pour une! c'est à merveille; j'étais en bonnes mains. Ensorcelé par deux démons femelles!

La sentinelle, *sur le pas de la porte.* — Seigneur, vous êtes libre. La reine va venir.

Rosemberg. — C'est fort heureux. Adieu, Kalékairi! Dis à ta maîtresse, de ma part, que je ne lui pardonnerai de ma vie, et, quant à toi, puissent toutes tes salades...

Kalékairi. — Vous avez bien tort, car ma maîtresse a dit qu'elle vous trouvait bien gentil, oui, et que vous ne pouviez manquer de plaire à beaucoup de dames à la cour, mais que pour cette maison ce n'était pas l'endroit.

Rosemberg. — En vérité! elle a dit cela? Eh bien! Kalékairi, je crois que je lui pardonne. Et pour toi, si tu veux être discrète...

Kalékairi. — Oh! non.

Rosemberg. — Comment! tu te vantais ce matin...

Kalékairi. — C'était pour mieux savoir ce soir. Voici la reine avec tout le monde.

Rosemberg. — Ah! je suis pris.

SCÈNE XI

Les Précédents, LA REINE, ULRIC, BARBERINE, courtisans, etc.

La reine, *à Barberine.* — Oui, comtesse, nous avons voulu venir nous-même vous rendre visite.

BARBERINE. — Notre pauvre maison, madame, n'est pas digne de vous recevoir.

LA REINE. — Je tiens à honneur d'y être reçue. (*A Rosemberg.*) Eh bien! Rosemberg, ton pari?

ROSEMBERG. — Il est perdu, madame, comme vous voyez.

KALÉKAIRI, *bas à Rosemberg.* — Oui, bien perdu.

LA REINE. — Es-tu content de ton voyage? Comment trouves-tu ce château? Tu n'oublieras pas, je l'espère, l'hospitalité qu'on y reçoit.

ROSEMBERG. — Je ne manquerai pas de m'en souvenir, madame, toutes les fois que je ferai quelque sottise.

KALÉKAIRI, *bas à Rosemberg.* — Ce sera souvent.

LA REINE. — Il est fâcheux que celle-ci te coûte un peu cher.

BARBERINE. — Madame, si Votre Majesté daigne m'accorder une grâce, je lui demande de consentir à ce que ce pari soit oublié.

ULRIC. — Je le demande aussi, madame. Si j'avais douté du cœur de ma femme, je pourrais profiter de cette gageure et me faire payer mon souci; mais, en conscience, je n'ai rien gagné. Voici tout le prix que j'en veux avoir. (*Il donne à sa femme une poignée de main.*)

ROSEMBERG, *à part.* — Par mon patron, voilà un digne homme.

KALÉKAIRI, *bas à Rosemberg.* — Vous êtes guéri, n'est-ce pas?

LA REINE. — Que cela vous plaise ainsi, je le veux bien. Mais notre parole royale est engagée, et nous ne saurions oublier que nous nous sommes portée pour témoin de la querelle. Ainsi, Rosemberg, tu payeras.

ROSEMBERG. — Madame, l'argent est tout prêt.

KALÉKAIRI, *bas à Rosemberg.* — Que va dire votre tante Béatrice?

LA REINE. — Mais vous comprenez, comte Ulric, que si notre justice ordonne que le prix de votre gageure vous soit remis, notre pouvoir ne va pas si loin que de vous contraindre à l'accepter. — Ainsi, Rosemberg, là-dessus tu feras ta cour à la comtesse.

ROSEMBERG. — De tout mon cœur, madame, et s'il se pouvait...

LA REINE. — Un instant! nous avons appris de la bouche même de la comtesse le succès de cette aventure; mais ces messieurs ne la connaissent pas, et il est juste qu'ils en soient instruits, ayant assisté, comme nous, aux débuts de cette entreprise. Voici deux lettres qui en parlent: Rosemberg, tu vas nous les lire.

BARBERINE. — Ah! madame!

LA REINE. — Êtes-vous si généreuse? Eh bien! je les lirai moi-même. En voici une d'abord, adressée au comte, et qui n'est pas

longue, car elle ne contient qu'un mot : « Venez. » Signé : « Kalékairi. » Qui a écrit cela ?

Kalékairi. — C'est moi, madame.

La reine. — Tu as peu et bien dit, c'est un talent rare. Maintenant, messieurs, voici l'autre. (*Elle lit.*)

« Mon très cher et honoré mari,

« Nous venons d'avoir au château la visite du jeune baron de Rosemberg, qui s'est dit votre ami et envoyé par vous. Bien qu'un secret de cette nature soit ordinairement gardé par une femme avec justice, je vous dirai toutefois qu'il m'a parlé d'amour. J'espère qu'à ma prière et recommandation vous n'en tirerez aucune vengeance, et que vous n'en concevrez aucune haine contre lui. C'est un jeune homme de bonne famille, et point méchant. Il ne lui manquait que de savoir filer, et c'est ce que je vais lui apprendre. Si vous avez occasion de voir son père à la cour, dites-lui qu'il n'en soit point inquiet. Il est dans notre grand'salle, au premier étage, où il a une quenouille avec un fuseau, et il file, ou il va filer. Vous trouverez extraordinaire que j'aie choisi pour lui cette occupation, mais, comme j'ai reconnu qu'avec de bonnes qualités il ne manquait que de réflexion, j'ai pensé que c'était pour le mieux de lui apprendre ce métier qui lui permettra de réfléchir à son aise, en même temps qu'il peut lui faire gagner sa vie. Vous savez que votre grand'salle est close de verrous fort solides ; je lui ai dit de m'y attendre, et je l'ai enfermé. Il y a au mur un guichet fort commode, par lequel on lui passera sa nourriture, ce qui fait que je ne doute pas qu'il ne sorte d'ici avec beaucoup d'avantage, et qu'en outre, si dans le cours de sa vie quelque malheur venait à l'atteindre, il ne se félicite d'avoir entre les mains un gagne-pain assuré pour ses jours.

« Je vous salue, vous aime et vous embrasse. Barberine. »

Si vous riez de cette lettre, seigneurs chevaliers, Dieu garde vos femmes de malencontre ! Il n'y a rien de si sérieux que l'honneur. Comte Ulric, jusqu'à demain nous voulons rester votre hôtesse, et nous entendons qu'on publie que nous avons fait le voyage exprès, suivie de toute notre cour, afin qu'on sache que le toit sous lequel habite une honnête femme est aussi saint lieu que l'église, et que les rois quittent leurs palais pour les maisons qui sont à Dieu.



TABLE



Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse.



LE PALAIS STROZZI, A FLORENCE



LORENZACCIO

Drame en cinq actes, publié en 1834.

PERSONNAGES

ALEXANDRE DE MÉDICIS, duc de Florence.
LORENZO DE MÉDICIS (Lorenzaccio), COME DE MÉDICIS, ses cousins.
LE CARDINAL CIBO.
LE MARQUIS DE CIBO, son frère.
SIRE MAURICE, chancelier des Huit.
LE CARDINAL BACCIO VALORI, commissaire apostolique.
JULIEN SALVIATI.
PHILIPPE STROZZI.
PIERRE STROZZI, THOMAS STROZZI, LÉON STROZZI, prieur de Capoue, ses fils.
ROBERTO CORSINI, provéditeur de la forteresse.
PALLA RUCCELLAI, ALAMANNO SALVIATI, FRANÇOIS PAZZI, seigneurs républicains.
BINDO ALTOVITI, oncle de Lorenzo.
VENTURI, bourgeois.
TEBALDEO, peintre.
SCORONCONCOLO, spadassin.
LES HUIT.
GIOMO LE HONGROIS, écuyer du duc.
MAFFIO, bourgeois.
MARIE SODERINI, mère de Lorenzo.
CATHERINE GINORI, tante de Lorenzo.
LA MARQUISE DE CIBO.
LOUISE STROZZI.
DEUX DAMES DE LA COUR ET UN OFFICIER ALLEMAND.
UN ORFÈVRE, UN MARCHAND, DEUX PRÉCEPTEURS ET DEUX ENFANTS, PAGES, SOLDATS, MOINES, COURTISANS, BANNIS, ÉCOLIERS, DOMESTIQUES, BOURGEOIS, etc.

La scène est à Florence.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Un jardin. — Clair de lune. Un pavillon dans le fond, un autre sur le devant.

Entrent LE DUC *et* LORENZO, *couverts de leurs manteaux;* GIOMO, *une lanterne à la main.*

Le duc. — Qu'elle se fasse attendre encore un quart d'heure, et je m'en vais. Il fait un froid de tous les diables.

Lorenzo. — Patience, Altesse, patience.

Le duc. — Elle devait sortir de chez sa mère à minuit; il est minuit, et elle ne vient pourtant pas.

Lorenzo. — Si elle ne vient pas, dites que je suis un sot, et que la vieille mère est une honnête femme.

Le duc. — Entrailles du pape! avec tout cela je suis volé d'un millier de ducats.

Lorenzo. — Nous n'avons avancé que moitié. Je réponds de la petite. Deux grands yeux languissants, cela ne trompe pas. Quoi de plus curieux pour le connaisseur que la débauche à la mamelle? Voir dans une enfant de quinze ans la rouée à venir; étudier, ensemencer, infiltrer paternellement le filon mystérieux du vice dans un conseil d'ami, dans une caresse au menton; tout dire et ne rien dire, selon le caractère des parents ; — habituer doucement l'imagination qui se développe à donner des corps à ses fantômes, à toucher ce qui l'effraye, à mépriser ce qui la protège ! Cela va plus vite qu'on ne pense; le vrai mérite est de frapper juste. Et quel trésor que celle-ci ! tout ce qui peut faire passer une nuit délicieuse à Votre Altesse! Tant de pudeur! Une jeune chatte qui veut bien des confitures, mais qui ne veut pas se salir la patte. Proprette comme une Flamande! La médiocrité bourgeoise en personne. D'ailleurs, fille de bonnes gens, à qui leur peu de fortune n'a pas permis une éducation solide ; point de fond dans les principes, rien qu'un léger vernis ; mais quel flot violent d'un fleuve magnifique sous cette couche de glace fragile qui craque à chaque pas ! Jamais arbuste en fleur n'a produit de fruits plus rares, jamais je n'ai humé dans une atmosphère enfantine plus exquise odeur de courtisanerie.

Le duc. — Sacrebleu! je ne vois pas le signal. Il faut pourtant que j'aille au bal chez Nasi : c'est aujourd'hui qu'il marie sa fille.

Giomo. — Allons au pavillon, monseigneur; puisqu'il ne s'agit que d'emporter une fille qui est à moitié payée, nous pouvons bien taper aux carreaux.

Le duc. — Viens par ici; le Hongrois a raison. (*Ils s'éloignent. — Entre Maffio.*)

Maffio. — Il me semblait dans mon rêve voir ma sœur traverser notre jardin, tenant une lanterne sourde, et couverte de pierreries. Je me suis éveillé en sursaut. Dieu sait que ce n'est qu'une illusion, mais une illusion trop forte pour que le sommeil ne s'enfuie pas devant elle. Grâce au ciel, les fenêtres du pavillon où couche la petite sont fermées comme de coutume; j'aperçois faiblement la lumière de sa lampe entre les feuilles de notre vieux figuier. Maintenant mes folles terreurs se dissipent; les battements précipités de mon cœur font place à une douce tranquillité. Insensé! mes yeux se remplissent de larmes, comme si ma pauvre sœur avait couru un véritable danger. — Qu'entends-je? Qui remue là entre les branches? (*La sœur de Maffio passe dans l'éloignement.*) Suis-je éveillé? c'est le fantôme de ma sœur. Il tient une lanterne sourde, et un collier brillant étincelle sur sa poitrine aux rayons de la lune. Gabrielle! Gabrielle! où vas-tu? (*Rentrent Giomo et le duc.*)

Giomo. — Ce sera le bonhomme de frère pris de somnambulisme. — Lorenzo conduira votre belle au palais par la petite porte; et quant à nous, qu'avons-nous à craindre?

Maffio. — Qui êtes-vous? Holà! arrêtez! (*Il tire son épée.*)

Giomo. — Honnête rustre, nous sommes tes amis.

Maffio. — Où est ma sœur? que cherchez-vous ici?

Giomo. — Ta sœur est dénichée, brave canaille. Ouvre la grille de ton jardin.

Maffio. — Tire ton épée et défends-toi, assassin que tu es!

Giomo *saute sur lui et le désarme.* — Halte-là! maître sot, pas si vite!

Maffio. — O honte! ô excès de misères! S'il y a des lois à Florence, si quelque justice vit encore sur la terre, par ce qu'il y a de vrai et de sacré au monde, je me jetterai aux pieds du duc, et il vous fera pendre tous les deux.

Giomo. — Aux pieds du duc?

Maffio. — Oui, oui, je sais que les gredins de votre espèce égorgent impunément les familles. Mais que je meure, entendez-vous, je ne mourrai pas silencieux comme tant d'autres. Si le duc ne sait pas que sa ville est une forêt pleine de bandits, pleine d'empoisonneurs et de filles déshonorées, en voilà un qui le lui dira. Ah! massacre! ah! fer et sang! j'obtiendrai justice de vous!

Giomo, *l'épée à la main.* — Faut-il frapper, Altesse ?

Le duc. — Allons donc! frapper ce pauvre homme! Va te coucher, mon ami : nous t'enverrons demain quelques ducats. (*Il sort.*)

Maffio. — C'est Alexandre de Médicis!

Giomo. — Lui-même, mon brave rustre. Ne te vante pas de sa visite si tu tiens à tes oreilles. (*Il sort.*)

SCÈNE II

Une rue. — Le point du jour. — Plusieurs masques sortent d'une maison illuminée.

UN MARCHAND DE SOIERIES *et* UN ORFÈVRE
ouvrent leurs boutiques.

Le marchand de soieries. — Hé! hé! père Mondella, voilà bien du vent pour mes étoffes. (*Il étale ses pièces de soie.*)

L'orfèvre, *bâillant.* — C'est à se casser la tête. Au diable leur noce! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Le marchand. — Ni ma femme non plus, voisin : la chère âme s'est tournée et retournée comme une anguille. Ah! dame! quand on est jeune, on ne s'endort pas au bruit des violons.

L'orfèvre. — Jeune! jeune! cela vous plaît à dire. On n'est pas jeune avec une barbe comme celle-là; et cependant Dieu sait si leur damnée musique me donne envie de danser! (*Deux écoliers passent.*)

Premier écolier. — Rien n'est plus amusant. On se glisse contre la porte au milieu des soldats, et on les voit descendre avec leurs habits de toutes les couleurs. Tiens! voilà la maison des Nasi. (*Il souffle dans ses doigts.*) Mon portefeuille me glace les mains.

Deuxième écolier. — Et on nous laissera approcher?

Premier écolier. — En vertu de quoi est-ce qu'on nous en empêcherait? Nous sommes citoyens de Florence. Regarde tout ce monde autour de la porte ; en voilà des chevaux, des pages et des livrées ! Tout cela va et vient, il n'y a qu'à s'y connaître un peu ; je suis capable de nommer toutes les personnes d'importance ; on observe bien tous les costumes, et le soir on dit à l'atelier : J'ai une terrible envie de dormir; j'ai passé la nuit au bal chez le prince Aldobrandini, chez le comte Salviati ; le prince était habillé de telle ou telle façon ; la princesse de telle autre, et on ne ment pas. Viens, prends ma cape par derrière. (*Ils se placent contre la porte de la maison.*)

L'orfèvre. — Entendez-vous les petits badauds? Je voudrais qu'un de mes apprentis fît un pareil métier!

Le marchand. — Bon! bon! père Mondella, où le plaisir ne coûte rien, la jeunesse n'a rien à perdre. Tous ces grands yeux étonnés de ces petits polissons me réjouissent le cœur. — Voilà comme j'étais, humant l'air et cherchant les nouvelles. Il paraît que la Nasi est une belle gaillarde, et que le Martelli est un heureux garçon. C'est une famille bien florentine celle-là! Quelle tournure ont tous ces grands seigneurs! J'avoue que ces fêtes-là me font plaisir à moi. On est dans son lit bien tranquille, avec un coin de ses rideaux retroussé; on regarde de temps en temps les lumières qui vont et viennent dans le palais; on attrape un petit air de danse sans rien payer, et on se dit : Hé! hé! ce sont mes étoffes qui dansent, mes belles étoffes du bon Dieu, sur le cher corps de tous ces braves et loyaux seigneurs.

L'orfèvre. — Il en danse plus d'une qui n'est pas payée, voisin; ce sont celles-là qu'on arrose de vin et qu'on frotte sur les murailles avec le moins de regret. Que les grands seigneurs s'amusent, c'est tout simple, — ils sont nés pour cela; mais il y a des amusements de plusieurs sortes, entendez-vous?

Le marchand. — Oui, oui, comme la danse, le cheval, le jeu de paume et tant d'autres. Qu'entendez-vous vous-même, père Mondella?

L'orfèvre. — Cela suffit. — Je me comprends. — C'est-à-dire que les murailles de tous ces palais-là n'ont jamais mieux prouvé leur solidité. Il leur fallait moins de force pour défendre les aïeux de l'eau du ciel qu'il ne leur en faut pour soutenir les fils quand ils sont trop pris de leur vin.

Le marchand. — Un verre de vin est de bon conseil, père Mondella. Entrez donc dans ma boutique que je vous montre une pièce de velours.

L'orfèvre. — Oui, de bon conseil et de bonne mine, voisin; un bon verre de vin vieux a une bonne mine au bout d'un bras qui a sué pour le gagner; on le soulève gaiement d'un petit coup; et il s'en va donner du courage au cœur de l'honnête homme qui travaille pour sa famille. Mais ce sont des tonneaux sans vergogne que tous ces godelureaux de la cour. A qui fait-on plaisir en s'abrutissant jusqu'à la bête féroce? A personne, pas même à soi, à Dieu encore moins.

Le marchand. — Le carnaval a été rude, il faut l'avouer; et leur maudit ballon m'a gâté de la marchandise pour une cinquantaine de florins (1). Dieu merci! les Strozzi l'ont payé.

(1) C'était l'usage au carnaval de traîner dans les rues un énorme ballon qui renversait les passants et les devantures des boutiques. Pierre Strozzi avait été arrêté pour ce fait.

L'orfèvre. — Les Strozzi ! Que le ciel confonde ceux qui ont osé porter la main sur leur neveu ! Le plus brave homme de Florence, c'est Philippe Strozzi.

Le marchand. — Cela n'empêche pas Pierre Strozzi d'avoir traîné son maudit ballon sur ma boutique et de m'avoir fait trois grandes taches dans une aune de velours brodé. A propos, père Mondella, nous verrons-nous à Montolivet?

L'orfèvre. — Ce n'est pas mon métier de suivre les foires ; j'irai cependant à Montolivet par piété. C'est un saint pèlerinage, voisin, et qui remet tous les péchés.

Le marchand. — Et qui est tout à fait vénérable, voisin, et qui fait gagner les marchands plus que tous les autres jours de l'année. C'est plaisir de voir ces bonnes dames, sortant de la messe, manier, examiner toutes les étoffes. Que Dieu conserve Son Altesse ! La cour est une belle chose.

L'orfèvre. — La cour ! le peuple la porte sur le dos, voyez-vous. Florence était encore (il n'y a pas longtemps de cela) une bonne maison bien bâtie ; tous ces grands palais, qui sont les logements de nos grandes familles, en étaient les colonnes. Il n'y avait pas une de toutes ces colonnes qui dépassât les autres d'un pouce ; elles soutenaient à elles toutes une vieille voûte bien cimentée, et nous nous promenions là-dessous sans crainte d'une pierre sur la tête. Mais il y a de par le monde deux architectes malavisés qui ont gâté l'affaire ; je vous le dis en confidence, c'est le pape et l'empereur Charles. L'empereur a commencé par entrer par une assez bonne brèche dans la susdite maison. Après quoi, ils ont jugé à propos de prendre une des colonnes dont je vous parle, à savoir celle de la famille de Médicis, et d'en faire un clocher, lequel clocher a poussé comme un champignon de malheur dans l'espace d'une nuit. Et puis, savez-vous, voisin ? comme l'édifice branlait au vent, attendu qu'il avait la tête trop lourde et une jambe de moins, on a remplacé le pilier devenu clocher par un gros pâté informe fait de boue et de crachat, et on a appelé cela la citadelle : les Allemands se sont installés dans ce maudit trou comme des rats dans un fromage ; et il est bon de savoir que, tout en jouant aux dés et en buvant leur vin aigrelet, ils ont l'œil sur nous autres. Les familles florentines ont beau crier, le peuple et les marchands ont beau dire, les Médicis gouvernent au moyen de leur garnison ; ils nous dévorent comme une excroissance vénéneuse dévore un estomac malade ; c'est en vertu des hallebardes qui se promènent sur la plate-forme qu'un bâtard, qu'une moitié de Médicis, un butor que le ciel avait fait pour être garçon boucher ou valet de charrue, couche dans le lit

de nos filles, boit nos bouteilles, casse nos vitres; et encore le paye-t-on pour cela.

Le marchand. — Peste ! peste ! comme vous y allez ! vous avez l'air de savoir tout cela par cœur ; il ne ferait pas bon dire cela dans toutes les oreilles, voisin Mondella.

L'orfèvre. — Et quand on me bannirait comme tant d'autres ! On vit à Rome aussi bien qu'ici. Que le diable emporte la noce, ceux qui y dansent et ceux qui la font ! (*Il rentre. Le marchand se mêle aux curieux. — Passe un bourgeois avec sa femme.*)

La femme. — Guillaume Martelli est un bel homme et riche. C'est un bonheur pour Nicolo Nasi d'avoir un gendre comme celui-là. Tiens ! le bal dure encore. — Regarde donc toutes ces lumières.

Le bourgeois. — Et nous, notre fille, quand la marierons-nous?

La femme. — Comme tout est illuminé ! danser encore à l'heure qu'il est, c'est là une jolie fète ! — On dit que le duc y est.

Le bourgeois. — Faire du jour la nuit et de la nuit le jour, c'est un moyen commode de ne pas voir les bonnêtes gens. Une belle invention, ma foi, que des hallebardes à la porte d'une noce ! Que le bon Dieu protège la ville ! Il en sort tous les jours de nouveaux, de ces chiens d'Allemands, de leur damnée forteresse.

La femme. — Regarde donc le joli masque. Ah ! la belle robe ! Hélas ! tout cela coûte très cher, et nous sommes bien pauvres à la maison. (*Ils sortent.*)

Un soldat, *au marchand.* — Gare ! canaille ! laisse passer les chevaux.

Le marchand. — Canaille toi-même, Allemand du diable ! (*Le soldat le frappe de sa pique.*)

Le marchand, *se retirant.* — Voilà comme on suit la capitulation ! Ces gredins-là maltraitent les citoyens. (*Il rentre chez lui.*)

L'écolier, *à son camarade.* — Vois-tu celui-là qui ôte son masque? C'est Palla Ruccellai. Un fier luron ! Ce petit-là à côté de lui, c'est Thomas Strozzi, Masaccio, comme on dit.

Un page, *criant.* — Le cheval de Son Altesse !

Le second écolier. — Allons-nous-en, voilà le duc qui sort.

Le premier écolier. — Crois-tu qu'il va te manger? (*La foule s'augmente à la porte.*)

L'écolier. — Celui-là, c'est Nicolini; celui-là, c'est le provéditeur. (*Le duc sort, vêtu en religieuse, avec Julien Salviati, habillé de même, tous deux masqués.*)

Le duc, *montant à cheval.* — Viens-tu, Julien?

Salviati. — Non ! Altesse, pas encore. (*Il lui parle à l'oreille.*)

Le duc. — Bien, bien, ferme !

Salviati. — Elle est belle comme un démon. — Laissez-moi faire ; si je peux me débarrasser de ma femme... (*Il rentre dans le bal.*)

Le duc. — Tu es gris, Salviati ; le diable m'emporte ! tu vas de travers. (*Il part avec sa suite.*)

L'écolier. — Maintenant que voilà le duc parti, il n'y en a pas pour longtemps. (*Les masques sortent de tous côtés.*)

Le second écolier. — Rose, vert, bleu, j'en ai plein les yeux ; la tête me tourne.

Un bourgeois. — Il paraît que le souper a duré longtemps : en voilà deux qui ne peuvent plus se tenir. (*Le provéditeur monte à cheval ; une bouteille cassée lui tombe sur l'épaule.*)

Le provéditeur. — Eh ! ventrebleu ! quel est l'assommeur, ici ?

Un masque. — Eh ! ne le voyez-vous pas, seigneur Corsini ! Tenez ! regardez à la fenêtre ; c'est Lorenzo avec sa robe de nonne.

Le provéditeur. — Lorenzaccio, le diable soit de toi ! tu as blessé mon cheval. (*La fenêtre se ferme.*) Peste soit de l'ivrogne et de ses farces silencieuses ! un gredin qui n'a pas souri trois fois dans sa vie, et qui passe le temps à des espiègleries d'écolier en vacances ! (*Il sort. — Louise Strozzi sort de la maison, accompagnée de Julien Salviati ; il lui tient l'étrier. Elle monte à cheval ; un écuyer et une gouvernante la suivent.*)

Salviati. — La jolie jambe, chère fille ! Tu es un rayon de soleil, et tu as brûlé la moelle de mes os.

Louise. — Seigneur, ce n'est pas là le langage d'un cavalier.

Salviati. — Quels yeux tu as, mon cher cœur ! quelle belle épaule à essuyer, tout humide et si fraîche ! Que faut-il te donner pour être ta camériste cette nuit ? Le joli pied à déchausser !

Louise. — Lâche mon pied, Salviati.

Salviati. — Non, par le corps de Bacchus ! jusqu'à ce que tu m'aies dit quand nous coucherons ensemble. (*Louise frappe son cheval et part au galop.*)

Un masque, *à Salviati.* — La petite Strozzi s'en va rouge comme la braise. — Vous l'avez fâchée, Salviati.

Salviati. — Baste ! colère de jeune fille et pluie du matin... (*Il sort.*)

SCÈNE III

Chez le marquis de Cibo.

LE MARQUIS, *en habit de voyage*, LA MARQUISE, ASCANIO, LE CARDINAL CIBO, *assis.*

Le marquis, *embrassant son fils.* — Je voudrais pouvoir t'emmener, petit, toi et ta grande épée qui te traîne entre les jambes.

Prends patience : Massa n'est pas bien loin, et je t'apporterai un bon cadeau.

La marquise. — Adieu, Laurent; revenez, revenez!

Le cardinal. — Marquise, voilà des pleurs qui sont de trop. Ne dirait-on pas que mon frère part pour la Palestine? Il ne court pas grand danger dans ses terres, je crois.

Le marquis. — Mon frère, ne dites pas de mal de ces belles larmes. (*Il embrasse sa femme.*)

Le cardinal. — Je voudrais seulement que l'honnêteté n'eût pas cette apparence.

La marquise. — L'honnêteté n'a-t-elle point de larmes, monsieur le cardinal? sont-elles toutes au repentir ou à la crainte?

Le marquis. — Non, par le ciel! car les meilleures sont à l'amour. N'essuyez pas celles-ci sur mon visage, le vent s'en chargera en route : qu'elles se sèchent lentement! Eh bien! ma chère, vous ne me dites rien pour vos favoris? n'emporterai-je pas, comme de coutume, quelque belle harangue sentimentale à faire de votre part aux roches et aux cascades de mon vieux patrimoine?

La marquise. — Ah! mes pauvres cascatelles!

Le marquis. — C'est la vérité, ma chère âme, elles sont toutes tristes sans vous. (*Plus bas.*) Elles ont été joyeuses autrefois, n'est-il pas vrai, Ricciarda?

La marquise. — Emmenez-moi!

Le marquis. — Je le ferais si j'étais fou, et je le suis presque, avec ma vieille mine de soldat. N'en parlons plus; — ce sera l'affaire d'une semaine. Que ma chère Ricciarda voie ses jardins quand ils sont tranquilles et solitaires; les pieds boueux de mes fermiers ne laisseront pas de trace dans ses allées chéries. C'est à moi de compter mes vieux troncs d'arbres qui me rappellent ton père Albéric et tous les brins d'herbe de mes bois ; les métayers et leurs bœufs, tout cela me regarde. A la première fleur que je verrai pousser, je mets tout à la porte, et je vous emmène alors.

La marquise. — La première fleur de notre belle pelouse m'est toujours chère. L'hiver est si long! Il me semble toujours que ces pauvres petites ne reviendront jamais.

Ascanio. — Quel cheval as-tu, mon père, pour t'en aller?

Le marquis. — Viens avec moi dans la cour, tu le verras. (*Il sort. — La marquise reste seule avec le cardinal. — Un silence.*)

Le cardinal. — N'est-ce pas aujourd'hui que vous m'avez demandé d'entendre votre confession, marquise?

La marquise. — Dispensez-m'en, cardinal. Ce sera pour ce soir,

si Votre Éminence est libre, ou demain, comme elle voudra. — Ce moment-ci n'est pas à moi. (*Elle se met à la fenêtre et fait un signe d'adieu à son mari.*)

Le cardinal. — Si les regrets étaient permis à un fidèle serviteur de Dieu, j'envierais le sort de mon frère. — Un si court voyage, si simple, si tranquille ! une visite à une de ses terres qui n'est qu'à quelques pas d'ici ! — une absence d'une semaine, — et tant de tristesse, une si douce tristesse, veux-je dire, à son départ ! Heureux celui qui sait se faire aimer ainsi après sept années de mariage ! N'est-ce pas sept années, marquise ?

La marquise. — Oui, cardinal ; mon fils a six ans.

Le cardinal. — Étiez-vous hier à la noce des Nasi ?

La marquise. — Oui, j'y étais.

Le cardinal. — Et le duc en religieuse ?

La marquise. — Pourquoi le duc en religieuse ?

Le cardinal. — On m'avait dit qu'il avait pris ce costume, il se peut qu'on m'ait trompé.

La marquise. — Il l'avait en effet. Ah ! Malaspina, nous sommes dans un triste temps pour toutes les choses saintes !

Le cardinal. — On peut respecter les choses saintes et, dans un jour de folie, prendre le costume de certains couvents, sans aucune intention hostile à la sainte Église catholique.

La marquise. — L'exemple est à craindre et non l'intention. Je ne suis pas comme vous ; cela m'a révoltée. Il est vrai que je ne sais pas bien ce qui se peut et ce qui ne se peut pas, selon vos règles mystérieuses. Dieu sait où elles mènent ! Ceux qui mettent les mots sur leur enclume, et qui les tordent avec un marteau et une lime, ne réfléchissent pas toujours que ces mots représentent des pensées, et ces pensées des actions.

Le cardinal. — Bon, bon ! le duc est jeune, marquise, et gageons que cet habit coquet des nonnes lui allait à ravir.

La marquise. — On ne peut mieux ; il n'y manquait que quelques gouttes de sang de son cousin, Hippolyte de Médicis.

Le cardinal. — Et le bonnet de la Liberté, n'est-il pas vrai, petite sœur ? Quelle haine pour ce pauvre duc !

La marquise. — Et vous, son bras droit, cela vous est égal que le duc de Florence soit le préfet de Charles-Quint, le commissaire civil du pape, comme Baccio est son commissaire religieux ? Cela vous est égal, à vous, frère de mon Laurent, que notre soleil, à nous, promène sur la citadelle des ombres allemandes ? que César parle ici dans toutes les bouches ? que la débauche serve d'entremetteuse à l'esclavage et secoue ses grelots sur les sanglots du peuple ? Ah ! le clergé sonnerait au besoin

toutes ses cloches pour en étouffer le bruit et pour réveiller l'aigle impérial, s'il s'endormait sur nos pauvres toits. (*Elle sort.*)

LE CARDINAL, *seul, soulève la tapisserie et appelle à voix basse.* — Agnolo! (*Entre un page.*) Quoi de nouveau aujourd'hui?

AGNOLO. — Cette lettre, monseigneur.

LE CARDINAL. — Donne-la-moi.

AGNOLO. — Hélas! Éminence, c'est un péché.

LE CARDINAL. — Rien n'est un péché quand on obéit à un prêtre de l'Église romaine. (*Agnolo remet la lettre.*) Cela est comique d'entendre les fureurs de cette pauvre marquise et de la voir courir à un rendez-vous d'amour avec le cher tyran, toute baignée de larmes républicaines. (*Il ouvre la lettre et lit.*) « Ou vous serez à moi, ou vous aurez fait mon malheur, le vôtre et celui de nos deux maisons. » Le style du duc est laconique, mais il ne manque pas d'énergie. Que la marquise soit convaincue ou non, voilà le difficile à savoir. Deux mois de cour presque assidue, c'est beaucoup pour Alexandre; ce doit être assez pour Ricciarda Cibo. (*Il rend la lettre au page.*) Remets cela chez ta maîtresse; tu es toujours muet, n'est-ce pas? Compte sur moi. (*Il lui donne sa main à baiser et sort.*)

SCÈNE IV

Une cour du palais du duc.

LE DUC ALEXANDRE *sur une terrasse; des pages exercent des chevaux dans la cour. Entrent* VALORI *et* SIRE MAURICE.

LE DUC, *à Valori.* — Votre Éminence a-t-elle reçu ce matin des nouvelles de la cour de Rome?

VALORI. — Paul III envoie mille bénédictions à Votre Altesse et fait les vœux les plus ardents pour sa prospérité.

LE DUC. — Rien que des vœux, Valori?

VALORI. — Sa Sainteté craint que le duc ne se crée de nouveaux dangers par trop d'indulgence. Le peuple est mal habitué à la domination absolue; et César, à son dernier voyage, en a dit autant, je crois, à Votre Altesse.

LE DUC. — Voilà, pardieu, un beau cheval, sire Maurice! Eh! quelle croupe de diable!

SIRE MAURICE. — Superbe, Altesse.

LE DUC. — Ainsi, monsieur le commissaire apostolique, il y a encore quelques mauvaises branches à élaguer. César et le pape ont fait de moi un roi; mais, par Bacchus, ils m'ont mis dans la main une espèce de sceptre qui sent la hache d'une lieue. Allons! voyons, Valori, qu'est-ce que c'est?

Valori. — Je suis un prêtre, Altesse; si les paroles que mon devoir me force à vous rapporter fidèlement doivent être interprétées d'une manière aussi sévère, mon cœur me défend d'y ajouter un mot.

Le duc. — Oui, oui, je vous connais pour un brave. Vous êtes, pardieu! le seul prêtre honnête homme que j'aie vu de ma vie.

Valori. — Monseigneur, l'honnêteté ne se perd ni ne se gagne sous aucun habit; et parmi les hommes il y a plus de bons que de méchants.

Le duc. — Ainsi donc point d'explications?

Sire Maurice. — Voulez-vous que je parle, monseigneur? tout est facile à expliquer.

Le duc. — Eh bien?

Sire Maurice. — Les désordres de la cour irritent le pape.

Le duc. — Que dis-tu là, toi?

Sire Maurice. — J'ai dit les désordres de la cour, Altesse; les actions du duc n'ont d'autre juge que lui-même. C'est Lorenzo de Médicis que le pape réclame comme transfuge de sa justice.

Le duc. — De sa justice? Il n'a jamais offensé de pape, à ma connaissance, que Clément VII, feu mon cousin, qui, à cette heure, est en enfer.

Sire Maurice.— Clément VII a laissé sortir de ses États le libertin qui, un jour d'ivresse, avait décapité les statues de l'arc de Constantin. Paul III ne saurait pardonner au modèle titré de la débauche florentine.

Le duc. — Ah parbleu! Alexandre Farnèse est un plaisant garçon! Si la débauche l'effarouche, que diable fait-il de son bâtard, le cher Pierre Farnèse, qui traite si joliment l'évêque de Fano? Cette mutilation revient toujours sur l'eau, à propos de ce pauvre Renzo. Moi, je trouve cela drôle, d'avoir coupé la tête à tous ces hommes de pierre. Je protège les arts comme un autre, et j'ai chez moi les premiers artistes de l'Italie; mais je n'entends rien au respect du pape pour ces statues qu'il excommunierait demain, si elles étaient en chair et en os.

Sire Maurice. — Lorenzo est un athée; il se moque de tout. Si le gouvernement de Votre Altesse n'est pas entouré d'un profond respect, il ne saurait être solide. Le peuple appelle Lorenzo Lorenzaccio : on sait qu'il dirige vos plaisirs, et cela suffit.

Le duc. — Paix! tu oublies que Lorenzo de Médicis est cousin d'Alexandre. (*Entre le cardinal Cibo.*) Cardinal, écoutez un peu ces messieurs qui disent que le pape est scandalisé des désordres de ce pauvre Renzo, et qui prétendent que cela fait tort à mon gouvernement.

Le cardinal. — Messire Francesco Nolza vient de débiter à l'Académie romaine une harangue en latin contre le mutilateur de l'arc de Constantin.

Le duc. — Allons donc, vous me mettriez en colère ! Renzo, un homme à craindre ! le plus fieffé poltron ! une femmelette, l'ombre d'un ruffian énervé ! un rêveur qui marche nuit et jour sans épée, de peur d'en apercevoir l'ombre à son côté ! d'ailleurs un philosophe, un gratteur de papier, un méchant poète qui ne sait seulement pas faire un sonnet ! Non, non, je n'ai pas peur des ombres. Eh ! corps de Bacchus ! que me font les discours latins et les quolibets de ma canaille ! J'aime Lorenzo, moi, et, par la mort de Dieu ! il restera ici.

Le cardinal. — Si je craignais cet homme, ce ne serait pas pour votre cour, ni pour Florence, mais pour vous, duc.

Le duc. — Plaisantez-vous, cardinal, et voulez-vous que je vous dise la vérité ? (*Il lui parle bas.*) Tout ce que je sais de ces damnés bannis, de tous ces républicains entêtés qui complotent autour de moi, c'est par Lorenzo que je le sais. Il est glissant comme une anguille ; il se fourre partout et me dit tout. N'a-t-il pas trouvé moyen d'établir une correspondance avec tous ces Strozzi de l'enfer ? Oui, certes, c'est mon entremetteur ; mais croyez que son entremise, si elle nuit à quelqu'un, ne me nuira pas. Tenez ! (*Lorenzo paraît au fond d'une galerie basse.*) Regardez-moi ce petit corps maigre, ce lendemain d'orgie ambulant. Regardez-moi ces yeux plombés, ces mains fluettes et maladives, à peine assez fermes pour soutenir un éventail ; ce visage morne, qui sourit quelquefois, mais qui n'a pas la force de rire. C'est là un homme à craindre ? Allons, allons ! vous vous moquez de lui. Hé ! Renzo, viens donc ici ; voilà sire Maurice qui te cherche dispute.

Lorenzo, *montant l'escalier de la terrasse.* — Bonjour, messieurs les amis de mon cousin !

Le duc. — Lorenzo, écoute ici. Voilà une heure que nous parlons de toi. Sais-tu la nouvelle ? Mon ami, on t'excommunie en latin, et sire Maurice t'appelle un homme dangereux, le cardinal aussi ; quant au bon Valori, il est trop honnête pour prononcer ton nom.

Lorenzo. — Pour qui dangereux, Éminence ? pour les filles de joie ou pour les saints du paradis ?

Le cardinal. — Les chiens de cour peuvent être pris de la rage comme les autres chiens.

Lorenzo. — Une insulte de prêtre doit se faire en latin.

Sire Maurice. — Il s'en fait en toscan, auxquelles on peut répondre.

LORENZO. — Sire Maurice, je ne vous voyais pas; excusez-moi, j'avais le soleil dans les yeux; mais vous avez un bon visage et votre habit me paraît tout neuf.

SIRE MAURICE. — Comme votre esprit; je l'ai fait faire d'un vieux pourpoint de mon grand-père.

LORENZO. — Cousin, quand vous aurez assez de quelque conquête des faubourgs, envoyez-la donc chez sire Maurice. Il est malsain de vivre sans femme pour un homme qui a, comme lui, le cou court et les mains velues.

SIRE MAURICE. — Celui qui se croit le droit de plaisanter doit savoir se défendre. A votre place, je prendrais une épée.

LORENZO. — Si on vous a dit que j'étais un soldat, c'est une erreur; je suis un pauvre amant de la science.

SIRE MAURICE. — Votre esprit est une épée acérée, mais flexible. C'est une arme trop vile; chacun fait usage des siennes. (*Il tire son épée.*)

VALORI. — Devant le duc, l'épée nue!

LE DUC, *riant.* — Laissez faire, laissez faire. Allons, Renzo, je veux te servir de témoin; qu'on lui donne une épée!

LORENZO. — Monseigneur, que dites-vous là?

LE DUC. — Eh bien! ta gaieté s'évanouit si vite? Tu trembles, cousin? Fi donc! tu fais honte au nom des Médicis. Je ne suis qu'un bâtard, et je le porterais mieux que toi, qui es légitime! Une épée, une épée! un Médicis ne se laisse point provoquer ainsi. Pages, montez ici; toute la cour le verra, et je voudrais que Florence entière y fût.

LORENZO. — Son Altesse se rit de moi.

LE DUC. — J'ai ri tout à l'heure, mais maintenant je rougis de honte. Une épée! (*Il prend l'épée d'un page et la présente à Lorenzo.*)

VALORI. — Monseigneur, c'est pousser trop loin les choses. Une épée tirée en présence de Votre Altesse est un crime punissable dans l'intérieur du palais.

LE DUC. — Qui parle ici quand je parle?

VALORI. — Votre Altesse ne peut avoir eu d'autre dessein que celui de s'égayer un instant, et sire Maurice lui-même n'a point agi dans une autre pensée.

LE DUC. — Et vous ne voyez pas que je plaisante encore! Qui diable pense ici à une affaire sérieuse? Regardez Renzo, je vous en prie: ses genoux tremblent; il serait devenu pâle, s'il pouvait le devenir. Quelle contenance, juste Dieu! Je crois qu'il va tomber. (*Lorenzo chancelle; il s'appuie sur la balustrade et glisse à terre tout d'un coup.*)

LE DUC, *riant aux éclats.* — Quand je vous le disais! personne ne le sait mieux que moi; la seule vue d'une épée le fait trouver mal. Allons! chère Lorenzetta, fais-toi emporter chez ta mère. (*Les pages relèvent Lorenzo.*)

SIRE MAURICE. — Double poltron! fils de catin!

LE DUC. — Silence! sire Maurice; pesez vos paroles, c'est moi qui vous le dis maintenant: pas de ces mots-là devant moi. (*Sire Maurice sort.*)

VALORI. — Pauvre jeune homme!

LE CARDINAL, *resté seul avec le duc.* — Vous croyez à cela, monseigneur?

LE DUC. — Je voudrais bien savoir comment je n'y croirais pas.

LE CARDINAL. — Hum! c'est bien fort.

LE DUC. — C'est justement pour cela que j'y crois. Vous figurez-vous qu'un Médicis se déshonore publiquement, par partie de plaisir? D'ailleurs ce n'est pas la première fois que cela lui arrive; jamais il n'a pu voir une épée.

LE CARDINAL. — C'est bien fort! c'est bien fort! (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

Devant l'église de Saint-Miniato à Montolivet.
La foule sort de l'église.

UNE FEMME, *à sa voisine.* — Retournez-vous ce soir à Florence?

LA VOISINE. — Je ne reste jamais plus d'une heure ici, et je n'y viens jamais qu'un seul vendredi; je ne suis pas assez riche pour m'arrêter à la foire; ce n'est pour moi qu'une affaire de dévotion (1), et que cela suffise pour mon salut, c'est tout ce qu'il me faut.

UNE DAME DE LA COUR, *à une autre.* — Comme il a bien prêché! c'est le confesseur de ma fille. (*Elle s'approche d'une boutique.*) Blanc et or, cela fait bien le soir; mais le jour, le moyen d'être propre avec cela?

(*Le marchand et l'orfèvre devant leurs boutiques avec quelques cavaliers.*)

L'ORFÈVRE. — La citadelle! voilà ce que le peuple ne souffrira jamais, voir tout d'un coup s'élever sur la ville cette nouvelle tour de Babel, au milieu du plus maudit baragouin; les Allemands ne pousseront jamais à Florence, et, pour les y greffer, il faudra un vigoureux lien.

---

(1) On allait à Montolivet tous les vendredis de certains mois; c'était à Florence ce que Longchamp était autrefois à Paris : les marchands y trouvaient l'occasion d'une foire et y transportaient leurs boutiques.

Le marchand. — Voyez, mesdames; que Vos Seigneuries acceptent un tabouret sous mon auvent.

Un cavalier. — Tu es du vieux sang florentin, père Mondella; la haine de la tyrannie fait encore trembler tes doigts ridés sur tes ciselures précieuses, au fond de ton cabinet de travail.

L'orfèvre. — C'est vrai, Excellence. Si j'étais un grand artiste, j'aimerais les princes, parce qu'eux seuls peuvent faire entreprendre de grands travaux; les grands artistes n'ont pas de patrie; moi, je fais des saints ciboires et des poignées d'épée.

Un autre cavalier. — A propos d'artiste, ne voyez-vous pas, dans ce petit cabaret, ce grand gaillard qui gesticule devant des badauds? Il frappe son verre sur la table; si je ne me trompe, c'est ce hâbleur de Cellini.

Le premier cavalier. — Allons-y donc, et entrons; avec un verre de vin dans la tête, il est curieux à entendre, et probablement quelque bonne histoire est en train. (*Ils sortent. — Deux bourgeois s'assoient.*)

Premier bourgeois. — Il y a eu une émeute à Florence?

Deuxième bourgeois. — Presque rien. — Quelques pauvres jeunes gens ont été tués sur le Vieux-Marché.

Premier bourgeois. — Quelle pitié pour les familles!

Deuxième bourgeois. — Voilà des malheurs inévitables. Que voulez-vous que fasse la jeunesse d'un gouvernement comme le nôtre? On vient crier à son de trompe que César est à Bologne, et les badauds répètent: « César est à Bologne, » en clignant des yeux d'un air d'importance, sans réfléchir à ce qu'on y fait. Le jour suivant, ils sont plus heureux encore d'apprendre et de répéter: « Le pape est à Bologne avec César. » Que s'ensuit-il? Une réjouissance publique, ils n'en voient pas davantage; et puis un beau matin ils se réveillent tout endormis des fumées du vin impérial, et ils voient une figure sinistre à la grande fenêtre du palais des Pazzi. Ils demandent quel est ce personnage, on leur répond que c'est le roi. Le pape et l'empereur sont accouchés d'un bâtard qui a le droit de vie et de mort sur nos enfants, et qui ne pourrait pas nommer sa mère.

L'orfèvre, *s'approchant.* — Vous parlez en patriote, ami; je vous conseille de prendre garde à ce flandrin. (*Passe un officier allemand.*)

L'officier. — Otez-vous de là, messieurs; des dames veulent s'asseoir. (*Deux dames de la cour entrent et s'assoient.*)

Première dame. — Cela est de Venise?

Le marchand. — Oui, magnifique Seigneurie; vous en lèverai-je quelques aunes?

PREMIÈRE DAME. — Si tu veux. J'ai cru voir passer Julien Salviati.

L'OFFICIER. — Il va et vient à la porte de l'église; c'est un galant.

DEUXIÈME DAME. — C'est un insolent! Montrez-moi des bas de soie.

L'OFFICIER. — Il n'y en aura pas d'assez petits pour vous.

PREMIÈRE DAME. — Laissez donc, vous ne savez que dire. Puisque vous voyez Julien, allez lui dire que j'ai à lui parler.

L'OFFICIER. — J'y vais et je le ramène. (*Il sort.*)

PREMIÈRE DAME. — Il est bête à faire plaisir, ton officier; que peux-tu faire de cela?

DEUXIÈME DAME. — Tu sauras qu'il n'y a rien de mieux que cet homme-là. (*Elles s'éloignent. — Entre le prieur de Capoue.*)

LE PRIEUR. — Donnez-moi un verre de limonade, brave homme. (*Il s'assoit.*)

UN DES BOURGEOIS. — Voilà le prieur de Capoue; c'est là un patriote! (*Les deux bourgeois se rassoient.*)

LE PRIEUR. — Vous venez de l'église, messieurs? que dites-vous du sermon?

LE BOURGEOIS. — Il était beau, seigneur prieur.

DEUXIÈME BOURGEOIS, *à l'orfèvre.* — Cette noblesse des Strozzi est chère au peuple, parce qu'elle n'est pas fière. N'est-il pas agréable de voir un grand seigneur adresser librement la parole à ses voisins d'une manière affable? Tout cela fait plus qu'on ne pense.

LE PRIEUR. — S'il faut parler franchement, j'ai trouvé le sermon trop beau; j'ai prêché quelquefois, et je n'ai jamais tiré grande gloire du tremblement des vitres; mais une petite larme sur la joue d'un brave homme m'a toujours été d'un grand prix. (*Entre Salviati.*)

SALVIATI. — On m'a dit qu'il y avait ici des femmes qui me demandaient tout à l'heure; mais je ne vois de robe ici que la vôtre, prieur. Est-ce que je me trompe?

LE MARCHAND. — Excellence, on ne vous a pas trompé. Elles se sont éloignées; mais je pense qu'elles vont revenir. Voilà dix aunes d'étoffes et quatre paires de bas pour elles.

SALVIATI, *s'asseyant.* — Voilà une jolie femme qui passe. — Où diable l'ai-je donc vue? — Ah! parbleu! c'est dans mon lit.

LE PRIEUR, *au bourgeois.* — Je crois avoir vu votre signature sur une lettre adressée au duc.

LE BOURGEOIS. — Je le dis tout haut; c'est la supplique adressée par les bannis.

LE PRIEUR. — En avez-vous dans votre famille?

Le bourgeois. — Deux, Excellence : mon père et mon oncle; il n'y a plus que moi d'homme à la maison.

Le deuxième bourgeois, *à l'orfèvre.* — Comme ce Salviati a une méchante langue !

L'orfèvre. — Cela n'est pas étonnant : un homme à moitié ruiné, vivant des générosités de ces Médicis et marié comme il l'est à une femme déshonorée partout ! Il voudrait qu'on dît de toutes les femmes possibles ce qu'on dit de la sienne.

Salviati. — N'est-ce pas Louise Strozzi qui passe sur ce tertre ?

Le marchand. — Elle-même, Seigneurie. Peu des dames de notre noblesse me sont inconnues. Si je ne me trompe, elle donne la main à sa sœur cadette.

Salviati. — J'ai rencontré cette Louise la nuit dernière au bal de Nasi ; elle a, ma foi, une jolie jambe, et nous devons coucher ensemble au premier jour.

Le prieur, *se retournant.* — Comment l'entendez-vous ?

Salviati. — Cela est clair, elle me l'a dit. Je lui tenais l'étrier, ne pensant guère à malice ; je ne sais par quelle distraction je lui pris la jambe, et voilà comme tout est venu.

Le prieur. — Julien, je ne sais pas si tu sais que c'est de ma sœur que tu parles.

Salviati. — Je le sais très bien ; toutes les femmes sont faites pour coucher avec les hommes, et ta sœur peut bien coucher avec moi.

Le prieur *se lève.* — Vous dois-je quelque chose, brave homme ? (*Il jette une pièce de monnaie sur la table et sort.*)

Salviati. — J'aime beaucoup ce brave prieur, à qui un propos sur sa sœur fait oublier le reste de son argent. Ne dirait-on pas que toute la vertu de Florence s'est réfugiée chez ces Strozzi ? Le voilà qui se retourne. Écarquille tes yeux tant que tu voudras, tu ne me feras pas peur. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

Le bord de l'Arno.

MARIE SODERINI, CATHERINE.

Catherine. — Le soleil commence à baisser. De larges bandes de pourpre traversent le feuillage, et la grenouille fait sonner sous les roseaux sa petite cloche de cristal. C'est une singulière chose que toutes les harmonies du soir avec le bruit lointain de cette ville.

Marie. — Il est temps de rentrer; noue ton voile autour de ton cou.

Catherine. — Pas encore, à moins que vous n'ayez froid. Regardez, ma mère chérie(1) : que le ciel est beau! Que tout cela est vaste et tranquille! Comme Dieu est partout! Mais vous baissez la tête; vous êtes inquiète depuis ce matin.

Marie. — Inquiète, non, mais affligée. N'as-tu pas entendu répéter cette fatale histoire de Lorenzo? Le voilà la fable de Florence.

Catherine. — O ma mère! la lâcheté n'est point un crime; le courage n'est pas une vertu : pourquoi la faiblesse est-elle blâmable? Répondre des battements de son cœur est un triste privilège; Dieu seul peut le rendre noble et digne d'admiration. Et pourquoi cet enfant n'aurait-il pas le droit que nous avons toutes, nous autres femmes? Une femme qui n'a peur de rien n'est pas aimable, dit-on.

Marie. — Aimerais-tu un homme qui a peur? Tu rougis, Catherine; Lorenzo est ton neveu, tu ne peux pas l'aimer; mais figure-toi qu'il s'appelle de tout autre nom, qu'en penserais-tu? Quelle femme voudrait s'appuyer sur son bras pour monter à cheval? Quel homme lui serrerait la main?

Catherine. — Cela est triste, et cependant ce n'est pas de cela que je le plains. Son cœur n'est peut-être pas celui d'un Médicis; mais, hélas! c'est encore moins celui d'un honnête homme.

Marie. — N'en parlons pas, Catherine; il est assez cruel pour une mère de ne pouvoir parler de son fils.

Catherine. — Ah! cette Florence! c'est là qu'on l'a perdu! N'ai-je pas vu briller quelquefois dans ses yeux le feu d'une noble ambition? Sa jeunesse n'a-t-elle pas été l'aurore d'un soleil levant? Et souvent encore aujourd'hui il me semble qu'un éclair rapide... — Je me dis malgré moi que tout n'est pas mort en lui.

Marie. — Ah! tout cela est un abime! Tant de facilité, un si doux amour de la solitude! Ce ne sera jamais un guerrier que mon Renzo, disais-je en le voyant rentrer de son collège, tout baigné de sueur, avec ses gros livres sous le bras; mais un saint amour de la vérité brillait sur ses lèvres et dans ses yeux noirs. Il lui fallait s'inquiéter de tout, dire sans cesse : « Celui-là est pauvre, celui-là est ruiné; comment faire? » Et cette admiration

(1) Catherine Ginori est belle-sœur de Marie; elle lui donne le nom de *mère*, parce qu'il y a entre elles une différence d'âge très grande : Catherine n'a guère que vingt-deux ans.

pour les grands hommes de son Plutarque! Catherine, Catherine, que de fois je l'ai baisé au front en pensant au père de la patrie!

Catherine. — Ne vous affligez pas.

Marie. — Je dis que je ne veux pas parler de lui, et j'en parle sans cesse. Il y a de certaines choses, vois-tu, les mères ne s'en taisent que dans le silence éternel. Que mon fils eût été un débauché vulgaire, que le sang des Soderini eût été pâle dans cette faible goutte tombée de mes veines, je ne me désespérerais pas; mais j'ai espéré et j'ai eu raison de le faire! Ah! Catherine, il n'est même plus beau; comme une fumée malfaisante, la souillure de son cœur lui est montée au visage. Le sourire, ce doux épanouissement qui rend la jeunesse semblable aux fleurs, s'est enfui de ses joues couleur de soufre, pour y laisser grommeler une ironie ignoble et le mépris de tout.

Catherine. — Il est encore beau quelquefois dans sa mélancolie étrange.

Marie. — Sa naissance ne l'appelait-elle pas au trône? N'aurait-il pas pu y faire monter un jour avec lui la science d'un docteur, la plus belle jeunesse du monde, et couronner d'un diadème d'or tous mes songes chéris? ne devais-je pas m'attendre à cela? Ah! Cattina, pour dormir tranquille, il faut n'avoir jamais fait certains rêves. Cela est trop cruel d'avoir vécu dans un palais de fées, où murmuraient les cantiques des anges, de s'y être endormie, bercée par son fils, et de se réveiller dans une masure ensanglantée, pleine de débris d'orgie et de restes humains, dans les bras d'un spectre hideux qui vous tue en vous appelant encore du nom de mère.

Catherine. — Des ombres silencieuses commencent à marcher sur la route; rentrons, Marie; tous ces bannis me font peur.

Marie. — Pauvres gens! Ils ne doivent que faire pitié! Ah! ne puis-je voir un seul objet qu'il ne m'entre une épine dans le cœur? Ne puis-je plus ouvrir les yeux! Hélas! ma Cattina, ceci est encore l'ouvrage de Lorenzo. Tous ces pauvres bourgeois ont eu confiance en lui; il n'en est pas un, parmi tous ces pères de famille chassés de leur patrie, que mon fils n'ait pas trahi. Leurs lettres, signées de leur nom, sont montrées au duc. C'est ainsi qu'il fait tourner à un infâme usage jusqu'à la glorieuse mémoire de ses aïeux. Les républicains s'adressent à lui comme à l'antique rejeton de leur protecteur; sa maison leur est ouverte, les Strozzi eux-mêmes y viennent. Pauvre Philippe! il y aura une triste fin pour tes cheveux gris! Ah! ne puis-je voir une fille sans pudeur, un malheureux privé de sa famille, sans que cela me crie: Tu es la mère de nos malheurs! Quand serai-je là? (*Elle frappe la terre.*)

Catherine. — Ma pauvre mère, vos larmes se gagnent. (*Elles s'éloignent. — Le soleil est couché. — Un groupe de bannis se forme au milieu d'un champ.*)

Un des bannis. — Où allez-vous ?

Un autre. — A Pise ; et vous?

Le premier. — A Rome.

Un autre. — Et moi à Venise ; en voilà deux qui vont à Ferrare ; que deviendrons-nous ainsi éloignés les uns des autres?

Un quatrième. — Adieu, voisin ; à des temps meilleurs. (*Il s'en va.*) Adieu ; pour nous, nous pouvons aller ensemble jusqu'à la croix de la Vierge. (*Il sort avec un autre. — Arrive Maffio.*)

Le premier banni. — C'est toi, Maffio? Par quel hasard es-tu ici ?

Maffio. — Je suis des vôtres. Vous saurez que le duc a enlevé ma sœur ; j'ai tiré l'épée ; une espèce de tigre avec des membres de fer s'est jeté à mon cou et m'a désarmé ; après quoi j'ai reçu l'ordre de sortir de la ville et une bourse pleine de ducats.

Le second banni. — Et ta sœur, où est-elle?

Maffio. — On me l'a montrée ce soir sortant du spectacle dans une robe comme n'en a pas l'impératrice ; que Dieu lui pardonne ! Une vieille l'accompagnait, qui a laissé trois de ses dents à la sortie. Jamais je n'ai donné de ma vie un coup de poing qui m'ait fait ce plaisir-là.

Le troisième banni. — Qu'ils crèvent tous dans leur fange crapuleuse, et nous mourrons contents.

Le quatrième. — Philippe Strozzi nous écrira à Venise ; quelque jour nous serons tous étonnés de trouver une armée à nos ordres.

Le troisième. — Que Philippe vive longtemps ! Tant qu'il y aura un cheveu sur sa tête, la liberté de l'Italie n'est pas morte. (*Une partie du groupe se détache ; tous les bannis s'embrassent.*)

Une voix. — A des temps meilleurs !

Une autre. — A des temps meilleurs ! (*Deux bannis montent sur la plate-forme d'où l'on découvre la ville.*)

Le premier. — Adieu, Florence, peste de l'Italie ! Adieu, mère stérile, qui n'as plus de lait pour tes enfants !

Le second. — Adieu, Florence la bâtarde, spectre hideux de l'antique Florence. Adieu, fange sans nom !

Tous les bannis. — Adieu, Florence ! Maudites soient les mamelles de tes femmes ! Maudits soient tes sanglots ! Maudites les prières de tes églises, le pain de tes blés, l'air de tes rues ! Malédiction sur la dernière goutte de ton sang corrompu !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Chez les Strozzi.

PHILIPPE, *dans son cabinet.* — Dix citoyens bannis dans ce quartier-ci seulement! Le vieux Galeazzo et le petit Maffio bannis, sa sœur corrompue, devenue une fille publique en une nuit! Pauvre petite! Quand l'éducation des basses classes sera-t-elle assez forte pour empêcher les petites filles de rire lorsque leurs parents pleurent? La corruption est-elle donc une loi de nature? Ce qu'on appelle la vertu, est-ce donc l'habit du dimanche qu'on met pour aller à la messe? Le reste de la semaine, on est à la croisée, et, tout en tricotant, on regarde les jeunes gens passer. Pauvre humanité! Quel nom portes-tu donc? Celui de ta race, ou celui de ton baptême? Et nous autres vieux rêveurs, quelle tache originelle avons-nous lavée sur la face humaine depuis quatre ou cinq mille ans que nous jaunissons avec nos livres? Qu'il t'est facile à toi, dans le silence du cabinet, de tracer d'une main légère une ligne mince et pure comme un cheveu sur ce papier blanc! Qu'il t'est facile de bâtir des palais et des villes avec ce petit compas et un peu d'encre! Mais l'architecte qui a dans son pupitre des milliers de plans admirables ne peut soulever de terre le premier pavé de son édifice, quand il vient se mettre à l'ouvrage avec son dos voûté et ses idées obstinées. Que le bonheur des hommes ne soit qu'un rêve, cela est pourtant dur; que le mal soit irrévocable, éternel, impossible à changer, non! Pourquoi le philosophe qui travaille pour tous regarde-t-il autour de lui? Voilà le tort. Le moindre insecte qui passe devant ses yeux lui cache le soleil; allons-y donc plus hardiment; la République, il nous faut ce mot-là. Et quand ce ne serait qu'un mot, c'est quelque chose, puisque les peuples se lèvent quand il traverse l'air... Ah! bonjour, Léon. (*Entre le prieur de Capoue.*)

LE PRIEUR. — Je viens de la foire de Montolivet.

PHILIPPE. — Était-ce beau? Te voilà aussi, Pierre. Assieds-toi donc, j'ai à te parler.

LE PRIEUR. — C'était très beau, et je me suis assez amusé, sauf certaine contrariété un peu trop forte que j'ai quelque peine à digérer.

PIERRE. — Bah! qu'est-ce que c'est donc?

LE PRIEUR. — Figurez-vous que j'étais entré dans une boutique pour prendre un verre de limonade... — Mais non, c'est inutile, je suis un sot de m'en souvenir.

Philippe. — Que diable as-tu sur le cœur? Tu parles comme une âme en peine.

Le prieur. — Ce n'est rien ; un méchant propos, rien de plus. Il n'y a aucune importance à attacher à tout cela.

Pierre. — Un propos? Sur qui ? Sur toi?

Le prieur. — Non pas sur moi précisément. Je me soucierais bien d'un propos sur moi!

Pierre. — Sur qui donc? Allons! parle, si tu veux.

Le prieur. — J'ai tort; on ne se souvient pas de ces choses-là quand on sait la différence d'un honnête homme à un Salviati.

Pierre. — Salviati ? Qu'a dit cette canaille ?

Le prieur. — C'est un misérable, tu as raison. Qu'importe ce qu'il peut dire ! Un homme sans pudeur, un valet de cour, qui, à ce qu'on raconte, a pour femme la plus grande dévergondée ! Allons ! voilà qui est fait, je n'y penserai pas davantage.

Pierre. — Penses-y et parle, Léon ; c'est-à-dire que cela me démange de lui couper les oreilles. De qui a-t-il médit ? De nous ? De mon père ? Ah ! sang du Christ, je ne l'aime guère, ce Salviati. Il faut que je sache cela, entends-tu?

Le prieur. — Si tu y tiens, je te le dirai. Il s'est exprimé devant moi, dans une boutique, d'une manière vraiment offensante sur le compte de notre sœur.

Pierre. — O mon Dieu! Dans quels termes? Allons! parle donc!

Le prieur. — Dans les termes les plus grossiers.

Pierre. — Diable de prêtre que tu es ! tu me vois hors de moi d'impatience, et tu cherches tes mots ! Dis les choses comme elles sont; parbleu ! un mot est un mot ; il n'y a pas de bon Dieu qui tienne.

Philippe. — Pierre, Pierre ! tu manques à ton frère.

Le prieur. — Il a dit qu'il coucherait avec elle, voilà son mot, et qu'elle le lui avait promis.

Pierre. — Qu'elle couch..... Ah! mort de mort, de mille morts ! Quelle heure est-il?

Philippe. — Où vas-tu? Allons ! es-tu fait de salpêtre? Qu'as-tu à faire de cette épée ? tu en as une au côté.

Pierre. — Je n'ai rien à faire ; allons dîner; le dîner est servi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Le portail d'une église.

Entrent LORENZO *et* VALORI.

Valori. — Comment se fait-il que le duc n'y vienne pas ? Ah ! monsieur, quelle satisfaction pour un chrétien que ces pompes

magnifiques de l'Église romaine ! quel homme peut y être insensible ? L'artiste ne trouverait-il pas là le paradis de son cœur ? le guerrier, le prêtre et le marchand n'y rencontrent-ils pas tout ce qu'ils aiment ! Cette admirable harmonie des orgues, ces tentures éclatantes de velours et de tapisseries, ces tableaux des premiers maîtres, les parfums tièdes et suaves que balancent les encensoirs, et les chants délicieux de ces voix argentines, tout cela peut choquer, par son ensemble mondain, le moine sévère et ennemi du plaisir ; mais rien n'est plus beau, selon moi, qu'une religion qui se fait aimer par de pareils moyens. Pourquoi les prêtres voudraient-ils servir un Dieu jaloux ? La religion n'est pas un oiseau de proie ; c'est une colombe compatissante qui plane doucement sur tous les rêves et sur tous les amours.

Lorenzo. — Sans doute ; ce que vous dites là est parfaitement vrai, et parfaitement faux, comme tout au monde.

Tebaldeo Freccia, *s'approchant de Valori.* — Ah ! monseigneur, qu'il est doux de voir un homme tel que Votre Éminence parler ainsi de la tolérance et de l'enthousiasme sacré ! Pardonnez à un citoyen obscur, qui brûle de ce feu divin, de vous remercier de ce peu de paroles que je viens d'entendre. Trouver sur les lèvres d'un honnête homme ce qu'on a soi-même dans le cœur, c'est le plus grand des bonheurs qu'on puisse désirer.

Valori. — N'êtes-vous pas le petit Freccia ?

Tebaldeo. — Mes ouvrages ont peu de mérite ; je sais mieux aimer les arts que je ne sais les exercer. Ma jeunesse tout entière s'est passée dans les églises. Il me semble que je ne puis admirer ailleurs Raphaël et notre divin Buonarotti. Je demeure alors durant des journées devant leurs ouvrages, dans une extase sans égale. Le chant de l'orgue me révèle leur pensée et me fait pénétrer dans leur âme ; je regarde les personnages de leurs tableaux si saintement agenouillés, et j'écoute, comme si les cantiques du chœur sortaient de leurs bouches entr'ouvertes, des bouffées d'encens aromatiques passent entre eux et moi dans une vapeur légère ; je crois y voir la gloire de l'artiste ; c'est aussi une triste et douce fumée, et qui ne serait qu'un parfum stérile si elle ne montait à Dieu.

Valori. — Vous êtes un vrai cœur d'artiste ; venez à mon palais, et ayez quelque chose sous votre manteau quand vous y viendrez. Je veux que vous travailliez pour moi.

Tebaldeo. — C'est trop d'honneur que me fait Votre Éminence. Je suis un desservant bien humble de la sainte religion de la peinture.

Lorenzo. — Pourquoi remettre vos offres de service ? Vous avez, il me semble, un cadre dans les mains.

Tebaldeo. — Il est vrai ; mais je n'ose le montrer à de si grands connaisseurs. C'est une esquisse bien pauvre d'un rêve magnifique.

Lorenzo. — Vous faites le portrait de vos rêves? Je ferai poser pour vous quelques-uns des miens.

Tebaldeo. — Réaliser des rêves, voilà la vie du peintre. Les plus grands ont représenté les leurs dans toute leur force et sans y rien changer. Leur imagination était un arbre plein de sève ; les bourgeons s'y métamorphosaient sans peine en fleurs, et les fleurs en fruits ; bientôt ces fruits mûrissaient à un soleil bienfaisant, et, quand ils étaient mûrs, ils se détachaient d'eux-mêmes et tombaient sur la terre sans perdre un seul grain de leur poussière virginale. Hélas ! les rêves des artistes médiocres sont des plantes difficiles à nourrir et qu'on arrose de larmes bien amères pour les faire bien peu prospérer. (*Il montre son tableau.*)

Valori. — Sans compliment, cela est beau : non pas du premier mérite, il est vrai : pourquoi flatterais-je un homme qui ne se flatte pas lui-même? Mais votre barbe n'est pas poussée, jeune homme.

Lorenzo. — Est-ce un paysage ou un portrait ? De quel côté faut-il le regarder, en long ou en large?

Tebaldeo. — Votre Seigneurie se rit de moi. C'est la vue du Campo Santo.

Lorenzo. — Combien y a-t-il d'ici à l'immortalité?

Valori. — Il est mal à vous de plaisanter cet enfant. Voyez comme ses grands yeux s'attristent à chacune de vos paroles.

Tebaldeo. — L'immortalité, c'est la foi. Ceux à qui Dieu a donné des ailes y arrivent en souriant.

Valori. — Tu parles comme un élève de Raphaël.

Tebaldeo. — Seigneur, c'était mon maître. Ce que j'ai appris vient de lui.

Lorenzo. — Viens chez moi ; je te ferai peindre la Mazzafirra toute nue.

Tebaldeo. — Je ne respecte point mon pinceau, mais je respecte mon art ; je ne puis faire le portrait d'une courtisane.

Lorenzo. — Ton Dieu s'est bien donné la peine de la faire ; tu peux bien te donner celle de la peindre. Veux-tu me faire une vue de Florence?

Tebaldeo. — Oui, monseigneur.

Lorenzo. — Comment t'y prendrais-tu ?

Tebaldeo. — Je me placerais à l'orient, sur la rive gauche de l'Arno. C'est de cet endroit que la perspective est la plus large et la plus agréable.

LORENZO. — Tu peindrais Florence, les places, les maisons et les rues?

TEBALDEO. — Oui, monseigneur.

LORENZO. — Pourquoi donc ne peux-tu peindre une courtisane, si tu peux peindre un mauvais lieu?

TEBALDEO. — On ne m'a point encore appris à parler ainsi de ma mère.

LORENZO. — Qu'appelles-tu ta mère?

TEBALDEO. — Florence, seigneur.

LORENZO. — Alors tu n'es qu'un bâtard, car ta mère n'est qu'une catin.

TEBALDEO. — Une blessure sanglante peut engendrer la corruption dans le corps le plus sain ; mais des gouttes précieuses du sang de ma mère sort une plante odorante qui guérit tous les maux. L'art, cette fleur divine, a quelquefois besoin du fumier pour engraisser le sol qui la porte.

LORENZO. — Comment entends-tu ceci?

TEBALDEO. — Les nations paisibles et heureuses ont quelquefois brillé d'une clarté pure, mais faible. Il y a plusieurs cordes à la harpe des anges ; le zéphyr peut murmurer sur les plus faibles et tirer de leur accord une harmonie suave et délicieuse ; mais la corde d'argent ne s'ébranle qu'au passage du vent du nord. C'est la plus belle et la plus noble ; et cependant le toucher d'une rude main lui est favorable. L'enthousiasme est frère de la souffrance.

LORENZO. — C'est-à-dire qu'un peuple malheureux fait les grands artistes. Je me ferai volontiers l'alchimiste de ton alambic ; les larmes des peuples y retombent en perles. Par la mort du diable ! tu me plais. Les familles peuvent se désoler, les nations mourir de misère, cela échauffe la cervelle de monsieur ! Admirable poète ! comment arranges-tu tout cela avec ta piété ?

TEBALDEO. — Je ne ris point du malheur des familles : je dis que la poésie est la plus douce des souffrances, et qu'elle aime ses sœurs. Je plains les peuples malheureux ; mais je crois, en effet, qu'ils font les grands artistes ; les champs de bataille font pousser les moissons, les terres corrompues engendrent le blé céleste.

LORENZO. — Ton pourpoint est usé ; en veux-tu un à ma livrée?

TEBALDEO. — Je n'appartiens à personne ; quand la pensée veut être libre, le corps doit l'être aussi.

LORENZO. — J'ai envie de dire à mon valet de chambre de te donner des coups de bâton.

TEBALDEO. — Pourquoi, monseigneur ?

LORENZO. — Parce que cela me passe par la tête. Es-tu boiteux de naissance ou par accident ?

TEBALDEO. — Je ne suis pas boiteux ; que voulez-vous dire par là ?

LORENZO. — Tu es boiteux ou tu es fou.

TEBALDEO. — Pourquoi, monseigneur ? Vous vous riez de moi.

LORENZO. — Si tu n'étais pas boiteux, comment resterais-tu, à moins d'être fou, dans une ville où, en l'honneur de tes idées de liberté, le premier valet d'un Médicis peut te faire assommer sans qu'on y trouve à redire ?

TEBALDEO. — J'aime ma mère Florence ; c'est pourquoi je reste chez elle. Je sais qu'un citoyen peut être assassiné en plein jour et en pleine rue, selon le caprice de ceux qui la gouvernent ; c'est pourquoi je porte ce stylet à ma ceinture.

LORENZO. — Frapperais-tu le duc si le duc te frappait, comme il lui est arrivé souvent de commettre, par partie de plaisir, des meurtres facétieux ?

TEBALDEO. — Je le tuerais s'il m'attaquait.

LORENZO. — Tu me dis cela, à moi !

TEBALDEO. — Pourquoi m'en voudrait-on ? je ne fais de mal à personne. Je passe les journées à l'atelier. Le dimanche, je vais à l'Annonciade ou à Sainte-Marie ; les moines trouvent que j'ai de la voix ; ils me mettent une robe blanche et une calotte rouge, et je fais ma partie dans les chœurs, quelquefois un petit solo : ce sont les seules occasions où je vais en public. Le soir, je vais chez ma maîtresse, et quand la nuit est belle, je la passe sur son balcon. Personne ne me connaît, et je ne connais personne : à qui ma vie ou ma mort peut-elle être utile ?

LORENZO. — Es-tu républicain ? aimes-tu les princes ?

TEBALDEO. — Je suis artiste ; j'aime ma mère et ma maîtresse.

LORENZO. — Viens demain à mon palais, je veux te faire faire un tableau d'importance pour le jour de mes noces. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Chez la marquise de Cibo.

LE CARDINAL, *seul.* — Oui, je suivrai tes ordres, Farnèse (1) ! Que ton commissaire apostolique s'enferme avec sa probité dans le cercle étroit de son office, je remuerai d'une main ferme la

(1) Le pape Paul III.

terre glissante sur laquelle il n'ose marcher. Tu attends cela de moi ; je t'ai compris, et j'agirai sans parler, comme tu as commandé. Tu as deviné qui j'étais, lorsque tu m'as placé auprès d'Alexandre sans me revêtir d'aucun titre qui me donnât quelque pouvoir sur lui. C'est d'un autre qu'il se défiera, en m'obéissant à son insu. Qu'il épuise sa force contre des ombres d'hommes gonflés d'une ombre de puissance, je serai l'anneau invisible qui l'attachera, pieds et poings liés, à la chaîne de fer dont Rome et César tiennent les deux bouts. Si mes yeux ne me trompent pas, c'est dans cette maison qu'est le marteau dont je me servirai. Alexandre aime ma belle-sœur : que cet amour l'ait flattée, cela est croyable ; ce qui peut résulter est douteux ; mais ce qu'elle en veut faire, c'est là ce qui est certain pour moi. Qui sait jusqu'où pourrait aller l'influence d'une femme exaltée, même sur cet homme grossier, sur cette armure vivante ? Un si doux péché pour une si belle cause, cela est tentant, n'est-il pas vrai, Ricciarda? Presser ce cœur de lion sur ton faible cœur tout percé de flèches saignantes, comme celui de saint Sébastien ; parler les yeux en pleurs, pendant que le tyran adoré passera ses rudes mains dans ta chevelure dénouée ; faire jaillir d'un rocher l'étincelle sacrée, cela valait bien le petit sacrifice de l'honneur conjugal et de quelques autres bagatelles. Florence y gagnerait tant, et ces bons maris n'y perdent rien ! Mais il ne fallait pas me prendre pour confesseur.

La voici qui s'avance, son livre de prières à la main. Aujourd'hui donc tout va s'éclaircir ; laisse seulement tomber ton secret dans l'oreille du prêtre : le courtisan pourra bien en profiter ; mais, en conscience, il n'en dira rien. (*Entre la marquise de Cibo.*)

LE CARDINAL, *s'asseyant.* — Me voilà prêt. (*La marquise s'agenouille auprès de lui sur son prie-Dieu.*)

LA MARQUISE. — Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

LE CARDINAL. — Avez-vous dit votre *Confiteor ?* Nous pouvons commencer, marquise.

LA MARQUISE. — Je m'accuse de mouvements de colère, de doutes irréligieux et injurieux pour notre saint-père le pape.

LE CARDINAL. — Continuez.

LA MARQUISE. — J'ai dit hier, dans une assemblée, à propos de l'évêque de Fano, que la sainte Église catholique était un lieu de débauche.

LE CARDINAL. — Continuez.

LA MARQUISE. — J'ai écouté des discours contraires à la fidélité que j'ai jurée à mon mari.

LE CARDINAL. — Qui vous a tenu ces discours ?

La marquise. — J'ai lu une lettre écrite dans la même pensée.

Le cardinal. — Qui vous a écrit cette lettre?

La marquise. — Je m'accuse de ce que j'ai fait, et non de ce qu'ont fait les autres.

Le cardinal. — Ma fille, vous devez me répondre, si vous voulez que je puisse vous donner l'absolution en toute sécurité. Avant tout, dites-moi si vous avez répondu à cette lettre.

La marquise. — J'y ai répondu de vive voix, mais non par écrit.

Le cardinal. — Qu'avez-vous répondu?

La marquise. — J'ai accordé à la personne qui m'avait écrit la permission de me voir comme elle le demandait.

Le cardinal. — Comment s'est passée cette entrevue?

La marquise. — Je me suis accusée déjà d'avoir écouté des discours contraires à mon honneur.

Le cardinal. — Comment y avez-vous répondu?

La marquise. — Comme il convient à une femme qui se respecte.

Le cardinal. — N'avez-vous point laissé entrevoir qu'on finirait par vous persuader?

La marquise. — Non, mon père.

Le cardinal. — Avez-vous annoncé à la personne dont il s'agit la résolution de ne plus écouter de semblables discours à l'avenir?

La marquise. — Oui, mon père.

Le cardinal. — Cette personne vous plaît-elle?

La marquise. — Mon cœur n'en sait rien, j'espère.

Le cardinal. — Avez-vous averti votre mari?

La marquise. — Non, mon père. Une honnête femme ne doit point troubler son ménage par des récits de cette sorte.

Le cardinal. — Ne me cachez-vous rien? Ne s'est-il rien passé entre vous et la personne dont il s'agit que vous hésitiez à me confier?

La marquise. — Rien, mon père.

Le cardinal. — Pas un regard tendre? pas un baiser à la dérobée?

La marquise. — Non, mon père.

Le cardinal. — Cela est-il sûr, ma fille?

La marquise. — Mon beau-frère, il me semble que je n'ai pas l'habitude de mentir devant Dieu.

Le cardinal. — Vous avez refusé de me dire le nom que je vous ai demandé tout à l'heure; je ne puis cependant vous donner l'absolution sans le savoir.

La marquise. — Pourquoi cela? Lire une lettre peut être un péché, mais non pas une signature. Qu'importe le nom à la chose?

Le cardinal. — Il importe plus que vous ne pensez.

La marquise. — Malaspina, vous en voulez trop savoir. Refusez-moi l'absolution, si vous voulez; je prendrai pour confesseur le premier prêtre venu qui me la donnera. (*Elle se lève.*)

Le cardinal. — Quelle violence, marquise! Est-ce que je ne sais pas que c'est du duc que vous voulez parler?

La marquise. — Du duc! — Eh bien! si vous le savez, pourquoi voulez-vous me le faire dire?

Le cardinal. — Pourquoi refusez-vous de me le dire? Cela m'étonne.

La marquise. — Et qu'en voulez-vous faire, vous, mon confesseur? Est-ce pour le répéter à mon mari que vous tenez si fort à l'entendre? Oui, cela est bien certain, c'est un tort d'avoir pour confesseur un de ses parents. Le ciel m'est témoin qu'en m'agenouillant devant vous, j'oublie que je suis votre belle-sœur; mais vous prenez soin de me le rappeler. Prenez garde, Cibo, prenez garde à votre salut éternel, tout cardinal que vous êtes.

Le cardinal. — Revenez donc à cette place, marquise; il n'y a pas tant de mal que vous croyez.

La marquise. — Que voulez-vous dire?

Le cardinal. — Qu'un confesseur doit tout savoir, parce qu'il peut tout diriger, et qu'un beau-frère ne doit rien dire à certaines conditions.

La marquise. — Quelles conditions?

Le cardinal. — Non, non, je me trompe; ce n'était pas ce mot-là que je voulais employer. Je voulais dire que le duc est puissant, qu'une rupture avec lui peut nuire aux plus riches familles; mais qu'un secret d'importance entre des mains expérimentées peut devenir une source de biens abondante.

La marquise. — Une source de biens! des mains expérimentées. — Je reste là, en vérité, comme une statue. Que couves-tu, prêtre, sous ces paroles ambiguës? Il y a certains assemblages de mots qui passent par instants sur vos lèvres, à vous autres; on ne sait qu'en penser.

Le cardinal. — Revenez donc vous asseoir là, Ricciarda. Je ne vous ai point encore donné l'absolution.

La marquise. — Parlez toujours; il n'est pas prouvé que j'en veuille.

Le cardinal, *se levant.* — Prenez garde à vous, marquise! Quand on veut me braver en face, il faut avoir une armure solide et sans

défaut; je ne veux point menacer; je n'ai qu'un mot à vous dire : prenez un autre confesseur. (*Il sort.*)

La marquise, *seule.* — Cela est inouï. S'en aller en serrant les poings, les yeux enflammés de colère! Parler de mains expérimentées, de direction à donner à certaines choses ! Eh mais ! qu'y a-t-il donc? Qu'il voulût pénétrer mon secret pour en informer mon mari, je le conçois; mais, si ce n'est pas là son but, que veut-il donc faire de moi? la maîtresse du duc? Tout savoir, dit-il, et tout diriger? cela n'est pas possible; il y a quelque autre mystère plus sombre et plus inexplicable là-dessous; Cibo ne ferait pas un pareil métier. Non! cela est sûr; je le connais. C'est bon pour Lorenzaccio; mais lui! il faut qu'il ait quelque sourde pensée, plus vaste que cela et plus profonde. Ah! comme les hommes sortent d'eux-mêmes tout à coup après dix ans de silence! Cela est effrayant. Maintenant, que ferai-je? Est-ce que j'aime Alexandre? Non, je ne l'aime pas, non, assurément; j'ai dit que non dans ma confession, et je n'ai pas menti. Pourquoi Laurent est-il à Massa? Pourquoi le duc me presse-t-il? Pourquoi ai-je répondu que je ne voulais plus le voir? pourquoi? — Ah ! pourquoi y a-t-il dans tout cela un aimant, un charme inexplicable qui m'attire? (*Elle ouvre sa fenêtre.*) Que tu es belle, Florence, mais que tu es triste! Il y a là plus d'une maison où Alexandre est entré la nuit, couvert de son manteau; c'est un libertin, je le sais. — Et pourquoi est-ce que tu te mêles à tout cela, toi, Florence? Qui est-ce donc que j'aime? Est-ce toi, ou est-ce lui?

Agnolo, *entrant.* — Madame, Son Altesse vient d'entrer dans la cour.

La marquise. — Cela est singulier; ce Malaspina m'a laissée toute tremblante.

SCÈNE IV

Au palais des Soderini.

MARIE SODERINI, CATHERINE, LORENZO, *assis.*

Catherine, *tenant un livre.* — Quelle histoire vous lirai-je, ma mère?

Marie. — Ma Cattina se moque de sa pauvre mère. Est-ce que je comprends rien à tes livres latins?

Catherine. — Celui-ci n'est point en latin, mais il en est traduit. C'est l'histoire romaine.

Lorenzo. — Je suis très fort sur l'histoire romaine. Il y avait une fois un jeune gentilhomme nommé Tarquin le fils.

Catherine. — Ah! c'est une histoire de sang.

Lorenzo. — Pas du tout; c'est un conte de fées. Brutus était un fou, un monomane, et rien de plus. Tarquin était un duc plein de sagesse, qui allait voir en pantoufles si les petites filles dormaient.

Catherine. — Dites-vous aussi du mal de Lucrèce?

Lorenzo. — Elle s'est donné le plaisir du péché et la gloire du trépas. Elle s'est laissé prendre toute vive comme une alouette au piège, et puis elle s'est fourré bien gentiment son petit couteau dans le ventre.

Marie. — Si vous méprisez les femmes, pourquoi affectez-vous de les rabaisser devant votre mère et votre sœur?

Lorenzo. — Je vous estime, vous et elle. Hors de là, le monde me fait horreur.

Marie. — Sais-tu le rêve que j'ai eu cette nuit, mon enfant?

Lorenzo. — Quel rêve?

Marie. — Ce n'était point un rêve, car je ne dormais pas. J'étais seule dans cette grande salle; ma lampe était loin de moi, sur cette table auprès de la fenêtre. Je songeais aux jours où j'étais heureuse, aux jours de ton enfance, mon Lorenzino. Je regardais cette nuit obscure, et je me disais : il ne rentrera qu'au jour, lui qui passait autrefois les nuits à travailler. Mes yeux se remplissaient de larmes, et je secouais la tête, en les sentant couler. J'ai entendu tout d'un coup marcher lentement dans la galerie; je me suis retournée, un homme vêtu de noir venait à moi, un livre sous le bras : c'était toi, Renzo: « Comme tu reviens de bonne heure! » me suis-je écriée. Mais le spectre s'est assis auprès de la lampe sans me répondre; il a ouvert son livre, et j'ai reconnu mon Lorenzino d'autrefois.

Lorenzo. — Vous l'avez vu?

Marie. — Comme je te vois.

Lorenzo. — Quand s'en est-il allé?

Marie. — Quand tu as tiré la cloche ce matin en rentrant.

Lorenzo. — Mon spectre, à moi! Et il s'en est allé quand je suis rentré?

Marie. — Il s'est levé d'un air mélancolique et s'est effacé comme une vapeur du matin.

Lorenzo. — Catherine, Catherine, lis-moi l'histoire de Brutus.

Catherine. — Qu'avez-vous? vous tremblez de la tête aux pieds.

Lorenzo. — Ma mère, asseyez-vous ce soir à la place où vous étiez cette nuit, et si mon spectre revient, dites-lui qu'il verra bientôt quelque chose qui l'étonnera. (*On frappe.*)

Catherine. — C'est mon oncle Bindo et Baptista Venturi. (*Bindo et Venturi entrent.*)

Bindo, *bas à Marie.* — Je vais tenter un dernier effort.

Marie. — Nous vous laissons; puissiez-vous réussir! (*Elle sort avec Catherine.*)

Bindo. — Lorenzo, pourquoi ne démens-tu pas l'histoire scandaleuse qui court sur ton compte?

Lorenzo. — Quelle histoire?

Bindo. — On dit que tu t'es évanoui à la vue d'une épée.

Lorenzo. — Le croyez-vous, mon oncle?

Bindo. — Je t'ai vu faire des armes à Rome; mais cela ne m'étonnerait pas que tu devinsses plus vil qu'un chien au métier que tu fais ici.

Lorenzo. — L'histoire est vraie : je me suis évanoui. Bonjour, Venturi. A quel taux sont vos marchandises? comment va le commerce?

Venturi. — Seigneur, je suis à la tête d'une fabrique de soie; mais c'est me faire une injure que de m'appeler marchand.

Lorenzo. — C'est vrai. Je voulais dire seulement que vous aviez contracté au collège l'habitude innocente de vendre de la soie.

Bindo. — J'ai confié au seigneur Venturi les projets qui occupent en ce moment tant de familles à Florence. C'est un digne ami de la liberté, et j'entends, Lorenzo, que vous le traitiez comme tel. Le temps de plaisanter est passé. Vous nous avez dit quelquefois que cette confiance extrême que le duc vous témoigne n'était qu'un piège de votre part. Cela est-il vrai ou faux? Êtes-vous des nôtres, ou n'en êtes-vous pas? voilà ce qu'il nous faut savoir. Toutes les grandes familles voient bien que le despotisme des Médicis n'est ni juste ni tolérable. De quel droit laisserions-nous s'élever paisiblement cette maison orgueilleuse sur les ruines de nos privilèges? La capitulation n'est point observée. La puissance de l'Allemagne se fait sentir de jour en jour d'une manière absolue. Il est temps d'en finir et de rassembler les patriotes. Répondrez-vous à cet appel?

Lorenzo. — Qu'en dites-vous, seigneur Venturi? Parlez, parlez, voilà mon oncle qui reprend haleine; saisissez cette occasion, si vous aimez votre pays.

Venturi. — Seigneur, je pense de même et n'ai pas un mot à ajouter.

Lorenzo. — Pas un mot? pas un beau petit mot bien sonore? Vous ne connaissez pas la véritable éloquence. On tourne une grande période autour d'un beau petit mot, pas trop court ni trop long, et rond comme une toupie, on rejette son bras gauche en

arrière de manière à faire faire à son manteau des plis pleins d'une dignité tempérée par la grâce ; on lâche sa période qui se déroule comme une corde ronflante, et la petite toupie s'échappe avec un murmure délicieux. On pourrait presque la ramasser dans le creux de la main, comme les enfants des rues.

BINDO. — Tu es un insolent ! réponds ou sors d'ici.

LORENZO. — Je suis des vôtres, mon oncle. Ne voyez-vous pas à ma coiffure que je suis républicain dans l'âme ? Regardez comme ma barbe est coupée. N'en doutez pas un seul instant, l'amour de la patrie respire dans mes vêtements les plus cachés. (*On sonne à la porte d'entrée; la cour se remplit de pages et de chevaux.*)

UN PAGE, *entrant.* — Le duc ! (*Entre Alexandre.*)

LORENZO. — Quel excès de faveur, mon prince ! vous daignez visiter un pauvre serviteur en personne ?

LE DUC. — Quels sont ces hommes-là ? J'ai à te parler.

LORENZO. — J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse mon oncle Bindo Altoviti, qui regrette qu'un long séjour à Naples ne lui ait pas permis de se jeter plus tôt à vos pieds. Cet autre seigneur est l'illustre Baptista Venturi, qui fabrique, il est vrai, de la soie, mais qui n'en vend point. Que la présence inattendue d'un si grand prince dans cette humble maison ne vous trouble pas, mon cher oncle, ni vous non plus, mon digne Venturi. Ce que vous demandez vous sera accordé, ou vous serez en droit de dire que mes supplications n'ont aucun crédit auprès de mon gracieux souverain.

LE DUC. — Que demandez-vous, Bindo ?

BINDO. — Altesse, je suis désolé que mon neveu...

LORENZO. — Le titre d'ambassadeur à Rome n'appartient à personne en ce moment. Mon oncle se flattait de l'obtenir de vos bontés. Il n'est pas dans Florence un seul homme qui puisse soutenir la comparaison avec lui, dès qu'il s'agit du dévouement et du respect qu'on doit aux Médicis.

LE DUC. — En vérité, Renzino ? Eh bien ! mon cher Bindo, voilà qui est dit. Viens demain matin au palais.

BINDO. — Altesse, je suis confondu. Comment reconnaître...

LORENZO. — Le seigneur Venturi, bien qu'il ne vende point de soie, demande un privilège pour ses fabriques.

LE DUC. — Quel privilège ?

LORENZO. — Vos armoiries sur la porte, avec le brevet. Accordez-le-lui, monseigneur, si vous aimez ceux qui vous aiment.

LE DUC. — Voilà qui est bon. Est-ce fini ? Allez, messieurs; la paix soit avec vous.

VENTURI. — Altesse!... vous me comblez de joie... je ne puis exprimer...

LE DUC, *à ses gardes.* — Qu'on laisse passer ces deux personnes.

BINDO, *sortant, bas à Venturi.* — C'est un tour infâme.

VENTURI, *de même.* — Qu'est-ce que vous ferez?

BINDO, *de même.* — Que diable veux-tu que je fasse? Je suis nommé.

VENTURI, *de même.* — Cela est terrible! (*Ils sortent.*)

LE DUC. — La Cibo est à moi.

LORENZO. — J'en suis fâché.

LE DUC. — Pourquoi?

LORENZO. — Parce que cela fera tort aux autres.

LE DUC. — Ma foi, non, elle m'ennuie déjà. Dis-moi donc, mignon, quelle est donc cette belle femme qui arrange ses fleurs sur cette fenêtre? Voilà longtemps que je la vois sans cesse en passant.

LORENZO. — Où donc?

LE DUC. — Là-bas, en face, dans le palais.

LORENZO. — Oh! ce n'est rien.

LE DUC. — Rien? Appelles-tu rien ces bras-là! Quelle Vénus, entrailles du diable!

LORENZO. — C'est une voisine.

LE DUC. — Je veux parler à cette voisine-là. Eh, parbleu! si je ne me trompe, c'est Catherine Girori.

LORENZO. — Non.

LE DUC. — Je la reconnais très bien; c'est ta tante. Peste! j'avais oublié cette figure-là. Amène-la donc souper.

LORENZO. — Cela serait très difficile. C'est une vertu.

LE DUC. — Allons donc! Est-ce qu'il y en a pour nous autres?

LORENZO. — Je lui demanderai, si vous voulez; mais je vous avertis que c'est une pédante; elle parle latin.

LE DUC. — Bon! elle ne fait pas l'amour en latin. Viens donc par ici; nous la verrons mieux de cette galerie.

LORENZO. — Une autre fois, mignon; — à l'heure qu'il est, je n'ai pas de temps à perdre: — il faut que j'aille chez le Strozzi.

LE DUC. — Quoi! chez ce vieux fou?

LORENZO. — Oui, chez ce vieux misérable, chez cet infâme. Il paraît qu'il ne peut se guérir de cette singulière lubie d'ouvrir sa bourse à toutes ces viles créatures qu'on nomme bannis, et que ces meurt-de-faim se réunissent chez lui tous les jours, avant de mettre leurs souliers et de prendre leurs bâtons. Maintenant mon projet est d'aller au plus vite manger le dîner de ce vieux gibier de potence et de lui renouveler l'assurance de ma cordiale

amitié. J'aurai ce soir quelque bonne histoire à vous conter, quelque charmante petite fredaine qui pourra faire lever de bonne heure demain matin quelques-unes de toutes ces canailles.

Le duc. — Que je suis heureux de t'avoir, mignon! J'avoue que je ne comprends pas comment ils te reçoivent.

Lorenzo. — Bon! si vous saviez comme cela est aisé de mentir impudemment au nez d'un butor! Cela prouve bien que vous n'avez jamais essayé. A propos, ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez donner votre portrait, je ne sais plus à qui? J'ai un peintre à vous amener; c'est un protégé.

Le duc. — Bon, bon; mais pense à ta tante. C'est pour elle que je suis venu te voir; le diable m'emporte! tu as une tante qui me revient.

Lorenzo. — Et la Cibo?

Le duc. — Je te dis de parler de moi à ta tante. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

Une salle du palais des Strozzi.

PHILIPPE STROZZI; LE PRIEUR; LOUISE, *occupée à travailler;* LORENZO, *couché sur un sofa.*

Philippe. — Dieu veuille qu'il n'en soit rien! Que de haines inextinguibles, implacables, n'ont pas commencé autrement! Un propos! la fumée d'un repas jasant sur les lèvres épaisses d'un débauché! voilà les guerres de famille, voilà comme les couteaux se tirent. On est insulté, et on tue; on a tué, et on est tué. Bientôt les haines s'enracinent; on berce les fils dans les cercueils de leurs aïeux, et des générations entières sortent de terre l'épée à la main.

Le prieur. — J'ai peut-être eu tort de me souvenir de ce méchant propos et de ce maudit voyage à Montolivet; mais le moyen d'endurer ces Salviati?

Philippe. — Ah! Léon, Léon, je te le demande, qu'y aurait-il de changé pour Louise et pour nous-mêmes, si tu n'avais rien dit à mes enfants? La vertu d'une Strozzi ne peut-elle oublier un mot d'un Salviati? L'habitant d'un palais de marbre doit-il savoir les obscénités que la populace écrit sur ses murs? Qu'importe le propos d'un Julien? Ma fille en trouvera-t-elle moins un honnête mari? ses enfants la respecteront-ils moins? M'en souviendrai-je, moi, son père, en lui donnant le baiser du soir? Où en sommes-nous si l'insolence du premier venu tire du fourreau des épées comme les nôtres? Maintenant tout est perdu; voilà Pierre

furieux de tout ce que tu nous as conté. Il s'est mis en campagne; il est allé chez les Pazzi. Dieu sait ce qui peut arriver! Qu'il rencontre Salviati, voilà le sang répandu, le mien, mon sang sur le pavé de Florence! Ah! pourquoi suis-je père?

Le prieur. — Si on m'eût rapporté un propos sur ma sœur, quel qu'il fût, j'aurais tourné le dos, et tout aurait été fini là; mais celui-là m'était adressé; il était si grossier que je me suis figuré que le rustre ne savait de qui il parlait; — mais il le savait bien.

Philippe. — Oui, ils le savent, les infâmes! ils savent bien où ils frappent! Le vieux tronc d'arbre est d'un bois trop solide; ils ne viendraient pas l'entamer. Mais ils connaissent la fibre délicate qui tressaille dans ses entrailles lorsqu'on attaque son plus faible bourgeon. Ma Louise! ah! qu'est-ce donc que la raison? Les mains me tremblent à cette idée. Juste Dieu! la raison, est-ce donc la vieillesse?

Le prieur. — Pierre est trop violent.

Philippe. — Pauvre Pierre! comme le rouge lui est monté au front! comme il a frémi en t'écoutant raconter l'insulte faite à sa sœur! C'est moi qui suis un fou, car je t'ai laissé dire. Pierre se promenait par la chambre à grands pas, inquiet, furieux, la tête perdue; il allait, il venait, comme moi maintenant. Je le regardais en silence : c'est un si beau spectacle qu'un sang pur montant à un front sans reproche! O ma patrie! pensais-je, en voilà un, et c'est mon aîné. Ah! Léon, j'ai beau faire, je suis un Strozzi.

Le prieur. — Il n'y a peut-être pas tant de danger que vous le pensez. — C'est un grand hasard s'il rencontre Salviati ce soir. — Demain nous verrons tous les choses plus sagement.

Philippe. — N'en doutez pas; Pierre le tuera, ou il se fera tuer. (*Il ouvre la fenêtre.*) Où sont-ils maintenant? Voilà la nuit; la ville se couvre de profondes ténèbres; ces rues sombres me font horreur; — le sang coule quelque part; j'en suis sûr.

Le prieur. — Calmez-vous.

Philippe. — A la manière dont mon Pierre est sorti, je suis sûr qu'il ne rentrera que vengé ou mort. Je l'ai vu décrocher son épée en fronçant le sourcil : il se mordait les lèvres, et les muscles de ses bras étaient tendus comme des arcs. Oui, oui, maintenant il meurt ou il est vengé; cela n'est pas douteux.

Le prieur. — Remettez-vous, fermez cette fenêtre.

Philippe. — Eh bien! Florence, apprends-la donc à tes pavés la couleur de mon noble sang! Il y a quarante de tes fils qui l'ont dans les veines. Et moi, le chef de cette famille immense, plus d'une fois encore ma tête blanche se penchera du haut de ces

fenêtres dans les angoisses paternelles! plus d'une fois ce sang, que tu bois peut-être à cette heure avec indifférence, séchera au soleil de tes places! Mais ne ris pas ce soir du vieux Strozzi, qui a peur pour son enfant. Sois avare de sa famille, car il viendra un jour où tu la compteras, où tu te mettras avec lui à la fenêtre, et où le cœur te battra aussi lorsque tu entendras le bruit de nos épées.

Louise. — Mon père! mon père! vous me faites peur.

Le prieur, *bas à Louise.* — N'est-ce pas Thomas qui rôde sous ces lanternes? Il m'a semblé le reconnaître à sa petite taille. Le voilà parti.

Philippe. — Pauvre ville! où les pères attendent ainsi le retour de leurs enfants! Pauvre patrie! pauvre patrie! Il y en a bien d'autres à cette heure qui ont pris leur manteau et leur épée pour s'enfoncer dans cette nuit obscure; et ceux qui les attendent ne sont point inquiets; ils savent qu'ils mourront demain de misère, s'ils ne meurent de froid cette nuit. Et nous, dans ces palais somptueux, nous attendons qu'on nous insulte pour tirer nos épées! Le propos d'un ivrogne nous transporte de colère et disperse dans ces sombres rues nos fils et nos amis! Mais les malheurs publics ne secouent pas la poussière de nos armes. On croit Philippe Strozzi un honnête homme, parce qu'il fait le bien sans empêcher le mal; et maintenant, moi, père, que ne donnerais-je pas pour qu'il y eût au monde un être capable de me rendre mon fils et de punir juridiquement l'insulte faite à ma fille! Mais pourquoi empêcherait-on le mal qui m'arrive, quand je n'ai pas empêché celui qui arrive aux autres, moi qui en avais le pouvoir? Je me suis courbé sur des livres, et j'ai rêvé pour ma patrie ce que j'admirais dans l'antiquité. Les murs criaient vengeance autour de moi, et je me bouchais les oreilles pour m'enfoncer dans mes méditations; il a fallu que la tyrannie vînt me frapper au visage pour me faire dire : Agissons! et ma vengeance a des cheveux gris. (*Entrent Pierre, Thomas et François Pazzi.*)

Pierre. — C'est fait; Salviati est mort. (*Il embrasse sa sœur.*)

Louise. — Quelle horreur! tu es couvert de sang.

Pierre. — Nous l'avons attendu au coin de la rue des Archers; François a arrêté son cheval; Thomas l'a frappé à la jambe, et moi...

Louise. — Tais-toi! tais-toi! tu me fais frémir; tes yeux sortent de leurs orbites; tes mains sont hideuses; tout ton corps tremble, et tu es pâle comme la mort.

Lorenzo, *se levant.* — Tu es beau, Pierre, tu es grand comme la vengeance.

Pierre. — Qui dit cela? Te voilà ici, toi, Lorenzaccio! (*Il s'approche de son père.*) Quand donc fermerez-vous votre porte à ce misérable? ne savez-vous donc pas ce que c'est, sans compter l'histoire de son duel avec Maurice?

Philippe. — C'est bon ; je sais tout cela. Si Lorenzo est ici, c'est que j'ai de bonnes raisons pour l'y recevoir. Nous en parlerons en temps et lieu.

Pierre, *entre ses dents.* — Hum! des raisons pour recevoir cette canaille? Je pourrais bien en trouver, un de ces matins, une très bonne aussi pour le faire sauter par les fenêtres. Dites ce que vous voudrez, j'étouffe dans cette chambre de voir une pareille lèpre se traîner sur nos fauteuils.

Philippe. — Allons, paix! tu es un écervelé! Dieu veuille que ton coup de ce soir n'ait pas de mauvaises suites pour nous! Il faut commencer par te cacher.

Pierre. — Me cacher! Et au nom de tous les saints, pourquoi me cacherais-je?

Lorenzo, *à Thomas.* — En sorte que vous l'avez frappé à l'épaule?... Dites-moi donc un peu... (*Il l'entraîne dans l'embrasure d'une fenêtre; tous deux s'entretiennent à voix basse.*)

Pierre. — Non, mon père, je ne me cacherai pas. L'insulte a été publique, il nous l'a faite au milieu d'une place. Moi, je l'ai assommé au milieu d'une rue, et il me convient demain matin de le raconter à toute la ville. Depuis quand se cache-t-on pour avoir vengé son honneur? Je me promènerais volontiers l'épée nue, et sans en essuyer une goutte de sang.

Philippe. — Viens par ici, il faut que je te parle. Tu n'es pas blessé, mon enfant? tu n'as rien reçu dans tout cela? (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

Au palais du duc.

LE DUC, *à demi nu;* TEBALDEO, *faisant son portrait;* GIOMO *joue de la guitare.*

Giomo, *chantant.*

Quand je mourrai, mon échanson,
Porte mon cœur à ma maîtresse;
Qu'elle envoie au diable la messe,
La prêtraille et les oraisons.
Les pleurs ne sont que de l'eau claire :
Dis-lui qu'elle éventre un tonneau;
Qu'on entonne un chœur sur ma bière,
J'y répondrai du fond de mon tombeau.

Le duc. — Je savais bien que j'avais quelque chose à te demander. Dis-moi, Hongrois, que t'avait donc fait ce garçon que je t'ai vu bâtonner d'une si joyeuse manière?

Giomo. — Ma foi, je ne saurais le dire, ni lui non plus.

Le duc. — Pourquoi? est-ce qu'il est mort?

Giomo. — C'est un gamin d'une maison voisine; tout à l'heure, en passant, il m'a semblé qu'on l'enterrait.

Le duc. — Quand mon Giomo frappe, il frappe ferme.

Giomo. — Cela vous plaît à dire; je vous ai vu tuer un homme d'un seul coup plus d'une fois.

Le duc. — Tu crois? J'étais donc gris? Quand je suis en pointe de gaieté, tous mes moindres coups sont mortels. Qu'as-tu donc, petit? est-ce que la main te tremble? tu louches terriblement.

Tebaldeo. — Rien, monseigneur, plaise à Votre Altesse. (*Entre Lorenzo.*)

Lorenzo. — Cela avance-t-il? Êtes-vous content de mon protégé? (*Il prend la cotte de mailles du duc sur le sofa.*) Vous avez là une jolie cotte de mailles, mignon! Mais cela doit être bien chaud.

Le duc. — En vérité, si elle me gênait, je n'en porterais pas. Mais c'est du fil d'acier; la lime la plus aiguë n'en pourrait ronger une maille, et en même temps c'est léger comme de la soie. Il n'y a peut-être pas la pareille dans toute l'Europe; aussi je ne la quitte guère; jamais, pour mieux dire.

Lorenzo. — C'est très léger, mais très solide. Croyez-vous cela à l'épreuve du stylet?

Le duc. — Assurément.

Lorenzo. — Au fait, j'y réfléchis à présent; vous la portez toujours sous votre pourpoint. L'autre jour, à la chasse, j'étais en croupe derrière vous, et en vous tenant à bras-le-corps, je la sentais très bien. C'est une prudente habitude.

Le duc. — Ce n'est pas que je me défie de personne; comme tu dis, c'est une habitude, — pure habitude de soldat.

Lorenzo. — Votre habit est magnifique. Quel parfum que ces gants! Pourquoi donc posez-vous à moitié nu? Cette cotte de mailles aurait fait son effet dans votre portrait; vous avez eu tort de la quitter.

Le duc. — C'est le peintre qui l'a voulu; cela vaut toujours mieux, d'ailleurs, de poser le cou découvert : regarde les antiques.

Lorenzo. — Où diable est ma guitare? Il faut que je fasse un second dessus à Giomo. (*Il sort.*)

Tebaldeo. — Altesse, je n'en ferai pas davantage aujourd'hui.

GIOMO, *à la fenêtre.* — Que fait donc Lorenzo? Le voilà en contemplation devant le puits qui est au milieu du jardin : ce n'est pas là, il me semble, qu'il devrait chercher sa guitare.

LE DUC. — Donne-moi mes habits. Où est donc ma cotte de mailles?

GIOMO. — Je ne la trouve pas; j'ai beau chercher : elle s'est envolée.

LE DUC. — Renzino la tenait il n'y a pas cinq minutes ; il l'aura jetée dans un coin en s'en allant, selon sa louable coutume de paresseux.

GIOMO. — Cela est incroyable; pas plus de cotte de mailles que sur ma main.

LE DUC. — Allons, tu rêves ! cela est impossible.

GIOMO. — Voyez vous-même, Altesse; la chambre n'est pas si grande !

LE DUC. — Renzo la tenait là, sur ce sofa. (*Rentre Lorenzo.*) Qu'as-tu donc fait de ma cotte? nous ne pouvons plus la trouver.

LORENZO. — Je l'ai remise où elle était. Attendez: non, je l'ai posée sur ce fauteuil ; non, c'est sur le lit. Je n'en sais rien ; mais j'ai trouvé ma guitare. (*Il chante en s'accompagnant.*)

Bonjour, madame l'abbesse...

GIOMO. — Dans le puits du jardin, apparemment? car vous étiez penché dessus tout à l'heure d'un air tout à fait absorbé.

LORENZO. — Cracher dans un puits pour faire des ronds est mon grand bonheur. Après boire et dormir, je n'ai pas d'autre occupation. (*Il continue à jouer.*)

Bonjour, bonjour, abbesse de mon cœur.

LE DUC. — Cela est inouï que cette cotte se trouve perdue ! Je crois que je ne l'ai pas ôtée deux fois dans ma vie, si ce n'est pour me coucher.

LORENZO. — Laissez donc, laissez donc. N'allez-vous pas faire un valet de chambre d'un fils de pape ? Vos gens la trouveront.

LE DUC. — Que le diable t'emporte ! c'est toi qui l'as égarée.

LORENZO. — Si j'étais duc de Florence, je m'inquiéterais d'autre chose que de mes cottes. A propos, j'ai parlé de vous à ma chère tante. Tout est au mieux ; venez donc vous asseoir un peu ici que je vous parle à l'oreille.

GIOMO, *bas au duc.* — Cela est singulier, au moins; la cotte de mailles est enlevée.

LE DUC. — On la retrouvera. (*Il s'assoit à côté de Lorenzo.*)

Giomo, *à part.* — Quitter la compagnie pour aller cracher dans le puits, cela n'est pas naturel. Je voudrais retrouver cette cotte de mailles, pour m'ôter de la tête une vieille idée qui se rouille de temps en temps. Bah! un Lorenzaccio! La cotte est sur quelque fauteuil.

SCÈNE VII

Devant le palais.

Entre SALVIATI, *couvert de sang et boitant; deux hommes le soutiennent.*

Salviati, *criant.* — Alexandre de Médicis! ouvre ta fenêtre, et regarde un peu comme on traite tes serviteurs!

Le duc, *à la fenêtre.* — Qui est là dans la boue? Qui se traîne aux murs de mon palais avec ces cris épouvantables?

Salviati. — Les Strozzi m'ont assassiné; je vais mourir à ta porte.

Le duc. — Lesquels des Strozzi, et pourquoi?

Salviati. — Parce que j'ai dit que leur sœur était amoureuse de toi, mon noble duc. Les Strozzi ont trouvé leur sœur insultée parce que j'ai dit que tu lui plaisais; trois d'entre eux m'ont assassiné. J'ai reconnu Pierre et Thomas; je ne connais pas le troisième.

Le duc. — Fais-toi monter ici; par Hercule! les meurtriers passeront la nuit en prison, et on les pendra demain matin. (*Salviati entre dans le palais.*)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

La chambre à coucher de Lorenzo.

LORENZO, SCORONCONCOLO, *faisant des armes.*

Scoronconcolo. — Maître, as-tu assez du jeu?

Lorenzo. — Non; crie plus fort. Tiens, pare celle-ci! tiens meurs! tiens, misérable!

Scoronconcolo. — A l'assassin! on me tue! on me coupe la gorge!

Lorenzo. — Meurs! meurs! meurs! — Frappe donc du pied.

Scoronconcolo. — A moi, mes archers! au secours! on me tue! Lorenzo de l'enfer!

Lorenzo. — Meurs, infâme! Je te saignerai, pourceau, je te saignerai! Au cœur, au cœur! il est éventré. — Crie donc, frappe donc, tue donc! Ouvre-lui les entrailles! Coupons-le par morceaux, et mangeons, mangeons! J'en ai jusqu'au coude. Fouille dans la gorge, roule-le, roule! Mordons, mordons, et mangeons! (*Il tombe épuisé.*)

Scoronconcolo, *s'essuyant le front.* — Tu as inventé un rude jeu, maître, et tu y vas en vrai tigre; mille millions de tonnerres! tu rugis comme une caverne pleine de panthères et de lions.

Lorenzo. — O jour de sang, jour de mes noces! O soleil! soleil! il y a assez longtemps que tu es sec comme le plomb; tu te meurs de soif, soleil! son sang t'enivrera. O ma vengeance! qu'il y a longtemps que tes ongles poussent! O dents d'Ugolin! il vous faut le crâne, le crâne!

Scoronconcolo. — Es-tu en délire? As-tu la fièvre, ou es-tu toi-même un rêve?

Lorenzo. — Lâche, lâche, — ruffian, — le petit maigre, les pères, les filles, — des adieux, des adieux sans fin, — les rives de l'Arno pleines d'adieux! — les gamins l'écrivent sur les murs. — Ris, vieillard, ris dans ton bonnet blanc; — tu ne vois pas que mes ongles poussent? — Ah! le crâne! le crâne. (*Il s'évanouit.*)

Scoronconcolo. — Maître, tu as un ennemi. (*Il lui jette de l'eau à la figure.*) Allons! maître, ce n'est pas la peine de tant te démener. On a des sentiments élevés ou on n'en a pas; je n'oublierai jamais que tu m'as fait avoir une certaine grâce sans laquelle je serais loin. Maître, si tu as un ennemi, dis-le, je t'en débarrasserai sans qu'il y paraisse autrement.

Lorenzo. — Ce n'est rien; je te dis que mon seul plaisir est de faire peur à mes voisins.

Scoronconcolo. — Depuis que nous trépignons dans cette chambre, et que nous y mettons tout à l'envers, ils doivent être bien accoutumés à notre tapage. Je crois que tu pourrais égorger trente hommes dans ce corridor et les rouler sur ton plancher, sans qu'on s'aperçût dans la maison qu'il s'y passe du nouveau. Si tu veux faire peur aux voisins, tu t'y prends mal. Ils ont eu peur la première fois, c'est vrai; mais maintenant ils se contentent d'enrager et ne s'en mettent pas en peine jusqu'au point de quitter leurs fauteuils ou d'ouvrir leurs fenêtres.

Lorenzo. — Tu crois?

Scoronconcolo. — Tu as un ennemi, maître. Ne t'ai-je pas vu frapper du pied la terre, et maudire le jour de ta naissance?

N'ai-je pas des oreilles? Et, au milieu de toutes tes fureurs, n'ai-je pas entendu raisonner distinctement un petit mot bien net : la vengeance? Tiens, maître, crois-moi, tu maigris : — tu n'as plus le mot pour rire comme devant; — crois-moi, il n'y a rien de si mauvaise digestion qu'une bonne haine. Est-ce que sur deux hommes au soleil il n'y en a pas toujours un dont l'ombre gêne l'autre? Ton médecin est dans ma gaine; laisse-moi te guérir. (*Il tire son épée.*)

Lorenzo. — Ce médecin-là t'a-t-il jamais guéri, toi?

Scoronconcolo. — Quatre ou cinq fois. Il y avait un jour à Padoue une petite demoiselle qui me disait...

Lorenzo. — Montre-moi cette épée. Ah! garçon, c'est une brave lame.

Scoronconcolo. — Essaye-la et tu verras.

Lorenzo. — Tu as deviné mon mal, j'ai un ennemi. Mais pour lui je ne me servirai pas d'une épée qui ait servi pour d'autres. Celle qui le tuera n'aura ici-bas qu'un baptême; elle gardera son nom.

Scoronconcolo. — Quel est le nom de l'homme?

Lorenzo. — Qu'importe? M'es-tu dévoué?

Scoronconcolo. — Pour toi, je remettrais le Christ en croix.

Lorenzo. — Je te le dis en confidence, — je ferai le coup dans cette chambre. Écoute bien, et ne te trompe pas. Si je l'abats du premier coup, ne t'avise pas d'y toucher. Mais je ne suis pas plus gros qu'une puce, et c'est un sanglier. S'il se défend, je compte sur toi pour lui tenir les mains; rien de plus, entends-tu? c'est à moi qu'il appartient. Je t'avertirai en temps et lieu.

Scoronconcolo. — Amen!

SCÈNE II

Au palais Strozzi.

Entrent PHILIPPE *et* PIERRE.

Pierre. — Quand je pense à cela, j'ai envie de me couper la main droite. Avoir manqué cette canaille! Un coup si juste, et l'avoir manqué! A qui n'était-ce pas rendre service que de faire dire aux gens : il y a un Salviati de moins dans les rues? Mais le drôle a fait comme les araignées, — il s'est laissé tomber en repliant ses pattes crochues, et il a fait le mort de peur d'être achevé.

Philippe. — Que t'importe qu'il vive? ta vengeance n'en est que plus complète.

Pierre. — Oui, je le sais bien, voilà comme vous voyez les choses. Tenez, mon père, vous êtes bon patriote, mais encore meilleur père de famille : ne vous mêlez pas de tout cela.

Philippe. — Qu'as-tu encore en tête? Ne saurais-tu vivre un quart d'heure sans penser à mal?

Pierre. — Non, par l'enfer ! je ne saurais vivre un quart d'heure tranquille dans cet air empoisonné. Le ciel me pèse sur la tête comme une voûte de prison, et il me semble que je respire des quolibets et des hoquets d'ivrognes. Adieu, j'ai affaire à présent.

Philippe. — Où vas-tu?

Pierre. — Pourquoi voulez-vous le savoir? Je vais chez les Pazzi.

Philippe. — Attends-moi donc, car j'y vais aussi.

Pierre. — Pas à présent, mon père; ce n'est pas un bon moment pour vous.

Philippe. — Parle-moi franchement.

Pierre. — Cela est entre nous. Nous sommes là une cinquantaine, les Ruccellai et d'autres, qui ne portons pas le bâtard dans nos entrailles.

Philippe. — Ainsi donc?

Pierre. — Ainsi donc les avalanches se font quelquefois au moyen d'un caillou gros comme le bout du doigt.

Philippe. — Mais vous n'avez rien d'arrêté? pas de plan, pas de mesures prises? O enfants, enfants! jouer avec la vie et la mort! Des questions qui ont remué le monde! des idées qui ont blanchi des milliers de têtes, et qui les ont fait rouler comme des grains de sable sur les pieds du bourreau ! des projets que la Providence elle-même regarde en silence et avec terreur, et qu'elle laisse achever à l'homme, sans oser y toucher! Vous parlez de tout cela en faisant des armes et en buvant un verre de vin d'Espagne, comme s'il s'agissait d'un cheval ou d'une mascarade! Savez-vous ce que c'est qu'une république, que l'artisan au fond de son atelier, que le laboureur dans son champ, que le citoyen sur la place, que la vie entière d'un royaume? le bonheur des hommes, Dieu de justice! O enfants, enfants! savez-vous compter sur vos doigts?

Pierre. — Un bon coup de lancette guérit tous les maux.

Philippe. — Guérir! guérir! Savez-vous que le plus petit coup de lancette doit être donné par le médecin? Savez-vous qu'il faut une expérience longue comme la vie, et une science grande comme le monde, pour tirer du bras d'un malade une goutte de sang? N'étais-je pas offensé aussi, la nuit dernière, lorsque tu avais mis ton épée nue sous ton manteau? Ne suis-je pas le père

de ma Louise, comme tu es son frère? N'était-ce pas une juste vengeance? Et cependant sais-tu ce qu'elle m'a coûté? Ah! les pères savent cela, mais les enfants! Si tu es père un jour, nous en parlerons.

PIERRE. — Vous qui savez aimer, vous devriez savoir haïr.

PHILIPPE. — Qu'ont donc fait à Dieu ces Pazzi? Ils invitent leurs amis à venir conspirer, comme on invite à jouer aux dés, et les amis, en entrant dans leur cour, glissent dans le sang de leurs grands-pères (1). Quelle soif ont donc leurs épées? Que voulez-vous donc, que voulez-vous?

PIERRE. — Et pourquoi vous démentir vous-même? Ne vous ai-je pas entendu cent fois dire ce que nous disons? Ne savons-nous pas ce qui vous occupe, quand vos domestiques voient à leur lever vos fenêtres éclairées des flambleaux de la veille? Ceux qui passent les nuits sans dormir ne dorment pas silencieux.

PHILIPPE. — Où en viendrez-vous? réponds-moi.

PIERRE. — Les Médicis sont une peste. Celui qui est mordu par un serpent n'a que faire d'un médecin; il n'a qu'à se brûler la plaie.

PHILIPPE. — Et quand vous aurez renversé ce qui est, que voulez-vous mettre à la place?

PIERRE. — Nous sommes toujours sûrs de ne pas trouver pire.

PHILIPPE. — Je vous le dis, comptez sur vos doigts.

PIERRE. — Les têtes d'une hydre sont faciles à compter.

PHILIPPE. — Et vous voulez agir? cela est décidé?

PIERRE. — Nous voulons couper les jarrets aux meurtriers de Florence.

PHILIPPE. — Cela est irrévocable? vous voulez agir?

PIERRE. — Adieu, mon père; laissez-moi aller seul.

PHILIPPE. — Depuis quand le vieil aigle reste-t-il dans le nid, quand ses aiglons vont à la curée? O mes enfants! ma brave et belle jeunesse! vous qui avez la force que j'ai perdue, vous qui êtes aujourd'hui ce qu'était le jeune Philippe, laissez-le avoir vieilli pour vous! Emmène-moi, mon fils, je vois que vous allez agir. Je ne vous ferai pas de longs discours, je ne dirai que quelques mots; il peut y avoir quelque chose de bon dans cette tête grise : deux mots, et ce sera fait. Je ne radote pas encore; je ne vous serai pas à charge; ne pars pas sans moi, mon enfant; attends que je prenne mon manteau.

PIERRE. — Venez, mon noble père, nous baiserons le bas de votre robe. Vous êtes notre patriarche, venez voir marcher au

(1) Voyez la conspiration des Pazzi

soleil les rêves de votre vie. La liberté est mûre; venez, vieux jardinier de Florence, voir sortir de terre la plante que vous aimez. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Une rue.

UN OFFICIER ALLEMAND *et des soldats;* THOMAS STROZZI, *au milieu d'eux.*

L'officier. — Si nous ne le trouvons pas chez lui, nous le trouverons chez les Pazzi.

Thomas. — Va ton train, et ne sois pas en peine; tu sauras ce qu'il en coûte.

L'officier. — Pas de menace; j'exécute les ordres du duc, et n'ai rien à souffrir de personne.

Thomas. — Imbécile! qui arrêtes un Strozzi sur la parole d'un Médicis! (*Il se forme un groupe autour d'eux.*)

Un bourgeois. — Pourquoi arrêtez-vous ce seigneur? nous le connaissons bien, c'est le fils de Philippe.

Un autre. — Lâchez-le; nous répondons pour lui.

Le premier. — Oui, oui, nous répondons pour les Strozzi. Laisse-le aller, ou prends garde à tes oreilles.

L'officier. — Hors de là, canaille! laissez passer la justice du duc, si vous n'aimez pas les coups de hallebarde. (*Pierre et Philippe arrivent.*)

Pierre. — Qu'y a-t-il? quel est ce tapage? Que fais-tu là, Thomas?

Le bourgeois. — Empêche-le, Philippe, il veut emmener ton fils en prison.

Philippe. — En prison? et sur quel ordre?

Pierre. — En prison? sais-tu à qui tu as affaire?

L'officier. — Qu'on saisisse cet homme! (*Les soldats arrêtent Pierre.*)

Pierre. — Lâchez-moi, misérables, ou je vous éventre comme des pourceaux!

Philippe. — Sur quel ordre, agissez-vous, monsieur?

L'officier, *montrant l'ordre du duc.* — Voilà mon mandat. J'ai ordre d'arrêter Pierre et Thomas Strozzi. (*Les soldats repoussent le peuple, qui leur jette des cailloux.*)

Pierre. — De quoi nous accuse-t-on? qu'avons-nous fait? Aidez-moi, mes amis; rossons cette canaille. (*Il tire son épée. Un autre détachement de soldats arrive.*)

L'OFFICIER. — Venez ici; prêtez-moi main-forte. (*Pierre est désarmé.*) En marche! et le premier qui approche de trop près, un coup de pique dans le ventre! Cela leur apprendra à se mêler de leurs affaires.

PIERRE. — On n'a pas le droit de m'arrêter sans un ordre des Huit. Je me soucie bien des ordres d'Alexandre! Où est l'ordre des Huit?

L'OFFICIER. — C'est devant eux que nous vous menons.

PIERRE. — Si c'est devant eux, je n'ai rien à dire. De quoi suis-je accusé?

UN HOMME DU PEUPLE. — Comment, Philippe, tu laisses emmener tes enfants au tribunal des Huit!

PIERRE. — Répondez donc, de quoi suis-je accusé?

L'OFFICIER. — Cela ne me regarde pas. (*Les soldats sortent avec Pierre et Thomas.*)

PIERRE, *en sortant.* — N'ayez aucune inquiétude, mon père; les Huit me renverront souper à la maison, et le bâtard en sera pour ses frais de justice.

PHILIPPE, *seul, s'asseyant sur un banc.* — J'ai beaucoup d'enfants, mais pas pour longtemps, si cela va si vite. Où en sommes-nous donc si une vengeance aussi juste que le ciel que voilà est clair est punie comme un crime! Eh quoi! les deux aînés d'une famille vieille comme la ville emprisonnés comme des voleurs de grand chemin! la plus grossière insulte châtiée, un Salviati frappé, et des hallebardes en jeu! Sors donc du fourreau, mon épée. Si le saint appareil des exécutions judiciaires devient la cuirasse des ruffians et des ivrognes, que la hache et le poignard, cette arme des assassins, protègent l'homme de bien. O Christ! la justice devenue une entremetteuse! l'honneur des Strozzi souffleté en place publique, et un tribunal répondant des quolibets d'un rustre! Un Salviati jetant à la plus noble famille de Florence son gant taché de vin et de sang, et lorsqu'on le châtie, tirant pour se défendre le coupe-tête du bourreau! Lumière du soleil! j'ai parlé, il n'y a pas un quart d'heure, contre les idées de révolte, et voilà le pain qu'on me donne à manger, avec mes paroles de paix sur les lèvres! Allons! mes bras, remuez! et toi, vieux corps courbé par l'âge et par l'étude, redresse-toi pour l'action! (*Entre Lorenzo.*)

LORENZO. — Demandes-tu l'aumône, Philippe, assis au coin de cette rue?

PHILIPPE. — Je demande l'aumône à la justice des hommes; je suis un mendiant affamé de justice, et mon honneur est en haillons.

LORENZO. — Quel changement va donc s'opérer dans le monde,

et quelle nouvelle robe va revêtir la nature, si le masque de la colère s'est posé sur le visage auguste et paisible du vieux Philippe? O mon père! quelles sont ces plaintes? pour qui répands-tu sur la terre les joyaux les plus précieux qu'il y ait sous le soleil, les larmes d'un homme sans peur et sans reproche?

Philippe. — Il faut nous délivrer des Médicis, Lorenzo. Tu es un Médicis toi-même, mais seulement par ton nom; si je t'ai bien connu, si la hideuse comédie que tu joues m'a trouvé impassible et fidèle spectateur, que l'homme sorte de l'histrion. Si tu as jamais été quelque chose d'honnête, sois-le aujourd'hui. Pierre et Thomas sont en prison.

Lorenzo. — Oui, oui, je sais cela.

Philippe. — Est-ce là ta réponse? Est-ce là ton visage, homme sans épée?

Lorenzo. — Que veux-tu? dis-le, et tu auras alors ma réponse.

Philippe. — Agir! comment? je n'en sais rien. Quel moyen employer, quel levier mettre sous cette citadelle de mort, pour la soulever et la pousser dans le fleuve? Quoi faire, que résoudre, quels hommes aller trouver? je ne puis le savoir encore. Mais agir, agir, agir! O Lorenzo! le temps est venu. N'es-tu pas diffamé, traité de chien et de sans cœur? Si j'ai tenu en dépit de tout ma porte ouverte, ma main ouverte, mon cœur ouvert, parle, et que je voie si je me suis trompé. Ne m'as-tu pas parlé d'un homme qui s'appelle aussi Lorenzo, et qui se cache derrière le Lorenzo que voilà? Cet homme n'aime-t-il pas sa patrie, n'est-il pas dévoué à ses amis? Tu le disais, et je l'ai cru. Parle, parle, le temps est venu.

Lorenzo. — Si je ne suis pas tel que vous le désirez, que le soleil me tombe sur la tête!

Philippe. — Ami, rire d'un vieillard désespéré, cela porte malheur; si tu dis vrai, à l'action! J'ai de toi des promesses qui engageraient Dieu lui-même, et c'est sur ces promesses que je t'ai recu. Le rôle que tu joues est un rôle de boue et de lèpre, tel que l'enfant prodigue ne l'aurait pas joué dans un jour de démence, et cependant je t'ai reçu. Quand les pierres criaient à ton passage, quand chacun de tes pas faisait jaillir des mares de sang humain, je t'ai appelé du nom sacré d'ami, je me suis fait sourd pour te croire, aveugle pour t'aimer; j'ai laissé l'ombre de ta mauvaise réputation passer sur mon honneur, et mes enfants ont douté de moi en trouvant sur ma main la trace hideuse du contact de la tienne. Sois honnête, car je l'ai été; agis, car tu es jeune, et je suis vieux.

LORENZO. — Pierre et Thomas sont en prison ; est-ce là tout ?

PHILIPPE. — O ciel et terre ! oui, c'est là tout. Presque rien, deux enfants de mes entrailles qui vont s'asseoir au banc des voleurs. Deux têtes que j'ai baisées autant de fois que j'ai de cheveux gris, et que je vais trouver demain matin clouées sur la porte de la forteresse ; oui, c'est là tout, rien de plus, en vérité.

LORENZO. — Ne me parle pas sur ce ton : je suis rongé d'une tristesse auprès de laquelle la nuit la plus sombre est une lumière éblouissante. (*Il s'assoit près de Philippe.*)

PHILIPPE. — Que je laisse mourir mes enfants, cela est impossible, vois-tu ? On m'arracherait les bras et les jambes que, comme le serpent, les morceaux mutilés de Philippe se rejoindraient encore et se lèveraient pour la vengeance. Je connais si bien tout cela ! Les Huit ! un tribunal d'hommes de marbre ! une forêt de spectres, sur laquelle passe de temps en temps le vent lugubre du doute qui les agite pendant une minute, pour se résoudre en un mot sans appel. Un mot, un mot, ô conscience ! Ces hommes-là mangent, ils dorment, ils ont des femmes et des filles ! Ah ! qu'ils tuent et qu'ils égorgent, mais pas mes enfants, pas mes enfants.

LORENZO. — Pierre est un homme : il parlera, et il sera mis en liberté.

PHILIPPE. — O mon Pierre, mon premier-né !

LORENZO. — Rentrez chez vous, tenez-vous tranquille ; ou faites mieux, quittez Florence. Je vous réponds de tout si vous quittez Florence.

PHILIPPE. — Moi, un banni ! moi dans un lit d'auberge à mon heure dernière ! O Dieu ! tout cela pour une parole d'un Salviati !

LORENZO. — Sachez-le, Salviati voulait séduire votre fille, mais non pas pour lui seul. Alexandre a un pied dans le lit de cet homme ; il y exerce le droit du seigneur sur la prostitution.

PHILIPPE. — Et nous n'agirons pas ! O Lorenzo, Lorenzo ! tu es un homme ferme, toi ; parle-moi, je suis faible et mon cœur est trop intéressé dans tout cela. Je m'épuise, vois-tu ! J'ai trop réfléchi ici-bas ; j'ai trop tourné sur moi-même, comme un cheval de pressoir ; je ne vaux plus rien pour la bataille. Dis-moi ce que tu penses ; je le ferai.

LORENZO. — Rentrez chez vous, mon bon monsieur.

PHILIPPE. — Voilà qui est certain, je vais aller chez les Pazzi ; là sont cinquante jeunes gens tous déterminés. Ils ont juré d'agir ; je leur parlerai noblement, comme un Strozzi et comme un père, et ils m'entendront. Ce soir, j'inviterai à souper les quarante

membres de ma famille ; je leur raconterai ce qui m'arrive. Nous verrons, nous verrons ! rien n'est encore fait. Que les Médicis prennent garde à eux ! Adieu, je vais chez les Pazzi ; aussi bien, j'y allais avec Pierre, quand on l'a arrêté.

Lorenzo. — Il y a plusieurs démons, Philippe ; celui qui te tente en ce moment n'est pas le moins à craindre de tous.

Philippe. — Que veux-tu dire ?

Lorenzo. — Prends-y garde, c'est un démon plus beau que Gabriel : la liberté, la patrie, le bonheur des hommes, tous ces mots résonnent à son approche comme les cordes d'une lyre ; c'est le bruit des écailles d'argent de ses ailes flamboyantes. Les larmes de ses yeux fécondent la terre, et il tient à la main la palme des martyrs. Ses paroles épurent l'air autour de ses lèvres ; son vol est si rapide que nul ne peut dire où il va. Prends-y garde ! une fois dans ma vie je l'ai vu traverser les cieux. J'étais courbé sur mes livres ; le toucher de sa main a fait frémir mes cheveux comme une plume légère. Que je l'aie écouté ou non, n'en parlons pas.

Philippe. — Je ne te comprends qu'avec peine, et je ne sais pourquoi j'ai peur de te comprendre.

Lorenzo. — N'avez-vous dans la tête que cela : délivrer vos fils ? Mettez la main sur la conscience ; quelque autre pensée plus vaste, plus terrible, ne vous entraîne-t-elle pas comme un chariot étourdissant au milieu de cette jeunesse ?

Philippe. — Eh bien ! oui, que l'injustice faite à ma famille soit le signal de la liberté. Pour moi, et pour tous, j'irai !

Lorenzo. — Prends garde à toi, Philippe, tu as pensé au bonheur de l'humanité.

Philippe. — Que veut dire ceci ? Es-tu dedans comme dehors une vapeur infecte ? Toi qui m'as parlé d'une liqueur précieuse dont tu étais le flacon, est-ce là ce que tu renfermes ?

Lorenzo. — Je suis en effet précieux pour vous, car je tuerai Alexandre.

Philippe. — Toi ?

Lorenzo. — Moi, demain ou après-demain. Rentrez chez vous, tâchez de délivrer vos enfants ; si vous ne le pouvez pas, laissez-leur subir une légère punition ; je sais pertinemment qu'il n'y a pas d'autres dangers pour eux, et je vous répète que d'ici à quelques jours il n'y aura pas plus d'Alexandre de Médicis à Florence qu'il n'y a de soleil à minuit.

Philippe. — Quand cela serait vrai, pourquoi aurais-je tort de penser à la liberté ? Ne viendra-t-elle pas quand tu auras fait ton coup, si tu le fais ?

Lorenzo. — Philippe, Philippe, prends garde à toi. Tu as soixante ans de vertu sur ta tête grise ; c'est un enjeu trop cher pour le jouer aux dés.

Philippe. — Si tu caches sous ces sombres paroles quelque chose que je puisse entendre, parle ; tu m'irrites singulièrement.

Lorenzo. — Tel que tu me vois, Philippe, j'ai été honnête. J'ai cru à la vertu, à la grandeur humaine, comme un martyr croit à son Dieu. J'ai versé plus de larmes sur la pauvre Italie que Niobé sur ses filles.

Philippe. — Eh bien, Lorenzo?

Lorenzo. — Ma jeunesse a été pure comme l'or. Pendant vingt ans de silence, la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine ; et il faut que je sois réellement une étincelle du tonnerre, car tout à coup, une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines du colisée antique, je ne sais pourquoi je me levai ; je tendis vers le ciel mes bras trempés de rosée, et je jurai qu'un des tyrans de ma patrie mourrait de ma main. J'étais un étudiant paisible, et je ne m'occupais alors que des arts et des sciences, et il m'est impossible de dire comment cet étrange serment s'est fait en moi. Peut-être est-ce là ce qu'on éprouve quand on devient amoureux.

Philippe. — J'ai toujours eu confiance en toi, et cependant je crois rêver.

Lorenzo. — Et moi aussi. J'étais heureux alors ; j'avais le cœur et les mains tranquilles ; mon nom m'appelait au trône, et je n'avais qu'à laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de moi toutes les espérances humaines. Les hommes ne m'avaient fait ni bien ni mal ; mais j'étais bon, et, pour mon malheur éternel, j'ai voulu être grand. Il faut que je l'avoue : si la Providence m'a poussé à la résolution de tuer un tyran, quel qu'il fût, l'orgueil m'y a poussé aussi. Que te dirais-je de plus ? Tous les Césars du monde me faisaient penser à Brutus.

Philippe. — L'orgueil de la vertu est un noble orgueil. Pourquoi t'en défendrais-tu ?

Lorenzo. — Tu ne sauras jamais, à moins d'être fou, de quelle nature est la pensée qui m'a travaillé. Pour comprendre l'exaltation fiévreuse qui a enfanté en moi le Lorenzo qui te parle, il faudrait que mon cerveau et mes entrailles fussent à nu sous un scalpel. Une statue qui descendrait de son piédestal pour marcher parmi les hommes sur la place publique serait peut-être semblable à ce que j'ai été le jour où j'ai commencé à vivre avec cette idée : il faut que je sois un Brutus.

Philippe. — Tu m'étonnes de plus en plus.

Lorenzo. — J'ai voulu d'abord tuer Clément VII ; je n'ai pu le faire parce qu'on m'a banni de Rome avant le temps. J'ai recommencé mon ouvrage avec Alexandre. Je voulais agir seul, sans le secours d'aucun homme. Je travaillais pour l'humanité ; mais mon orgueil restait solitaire au milieu de tous mes rêves philanthropiques. Il fallait donc entamer par la ruse un combat singulier avec mon ennemi. Je ne voulais pas soulever les masses, ni conquérir la gloire bavarde d'un paralytique comme Cicéron ; je voulais arriver à l'homme, me prendre corps à corps avec la tyrannie vivante, la tuer, et après cela porter mon épée sanglante sur la tribune, et laisser la fumée du sang d'Alexandre monter au nez des harangueurs, pour réchauffer leur cervelle ampoulée.

Philippe. — Quelle tête de fer as-tu, ami ! quelle tête de fer !

Lorenzo. — La tâche que je m'imposais était rude avec Alexandre. Florence était, comme aujourd'hui, noyée de vin et de sang. L'empereur et le pape avaient fait un duc d'un garçon boucher. Pour plaire à mon cousin, il fallait arriver à lui porté par les larmes des familles ; pour devenir son ami et acquérir sa confiance, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies. J'étais pur comme un lis, et cependant je n'ai pas reculé devant cette tâche. Ce que je suis devenu à cause de cela, n'en parlons pas. Tu dois comprendre ce que j'ai souffert, et il y a des blessures dont on ne lève pas l'appareil impunément. Je suis devenu vicieux, lâche, un objet de honte et d'opprobre ; qu'importe ? ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Philippe. — Tu baisses la tête ; tes yeux sont humides.

Lorenzo. — Non, je ne rougis point ; les masques de plâtre n'ont point de rougeur au service de la honte. J'ai fait ce que j'ai fait. Tu sauras seulement que j'ai réussi dans mon entreprise. Alexandre viendra bientôt dans un certain lieu d'où il ne sortira pas debout. Je suis au terme de ma peine, et sois certain, Philippe, que le buffle sauvage, quand le bouvier l'abat sur l'herbe, n'est pas entouré de plus de filets, de plus de nœuds coulants que je n'en ai tissu autour de mon bâtard. Ce cœur, jusques auquel une armée ne serait pas parvenue en un an, il est maintenant à nu sous ma main ; je n'ai qu'à laisser tomber mon stylet pour qu'il y entre. Tout sera fait. Maintenant, sais-tu ce qui m'arrive, et ce dont je veux t'avertir ?

Philippe. — Tu es notre Brutus si tu dis vrai.

Lorenzo. — Je me suis cru un Brutus, mon pauvre Philippe ; je me suis souvenu du bâton d'or couvert d'écorce. Maintenant, je connais les hommes, et je te conseille de ne pas t'en mêler.

Philippe. — Pourquoi ?

Lorenzo. — Ah! vous avez vécu tout seul, Philippe. Pareil à un fanal éclatant, vous êtes resté immobile au bord de l'océan des hommes, et vous avez regardé dans les eaux la réflexion de votre propre lumière ; du fond de votre solitude, vous trouviez l'océan magnifique sous le dais splendide des cieux ; vous ne comptiez pas chaque flot, vous ne jetiez pas la sonde ; vous étiez plein de confiance dans l'ouvrage de Dieu. Mais moi, pendant ce temps-là, j'ai plongé ; je me suis enfoncé dans cette mer houleuse de la vie ; j'en ai parcouru toutes les profondeurs, couvert de ma cloche de verre ; tandis que vous admiriez la surface, j'ai vu les débris des naufrages, les ossements et les Léviathans.

Philippe. — Ta tristesse me fend le cœur.

Lorenzo. — C'est parce que je vous vois tel que j'ai été, et sur le point de faire ce que j'ai fait, que je vous parle ainsi. Je ne méprise point les hommes ; le tort des livres et des historiens est de nous les montrer différents de ce qu'ils sont. La vie est comme une cité, on peut y rester cinquante ou soixante ans sans voir autre chose que des promenades et des palais ; mais il ne faut pas entrer dans les tripots, ni s'arrêter, en rentrant chez soi, aux fenêtres des mauvais quartiers. Voilà mon avis, Philippe ; s'il s'agit de sauver tes enfants, je te dis de rester tranquille ; c'est le meilleur moyen pour qu'on te les renvoie après une petite semonce. S'il s'agit de tenter quelque chose pour les hommes, je te conseille de te couper les bras, car tu ne seras pas longtemps à t'apercevoir qu'il n'y a que toi qui en aies.

Philippe. — Je conçois que le rôle que tu joues t'ait donné de pareilles idées. Si je te comprends bien, tu as pris, dans un but sublime, une route hideuse, et tu crois que tout ressemble à ce que tu as vu.

Lorenzo. — Je me suis réveillé de mes rêves, rien de plus. Je te dis le danger d'en faire. Je connais la vie, et c'est une vilaine cuisine, sois-en persuadé. Ne mets pas la main là dedans, si tu respectes quelque chose.

Philippe. — Arrête ; ne brise pas comme un roseau mon bâton de vieillesse. Je crois à tout ce que tu appelles des rêves ; je crois à la vertu, à la pudeur et à la liberté.

Lorenzo. — Et me voilà dans la rue, moi, Lorenzaccio ! et les enfants ne me jettent pas de la boue ! Les lits des filles sont encore chauds de ma sueur, et les pères ne prennent pas, quand je passe, leurs couteaux et leurs balais pour m'assommer ! Au fond de ces dix mille maisons que voilà, la septième génération parlera encore de la nuit où j'y suis entré, et pas une ne vomit à ma vue un valet de charrue qui me fende en deux comme une bûche

pourrie ! L'air que vous respirez, Philippe, je le respire ; mon manteau de soie bariolé traîne paresseusement sur le sable fin des promenades ; pas une goutte de poison ne tombe dans mon chocolat ; que dis-je ? ô Philippe ! les mères pauvres soulèvent honteusement le voile de leurs filles quand je m'arrête au seuil de leurs portes ; elles me laissent voir leur beauté avec un sourire plus vil que le baiser de Judas, tandis que moi, pinçant le menton de la petite, je serre les poings de rage en remuant dans ma poche quatre ou cinq méchantes pièces d'or.

Philippe. — Que le tentateur ne méprise pas le faible ; pourquoi tenter lorsque l'on doute ?

Lorenzo. — Suis-je un Satan ? Lumière du ciel ! je m'en souviens encore, j'aurais pleuré avec la première fille que j'ai séduite si elle ne s'était mise à rire. Quand j'ai commencé à jouer mon rôle de Brutus moderne, je marchais dans mes habits neufs de la grande confrérie du vice comme un enfant de dix ans dans l'armure d'un géant de la Fable. Je croyais que la corruption était un stigmate, et que les monstres seuls le portaient au front. J'avais commencé à dire tout haut que mes vingt années de vertu étaient un masque étouffant ; ô Philippe ! j'entrai alors dans la vie, et je vis qu'à mon approche tout le monde en faisait autant que moi ; tous les masques tombaient devant mon regard ; l'humanité souleva sa robe et me montra, comme à un adepte digne d'elle, sa monstrueuse nudité. J'ai vu les hommes tels qu'ils sont, et je me suis dit : Pour qui est-ce donc que je travaille ? Lorsque je parcourais les rues de Florence, avec mon fantôme à mes côtés, je regardais autour de moi, je cherchais les visages qui me donnaient du cœur, et je me demandais : Quand j'aurai fait mon coup, celui-là en profitera-t-il ? J'ai vu les républicains dans leurs cabinets ; je suis entré dans les boutiques ; j'ai écouté et j'ai guetté. J'ai recueilli les discours des gens du peuple ; j'ai vu l'effet que produisait sur eux la tyrannie ; j'ai bu dans les banquets patriotiques le vin qui engendre la métaphore et la prosopopée ; j'ai avalé entre deux baisers les larmes les plus vertueuses ; j'attendais toujours que l'humanité me laissât voir sur sa face quelque chose d'honnête. J'observais comme un amant observe sa fiancée en attendant le jour des noces.

Philippe. — Si tu n'as vu que le mal, je te plains ; mais je ne puis te croire. Le mal existe, mais non pas sans le bien, comme l'ombre existe, mais non sans la lumière.

Lorenzo. — Tu ne veux voir en moi qu'un mépriseur d'hommes : c'est me faire injure. Je sais parfaitement qu'il y en a de bons ; mais à quoi servent-ils ? que font-ils ? comment agissent-ils ?

Qu'importe que la conscience soit vivante, si le bras est mort ? Il y a de certains côtés par où tout devient bon : un chien est un ami fidèle; on peut trouver en lui le meilleur des serviteurs, comme on peut voir aussi qu'il se roule sur les cadavres, et que la langue avec laquelle il lèche son maître sent la charogne à une lieue. Tout ce que j'ai à voir, moi, c'est que je suis perdu, et que les hommes n'en profiteront pas plus qu'ils ne me comprendront.

PHILIPPE. — Pauvre enfant, tu me navres le cœur ! Mais si tu es honnête, quand tu auras délivré ta patrie, tu le redeviendras. Cela réjouit mon vieux cœur, Lorenzo, de penser que tu es honnête ; alors tu jetteras ce déguisement hideux qui te défigure, et tu redeviendras d'un métal aussi pur que les statues de bronze d'Harmodius et d'Aristogiton.

LORENZO. — Philippe, Philippe, j'ai été honnête. La main qui a soulevé une fois le voile de la vérité ne peut plus le laisser retomber; elle reste immobile jusqu'à la mort, tenant toujours ce voile terrible, et l'élevant de plus en plus au-dessus de la tête de l'homme, jusqu'à ce que l'ange du sommeil éternel lui bouche les yeux.

PHILIPPE. — Toutes les maladies se guérissent ; et le vice est une maladie aussi.

LORENZO. — Il est trop tard. Je me suis fait à mon métier. Le vice a été pour moi un vêtement ; maintenant il est collé à ma peau. Je suis vraiment un ruffian, et quand je plaisante sur mes pareils, je me sens sérieux comme la mort au milieu de ma gaieté. Brutus a fait le fou pour tuer Tarquin, et ce qui m'étonne en lui, c'est qu'il n'y ait pas laissé sa raison. Profite de moi, Philippe, voilà ce que j'ai à te dire ; ne travaille pas pour ta patrie.

PHILIPPE. — Si je te croyais, il me semble que le ciel s'obscurcirait pour toujours, et que ma vieillesse serait condamnée à marcher à tâtons. Que tu aies pris une route dangereuse, cela peut être ; pourquoi ne pourrais-je en prendre une autre qui me mènerait au même point ? Mon intention est d'en appeler au peuple et d'agir ouvertement.

LORENZO. — Prends garde à toi, Philippe ; celui qui te le dit sait pourquoi il le dit. Prends le chemin que tu voudras, tu auras toujours affaire aux hommes.

PHILIPPE. — Je crois à l'honnêteté des républicains.

LORENZO. — Je te fais une gageure. Je vais tuer Alexandre ! une fois mon coup fait, si les républicains se comportent comme ils le doivent, il leur sera facile d'établir une république, la plus belle qui ait jamais fleuri sur la terre. Qu'ils aient pour eux le

peuple, et tout est dit. Je te gage que ni eux ni le peuple ne feront rien. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas t'en mêler; parle, si tu le veux, mais prends garde à tes paroles, et encore plus à tes actions. Laisse-moi faire mon coup : tu as les mains pures, et moi je n'ai rien à perdre.

PHILIPPE. — Fais-le, et tu verras.

LORENZO. — Soit, — mais souviens-toi de ceci. Vois-tu dans cette petite maison cette famille assemblée autour d'une table ? ne dirait-on pas des hommes? Ils ont un corps, et une âme dans ce corps. Cependant s'il me prenait envie d'entrer chez eux, tout seul, comme me voilà, et de poignarder leur fils aîné au milieu d'eux, il n'y aurait pas un couteau de levé sur moi.

PHILIPPE. — Tu me fais horreur. Comment le cœur peut-il rester grand avec des mains comme les tiennes?

LORENZO. — Viens, rentrons à ton palais, et tâchons de délivrer tes enfants.

PHILIPPE. — Mais pourquoi tueras-tu le duc, si tu as des idées pareilles ?

LORENZO. — Pourquoi ? tu le demandes?

PHILIPPE. — Si tu crois que c'est un meurtre inutile à ta patrie, comment le commets-tu?

LORENZO. — Tu me demandes cela en face? Regarde-moi un peu. J'ai été beau, tranquille et vertueux.

PHILIPPE.— Quel abîme ! quel abîme tu m'ouvres !

LORENZO. — Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre? Veux-tu donc que je m'empoisonne, ou que je saute dans l'Arno? veux-tu donc que je sois un spectre, et qu'en frappant sur ce squelette (*Il frappe sa poitrine*) il n'en sorte aucun son? Si je suis l'ombre de moi-même, veux-tu donc que je m'arrache le seul fil qui rattache aujourd'hui mon cœur à quelques fibres de mon cœur d'autrefois? Songes-tu que ce meurtre, c'est tout ce qui me reste de ma vertu? Songes-tu que je glisse depuis deux ans sur un mur taillé à pic, et que ce meurtre est le seul brin d'herbe où j'aie pu cramponner mes ongles? Crois-tu donc que je n'aie plus d'orgueil, parce que je n'ai plus de honte? et veux-tu que je laisse mourir en silence l'énigme de ma vie? Oui, cela est certain, si je pouvais revenir à la vertu, si mon apprentissage de vice pouvait s'évanouir, j'épargnerais peut-être ce conducteur de bœufs. Mais j'aime le vin, le jeu et les filles ; comprends-tu cela? Si tu honores en moi quelque chose, toi qui me parles, c'est mon meurtre que tu honores peut-être justement parce que tu ne le ferais pas. Voilà assez longtemps, vois-tu, que les républicains me couvrent de boue et d'infamie; voilà assez longtemps que les

oreilles me tintent, et que l'exécration des hommes empoisonne le pain que je mâche; j'en ai assez d'entendre brailler en plein vent le bavardage humain ; il faut que le monde sache un peu qui je suis et qui il est. Dieu merci! c'est peut-être demain que je tue Alexandre ; dans deux jours j'aurai fini. Ceux qui tournent autour de moi avec des yeux louches, comme autour d'une curiosité monstrueuse apportée d'Amérique, pourront satisfaire leur gosier et vider leur sac à paroles. Que les hommes me comprennent ou non, qu'ils agissent ou n'agissent pas, j'aurai dit tout ce que j'ai à dire ; je leur ferai tailler leur plume, si je ne leur fais pas nettoyer leurs piques, et l'humanité gardera sur sa joue le soufflet de mon épée marqué en traits de sang. Qu'ils m'appellent comme ils voudront, Brutus ou Érostrate, il ne me plaît pas qu'ils m'oublient. Ma vie entière est au bout de ma dague, et que la Providence retourne ou non la tête, en m'entendant frapper, je jette la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'Alexandre ; dans deux jours les hommes comparaîtront devant le tribunal de ma volonté.

Philippe. — Tout cela m'étonne, et il y a dans tout ce que tu m'as dit des choses qui me font peine, et d'autres qui me font plaisir. Mais Pierre et Thomas sont en prison, et je ne saurais là-dessus m'en fier à personne qu'à moi-même. C'est en vain que ma colère voudrait ronger son frein ; mes entrailles sont émues trop vivement : tu peux avoir raison, mais il faut que j'agisse; je vais rassembler mes parents. (*Ils sortent.*)

Lorenzo. — Comme tu voudras ; mais prends garde à toi. Garde-moi le secret, même avec tes amis, c'est tout ce que je demande. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

Au palais Soderini.

Entre Catherine, *lisant un billet.* — « Lorenzo a dû vous parler de moi; mais qui pourrait vous parler dignement d'un amour pareil au mien ? Que ma plume vous apprenne ce que ma bouche ne peut vous dire et ce que mon cœur voudrait signer de son sang.

Alexandre de Médicis. »

Si mon nom n'était pas sur l'adresse, je croirais que le messager s'est trompé, et ce que je lis me fait douter de mes yeux. (*Entre Marie.*) O ma mère chérie ! voyez ce qu'on m'écrit ; expliquez-moi, si vous pouvez, ce mystère.

Marie. — Malheureuse, malheureuse! il t'aime. Où t'a-t-il vue? où lui as-tu parlé?

Catherine. — Nulle part; un messager m'a apporté cela comme je sortais de l'église.

Marie. — Lorenzo, dit-il, a dû te parler de lui ? Ah! Catherine, avoir un fils pareil! Oui, faire de la sœur de sa mère la maîtresse du duc, non pas même la maîtresse, ô ma fille ! Quels noms portent ces créatures ! je ne puis le dire ; oui, il manquait cela à Lorenzo. Viens, je veux lui porter cette lettre ouverte et savoir devant Dieu comment il répondra.

Catherine. —Je croyais que le duc aimait... pardon ma mère, mais je croyais que le duc aimait la marquise de Cibo; on me l'avait dit.

Marie. — Cela est vrai, il l'a aimée, s'il peut aimer.

Catherine. — Il ne l'aime plus? Ah! comment peut-on offrir sans honte un cœur pareil? Venez, ma mère, venez chez Lorenzo.

Marie. — Donne-moi ton bras. Je ne sais ce que j'éprouve depuis quelques jours; j'ai eu la fièvre toutes les nuits : il est vrai que depuis trois mois elle ne me quitte guère. J'ai trop souffert, ma pauvre Catherine ; pourquoi m'as-tu lu cette lettre? je ne puis plus rien supporter. Je ne suis plus jeune, et cependant il me semble que je le redeviendrais à certaines conditions; mais tout ce que je vois m'entraîne vers la tombe. Allons ! soutiens-moi, pauvre enfant; je ne te donnerai pas longtemps cette peine. (*Elles sortent.*)

SCÈNE V

Chez la marquise.

La marquise, *parée devant un miroir.* — Quand je pense que cela est, cela me fait l'effet d'une nouvelle qu'on m'apprendrait tout à coup. Quel précipice que la vie! Comment, il est déjà neuf heures, et c'est le duc que j'attends dans cette toilette! Qu'il en soit ce qu'il pourra, je veux essayer mon pouvoir. (*Entre le cardinal.*)

Le cardinal. — Quelle parure, marquise! voilà des fleurs qui embaument.

La marquise. — Je ne puis vous recevoir, cardinal; j'attends une amie : vous m'excuserez.

Le cardinal. — Je vous laisse, je vous laisse. Ce boudoir dont j'aperçois la porte entr'ouverte là-bas, c'est un petit paradis. Iraije vous y attendre?

La marquise. — Je suis pressée, pardonnez-moi. Non, pas dans mon boudoir; où vous voudrez.

Le cardinal. — Je reviendrai dans un moment plus favorable. (*Il sort.*)

La marquise. — Pourquoi toujours le visage de ce prêtre? Quels cercles décrit donc autour de moi ce vautour à tête chauve, pour que je le trouve sans cesse derrière moi quand je me retourne? Est-ce que l'heure de ma mort serait proche? (*Entre un page qui lui parle à l'oreille.*) C'est bon, j'y vais. Ah! ce métier de servante, tu n'y es pas fait, pauvre cœur orgueilleux. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

Le boudoir de la marquise.

LA MARQUISE, LE DUC.

La marquise. — C'est ma façon de penser; je t'aimerais ainsi.

Le duc. — Des mots, des mots, et rien de plus.

La marquise. — Vous autres hommes, cela est si peu pour vous! Sacrifier le repos de ses jours, la sainte chasteté de l'honneur! quelquefois ses enfants même; ne vivre que pour un seul être au monde; se donner, enfin, se donner, puisque cela s'appelle ainsi! Mais cela n'en vaut pas la peine; à quoi bon écouter une femme? une femme qui parle d'autre chose que de chiffons et de libertinage, cela ne se voit pas.

Le duc. — Vous rêvez tout éveillée.

La marquise. — Oui, par le ciel! oui, j'ai fait un rêve; hélas! les rois seuls n'en font jamais : toutes les chimères de leurs caprices se transforment en réalités, et leurs cauchemars eux-mêmes se changent en marbre. Alexandre! Alexandre! quel mot que celui-là : Je peux si je veux! Ah! Dieu lui-même n'en sait pas plus; devant ce mot, les mains des peuples se joignent dans une prière craintive, et le pâle troupeau des hommes retient son haleine pour écouter.

Le duc. — N'en parlons plus, ma chère, cela est fatigant.

La marquise. — Être un roi, sais-tu ce que c'est! Avoir au bout de son bras cent mille mains! Être le rayon de soleil qui sèche les larmes des hommes! Être le bonheur et le malheur! Ah! quel frisson mortel cela donne! Comme il tremblerait, ce vieux du Vatican, si tu ouvrais tes ailes, toi, mon aiglon! César est si loin! la garnison t'est si dévouée! Et, d'ailleurs, on égorge une armée et l'on n'égorge pas un peuple. Le jour où tu auras pour toi la nation tout entière, où tu seras la tête d'un corps libre,

où tu diras : Comme le doge de Venise épouse l'Adriatique, ainsi mets mon anneau d'or au doigt de ma belle Florence, et ses enfants sont mes enfants... Ah! sais-tu ce que c'est qu'un peuple qui prend son bienfaiteur dans ses bras? Sais-tu ce que c'est que d'être porté comme un nourrisson chéri par le vaste océan des hommes? Sais-tu ce que c'est que d'être montré par un père à son enfant ?

Le duc. — Je me soucie de l'impôt; pourvu qu'on le paye, que m'importe ?

La marquise. — Mais enfin on t'assassinera. — Les pavés sortiront de terre et t'écraseront. Ah! la postérité ! N'as-tu jamais vu ce spectre-là au chevet de ton lit? Ne t'es-tu jamais demandé ce que penseront de toi ceux qui sont dans le ventre des vivants? Et tu vis, toi, il est encore temps! tu n'as qu'un mot à dire. Te souviens-tu du père de la patrie ? Va, cela est facile d'être un grand roi quand on est roi. Déclare Florence indépendante; réclame l'exécution du traité avec l'empire : tire ton épée et montre-la ; ils te diront de la remettre au fourreau, que ses éclairs leur font mal aux yeux. Songe donc comme tu es jeune ! Rien n'est décidé sur ton compte. — Il y a dans le cœur des peuples de larges indulgences pour les princes, et la reconnaissance publique est un profond fleuve d'oubli pour leurs fautes passées. On t'a mal conseillé, on t'a trompé. — Mais il est encore temps, tu n'as qu'à dire ; tant que tu es vivant, la page n'est pas tournée dans lè livre de Dieu.

Le duc. — Assez, ma chère, assez.

La marquise. — Ah! quand elle le sera! quand un misérable jardinier, payé à la journée, viendra arroser à contre-cœur quelques chétives marguerites autour du tombeau d'Alexandre; quand les pauvres respireront gaiement l'air du ciel et n'y verront plus planer le sombre météore de ta puissance; — quand ils parleront de toi en secouant la tête; — quand ils compteront autour de ta tombe les tombes de leurs parents, — es-tu sûr de dormir tranquille dans ton dernier sommeil ? — Toi qui ne vas pas à la messe, et qui ne tiens qu'à l'impôt, es-tu sûr que l'éternité soit sourde, et qu'il n'y ait pas un écho de la vie dans le séjour hideux des trépassés ? Sais-tu où vont les larmes des peuples quand le vent les emporte ?

Le duc. — Tu as une jolie jambe.

La marquise. — Écoute-moi; tu es étourdi, je le sais; mais tu n'es pas méchant; non, sur Dieu, tu ne l'es pas, tu ne peux pas l'être. Voyons! fais-toi violence; réfléchis un instant, un seul instant, à ce que je te dis. N'y a-t-il rien dans tout cela? Suis-je décidément une folle?

Le duc. — Tout cela me passe bien par la tête ; mais qu'est-ce que je fais donc de si mal? Je vaux bien mes voisins ; je vaux, ma foi, mieux que le pape. Tu me fais penser aux Strozzi avec tous tes discours ; — et tu sais que je les déteste. Tu veux que je me révolte contre César ; César est mon beau-père, ma chère amie. Tu te figures que les Florentins ne m'aiment pas, je suis sûr qu'ils m'aiment, moi. Eh ! parbleu ! quand tu aurais raison, de qui veux-tu que j'aie peur?

La marquise. — Tu n'as pas peur de ton peuple, — mais tu as peur de l'empereur ; tu as tué ou déshonoré des centaines de citoyens, et tu crois avoir tout fait quand tu mets une cotte de mailles sous ton habit !

Le duc. — Paix ! point de ceci.

La marquise. — Ah ! je m'emporte, je dis ce que je ne veux pas dire. Mon ami, qui ne sait pas que tu es brave? Tu es brave comme tu es beau ; ce que tu as fait de mal, c'est ta jeunesse, c'est ta tête, — que sais-je, moi ? c'est le sang qui coule violemment dans ces veines brûlantes, c'est le soleil étouffant qui nous pèse. — Je t'en supplie, que je ne sois pas perdue sans ressource ; que mon nom, que mon pauvre amour pour toi ne soit pas inscrit sur une liste infâme. Je suis une femme, c'est vrai, et si la beauté est tout pour les femmes, bien d'autres valent mieux que moi. Mais n'as-tu rien, dis-moi, — dis-moi donc, toi ! voyons ! n'as-tu donc rien, rien là? (*Elle lui frappe le cœur.*)

Le duc. — Quel démon ! Assois-toi donc là, ma petite.

La marquise. — Eh bien ! oui, je veux bien l'avouer ; oui, j'ai de l'ambition, non pas pour moi ; — mais pour toi ! toi et ma chère Florence ! O Dieu ! tu m'es témoin de ce que je souffre.

Le duc. — Tu souffres ! qu'est-ce que tu as?

La marquise. — Non, je ne souffre pas. Écoute ! écoute ! Je vois que tu t'ennuies auprès de moi. Tu comptes les moments, tu détournes la tête ; ne t'en va pas encore : c'est peut-être la dernière fois que je te vois. Écoute ! je te dis que Florence t'appelle sa peste nouvelle, et qu'il n'y a pas une chaumière où ton portrait ne soit collé sur les murailles avec un coup de couteau dans le cœur. Que je sois folle, que tu me haïsses demain, que m'importe? tu sauras cela !

Le duc. — Malheur à toi si tu joues avec ma colère !

La marquise. — Oui, malheur à moi ! malheur à moi !

Le duc. — Une autre fois, — demain matin, si tu veux, — nous pourrons nous revoir et parler de cela. Ne te fâche pas si je te quitte à présent : il faut que j'aille à la chasse.

La marquise. — Oui, malheur à moi ! malheur à moi !

Le duc. — Pourquoi ? Tu as l'air sombre comme l'enfer. Pourquoi diable aussi te mêles-tu de politique ? Allons, allons ! ton petit rôle de femme, et de vraie femme te va si bien ! Tu es trop dévote ; cela se formera. Aide-moi donc à remettre mon habit ; je suis tout débraillé.

La marquise. — Adieu, Alexandre. (*Le duc l'embrasse. — Entre le cardinal Cibo.*)

Le cardinal. — Ah ! — Pardon, Altesse, je croyais ma sœur toute seule. Je suis un maladroit ; c'est à moi d'en porter la peine. Je vous supplie de m'excuser.

Le duc. — Comment l'entendez-vous ? Allons donc ! Malaspina, voilà qui sent le prêtre. Est-ce que vous devez voir ces choses-là ? Venez donc, venez donc ; que diable est-ce que cela vous fait ? (*Ils sortent ensemble.*)

La marquise, *seule, tenant le portrait de son mari.* — Où es-tu maintenant, Laurent ? Il est midi passé ; tu te promènes sur la terrasse, devant les grands marronniers. Autour de toi paissent tes génisses grasses ; tes garçons de ferme dînent à l'ombre ; la pelouse soulève son manteau blanchâtre aux rayons du soleil ; les arbres, entretenus par tes soins, murmurent religieusement sur la tête de leur vieux maître, tandis que l'écho de nos longues arcades répète avec respect le bruit de ton pas tranquille. O mon Laurent ! j'ai perdu le trésor de ton honneur ; j'ai voué au ridicule et au doute les dernières années de ta noble vie ; tu ne presseras plus sur ta cuirasse un cœur digne du tien, ce sera une main tremblante qui t'apportera ton repas du soir quand tu rentreras de la chasse.

SCÈNE VII

Chez les Strozzi.

LES QUARANTE STROZZI, *à souper.*

Philippe. — Mes enfants, mettons-nous à table.

Les convives. — Pourquoi reste-t-il deux sièges vides?

Philippe. — Pierre et Thomas sont en prison.

Les convives. — Pourquoi?

Philippe. — Parce que Salviati a insulté ma fille, que voilà, à la foire de Montolivet, publiquement, et devant son frère Léon. Pierre et Thomas ont tué Salviati, et Alexandre de Médicis les a fait arrêter pour venger la mort de son ruffian.

Les convives. — Meurent les Médicis !

Philippe. — J'ai rassemblé ma famille pour lui raconter mes

chagrins et la prier de me secourir. Soupons et sortons ensuite l'épée à la main, pour redemander mes deux fils, si vous avez du cœur.

Les convives. — C'est dit; nous voulons bien.

Philippe. — Il est temps que cela finisse, voyez-vous; on nous tuerait nos enfants et on déshonorerait nos filles. Il est temps que Florence apprenne à ces bâtards ce que c'est que le droit de vie et de mort. Les Huit n'ont pas le droit de condamner mes enfants ; et moi, je n'y survivrai pas, voyez-vous!

Les convives. — N'aie pas peur, Philippe, nous sommes là.

Philippe. — Je suis le chef de la famille : comment souffrirais-je qu'on m'insultât ? Nous sommes tout autant que les Médicis, les Ruccellai tout autant, les Aldobrandini et vingt autres. Pourquoi ceux-là pourraient-ils faire égorger nos enfants plutôt que nous les leurs ? Qu'on allume un tonneau de poudre dans les caves de la citadelle, et voilà la garnison allemande en déroute. Que reste-t-il à ces Médicis ? Là est leur force ; hors de là, ils ne sont rien. Sommes-nous des hommes ? Est-ce à dire qu'on abattra d'un coup de hache les familles de Florence, et qu'on arrachera de la terre natale des racines aussi vieilles qu'elle ? C'est par nous qu'on commence, c'est à nous de tenir ferme ; notre premier cri d'alarme, comme le coup de sifflet de l'oiseleur, va rabattre sur Florence une armée tout entière d'aigles chassés du nid ; ils ne sont pas loin ; ils tournoient autour de la ville, les yeux fixés sur ses clochers. Nous y planterons le drapeau noir de la peste ; ils accourront à ce signal de mort. Ce sont les couleurs de la colère céleste. Ce soir, allons d'abord délivrer nos fils ; demain nous irons tous ensemble, l'épée nue, à la porte de toutes les grandes familles ; il y a à Florence quatre-vingts palais, et de chacun d'eux sortira une troupe pareille à la nôtre quand la liberté y frappera.

Les convives. — Vive la liberté !

Philippe. — Je prends Dieu à témoin que c'est la violence qui me force à tirer l'épée ; que je suis resté durant soixante ans bon et paisible citoyen ; que je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit au monde, et que la moitié de ma fortune a été employée à secourir les malheureux.

Les convives. — C'est vrai.

Philippe. — C'est une juste vengeance qui me pousse à la révolte, et je me fais rebelle parce que Dieu m'a fait père. Je ne suis poussé par aucun motif d'ambition, ni d'intérêt, ni d'orgueil. Ma cause est loyale, honorable et sacrée. Emplissez vos coupes et levez-vous. Notre vengeance est une hostie que nous pouvons

briser sans crainte et nous partager devant Dieu. Je bois à la mort des Médicis !

Les convives, *se levant et buvant.* — A la mort des Médicis !

Louise, *posant son verre.* — Ah ! je vais mourir.

Philippe. — Qu'as-tu, ma fille, mon enfant bien-aimée? qu'as-tu, mon Dieu! que t'arrive-t-il? Mon Dieu, mon Dieu! comme tu pâlis ! parle, qu'as-tu? parle à ton père. Au secours, au secours! un médecin! Vite, vite, il n'est plus temps.

Louise. — Je vais mourir, je vais mourir. (*Elle meurt.*)

Philippe. — Elle s'en va, mes amis, elle s'en va ! un médecin ! ma fille est empoisonnée ! (*Il tombe à genoux près de Louise.*)

Un convive. — Coupez son corset! faites-lui boire de l'eau tiède; si c'est du poison, il faut de l'eau tiède. (*Les domestiques accourent.*)

Un autre convive. — Frappez-lui dans les mains; ouvrez les fenêtres et frappez-lui dans les mains.

Un autre. — Ce n'est peut-être qu'un étourdissement; elle aura bu avec trop de précipitation.

Un autre. — Pauvre enfant! comme ses traits sont calmes ! Elle ne peut pas être morte ainsi tout d'un coup.

Philippe. — Mon enfant ! es-tu morte, es-tu morte, Louise, ma fille bien-aimée ?

Le premier convive. — Voilà le médecin qui accourt. (*Un médecin entre.*)

Le second convive. — Dépêchez-vous, monsieur ; dites-nous si c'est du poison.

Philippe. — C'est un étourdissement, n'est-ce pas ?

Le médecin. — Pauvre jeune fille ! elle est morte. (*Un profond silence règne dans la salle; Philippe est toujours à genoux auprès de Louise et lui tient les mains.*)

Un des convives. — C'est du poison des Médicis. Ne laissons pas Philippe dans l'état où il est. Cette immobilité est effrayante.

Un autre. — Je suis sûr de ne pas me tromper. Il y avait autour de la table un domestique ayant appartenu à la femme de Salviati.

Un autre. — C'est lui qui a fait le coup, sans aucun doute. Sortons et arrêtons-le. (*Ils sortent.*)

Le premier convive. — Philippe ne veut pas répondre à ce qu'on lui dit; il est frappé de la foudre.

Un autre. — C'est horrible ! c'est un meurtre inouï !

Un autre. — Cela crie vengeance au ciel : sortons, et allons égorger Alexandre.

Un autre. — Oui, sortons ; mort à Alexandre! C'est lui qui a

tout ordonné. Insensés que nous sommes! ce n'est pas d'hier que date sa haine contre nous. Nous agissons trop tard.

Un autre. — Salviati n'en voulait pas à cette pauvre Louise pour son propre compte ; c'est pour le duc qu'il travaillait. Allons, partons, quand on devrait nous tuer jusqu'au dernier.

Philippe *se lève.* — Mes amis, vous enterrerez ma pauvre fille, n'est-ce pas (*Il met son manteau*), dans mon jardin, derrière les figuiers? Adieu, mes bons amis ; adieu, portez-vous bien.

Un convive. — Où vas-tu, Philippe?

Philippe. — J'en ai assez, voyez-vous! j'en ai autant que j'en puis porter. J'ai mes deux fils en prison, et voilà ma fille morte. J'en ai assez, je m'en vais d'ici.

Un convive. — Tu t'en vas ? tu t'en vas sans vengeance?

Philippe. — Oui, oui. Ensevelissez seulement ma pauvre fille, mais ne l'enterrez pas ; c'est à moi de l'enterrer ; je le ferai à ma façon, chez de pauvres moines que je connais, et qui viendront la chercher demain. A quoi sert-il de la regarder? elle est morte ; ainsi cela est inutile. Adieu, mes amis, rentrez chez vous ; portez-vous bien.

Un convive. — Ne le laissez pas sortir, il a perdu la raison.

Un autre. — Quelle horreur ! je me sens prêt à m'évanouir dans cette salle. (*Il sort.*)

Philippe. — Ne me faites pas violence ; ne m'enfermez pas dans une chambre où est le cadavre de ma fille ; laissez-moi m'en aller.

Un convive. — Venge-toi, Philippe, laisse-nous te venger. Que ta Louise soit notre Lucrèce ! Nous ferons boire à Alexandre le reste de son verre.

Un autre. — La nouvelle Lucrèce ! Nous allons jurer sur son corps de mourir pour la liberté! Rentre chez toi, Philippe, pense à ton pays. Ne rétracte pas tes paroles.

Philippe. — Liberté, vengeance, voyez-vous, tout cela est beau ; j'ai deux fils en prison, et voilà ma fille morte. Si je reste ici, tout va mourir autour de moi. L'important, c'est que je m'en aille, et que vous vous teniez tranquilles. Quand ma porte et mes fenêtres seront fermées, on ne pensera plus aux Strozzi. Si elles restent ouvertes, je m'en vais vous voir tomber tous les uns après les autres. Je suis vieux, voyez-vous, il est temps que je ferme ma boutique. Adieu, mes amis, restez tranquilles ; si je n'y suis plus, on ne vous fera rien. Je m'en vais de ce pas à Venise.

Un convive. — Il fait un orage épouvantable ; reste ici cette nuit.

Philippe. — N'enterrez pas ma pauvre enfant ; mes vieux moines viendront demain, et ils l'emporteront. Dieu de justice ! Dieu de justice ! que t'ai-je fait ? (*Il sort en courant.*)

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Au palais du duc.

Entrent LE DUC *et* LORENZO.

LE DUC. — J'aurais voulu être là; il devait y avoir plus d'une face en colère. Mais je ne conçois pas qui a pu empoisonner cette Louise.

LORENZO. — Ni moi non plus; à moins que ce ne soit vous.

LE DUC. — Philippe doit être furieux! On dit qu'il est parti pour Venise. Dieu merci, me voilà délivré de ce vieillard insupportable. Quant à la chère famille, elle aura la bonté de se tenir tranquille. Sais-tu qu'ils ont failli faire une petite révolution dans leur quartier? On m'a tué deux Allemands.

LORENZO. — Ce qui me fâche le plus, c'est que cet honnête Salviati a une jambe coupée. Avez-vous retrouvé votre cotte de mailles?

LE DUC. — Non, en vérité; j'en suis plus mécontent que je ne puis le dire.

LORENZO. — Méfiez-vous de Giomo; c'est lui qui vous l'a volée. Que portez-vous à la place?

LE DUC. — Rien; je ne puis en supporter une autre; il n'y en a pas d'aussi légère que celle-là.

LORENZO. — Cela est fâcheux pour vous.

LE DUC. — Tu ne me parles pas de ta tante.

LORENZO. — C'est par oubli, car elle vous adore; ses yeux ont perdu le repos depuis que l'astre de votre amour s'est levé dans son pauvre cœur. De grâce, seigneur, ayez quelque pitié pour elle; dites quand vous voulez la recevoir, et à quelle heure il lui sera loisible de vous sacrifier le peu de vertu qu'elle a.

LE DUC. — Parles-tu sérieusement?

LORENZO. — Aussi sérieusement que la Mort elle-même. Je voudrais voir qu'une tante à moi ne couchât pas avec vous!

LE DUC. — Où pourrai-je la voir?

LORENZO. — Dans ma chambre, seigneur; je ferai mettre des rideaux blancs à mon lit et un pot de réséda sur ma table; après quoi je coucherai par écrit sur votre calepin que ma tante sera en chemise à minuit précis, afin que vous ne l'oubliiez pas après souper.

LE DUC. — Je n'en ai garde. Peste! Catherine est un morceau

de roi. Eh ! dis-moi, habile garçon, tu es vraiment sûr qu'elle viendra ? Comment t'y es-tu pris ?

Lorenzo. — Je vous dirai cela.

Le duc. — Je m'en vais voir un cheval que je viens d'acheter; adieu et à ce soir. Viens me prendre après souper; nous irons ensemble à ta maison; quant à la Cibo, j'en ai par-dessus les oreilles; hier encore, il a fallu l'avoir sur le dos pendant toute la chasse. Bonsoir, mignon. (*Il sort.*)

Lorenzo, *seul*. — Ainsi c'est convenu. Ce soir je l'emmène chez moi, et demain les républicains verront ce qu'ils ont à faire, car le duc de Florence sera mort. Il faut que j'avertisse Scoronconcolo. Dépêche-toi, soleil, si tu es curieux des nouvelles que cette nuit te dira demain. (*Il sort.*)

SCÈNE II

Une rue.

PIERRE *et* THOMAS STROZZI, *sortant de prison.*

Pierre. — J'étais bien sûr que les Huit me renverraient absous, et toi aussi. Viens, frappons à notre porte, et allons embrasser notre père. Cela est singulier; les volets sont fermés !

Le portier, *ouvrant*. — Hélas ! seigneurs, vous savez les nouvelles ?

Pierre. — Quelles nouvelles ? Tu as l'air d'un spectre qui sort d'un tombeau, à la porte de ce palais désert.

Le portier. — Est-il possible que vous ne sachiez rien ? (*Deux moines arrivent.*)

Thomas. — Et que pourrions-nous savoir ? Nous sortons de prison. Parle ! qu'est-il arrivé ?

Le portier. — Hélas ! mes pauvres seigneurs, cela est horrible à dire.

Les moines, *s'approchant*. — Est-ce ici le palais des Strozzi ?

Le portier. — Oui ; que demandez-vous ?

Les moines. — Nous venons chercher le corps de Louise Strozzi. Voilà l'autorisation de Philippe, afin que vous nous laissiez l'emporter.

Pierre. — Comment dites-vous ? Quel corps demandez-vous ?

Les moines. — Éloignez-vous, mon enfant, vous portez sur votre visage la ressemblance de Philippe; il n'y a rien de bon à apprendre ici pour vous.

Thomas. — Comment ? elle est morte ! morte, ô Dieu du ciel ! (*Il s'assoit à l'écart.*)

Pierre. — Je suis plus ferme que vous ne pensez. Qui a tué ma sœur? car on ne meurt pas à son âge dans l'espace d'une nuit sans une cause surnaturelle. Qui l'a tuée, que je le tue? Répondez-moi, ou vous êtes mort vous-même.

Le portier. — Hélas, hélas! qui peut le dire? Personne n'en sait rien.

Pierre. — Où est mon père? Viens, Thomas; point de larmes. Par le ciel! mon cœur se serre comme s'il allait s'ossifier dans mes entrailles, et rester un rocher pour l'éternité.

Les moines. — Si vous êtes le fils de Philippe, venez avec nous, nous vous conduirons avec lui; il est depuis hier à notre couvent.

Pierre. — Et je ne saurai pas qui a tué ma sœur! Écoutez-moi, prêtres; si vous êtes l'image de Dieu, vous pouvez recevoir un serment. Par tout ce qu'il y a d'instruments de supplice sous le ciel, par les tortures de l'enfer... Non; je ne veux pas dire un mot. Dépêchons-nous, que je voie mon père. O Dieu! ô Dieu! faites que ce que je soupçonne soit la vérité, afin que je les broie sous mes pieds comme des grains de sable. Venez, venez, avant que je perde la force; ne me dites pas un mot: il s'agit là d'une vengeance, voyez-vous! telle que la colère céleste n'en a pas rêvé. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Une rue.

LORENZO, SCORONCONCOLO.

Lorenzo. — Rentre chez toi, et ne manque pas de venir à minuit; tu t'enfermeras dans mon cabinet jusqu'à ce qu'on vienne t'avertir.

Scoronconcolo. — Oui, monseigneur. (*Il sort.*)

Lorenzo, *seul.* — De quel tigre a rêvé ma mère enceinte de moi? Quand on pense que j'ai aimé les fleurs, les prairies et les sonnets de Pétrarque, le spectre de ma jeunesse se lève devant moi en frissonnant. O Dieu! pourquoi ce seul mot: « A ce soir, » fait-il pénétrer jusque dans mes os cette joie brûlante comme un fer rouge? De quelles entrailles fauves, de quels velus embrassements suis-je donc sorti? Que m'avait fait cet homme? Quand je pose ma main là, et que je réfléchis, — qui donc m'entendra dire demain: « Je l'ai tué, » sans me répondre: « Pourquoi l'as-tu tué? » cela est étrange. Il a fait du mal aux autres, mais il m'a fait du bien, du moins à sa manière. Si j'étais resté tranquille au fond de mes solitudes de Cafaggiuolo, il ne serait pas venu m'y chercher, et moi je suis venu le chercher à Florence. Pourquoi

cela ? Le spectre de mon père me conduisait-il, comme Oreste, vers un nouvel Égiste ? M'avait-il offensé alors ? Cela est étrange, et cependant pour cette action j'ai tout quitté ; la seule pensée de ce meurtre a fait tomber en poussière les rêves de ma vie ; je n'ai plus été qu'une ruine, dès que ce meurtre, comme un corbeau sinistre, s'est posé sur ma route et m'a appelé à lui. Que veut dire cela ? Tout à l'heure, en passant sur la place, j'ai entendu deux hommes parler d'une comète. Sont-ce bien les battements d'un cœur humain que je sens là, sous les os de ma poitrine ? Ah ! pourquoi cette idée me vient-elle si souvent depuis quelque temps ? Suis-je le bras de Dieu ? Y a-t-il une nuée au-dessus de ma tête ? Quand j'entrerai dans cette chambre, et que je voudrai tirer mon épée du fourreau, j'ai peur de tirer l'épée flamboyante de l'archange et de tomber en cendres sur ma proie. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

Chez le marquis de Cibo.

Entrent LE CARDINAL *et* LA MARQUISE.

La marquise. — Comme vous voudrez, Malaspina.

Le cardinal. — Oui, comme je voudrai. Pensez-y à deux fois, marquise, avant de vous jouer à moi. Êtes-vous une femme comme les autres, et faut-il qu'on ait une chaîne d'or au cou et un mandat à la main pour que vous compreniez qui on est ? Attendez-vous qu'un valet crie à tue-tête en ouvrant une porte devant moi pour savoir quelle est ma puissance ? Apprenez-le : ce ne sont pas les titres qui font l'homme ; je ne suis ni envoyé du pape ni capitaine de Charles-Quint, je suis plus que cela.

La marquise. — Oui, je le sais : César a vendu son ombre au diable : cette ombre impériale se promène, affublée d'une robe rouge, sous le nom de Cibo.

Le cardinal. — Vous êtes la maîtresse d'Alexandre, songez à cela ; et votre secret est entre mes mains.

La marquise. — Faites-en ce qu'il vous plaira ; nous verrons l'usage qu'un confesseur sait faire de sa conscience.

Le cardinal. — Vous vous trompez, ce n'est pas par votre confession que je l'ai appris ; je l'ai vu de mes propres yeux : je vous ai vue embrasser le duc. Vous me l'auriez avoué au confessionnal que je pourrais encore en parler sans péché, puisque je l'ai vu hors du confessionnal.

La marquise. — Eh bien ! après ?

Le cardinal. — Pourquoi le duc vous quittait-il d'un pas si nonchalant et en soupirant comme un écolier quand la cloche sonne? Vous l'avez rassasié de votre patriotisme, qui, comme une fade boisson, se mêle à tous les mets de votre table; quels livres avez-vous lus, et quelle sotte duègne était donc votre gouvernante, pour que vous ne sachiez pas que la maîtresse d'un roi parle ordinairement d'autre chose que de patriotisme?

La marquise. — J'avoue que l'on ne m'a jamais appris bien nettement de quoi devait parler la maîtresse d'un roi : j'ai négligé de m'instruire sur ce point, comme aussi, peut-être, de manger du riz pour m'engraisser, à la mode turque.

Le cardinal. — Il ne faut pas une grande science pour garder un amant un peu plus de trois jours.

La marquise. — Qu'un prêtre eût appris cette science à une femme, cela eût été fort simple : que ne m'avez-vous conseillée?

Le cardinal. — Voulez-vous que je vous conseille? Prenez votre manteau, et allez vous glisser dans l'alcôve du duc. S'il s'attend à des phrases en vous voyant, prouvez-lui que vous savez n'en pas faire à toutes les heures, soyez pareille à une somnambule, et faites en sorte que, s'il s'endort sur ce cœur républicain, ce ne soit pas d'ennui. Êtes-vous vierge? N'y a-t-il plus de vin de Chypre? N'avez-vous pas au fond de la mémoire quelque joyeuse chanson? N'avez-vous pas lu l'Arétin?

La marquise. — O ciel! j'ai entendu murmurer des mots comme ceux-là à de hideuses vieilles qui grelottent sur le Marché-Neuf. Si vous n'êtes pas un prêtre, êtes-vous un homme? Êtes-vous sûr que le ciel est vide, pour faire ainsi rougir votre pourpre elle-même?

Le cardinal. — Il n'y a rien de si vertueux que l'oreille d'une femme dépravée. Feignez ou non de me comprendre, mais souvenez-vous que mon frère est votre mari.

La marquise. — Quel intérêt avez-vous à me torturer ainsi, voilà ce que je ne puis comprendre que vaguement. Vous me faites horreur : que voulez-vous de moi?

Le cardinal. — Il y a des secrets qu'une femme ne doit pas savoir, mais qu'elle peut faire prospérer en en sachant les éléments.

La marquise. — Quel fil mystérieux de vos sombres pensées voudriez-vous me faire tenir? Si vos désirs sont aussi effrayants que vos menaces, parlez; montrez-moi du moins le cheveu qui suspend l'épée sur ma tête.

Le cardinal. — Je ne puis parler qu'en termes couverts, par la raison que je ne suis pas sûr de vous. Qu'il vous suffise de savoir

que, si vous eussiez été une autre femme, vous seriez une reine à l'heure qu'il est. Puisque vous m'appelez l'ombre de César, vous auriez vu qu'elle est assez grande pour intercepter le soleil de Florence. Savez-vous où peut conduire un sourire féminin? Savez-vous où vont les fortunes dont les racines poussent dans les alcôves? Alexandre est fils d'un pape, apprenez-le; et quand ce pape était à Bologne..... Mais je me laisse entraîner trop loin.

La marquise. — Prenez garde de vous confesser à votre tour. Si vous êtes frère de mon mari, je suis maîtresse d'Alexandre.

Le cardinal. — Vous l'avez été, marquise, et bien d'autres aussi.

La marquise. — Je l'ai été; oui, Dieu merci! je l'ai été.

Le cardinal. — J'étais sûr que vous commenceriez par vos rêves; il faudra cependant que vous en veniez quelque jour aux miens. Écoutez-moi, nous nous querellons assez mal à propos, mais, en vérité, vous prenez tout au sérieux. Réconciliez-vous avec Alexandre, et puisque je vous ai blessée tout à l'heure en vous disant comment, je n'ai que faire de le répéter. Laissez-vous conduire; dans un an, dans deux ans, vous me remercierez. J'ai travaillé longtemps pour être ce que je suis, et je sais où l'on peut aller. Si j'étais sûr de vous, je vous dirais des choses que Dieu lui-même ne saura jamais.

La marquise. — N'espérez rien et soyez assuré de mon mépris. (*Elle veut sortir.*)

Le cardinal. — Un instant! pas si vite! N'entendez-vous pas le bruit d'un cheval? mon frère ne doit-il pas venir aujourd'hui ou demain? me connaissez-vous pour un homme qui a deux paroles? Allez au palais ce soir, ou vous êtes perdue.

La marquise. — Mais enfin, que vous soyez ambitieux, que tous les moyens vous soient bons, je le conçois; mais parlerez-vous plus clairement? Voyons, Malaspina, je ne veux pas désespérer tout à fait de ma perversion. Si vous pouvez me convaincre, faites-le, parlez-moi franchement. Quel est votre but?

Le cardinal. — Vous ne désespérez pas de vous laisser convaincre, n'est-il pas vrai? Me prenez-vous pour un enfant, et croyez-vous qu'il suffise de me frotter les lèvres de miel pour me les desserrer? Agissez d'abord, je parlerai après. Le jour où, comme femme, vous aurez pris l'empire nécessaire, non pas sur l'esprit d'Alexandre, duc de Florence, mais sur le cœur d'Alexandre, votre amant, je vous apprendrai le reste, et vous saurez ce que j'attends.

La marquise. — Ainsi donc, quand j'aurai lu l'Arétin pour me donner une première expérience, j'aurai à lire, pour en acquérir une seconde, le livre secret de vos pensées? Voulez-vous que je vous dise, moi, ce que vous n'osez pas me dire ? Vous servez le pape jusqu'à ce que l'empereur trouve que vous êtes meilleur valet que le pape lui-même. Vous espérez qu'un jour César vous devra bien réellement, bien complètement l'esclavage de l'Italie, et ce jour-là, — oh! ce jour-là, n'est-il pas vrai ? — celui qui est le roi de la moitié du monde pourrait bien vous donner en récompense le chétif héritage des cieux. Pour gouverner Florence en gouvernant le duc, vous vous feriez femme tout à l'heure, si vous pouviez. Quand la pauvre Ricciarda Cibo aura fait faire deux ou trois coups d'État à Alexandre, on aura bientôt ajouté que Ricciarda Cibo mène le duc, mais qu'elle est menée par son beau-frère; et, comme vous dites, qui sait jusqu'où les larmes des peuples, devenues un océan, pourraient lancer votre barque? Est-ce à peu près cela? Mon imagination ne peut aller aussi loin que la vôtre, sans doute ; mais je crois que c'est à peu près cela.

Le cardinal. — Allez ce soir chez le duc, ou vous êtes perdue.

La marquise. — Perdue? et comment?

Le cardinal. — Ton mari saura tout.

La marquise. — Faites-le, faites-le, je me tuerai.

Le cardinal. — Menace de femme! Écoutez, et ne vous jouez pas à moi. Que vous m'ayez compris bien ou mal, allez ce soir chez le duc.

La marquise. — Non.

Le cardinal. — Voilà votre mari qui entre dans la cour. Par tout ce qu'il y a de sacré au monde, je lui raconte tout, si vous dites non encore une fois.

La marquise. — Non, non, non! (*Entre le marquis.*) Laurent, pendant que vous étiez à Massa, je me suis livrée à Alexandre, je me suis livrée, sachant qui il était, et quel rôle misérable j'allais jouer. Mais voilà un prêtre qui veut m'en faire jouer un plus vil encore; il me propose des horreurs pour m'assurer le titre de maîtresse du duc et le tourner à son profit. (*Elle se jette à genoux.*)

Le marquis. — Êtes-vous folle? Que veut-elle dire, Malaspina? — Eh bien! vous voilà comme une statue. Ceci est-il une comédie, cardinal? Eh bien donc! que faut-il que j'en pense?

Le cardinal. — Ah! corps du Christ! (*Il sort.*)

Le marquis. — Elle est évanouie. Holà! qu'on apporte du vinaigre.

SCÈNE V

La chambre de Lorenzo.

LORENZO, DEUX DOMESTIQUES.

LORENZO. — Quand vous aurez placé ces fleurs sur la table et celles-ci au pied du lit, vous ferez un bon feu, mais de manière à ce que cette nuit la flamme ne flambe pas, et que les charbons échauffent sans éclairer. Vous me donnerez la clef, et vous irez vous coucher. (*Entre Catherine.*)

CATHERINE. — Notre mère est malade ; ne viens-tu pas la voir, Renzo?

LORENZO. — Ma mère est malade?

CATHERINE. — Hélas! je ne puis te cacher la vérité. J'ai reçu hier un billet du duc, dans lequel il me disait que tu avais dû me parler d'amour pour lui ; cette lecture a fait bien du mal à Marie.

LORENZO. — Cependant je ne t'avais pas parlé de cela. N'as-tu pas pu lui dire que je n'étais pour rien là dedans?

CATHERINE. — Je le lui ai dit. Pourquoi ta chambre est-elle aujourd'hui si belle et en si bon état? je ne croyais pas que l'esprit d'ordre fût ton majordome.

LORENZO. — Le duc t'a donc écrit? Cela est singulier que je ne l'aie point su. Et, dis-moi, que penses-tu de sa lettre?

CATHERINE. — Ce que j'en pense?

LORENZO. — Oui, de la déclaration d'Alexandre. Qu'en pense ce petit cœur innocent?

CATHERINE. — Que veux-tu que j'en pense?

LORENZO. — N'as-tu pas été flattée? Un amour qui fait l'envie de tant de femmes! un titre si beau à conquérir, la maîtresse de... Va-t'en, Catherine, va dire à ma mère que je te suis. Sors d'ici. Laisse-moi! (*Catherine sort.*) Par le ciel! quel homme de cire suis-je donc! Le vice, comme la robe de Déjanire, s'est-il si profondément incorporé à mes fibres, que je ne puisse plus répondre de ma langue, et que l'air qui sort de mes lèvres se fasse ruffian malgré moi? J'allais corrompre Catherine; je crois que je corromprais ma mère, si mon cerveau le prenait à tâche; car Dieu sait quelle corde et quel arc les dieux ont tendus dans ma tête, et quelle force ont les flèches qui en partent. Si tous les hommes sont les parcelles d'un foyer immense, assurément l'être inconnu qui m'a pétri a laissé tomber un tison au lieu d'une étincelle dans ce corps faible et chancelant. Je puis délibérer et

choisir, mais non revenir sur mes pas quand j'ai choisi. O Dieu! les jeunes gens à la mode ne se font-ils pas une gloire d'être vicieux, et les enfants qui sortent du collège ont-ils quelque chose de plus pressé que de se pervertir? Quel bourbier doit donc être l'espèce humaine qui se rue ainsi dans les tavernes avec des lèvres affamées de débauche, quand moi, qui n'ai voulu prendre qu'un masque pareil à leurs visages, et qui ai été aux mauvais lieux avec une résolution inébranlable de rester pur sous mes vêtements souillés, je ne puis ni me retrouver moi-même ni laver mes mains, même avec du sang! Pauvre Catherine! tu mourrais cependant comme Louise Strozzi, ou tu te laisserais tomber comme tant d'autres dans l'éternel abîme, si je n'étais pas là. O Alexandre! je ne suis pas dévot, mais je voudrais, en vérité, que tu fisses ta prière avant de venir ce soir dans cette chambre. Catherine n'est-elle pas vertueuse, irréprochable! Combien faudrait-il pourtant de paroles pour faire de cette colombe ignorante la proie de ce gladiateur aux poils roux! Quand je pense que j'ai failli parler! Que de filles maudites par leurs pères rôdent au coin des bornes, ou regardent leur tête rasée dans le miroir cassé d'une cellule, qui ont valu tout autant que Catherine, et qui ont écouté un ruffian moins habile que moi! Eh bien! j'ai commis bien des crimes, et si ma vie est jamais dans la balance d'un juge quelconque, il y aura d'un côté une montagne de sanglots, mais il y aura peut-être de l'autre une goutte de lait pur tombée du sein de Catherine, et qui aura nourri d'honnêtes enfants. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

Une vallée; un couvent dans le fond.

Entrent PHILIPPE STROZZI *et* DEUX MOINES; *des novices portent le cercueil de Louise; ils le posent dans un tombeau.*

PHILIPPE. — Avant de la mettre dans son dernier lit, laissez-moi l'embrasser. Lorsqu'elle était couchée, c'est ainsi que je me penchais sur elle pour lui donner le baiser du soir. Ses yeux mélancoliques étaient ainsi fermés à demi; mais ils se rouvraient au premier rayon du soleil, comme deux fleurs d'azur; elle se levait doucement, le sourire sur les lèvres, et elle venait rendre à son vieux père son baiser de la veille. Sa figure céleste rendait délicieux un moment bien triste, le réveil d'un homme fatigué de la vie. Un jour de plus, pensais-je en voyant l'aurore, un sillon de plus dans mon champ! Mais alors j'apercevais ma fille, la vie

m'apparaissait sous la forme de sa beauté, et la clarté du jour était la bienvenue. (*On ferme le tombeau.*)

PIERRE STROZZI, *derrière la scène.* — Par ici, venez, par ici.

PHILIPPE. — Tu ne te lèveras plus de ta couche ; tu ne poseras plus tes pieds nus sur ce gazon pour revenir trouver ton père. O ma Louise ! Il n'y a que Dieu qui a su qui tu étais, et moi, moi, moi !

PIERRE, *entrant.* — Ils sont cent à Sestino qui arrivent du Piémont. Venez, Philippe ; le temps des larmes est passé.

PHILIPPE. — Enfant, sais-tu ce que c'est que le temps des larmes ?

PIERRE. — Les bannis se sont rassemblés à Sestino ; il est temps de penser à la vengeance ; marchons franchement sur Florence avec notre petite armée. Si nous pouvons arriver à propos pendant la nuit et surprendre les postes de la citadelle, tout est dit. Par le ciel ! j'élèverai à ma sœur un autre mausolée que celui-là.

PHILIPPE. — Non pas moi ; allez sans moi, mes amis.

PIERRE. — Nous ne pouvons nous passer de vous ; sachez-le, les confédérés comptent sur votre nom ; François I[er] lui-même attend de vous un mouvement en faveur de la liberté. Il vous écrit comme aux chefs des républicains florentins ; voilà sa lettre.

PHILIPPE *ouvre la lettre.* — Dis à celui qui t'a apporté cette lettre qu'il réponde ceci au roi de France : « Le jour où Philippe portera les armes contre son pays, il sera devenu fou. »

PIERRE. — Quelle est cette nouvelle sentence ?

PHILIPPE. — Celle qui me convient.

PIERRE. — Ainsi vous perdez la cause des bannis pour le plaisir de faire une phrase ? Prenez garde, mon père, il ne s'agit pas là d'un passage de Pline ; réfléchissez avant de dire non.

PHILIPPE. — Il y a soixante ans que je sais ce que je devais répondre à la lettre du roi de France.

PIERRE. — Cela passe toute idée ! vous me forceriez à vous dire de certaines choses... Venez avec nous, mon père, je vous en supplie. Lorsque j'allais chez les Pazzi, ne m'avez-vous pas dit : « Emmène-moi ? » Cela était-il différent alors ?

PHILIPPE. — Très différent. Un père offensé qui sort de sa maison l'épée à la main, avec ses amis, pour aller réclamer justice est très différent d'un rebelle qui porte les armes contre son pays, en rase campagne et au mépris des lois.

PIERRE. — Il s'agissait bien de réclamer justice ! il s'agissait d'assommer Alexandre ! Qu'est-ce qu'il y a de changé aujourd'hui ? Vous n'aimez pas votre pays, ou sans cela vous profiteriez d'une occasion comme celle-ci.

Philippe. — Une occasion! mon Dieu! cela une occasion. (*Il frappe le tombeau.*)

Pierre. — Laissez-vous fléchir.

Philippe. — Je n'ai pas une douleur ambitieuse. Laissez-moi seul, j'en ai assez dit.

Pierre. — Vieillard obstiné! inexorable faiseur de sentences! vous serez cause de notre perte.

Philippe. — Tais-toi, insolent! sors d'ici!

Pierre. — Je ne puis dire ce qui se passe en moi. Allez où il vous plaira, nous agirons sans vous cette fois. Eh, mort de Dieu! il ne sera pas dit que tout soit perdu faute d'un traducteur de latin! (*Il sort.*)

Philippe. — Ton jour est venu, Philippe! tout cela signifie que ton jour est venu. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

Le bord de l'Arno, un quai. On voit une longue suite de palais.

Lorenzo, *entrant.* — Voilà le soleil qui se couche; je n'ai pas de temps à perdre, et cependant tout ressemble ici à du temps perdu. (*Il frappe à une porte.*) Holà! seigneur Alamanno! holà!

Alamanno, *sur sa terrasse.* — Qui est là? que me voulez-vous?

Lorenzo. — Je viens vous avertir que le duc doit être tué cette nuit; prenez vos mesures pour demain avec vos amis si vous aimez la liberté.

Alamanno. — Par qui doit être tué Alexandre?

Lorenzo. — Par Lorenzo de Médicis.

Alamanno. — C'est toi, Renzinaccio? Eh! entre donc souper avec de bons vivants qui sont dans mon salon.

Lorenzo. — Je n'ai pas le temps; préparez-vous à agir demain.

Alamanno. — Tu veux tuer le duc, toi? Allons donc! tu as un coup de vin dans la tête. (*Il sort.*)

Lorenzo, *seul.* — Peut-être que j'ai tort de leur dire que c'est moi qui tuerai Alexandre, car tout le monde refuse de me croire. (*Il frappe à une porte.*) Holà! seigneur Pazzi! holà!

Pazzi, *sur sa terrasse.* — Qui m'appelle?

Lorenzo. — Je viens vous dire que le duc sera tué cette nuit; tâchez d'agir demain pour la liberté de Florence.

Pazzi. — Qui doit tuer le duc?

Lorenzo. — Peu importe, agissez toujours, vous et vos amis. Je ne puis vous dire le nom de l'homme.

Pazzi. — Tu es fou, drôle, va-t'en au diable! (*Il sort.*)

Lorenzo, *seul.* — Il est clair que si je ne dis pas que c'est moi, on me croira encore bien moins. (*Il frappe à une porte.*) Holà! seigneur Corsini!

Le provéditeur, *sur sa terrasse.* — Qu'est-ce donc?

Lorenzo. — Le duc Alexandre sera tué cette nuit.

Le provéditeur. — Vraiment, Lorenzo! Si tu es gris, va plaisanter ailleurs. Tu m'as blessé bien mal à propos un cheval au bal des Nasi; que le diable te confonde! (*Il sort.*)

Lorenzo. — Pauvre Florence! pauvre Florence! (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

Une plaine.

Entrent PIERRE STROZZI *et* deux bannis.

Pierre. — Mon père ne veut pas venir. Il m'a été impossible de lui faire entendre raison.

Premier banni. — Je n'annoncerai pas cela à mes camarades : il y a de quoi les mettre en déroute.

Pierre. — Pourquoi? Montez à cheval ce soir; allez bride abattue à Sestino; j'y serai demain matin. Dites que Philippe a refusé, mais que Pierre ne refuse pas.

Premier banni. — Les confédérés veulent le nom de Philippe: nous ne ferons rien sans cela.

Pierre. — Le nom de famille de Philippe est le même que le mien; dites que Strozzi viendra, cela suffit.

Premier banni. — On me demandera lequel des Strozzi, et si je ne réponds pas : Philippe, rien ne se fera.

Pierre. — Imbécile! fais ce qu'on te dit, et ne réponds que pour toi-même. Comment sais-tu d'avance que rien ne se fera?

Premier banni. — Seigneur, il ne faut pas maltraiter les gens.

Pierre. — Allons! monte à cheval, et va à Sestino.

Premier banni. — Ma foi, monsieur, mon cheval est fatigué; j'ai fait douze lieues dans la nuit. Je n'ai pas envie de le seller à cette heure.

Pierre. — Tu n'es qu'un sot. (*A l'autre banni.*) Allez-y, vous : vous vous y prendrez mieux.

Deuxième banni. — Le camarade n'a pas tort pour ce qui regarde Philippe; il est certain que son nom ferait bien pour la cause.

PIERRE. — Lâches! manants sans cœur! ce qui fait bien pour la cause, ce sont vos femmes et vos enfants qui meurent de faim, entendez-vous? Le nom de Philippe leur remplira la bouche, mais il ne leur remplira pas le ventre. Quels pourceaux êtes-vous!

DEUXIÈME BANNI. — Il est impossible de s'entendre avec un homme aussi grossier; allons-nous-en, camarade.

PIERRE. — Va au diable, canaille! et dis à tes confédérés que, s'ils ne veulent pas de moi, le roi de France en veut, lui; et qu'ils prennent garde qu'on ne me donne la main haute sur vous tous!

DEUXIÈME BANNI, *à l'autre*. — Viens, camarade, allons souper; je suis, comme toi, excédé de fatigue. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX

Une place; il est nuit.

LORENZO, *entrant*. — Je lui dirai que c'est un motif de pudeur, et j'emporterai la lumière; — cela se fait tous les jours; — une nouvelle mariée, par exemple, exige cela de son mari pour entrer dans la chambre nuptiale, et Catherine passe pour très vertueuse. — Pauvre fille! qui l'est sous le soleil, si elle ne l'est pas? Que ma mère mourût de tout cela, voilà ce qui pourrait arriver. Ainsi donc, voilà qui est fait. Patience! une heure est une heure, et l'horloge vient de sonner. Si vous y tenez, cependant? Mais non, pourquoi? Emporte le flambeau, si tu veux: la première fois qu'une femme se donne, cela est tout simple. — Entrez donc, chauffez-vous donc un peu. — Oh! mon Dieu, oui, pur caprice de jeune fille. — Et quel motif de croire à ce meurtre? Cela pourrait les étonner, même Philippe. Te voilà, toi, face livide! (*La lune paraît.*) Si les républicains étaient des hommes, quelle révolution demain dans la ville! Mais Pierre est un ambitieux; les Ruccellai seuls valent quelque chose. — Ah! les mots, les mots, les éternelles paroles! S'il y a quelqu'un là-haut, il doit bien rire de nous tous; cela est très comique, vraiment. — O bavardage humain! ô grand tueur de corps morts! grand défonceur de portes ouvertes! ô homme sans bras! Non! non! je n'emporterai pas la lumière. — J'irai droit au cœur; il se verra tuer... Sang du Christ! on se mettra demain aux fenêtres. Pourvu qu'il n'ait pas imaginé quelque cuirasse nouvelle, quelque cotte de mailles. Maudite invention! Lutter avec Dieu et le diable, cela n'est rien; mais lutter avec des bouts de ferraille croisés les uns sur les

autres par la main sale d'un armurier! — Je passerai le second pour entrer; il posera son épée là, — ou là, oui, sur le canapé. — Quant à l'affaire du baudrier à rouler autour de la garde, cela est aisé. S'il pouvait lui prendre fantaisie de se coucher, voilà où serait le vrai moyen. Couché, assis, ou debout? Assis plutôt. Je commencerai par sortir. Scoronconcolo est enfermé dans le cabinet. Alors nous venons, nous venons! Je ne voudrais pourtant pas qu'il tournât le dos. J'irai à lui tout droit. Allons! la paix, la paix! l'heure va venir. — Il faut que j'aille dans quelque cabaret; je ne m'aperçois pas que je prends du froid; je boirai une bouteille. — Non, je ne veux pas boire. Où diable vais-je donc? les cabarets sont fermés. Est-elle bonne fille? — Oui, vraiment. — En chemise? Oh! non, non, je ne le pense pas. — Pauvre Catherine! — Que ma mère mourût de tout cela, ce serait triste. Et quand je lui aurais dit mon projet, qu'aurais-je pu y faire? au lieu de la consoler, cela lui aurait fait dire: « Crime, crime! » jusqu'à son dernier soupir. Je ne sais pourquoi je marche, je tombe de lassitude. (*Il s'assoit.*) Pauvre Philippe! une fille belle comme le jour! Une seule fois, je me suis assis près d'elle sous le marronnier; ces petites mains blanches, comme cela travaillait! Que de journées j'ai passées, moi, assis sous les arbres! Ah! quelle tranquillité! quel horizon à Cafaggiuolo! Jeannette était jolie, la petite fille du concierge, en faisant sécher sa lessive. Comme elle chassait les chèvres qui venaient marcher sur son linge étendu sur le gazon! la chèvre blanche revenait toujours avec ses grandes pattes menues. (*Une horloge sonne.*) Ah! ah! il faut que j'aille là-bas. — Bonsoir, mignon; eh! trinque donc avec Giomo. — Bon vin! Cela serait plaisant qu'il lui vînt à l'idée de me dire: « Ta chambre est-elle retirée? entendra-t-on quelque chose du voisinage? » Cela sera plaisant. Ah! on y a pourvu. Oui, cela serait drôle qu'il lui vînt cette idée. Je me trompe d'heure; ce n'est que la demie. Quelle est donc cette lumière sous le portique de l'église? on taille, on remue les pierres. Il paraît que ces hommes sont courageux avec les pierres. Comme ils coupent, comme ils enfoncent! Ils font un crucifix; avec quel courage ils le clouent! Je voudrais voir que leur cadavre de marbre les prît tout d'un coup à la gorge. Eh bien! eh bien! quoi donc? j'ai des envies de danser qui sont incroyables. Je crois, si je m'y laissais aller, que je sauterais comme un moineau sur tous ces gros plâtras et sur toutes ces poutres. Eh, mignon! eh, mignon! mettez vos gants neufs, un plus bel habit que cela; tra la la! faites-vous beau, la mariée est belle. Mais, je vous le dis à l'oreille, prenez garde à son petit couteau. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE X

Chez le duc.

LE DUC, *à souper;* GIOMO. — *Entre le cardinal* CIBO.

Le cardinal. — Altesse, prenez garde à Lorenzo.

Le duc. — Vous voilà, cardinal! asseyez-vous donc, et prenez donc un verre.

Le cardinal. — Prenez garde à Lorenzo, duc. Il a été demander ce soir à l'évêque de Marzi la permission d'avoir des chevaux de poste cette nuit.

Le duc. — Cela ne se peut pas.

Le cardinal. — Je le tiens de l'évêque lui-même.

Le duc. — Allons donc! Je vous dis que j'ai de bonnes raisons pour savoir que cela ne se peut pas.

Le cardinal. — Me faire croire est peut-être impossible. Je remplis mon devoir en vous avertissant.

Le duc. — Quand cela serait vrai, que voyez-vous d'effrayant à cela? Il va peut-être à Cafaggiuolo.

Le cardinal. — Ce qu'il y a d'effrayant, monseigneur, c'est qu'en passant sur la place pour venir ici, je l'ai vu de mes yeux sauter sur des poutres et des pierres comme un fou. Je l'ai appelé, et je suis forcé d'en convenir, son regard m'a fait peur. Soyez certain qu'il mûrit dans sa tête quelque projet pour cette nuit.

Le duc. — Et pourquoi ces projets me seraient-ils dangereux?

Le cardinal. — Faut-il tout dire, même quand on parle d'un favori? Apprenez qu'il a dit ce soir à deux personnes de ma connaissance, publiquement sur leur terrasse, qu'il vous tuerait cette nuit.

Le duc. — Buvez donc un verre de vin, cardinal. Est-ce que vous ne savez pas que Renzo est ordinairement gris au coucher du soleil? (*Entre sire Maurice.*)

Sire Maurice. — Altesse, défiez-vous de Lorenzo. Il a dit à trois de mes amis, ce soir, qu'il voulait vous tuer cette nuit.

Le duc. — Et vous aussi, brave Maurice, vous croyez aux fables! je vous croyais plus homme que cela.

Sire Maurice. — Votre Altesse sait si je m'effraye sans raison. Ce que je dis, je puis le prouver.

Le duc. — Asseyez-vous donc, et trinquez avec le cardinal; vous ne trouverez pas mauvais que j'aille à mes affaires. Eh bien! mignon, est-il déjà temps? (*Entre Lorenzo.*)

Lorenzo. — Il est minuit tout à l'heure.

Le duc. — Qu'on me donne mon pourpoint de zibeline!

Lorenzo. — Dépêchons-nous; votre belle est peut-être déjà au rendez-vous.

Le duc. — Quels gants faut-il prendre? ceux de guerre ou ceux d'amour?

Lorenzo. — Ceux d'amour, Altesse.

Le duc. — Soit, je veux être un vert galant. (*Ils sortent.*)

Sire Maurice. — Que dites-vous de cela, cardinal?

Le cardinal. — Que la volonté de Dieu se fait malgré les hommes. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI

La chambre de Lorenzo.

Entrent LE DUC *et* LORENZO.

Le duc. — Je suis transi, — il fait vraiment froid. (*Il ôte son épée.*) Eh bien! mignon, qu'est-ce que tu fais donc?

Lorenzo. — Je roule votre baudrier autour de votre épée, et je la mets sous votre chevet. Il est bon d'avoir toujours une arme sous la main. (*Il entortille le baudrier de manière à empêcher l'épée de sortir du fourreau.*)

Le duc. — Tu sais que je n'aime pas les bavardes, et il m'est revenu que la Catherine était une belle parleuse. Pour éviter les conversations, je vais me mettre au lit. A propos, pourquoi donc as-tu fait demander des chevaux de poste à l'évêque de Marzi?

Lorenzo. — Pour aller voir mon frère, qui est très malade, à ce qu'il m'écrit.

Le duc. — Va donc chercher ta tante.

Lorenzo. — Dans un instant. (*Il sort.*)

Le duc, *seul.* — Faire la cour à une femme qui vous répond oui lorsqu'on lui demande oui ou non, cela m'a toujours paru très sot et tout à fait digne d'un Français. Aujourd'hui surtout que j'ai soupé comme trois moines, je serais incapable de dire seulement : « Mon cœur, » ou : « Mes chères entrailles, » à l'infante d'Espagne. Je veux faire semblant de dormir : ce sera peut-être peu cavalier, mais ce sera commode. (*Il se couche.— Lorenzo rentre l'épée à la main.*)

Lorenzo. — Dormez-vous, seigneur? (*Il le frappe.*)

Le duc. — C'est toi, Renzo?

Lorenzo. — Seigneur, n'en doutez pas. (*Il le frappe de nouveau. — Entre Scoronconcolo.*)

Scoronconcolo. — Est-ce fait?

Lorenzo. — Regarde, il m'a mordu au doigt. Je garderai jusqu'à la mort cette bague sanglante, inestimable diamant.

Scoronconcolo. — Ah ! mon Dieu ! c'est le duc de Florence !

Lorenzo, *s'asseyant sur la fenêtre.* — Que la nuit est belle ! que l'air du ciel est pur ! Respire, respire, cœur navré de joie !

Scoronconcolo. — Viens, maître, nous en avons trop fait ; sauvons-nous.

Lorenzo. — Que le vent du soir est doux et embaumé ! comme les fleurs des prairies s'entr'ouvrent ! O nature magnifique ! ô éternel repos !

Scoronconcolo. — Le vent va glacer sur votre visage la sueur qui en découle. Venez, seigneur.

Lorenzo. — Ah ! Dieu de bonté ! quel moment !

Scoronconcolo, *à part.* — Son âme se dilate singulièrement. Quant à moi, je prendrai les devants. (*Il veut sortir.*)

Lorenzo. — Attends, tire ces rideaux. Maintenant, donne-moi la clef de cette chambre.

Scoronconcolo. — Pourvu que les voisins n'aient rien entendu !

Lorenzo. — Ne te souviens-tu pas qu'ils sont habitués à notre tapage ? Viens, partons. (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Au palais du duc.

Entrent VALORI, SIRE MAURICE *et* GUICCIARDINI.
Une foule de courtisans circulent dans la salle et dans les environs.

Sire Maurice. — Giomo n'est pas revenu encore de son message ; cela devient de plus en plus inquiétant.

Guicciardini. — Le voilà qui entre dans la salle. (*Entre Giomo.*)

Sire Maurice. — Eh bien ! qu'as-tu appris ?

Giomo. — Rien du tout. (*Il sort.*)

Guicciardini. — Il ne veut pas répondre : le cardinal Cibo est enfermé dans le cabinet du duc ; c'est à lui seul que les nouvelles arrivent. (*Entre un autre messager.*) Eh bien ! le duc est-il retrouvé ? sait-on ce qu'il est devenu ?

Le messager. — Je ne sais pas. (*Il entre dans le cabinet.*)

Valori. — Quel événement épouvantable, messieurs, que cette disparition ! point de nouvelles du duc ! Ne disiez-vous pas, sire Maurice, que vous l'avez vu hier soir ? Il ne paraissait pas malade ? (*Rentre Giomo.*)

Giomo, *à sire Maurice.* — Je puis vous le dire à l'oreille, le duc est assassiné.

Sire Maurice. — Assassiné ! par qui ? Où l'avez-vous trouvé ?

Giomo. — Où vous nous aviez dit : — dans la chambre de Lorenzo.

Sire Maurice. — Ah ! sang du diable ! le cardinal le sait-il ?

Giomo. — Oui, Excellence.

Sire Maurice. — Que décide-t-il ? qu'y a-t-il à faire ? Déjà le peuple se porte en foule devant le palais ; toute cette hideuse affaire a transpiré ; nous sommes morts si elle se confirme ; on nous massacrera. (*Des valets portant des tonneaux pleins de vin et de comestibles passent dans le fond.*)

Guicciardini. — Que signifie cela ? va-t-on faire des distributions au peuple ? (*Entre un seigneur de la cour.*)

Le seigneur. — Le duc est-il visible, messieurs ? Voilà un cousin à moi, nouvellement arrivé d'Allemagne, que je désire présenter à Son Altesse ; soyez assez bons pour le voir d'un œil favorable.

Guicciardini. — Répondez-lui, seigneur Valori ; je ne sais que lui dire.

Valori. — La salle se remplit à tout instant de ces complimenteurs du matin. Ils attendent tranquillement qu'on les admette.

Sire Maurice, *à Giomo.* — On l'a enterré là ?

Giomo. — Ma foi, oui, dans la sacristie. Que voulez-vous ! si le peuple apprenait cette mort-là, elle pourrait en causer bien d'autres. Lorsqu'il en sera temps, on lui fera des obsèques publiques. En attendant nous l'avons emporté dans un tapis.

Valori. — Qu'allons-nous devenir ?

Plusieurs seigneurs, *s'approchant.* — Nous sera-t-il bientôt permis de présenter nos devoirs à Son Altesse ? qu'en pensez-vous, messieurs ?

Le cardinal Cibo, *entrant.* — Oui, messieurs, vous pourrez entrer dans une heure ou deux ; le duc a passé la nuit à une mascarade, et il repose dans ce moment. (*Des valets suspendent des dominos aux croisées.*)

Les courtisans. — Retirons-nous ; le duc est encore couché. Il a passé la nuit au bal. (*Les courtisans se retirent. — Entrent les Huit.*)

Niccolini. — Eh bien ! cardinal, qu'y a-t-il de décidé ?

Le cardinal.

Primo avulso non deficit alter
Aureus, et simili frondescit virga metallo.

(*Il sort.*)

Niccolini. — Voilà qui est admirable ! mais qu'y a-t-il de fait ? Le duc est mort ; il faut en élire un autre, et cela le plus vite

possible. Si nous n'avons pas un duc ce soir ou demain, c'en est fait de nous. Le peuple est en ce moment comme l'eau qui va bouillir.

VETTORI. — Je propose Octavien de Médicis.

CAPPONI. — Pourquoi ? il n'est pas le premier par les droits du sang.

ACCIAIUOLI. — Si nous prenions le cardinal ?

SIRE MAURICE. — Plaisantez-vous ?

RUCCELLAI. — Pourquoi, en effet, ne prendriez-vous pas le cardinal, vous qui le laissez, au mépris de toutes les lois, se déclarer seul juge en cette affaire ?

VETTORI. — C'est un homme capable de la bien diriger.

RUCCELLAI. — Qu'il se fasse donner l'ordre du pape.

VETTORI. — C'est ce qu'il a fait ; le pape a envoyé l'autorisation par un courrier que le cardinal a fait partir dans la nuit.

RUCCELLAI. — Vous voulez dire par un oiseau, sans doute ; car un courrier commence par prendre le temps d'aller, avant d'avoir celui de revenir. Nous traite-t-on comme des enfants ?

CANIGIANI, *s'approchant.* — Messieurs, si vous m'en croyez, voilà ce que nous ferons : nous élirons duc de Florence son fils naturel Julien.

RUCCELLAI. — Bravo ! un enfant de cinq ans ! N'a-t-il pas cinq ans, Canigiani ?

GUICCIARDINI, *bas.* — Ne voyez-vous pas le personnage ? c'est le cardinal qui lui met dans la tête cette sotte proposition : Cibo serait régent, et l'enfant mangerait des gâteaux.

RUCCELLAI. — Cela est honteux ; je sors de cette salle, si on y tient de pareils discours.

CORSI, *entrant.* — Messieurs, le cardinal vient d'écrire à Côme de Médicis.

LES HUIT. — Sans nous consulter ?

CORSI. — Le cardinal a écrit pareillement à Pise, à Arezzo et à Pistoie, aux commandants militaires. Jacques de Médicis sera demain ici avec le plus de monde possible ; Alexandre Vitelli est déjà dans la forteresse avec la garnison entière. Quant à Lorenzo, il est parti trois courriers pour le joindre.

RUCCELLAI. — Qu'il se fasse duc tout de suite, votre cardinal ; cela sera plus tôt fait.

CORSI. — Il m'est ordonné de vous prier de mettre aux voix l'élection de Côme de Médicis, sous le titre provisoire de gouverneur de la république florentine.

GIOMO, *à des valets qui traversent la salle.* — Répandez du sable autour de la porte, et n'épargnez pas le vin plus que le reste.

Ruccellai. — Pauvre peuple!... quel badaud on fait de toi!

Sire Maurice. — Allons! messieurs, aux voix. Voici vos billets.

Vettori. — Côme est en effet le premier en droit après Alexandre; c'est son plus proche parent.

Acciaiuoli. — Quel homme est-ce? je le connais fort peu.

Corsi. — C'est le meilleur prince du monde.

Guicciardini. — Hé! hé! pas tout à fait cela. Si vous disiez le plus diffus et le plus poli des princes, ce serait plus vrai.

Sire Maurice. — Vos voix, seigneurs.

Ruccellai. — Je m'oppose à ce vote formellement, et au nom de tous les citoyens.

Vettori. — Pourquoi?

Ruccellai. — Il ne faut plus à la république ni princes, ni ducs, ni seigneurs; voici mon vote. (*Il montre son billet blanc.*)

Vettori. — Votre voix n'est qu'une voix. Nous nous passerons de vous.

Ruccellai. — Adieu donc; je m'en lave les mains.

Guicciardini, *courant après lui.* — Eh! mon Dieu! Palla, vous êtes trop violent.

Ruccellai. — Laissez-moi; j'ai soixante-deux ans passés; ainsi vous ne pouvez me faire grand mal désormais. (*Il sort.*)

Niccolini. — Vos voix, messieurs! (*Il déplie les billets jetés dans un bonnet.*) Il y a unanimité. Le courrier est-il parti pour Trebbio?

Corsi. — Oui, Excellence. Côme sera ici dans la matinée de demain, à moins qu'il ne refuse.

Vettori. — Pourquoi refuserait-il?

Niccolini. — Ah! mon Dieu! s'il allait refuser, que deviendrions-nous? quinze lieues à faire d'ici à Trebbio pour trouver Côme, et autant pour revenir, ce serait une journée de perdue. Nous aurions dû choisir quelqu'un qui fût près de nous.

Vettori. — Que voulez-vous! notre vote est fait, et il est probable qu'il acceptera. Tout cela est étourdissant. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

A Venise.

Philippe Strozzi, *dans son cabinet.* — J'en étais sûr. — Pierre est en correspondance avec le roi de France; le voilà à la tête d'une espèce d'armée et prêt à mettre le bourg à feu et à sang. C'est donc là ce qu'aura fait ce pauvre nom de Strozzi, qu'on a respecté si longtemps! il aura produit un rebelle et deux ou trois massacres. O ma Louise! tu dors en paix sous le gazon; l'oubli

du monde entier est autour de toi, comme en toi au fond de la triste vallée où je t'ai laissée. (*On frappe à la porte.*) Entrez! (*Entre Lorenzo.*)

LORENZO. — Philippe! je t'apporte le plus beau joyau de ta couronne.

PHILIPPE. — Qu'est-ce que tu jettes là ? une clef ?

LORENZO. — Cette clef ouvre ma chambre, et dans ma chambre est Alexandre de Médicis, mort de la main que voilà.

PHILIPPE. — Vraiment ! vraiment ! cela est incroyable.

LORENZO. — Crois-le si tu veux. Tu le sauras par d'autres que par moi.

PHILIPPE, *prenant la clef.* — Alexandre est mort ! cela est-il possible ?

LORENZO. — Que dirais-tu si les républicains t'offraient d'être duc à sa place?

PHILIPPE. — Je refuserais, mon ami.

LORENZO. — Vraiment ! vraiment ! cela est incroyable.

PHILIPPE. — Pourquoi ? cela est tout simple pour moi.

LORENZO. — Comme pour moi de tuer Alexandre. Pourquoi ne veux-tu pas me croire?

PHILIPPE. — O notre nouveau Brutus! je te crois et je t'embrasse. La liberté est donc sauvée ! Oui, je te crois, tu es tel que tu me l'as dit. Donne-moi ta main. Le duc est mort ! Ah ! il n'y a pas de haine dans ma joie ; il n'y a que l'amour le plus pur, le plus sacré pour la patrie ; j'en prends Dieu à témoin.

LORENZO. — Allons ! calme-toi ; il n'y a rien de sauvé que moi, qui ai les reins brisés par les chevaux de l'évêque de Marzi.

PHILIPPE. — N'as-tu pas averti nos amis ? n'ont-ils pas l'épée à la main à l'heure qu'il est?

LORENZO. — Je les ai avertis ; j'ai frappé à toutes les portes républicaines avec la constance d'un frère quêteur ; je leur ai dit de frotter leurs épées, qu'Alexandre serait mort quand ils s'éveilleraient. Je pense qu'à l'heure qu'il est, ils se sont éveillés plus d'une fois, et rendormis à l'avenant. Mais, en vérité, je ne pense pas autre chose.

PHILIPPE. — As-tu averti les Pazzi ? l'as-tu dit à Corsini ?

LORENZO. — A tout le monde ; je l'aurais dit, je crois, à la lune, tant j'étais sûr de n'être pas écouté.

PHILIPPE. — Comment l'entends-tu ?

LORENZO. — J'entends qu'ils ont haussé les épaules, et qu'ils sont retournés à leurs dîners, à leurs cornets et à leurs femmes.

PHILIPPE. — Tu ne leur as donc pas expliqué l'affaire ?

Lorenzo. — Que diantre voulez-vous que j'explique ? croyez-vous que j'eusse une heure à perdre avec chacun d'eux ? Je leur ai dit : Préparez-vous ; et j'ai fait mon coup.

Philippe. — Et tu crois que les Pazzi ne font rien ? qu'en sais-tu ? Tu n'as pas de nouvelles depuis ton départ, et il y a plusieurs jours que tu es en route.

Lorenzo. — Je crois que les Pazzi font quelque chose ; je crois qu'ils font des armes dans leur antichambre, en buvant du vin du Midi de temps à autre, quand ils ont le gosier sec.

Philippe. — Tu soutiens ta gageure ; ne m'as-tu pas voulu parier ce que tu me dis là ? Sois tranquille ; j'ai meilleure espérance.

Lorenzo. — Je suis tranquille, plus que je ne puis dire.

Philippe. — Pourquoi n'es-tu pas sorti la tête du duc à la main ? Le peuple t'aurait suivi comme son sauveur et son chef.

Lorenzo. — J'ai laissé le cerf aux chiens ; qu'ils fassent eux-mêmes la curée.

Philippe. — Tu aurais déifié les hommes, si tu ne les méprisais.

Lorenzo. — Je ne les méprise point ; je les connais ; je suis très persuadé qu'il y en a très peu de très méchants, beaucoup de lâches, et un grand nombre d'indifférents. Il y en a aussi de féroces, comme les habitants de Pistoie, qui ont trouvé dans cette affaire une petite occasion d'égorger tous leurs chanceliers en plein midi, au milieu des rues. J'ai appris cela il n'y a pas une heure.

Philippe. — Je suis plein de joie et d'espoir ; le cœur me bat malgré moi.

Lorenzo. — Tant mieux pour vous.

Philippe. — Puisque tu n'en sais rien, pourquoi en parles-tu ainsi ? Assurément tous les hommes ne sont pas capables de grandes choses, mais tous sont sensibles aux grandes choses : nies-tu l'histoire du monde entier ? Il faut sans doute une étincelle pour allumer une forêt ; mais l'étincelle peut sortir d'un caillou, et la forêt prend feu. C'est ainsi que l'éclair d'une seule épée peut illuminer tout un siècle.

Lorenzo. — Je ne nie pas l'histoire, mais je n'y étais pas.

Philippe. — Laisse-moi t'appeler Brutus ; si je suis un rêveur, laisse-moi ce rêve-là. O mes amis, mes compatriotes ! vous pouvez faire un beau lit de mort aux vieux Strozzi, si vous voulez ?

Lorenzo. — Pourquoi ouvrez-vous la fenêtre ?

Philippe. — Ne vois-tu pas un courrier qui arrive ? Mon Brutus ! mon grand Lorenzo ! la liberté est dans le ciel ; je la sens, je la respire.

LORENZO. — Philippe! Philippe! point de cela ; fermez votre fenêtre ; toutes ces paroles me font mal.

PHILIPPE. — Il me semble qu'il y a un attroupement dans la rue ; un crieur lit une proclamation. Holà, Jean ! allez acheter le papier de ce crieur.

LORENZO. — O Dieu ! ô Dieu !

PHILIPPE. — Tu deviens pâle comme un mort. Qu'as-tu donc ?

LORENZO. — N'as-tu rien entendu ? (*Entre un domestique apportant la proclamation.*)

PHILIPPE. — Non ; lis donc un peu ce papier, qu'on criait dans la rue.

LORENZO, *lisant.* — « A tout homme, noble ou roturier, qui tuera Lorenzo de Médicis, traître à la patrie et assassin de son maître, en quelque lieu et de quelque manière que ce soit, sur toute la surface de l'Italie, il est promis par le conseil des Huit à Florence : 1° quatre mille florins d'or sans aucune retenue ; 2° une rente de cent florins d'or par an, pour lui durant sa vie et ses héritiers en ligne directe après sa mort ; 3° la permission d'exercer toutes les magistratures, de posséder tous les bénéfices et privilèges de l'État, malgré sa naissance s'il est roturier ; 4° grâces perpétuelles pour toutes ses fautes, passées et futures, ordinaires et extraordinaires. »

Signé de la main des Huit.

Eh bien, Philippe ! vous ne vouliez pas croire tout à l'heure que j'avais tué Alexandre ? Vous voyez bien que je l'ai tué.

PHILIPPE. — Silence ! quelqu'un monte l'escalier. Cache-toi dans cette chambre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Florence. — Une rue.

Entrent DEUX GENTILSHOMMES.

PREMIER GENTILHOMME. — N'est-ce pas le marquis de Cibo qui passe là ? il me semble qu'il donne le bras à sa femme. (*Le marquis et la marquise passent.*)

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Il paraît que ce bon marquis n'est pas d'une nature vindicative. Qui ne sait pas à Florence que sa femme a été la maîtresse du feu duc ?

PREMIER GENTILHOMME. — Ils paraissent bien raccommodés. J'ai cru les voir se serrer la main.

Deuxième gentilhomme. — La perle des maris, en vérité! Avaler ainsi une couleuvre aussi longue que l'Arno, cela s'appelle avoir l'estomac bon.

Premier gentilhomme. — Je sais que cela fait parler, — cependant je ne te conseillerais pas d'aller lui en parler à lui-même ; il est de la première force à toutes les armes, et les faiseurs de calembours craignent l'odeur de son jardin.

Deuxième gentilhomme. — Si c'est un original, il n'y a rien à dire. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

Une auberge.

Entrent PIERRE STROZZI *et* UN MESSAGER.

Pierre. — Ce sont ses propres paroles?

Le messager. — Oui, Excellence ; les paroles du roi lui-même.

Pierre. — C'est bon. (*Le messager sort.*) Le roi de France, protégeant la liberté de l'Italie, c'est justement comme un voleur protégeant contre un autre voleur une jolie femme en voyage. Il la défend jusqu'à ce qu'il la viole. Quoi qu'il en soit, une route s'ouvre devant moi, sur laquelle il y a plus de bons grains que de poussière. Maudit soit ce Lorenzaccio, qui s'avise de devenir quelque chose! Ma vengeance m'a glissé entre les doigts comme un oiseau effarouché : je ne puis plus rien imaginer ici qui soit digne de moi. Allons faire une attaque vigoureuse au bourg, et puis laissons là ces femmelettes qui ne pensent qu'au nom de mon père, et qui me toisent toute la journée pour chercher par où je lui ressemble. Je suis né pour autre chose que pour faire un chef de bandits. (*Il sort.*)

SCÈNE V

Une place. — Florence.

L'ORFÈVRE *et* LE MARCHAND DE SOIE, *assis.*

Le marchand. — Observez bien ce que je dis; faites attention à mes paroles. Le feu duc Alexandre a été tué l'an 1536, qui est bien l'année où nous sommes. Suivez-moi toujours. Il a donc été tué l'an 1536; voilà qui est fait. Il avait vingt-six ans; remarquez-vous cela? mais ce n'est encore rien. Il avait donc vingt-six ans; bon. Il est mort le 6 du mois; ah! ah! saviez-vous ceci? N'est-ce pas justement le 6 qu'il est mort? Écoutez maintenant. Il est mort à six heures de la nuit. Qu'en pensez-vous, père Mondella?

Voilà de l'extraordinaire, ou je ne m'y connais pas. Il est donc mort à six heures de la nuit. Paix ! ne dites rien encore. Il avait six blessures. Eh bien ! cela vous frappe-t-il à présent? Il avait six blessures ; à six heures de la nuit, le 6 du mois, à l'âge de vingt-six ans, l'an 1536. Maintenant, un seul mot : il avait régné six ans.

L'orfèvre. — Quel galimatias me faites-vous là, voisin?

Le marchand. — Comment! comment! vous êtes donc absolument incapable de calculer? vous ne voyez pas ce qui résulte de ces combinaisons surnaturelles que j'ai l'honneur de vous expliquer ?

L'orfèvre. — Non, en vérité, je ne vois pas ce qui en résulte.

Le marchand. — Vous ne le voyez pas? Est-ce possible, voisin, que vous ne le voyiez pas?

L'orfèvre. — Je ne vois pas qu'il en résulte la moindre des choses. — A quoi cela peut-il nous être utile?

Le marchand. — Il en résulte que six Six ont concouru à la mort d'Alexandre. Chut! ne répétez pas ceci comme venant de moi. Vous savez que je passe pour un homme sage et circonspect; ne me faites point de tort, au nom de tous les saints! La chose est plus grave qu'on ne pense; je vous le dis comme à un ami.

L'orfèvre. — Allez vous promener ; je suis un homme vieux, mais pas encore une vieille femme. Le Côme arrive aujourd'hui, voilà ce qui résulte le plus clairement de notre affaire; il nous est poussé un beau dévideur de paroles dans votre nuit de six Six. Ah ! mort de ma vie ! cela ne fait-il pas honte ! Mes ouvriers, voisin, les derniers de mes ouvriers, frappaient avec leurs instruments sur les tables, en voyant passer les Huit, et ils leur criaient : « Si vous ne savez ni ne pouvez agir, appelez-nous, qui agirons. »

Le marchand. — Il n'y a pas que les vôtres qui aient crié ; c'est un vacarme de paroles dans la ville comme je n'en ai jamais entendu, même par ouï-dire.

L'orfèvre. — On demande les boules ; les uns courent après les soldats, les autres après le vin qu'on distribue ; ils s'en remplissent la bouche et la cervelle, afin de perdre le peu de sens commun et de bonnes paroles qui pourraient leur rester.

Le marchand. — Il y en a qui voulaient rétablir le conseil et élire librement un gonfalonier, comme jadis.

L'orfèvre. — Il y en a qui voulaient, comme vous dites ; mais il n'y en a pas qui aient agi. Tout vieux que je suis, j'ai été au Marché-Neuf, moi, et j'ai reçu dans la jambe un bon coup de

hallebarde, parce que je demandais les boules. Pas une âme n'est venue à mon secours. Les étudiants seuls se sont montrés.

Le marchand. — Je le crois bien. Savez-vous ce qu'on dit, voisin? On dit que le provéditeur, Roberto Corsini, est allé hier soir à l'assemblée des républicains, au palais Salviati.

L'orfèvre. — Rien n'est plus vrai, il a offert de livrer la forteresse aux amis de la liberté, avec les provisions, les clefs, et tout le reste.

Le marchand. — Et il l'a fait, voisin? est-ce qu'il l'a fait? c'est une trahison de haute justice.

L'orfèvre. — Ah bien oui! on a braillé, bu du vin sucré et cassé des carreaux; mais la proposition de ce brave homme n'a seulement pas été écoutée. Comme on n'osait pas faire ce qu'il voulait, on a dit qu'on doutait de lui, et qu'on le soupçonnait de fausseté dans ses offres. Mille millions de diables! que j'enrage! Tenez, voilà les courriers de Trebbio qui arrivent; Côme n'est pas loin d'ici. Bonsoir, voisin, le sang me démange! il faut que j'aille au palais. (*Il sort.*)

Le marchand. — Attendez donc, voisin; je vais avec vous. (*Il sort. — Entre un précepteur avec le petit Salviati, et un autre avec le petit Strozzi.*)

Le premier précepteur. — *Sapientissime doctor,* comment se porte Votre Seigneurie? le trésor de votre précieuse santé est-il dans une assiette régulière, et votre équilibre se maintient-il convenable par ces tempêtes où nous voilà?

Le deuxième précepteur. — C'est chose grave, seigneur docteur, qu'une rencontre aussi érudite et aussi fleurie que la vôtre, sur cette terre soucieuse et lézardée. Souffrez que je presse cette main gigantesque d'où sont sortis les chefs-d'œuvre de notre langue. Avouez-le, vous avez fait depuis peu un sonnet.

Le petit Salviati. — Canaille de Strozzi que tu es!

Le petit Strozzi. — Ton père a été rossé, Salviati.

Le premier précepteur. — Ce pauvre ébat de notre muse serait-il allé jusqu'à vous, qui êtes un homme d'art si consciencieux, si large et si austère? Des yeux comme les vôtres, qui remuent des horizons si dentelés, si phosphorescents, auraient-ils consenti à s'occuper des fumées peut-être bizarres et osées d'une imagination chatoyante?

Le deuxième précepteur. — Oh! si vous aimez l'art, et si vous nous aimez, dites-nous, de grâce, votre sonnet. La ville ne s'occupe que de votre sonnet.

Le premier précepteur. — Vous serez peut-être étonné que moi, qui ai commencé par chanter la monarchie en quelque sorte, je semble cette fois chanter la république.

Le petit Salviati. — Ne me donne pas de coups de pied, Strozzi.

Le petit Strozzi. — Tiens, chien de Salviati, en voilà encore deux.

Le premier précepteur. — Voici les vers :

Chantons la liberté, qui refleurit plus âpre...

Le petit Salviati. — Faites donc finir ce gamin-là, monsieur; c'est un coupe-jarret. Tous les Strozzi sont des coupe-jarrets.

Le deuxième précepteur. — Allons ! petit, tiens-toi tranquille.

Le petit Strozzi. — Tu y reviens en sournois ! Tiens ! canaille, porte cela à ton père, et dis-lui qu'il le mette avec l'estafilade qu'il a reçue de Pierre Strozzi, empoisonneur que tu es ! Vous êtes tous des empoisonneurs.

Le premier précepteur. — Veux-tu te taire, polisson ! (*Il le frappe.*)

Le petit Strozzi. — Aïe ! aïe ! Il m'a frappé.

Le premier précepteur.

Chantons la liberté, qui refleurit plus âpre
Sous des soleils plus mûrs et des cieux plus vermeils.

Le petit Strozzi. — Aïe ! aïe ! il m'a écorché l'oreille.

Le deuxième précepteur. — Vous avez frappé trop fort, mon ami. (*Le petit Strozzi rosse le petit Salviati.*)

Le premier précepteur. — Eh bien ! qu'est-ce à dire ?

Le deuxième précepteur. — Continuez, je vous en supplie.

Le premier précepteur. — Avec plaisir; mais ces enfants ne cessent pas de se battre. (*Les enfants sortent en se battant ; — ils les suivent.*)

SCÈNE VI

Florence. — Une rue.

Entrent DES ÉTUDIANTS *et* DES SOLDATS.

Un étudiant. — Puisque les grands seigneurs n'ont que des langues, ayons des bras. Holà ! les boules ! les boules ! Citoyens de Florence, ne laissons pas élire un duc sans voter.

Un soldat. — Vous n'aurez pas les boules ; retirez-vous.

L'étudiant. — Citoyens, venez ici ; on méconnaît vos droits, on insulte le peuple. (*Un grand tumulte.*)

Les soldats. — Gare ! retirez-vous.

Un autre étudiant. — Nous voulons mourir pour nos droits.

Un soldat. — Meurs donc. (*Il le frappe.*)

L'ÉTUDIANT. — Venge-moi, Roberto, et console ma mère. (*Il meurt. — Les étudiants attaquent les soldats ; — ils sortent en se battant.*)

SCÈNE VII

Venise. — Le cabinet de Strozzi.

Entrent PHILIPPE *et* LORENZO, *tenant une lettre.*

LORENZO. — Voilà une lettre qui m'apprend que ma mère est morte. Venez donc faire un tour de promenade, Philippe.

PHILIPPE. — Je vous en supplie, mon ami, ne tentez pas la destinée. Vous allez et venez continuellement, comme si cette proclamation de mort n'existait pas contre vous.

LORENZO. — Au moment où j'allais tuer Clément VII, ma tête a été mise à prix à Rome ; il est naturel qu'elle le soit dans toute l'Italie, aujourd'hui que j'ai tué Alexandre ; si je sortais de l'Italie, je serais bientôt sonné à son de trompe dans toute l'Europe, et à ma mort le bon Dieu ne manquera pas de faire placarder ma condamnation éternelle dans tous les carrefours de l'immensité.

PHILIPPE. — Votre gaieté est triste comme la nuit ; vous n'êtes pas changé, Lorenzo.

LORENZO. — Non, en vérité ; je porte les mêmes habits, je marche toujours sur mes jambes, et je bâille avec ma bouche ; il n'y a de changé en moi qu'une misère : c'est que je suis plus creux et plus vide qu'une statue de fer-blanc.

PHILIPPE. — Partons ensemble ; redevenez un homme ; vous avez beaucoup fait, mais vous êtes jeune.

LORENZO. — Je suis plus vieux que le bisaïeul de Saturne ; je vous en prie, venez faire un tour de promenade.

PHILIPPE. — Votre esprit se torture dans l'inaction, c'est là votre malheur. Vous avez des travers, mon ami.

LORENZO. — J'en conviens ; que les républicains n'aient rien fait à Florence, c'est là un grand travers de ma part. Qu'une centaine de jeunes étudiants, braves et déterminés, se soient fait massacrer en vain ; que Côme, un planteur de choux, ait été élu à l'unanimité, oh ! je l'avoue, je l'avoue, ce sont là des travers impardonnables, et qui me font le plus grand tort.

PHILIPPE. — Ne raisonnons pas sur un événement qui n'est pas achevé. L'important est de sortir d'Italie ; vous n'avez pas encore fini sur la terre.

LORENZO. — J'étais une machine à meurtre, mais à un meurtre seulement.

Philippe. — N'avez-vous pas été heureux autrement que par ce meurtre? Quand vous ne devriez faire désormais qu'un honnête homme, qu'un artiste, pourquoi voudriez-vous mourir?

Lorenzo. — Je ne puis que vous répéter mes propres paroles : Philippe, j'ai été honnête. Peut-être le redeviendrais-je sans l'ennui qui me prend. J'aime encore le vin et les femmes; c'est assez, il est vrai, pour faire de moi un débauché, mais ce n'est pas assez pour me donner envie de l'être. Sortons, je vous en prie.

Philippe. — Tu te feras tuer dans toutes ces promenades.

Lorenzo. — Cela m'amuse de les voir. La récompense est si grosse qu'elle les rend presque courageux. Hier, un grand gaillard à jambes nues m'a suivi un gros quart d'heure au bord de l'eau, sans pouvoir se déterminer à m'assommer. Le pauvre homme portait une espèce de couteau long comme une broche ; il le regardait d'un air si penaud qu'il me faisait pitié ; c'était peut-être un père de famille qui mourait de faim.

Philippe. — O Lorenzo, Lorenzo! ton cœur est très malade. C'était sans doute un honnête homme : pourquoi attribuer à la lâcheté du peuple le respect pour les malheureux?

Lorenzo. — Attribuez cela à ce que vous voudrez. Je vais faire un tour au Rialto. (*Il sort.*)

Philippe, *seul*. — Il faut que je le fasse suivre par quelqu'un de mes gens. Holà ! Jean ! Pippo ! holà ! (*Entre un domestique.*) Prenez une épée, vous et un autre de vos camarades, et tenez-vous à une distance convenable du seigneur Lorenzo, de manière à pouvoir le secourir si on l'attaque.

Jean. — Oui, monseigneur. (*Entre Pippo.*)

Pippo. — Monseigneur, Lorenzo est mort. Un homme était caché derrière la porte, qui l'a frappé par derrière comme il sortait.

Philippe. — Courons vite ; il n'est peut-être que blessé.

Pippo. — Ne voyez-vous pas tout ce monde? Le peuple s'est jeté sur lui. Dieu de miséricorde ! on le pousse dans la lagune.

Philippe. — Quelle horreur ! quelle horreur ! Eh quoi ! pas même un tombeau ! (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

Florence. — La grande place ; des tribunes publiques sont remplies de monde.

Des gens du peuple, *courant de tous côtés*. — Les boules ! les boules ! Il est duc, duc ; les boules ! il est duc.

Les soldats. — Gare, canaille !

Le cardinal Cibo, *sur une estrade, à Côme de Médicis.* — Seigneur, vous êtes duc de Florence. Avant de recevoir de mes mains la couronne que le pape et César m'ont chargé de vous confier, il m'est ordonné de vous faire jurer quatre choses.

Côme. — Lesquelles, cardinal ?

Le cardinal. — Faire la justice sans restriction ; ne jamais rien tenter contre l'autorité de Charles-Quint ; venger la mort d'Alexandre, et bien traiter le seigneur Jules et la signora Julia, ses enfants naturels.

Côme. — Comment faut-il que je prononce ce serment ?

Le cardinal. — Sur l'Évangile. (*Il lui présente l'Évangile.*)

Côme. — Je le jure à Dieu et à vous, cardinal. Maintenant donnez-moi la main. (*Ils s'avancent vers le peuple. On entend Côme parler dans l'éloignement.*)

« Très nobles et très puissants seigneurs,

« Le remerciement que je veux faire à Vos très illustres et très gracieuses Seigneuries, pour le bienfait si haut que je leur dois, n'est pas autre que l'engagement qui m'est bien doux, à moi si jeune comme je suis, d'avoir toujours devant les yeux, en même temps que la crainte de Dieu, l'honnêteté et la justice, et le dessein de n'offenser personne, ni dans les biens ni dans l'honneur, et, quant au gouvernement des affaires, de ne jamais m'écarter du conseil et du jugement des très prudentes et très judicieuses Seigneuries auxquelles je m'offre en tout et recommande bien dévotement. »





LE CHANDELIER

Comédie en trois actes, publiée en 1835, représentée pour la première fois à Paris, le 10 août 1848, au Théâtre-Historique.

PERSONNAGES

MAITRE ANDRÉ, notaire.
JACQUELINE, sa femme.
CLAVAROCHE, officier de dragons.
FORTUNIO, GUILLAUME, LANDRY, clercs.
UNE SERVANTE, UN JARDINIER.

Une petite ville.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Une chambre à coucher.

JACQUELINE, *dans son lit. Entre* MAITRE ANDRÉ, *en robe de chambre.*

MAITRE ANDRÉ. — Holà ! ma femme ! hé ! Jacqueline ! hé ! holà ! Jacqueline ! ma femme ! La peste soit de l'endormie ! Hé, hé ! ma femme, éveillez-vous ! Holà ! holà ! levez-vous, Jacqueline. — Comme elle dort ! Holà ! holà ! holà ! hé, hé, hé ! ma femme, ma femme, ma femme ! c'est moi, André, votre mari, qui ai à vous parler de choses sérieuses. Hé, hé ! pstt, pstt ! hem ! brum, brum ! pstt ! Jacqueline, êtes-vous morte ? Si vous ne vous éveillez tout à l'heure, je vous coiffe du pot à l'eau.

JACQUELINE. — Qu'est-ce que c'est, mon bon ami ?

MAITRE ANDRÉ. — Vertu de ma vie ! ce n'est pas malheureux. Finirez-vous de vous tirer les bras ? c'est affaire à vous de dormir. Écoutez-moi, j'ai à vous parler. Hier au soir, Landry, mon clerc...

Jacqueline. — Eh mais, mon Dieu ! il ne fait pas jour. Devenez-vous fou, maître André, de m'éveiller ainsi sans raison ? De grâce, allez vous recoucher. Est-ce que vous êtes malade ?

Maitre André. — Je ne suis ni fou ni malade, et vous éveille à bon escient. J'ai à vous parler maintenant ; songez d'abord à m'écouter, et ensuite à me répondre. Voilà ce qui est arrivé à Landry, mon clerc ; vous le connaissez bien...

Jacqueline. — Quelle heure est-il donc, s'il vous plaît ?

Maitre André. — Il est six heures du matin. Faites attention à ce que je vous dis ; il ne s'agit de rien de plaisant, et je n'ai pas sujet de rire. Mon honneur, madame, le vôtre, et notre vie peut-être à tous deux, dépendent de l'explication que je vais avoir avec vous. Landry, mon clerc, a vu, cette nuit...

Jacqueline. — Mais, maître André, si vous êtes malade, il fallait m'avertir tantôt. N'est-ce pas à moi, mon cher cœur, de vous soigner et de vous veiller ?

Maitre André. — Je me porte bien, vous-dis-je ; êtes-vous d'humeur à m'écouter ?

Jacqueline. — Eh, mon Dieu ! vous me faites peur ; est-ce qu'on nous aurait volés ?

Maitre André. — Non, on ne nous a pas volés. Mettez-vous là, sur votre séant, et écoutez de vos deux oreilles. Landry, mon clerc, vient de m'éveiller pour me remettre certain travail qu'il s'était chargé de finir cette nuit. Comme il était dans mon étude...

Jacqueline. — Ah ! sainte Vierge ! j'en suis sûre, vous aurez eu quelque querelle à ce café où vous allez.

Maitre André. — Non, non, je n'ai point eu de querelle, et il ne m'est rien arrivé. Ne voulez-vous pas m'écouter ? Je vous dis que Landry, mon clerc, a vu un homme cette nuit se glisser par votre fenêtre.

Jacqueline. — Je devine à votre visage que vous avez perdu au jeu.

Maitre André. — Ah çà ! ma femme, êtes-vous sourde ? Vous avez un amant, madame ; cela est-il clair ? Vous me trompez. Un homme, cette nuit, a escaladé nos murailles. Qu'est-ce que cela signifie ?

Jacqueline. — Faites-moi le plaisir d'ouvrir le volet.

Maitre André. — Le voilà ouvert ; vous bâillerez après dîner ; Dieu merci, vous n'y manquez guère. Prenez garde à vous, Jacqueline ! Je suis un homme d'humeur paisible, et qui ai pris grand soin de vous. J'étais l'ami de votre père, et vous êtes ma fille presque autant que ma femme. J'ai résolu, en venant ici, de vous traiter

avec douceur ; et vous voyez que je le fais, puisque, avant de vous condamner, je veux m'en rapporter à vous, et vous donner sujet de vous défendre et de vous expliquer catégoriquement. Si vous refusez, prenez garde. Il y a garnison dans la ville, et vous voyez, Dieu me pardonne ! bonne quantité de hussards. Votre silence peut confirmer des doutes que je nourris depuis longtemps.

JACQUELINE. — Ah ! maître André, vous ne m'aimez plus. C'est vainement que vous dissimulez par des paroles bienveillantes la mortelle froideur qui a remplacé tant d'amour. Il n'en eût pas été ainsi jadis ; vous ne parliez pas de ce ton ; ce n'est pas alors sur un mot que vous m'eussiez condamnée sans m'entendre. Deux ans de paix, d'amour et de bonheur ne se seraient pas, sur un mot, évanouis comme des ombres. Mais quoi ! la jalousie vous pousse ; depuis longtemps la froide indifférence lui a ouvert la porte de votre cœur. De quoi servirait l'évidence ? l'innocence même aurait tort devant vous. Vous ne m'aimez plus, puisque vous m'accusez.

MAITRE ANDRÉ. — Voilà qui est bon, Jacqueline ; il ne s'agit pas de cela. Landry, mon clerc, a vu un homme...

JACQUELINE. — Eh, mon Dieu ! j'ai bien entendu. Me prenez-vous pour une brute, de me rebattre ainsi la tête ? C'est une fatigue qui n'est pas supportable.

MAITRE ANDRÉ. — A quoi tient-il que vous ne répondiez ?

JACQUELINE, *pleurant.* — Seigneur mon Dieu, que je suis malheureuse ! qu'est-ce que je vais devenir ? Je le vois bien, vous avez résolu ma mort, vous ferez de moi ce qui vous plaira ; vous êtes homme, et je suis femme ; la force est de votre côté. Je suis résignée ; je m'y attendais ; vous saisissez le premier prétexte pour justifier votre violence. Je n'ai plus qu'à partir d'ici ; je m'en irai avec ma fille dans un couvent, dans un désert, s'il est possible ; j'y emporterai avec moi, j'y ensevelirai dans mon cœur le souvenir du temps qui n'est plus.

MAITRE ANDRÉ. — Ma femme, ma femme ! pour l'amour de Dieu et des saints, est-ce que vous vous moquez de moi ?

JACQUELINE. — Ah çà ! tout de bon, maître André, est-ce sérieux ce que vous dites ?

MAITRE ANDRÉ. — Si ce que je dis est sérieux ? Jour de Dieu ! la patience m'échappe, et je ne sais à quoi il tient que je ne vous mène en justice.

JACQUELINE. — Vous, en justice ?

MAITRE ANDRÉ. — Moi, en justice ; il y a de quoi faire damner un homme d'avoir affaire à une telle mule ; je n'avais jamais ouï dire qu'on pût être aussi entêté.

Jacqueline, *sautant à bas du lit.* — Vous avez vu un homme entrer par la fenêtre ? l'avez-vous vu, monsieur, oui ou non ?

Maitre André. — Je ne l'ai pas vu de mes yeux.

Jacqueline. — Vous ne l'avez pas vu de vos yeux, et vous voulez me mener en justice ?

Maitre André. — Oui, par le ciel ! si vous ne répondez.

Jacqueline. — Savez-vous une chose, maître André, que ma grand'mère a apprise de la sienne ? Quand un mari se fie à sa femme, il garde pour lui les mauvais propos, et quand il est sûr de son fait, il n'a que faire de la consulter. Quand on a des doutes, on les lève ; quand on manque de preuves, on se tait : et quand on ne peut pas démontrer qu'on a raison, on a tort. Allons ! venez : sortons d'ici.

Maitre André. — C'est donc ainsi que vous le prenez ?

Jacqueline. — Oui, c'est ainsi ; marchez, je vous suis.

Maitre André. — Et où veux-tu que j'aille à cette heure ?

Jacqueline. — En justice.

Maitre André. — Mais, Jacqueline...

Jacqueline. — Marchez, marchez ; quand on menace, il ne faut pas menacer en vain.

Maitre André. — Allons, voyons ! calme-toi un peu.

Jacqueline. — Non ; vous voulez me mener en justice, et j'y veux aller de ce pas.

Maitre André. — Que diras-tu pour ta défense ? dis-le-moi aussi bien maintenant.

Jacqueline. — Non, je ne veux rien dire ici.

Maitre André. — Pourquoi ?

Jacqueline. — Parce que je veux aller en justice.

Maitre André. — Vous êtes capable de me rendre fou, et il me semble que je rêve. Éternel Dieu, créateur du monde ! je m'en vais faire une maladie. Comment ? quoi ? cela est possible ? J'étais dans mon lit ; je dormais, et je prends les murs à témoin que c'était de toute mon âme. Landry, mon clerc, un enfant de seize ans, qui de sa vie n'a médit de personne, le plus candide garçon du monde, qui venait de passer la nuit à copier un inventaire, voit entrer un homme par la fenêtre ; il me le dit, je prends ma robe de chambre, je viens vous trouver en ami, je vous demande pour toute grâce de m'expliquer ce que cela signifie, et vous me dites des injures ! vous me traitez de furieux, jusqu'à vous élancer du lit et à me saisir à la gorge ! Non, cela passe toute idée ; je serai hors d'état pour huit jours de faire une addition qui ait le sens commun. Jacqueline, ma petite femme ! c'est vous qui me traitez ainsi !

Jacqueline. — Allez, allez ! vous êtes un pauvre homme.

Maitre André. — Mais enfin, ma chère petite, qu'est-ce que cela te fait de me répondre? Crois-tu que je puisse penser que tu me trompes réellement? Hélas, mon Dieu! un mot te suffit : pourquoi ne veux-tu pas le dire? C'était peut-être quelque voleur qui se glissait par notre fenêtre ; ce quartier-ci n'est pas des plus sûrs, et nous ferions bien d'en changer. Tous ces soldats me déplaisent fort, ma toute belle, mon bijou chéri. Quand nous allons à la promenade, au spectacle, au bal, et jusque chez nous, ces gens-là ne nous quittent pas; je ne saurais te dire un mot de près sans me heurter à leurs épaulettes, et sans qu'un grand sabre crochu ne s'embarrasse dans mes jambes. Qui sait si leur impertinence ne pourrait aller jusqu'à escalader nos fenêtres? Tu n'en sais rien, je le vois bien; ce n'est pas toi qui les encourages; ces vilaines gens sont capables de tout. Allons, voyons! donne la main; est-ce que tu m'en veux, Jacqueline?

Jacqueline. — Assurément, je vous en veux. Me menacer d'aller en justice! Lorsque ma mère le saura, elle vous fera bon visage!

Maitre André. — Eh! mon enfant, ne lui dis pas. A quoi bon faire part aux autres de nos petites brouilleries? ce sont quelques légers nuages qui passent un instant dans le ciel, pour le laisser plus tranquille et plus pur.

Jacqueline. — A la bonne heure! Touchez là!

Maitre André. — Est-ce que je ne sais pas que tu m'aimes? Est-ce que je n'ai pas en toi la plus aveugle confiance? Est-ce que depuis deux ans tu ne m'as pas donné toutes les preuves de la terre que tu es toute à moi, Jacqueline? Cette fenêtre, dont parle Landry, ne donne pas tout à fait dans ta chambre ; en traversant le péristyle, on va par là au potager; je ne serais pas étonné que notre voisin, maître Pierre, ne vînt braconner dans mes espaliers. Va, va! je ferai mettre notre jardinier ce soir en sentinelle, et le piège à loup dans l'allée ; nous rirons demain tous les deux.

Jacqueline. — Je tombe de fatigue, et vous m'avez éveillée bien mal à propos.

Maitre André. — Recouche-toi, ma chère petite, je m'en vais. Je te laisse ici. Allons! adieu, n'y pensons plus. Tu le vois, mon enfant, je ne fais pas la moindre recherche dans ton appartement; je n'ai pas ouvert une armoire; je t'en crois sur parole. Il me semble que je t'en aime cent fois plus de t'avoir soupçonnée à tort et de te savoir innocente. Tantôt je réparerai tout cela; nous irons à la campagne et je te ferai un cadeau. Adieu, adieu, je te reverrai. (*Il sort. — Jacqueline, seule, ouvre une armoire; on y aperçoit accroupi le capitaine Clavaroche.*)

Clavaroche, *sortant de l'armoire.* — Ouf!

JACQUELINE. — Vite, sortez ! mon mari est jaloux ; on vous a vu, mais non reconnu ; vous ne pouvez pas revenir ici. Comment étiez-vous là-dedans ?

CLAVAROCHE. — A merveille.

JACQUELINE. — Nous n'avons pas de temps à perdre ; qu'allons-nous faire ? Il faut nous voir et échapper à tous les yeux. Quel parti prendre ? le jardinier y sera ce soir ; je ne suis pas sûre de ma femme de chambre ; d'aller ailleurs, impossible ici ; tout est à jour dans une petite ville. Vous êtes couvert de poussière, et il me semble que vous boitez.

CLAVAROCHE. — J'ai le genou et la tête brisés. La poignée de mon sabre m'est entrée dans les côtes. Pouah ! c'est à croire que je sors d'un moulin.

JACQUELINE. — Brûlez mes lettres en rentrant chez vous. Si on les trouvait, je serais perdue ; ma mère me mettrait au couvent. Landry, un clerc, vous a vu passer ; il me le payera. Que faire ? quel moyen ! répondez ! Vous êtes pâle comme la mort.

CLAVAROCHE. — J'avais une position fausse quand vous avez poussé le battant, en sorte que je me suis trouvé, une heure durant, comme une curiosité d'histoire naturelle dans un bocal d'esprit-de-vin.

JACQUELINE. — Eh bien ! voyons ! que ferons-nous ?

CLAVAROCHE. — Bon ! il n'y a rien de si facile.

JACQUELINE. — Mais encore ?

CLAVAROCHE. — Je n'en sais rien ; mais rien n'est plus aisé. M'en croyez-vous à ma première affaire ? Je suis rompu ; donnez-moi un verre d'eau.

JACQUELINE. — Je crois que le meilleur parti serait de nous voir à la ferme.

CLAVAROCHE. — Que ces maris, quand ils s'éveillent, sont d'incommodes animaux ! Voilà un uniforme dans un joli état, et je serai beau à la parade ! (*Il boit.*)

Avez-vous une brosse ici ? Le diable m'emporte ! avec cette poussière, il m'a fallu un courage d'enfer pour m'empêcher d'éternuer.

JACQUELINE. — Voilà ma toilette, prenez ce qu'il vous faut.

CLAVAROCHE, *se brossant la tête*. — A quoi bon aller à la ferme ? Votre mari est, à tout prendre, d'assez douce composition. Est-ce que c'est une habitude que ces apparitions nocturnes ?

JACQUELINE. — Non, Dieu merci ! J'en suis encore tremblante. Mais songez donc qu'avec les idées qu'il a maintenant dans la tête, tous les soupçons vont tomber sur vous.

CLAVAROCHE. — Pourquoi sur moi ?

JACQUELINE. — Pourquoi ? Mais... je ne sais... il me semble que cela doit être. Tenez ! Clavaroche, la vérité est une chose étrange, elle a quelque chose des spectres : on la pressent sans la toucher.

CLAVAROCHE, *ajustant son uniforme.* — Bah ! ce sont les grands-parents et les juges de paix qui disent que tout se sait. Ils ont pour cela une bonne raison, c'est que tout ce qui ne se sait pas s'ignore, et par conséquent n'existe pas. J'ai l'air de dire une bêtise ; réfléchissez, vous verrez que c'est vrai.

JACQUELINE. — Tout ce que vous voudrez. Les mains me tremblent, et j'ai une peur qui est pire que le mal.

CLAVAROCHE. — Patience, nous arrangerons cela.

JACQUELINE. — Comment? Partez, voilà le jour.

CLAVAROCHE. — Eh, bon Dieu ! quelle tête folle ! Vous êtes jolie comme un ange avec vos grands airs effarés. Voyons un peu, mettez-vous là, et raisonnons de nos affaires. Me voilà presque présentable, et ce désordre réparé. La cruelle armoire que vous avez là ! Il ne fait pas bon être de vos nippes.

JACQUELINE. — Ne riez donc pas, vous me faites frémir.

CLAVAROCHE. — Eh bien ! ma chère, écoutez-moi, je vais vous dire mes principes. Quand on rencontre sur sa route l'espèce de bête malfaisante qui s'appelle un mari jaloux...

JACQUELINE. — Ah ! Clavaroche, par égard pour moi !

CLAVAROCHE. — Je vous ai choquée? (*Il l'embrasse.*)

JACQUELINE. — Au moins, parlez plus bas.

CLAVAROCHE. — Il y a trois moyens certains d'éviter tout inconvénient. Le premier, c'est de se quitter ; mais celui-là nous n'en voulons guère.

JACQUELINE. — Vous me ferez mourir de peur.

CLAVAROCHE. — Le second, le meilleur incontestablement, c'est de n'y pas prendre garde, et au besoin...

JACQUELINE. — Eh bien ?

CLAVAROCHE. — Non, celui-là ne vaut rien non plus ; vous avez un mari de plume ; il faut garder l'épée au fourreau. Reste donc alors le troisième ; c'est de trouver un *chandelier.*

JACQUELINE. — Un chandelier? Qu'est-ce que vous voulez dire?

CLAVAROCHE. — Nous appelions ainsi, au régiment, un grand garçon de bonne mine qui est chargé de porter un châle ou un parapluie au besoin ; qui, lorsqu'une femme se lève pour danser, va gravement s'asseoir sur sa chaise et la suit dans la foule d'un œil mélancolique, en jouant avec son éventail ; qui lui donne la main pour sortir de sa loge et pose avec fierté sur la console voisine le verre où elle vient de boire ; l'accompagne à la promenade ; lui fait la lecture le soir ; bourdonne sans cesse autour

d'elle ; assiège son oreille d'une pluie de fadaises. Admire-t-on la dame, il se rengorge, et si on l'insulte, il se bat. Un coussin manque à la causeuse, c'est lui qui court, se précipite et va le chercher là où il est ; car il connaît la maison et les êtres, il fait partie du mobilier et traverse les corridors sans lumière. Il joue le soir avec les tantes au reversi et au piquet. Comme il circonvient le mari, en politique habile et empressé, il s'est bientôt fait prendre en grippe. Y a-t-il fête quelque part où la belle ait envie d'aller? il s'est rasé au point du jour, il est depuis midi sur la place ou sur la chaussée, et il a marqué les chaises avec ses gants. Demandez-lui pourquoi il s'est fait ombre, il n'en sait rien et n'en peut rien dire. Ce n'est pas que parfois la dame ne l'encourage d'un sourire et ne lui abandonne en valsant le bout de ses doigts, qu'il serre avec amour ; il est comme ces grands seigneurs qui ont une charge honoraire et les entrées aux jours de gala ; mais le cabinet leur est clos ; ce ne sont pas leurs affaires. En un mot sa faveur expire là où commencent les véritables ; il a tout ce qu'on voit des femmes, et rien de ce qu'on désire. Derrière ce mannequin commode se cache le mystère heureux ; il sert de paravent à tout ce qui se passe sous le manteau de la cheminée. Si le mari est jaloux, c'est de lui ; tient-on des propos ? c'est sur son compte, c'est lui qu'on mettra à la porte un beau matin que les valets auront entendu marcher la nuit dans l'appartement de madame ; c'est lui qu'on épie en secret ; ses lettres, pleines de respect et de tendresse, sont décachetées par la belle-mère ; il va, il vient, il s'inquiète, on le laisse ramer, c'est son œuvre ; moyennant quoi, l'amant discret et la très innocente amie, couverts d'un voile impénétrable, se rient de lui et des curieux.

JACQUELINE. — Je ne puis m'empêcher de rire, malgré le peu d'envie que j'en ai. Et pourquoi à ce personnage ce nom baroque de *chandelier?*

CLAVAROCHE. — Eh, mais ! c'est que c'est lui qui porte la...

JACQUELINE. — C'est bon, c'est bon, je vous comprends.

CLAVAROCHE. — Voyez, ma chère : parmi vos amis, n'auriez-vous point quelque bonne âme capable de remplir ce rôle important, qui, de bonne foi, n'est pas sans douceur ? Cherchez, voyez, pensez à cela. (*Il regarde à sa montre.*) Sept heures ! Il faut que je vous quitte. Je suis de semaine aujourd'hui.

JACQUELINE. — Mais Clavaroche, en vérité, je ne connais ici personne ; et puis c'est une tromperie dont je n'aurais pas le courage. Quoi ! encourager un jeune homme, l'attirer à soi, le laisser espérer, le rendre peut-être amoureux tout de bon, et se jouer de ce qu'il peut souffrir? C'est une rouerie que vous me proposez.

Clavaroche. — Aimez-vous mieux que je vous perde? et dans l'embarras où nous sommes, ne voyez-vous pas qu'à tout prix il faut détourner les soupçons?

Jacqueline. — Pourquoi les faire tomber sur un autre?

Clavaroche. — Eh! pour qu'ils tombent. Les soupçons, ma chère, les soupçons d'un mari jaloux ne sauraient planer dans l'espace ; ce ne sont pas des hirondelles. Il faut qu'ils se posent tôt ou tard, et le plus sûr est de leur faire un nid.

Jacqueline. — Non, décidément, je ne puis. Ne faudrait-il pas pour cela me compromettre très réellement?

Clavaroche. — Plaisantez-vous? Est-ce que, le jour des preuves, vous n'êtes pas toujours à même de démontrer votre innocence? Un amoureux n'est pas un amant!

Jacqueline. — Eh bien!... mais le temps presse. Qui voulez-vous? Désignez-moi quelqu'un.

Clavaroche, *à la fenêtre.* — Tenez! voilà, dans votre cour, trois jeunes gens assis au pied d'un arbre ; ce sont les clercs de votre mari. Je vous laisse le choix entre eux ; quand je reviendrai, qu'il y en ait un amoureux fou de vous.

Jacqueline. — Comment cela serait-il possible? Je ne leur ai jamais dit un mot.

Clavaroche. — Est-ce que tu n'es pas une fille d'Ève! Allons! Jacqueline, consentez.

Jacqueline. — N'y comptez pas ; je n'en ferai rien.

Clavaroche. — Touchez là ; je vous remercie. Adieu, la très craintive blonde ; vous êtes fine, jeune et jolie, amoureuse... un peu, n'est-il pas vrai, madame? A l'ouvrage! un coup de filet.

Jacqueline. — Vous êtes hardi, Clavaroche.

Clavaroche. — Fier et hardi; fier de vous plaire, et hardi pour vous conserver. (*Il sort.*)

SCÈNE II

Un petit jardin.

FORTUNIO, LANDRY *et* GUILLAUME, *assis.*

Fortunio. — Vraiment, cela est singulier, et cette aventure est étrange.

Landry. — N'allez pas en jaser, au moins ; vous me feriez mettre dehors.

Fortunio. — Bien étrange et bien admirable. Oui, quel qu'il soit, c'est un homme heureux.

LANDRY. — Promettez-moi de n'en rien dire ; maître André me l'a fait jurer.

GUILLAUME. — De son prochain, du roi et des femmes, il n'en faut pas souffler le mot.

FORTUNIO. — Que de pareilles choses existent, cela me fait bondir le cœur. Vraiment, Landry, tu as vu cela ?

LANDRY. — C'est bon ; qu'il n'en soit plus question.

FORTUNIO. — Tu as entendu marcher doucement ?

LANDRY. — A pas de loup, derrière le mur.

FORTUNIO. — Craquer doucement la fenêtre ?

LANDRY. — Comme un grain de sable sous le pied.

FORTUNIO. — Puis sur le mur, l'ombre d'un homme, quand il a franchi la poterne ?

LANDRY. — Comme un spectre, dans son manteau.

FORTUNIO. — Et une main derrière le volet ?

LANDRY. — Tremblante comme la feuille.

FORTUNIO. — Une lueur dans la galerie, puis un baiser, puis quelques pas lointains ?

LANDRY. — Puis le silence, les rideaux qui se tirent, et la lueur qui disparaît.

FORTUNIO. — Si j'avais été à ta place, je serais resté jusqu'au jour.

GUILLAUME. — Est-ce que tu es amoureux de Jacqueline ? Tu aurais fait là un joli métier !

FORTUNIO. — Je jure devant Dieu, Guillaume, qu'en présence de Jacqueline je n'ai jamais levé les yeux. Pas même en songe, je n'oserais l'aimer. Je l'ai rencontrée au bal une fois ; ma main n'a pas touché la sienne, ses lèvres ne m'ont jamais parlé. De ce qu'elle fait ou de ce qu'elle pense, je n'en ai de ma vie rien su, sinon qu'elle se promène ici l'après-midi, et que j'ai soufflé sur nos vitres pour la voir marcher dans l'allée.

GUILLAUME. — Si tu n'es pas amoureux d'elle, pourquoi dis-tu que tu serais resté ? Il n'y avait rien de mieux à faire que ce qu'a fait justement Landry : aller conter nettement la chose à maître André, notre patron.

FORTUNIO. — Landry a fait comme il lui a plu. Que Roméo possède Juliette ! je voudrais être l'oiseau matinal qui les avertit du danger.

GUILLAUME. — Te voilà bien avec tes fredaines ! Quel bien cela peut-il te faire que Jacqueline ait un amant ? C'est quelque officier de la garnison.

FORTUNIO. — J'aurais voulu être dans l'étude ; j'aurais voulu voir tout cela.

Guillaume. — Dieu soit béni! c'est notre libraire qui t'empoisonne avec ses romans. Que te revient-il de ce conte? D'être Gros-Jean comme devant. N'espères-tu pas, par hasard, que tu pourras avoir ton tour? Eh oui, sans doute, monsieur se figure qu'on pensera quelque jour à lui. Pauvre garçon! tu ne connais guère nos belles dames de province. Nous autres, avec nos habits noirs, nous ne sommes que du fretin, bon tout au plus pour les couturières. Elles ne tâtent que du pantalon rouge, et une fois qu'elles y ont mordu, qu'importe que la garnison change! Tous les militaires se ressemblent; qui en aime un en aime un cent. Il n'y a que le revers de l'habit qui change, et qui de jaune devient vert ou blanc. Du reste ne retrouvent-elles pas la moustache retroussée de même, la même allure de corps de garde, le même langage et le même plaisir? Ils sont tous faits sur un modèle; à la rigueur, elles peuvent s'y tromper.

Fortunio. — Il n'y a pas à causer avec toi: tu passes tes fêtes et dimanches à regarder des joueurs de boule.

Guillaume. — Et toi, tout seul à ta fenêtre, le nez fourré dans tes giroflées. Voyez la belle différence! Avec tes idées romanesques tu deviendras fou à lier. Allons! rentrons; à quoi penses-tu? il est l'heure de travailler.

Fortunio. — Je voudrais bien avoir été avec Landry cette nuit dans l'étude. (*Ils sortent. Entrent Jacqueline et sa servante.*)

Jacqueline. — Nos prunes seront belles cette année et nos espaliers ont bonne mine. Viens donc un peu de ce côté-ci, et asseyons-nous sur ce banc.

La servante. — C'est donc que madame ne craint pas l'air, car il ne fait pas chaud ce matin.

Jacqueline. — En vérité, depuis deux ans que j'habite cette maison, je ne crois pas être venue deux fois dans cette partie du jardin. Regarde donc ce pied de chèvrefeuille. Voilà des treillis bien plantés pour faire grimper les clématites.

La servante. — Avec cela que madame n'est pas couverte; elle a voulu descendre en cheveux.

Jacqueline. — Dis-moi, puisque te voilà : qu'est-ce que c'est donc que ces jeunes gens qui sont là dans la salle basse? Est-ce que je me trompe? Je crois qu'ils nous regardent; ils étaient tout à l'heure ici.

La servante. — Madame ne les connaît donc pas? Ce sont les clercs de maître André.

Jacqueline. — Ah! est-ce que tu les connais, toi, Madelon? Tu as l'air de rougir en disant cela.

La servante. — Moi, madame! pourquoi donc faire? Je les

connais de les voir tous les jours ; et encore je dis tous les jours. Je n'en sais rien, si je les connais.

Jacqueline. — Allons! avoue que tu as rougi. Et au fait, pourquoi t'en défendre? Autant que je puis en juger d'ici, ces garçons ne sont pas si mal. Voyons ! lequel préfères-tu? fais-moi un peu tes confidences. Tu es belle fille, Madelon ; que ces jeunes gens te fassent la cour, qu'y a-t-il de mal à cela?

La servante. — Je ne dis pas qu'il y ait du mal ; ces jeunes gens ne manquent pas de bien, et leurs familles sont honorables. Il y a là un petit blond ; les grisettes de la Grand'Rue ne font pas fi de son coup de chapeau.

Jacqueline, *s'approchant de la maison.* — Qui ? celui-là avec sa moustache ?

La servante. — Oh ! que non. C'est M. Landry, un grand flandrin qui ne sait que dire.

Jacqueline. — C'est donc cet autre qui écrit?

La servante. — Nenni, nenni ; c'est M. Guillaume, un honnête garçon bien rangé ; mais ses cheveux ne frisent guère, et ça fait pitié, le dimanche, quand il veut se mettre à danser.

Jacqueline. — De qui veux-tu donc parler? Je ne crois pas qu'il y en ait d'autres que ceux-là dans l'étude.

La servante. — Vous ne voyez pas à la fenêtre ce jeune homme propre et bien peigné? Tenez! le voilà qui se penche ; c'est le petit Fortunio.

Jacqueline. — Oui-dà, je le vois maintenant. Il n'est pas mal tourné, ma foi, avec ses cheveux sur l'oreille et son petit air innocent. Prenez garde à vous, Madelon ; ces anges-là font déchoir les filles. Et il fait la cour aux grisettes, ce monsieur-là, avec ses yeux bleus? Eh bien! Madelon, il ne faut pas pour cela baisser les vôtres d'un air si renchéri. Vraiment on peut moins bien choisir. Il sait donc que dire, celui-là, et il a un maître à danser?

La servante. — Révérence parler, madame, si je le croyais amoureux, ici, ce ne serait pas de si peu de chose. Si vous aviez tourné la tête quand vous passiez dans le quinconce, vous l'auriez vu plus d'une fois, les bras croisés, la plume à l'oreille, vous regarder tant qu'il pouvait.

Jacqueline. — Plaisantez-vous, mademoiselle, et pensez-vous à qui vous parlez?

La servante. — Un chien regarde bien un évêque, et il y en a qui disent que l'évêque n'est pas fâché d'être regardé du chien. Il n'est pas si sot, ce garçon, et son père est un riche orfèvre. Je ne crois pas qu'il y ait d'insulte à regarder passer les gens?

Jacqueline. — Qui vous a dit que c'est moi qu'il regarde? Il ne vous a pas, j'imagine, fait de confidences là-dessus.

La servante. — Quand un garçon tourne la tête, allez ! madame, il ne faut guère être femme pour ne pas deviner où les yeux s'en vont. Je n'ai que faire de ses confidences, et on ne m'apprendra que ce que j'en sais.

Jacqueline. — J'ai froid. Allez me chercher un châle, et faites-moi grâce de vos propos. (*La servante sort.*)

Jacqueline, *seule.* — Si je ne me trompe, c'est le jardinier que j'ai aperçu entre ces arbres. Holà ! Pierre, écoutez.

Le jardinier, *entrant.* — Vous m'avez appelé, madame?

Jacqueline. — Oui, entrez là ; demandez un clerc qui s'appelle Fortunio. Qu'il vienne ici ; j'ai à lui parler. (*Le jardinier sort. Un instant après entre Fortunio.*)

Fortunio. — Madame, on se trompe sans doute ; on vient de me dire que vous me demandiez.

Jacqueline. — Asseyez-vous, on ne se trompe pas. — Vous me voyez, monsieur Fortunio, fort embarrassée, fort en peine. Je ne sais trop comment vous dire ce que j'ai à vous demander, ni pourquoi je m'adresse à vous.

Fortunio. — Je ne suis que troisième clerc ; s'il s'agit d'une affaire d'importance, Guillaume, notre premier clerc, est là ; souhaitez-vous que je l'appelle?

Jacqueline. — Mais non. Si c'était une affaire, est-ce que je n'ai pas mon mari ?

Fortunio. — Puis-je être bon à quelque chose? Veuillez parler avec confiance. Quoique bien jeune, je mourrais de bon cœur pour vous rendre service.

Jacqueline. — C'est galamment et vaillamment parler ; et cependant, si je ne me trompe, je ne suis pas connue de vous.

Fortunio. — L'étoile qui brille à l'horizon ne connaît pas les yeux qui la regardent ; mais elle est connue du moindre pâtre qui chemine sur le coteau.

Jacqueline. — C'est un secret que j'ai à vous dire, et j'hésite par deux motifs : d'abord vous pouvez me trahir, et en second lieu, même en me servant, prendre de moi mauvaise opinion.

Fortunio. — Puis-je me soumettre à quelque épreuve? Je vous supplie de croire en moi.

Jacqueline. — Mais, comme vous dites, vous êtes bien jeune. Vous-même, vous pouvez croire en vous et ne pas toujours en répondre.

Fortunio. — Vous êtes plus belle que je ne suis jeune ; de ce que mon cœur sent, j'en réponds.

Jacqueline. — La nécessité est imprudente. Voyez si personne n'écoute.

Fortunio. — Personne ; ce jardin est désert, et j'ai fermé la porte de l'étude.

Jacqueline. — Non, décidément je ne puis parler ; pardonnez-moi cette démarche inutile, et qu'il n'en soit jamais question.

Fortunio. — Hélas ! madame, je suis bien malheureux ! il en sera comme il vous plaira.

Jacqueline. — C'est que la position où je suis n'a vraiment pas le sens commun. J'aurais besoin, vous l'avouerai-je? non pas tout à fait d'un ami, et cependant d'une action d'ami. Je ne sais à quoi me résoudre. Je me promenais dans ce jardin, en regardant ces espaliers ; et je vous dis, je ne sais pourquoi, je vous ai vu à cette fenêtre, j'ai eu l'idée de vous faire appeler.

Fortunio. — Quel que soit le caprice du hasard à qui je dois cette faveur, permettez-moi d'en profiter. Je ne puis que répéter mes paroles : je mourrais de bon cœur pour vous.

Jacqueline. — Ne me le répétez pas trop ; c'est le moyen de me faire taire.

Fortunio. — Pourquoi ? c'est le fond de mon cœur...

Jacqueline. — Pourquoi? pourquoi? vous n'en savez rien, et je n'y veux seulement pas penser. Non ; ce que j'ai à vous demander ne peut avoir de suite aussi grave. Dieu merci ! c'est un rien, une bagatelle. Vous êtes un enfant, n'est-ce pas? Vous me trouvez peut-être jolie, et vous m'adressez légèrement quelques paroles de galanterie. Je les prends ainsi, c'est tout simple ; tout homme à votre place en pourrait dire autant.

Fortunio. — Madame, je n'ai jamais menti. Il est bien vrai que je suis un enfant, et qu'on peut douter de mes paroles ; mais, telles qu'elles sont, Dieu peut les juger.

Jacqueline. — C'est bon, vous savez votre rôle, et vous ne vous dédisez pas. En voilà assez là-dessus ; prenez donc ce siège, et mettez-vous là.

Fortunio. — Je le ferai pour vous obéir.

Jacqueline. — Pardonnez-moi une question qui pourra vous sembler étrange. Madeleine, ma femme de chambre, m'a dit que votre père était joaillier. Il doit se trouver en rapport avec les marchands de la ville.

Fortunio. — Oui, madame ; je puis dire qu'il n'en est guère d'un peu considérable qui ne connaisse notre maison.

Jacqueline. — Par conséquent, vous avez occasion d'aller et de venir dans le quartier marchand, et on connaît votre visage dans les boutiques de la Grand'Rue?

Fortunio. — Oui, madame, pour vous servir.

Jacqueline. — Une femme de mes amies a un mari avare et jaloux. Elle ne manque pas de fortune, mais elle ne peut en disposer. Ses plaisirs, ses goûts, sa parure, ses caprices, si vous voulez, quelle femme vit sans caprice? tout est réglé et contrôlé. Ce n'est pas qu'au bout de l'année elle ne se trouve en position de faire face à de grosses dépenses ; mais chaque mois, presque chaque semaine, il lui faut compter, disputer, calculer tout ce qu'elle achète. Vous comprenez que la morale, tous les sermons d'économie possibles, toutes les raisons des avares, ne font pas faute aux échéances ; enfin, avec beaucoup d'aisance, elle mène la vie la plus gênée. Elle est plus pauvre que son tiroir, et son argent ne lui sert de rien. Qui dit toilette, en parlant des femmes, dit un grand mot, vous le savez. Il a donc fallu, à tout prix, user de quelque stratagème. Les mémoires des fournisseurs ne portent que ces dépenses banales que le mari appelle « de première nécessité » ; ces choses-là se payent au grand jour ; mais, à certaines époques convenues, certains autres mémoires secrets font mention de quelques bagatelles que la femme appelle à son tour « de seconde nécessité », qui est la vraie, et que les esprits mal faits pourraient nommer du superflu. Moyennant quoi, tout s'arrange à merveille ; chacun y peut trouver son compte, et le mari, sûr de ses quittances, ne se connaît pas assez en chiffons pour deviner qu'il n'a pas payé tout ce qu'il voit sur l'épaule de sa femme.

Fortunio. — Je ne vois pas grand mal à cela.

Jacqueline. — Maintenant donc, voilà ce qui arrive : le mari, un peu soupçonneux, a fini par s'apercevoir, non du chiffon de trop, mais de l'argent en moins. Il a menacé ses domestiques, frappé sur sa cassette et grondé ses marchands. La pauvre femme abandonnée n'y a pas perdu un louis ; mais elle se trouve, comme un nouveau Tantale, dévorée du matin au soir de la soif des chiffons. Plus de confidents, plus de mémoires secrets, plus de dépenses ignorées. Cette soif pourtant la tourmente ; à tout hasard elle cherche à l'apaiser. Il faudrait qu'un jeune homme adroit, discret surtout, et d'assez haut rang dans la ville pour n'éveiller aucun soupçon, voulût aller visiter les boutiques et y acheter, comme pour lui-même, ce dont elle peut et veut avoir besoin. Il faudrait qu'il eût, tout d'abord, facile accès dans la maison ; qu'il pût entrer et sortir avec assurance ; qu'il eût bon goût, cela est clair, et qu'il sût choisir à propos. Peut-être serait-ce un heureux hasard s'il se trouvait par là, dans la ville, quelque jolie et coquette fille à qui on sût qu'il fît sa cour. N'êtes-vous pas dans ce

cas, je suppose? ce hasard-là justifierait tout. Ce serait pour la belle que les emplettes seraient censées se faire. Voilà ce qu'il faudrait trouver.

FORTUNIO. — Dites à votre amie que je m'offre à elle ; je la servirai de mon mieux.

JACQUELINE. — Mais si cela se pouvait ainsi, vous comprenez, n'est-il pas vrai, que, pour avoir dans la maison le libre accès dont je vous parle, le confident devrait s'y montrer autre part qu'à la salle basse ? Vous comprenez qu'il faudrait que sa place fût à la table et au salon? Vous comprenez que la discrétion est une vertu trop difficile pour qu'on lui manque de reconnaissance, mais qu'en outre du bon vouloir, le savoir-faire n'y gâterait rien? Il faudrait qu'un soir, je suppose comme ce soir, s'il faisait beau, il sût trouver la porte entr'ouverte et apporter un bijou furtif comme un hardi contrebandier. Il faudrait qu'un air de mystère ne trahît jamais son adresse ; qu'il fût prudent, leste et avisé; qu'il se souvînt d'un proverbe espagnol qui mène loin ceux qui le suivent : « Aux audacieux Dieu prête la main. »

FORTUNIO. — Je vous en supplie, servez-vous de moi.

JACQUELINE. — Toutes ces conditions remplies, pour peu qu'on fût sûre du silence, on pourrait dire au confident le nom de sa nouvelle amie. Il recevrait alors sans scrupule, adroitement comme une jeune soubrette, une bourse dont il saurait l'emploi. Preste! j'aperçois Madeleine qui vient m'apporter mon manteau. Discrétion et prudence, adieu. L'amie, c'est moi; le confident, c'est vous; la bourse est là au pied de la chaise. (*Elle sort. — Guillaume et Landry, sur le pas de la porte.*)

GUILLAUME. — Holà! Fortunio; maître André est là qui t'appelle.

LANDRY. — Il y a de l'ouvrage sur ton bureau, que fais-tu là hors de l'étude?

FORTUNIO. — Hein? Plaît-il? Que me voulez-vous?

GUILLAUME. — Nous te disons que le patron te demande.

LANDRY. — Arrive ici; on a besoin de toi. A quoi songe donc ce rêveur?

FORTUNIO. — En vérité, cela est singulier, et cette aventure est étrange. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Un salon.

Clavaroche, *devant une glace.* — En conscience, ces belles dames, si on les aimait tout de bon, ce serait une pauvre affaire, et le métier des bonnes fortunes est, à tout prendre, un ruineux travail. Tantôt c'est au plus bel endroit qu'un valet qui gratte à la porte vous oblige à vous esquiver. La femme qui se perd pour vous ne se livre que d'une oreille, et au milieu du plus doux transport on vous pousse dans une armoire. Tantôt c'est lorsqu'on est chez soi, étendu sur un canapé et fatigué de la manœuvre, qu'un messager envoyé à la hâte vient vous faire ressouvenir qu'on vous adore à une lieue de distance. Vite, un barbier, le valet de chambre! On court, on vole; il n'est plus temps, le mari est rentré; la pluie tombe: il faut faire le pied de grue une heure durant. Avisez-vous d'être malade ou seulement de mauvaise humeur! Point; le soleil, le froid, la tempête, l'incertitude, le danger, cela est fait pour rendre gaillard. La difficulté est en possession, depuis qu'il y a des proverbes, du privilège d'augmenter le plaisir, et le vent de bise se fâcherait si, en vous coupant le visage, il ne croyait vous donner du cœur. En vérité, on représente l'amour avec des ailes et un carquois; on ferait mieux de nous le peindre comme un chasseur de canards sauvages, avec une veste imperméable et une perruque de laine frisée pour lui garantir l'occiput. Quelles sottes bêtes que les hommes de se refuser leurs franches lippées pour courir après quoi, de grâce? Après l'ombre de leur orgueil! Mais la garnison dure six mois; on ne peut pas toujours aller au café; les comédiens de province ennuient, on se regarde dans un miroir, et on ne veut pas être beau pour rien. Jacqueline a la taille fine; c'est ainsi qu'on prend patience, et qu'on s'accommode de tout sans trop faire le difficile. (*Entre Jacqueline.*) Eh bien! ma chère, qu'avez-vous fait? Avez-vous suivi mes conseils, et sommes-nous hors de danger?

Jacqueline. — Oui.

Clavaroche. — Comment vous y êtes-vous prise? vous allez me conter cela. Est-ce un des clercs de maître André qui s'est chargé de notre salut?

Jacqueline. — Oui.

Clavaroche. — Vous êtes une femme incomparable, et on n'a pas plus d'esprit que vous. Vous avez fait venir, n'est-ce pas, le bon jeune homme à votre boudoir? Je le vois d'ici, les mains jointes, tournant son chapeau dans ses doigts. Mais quel conte lui avez-vous fait pour réussir en si peu de temps?

Jacqueline. — Le premier venu ; je n'en sais rien.

Clavaroche. — Voyez un peu ce que c'est que de nous, et quels pauvres diables nous sommes, quand il vous plaît de nous endiabler! Et notre mari, comment voit-il la chose? La foudre qui nous menaçait sent-elle déjà l'aiguille aimantée? commence-t-elle à se détourner?

Jacqueline. — Oui.

Clavaroche. — Parbleu ! nous nous divertirons, et je me fais une vraie fête d'examiner cette comédie, d'en observer les ressorts et les gestes, et d'y jouer moi-même mon rôle. Et l'humble esclave, je vous prie, depuis que je vous ai quittée, est-il déjà amoureux de vous? Je parierais que je l'ai rencontré comme je montais : un visage affairé et une encolure à cela. Est-il déjà installé dans sa charge? s'acquitte-t-il des soins indispensables avec quelque facilité? porte-t-il déjà vos couleurs? met-il l'écran devant le feu? a-t-il hasardé quelques mots d'amour craintif et de respectueuse tendresse? êtes-vous contente de lui?

Jacqueline. — Oui.

Clavaroche. — Et, comme acompte sur ces futurs services, ces beaux yeux pleins d'une flamme noire lui ont-ils déjà laissé deviner qu'il est permis de soupirer pour eux? a-t-il déjà obtenu quelque grâce? Voyons, franchement, où en êtes-vous? Avez-vous croisé le regard? avez-vous engagé le fer? C'est bien le moins qu'on l'encourage pour le service qu'il nous rend.

Jacqueline. — Oui.

Clavaroche. — Qu'avez-vous donc? Vous êtes rêveuse et vous répondez à demi.

Jacqueline. — J'ai fait ce que vous m'avez dit.

Clavaroche. — En avez-vous quelque regret?

Jacqueline. — Non.

Clavaroche. — Mais vous avez l'air soucieux, et quelque chose vous inquiète.

Jacqueline. — Non.

Clavaroche. — Verriez-vous quelque sérieux dans une pareille plaisanterie? Laissez donc, tout cela n'est rien.

Jacqueline. — Si l'on savait ce qui s'est passé, pourquoi le monde me donnerait-il tort, et à vous peut-être raison?

Clavaroche. — Bon ! c'est un jeu, c'est une misère ; ne m'aimez-vous pas, Jacqueline ?

Jacqueline. — Oui.

Clavaroche. — Eh bien donc ? qui peut vous fâcher ? N'est-ce donc pas pour sauver notre amour que vous avez fait tout cela ?

Jacqueline. — Oui.

Clavaroche. — Je vous assure que cela m'amuse et que je n'y regarde pas de si près.

Jacqueline. — Silence ! l'heure du dîner approche, et voici maître André qui vient.

Clavaroche. — Est-ce notre homme qui est avec lui ?

Jacqueline. — C'est lui. Mon mari l'a prié, et il reste ce soir ici. (*Entrent maître André et Fortunio.*)

Maitre André. — Non ! je ne veux pas d'aujourd'hui entendre parler d'une affaire. Je veux qu'on s'évertue à danser et qu'il ne soit question que de rire. Je suis ravi, je nage dans la joie, et je n'entends qu'à bien dîner.

Clavaroche. — Peste ! vous êtes en belle humeur, maître André, à ce que je vois.

Maitre André. — Il faut que je vous dise à tous ce qui m'est arrivé hier. J'ai soupçonné injustement ma femme ; j'ai fait mettre le piège à loup devant la porte de mon jardin, j'y ai trouvé mon chat ce matin ; c'est bien fait, je l'ai mérité. Mais je veux rendre justice à Jacqueline, et que vous appreniez de moi que notre paix est faite et qu'elle m'a pardonné.

Jacqueline. — C'est bon, je n'ai pas de rancune ; obligez-moi de n'en plus parler.

Maitre André. — Non, je veux que tout le monde le sache. Je l'ai dit partout dans la ville, et j'ai rapporté dans ma poche un petit Napoléon en sucre ; je veux le mettre sur ma cheminée en signe de réconciliation, et, toutes les fois que je le regarderai, j'en aimerai cent fois plus ma femme. Ce sera pour me garantir de toute défiance à l'avenir.

Clavaroche. — Voilà agir en digne mari ; je reconnais là maître André.

Maitre André. — Capitaine, je vous salue. Voulez-vous dîner avec nous ? Nous avons aujourd'hui au logis une façon de petite fête, et vous êtes le bienvenu.

Clavaroche. — C'est trop d'honneur que vous me faites.

Maitre André. — Je vous présente un nouvel hôte ; c'est un de mes clercs, capitaine. Hé ! hé ! *cedant arma togæ.* Ce n'est pas pour vous faire injure ; le petit drôle a de l'esprit ; il vient faire la cour à ma femme.

Clavaroche. — Monsieur, peut-on vous demander votre nom ? Je suis ravi de faire votre connaissance. (*Fortunio salue.*)

Maitre André. — Fortunio. C'est un nom heureux. A vous dire vrai, voilà tantôt un an qu'il travaille à mon étude, et je ne m'étais pas aperçu de tout le mérite qu'il a. Je crois même que, sans Jacqueline, je n'y aurais jamais songé. Son écriture n'est pas très nette, et il me fait des accolades qui ne sont pas exemptes de reproche ; mais ma femme a besoin de lui pour quelques petites affaires, et elle se loue fort de son zèle. C'est leur secret ; nous autres maris, nous ne mettons point le nez là. Un hôte aimable dans une petite ville n'est pas une chose de peu de prix ; aussi Dieu veuille qu'il s'y plaise ! nous le recevrons de notre mieux.

Fortunio. — Je ferai tout pour m'en rendre digne.

Maitre André, *à Clavaroche.* — Mon travail, comme vous le savez, me retient chez moi la semaine. Je ne suis pas fâché que Jacqueline s'amuse sans moi comme elle l'entend. Il lui fallait quelquefois un bras pour se promener par la ville ; le médecin veut qu'elle marche, et le grand air lui fait du bien. Ce garçon-là sait les nouvelles, il lit fort bien à haute voix ; il est, d'ailleurs, de bonne famille, et ses parents l'ont bien élevé ; c'est un cavalier pour ma femme, et je vous demande votre amitié pour lui.

Clavaroche. — Mon amitié, digne maître André, est tout entière à son service ; c'est une chose qui vous est acquise et dont vous pouvez disposer.

Fortunio. — Monsieur le capitaine est bien honnête ; et je ne sais comment le remercier.

Clavaroche. — Touchez là ! L'honneur est pour moi si vous me comptez pour un ami.

Maitre André. — Allons ! voilà qui est à merveille. Vive la joie ! La nappe nous attend ; donnez la main à Jacqueline, et venez goûter de mon vin.

Clavaroche, *bas à Jacqueline.* — Maitre André ne me paraît pas envisager tout à fait les choses comme je m'y attendais.

Jacqueline, *bas.* — Sa confiance et sa jalousie dépendent d'un mot et du vent qui souffle.

Clavaroche, *de même.* — Mais ce n'est pas cela qu'il vous faut. Si cela prend cette tournure, nous n'avons que faire de votre clerc.

Jacqueline, *de même.* — J'ai fait ce que vous m'avez dit. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

A l'étude.

GUILLAUME *et* LANDRY, *travaillant.*

GUILLAUME. — Il me semble que Fortunio n'est pas resté longtemps à l'étude.

LANDRY. — Il y a gala ce soir à la maison, et maître André l'a invité.

GUILLAUME. — Oui ; de façon que l'ouvrage nous reste. J'ai la main droite paralysée.

LANDRY. — Il n'est pourtant que troisième clerc ; on aurait pu nous inviter aussi.

GUILLAUME. — Après tout c'est un bon garçon ; il n'y a pas grand mal à cela.

LANDRY. — Non. Il n'y en aurait pas non plus si on nous eût mis de la noce.

GUILLAUME. — Hum, hum ! quelle odeur de cuisine ! On fait un bruit là-haut, c'est à ne pas s'entendre.

LANDRY. — Je crois qu'on danse ; j'ai vu des violons.

GUILLAUME. — Au diable les paperasses ! je n'en ferai pas davantage aujourd'hui.

LANDRY. — Sais-tu une chose ? J'ai quelque idée qu'il se passe du mystère ici.

GUILLAUME. — Bah ! Comment cela ?

LANDRY. — Oui, oui. Tout n'est pas clair, et si je voulais un peu jaser...

GUILLAUME. — N'aie pas peur, je n'en dirai rien.

LANDRY. — Tu te souviens que j'ai vu l'autre jour un homme escalader la fenêtre : qui c'était, on n'en a rien su. Mais aujourd'hui, pas plus tard que ce soir, j'ai vu quelque chose, moi qui te parle, et ce que c'était, je le sais bien.

GUILLAUME. — Qu'est-ce que c'était ? Conte-moi cela.

LANDRY. — J'ai vu Jacqueline, entre chien et loup, ouvrir la porte du jardin. Un homme était derrière elle, qui s'est glissé contre le mur, et qui lui a baisé la main ; après quoi, il a pris le large, et j'ai entendu qu'il disait : Ne craignez rien, je reviendrai tantôt.

GUILLAUME. — Vraiment ! Cela n'est pas possible.

LANDRY. — Je l'ai vu comme je te vois.

GUILLAUME. — Ma foi, s'il en était ainsi, je sais ce que je ferais à ta place. J'en avertirais maître André, comme l'autre fois, ni plus ni moins.

LANDRY. — Cela demande réflexion. Avec un homme comme

maître André, il y a des chances à courir. Il change d'avis tous les matins.

GUILLAUME. — Entends-tu le carillon qu'ils font ? Paf, les portes ! Clip-clap, les assiettes, les plats, les fourchettes, les bouteilles ! Il me semble que j'entends chanter.

LANDRY. — Oui, c'est la voix de maître André lui-même. Pauvre bonhomme ! on se rit bien de lui.

GUILLAUME. — Viens donc un peu sur la promenade ; nous jaserons tout à notre aise. Ma foi ! quand le patron s'amuse, c'est bien le moins que les clercs se reposent. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

La salle à manger.

MAITRE ANDRÉ, CLAVAROCHE, FORTUNIO
et JACQUELINE, *à table. — On est au dessert.*

CLAVAROCHE. — Allons, monsieur Fortunio, servez donc à boire à madame.

FORTUNIO. — De tout mon cœur, monsieur le capitaine, et je bois à votre santé.

CLAVAROCHE. — Fi donc ! vous n'êtes pas galant. A la santé de votre voisine.

MAITRE ANDRÉ. — Eh oui ! à la santé de ma femme. Je suis enchanté, capitaine, que vous trouviez ce vin de votre goût. (*Il chante.*)

Amis, buvons, buvons sans cesse...

CLAVAROCHE. — Cette chanson-là est trop vieille. Chantez donc, monsieur Fortunio.

FORTUNIO. — Si madame veut l'ordonner.

MAITRE ANDRÉ. — Hé ! hé ! le garçon sait son monde.

JACQUELINE. — Eh bien ! chantez, je vous en prie.

CLAVAROCHE. — Un instant. Avant de chanter, mangez un peu de ce biscuit ; cela vous ouvrira la voix et vous donnera du montant.

MAITRE ANDRÉ. — Le capitaine a le mot pour rire.

FORTUNIO. — Je vous remercie, cela m'étoufferait.

CLAVAROCHE. — Bon, bon ! demandez à madame de vous en donner un morceau. Je suis sûr que de sa blanche main cela vous paraîtra léger. (*Regardant sous la table.*) O ciel ! que vois-je ? Vos pieds sur le carreau ! Souffrez, madame, qu'on apporte un coussin.

FORTUNIO, *se levant.* — En voilà un sous cette chaise. (*Il le place sous les pieds de Jacqueline.*)



FORTUNIO *chante.* — SI VOUS CROYEZ QUE JE VAIS DIRE QUI J'OSE AIMER... [Acte II, scène III, page 123.]

COMPOSITION DE PIERRE BRISSAUD

Clavaroche. — A la bonne heure, monsieur Fortunio. Je pensais que vous m'eussiez laissé faire. Un jeune homme qui fait sa cour ne doit pas permettre qu'on le prévienne.

Maitre André. — Oh ! oh ! le garçon ira loin ; il n'y a qu'à lui dire un mot.

Clavaroche. — Maintenant donc, chantez, s'il vous plait ; nous écoutons de toutes nos oreilles.

Fortunio. — Je n'ose devant des connaisseurs. Je ne sais pas de chanson de table.

Clavaroche. — Puisque madame l'a ordonné, vous ne pouvez vous en dispenser.

Fortunio. — Je ferai donc comme je pourrai.

Clavaroche. — N'avez-vous pas encore, monsieur Fortunio, adressé de vers à madame ? Voyez, l'occasion se présente.

Maitre André. — Silence, silence ! Laissez-le chanter.

Clavaroche. — Une chanson d'amour surtout, n'est-il pas vrai, monsieur Fortunio ? Pas autre chose, je vous en conjure. Madame, priez-le, s'il vous plaît, qu'il nous chante une chanson d'amour. On ne saurait vivre sans cela.

Jacqueline. — Je vous en prie, Fortunio.

Fortunio *chante.*

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore, et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner,
Et je puis, s'il lui faut ma vie,
La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée
Nous fait souffrir,
J'en porte l'âme déchirée
Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die
Qui j'ose aimer,
Et je veux mourir pour ma mie,
Sans la nommer.

Maitre André. — En vérité, le petit gaillard est amoureux comme il le dit, il en a les larmes aux yeux. Allons ! garçon, bois pour te remettre. C'est quelque grisette de la ville qui t'aura fait ce méchant cadeau-là.

Clavaroche. — Je ne crois pas à M. Fortunio l'ambition si roturière ; sa chanson vaut mieux qu'une grisette. Qu'en dit madame, et quel est son avis ?

Jacqueline. — Très bien. Donnez-moi le bras et allons prendre le café.

Clavaroche. — Vite, monsieur Fortunio, offrez votre bras à madame.

Jacqueline *prend le bras de Fortunio; bas, en sortant.* — Avez-vous fait ma commission ?

Fortunio. — Oui, madame ; tout est dans l'étude.

Jacqueline. — Allez m'attendre dans ma chambre, je vous y rejoins dans un instant. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

La chambre de Jacqueline.

Fortunio *entre.* — Est-il un homme plus heureux que moi ? J'en suis certain, Jacqueline m'aime, et à tous les signes qu'elle m'en donne, il n'y a pas à s'y tromper. Déjà me voilà bien reçu, fêté, choyé dans la maison. Elle m'a fait mettre à table à côté d'elle ; si elle sort, je l'accompagnerai. Quelle douceur, quelle voix, quel sourire ! Quand son regard se fixe sur moi, je ne sais ce qui me passe par le corps ; j'ai une joie qui me prend à la gorge ; je lui sauterais au cou si je ne me retenais. Non ; — plus j'y pense, plus j'y réfléchis, les moindres signes, les plus légères faveurs, tout est certain ; elle m'aime, elle m'aime, et je serais un sot fieffé si je feignais de ne pas le voir. Lorsque j'ai chanté tout à l'heure, comme j'ai vu briller ses yeux ! Allons ! ne perdons pas de temps. Déposons ici cette boîte qui renferme quelques bijoux ; c'est une commission secrète, et Jacqueline, sûrement, ne tardera pas à venir. (*Entre Jacqueline.*)

Jacqueline. — Êtes-vous là, Fortunio ?

Fortunio. — Oui. Voilà votre écrin, madame, et ce que vous avez demandé.

Jacqueline. — Vous êtes homme de parole, et je suis contente de vous.

Fortunio. — Comment vous dire ce que j'éprouve ? Un regard de vos yeux a changé mon sort, et je ne vis que pour vous servir.

Jacqueline. — Vous nous avez chanté, à table, une jolie chanson tout à l'heure. Pour qui est-ce donc qu'elle était faite ? Me la voulez-vous donner par écrit ?

Fortunio. — Elle est faite pour vous, madame ; je meurs d'amour et ma vie est à vous. (*Il se jette à genoux.*)

Jacqueline. — Vraiment ! Je croyais que votre refrain défendait de dire qui on aime.

Fortunio. — Ah ! Jacqueline, ayez pitié de moi ; ce n'est pas d'hier que je souffre. Depuis deux ans, à travers ces charmilles, je suis la trace de vos pas. Depuis deux ans, sans que jamais peut-être vous ayez su mon existence, vous n'êtes pas sortie ou rentrée, votre ombre tremblante et légère n'a pas paru derrière vos rideaux, vous n'avez pas ouvert votre fenêtre, vous n'avez pas remué dans l'air, que je ne fusse là, que je ne vous aie vue ; je ne pouvais approcher de vous, mais votre beauté, grâce à Dieu, m'appartenait comme le soleil à tous ; je la cherchais, je la respirais, je vivais de l'ombre de votre vie. Vous passiez le matin sur le seuil de la porte, la nuit j'y revenais pleurer. Quelques mots, tombés de vos lèvres, avaient pu venir jusqu'à moi, je les répétais tout un jour. Vous cultiviez des fleurs, ma chambre en était pleine. Vous chantiez le soir au piano, je savais par cœur vos romances. Tout ce que vous aimiez, je l'aimais ; je m'enivrais de ce qui avait passé par votre bouche et dans votre cœur. Hélas ! je vois que vous souriez. Dieu sait que ma douleur est vraie, et que je vous aime à en mourir.

Jacqueline. — Je ne souris pas de vous entendre dire qu'il y a deux ans que vous m'aimez, mais je souris de ce que je pense qu'il y aura deux jours demain.

Fortunio. — Que je vous perde si la vérité ne m'est aussi chère que mon amour ! que je vous perde s'il n'y a deux ans que je n'existe que pour vous !

Jacqueline. — Levez-vous donc ; si on venait, qu'est-ce qu'on penserait de moi ?

Fortunio. — Non ! je ne me lèverai pas, je ne quitterai pas cette place, que vous ne croyiez à mes paroles. Si vous repoussez mon amour, du moins, n'en douterez-vous pas.

Jacqueline. — Est-ce une entreprise que vous faites ?

Fortunio. — Une entreprise pleine de crainte, pleine de misère et d'espérance. Je ne sais si je vis ou si je meurs ; comment j'ai osé vous parler, je n'en sais rien. Ma raison est perdue ; j'aime, je souffre ; il faut que vous le sachiez, que vous le voyiez, que vous me plaigniez.

Jacqueline. — Ne va-t-il pas rester là une heure, ce méchant enfant obstiné ? Allons ! levez-vous, je le veux.

FORTUNIO. — Vous croyez donc à mon amour ?

JACQUELINE. — Non, je n'y crois pas ; cela m'arrange de n'y pas croire.

FORTUNIO. — C'est impossible ! vous n'en pouvez douter.

JACQUELINE. — Bah ! on ne se prend pas si vite à trois mots de galanterie.

FORTUNIO. — De grâce ! jetez les yeux sur moi. Qui m'aurait appris à tromper ? Je suis un enfant né d'hier, et je n'ai jamais aimé personne, si ce n'est vous, qui l'ignoriez.

JACQUELINE. — Vous faites la cour aux grisettes, je le sais comme si je l'avais vu.

FORTUNIO. — Vous vous moquez. Qui a pu vous le dire ?

JACQUELINE. — Oui, oui, vous allez à la danse et aux dîners sur le gazon.

FORTUNIO. — Avec mes amis, le dimanche. Quel mal y a-t-il à cela ?

JACQUELINE. — Je vous l'ai déjà dit hier, cela se conçoit : vous êtes jeune, et à l'âge où le cœur est riche, on n'a pas les lèvres avares.

FORTUNIO. — Que faut-il faire pour vous convaincre ? Je vous en prie, dites-le moi.

JACQUELINE. — Vous demandez un joli conseil. Eh bien ! il faudrait le prouver.

FORTUNIO. — Seigneur mon Dieu, je n'ai que des larmes. Les larmes prouvent-elles qu'on aime ? Quoi, me voilà à genoux devant vous ; mon cœur à chaque battement voudrait s'élancer sur vos lèvres ; ce qui m'a jeté à vos pieds, c'est une douleur qui m'écrase, que je combats depuis deux ans, que je ne peux plus contenir, et vous restez froide et incrédule ? Je ne puis faire passer en vous une étincelle du feu qui me dévore ? Vous niez même ce que je souffre quand je suis prêt à mourir devant vous ? Ah ! c'est plus cruel qu'un refus ! c'est plus affreux que le mépris ! L'indifférence elle-même peut croire, et je n'ai pas mérité cela.

JACQUELINE. — Debout ! on vient. Je vous crois, je vous aime, sortez par le petit escalier, revenez en bas, j'y serai. (*Elle sort.*)

FORTUNIO, *seul.* — Elle m'aime ! Jacqueline m'aime ! elle s'éloigne, elle me quitte ainsi ! Non ! je ne puis descendre encore. Silence ! on approche ; quelqu'un l'a arrêtée ; on vient ici. Vite, sortons ! (*Il lève la tapisserie.*) Ah ! la porte est fermée en dehors, je ne puis sortir ; comment faire ? Si je descends par l'autre côté, je vais rencontrer ceux qui viennent.

CLAVAROCHE, *en dehors.* — Venez donc, venez donc un peu.

FORTUNIO. — C'est le capitaine qui monte avec elle. Cachons-

nous vite et attendons ; il ne faut pas qu'on me voie ici. (*Il se cache dans le fond de l'alcôve. Entrent Clavaroche et Jacqueline.*)

CLAVAROCHE, *se jetant sur un sofa.* — Parbleu ! madame, je vous cherchais partout ; que faisiez-vous donc toute seule ?

JACQUELINE, *à part.* — Dieu soit loué, Fortunio est parti !

CLAVAROCHE. — Vous me laissez dans un tête-à-tête qui n'est vraiment pas supportable. Qu'ai-je à faire avec maître André, je vous prie ? Et justement vous nous laissez ensemble quand le vin joyeux de l'époux doit me rendre plus précieux l'aimable entretien de la femme.

FORTUNIO, *caché.* — C'est singulier ; que veut dire ceci ?

CLAVAROCHE, *ouvrant l'écrin qui est sur la table.* — Voyons un peu. Sont-ce des anneaux ? Et dites-moi, qu'en voulez-vous faire ? Est-ce que vous faites un cadeau ?

JACQUELINE. — Vous savez bien que c'est notre faible.

CLAVAROCHE. — Mais, en conscience, c'est de l'or ! Si vous comptez tous les matins user du même stratagème, notre jeu finira bientôt par ne pas valoir... A propos, que ce dîner m'a amusé, et quelle curieuse figure a notre jeune initié !

FORTUNIO, *caché.* — Initié ! à quel mystère ? est-ce de moi qu'il veut parler ?

CLAVAROCHE. — La chaîne est belle ; c'est un bijou de prix. Vous avez eu là une singulière idée.

FORTUNIO, *de même.* — Ah ! il paraît qu'il est aussi dans la confidence de Jacqueline.

CLAVAROCHE. — Comme il tremblait, le pauvre garçon, lorsqu'il a soulevé son verre ! Qu'il m'a réjoui avec ses coussins, et qu'il faisait plaisir à voir !

FORTUNIO, *de même.* — Assurément, c'est de moi qu'il parle, et il s'agit du dîner de tantôt.

CLAVAROCHE. — Vous rendrez cela, je suppose, au bijoutier qui l'a fourni.

FORTUNIO, *de même.* — Rendre la chaîne ! et pourquoi donc ?

CLAVAROCHE. — Sa chanson surtout m'a ravi, et maître André l'a bien remarqué ; il en avait, Dieu me pardonne, la larme à l'œil pour tout de bon.

FORTUNIO, *de même.* — Je n'ose croire ni comprendre encore. Est-ce un rêve ? suis-je éveillé ? Qu'est-ce donc que ce Clavaroche ?

CLAVAROCHE. — Du reste, il devient inutile de pousser les choses plus loin. A quoi bon un tiers incommode, si les soupçons ne reviennent plus ? Ces maris ne manquent jamais d'adorer les amoureux de leurs femmes. Voyez ce qui est arrivé ! Du moment qu'on se fie à vous, il faut souffler sur le chandelier.

Jacqueline. — Qui peut savoir ce qui arrivera? Avec ce caractère-là il n'y a jamais rien de sûr, et il faut garder sous la main de quoi se tirer d'embarras.

Fortunio, *de même.* — Qu'ils fassent de moi leur jouet, ce ne peut être sans motif. Toutes ces paroles sont des énigmes.

Clavaroche. — Je suis d'avis de le congédier.

Jacqueline. — Comme vous voudrez. Dans tout cela, ce n'est pas moi que je consulte. Quand le mal serait nécessaire, croyez-vous qu'il serait de mon choix ? Mais qui sait si demain, ce soir, dans une heure, ne viendra pas une bourrasque ? Il ne faut pas compter sur le calme avec trop de sécurité.

Clavaroche. — Tu crois ?

Fortunio, *de même.* — Sang du Christ ! il est son amant.

Clavaroche. — Faites-en, du reste, ce que vous voudrez. Sans évincer tout à fait le jeune homme, on peut le tenir en haleine, mais d'un peu loin, et le mettre aux lisières. Si les soupçons de maître André lui revenaient jamais en tête, eh bien ! alors on aurait à portée votre M. Fortunio, pour les détourner de nouveau. Je le tiens pour poisson d'eau vive ; il est friand de l'hameçon.

Jacqueline. — Il me semble qu'on a remué.

Clavaroche. — Oui, j'ai cru entendre un soupir.

Jacqueline. — C'est probablement Madeleine ; elle range dans le cabinet.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Le jardin.

Entrent JACQUELINE *et* LA SERVANTE.

La servante. — Madame, un danger vous menace. Comme j'étais tout à l'heure dans la salle, je viens d'entendre maître André qui causait avec un de ses clercs. Autant que j'ai pu deviner, il s'agissait d'une embuscade qui doit avoir lieu cette nuit.

Jacqueline. — Une embuscade ! en quel lieu ? pour quoi faire ?

La servante. — Dans l'étude ; le clerc affirmait que la nuit dernière il vous avait vue, vous, madame, et un homme avec vous, dans le jardin. Maître André jurait ses grands dieux qu'il voulait vous surprendre, et qu'il vous ferait un procès.

Jacqueline. — Tu ne te trompes pas, Madelon ?

La servante. — Madame fera ce qu'elle voudra. Je n'ai pas l'honneur de ses confidences; cela n'empêche pas qu'on ne rende un service. J'ai mon ouvrage qui m'attend.

Jacqueline. — C'est bien, et vous pouvez compter que je ne serai pas ingrate. Avez-vous vu Fortunio ce matin? où est-il? j'ai à lui parler.

La servante. — Il n'est pas venu à l'étude; le jardinier, à ce que je crois, l'a aperçu; mais on est en peine de lui, et on le cherchait tout à l'heure de tous les côtés du jardin. Tenez! voilà M. Guillaume, le premier clerc, qui le cherche encore; le voyez-vous passer là-bas?

Guillaume, *au fond du théâtre.* — Holà! Fortunio! holà! où es-tu?

Jacqueline. — Va, Madelon, tâche de le trouver. (*Madelon sort. — Entre Clavaroche.*)

Clavaroche. — Que diantre se passe-t-il donc ici? Comment! moi qui ai quelques droits, je pense, à l'amitié de maître André, il me rencontre et ne me salue pas; les clercs me regardent de travers et je ne sais si le chien lui-même ne voulait me prendre aux talons. Qu'est-il advenu, je vous prie? et à quel propos maltraite-t-on les gens?

Jacqueline. — Nous n'avons pas sujet de rire; ce que j'avais prévu arrive, et sérieusement cette fois : nous n'en sommes plus aux paroles, mais à l'action.

Clavaroche. — A l'action? que voulez-vous dire?

Jacqueline. — Que ces maudits clercs font le métier d'espions, qu'on nous a vus, que maître André le sait, qu'il veut se cacher dans l'étude, et que nous courons les plus grands dangers.

Clavaroche. — N'est-ce que cela qui vous inquiète?

Jacqueline. — Assurément; que voulez-vous de pire? Qu'aujourd'hui nous leur échappions, puisque nous sommes avertis, ce n'est pas là le difficile; mais du moment que maître André agit sans rien dire, nous avons tout à craindre de lui.

Clavaroche. — Vraiment! c'est là toute l'affaire, et il n'y a pas plus de mal que cela?

Jacqueline. — Êtes-vous fou? Comment est-il possible que vous en plaisantiez?

Clavaroche. — C'est qu'il n'y a rien de si simple que de nous tirer d'embarras. Maître André, dites-vous, est furieux? eh bien! qu'il crie; quel inconvénient? Il veut se mettre en embuscade? qu'il s'y mette, il n'y a rien de mieux. Les clercs sont-ils de la partie? qu'ils en soient avec toute la ville, si cela les peut divertir. Ils veulent surprendre la belle Jacqueline et son très humble

serviteur! eh! qu'ils surprennent, je ne m'y oppose pas. Que voyez-vous là qui nous gêne?

Jacqueline. — Je ne comprends rien à ce que vous dites.

Clavaroche. — Faites-moi venir Fortunio. Où est-il fourré, ce monsieur? Comment! nous sommes en péril, et le drôle nous abandonne! Allons! avertissez-le.

Jacqueline. — J'y ai pensé; on ne sait où il est, et il n'a pas paru ce matin.

Clavaroche. — Bon! cela est impossible, il est par là quelque part dans vos jupes; vous l'avez oublié dans une armoire, et votre servante l'aura par mégarde accroché au portemanteau.

Jacqueline. — Mais encore, en quelle façon peut-il nous être utile? J'ai demandé où il était sans trop savoir pourquoi moi-même; je ne vois pas, en y réfléchissant, à quoi il peut nous être bon.

Clavaroche. — Hé! ne voyez-vous pas que je m'apprête à lui faire le plus grand sacrifice! Il ne s'agit pas d'autre chose que de lui céder pour ce soir tous les privilèges de l'amour.

Jacqueline. — Pour ce soir? et dans quel dessein?

Clavaroche. — Dans le dessein positif et formel que ce digne maître André ne passe pas inutilement une nuit à la belle étoile. Ne voudriez-vous pas que ces pauvres clercs qui se vont donner bien du mal ne trouvent personne au logis? Fi donc! nous ne pouvons permettre que ces honnêtes gens restent les mains vides; il faut leur dépêcher quelqu'un.

Jacqueline. — Cela ne sera pas; trouvez autre chose; vous avez là une idée horrible, et je ne puis y consentir.

Clavaroche. — Pourquoi horrible? Rien n'est plus innocent. Vous écrivez un mot à Fortunio, si vous ne pouvez le trouver vous-même; car le moindre mot en ce monde vaut mieux que le plus gros écrit. Vous le faites venir ce soir, sous prétexte d'un rendez-vous. Le voilà entré; les clercs le surprennent, et maître André le prend au collet. Que voulez-vous qu'il lui arrive? Vous descendez là-dessus en cornette, et demandez pourquoi on fait du bruit, le plus naturellement du monde. On vous l'explique. Maître André en fureur vous demande à son tour pourquoi son jeune clerc se glisse dans son jardin. Vous rougissez d'abord quelque peu, puis vous avouez sincèrement tout ce qu'il vous plaira d'avouer : que ce garçon visite vos marchands, qu'il vous apporte en secret des bijoux, en un mot la vérité pure. Qu'y a-t-il là de si effrayant?

Jacqueline. — On ne me croira pas. La belle apparence que je donne des rendez-vous pour payer des mémoires!

Clavaroche. — On croit toujours ce qui est vrai. La vérité a un accent impossible à méconnaître, et les cœurs bien nés ne s'y trompent jamais. N'est-ce donc pas, en effet, à vos commissions que vous employez ce jeune homme?

Jacqueline. — Oui.

Clavaroche. — Eh bien donc! puisque vous le faites, vous le direz, et on le verra bien. Qu'il ait les preuves dans sa poche, un écrin, comme hier, la première chose venue, cela suffira. Songez donc que, si nous n'employons ce moyen, nous en avons pour une année entière. Maître André s'embusque aujourd'hui, il se rembusquera demain, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il nous surprenne. Moins il vous trouvera, plus il cherchera; mais qu'il trouve une fois pour toutes, et nous en voilà délivrés.

Jacqueline. — Cela est impossible! il n'y faut pas songer.

Clavaroche. — Un rendez-vous dans un jardin n'est pas d'ailleurs un si gros péché. A la rigueur, si vous craignez l'air, vous n'avez qu'à ne pas descendre. On ne trouvera que le jeune homme, et il s'en tirera toujours. Il serait plaisant qu'une femme ne puisse prouver qu'elle est innocente quand elle l'est. Allons! vos tablettes, et prenez-moi le crayon que voici.

Jacqueline. — Vous n'y pensez pas, Clavaroche; c'est un guet-apens que vous faites là.

Clavaroche, *lui présentant un crayon et du papier.* — Écrivez donc, je vous en prie : « A minuit, ce soir, au jardin. »

Jacqueline. — C'est envoyer cet enfant dans un piège, c'est le livrer à l'ennemi.

Clavaroche. — Ne signez pas, c'est inutile. (*Il prend le papier.*) Franchement, ma chère, la nuit sera fraîche, et vous ferez mieux de rester chez vous. Laissez ce jeune homme se promener seul et profiter du temps qu'il fait. Je pense, comme vous, qu'on aurait peine à croire que c'est pour vos marchands qu'il vient. Vous ferez mieux, si on vous interroge, de dire que vous ignorez tout, et que vous n'êtes pour rien dans l'affaire.

Jacqueline. — Ce mot d'écrit sera un témoin.

Clavaroche. — Fi donc! nous autres gens de cœur, pensez-vous que nous allions montrer à un mari de l'écriture de sa femme? Que pourrions-nous y gagner? en serions-nous donc moins coupables de ce qu'un crime serait partagé? D'ailleurs vous voyez bien que votre main tremblait un peu sans doute, et que ces caractères sont presque déguisés. Allons! je vais donner cette lettre au jardinier, Fortunio l'aura tout de suite. Venez; les vautours ont leur proie, et l'oiseau de Vénus, la pâle tourterelle, peut dormir en paix sur son nid. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Une charmille.

FORTUNIO, *seul, assis sur l'herbe.* — Rendre un jeune homme amoureux de soi, uniquement pour détourner sur lui les soupçons tombés sur un autre; lui laisser croire qu'on l'aime, le lui dire au besoin; troubler peut-être bien des nuits tranquilles; remplir de doute et d'espérance un cœur jeune et prêt à souffrir; jeter une pierre dans un lac qui n'avait jamais eu encore une seule ride à sa surface; exposer un homme aux soupçons, à tous les dangers de l'amour heureux, et cependant ne lui rien accorder; rester immobile et inanimée dans une œuvre de vie et de mort; tromper, mentir, — mentir du fond du cœur; faire de son corps un appât; jouer avec tout ce qu'il y a de sacré sous le ciel, comme un voleur avec des dés pipés; voilà ce qui fait sourire une femme! voilà ce qu'elle fait d'un petit air distrait. (*Il se lève.*) C'est ton premier pas, Fortunio, dans l'apprentissage du monde. Pense, réfléchis, compare, examine, ne te presse pas de juger. Cette femme-là a un amant qu'elle aime; on la soupçonne, on la tourmente, on la menace; elle est effrayée, elle va perdre l'homme qui remplit sa vie, qui est pour elle plus que le monde entier. Son mari se lève en sursaut, averti par un espion; il la réveille; il veut la traîner à la barre d'un tribunal. Sa famille va la renier, une ville entière va la maudire; elle est perdue et déshonorée, et cependant elle aime et ne peut cesser d'aimer. A tout prix il faut qu'elle sauve l'unique objet de ses inquiétudes, de ses angoisses et de ses douleurs; il faut qu'elle aime pour continuer de vivre, et qu'elle trompe pour aimer. Elle se penche à sa fenêtre, elle voit un jeune homme au bas; qui est-ce? elle ne le connaît point, elle n'a jamais rencontré son visage; est-il bon ou méchant, discret ou perfide, sensible ou insouciant? elle n'en sait rien; elle a besoin de lui, elle l'appelle, elle lui fait signe, elle ajoute une fleur à sa parure, elle parle, elle a mis sur une carte le bonheur de sa vie, et elle joue à rouge ou noir. Si elle s'était aussi bien adressée à Guillaume qu'à moi, que serait-il arrivé de cela? Guillaume est un garçon honnête, mais qui ne s'est jamais aperçu que son cœur lui servît à autre chose qu'à respirer. Guillaume aurait été ravi d'aller dîner chez son patron, d'être à côté de Jacqueline à table, tout comme j'en ai été ravi moi-même; mais il n'en aurait pas vu davantage; il ne serait devenu amoureux que de la cave de maître André; il ne se serait point jeté à genoux, il n'aurait point écouté aux portes; c'eût été pour lui tout profit. Quel mal y eût-il eu

alors qu'on se servît de lui à l'insu pour détourner les soupçons d'un mari? Aucun. Il eût paisiblement rempli l'office qu'on lui eût demandé; il eût vécu heureux, tranquille, dix ans sans s'en apercevoir. Jacqueline aussi eût été heureuse, tranquille, dix ans sans lui dire un mot. Elle lui aurait fait des coquetteries, et il y aurait répondu; mais rien n'eût tiré à conséquence. Tout se serait passé à merveille, et personne ne pourrait se plaindre le jour où la vérité viendrait. (*Il se rassoit.*) Pourquoi s'est-elle adressée à moi? Savait-elle donc que je l'aimais? Pourquoi à moi plutôt qu'à Guillaume? Est-ce hasard? est-ce calcul? Peut-être au fond se doutait-elle que je n'étais pas indifférent. M'avait-elle vu à cette fenêtre? S'était-elle jamais retournée le soir quand je l'observais dans le jardin? Mais si elle savait que je l'aimais, pourquoi alors? Parce que cet amour rendait son projet plus facile, et que j'allais, dès le premier mot, me prendre au piège qu'elle me tendait. Mon amour n'était qu'une chance favorable; elle n'y a vu qu'une occasion. Est-ce bien sûr? N'y a-t-il rien autre chose? Quoi! elle voit que je vais souffrir et elle ne pense qu'à en profiter! Quoi! elle me trouve sur ses traces, l'amour dans le cœur, le désir dans les yeux, jeune et ardent, prêt à mourir pour elle, et lorsque, me voyant à ses pieds, elle me sourit et me dit qu'elle m'aime, c'est un calcul, et rien de plus! Rien, rien de vrai dans ce sourire, dans cette main qui m'effleure la main, dans ce son de voix qui m'enivre? O Dieu juste! s'il en est ainsi, à quel monstre ai-je donc affaire, et dans quel abîme suis-je tombé? (*Il se lève.*) Non, tant d'horreur n'est pas possible! Non, une femme ne saurait être une statue malfaisante, à la fois vivante et glacée! Non, quand je le verrais de mes yeux, quand je l'entendrais de sa bouche, je ne croirais pas à un pareil métier. Non, quand elle me souriait, elle ne m'aimait pas pour cela, mais elle souriait de voir que je l'aimais. Quand elle me tendait la main, elle ne me donnait pas son cœur, mais elle laissait le mien se donner. Quand elle me disait : « Je vous aime, » elle voulait dire : « Aimez-moi. » Non, Jacqueline n'est pas méchante; il n'y a là ni calcul, ni froideur. Elle ment, elle trompe, elle est femme; elle est coquette, railleuse, joyeuse, audacieuse, mais non infâme, non insensible. Ah! insensé, tu l'aimes! tu l'aimes! tu pries, tu pleures, et elle se rit de toi! (*Entre Madelon.*)

Madelon. — Ah! Dieu merci! je vous trouve enfin; madame vous demande, elle est dans sa chambre. Venez vite, elle vous attend.

Fortunio. — Sais-tu ce qu'elle a à me dire? Je ne saurais y aller maintenant.

Madelon. — Vous avez donc affaire aux arbres? Elle est bien inquiète, allez! toute la maison est en colère.

LE JARDINIER, *entrant.* — Vous voilà donc, monsieur? on vous cherche partout; voilà un mot d'écrit pour vous, que notre maîtresse m'a donné tantôt.

FORTUNIO, *lisant.* — « A minuit, ce soir, au jardin. » (*Haut.*) C'est de la part de Jacqueline?

LE JARDINIER. — Oui, monsieur; y a-t-il une réponse?

GUILLAUME, *entrant.* — Que fais-tu donc, Fortunio? on te demande dans l'étude.

FORTUNIO. — J'y vais, j'y vais. (*Bas à Madelon.*) Qu'est-ce que tu disais tout à l'heure? Quelle inquiétude a ta maîtresse?

MADELON, *bas.* — C'est un secret; maître André s'est fâché.

FORTUNIO, *de même.* — Il s'est fâché? Pour quelle raison?

MADELON, *de même.* — Il s'est mis en tête que madame recevait quelqu'un en secret. Vous n'en direz rien, n'est-ce pas? Il veut se cacher cette nuit dans l'étude; c'est moi qui ai découvert cela, et si je vous le dis, dame! c'est que je pense que vous n'y êtes pas indifférent.

FORTUNIO. — Pourquoi se cacher dans l'étude?

MADELON. — Pour tout surprendre et faire son procès.

FORTUNIO. — En vérité? est-ce possible?

LE JARDINIER. — Y a-t-il réponse, monsieur?

FORTUNIO. — J'y vais moi-même; allons, partons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Une chambre.

JACQUELINE, *seule.* — Non, cela ne se fera pas. Qui sait ce qu'un homme comme maître André, une fois poussé à la violence, peut inventer pour se venger? Je n'enverrai pas ce jeune homme à un péril si affreux. Ce Clavaroche est sans pitié; tout est pour lui champ de bataille, et il n'a d'entrailles pour rien. A quoi bon exposer Fortunio, lorsqu'il n'y a rien de si simple que de n'exposer ni soi ni personne? Je veux croire que tout soupçon s'évanouirait par ce moyen; mais le moyen lui-même est un mal, et je ne veux pas l'employer. Non, cela me coûte et me déplaît; je ne veux pas que ce garçon soit maltraité; puisqu'il dit qu'il m'aime, eh bien! soit; je ne rends pas le mal pour le bien. (*Entre Fortunio.*) On a dû vous remettre un billet de ma part; l'avez-vous lu?

FORTUNIO. — On me l'a remis, et je l'ai lu; vous pouvez disposer de moi.

JACQUELINE. — C'est inutile, j'ai changé d'avis; déchirez-le, et n'en parlons plus.

Fortunio. — Puis-je vous servir à quelque autre chose ?

Jacqueline, *à part.* — C'est singulier, il n'insiste pas. (*Haut.*) Mais non, je n'ai pas besoin de vous. Je vous avais demandé votre chanson.

Fortunio. — La voilà. Sont-ce tous vos ordres ?

Jacqueline. — Oui, — je crois que oui. Qu'avez-vous donc ? Vous êtes pâle, ce me semble.

Fortunio. — Si ma présence vous est inutile, permettez-moi de me retirer.

Jacqueline. — Je l'aime beaucoup, cette chanson, elle a un petit air naïf qui va avec votre coiffure, et elle est bien faite par vous.

Fortunio. — Vous avez beaucoup d'indulgence.

Jacqueline. — Oui, voyez-vous ! j'avais eu d'abord l'idée de vous faire venir ; mais j'ai réfléchi, c'est une folie ; je vous ai trop vite écouté. — Mettez-vous donc au piano, et chantez-moi votre romance.

Fortunio. — Excusez-moi, je ne saurais maintenant.

Jacqueline. — Et pourquoi donc ? Êtes-vous souffrant, ou si c'est un méchant caprice ? J'ai presque envie de vouloir que vous chantiez bon gré mal gré. Est-ce que je n'ai pas quelque droit de seigneur sur cette feuille de papier-là ? (*Elle place la chanson sur le piano.*)

Fortunio. — Ce n'est pas mauvaise volonté ; je ne puis rester plus longtemps, et maître André a besoin de moi.

Jacqueline. — Il me plaît assez que vous soyez grondé ; asseyez-vous là et chantez.

Fortunio. — Si vous l'exigez, j'obéis. (*Il s'assoit.*)

Jacqueline. — Eh bien ! à quoi pensez-vous donc ? Est-ce que vous attendez qu'on vienne ?

Fortunio. — Je souffre, ne me retenez pas.

Jacqueline. — Chantez d'abord, nous verrons ensuite si vous souffrez et si je vous retiens. Chantez, vous dis-je, je le veux. Vous ne chantez pas ? Eh bien ! que fait-il donc ? Allons, voyons ! si vous chantez, je vous donne le bout de ma mitaine.

Fortunio. — Tenez ! Jacqueline, écoutez-moi : vous auriez mieux fait de me le dire, et j'aurais consenti à tout.

Jacqueline. — Qu'est-ce que vous dites, de quoi parlez-vous ?

Fortunio. — Oui, vous auriez mieux fait de me le dire ; oui devant Dieu, j'aurais tout fait pour vous.

Jacqueline. — Tout fait pour moi ? qu'entendez-vous par là ?

Fortunio. — Ah ! Jacqueline, Jacqueline ! il faut que vous l'aimiez beaucoup : il doit vous en coûter de mentir et de railler ainsi sans pitié.

Jacqueline. — Moi, je vous raille ? Qui vous l'a dit ?

FORTUNIO. — Je vous en supplie, ne mentez pas davantage ; en voilà assez ; je sais tout.

JACQUELINE. — Mais enfin, qu'est-ce que vous savez ?

FORTUNIO. — J'étais hier dans votre chambre lorsque Clavaroche était là.

JACQUELINE. — Est-ce possible ? Vous étiez dans l'alcôve ?

FORTUNIO. — Oui, j'y étais ; au nom du ciel ! ne dites pas un mot là-dessus. (*Un silence.*)

JACQUELINE. — Puisque vous savez tout, monsieur, il ne me reste maintenant qu'à vous prier de garder le silence. Je sens assez mes torts envers vous pour ne pas même vouloir tenter de les affaiblir à vos yeux. Ce que la nécessité commande, et ce à quoi elle peut entraîner, un autre que vous le comprendrait peut-être et pourrait, sinon pardonner, du moins excuser ma conduite ; mais vous êtes malheureusement une partie trop intéressée pour en juger avec indulgence. Je suis résignée et j'attends.

FORTUNIO.— N'ayez aucune espèce de crainte. Si je fais rien qui puisse vous nuire, je me coupe cette main-là.

JACQUELINE. — Il me suffit de votre parole, et je n'ai pas le droit d'en douter. Je dois même dire que, si vous l'oubliiez, j'aurais encore moins le droit de m'en plaindre. Mon imprudence doit porter sa peine. C'est sans vous connaître, monsieur, que je me suis adressée à vous. Si cette circonstance rend ma faute moindre, elle rendait mon danger plus grand. Puisque je m'y suis exposée, traitez-moi donc comme vous l'entendrez. Quelques paroles échangées hier voudraient peut-être une explication. Ne pouvant tout justifier, j'aime mieux me taire sur tout. Laissez-moi croire que votre orgueil est la seule personne offensée. Si cela est, que ces deux jours s'oublient ; plus tard, nous en reparlerons.

FORTUNIO. — Jamais ; c'est le souhait de mon cœur.

JACQUELINE. — Comme vous voudrez ; je dois obéir. Si cependant je ne dois plus vous voir, j'aurais un mot à ajouter. De vous à moi, je suis sans crainte, puisque vous me promettez le silence ; mais il existe une autre personne dont la présence dans cette maison peut avoir des suites fâcheuses.

FORTUNIO. — Je n'ai rien à dire à ce sujet.

JACQUELINE. — Je vous demande de m'écouter. Un éclat entre vous et lui, vous le sentez, est fait pour me perdre. Je ferai tout pour le prévenir. Quoi que vous puissiez exiger, je m'y soumettrai sans murmure. Ne me quittez pas sans y réfléchir ; dictez vous-même les conditions. Faut-il que la personne dont je parle s'éloigne d'ici pendant quelque temps? Faut-il qu'elle s'excuse près de vous ? Ce que vous jugerez convenable sera reçu par moi

comme une grâce, et par elle comme un devoir. Le souvenir de quelques plaisanteries m'oblige à vous interroger sur ce point. Que décidez-vous? répondez.

Fortunio. — Je n'exige rien; vous l'aimez, soyez en paix tant qu'il vous aimera.

Jacqueline. — Je vous remercie de ces deux promesses. Si vous veniez à vous en repentir, je vous répète que toute condition sera reçue, imposée par vous. Comptez sur ma reconnaissance. Puis-je dès à présent réparer autrement mes torts? Est-il à ma disposition quelque moyen de vous obliger? Quand vous ne devriez pas me croire, je vous avoue que je ferais tout au monde pour vous laisser de moi un souvenir moins désavantageux. Que puis-je faire? je suis à vos ordres.

Fortunio. — Rien. Adieu, madame. Soyez sans crainte; vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi. (*Il va pour sortir et prend sa romance.*)

Jacqueline. — Ah! Fortunio, laissez-moi cela.

Fortunio. — Et qu'en ferez-vous, cruelle que vous êtes? Vous me parlez depuis un quart d'heure, et rien du cœur ne vous sort des lèvres. Il s'agit bien de vos excuses, de sacrifices et de réparations! il s'agit bien de votre Claravoche et de sa sotte vanité! il s'agit bien de mon orgueil! Vous croyez donc l'avoir blessé? Vous croyez donc que ce qui m'afflige, c'est d'avoir été pris pour dupe et plaisanté à ce dîner? Je ne m'en souviens seulement pas. Quand je vous dis que je vous aime, vous croyez donc que je n'en sens rien? Quand je vous parle de deux ans de souffrances, vous croyez donc que je fais comme vous? Eh quoi! vous me brisez le cœur, vous prétendez vous en repentir, et c'est ainsi que vous me quittez! La nécessité, dites-vous, vous a fait commettre une faute, et vous en avez du regret; vous rougissez, vous détournez la tête; ce que je souffre vous fait pitié; vous me voyez, vous comprenez votre œuvre; et la blessure que vous m'avez faite, voilà comme vous la guérissez! Ah! elle est au cœur, Jacqueline, et vous n'aviez qu'à tendre la main. Je vous le jure, si vous l'aviez voulu, quelque honteux qu'il soit de le dire, quand vous en souririez vous-même, j'étais capable de consentir à tout. O Dieu! la force m'abandonne; je ne peux pas sortir d'ici. (*Il s'appuie sur un meuble.*)

Jacqueline. — Pauvre enfant! je suis bien coupable. Tenez, respirez ce flacon.

Fortunio. — Ah! gardez-les, gardez-les pour lui, ces soins dont je ne suis pas digne; ce n'est pas pour moi qu'ils sont faits. Je n'ai pas l'esprit inventif, je ne suis ni heureux ni habile; je

ne saurais à l'occasion forger un profond stratagème. Insensé! j'ai cru être aimé! oui, parce que vous m'aviez souri, parce que votre main tremblait dans la mienne, parce que vos yeux semblaient chercher mes yeux et m'inviter comme deux anges à un festin de joie et de vie; parce que vos lèvres s'étaient ouvertes, et qu'un vain son en était sorti; oui, je l'avoue, j'avais fait un rêve, j'avais cru qu'on aimait ainsi! Quelle misère! Est-ce à une parade que votre sourire m'a félicité de la beauté de mon cheval? Est-ce le soleil, dardant sur mon casque, qui vous avait ébloui les yeux? Je sortais d'une salle obscure, d'où je suivais depuis deux ans vos promenades dans une allée; j'étais un pauvre clerc qui s'ingérait de pleurer en silence. C'était bien là ce qu'on pouvait aimer!

Jacqueline. — Pauvre enfant!

Fortunio. — Oui, pauvre enfant! dites-le encore, car je ne sais si je rêve ou si je veille, et, malgré tout, si vous ne m'aimez pas. Depuis hier je suis assis à terre, je me frappe le cœur et le front; je me rappelle ce que mes yeux ont vu, ce que mes oreilles ont entendu, et je me demande si c'est possible. A l'heure qu'il est, vous me le dites, je le sens, j'en souffre, j'en meurs, et je n'y crois ni ne le comprends. Que vous avais-je fait, Jacqueline? Comment se peut-il que, sans aucun motif, sans avoir pour moi ni amour, ni haine, sans me connaître, sans m'avoir jamais vu; comment se peut-il que vous, que tout le monde aime, que j'ai vue faire la charité et arroser ces fleurs que voilà, qui êtes bonne, qui croyez en Dieu, à qui jamais... Ah! je vous accuse, vous que j'aime plus que ma vie! ô ciel! vous ai-je fait un reproche? Jacqueline, pardonnez-moi.

Jacqueline. — Calmez-vous, venez, calmez-vous.

Fortunio. — Et à quoi suis-je bon, grand Dieu! sinon à vous donner ma vie? sinon au plus chétif usage que vous voudrez faire de moi? sinon à vous suivre, à vous préserver, à écarter de vos pieds une épine? J'ose me plaindre, et vous m'aviez choisi! ma place était à votre table, j'allais compter dans votre existence. Vous alliez dire à la nature entière, à ces jardins, à ces prairies, de me sourire comme vous; votre belle et radieuse image commençait à marcher devant moi, et je la suivais; j'allais vivre... Est-ce que je vous perds, Jacqueline? est-ce que j'ai fait quelque chose pour que vous me chassiez? pourquoi donc ne voulez-vous pas faire encore semblant de m'aimer! (*Il tombe sans connaissance.*)

Jacqueline, *courant à lui.* — Seigneur mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait? Fortunio, revenez à vous.

Fortunio. — Qui êtes-vous? laissez-moi partir.

Jacqueline. — Appuyez-vous, venez à la fenêtre ; de grâce, appuyez-vous sur moi ; posez ce bras sur mon épaule, je vous en supplie, Fortunio.

Fortunio. — Ce n'est rien ; me voilà remis.

Jacqueline. — Comme il est pâle, comme son cœur bat ! Voulez-vous vous mouiller les tempes ? prenez ce coussin, prenez ce mouchoir ; vous suis-je tellement odieuse que vous me refusiez cela ?

Fortunio. — Je me sens mieux, je vous remercie

Jacqueline. — Comme ces mains-là sont glacées ! Où allez-vous ? vous ne pouvez sortir. Attendez du moins un instant. Puisque je vous fais tant souffrir, laissez-moi, du moins, vous soigner.

Fortunio. — C'est inutile, il faut que je descende. Pardonnez-moi ce que j'ai pu vous dire ; je n'étais pas maître de mes paroles.

Jacqueline. — Que voulez-vous que je vous pardonne ? Hélas ! c'est vous qui ne pardonnez pas. Mais qui vous presse ? pourquoi me quitter ? vos regards cherchent quelque chose. Ne me reconnaissez-vous pas ? Restez en repos, je vous en conjure. Pour l'amour de moi, Fortunio, vous ne pouvez sortir encore.

Fortunio. — Non ! adieu, je ne puis rester.

Jacqueline. — Ah ! je vous ai fait bien du mal.

Fortunio. — On me demandait quand je suis monté ; adieu, madame, comptez sur moi.

Jacqueline. — Vous reverrai-je ?

Fortunio. — Si vous voulez.

Jacqueline. — Monterez-vous ce soir au salon ?

Fortunio. — Si cela vous plaît.

Jacqueline. — Vous partez donc ? — encore un instant !

Fortunio. — Adieu ! adieu ! je ne puis rester. (*Il sort.*)

Jacqueline, *appelle.* — Fortunio ! écoutez-moi !

Fortunio, *rentrant.* — Que me voulez-vous, Jacqueline ?

Jacqueline. — Écoutez-moi, il faut que je vous parle. Je ne veux pas vous demander pardon ; je ne veux revenir sur rien ; je ne veux pas me justifier. Vous êtes bon, brave et sincère ; j'ai été fausse et déloyale : je ne veux pas vous quitter ainsi.

Fortunio. — Je vous pardonne de tout mon cœur.

Jacqueline. — Non, vous souffrez, le mal est fait. Où allez-vous ? que voulez-vous faire ? comment se peut-il, sachant tout, que vous soyez revenu ici ?

Fortunio. — Vous m'aviez fait demander.

Jacqueline. — Mais vous veniez pour me dire que je vous verrais à ce rendez-vous. Est-ce que vous y seriez venu ?

Fortunio. — Oui, si c'était pour vous rendre service, et je vous avoue que je le croyais.

Jacqueline. — Pourquoi pour me rendre service?

Fortunio. — Madelon m'a dit quelques mots...

Jacqueline. — Vous le saviez, malheureux, et vous veniez à ce jardin!

Fortunio. — Le premier mot que je vous aie dit de ma vie, c'est que je mourrais de bon cœur pour vous, et le second, c'est que je ne mentais jamais.

Jacqueline. — Vous le saviez et vous veniez? Songez-vous à ce que vous dites? Il s'agissait d'un guet-apens.

Fortunio. — Je savais tout.

Jacqueline. — Il s'agissait d'être surpris, d'être tué peut-être, traîné en prison; que sais-je? c'est horrible à dire.

Fortunio. — Je savais tout.

Jacqueline. — Vous saviez tout? Vous saviez tout? Vous étiez caché là, hier, dans cette alcôve, derrière ce rideau. Vous écoutiez, n'est-il pas vrai? vous saviez encore tout, n'est-ce pas?

Fortunio. — Oui.

Jacqueline. — Vous saviez que je mens, que je trompe, que je vous raille, et que je vous tue? vous saviez que j'aime Clavaroche et qu'il me fait faire tout ce qu'il veut? que je joue une comédie? que là, hier, je vous ai pris pour dupe? que je suis lâche et méprisable? que je vous expose à la mort par plaisir? Vous saviez tout; vous en étiez sûr? Eh bien! eh bien... qu'est-ce que vous savez maintenant?

Fortunio. — Mais, Jacqueline, je crois... je sais...

Jacqueline. — Sais-tu que je t'aime, enfant que tu es? qu'il faut que tu me pardonnes ou que je meure; et que je te le demande à genoux?

SCÈNE IV

La salle à manger.

MAITRE ANDRÉ, CLAVAROCHE, FORTUNIO
et JACQUELINE, *à table.*

Maitre André. — Grâces au ciel, nous voilà tous joyeux, tous réunis et tous amis. Si je doute jamais de ma femme, puisse mon vin m'empoisonner!

Jacqueline. — Donnez-moi donc à boire, monsieur Fortunio.

Clavaroche, *bas.* — Je vous répète que votre clerc m'ennuie; faites-moi la grâce de le renvoyer.

Jacqueline, *bas.* — Je fais ce que vous m'avez dit.

Maitre André. — Quand je pense qu'hier j'ai passé la nuit

dans l'étude à me morfondre sur un maudit soupçon, je ne sais de quel nom m'appeler.

JACQUELINE. — Monsieur Fortunio, donnez-moi ce coussin.

CLAVAROCHE, *bas*. — Me croyez-vous un autre maître André? Si votre clerc ne sort de la maison, j'en sortirai tantôt moi-même.

JACQUELINE. — Je fais ce que vous m'avez dit.

MAITRE ANDRÉ. — Mais je l'ai conté à tout le monde; il faut que justice se fasse ici-bas. Toute la ville saura qui je suis; et désormais, pour pénitence, je ne douterai de quoi que ce soit.

JACQUELINE. — Monsieur Fortunio, je bois à vos amours.

CLAVAROCHE, *bas*. — En voilà assez, Jacqueline, et je comprends ce que cela signifie. Ce n'est pas là ce que je vous ai dit.

MAITRE ANDRÉ. — Oui! aux amours de Fortunio! (*Il chante.*)

Amis, buvons, buvons sans cesse.

FORTUNIO. — Cette chanson-là est bien vieille! chantez donc, monsieur Clavaroche!





IL NE FAUT JURER DE RIEN

Comédie en trois actes, publiée en 1836, représentée pour la première fois le 22 juin 1848, à la Comédie française.

PERSONNAGES

VAN-BUCK, négociant.
VALENTIN VAN BUCK, son neveu.
UN ABBÉ.
UN MAITRE DE DANSE.
UN AUBERGISTE.
UN GARÇON.
LA BARONNE DE MANTES.
CÉCILE, sa fille.

La scène est à Paris dans la première partie de l'acte premier et ensuite au château de la baronne.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

La chambre de Valentin.

VAN BUCK, VALENTIN.

VAN BUCK. — Monsieur mon neveu, je vous souhaite le bonjour.

VALENTIN. — Monsieur mon oncle, votre serviteur.

VAN BUCK. — Restez assis ; j'ai à vous parler.

VALENTIN. — Asseyez-vous ; j'ai donc à vous entendre. Veuillez vous mettre dans la bergère et poser là votre chapeau.

VAN BUCK, *s'asseyant.* — Monsieur mon neveu, la plus longue patience et la plus robuste obstination doivent, l'une ou l'autre, finir tôt ou tard. Ce qu'on tolère devient intolérable, incorrigible ce qu'on ne corrige pas ; et qui vingt fois a jeté la perche à un fou

qui veut se noyer peut être forcé un jour ou l'autre de l'abandonner ou de périr avec lui.

Valentin. — Oh! oh! voilà qui est débuter, et vous avez là des métaphores qui se sont levées de grand matin.

Van Buck. — Monsieur, veuillez garder le silence et ne pas vous permettre de me plaisanter. C'est vainement que les plus sages conseils, depuis trois ans, tentent de mordre sur vous. Une insouciance ou une fureur aveugle, des résolutions sans effet, mille prétextes inventés à plaisir, une maudite condescendance, tout ce que j'ai pu ou puis faire encore (mais, par ma barbe! je ne ferai plus rien!)... Où me menez-vous à votre suite? Vous êtes aussi entêté...

Valentin. — Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère.

Van Buck. — Non, monsieur; n'interrompez pas. Vous êtes aussi obstiné que je me suis, pour mon malheur, montré crédule et patient. Est-il croyable, je vous le demande, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans passe son temps comme vous le faites? De quoi servent mes remontrances? et quand prendrez-vous un état? Vous êtes pauvre, puisqu'au bout du compte vous n'avez de fortune que la mienne; mais, finalement, je ne suis pas moribond, et je digère encore vertement. Que comptez-vous faire d'ici à ma mort?

Valentin. — Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère, et vous allez vous oublier.

Van Buck. — Non, monsieur; je sais ce que je fais. Si je suis le seul de la famille qui se soit mis dans le commerce, c'est grâce à moi, ne l'oubliez pas, que les débris d'une fortune détruite ont pu encore se relever. Il vous sied bien de sourire quand je parle! Si je n'avais pas vendu du guingan à Anvers, vous seriez maintenant à l'hôpital avec votre robe de chambre à fleurs. Mais, Dieu merci, vos chiennes de bouillottes...

Valentin. — Mon oncle Van Buck, voilà le trivial; vous changez de ton, vous vous oubliez; vous aviez mieux débuté que cela.

Van Buck. — Sacrebleu! tu te moques de moi? Je ne suis bon apparemment qu'à payer tes lettres de change? J'en ai reçu une ce matin : soixante louis! te railles-tu des gens? il te sied bien de faire le fashionable (que le diable soit des mots anglais!), quand tu ne peux pas payer ton tailleur! C'est autre chose de descendre d'un beau cheval pour retrouver au fond d'un hôtel une bonne famille opulente, ou de sauter à bas d'un carrosse de louage pour grimper deux ou trois étages. Avec tes gilets de satin, tu demandes, en rentrant du bal, ta chandelle à ton portier, et il regimbe quand il n'a pas eu ses étrennes. Dieu sait si tu les lui

donnes tous les ans ! Lancé dans un monde plus riche que toi, tu puises, chez tes amis, le dédain de toi-même ; tu portes ta barbe en pointe et tes cheveux sur les épaules, comme si tu n'avais pas seulement de quoi acheter un ruban pour te faire une queue. Tu écrivailles dans les gazettes ; tu es capable de te faire saint-simonien quand tu n'auras plus ni sou ni maille, et cela viendra, je t'en réponds. Va, va ! un écrivain public est plus estimable que toi. Je finirai par te couper les vivres, et tu mourras dans un grenier.

VALENTIN. — Mon bon oncle Van Buck, je vous respecte et je vous aime. Faites-moi la grâce de m'écouter. Vous avez payé une lettre de change à mon intention. Quand vous êtes venu, j'étais à la fenêtre et je vous ai vu arriver; vous méditiez un sermon juste aussi long qu'il y a d'ici chez vous. Épargnez, de grâce, vos paroles. Ce que vous pensez, je le sais ; ce que vous faites, je vous en remercie. Que j'aie des dettes et que je ne sois bon à rien, cela se peut ; qu'y voulez-vous faire ? Vous avez soixante mille livres de rente...

VAN BUCK. — Cinquante.

VALENTIN. — Soixante, mon oncle ; vous n'avez pas d'enfants, et vous êtes plein de bonté pour moi. Si j'en profite, où est le mal ? Avec soixante bonnes mille livres de rente.

VAN BUCK. — Cinquante, cinquante ; pas un denier de plus.

VALENTIN. — Soixante ; vous me l'avez dit vous-même.

VAN BUCK. — Jamais. Où as-tu pris cela ?

VALENTIN. — Mettons cinquante. Vous êtes jeune, gaillard encore, et bon vivant. Croyez-vous que cela me fâche, et que j'aie soif de votre bien ? Vous ne me faites pas tant d'injure ; et vous savez que les mauvaises têtes n'ont pas toujours les plus mauvais cœurs. Vous me querellez de ma robe de chambre : vous en avez porté bien d'autres. Ma barbe en pointe ne veut pas dire que je sois un saint-simonien : je respecte trop l'héritage. Vous vous plaignez de mes gilets : voulez-vous qu'on sorte en chemise ? Vous me dites que je suis pauvre et que mes amis ne le sont pas : tant mieux pour eux, ce n'est pas ma faute. Vous imaginez qu'ils me gâtent et que leur exemple me rend dédaigneux : je ne le suis que de ce qui m'ennuie, et puisque vous payez mes dettes, vous voyez bien que je n'emprunte pas. Vous me reprochez d'aller en fiacre : c'est que je n'ai pas de voiture. Je prends, dites-vous, en rentrant, ma chandelle chez mon portier : c'est pour ne pas monter sans lumière ; à quoi bon se casser le cou ? Vous voudriez me voir un état : faites-moi nommer premier ministre, et vous verrez comme je ferai mon chemin. Mais quand je serai surnuméraire

dans l'entresol d'un avoué, je vous demande ce que j'y apprendrai, sinon que tout est vanité. Vous dites que je joue à la bouillotte : c'est que j'y gagne quand j'ai brelan ; mais soyez sûr que je n'y perds pas plus tôt que je me repens de ma sottise. Ce serait, dites-vous, autre chose si je descendais d'un beau cheval pour entrer dans un bon hôtel : je le crois bien ! vous en parlez à votre aise. Vous ajoutez que vous êtes fier, quoique vous ayez vendu du guingan ; et plût à Dieu que j'en vendisse! ce serait la preuve que je pourrais en acheter. Pour ma noblesse, elle m'est aussi chère qu'elle peut vous l'être à vous-même; mais c'est pourquoi je ne m'attelle pas, ni plus que moi les chevaux de pur sang. Tenez! mon oncle, ou je me trompe, ou vous n'avez pas déjeuné. Vous êtes resté le cœur à jeun sur cette maudite lettre de change ; avalons-la de compagnie ; je vais demander le chocolat. (*Il sonne. On sert à déjeuner.*)

Van Buck. — Quel déjeuner! Le diable m'emporte ! tu vis comme un prince.

Valentin. — Eh, que voulez-vous! quand on meurt de faim, il faut bien tâcher de se distraire. (*Ils s'attablent.*)

Van Buck. — Je suis sûr que parce que je me mets là, tu te figures que je te pardonne.

Valentin. — Moi? Pas du tout. Ce qui me chagrine, lorsque vous êtes irrité, c'est qu'il vous échappe malgré vous des expressions d'arrière-boutique. Oui, sans le savoir, vous vous écartez de cette fleur de politesse, qui vous distingue particulièrement; mais quand ce n'est pas devant témoins, vous comprenez que je ne vais pas le dire.

Van Buck. — C'est bon, c'est bon; il ne m'échappe rien. Mais brisons là, et parlons d'autre chose. Tu devrais bien te marier.

Valentin. — Seigneur, mon Dieu ! qu'est-ce que vous dites ?

Van Buck. — Donne-moi à boire. Je dis que tu prends de l'âge et que tu devrais te marier.

Valentin. — Mais, mon oncle, qu'est-ce que je vous ai fait ?

Van Buck. — Tu m'as fait des lettres de change. Mais quand tu ne m'aurais rien fait, qu'a donc le mariage de si effroyable ? Voyons, parlons sérieusement. Tu serais, parbleu ! bien à plaindre, quand on te mettrait ce soir dans les bras une jolie fille bien élevée, avec cinquante mille écus sur la table pour t'égayer demain au réveil ! Voyez un peu le grand malheur, et comme il y a de quoi faire l'ombrageux ! Tu as des dettes, je te les payerai ; une fois marié, tu te rangeras. Mlle de Mantes a tout ce qu'il faut...

Valentin. — Mlle de Mantes! Vous plaisantez!

VAN BUCK. — Puisque son nom m'est échappé, je ne plaisante pas. C'est d'elle qu'il s'agit, et si tu veux...

VALENTIN. — Et si elle veut. C'est comme dit la chanson :

> Je sais bien qu'il ne tiendrait qu'à moi
> De l'épouser si elle voulait.

VAN BUCK. — Non ; c'est de toi que cela dépend. Tu es agréé, tu lui plais.

VALENTIN. — Je ne l'ai jamais vue de ma vie.

VAN BUCK. — Cela ne fait rien ; je te dis que tu lui plais.

VALENTIN. — En vérité ?

VAN BUCK. — Je t'en donne ma parole.

VALENTIN. — Eh bien donc ! elle me déplaît.

VAN BUCK. — Pourquoi ?

VALENTIN. — Par la même raison que je lui plais.

VAN BUCK. — Cela n'a pas le sens commun, de dire que les gens nous déplaisent, quand nous ne les connaissons pas.

VALENTIN. — Comme de dire qu'ils nous plaisent. Je vous en prie, ne parlons plus de cela.

VAN BUCK. — Mais, mon ami, en y réfléchissant (donne-moi à boire), il faut faire une fin.

VALENTIN. — Assurément, il faut mourir une fois dans sa vie.

VAN BUCK. — J'entends qu'il faut prendre un parti et se caser. Que deviendras-tu ? Je t'en avertis, un jour ou l'autre, je te laisserai là malgré moi. Je n'entends pas que tu me ruines, et si tu veux être mon héritier, encore faut-il que tu puisses m'attendre. Ton mariage me coûterait, c'est vrai, mais une fois pour toutes, et moins, en somme, que tes folies. Enfin j'aime mieux me débarrasser de toi ; pense à cela : veux-tu une jolie femme, tes dettes payées et vivre en repos ?

VALENTIN. — Puisque vous y tenez, mon oncle, et que vous parlez sérieusement, sérieusement je vais vous répondre : prenez du pâté et écoutez-moi.

VAN BUCK. — Voyons, quel est ton sentiment ?

VALENTIN. — Sans vouloir remonter bien haut, ni vous lasser par trop de préambules, je commencerai par l'antiquité. Est-il besoin de vous rappeler la manière dont fut traité un homme qui ne l'avait mérité en rien ; qui, toute sa vie, fut d'humeur douce, jusqu'à reprendre, même après sa faute, celle qui l'avait si outrageusement trompé ? Frère d'ailleurs d'un puissant monarque et couronné bien mal à propos...

VAN BUCK. — De qui, diantre ! me parles-tu ?

VALENTIN. — De Ménélas, mon oncle.

VAN BUCK. — Que le diable t'emporte et moi avec ! Je suis bien sot de t'écouter.

VALENTIN. — Pourquoi? Il me semble tout simple...

VAN BUCK. — Maudit gamin ! cervelle fêlée! il n'y a pas moyen de te faire dire un mot qui ait le sens commun. (*Il se lève.*) Allons ! finissons ! en voilà assez. Aujourd'hui la jeunesse ne respecte rien.

VALENTIN. — Mon oncle Van Buck, vous allez vous mettre en colère.

VAN BUCK. — Non, monsieur; mais, en vérité, c'est une chose inconcevable. Imagine-t-on qu'un homme de mon âge serve de jouet à un bambin? Me prends-tu pour ton camarade, et faudra-t-il te répéter...

VALENTIN. — Comment! mon oncle, est-il possible que vous n'ayez jamais lu Homère?

VAN BUCK, *se rasseyant.* — Eh bien! quand je l'aurais lu?

VALENTIN. — Vous me parlez de mariage ; il est tout simple que je vous cite le plus grand mari de l'antiquité.

VAN BUCK. — Je me soucie bien de tes proverbes. Veux-tu répondre sérieusement ?

VALENTIN. — Soit; trinquons à cœur ouvert; je ne serai compris de vous que si vous voulez bien ne pas m'interrompre. Je ne vous ai pas cité Ménélas pour faire parade de ma science, mais pour ne pas nommer beaucoup d'honnêtes gens. Faut-il m'expliquer sans réserve ?

VAN BUCK. — Oui, sur-le-champ, ou je m'en vais.

VALENTIN. — J'avais seize ans, et je sortais du collège, quand une belle dame de notre connaissance me distingua pour la première fois. A cet âge-là, peut-on savoir ce qui est innocent ou criminel? J'étais un soir chez ma maîtresse, au coin du feu, son mari en tiers. Le mari se lève et dit qu'il va sortir. A ce mot, un regard rapide échangé entre ma belle et moi me fait bondir le cœur de joie : nous allions être seuls! Je me retourne et vois le pauvre homme mettant ses gants. Ils étaient en daim, de couleur verdâtre, trop larges et décousus au pouce. Tandis qu'il y enfonçait ses mains, debout au milieu de la chambre, un imperceptible sourire passa sur le coin des lèvres de la femme et dessina comme une ombre légère les deux fossettes de ses joues. L'œil d'un amant voit seul de tels sourires, car on les sent plus qu'on ne les voit. Celui-ci m'alla jusqu'à l'âme, et je l'avalai comme un sorbet. Mais, par une bizarrerie étrange, le souvenir de ce moment de délices se lia invinciblement dans ma tête à celui de

deux grosses mains rouges se débattant dans des gants verdâtres ; et je ne sais ce que ces mains, dans leur opération confiante, avaient de triste et de piteux, mais je n'y ai jamais pensé depuis sans que le féminin sourire vînt me chatouiller le coin des lèvres, et j'ai juré que jamais femme au monde ne me ganterait de ces gants-là.

Van Buck. — C'est-à-dire qu'en franc libertin tu doutes de la vertu des femmes, et que tu as peur que les autres te rendent le mal que tu leur as fait.

Valentin. — Vous l'avez dit : j'ai peur du diable, et je ne veux pas être ganté.

Van Buck. — Bah ! c'est une idée de jeune homme.

Valentin. — Comme il vous plaira ; c'est la mienne ; dans une trentaine d'années, si j'y suis, ce sera une idée de vieillard, car je ne me marierai jamais.

Van Buck. — Prétends-tu que toutes les femmes soient fausses, et que tous les maris soient trompés?

Valentin. — Je ne prétends rien, et je n'en sais rien. Je prétends, quand je vais dans la rue, ne pas me jeter sous les roues des voitures ; quand je dîne, ne pas manger de merlan ; quand j'ai soif, ne pas boire dans un verre cassé, et, quand je vois une femme, ne pas l'épouser ; et encore je ne suis pas sûr de n'être ni écrasé, ni étranglé, ni brèche-dent, ni...

Van Buck. — Fi donc ! Mlle de Mantes est sage et bien élevée ; c'est une bonne petite fille.

Valentin. — A Dieu ne plaise que j'en dise du mal ! Elle est sans doute la meilleure du monde. Elle est bien élevée, dites-vous. Quelle éducation a-t-elle reçue ? La conduit-on au bal, au spectacle, aux courses de chevaux? Sort-elle seule en fiacre, le matin, à midi, pour revenir à six heures ? A-t-elle une femme de chambre adroite, un escalier dérobé ? A-t-elle vu la *Tour de Nesle*, et lit-elle les romans de M. de Balzac? La mène-t-on, après un bon dîner, les soirs d'été, quand le vent est au sud, voir lutter aux Champs-Élysées dix ou douze gaillards nus, aux épaules carrées ? A-t-elle pour maître un beau valseur, grave et frisé, au jarret prussien, qui lui serre les doigts quand elle a bu du punch ? Reçoit-elle des visites en tête-à-tête, l'après-midi, sur un sofa élastique, sous le demi-jour d'un rideau rose? A-t-elle à sa porte un verrou doré, qu'on pousse du petit doigt en tournant la tête, et sur lequel retombe mollement une tapisserie sourde et muette ? Met-elle son gant dans son verre lorsqu'on commence à passer le champagne ? Fait-elle semblant d'aller au bal de l'Opéra, pour s'éclipser un quart d'heure, courir chez Musard et revenir bâiller?

Lui a-t-on appris, quand Rubini chante, à ne montrer que le blanc de ses yeux, comme une colombe amoureuse ? Passe-t-elle l'été à la campagne chez une amie pleine d'expérience, qui en répond à sa famille, et qui, le soir, la laisse au piano pour se promener sous les charmilles en chuchotant avec un hussard ? Va-t-elle aux eaux ? A-t-elle des migraines ?

Van Buck. — Jour de Dieu ! qu'est-ce que tu dis là ?

Valentin. — C'est que, si elle ne sait rien de tout cela, on ne lui a pas appris grand'chose ; car, dès qu'elle sera femme, elle le saura, et alors, qui peut rien prévoir ?

Van Buck. — Tu as de singulières idées sur l'éducation des femmes. Voudrais-tu qu'on les suivît ?

Valentin. — Non ; mais je voudrais qu'une jeune fille fût une herbe dans un bois, et non une plante dans une caisse. Allons ! mon oncle, venez aux Tuileries, et ne parlons plus de tout cela.

Van Buck. — Tu refuses Mlle de Mantes ?

Valentin. — Pas plus qu'une autre, mais ni plus ni moins.

Van Buck. — Tu me feras damner ; tu es incorrigible. J'avais les plus belles espérances ; cette fille-là sera très riche un jour. Tu me ruineras et tu iras au diable ; voilà tout ce qui arrivera. — Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu veux ?

Valentin. — Vous donner votre canne et votre chapeau, pour prendre l'air si cela vous convient.

Van Buck. — Je me soucie bien de prendre l'air ! Je te déshérite si tu refuses de te marier.

Valentin. — Vous me déshéritez, mon oncle ?

Van Buck. — Oui, par le ciel ! j'en fais serment ! Je serai aussi obstiné que toi, et nous verrons qui des deux cédera.

Valentin. — Vous me déshéritez par écrit, ou seulement de vive voix ?

Van Buck. — Par écrit, insolent que tu es.

Valentin. — Et à qui laisserez-vous votre bien ? Vous fonderez donc un prix de vertu ou un concours de grammaire latine ?

Van Buck. — Plutôt que de me laisser ruiner par toi, je me ruinerai tout seul et à mon plaisir.

Valentin. — Il n'y a plus de loterie ni de jeu ; vous ne pourrez jamais tout boire.

Van Buck. — Je quitterai Paris ; je retournerai à Anvers ; je me marierai moi-même, s'il le faut, et je te ferai six cousins germains.

Valentin. — Et moi je m'en irai à Alger ; je me ferai trompette de dragons, j'épouserai une Éthiopienne, et je vous ferai vingt-

quatre petits-neveux noirs comme de l'encre et bêtes comme des pots.

Van Buck. — Jour de ma vie! si je prends ma canne...

Valentin. — Tout beau, mon oncle; prenez garde, en frappant, de casser votre bâton de vieillesse.

Van Buck, *l'embrassant.* — Ah! malheureux! tu abuses de moi.

Valentin. — Écoutez-moi : le mariage me répugne; mais pour vous, mon bon oncle, je me déciderai à tout. Quelque bizarre que puisse vous sembler ce que je vais vous proposer, promettez-moi d'y souscrire sans réserve, et, de mon côté, j'engage ma parole.

Van Buck. — De quoi s'agit-il? dépêche-toi.

Valentin. — Promettez-moi d'abord, je parlerai ensuite.

Van Buck. — Je ne le puis sans rien savoir.

Valentin. — Il le faut, mon oncle; c'est indispensable.

Van Buck. — Eh bien! soit, je te le promets.

Valentin. — Si vous voulez que j'épouse Mlle de Mantes, il n'y a pour cela qu'un moyen : c'est de me donner la certitude qu'elle ne me mettra jamais aux mains la paire de gants dont nous parlions.

Van Buck. — Et que veux-tu que j'en sache?

Valentin. — Il y a pour cela des probabilités qu'on peut calculer aisément. Convenez-vous que, si j'avais l'assurance qu'on peut la séduire en huit jours, j'aurais grand tort de l'épouser?

Van Buck. — Certainement. Quelle apparence...

Valentin. — Je ne vous demande pas un plus long délai. La baronne ne m'a jamais vu, non plus que sa fille; vous allez faire atteler, et vous irez leur faire visite. Vous leur direz qu'à votre grand regret votre neveu reste garçon : j'arriverai au château une heure après vous, et vous aurez soin de ne pas me reconnaître; voilà tout ce que je vous demande; le reste ne regarde que moi.

Van Buck. — Mais tu m'effrayes. Qu'est-ce que tu veux faire? A quel titre te présenter?

Valentin. — C'est mon affaire; ne me reconnaissez pas, voilà tout ce dont je vous charge. Je passerai huit jours au château; j'ai besoin d'air, et cela me fera du bien. Vous y resterez si vous voulez.

Van Buck. — Deviens-tu fou? et que prétends-tu faire? Séduire une jeune fille en huit jours? Faire le galant sous un nom supposé? La belle trouvaille! Il n'y a pas de conte de fées où ces niaiseries ne soient rebattues. Me prends-tu pour un oncle du Gymnase?

Valentin. — Il est deux heures, allez-vous-en chez vous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Au château.

LA BARONNE, CÉCILE, UN ABBÉ, UN MAITRE DE DANSE. — *La baronne, assise, cause avec l'abbé en faisant de la tapisserie. Cécile prend sa leçon de danse.*

LA BARONNE. — C'est une chose assez singulière que je ne trouve pas mon peloton bleu.

L'ABBÉ. — Vous le teniez il y a un quart d'heure; il aura roulé quelque part.

LE MAITRE DE DANSE. — Si mademoiselle veut encore faire la poule, nous nous reposerons après cela.

CÉCILE. — Je veux apprendre la valse à deux temps.

LE MAITRE DE DANSE. — Madame la baronne s'y oppose. Ayez la bonté de tourner la tête et de me faire des oppositions.

L'ABBÉ. — Que pensez-vous, madame, du dernier sermon? ne l'avez-vous pas entendu?

LA BARONNE. — C'est vert et rose, sur fond noir, pareil au petit meuble d'en haut.

L'ABBÉ. — Plaît-il?

LA BARONNE. — Ah! pardon, je n'y étais pas.

L'ABBÉ. — J'ai cru vous y apercevoir.

LA BARONNE. — Où donc?

L'ABBÉ. — A Saint-Roch, dimanche dernier.

LA BARONNE. — Mais oui, très bien. Tout le monde pleurait; le baron ne faisait que se moucher. Je m'en suis allée à la moitié, parce que ma voisine avait des odeurs, et que je suis en ce moment-ci entre les bras des homéopathes.

LE MAITRE DE DANSE. — Mademoiselle, j'ai beau vous le dire, vous ne faites pas d'oppositions. Détournez donc légèrement la tête, et arrondissez-moi les bras.

CÉCILE. — Mais, monsieur, quand on ne veut pas tomber, il faut bien regarder devant soi.

LE MAITRE DE DANSE. — Fi donc! c'est une chose horrible. Tenez, voyez; y a-t-il rien de plus simple? Regardez-moi; est-ce que je tombe? Vous allez à droite, vous regardez à gauche; vous allez à gauche, vous regardez à droite; il n'y a rien de plus naturel.

LA BARONNE. — C'est une chose inconcevable que je ne trouve plus mon peloton bleu.

CÉCILE. — Maman, pourquoi ne voulez-vous donc pas que j'apprenne la valse à deux temps?

La baronne. — Parce que c'est indécent. — Avez-vous lu *Jocelyn?*

L'abbé. — Oui, madame; il y a de beaux vers; mais le fond, je vous l'avouerai...

La baronne. — Le fond est noir; tout le petit meuble l'est; vous verrez cela sur du palissandre.

Cécile. — Mais, maman, miss Clary valse bien, et mesdemoiselles de Raimbaut aussi.

La baronne. — Miss Clary est Anglaise, mademoiselle. Je suis sûre, l'abbé, que vous êtes assis dessus.

L'abbé. — Moi, madame, sur miss Clary?

La baronne. — Eh! c'est mon peloton, le voilà. Non, c'est du rouge, où est-il passé?

L'abbé. — Je trouve la scène de l'évêque fort belle; il y a certainement du génie, beaucoup de talent et de la facilité.

Cécile. — Mais, maman, de ce qu'on est Anglaise, pourquoi est-ce décent de valser?

La baronne. — Il y a aussi un roman que j'ai lu, qu'on m'a envoyé de chez Mongie. Je ne sais plus le nom, ni de qui c'était. L'avez-vous lu? C'est assez bien écrit.

L'abbé. — Oui, madame. Il semble qu'on ouvre la grille. Attendez-vous quelque visite?

La baronne. — Ah! c'est vrai; Cécile, écoutez.

Le maitre de danse. — Madame la baronne veut vous parler, mademoiselle.

L'abbé. — Je ne vois pas entrer de voiture; ce sont des chevaux qui vont sortir.

Cécile, *s'approchant.* — Vous m'avez appelée, maman?

La baronne. — Non. Ah! oui. Il va venir quelqu'un; baissez-vous donc que je vous parle à l'oreille. — C'est un parti. Êtes-vous coiffée?

Cécile. — Un parti?

La baronne. — Oui, très convenable. — Vingt-cinq à trente ans, ou plus jeune; — non, je n'en sais rien; très bien; allez danser.

Cécile. — Mais, maman, je voulais vous dire...

La baronne. — C'est incroyable où est allé ce peloton. Je n'en ai qu'un de bleu, et il faut qu'il s'envole. (*Entre Van Buck.*)

Van Buck. — Madame la baronne, je vous souhaite le bonjour. Mon neveu n'a pu venir avec moi; il m'a chargé de vous présenter ses regrets et d'excuser son manque de parole.

La baronne. — Ah bah! vraiment il ne vient pas? Voilà ma fille qui prend sa leçon; permettez-vous qu'elle continue? Je l'ai fait descendre, parce que c'est trop petit chez elle.

VAN BUCK. — J'espère bien ne déranger personne. Si mon écervelé de neveu...

LA BARONNE. — Vous ne voulez pas boire quelque chose? Asseyez-vous donc. Comment allez-vous?

VAN BUCK. — Mon neveu, madame, est bien fâché...

LA BARONNE. — Écoutez donc que je vous dise. L'abbé, vous nous restez, pas vrai? Eh bien! Cécile, qu'est-ce qui t'arrive?

LE MAITRE DE DANSE. — Mademoiselle est lasse, madame.

LA BARONNE. — Chansons! si elle était au bal, et qu'il fût quatre heures du matin, elle ne serait pas lasse, c'est clair comme le jour. — Dites-moi donc, vous (*bas à Van Buck*), est-ce que c'est manqué?

VAN BUCK. — J'en ai peur; et s'il faut tout dire...

LA BARONNE. — Ah bah! il refuse! Eh bien! c'est joli!

VAN BUCK. — Mon Dieu, madame, n'allez pas croire qu'il y ait là de ma faute en rien. Je vous jure bien par l'âme de mon père...

LA BARONNE. — Enfin, il refuse, pas vrai? C'est manqué?

VAN BUCK. — Mais, madame, si je pouvais sans mentir... (*On entend un grand tumulte au dehors.*)

LA BARONNE. — Qu'est-ce que c'est? regardez donc, l'abbé.

L'ABBÉ. — Madame, c'est une voiture versée devant la porte du château. On apporte ici un jeune homme qui semble privé de sentiment.

LA BARONNE. — Ah! mon Dieu! un mort qui m'arrive! Qu'on arrange vite la chambre verte. Venez, Van Buck, donnez-moi le bras. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une allée sous une charmille.

Entrent VAN BUCK *et* VALENTIN, *qui a le bras en écharpe.*

VAN BUCK. — Est-il possible, malheureux garçon, que tu te sois réellement démis le bras?

VALENTIN. — Il n'y a rien de plus possible; c'est même probable, et, qui pis est, assez douloureusement réel.

VAN BUCK. — Je ne sais lequel, dans cette affaire, est le plus à blâmer de nous deux. Vit-on jamais pareille extravagance!

VALENTIN. — Il fallait bien trouver un prétexte pour m'introduire convenablement. Quelle raison voulez-vous qu'on ait de se

présenter ainsi incognito à une famille respectable? J'avais donné un louis à mon postillon en lui demandant sa parole de me verser devant le château. C'est un honnête homme, il n'y a rien à lui dire, et son argent est parfaitement gagné : il a mis sa roue dans le fossé avec une constance héroïque. Je me suis démis le bras, c'est ma faute, mais j'ai versé, et je ne me plains pas. Au contraire, j'en suis bien aise ; cela donne aux choses un air de vérité qui intéresse en ma faveur.

Van Buck. — Que vas-tu faire? et quel est ton dessein?

Valentin. — Je ne viens pas du tout ici pour épouser mademoiselle de Mantes, mais uniquement pour vous prouver que j'aurais tort de l'épouser. Mon plan est fait, ma batterie pointée, et jusqu'ici tout va à merveille. Vous avez tenu votre promesse comme Régulus ou Hernani. Vous ne m'avez pas appelé mon neveu, c'est le principal et le plus difficile ; me voilà reçu, hébergé, couché dans une belle chambre verte, de la fleur d'orange sur ma table, et des rideaux blancs à mon lit. C'est une justice à rendre à votre baronne, elle m'a aussi bien recueilli que mon postillon m'a versé. Maintenant il s'agit de savoir si tout le reste ira à l'avenant. Je compte d'abord faire ma déclaration, secondement écrire un billet...

Van Buck. — C'est inutile, je ne souffrirai pas que cette mauvaise plaisanterie s'achève.

Valentin. — Vous dédire ! Comme vous voudrez ; je me dédis aussi sur-le-champ.

Van Buck. — Mais, mon neveu...

Valentin. — Dites un mot, je reprends la poste et retourne à Paris ; plus de parole, plus de mariage ; vous me déshériterez si vous voulez.

Van Buck. — C'est un guêpier incompréhensible, et il est inouï que je sois fourré là. Mais enfin voyons, explique-toi !

Valentin. — Songez, mon oncle, à notre traité. Vous m'avez dit et accordé que, s'il était prouvé que ma future devait me ganter de certains gants, je serais un fou d'en faire ma femme. Par conséquent, l'épreuve étant admise, vous trouverez bon, juste et convenable qu'elle soit aussi complète que possible. Ce que je dirai sera bien dit, ce que j'essayerai, bien essayé, et ce que je pourrai faire, bien fait : vous ne me chercherez pas chicane, et j'ai carte blanche en tout cas.

Van Buck. — Mais, monsieur, il y a pourtant de certaines bornes, de certaines choses... — Je vous prie de remarquer que, si vous allez vous prévaloir... — Miséricorde ! comme tu y vas !

Valentin. — Si notre future est telle que vous la croyez et que

vous me l'avez représentée, il n'y a pas le moindre danger, et elle ne peut que s'en trouver plus digne. Figurez-vous que je suis le premier venu ; je suis amoureux de Mlle de Mantes, vertueuse épouse de Valentin Van Buck ; songez comme la jeunesse du jour est entreprenante et hardie ! que ne fait-on pas, d'ailleurs, quand on aime? Quelles escalades, quelles lettres de quatre pages, quels torrents de larmes, quels cornets de dragées ! Devant quoi recule un amant? De quoi peut-on lui demander compte? Quel mal fait-il, et de quoi s'offenser : il aime, ô mon oncle Van Buck ! rappelez-vous le temps où vous aimiez.

Van Buck. — De tout temps j'ai été décent, et j'espère que vous le serez, sinon je dis tout à la baronne.

Valentin. — Je ne compte rien faire qui puisse choquer personne. Je compte d'abord faire ma déclaration ; secondement, écrire plusieurs billets; troisièmement, gagner la fille de chambre ; quatrièmement, rôder dans les petits coins; cinquièmement, prendre l'empreinte des serrures avec de la cire à cacheter ; sixièmement, faire une échelle de cordes et couper les vitres avec ma bague ; septièmement, me mettre à genoux par terre en récitant la *Nouvelle Héloïse;* et huitièmement, si je ne réussis pas, m'aller noyer dans la pièce d'eau. Mais je vous jure d'être décent, et de ne pas dire un seul gros mot, ni rien qui blesse les convenances.

Van Buck. — Tu es un roué et un impudent ; je ne souffrirai rien de pareil.

Valentin. — Mais pensez donc que tout ce que je vous dis là, dans quatre ans d'ici un autre le fera, si j'épouse Mlle de Mantes ; et comment voulez-vous que je sache de quelle résistance elle est capable, si je ne l'ai d'abord essayé moi-même? Un autre tentera bien plus encore et aura devant lui un bien autre délai ; en ne demandant que huit jours, j'ai fait un acte de grande humilité.

Van Buck. — C'est un piège que tu m'as tendu ; jamais je n'ai prévu cela.

Valentin. — Et que pensiez-vous donc prévoir quand vous avez accepté la gageure.

Van Buck. — Mais, mon ami, je pensais, je croyais, — je croyais que tu allais faire ta cour... mais poliment... à cette jeune personne, comme, par exemple, de lui... de lui dire... Ou si par hasard... et encore je n'en sais rien... Mais que diable ! tu es effrayant.

Valentin. — Tenez ! voilà la blanche Cécile qui nous arrive à petits pas. Entendez-vous craquer le bois sec? La mère tapisse avec son abbé. Vite, fourrez-vous dans la charmille. Vous serez

témoin de la première escarmouche, et vous m'en direz votre avis.

Van Buck. — Tu l'épouseras si elle te reçoit mal? (*Il se cache dans la charmille.*)

Valentin. — Laissez-moi faire, et ne bougez pas. Je suis ravi de vous avoir pour spectateur, et l'ennemi détourne l'allée. Puisque vous m'avez appelé fou, je veux vous montrer qu'en fait d'extravagances, les plus fortes sont les meilleures. Vous allez voir, avec un peu d'adresse, ce que rapportent les blessures honorables reçues pour plaire à la beauté. Considérez cette démarche pensive, et faites-moi la grâce de me dire si ce bras estropié ne me sied pas. Eh ! que voulez-vous ! c'est qu'on est pâle ; il n'y a au monde que cela :

Un jeune malade à pas lents...

Surtout pas de bruit ; voici l'instant critique ; respectez la foi des serments. Je vais m'asseoir au pied d'un arbre, comme un pasteur des temps passés. (*Entre Cécile, un livre à la main.*)

Valentin. — Déjà levée, mademoiselle, et seule à cette heure dans le bois?

Cécile. — C'est vous, monsieur? je ne vous reconnaissais pas. Comment se porte votre foulure?

Valentin, *à part.* — Foulure ! voilà un vilain mot. (*Haut.*) C'est trop de grâce que vous me faites, et il y a de certaines blessures qu'on ne sent jamais qu'à demi.

Cécile. — Vous a-t-on servi à déjeuner?

Valentin. — Vous êtes trop bonne ; de toutes les vertus de votre sexe l'hospitalité est la moins connue, et on ne la trouve nulle part aussi douce, aussi précieuse que chez vous ; et si l'intérêt qu'on m'y témoigne...

Cécile. — Je vais dire qu'on vous monte un bouillon. (*Elle sort.*)

Van Buck, *rentrant.* — Tu l'épouseras! tu l'épouseras! Avoue qu'elle a été parfaite. Quelle naïveté! quelle pudeur divine! On ne peut pas faire un meilleur choix.

Valentin. — Un moment, mon oncle, un moment ; vous allez bien vite en besogne.

Van Buck. — Pourquoi pas? il n'en faut pas plus ; tu vois clairement à qui tu as affaire, et ce sera toujours de même. Que tu seras heureux avec cette femme-là! Allons tout dire à la baronne ; je me charge de l'apaiser.

Valentin. — Bouillon! Comment une jeune fille peut-elle prononcer ce mot-là? Elle me déplaît ; elle est laide et sotte. Adieu, mon oncle, je retourne à Paris.

VAN BUCK. — Plaisantez-vous ? où est votre parole? Est-ce ainsi qu'on se joue de moi? Que signifient ces yeux baissés, et cette contenance défaite? Est-ce à dire que vous me prenez pour un libertin de votre espèce, et que vous vous servez de ma folle complaisance comme d'un manteau pour vos méchants desseins? N'est-ce donc vraiment qu'une séduction que vous venez tenter ici sous le masque de cette épreuve? Jour de Dieu! si je le croyais!...

VALENTIN. — Elle me déplaît, ce n'est pas ma faute, et je n'en ai pas répondu.

VAN BUCK. — En quoi peut-elle vous déplaire? Elle est jolie, ou je ne m'y connais pas. Elle a les yeux longs et bien fendus, des cheveux superbes, une taille passable. Elle est parfaitement bien élevée; elle sait l'anglais et l'italien; elle aura trente mille livres de rente, et, en attendant, une très belle dot. Quel reproche pouvez-vous lui faire, et pour quelle raison n'en voulez-vous pas?

VALENTIN. — Il n'y a jamais de raison à donner pourquoi les gens plaisent ou déplaisent. Il est certain qu'elle me déplaît, elle, sa foulure et son bouillon.

VAN BUCK. — C'est votre amour-propre qui souffre. Si je n'avais pas été là, vous seriez venu me faire cent contes sur votre premier entretien et vous targuer de belles espérances. Vous vous étiez imaginé faire sa conquête en un clin d'œil, et c'est là que le bât vous blesse. Elle vous plaisait hier au soir, quand vous ne l'aviez encore qu'entrevue, et qu'elle s'empressait avec sa mère à vous soigner de votre sot accident. Maintenant vous la trouvez laide, parce qu'elle fait à peine attention à vous. Je vous connais mieux que vous ne pensez, et je ne céderai pas si vite. Je vous défends de vous en aller.

VALENTIN. — Comme vous voudrez. Je ne veux pas d'elle; je vous répète que je la trouve laide; elle a un air niais qui est révoltant. Ses yeux sont grands, c'est vrai, mais ils ne veulent rien dire; ses cheveux sont beaux, mais elle a le front plat; quant à la taille, c'est peut-être ce qu'elle a de mieux, quoique vous ne la trouviez que passable. Je la félicite de savoir l'italien, elle y a peut-être plus d'esprit qu'en français; pour ce qui est de sa dot, qu'elle la garde, je n'en veux pas plus que de son bouillon.

VAN BUCK. — A-t-on idée d'une pareille tête, et peut-on s'attendre à rien de semblable? Va, va! ce que je disais hier n'est que la pure vérité. Tu n'es capable que de rêver de balivernes, et je ne veux plus m'occuper de toi. Épouse une blanchisseuse si tu veux. Puisque tu refuses ta fortune, lorsque tu l'as entre les

mains, que le hasard décide du reste; cherche-le au fond de tes cornets. Dieu m'est témoin que ma patience a été telle depuis trois ans que nul autre peut-être à ma place...

VALENTIN. — Est-ce que je me trompe ? Regardez donc, mon oncle, il me semble qu'elle revient par ici. Oui, je l'aperçois entre les arbres; elle va repasser dans le taillis.

VAN BUCK. — Où donc? quoi? qu'est-ce que tu dis?

VALENTIN. — Ne voyez-vous pas une robe blanche derrière ces touffes de lilas? Je ne me trompe pas, c'est bien elle. Vite, mon oncle, entrez dans la charmille, qu'on ne nous surprenne pas ensemble.

VAN BUCK. — A quoi bon, puisqu'elle te déplaît?

VALENTIN. — Il n'importe, je veux l'aborder, pour que vous ne puissiez pas dire que je l'ai jugée trop légèrement.

VAN BUCK. — Tu l'épouseras si elle persévère? (*Il se cache de nouveau.*)

VALENTIN. — Chut! pas de bruit; la voici qui arrive.

CÉCILE, *entrant.* — Monsieur, ma mère m'a chargée de vous demander si vous comptiez partir aujourd'hui?

VALENTIN. — Oui, mademoiselle, c'est mon intention, et j'ai demandé des chevaux.

CÉCILE. — C'est qu'on fait un whist au salon, et que ma mère vous serait bien obligée si vous vouliez faire le quatrième.

VALENTIN. — J'en suis fâché, mais je ne sais pas jouer.

CÉCILE. — Et si vous vouliez rester à dîner, nous avons un faisan truffé.

VALENTIN. — Je vous remercie ; je n'en mange pas.

CÉCILE. — Après dîner, il nous vient du monde, et nous danserons la mazourke.

VALENTIN. — Excusez-moi, je ne danse jamais.

CÉCILE. — C'est bien dommage. Adieu, monsieur. (*Elle sort.*)

VAN BUCK, *rentrant.* — Ah ça! voyons, l'épouseras-tu? Qu'est-ce que tout cela signifie? Tu dis que tu as demandé des chevaux : est-ce que c'est vrai? ou si tu te moques de moi?

VALENTIN. — Vous aviez raison, elle est agréable; je la trouve mieux que la première fois ; elle a un petit signe au coin de la bouche que je n'avais pas remarqué.

VAN BUCK. — Où vas-tu? Qu'est-ce qui t'arrive? Veux-tu me répondre sérieusement?

VALENTIN. — Je ne vais nulle part, je me promène avec vous. Est-ce que vous la trouvez mal faite?

VAN BUCK. — Moi! Dieu m'en garde! je la trouve complète en tout.

Valentin. — Il me semble qu'il est bien matin pour jouer au whist; y jouez-vous, mon oncle? Vous devriez rentrer au château.

Van Buck. — Certainement, je devrais y rentrer; j'attends que vous daigniez me répondre. Restez-vous ici, oui ou non?

Valentin. — Si je reste, c'est pour notre gageure, je n'en voudrais pas avoir le démenti; mais ne comptez sur rien jusqu'à tantôt; mon bras malade me met au supplice.

Van Buck. — Rentrons; tu te reposeras.

Valentin. — Oui, j'ai envie de prendre ce bouillon qui est là-haut; il faut que j'écrive; je vous reverrai à dîner.

Van Buck.— Écrire! j'espère que ce n'est pas à elle que tu écriras.

Valentin. — Si je lui écris, c'est pour notre gageure. Vous savez que c'est convenu.

Van Buck. — Je m'y oppose formellement, à moins que tu ne me montres ta lettre.

Valentin. — Tant que vous voudrez. Je vous dis et je vous répète qu'elle me plaît médiocrement.

Van Buck. — Quelle nécessité de lui écrire? Pourquoi ne lui as-tu pas fait tout à l'heure ta déclaration de vive voix, comme tu te l'étais promis?

Valentin. — Pourquoi?

Van Buck. — Sans doute; qu'est-ce qui t'en empêchait? Tu avais le plus beau courage du monde.

Valentin. — C'est que mon bras me faisait souffrir. Tenez! la voilà qui repasse une troisième fois; la voyez-vous là-bas dans l'allée?

Van Buck. — Elle tourne autour de la plate-bande, et la charmille est circulaire. Il n'y a rien là que de très convenable.

Valentin. — Ah! coquette fille! c'est autour du feu qu'elle tourne, comme un papillon ébloui. Je veux jeter cette pièce à pile ou face pour savoir si je l'aimerai.

Van Buck. — Tâche donc qu'elle t'aime auparavant; le reste est le moins difficile.

Valentin. — Soit. Regardons-la bien tous les deux. Elle va passer entre ces deux touffes d'arbres. Si elle tourne la tête de notre côté, je l'aime; sinon, je m'en vais à Paris.

Van Buck. — Gageons qu'elle ne se retourne pas.

Valentin. — Oh, que si! Ne la perdons pas de vue.

Van Buck. — Tu as raison. — Non, pas encore : elle paraît lire attentivement.

Valentin. — Je suis sûr qu'elle va se retourner.

Van Buck.— Non, elle avance: la touffe d'arbres approche. Je suis convaincu qu'elle n'en fera rien.



VALENTIN. — ...REGARDE COMME CETTE NUIT EST PURE!
[Acte III, scène IV, page 175.]

COMPOSITION DE PIERRE BRISSAUD

Valentin. — Elle doit pourtant nous voir, rien ne nous cache; je vous dis qu'elle se retournera.

Van Buck. — Elle a passé. Tu as perdu.

Valentin. — Je vais lui écrire, ou que le ciel m'écrase! Il faut que je sache à quoi m'en tenir. C'est incroyable qu'une petite fille traite les gens aussi légèrement. Pure hypocrisie! pur manège! Je vais lui dépêcher un billet en règle; je lui dirai que je meurs d'amour pour elle, que je me suis cassé le bras pour la voir, que si elle me repousse, je me brûle la cervelle, et que si elle veut de moi, je l'enlève demain matin. Venez, rentrons, je veux écrire devant vous.

Van Buck. — Tout beau, mon neveu! quelle mouche vous pique? Vous nous ferez quelque mauvais tour ici.

Valentin. — Croyez-vous donc que deux mots en l'air puissent signifier quelque chose? Que lui ai-je dit que d'indifférent, et que m'a-t-elle dit elle-même? Il est tout simple qu'elle ne se retourne pas. Elle ne sait rien, et je n'ai rien su lui dire. Je ne suis qu'un sot, si vous voulez; il est possible que je me pique d'orgueil et que mon amour-propre soit en jeu. Belle ou laide, peu m'importe, je veux voir clair dans son âme. Il y a là-dessous quelque ruse, quelque parti pris que nous ignorons; laissez-moi faire, tout s'éclaircira.

Van Buck. — Le diable m'emporte! tu parles en amoureux. Est-ce que tu le serais, par hasard?

Valentin. — Non; je vous ai dit qu'elle me déplaît. Faut-il vous rebattre cent fois la même chose? Dépêchons-nous, rentrons au château.

Van Buck. — Je vous ai dit que je ne veux pas de lettre, et surtout de celle dont vous parlez.

Valentin. — Venez toujours, nous nous déciderons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Un salon.

LA BARONNE *et* L'ABBÉ, *devant une table de jeu préparée.*

La baronne. — Vous direz ce que vous voudrez, c'est désolant de jouer avec un mort. Je déteste la campagne à cause de cela.

L'abbé. — Mais où est donc M. Van Buck? est-ce qu'il n'est pas encore descendu?

La baronne. — Je l'ai vu tout à l'heure dans le parc avec ce

monsieur de la chaise, qui, par parenthèse, n'est guère poli de ne pas vouloir nous rester à dîner.

L'ABBÉ. — S'il a des affaires pressées...

LA BARONNE. — Bah! des affaires, tout le monde en a. La belle excuse! Si on ne pensait qu'aux affaires, on ne serait jamais à rien. Tenez! l'abbé, jouons au piquet! je me sens d'une humeur massacrante.

L'ABBÉ, *mêlant les cartes.* — Il est certain que les jeunes gens du jour ne se piquent pas d'être polis.

LA BARONNE. — Polis! je crois bien. Est-ce qu'ils s'en doutent? et qu'est-ce que c'est que d'être poli? Mon cocher est poli. De mon temps, l'abbé, on était galant.

L'ABBÉ. — C'était le bon, madame la baronne, et plût au ciel que j'y fusse né!

LA BARONNE. — J'aurais voulu voir que mon frère, qui était à monsieur, tombât de carrosse à la porte d'un château, et qu'on l'y eût gardé à coucher. Il aurait plutôt perdu sa fortune que de refuser de faire un quatrième. Tenez! ne parlons plus de ces choses-là. C'est à vous de prendre; vous n'en laissez pas?

L'ABBÉ. — Je n'ai pas un as; voilà M. Van Buck. (*Entre Van Buck.*)

LA BARONNE. — Continuons; c'est à vous de parler.

VAN BUCK, *bas à la baronne.* — Madame, j'ai deux mots à vous dire qui sont de la dernière importance.

LA BARONNE. — Eh bien! après le marqué.

L'ABBÉ. — Cinq cartes, valant quarante-cinq.

LA BARONNE. — Cela ne vaut pas. (*A Van Buck.*) Qu'est-ce donc?

VAN BUCK. — Je vous supplie de m'accorder un moment; je ne puis parler devant un tiers, et ce que j'ai à vous dire ne souffre aucun retard.

LA BARONNE, *se levant.* — Vous me faites peur; de quoi s'agit-il?

VAN BUCK. — Madame, c'est une grave affaire, et vous allez peut-être vous fâcher contre moi. La nécessité me force de manquer à une promesse que mon imprudence m'a fait accorder. Le jeune homme à qui vous avez donné l'hospitalité cette nuit est mon neveu.

LA BARONNE. — Ah bah! quelle idée!

VAN BUCK. — Il désirait approcher de vous sans être connu; je n'ai pas cru mal faire en me prêtant à une fantaisie qui en pareil cas n'est pas nouvelle.

LA BARONNE. — Ah! mon Dieu! j'en ai vu bien d'autres!

VAN BUCK. — Mais je dois vous avertir qu'à l'heure qu'il est, il vient d'écrire à M[lle] de Mantes, et dans les termes les moins

retenus. Ni mes menaces ni mes prières n'ont pu le dissuader de sa folie; et un de vos gens, je le dis à regret, s'est chargé de remettre le billet à son adresse. Il s'agit d'une déclaration d'amour, et je dois ajouter, des plus extravagantes.

La baronne. — Vraiment? eh bien? ce n'est pas si mal. Il a de la tête, votre petit bonhomme.

Van Buck. — Jour de Dieu! je vous en réponds! ce n'est pas d'hier que j'en sais quelque chose. Enfin, madame, c'est à vous d'aviser aux moyens de détourner les suites de cette affaire. Vous êtes chez vous; et quant à moi, je vous avouerai que je suffoque et que les jambes vont me manquer. Ouf! (*Il tombe dans une chaise.*)

La baronne. — Ah ciel! qu'est-ce que vous avez donc? Vous êtes pâle comme un linge! Vite! racontez-moi tout ce qui s'est passé, et faites-moi confidence entière.

Van Buck. — Je vous ai tout dit: je n'ai rien à ajouter.

La baronne. — Ah bah! ce n'est que ça? Soyez donc sans crainte: si votre neveu a écrit à Cécile, la petite me montrera le billet.

Van Buck. — En êtes-vous sûre, baronne? Cela est dangereux.

La baronne. — Belle question! Où en serions-nous si une fille ne montrait pas à sa mère une lettre qu'on lui écrit?

Van Buck. — Hum! je n'en mettrais pas ma main au feu.

La baronne. — Qu'est-ce à dire, monsieur Van Buck? Savez-vous à qui vous parlez? Dans quel monde avez-vous vécu pour élever un pareil doute? Je ne sais pas trop comme on fait aujourd'hui, ni de quel train va votre bourgeoisie; mais, vertu de ma vie! en voilà assez; j'aperçois justement ma fille, et vous verrez qu'elle m'apporte sa lettre. Venez, l'abbé, continuons. (*Elle se remet au jeu. — Entre Cécile, qui va à la fenêtre, prend son ouvrage et s'assoit à l'écart.*)

L'abbé. — Quarante-cinq ne valent pas?

La baronne. — Non, vous n'avez rien; quatorze d'as, six et quinze, c'est quatre-vingt-quinze. A vous de jouer.

L'abbé. — Trèfle. Je crois que je suis capot.

Van Buck, *bas à la baronne.* — Je ne vois pas que Mlle Cécile vous fasse encore de confidence...

La baronne, *bas à Van Buck.* — Vous ne savez ce que vous dites; c'est l'abbé qui la gêne; je suis sûre d'elle comme de moi. Je fais repic seulement. Cent, et dix-sept de reste. A vous à faire.

Un domestique, *entrant.* — Monsieur l'abbé, on vous demande, c'est le sacristain et le bedeau du village.

L'abbé. — Qu'est-ce qu'ils me veulent? je suis occupé.

La baronne. — Donnez vos cartes à Van Buck; il jouera ce coup-ci pour vous. (*L'abbé sort. Van Buck prend sa place.*)

La baronne. — C'est vous qui faites, et j'ai coupé. Vous êtes marqué, selon toute apparence. Qu'est-ce que vous avez donc dans les doigts?

Van Buck, *bas.* — Je vous confesse que je ne suis pas tranquille : votre fille ne dit mot, et je ne vois pas mon neveu.

La baronne. — Je vous dis que j'en réponds; c'est vous qui la gênez; je la vois d'ici qui me fait des signes.

Van Buck. — Vous croyez? moi, je ne vois rien.

La baronne. — Cécile, venez donc un peu ici; vous vous mettez à une lieue. (*Cécile approche son fauteuil.*) Est-ce que vous n'avez rien à me dire, ma chère?

Cécile. — Moi! non, maman.

La baronne. — Ah bah! Je n'ai que quatre cartes, Van Buck; le point est à vous. J'ai trois valets.

Van Buck. — Voulez-vous que je vous laisse seules?

La baronne. — Non; restez donc, ça ne fait rien. Cécile, tu peux parler devant monsieur.

Cécile. — Moi, maman? je n'ai rien de secret à dire.

La baronne. — Vous n'avez pas à me parler?

Cécile. — Non, maman.

La baronne. — C'est inconcevable; qu'est-ce que vous venez donc me conter, Van Buck?

Van Buck. — Madame, j'ai dit la vérité.

La baronne. — Ça ne se peut pas : Cécile n'a rien à me dire : il est clair qu'elle n'a rien reçu.

Van Buck, *se levant.* — Eh, morbleu! je l'ai vu de mes yeux.

La baronne, *se levant aussi.* — Ma fille, qu'est-ce que cela signifie? levez-vous droite, et regardez-moi. Qu'est-ce que vous avez dans vos poches?

Cécile, *pleurant.* — Mais, maman, ce n'est pas ma faute; c'est ce monsieur qui m'a écrit.

La baronne. — Voyons cela. (*Cécile donne la lettre.*) Je suis curieuse de lire son style, à ce monsieur, comme vous l'appelez. (*Elle lit.*) « Mademoiselle, je meurs d'amour pour vous. Je vous ai vue l'hiver passé, et, vous sachant à la campagne, j'ai résolu de vous revoir ou de mourir. J'ai donné un louis à mon postillon... » — Ne voudrait-il pas qu'on le lui rendît? Nous avons bien affaire de le savoir! — « à mon postillon, pour me verser devant votre porte. Je vous ai rencontrée deux fois ce matin, et je n'ai rien pu vous dire, tant votre présence m'a troublé! Cependant la crainte de vous perdre, et l'obligation de quitter le château... » — J'aime beaucoup ça! Qui est-ce qui le priait de partir? C'est lui qui refuse de rester à dîner. — « me déterminent à vous demander de

m'accorder un rendez-vous. Je sais que je n'ai aucun titre à votre confiance... » — La belle remarque, et faite à propos! — « mais l'amour peut tout excuser; ce soir, à neuf heures, pendant le bal, je serai caché dans le bois; tout le monde ici me croira parti, car je sortirai du château en voiture avant dîner, mais seulement pour faire quatre pas et descendre. » — Quatre pas! quatre pas! l'avenue est longue; ne dirait-on pas qu'il n'y a qu'à enjamber? — « ... et descendre. Si dans la soirée vous pouvez vous échapper, je vous attends; sinon je me brûle la cervelle. » — Bien. — « ... la cervelle. Je ne crois pas que votre mère... » — Ah! que votre mère? voyons un peu cela. — « fasse grande attention à vous. Elle a une tête de gir... » — Monsieur Van Buck, qu'est-ce que cela signifie?

Van Buck. — Je n'ai pas entendu, madame.

La baronne. — Lisez vous-même, et faites-moi le plaisir de dire à votre neveu qu'il sorte de ma maison tout à l'heure, et qu'il n'y mette jamais les pieds.

Van Buck. — Il y a *girouette*, c'est positif; je ne m'en étais pas aperçu. Il m'avait cependant lu sa lettre avant que de la cacheter.

La baronne. — Il vous avait lu cette lettre, et vous l'avez laissé la donner à mes gens! Allez! vous êtes un vieux sot, et je ne vous reverrai de ma vie. (*Elle sort. On entend le bruit d'une voiture.*)

Van Buck. — Qu'est-ce que c'est? mon neveu qui part sans moi? Eh! comment veut-il que je m'en aille? j'ai renvoyé mes chevaux. Il faut que je coure après lui. (*Il sort en courant.*)

Cécile, *seule.* — C'est singulier; pourquoi m'écrit-il, quand tout le monde veut bien qu'il m'épouse?

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Un chemin.

Entrent VAN BUCK *et* VALENTIN, *qui frappe à une auberge.*

Valentin. — Holà! hé! y a-t-il quelqu'un capable de me faire une commission?

Un garçon, *sortant.* — Oui, monsieur, si ce n'est pas trop loin; car vous voyez qu'il pleut à verse.

Van Buck. — Je m'y oppose de toute mon autorité et au nom des lois du royaume.

Valentin. — Connaissez-vous le château de Mantes, ici près?

Le garçon. — Que oui, monsieur! nous y allons tous les jours. C'est à main gauche; on le voit d'ici.

Van Buck. — Mon ami, je vous défends d'y aller, si vous avez quelque notion du bien et du mal.

Valentin. — Il y a deux louis à gagner pour vous. Voilà une lettre pour Mlle de Mantes, que vous remettrez à sa femme de chambre, et non à d'autres, et en secret. Dépêchez-vous et revenez.

Le garçon. — Oh! monsieur! n'ayez pas peur.

Van Buck. — Voilà quatre louis si vous refusez.

Le garçon. — Monseigneur! il n'y a pas de danger.

Valentin. — En voilà dix; et si vous n'y allez pas, je vous casse ma canne sur le dos!

Le garçon. — O mon prince! soyez tranquille! je serai bientôt revenu.

Valentin. — Maintenant, mon oncle, mettons-nous à l'abri; et si vous m'en croyez, buvons un verre de bière. Cette course à pied doit vous avoir fatigué.

Van Buck. — Sois-en certain, je ne te quitterai pas! J'en jure par l'âme de feu mon frère et par la lumière du soleil. Tant que mes pieds pourront me porter, tant que ma tête sera sur mes épaules, je m'opposerai à cette action infâme et à ses horribles conséquences.

Valentin. — Soyez-en sûr, je n'en démordrai pas; j'en jure par ma juste colère et par la nuit qui me protégera. Tant que j'aurai du papier et de l'encre, et qu'il me restera un louis dans ma poche, je poursuivrai et achèverai mon dessein, quelque chose qui puisse en arriver.

Van Buck. — N'as-tu donc plus ni foi ni vergogne, et se peut-il que tu sois mon sang? Quoi! ni le respect pour l'innocence, ni le sentiment du convenable, ni la certitude de me donner la fièvre, rien n'est capable de te toucher!

Valentin. — N'avez-vous donc ni orgueil ni honte, et se peut-il que vous soyez mon oncle? Quoi! ni l'insulte que l'on nous fait, ni la manière dont on nous chasse, ni les injures qu'on vous a dites à votre barbe, rien n'est capable de vous donner du cœur!

Van Buck. — Encore si tu étais amoureux! si je pouvais croire que tant d'extravagances partent d'un motif qui eût quelque chose d'humain! Mais non, tu n'es qu'un Lovelace, tu ne respires que trahison, et la plus exécrable vengeance est ta seule soif et ton seul amour.

Valentin. — Encore si je vous voyais pester! si je pouvais me dire qu'au fond de l'âme vous envoyez cette baronne et son monde

à tous les diables! Mais non, vous ne craignez que la pluie, vous ne pensez qu'au mauvais temps qu'il fait, et le soin de vos bas chinés est votre seule peur et votre seul tourment.

Van Buck. — Ah! qu'on a bien raison de dire qu'une première faute mène à un précipice! Qui m'eût pu prédire ce matin, lorsque le barbier m'a rasé, et que j'ai mis mon habit neuf, que je serais ce soir dans une grange, crotté et trempé jusqu'aux os! Quoi! c'est moi! Dieu juste! à mon âge, il faut que je quitte ma chaise de poste où nous étions si bien installés, il faut que je coure à la suite d'un fou à travers champs, en rase campagne! Il faut que je me traîne à ses talons, comme un confident de tragédie, et le résultat de tant de sueurs sera le déshonneur de mon nom!

Valentin. — C'est, au contraire, par la retraite que nous pourrions nous déshonorer, et non par une glorieuse campagne dont nous ne sortirons que vainqueurs. Rougissez, mon oncle Van Buck, mais que ce soit d'une noble indignation. Vous me traitez de Lovelace : oui, par le ciel! ce nom me convient. Comme à lui, on me ferme une porte surmontée de fières armoiries; comme lui, une famille odieuse croit m'abattre par un affront; comme lui, comme l'épervier, j'erre et je tournoie aux environs, mais comme lui je saisirai ma proie, et, comme Clarisse, la sublime bégueule, ma bien-aimée m'appartiendra.

Van Buck. — Ah ciel! que ne suis-je à Anvers, assis devant mon comptoir, sur mon fauteuil de cuir, et dépliant mon taffetas! Que mon frère n'est-il mort garçon, au lieu de se marier à quarante ans passés! Ou plutôt que ne suis-je mort moi-même le premier jour que la baronne de Mantes m'a invité à déjeuner!

Valentin. — Ne regrettez que le moment où, par une fatale faiblesse, vous avez révélé à cette femme le secret de notre traité. C'est vous qui avez causé le mal; cessez de m'injurier, moi qui le réparerai. Doutez-vous que cette petite fille, qui cache si bien les billets doux dans les poches de son tablier, ne fût venue au rendez-vous donné? Oui, à coup sûr elle y serait venue; donc elle viendra encore mieux cette fois. Par mon patron! je me fais une fête de la voir descendre en peignoir, en cornette et en petits souliers, de cette grande caserne de briques rouillées! Je ne l'aime pas; mais je l'aimerais, que la vengeance serait la plus forte et tuerait l'amour dans mon cœur. Je jure qu'elle sera ma maîtresse, mais qu'elle ne sera jamais ma femme; il n'y a maintenant ni épreuve, ni promesse, ni alternative; je veux qu'on se souvienne à jamais dans cette famille du jour où l'on m'en a chassé.

L'aubergiste, *sortant de la maison.* — Messieurs, le soleil com-

mence à baisser : est-ce que vous ne me ferez pas l'honneur de dîner chez moi?

Valentin. — Si fait : apportez-nous la carte, et faites-nous allumer du feu. Dès que votre garçon sera revenu, vous lui direz qu'il me donne réponse. Allons! mon oncle, un peu de fermeté; venez et commandez le dîner.

Van Buck. — Ils auront du vin détestable, je connais le pays : c'est un vinaigre affreux.

L'aubergiste. — Pardonnez-moi ; nous avons du champagne, du chambertin, et tout ce que vous pouvez désirer.

Van Buck. — En vérité, dans un trou pareil! c'est impossible ; vous nous en imposez.

L'aubergiste. — C'est ici que descendent les messageries, et vous verrez si nous manquons de rien.

Van Buck. — Allons! tâchons donc de dîner; je sens que ma mort est prochaine, et que dans peu je ne dînerai plus. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Au château. Un salon.

Entrent LA BARONNE *et* L'ABBÉ.

La baronne. — Dieu soit loué, ma fille est enfermée! Je crois que j'en ferai une maladie.

L'abbé. — Madame, s'il m'est permis de vous donner un conseil, je vous dirai que j'ai grandement peur. Je crois avoir vu, en traversant la cour, un homme en blouse et d'assez mauvaise mine, qui avait une lettre à la main.

La baronne. — Le verrou est mis ; il n'y a rien à craindre. Aidez-moi un peu à ce bal, je n'ai pas la force de m'en occuper.

L'abbé. — Dans une circonstance aussi grave, ne pourriez-vous pas retarder vos projets?

La baronne. — Êtes-vous fou? vous verrez que j'aurai fait venir tout le faubourg Saint-Germain de Paris, pour le remercier et le mettre à la porte! Réfléchissez-donc à ce que vous dites!

L'abbé. — Je croyais qu'en telle occasion on aurait pu, sans blesser personne...

La baronne. — Et au milieu de ça, je n'ai pas de bougie! Voyez donc un peu si Dupré est là.

L'abbé. — Je pense qu'il s'occupe des sirops.

La baronne. — Vous avez raison : ces maudits sirops, voilà encore de quoi mourir. Il y a huit jours que j'ai écrit moi-même,

et ils ne sont arrivés qu'il y a une heure. Je vous demande si on va boire ça !

L'abbé. — Cet homme en blouse, madame la baronne, est quelque émissaire, n'en doutez pas. Il m'a semblé, autant que je me le rappelle, qu'une de vos femmes causait avec lui. Ce jeune homme d'hier est mauvaise tête, et il faut songer que la manière assez verte dont vous vous en êtes délivrée...

La baronne. — Bah! des Van Buck? des marchands de toile? qu'est-ce que vous voulez donc que ça fasse? Quand ils crieraient, est-ce qu'ils ont voix? Il faut que je démeuble le petit salon ; jamais je n'aurai de quoi asseoir mon monde.

L'abbé. — Est-ce dans sa chambre, madame, que votre fille est enfermée?

La baronne. — Dix et dix font vingt; les Raimbault sont quatre ; vingt, trente. Qu'est-ce que vous dites, l'abbé?

L'abbé. — Je demande, madame la baronne, si c'est dans sa belle chambre jaune que M[lle] Cécile est enfermée?

La baronne. — Non ; c'est là, dans la bibliothèque ; c'est encore mieux, je l'ai sous la main. Je ne sais ce qu'elle fait, ni si on l'habille, et voilà la migraine qui me prend.

L'abbé. — Désirez-vous que je l'entretienne?

La baronne. — Je vous dis que le verrou est mis; ce qui est fait est fait; nous n'y pouvons rien.

L'abbé. — Je pense que c'était sa femme de chambre qui causait avec ce lourdaud. Veuillez me croire, je vous en supplie ; il s'agit là de quelque anguille sous roche qu'il importe de ne pas négliger.

La baronne. — Décidément il faut que j'aille à l'office ; c'est la dernière fois que je reçois ici. (*Elle sort.*)

L'abbé, *seul.* — Il me semble que j'entends du bruit dans la pièce attenante à ce salon. Ne serait-ce point la jeune fille? Hélas! ceci est inconsidéré!

Cécile, *en dedans.* — Monsieur l'abbé, voulez-vous m'ouvrir?

L'abbé. — Mademoiselle, je ne le puis sans autorisation préalable.

Cécile, *de même.* — La clef est là, sous le coussin de la causeuse ; vous n'avez qu'à la prendre et vous m'ouvrirez.

L'abbé, *prenant la clef.* — Vous avez raison, mademoiselle, la clef s'y trouve effectivement ; mais je ne puis m'en servir d'aucune façon, bien contrairement à mon vouloir.

Cécile, *de même.* — Ah! mon Dieu! je me trouve mal!

L'abbé. — Grand Dieu ! rappelez vos esprits. Je vais querir madame la baronne. Est-il possible qu'un accident funeste vous ait

frappée si subitement? Au nom du ciel! mademoiselle, répondez-moi, que ressentez-vous?

CÉCILE, *de même.* — Je me trouve mal! Je me trouve mal!

L'ABBÉ. — Je ne puis laisser expirer ainsi une si charmante personne. Ma foi! je prends sur moi d'ouvrir, on en dira ce qu'on voudra. (*Il ouvre la porte.*)

CÉCILE. — Ma foi, l'abbé, je prends sur moi de m'en aller; on en dira ce qu'on voudra. (*Elle sort en courant.*)

SCÈNE III

Un petit bois.

Entrent VAN BUCK *et* VALENTIN.

VALENTIN. — La lune se lève et l'orage passe. Voyez ces perles sur les feuilles: comme ce vent tiède les fait rouler! A peine si le sable garde l'empreinte de nos pas; le gravier sec a déjà bu la pluie.

VAN BUCK. — Pour une auberge de hasard, nous n'avons pas trop mal dîné. J'avais besoin de ce fagot flambant: mes vieilles jambes sont ragaillardies. Eh bien! garçon, arrivons-nous?

VALENTIN. — Voici le terme de notre promenade, mais si vous m'en croyez, à présent vous pousserez jusqu'à cette ferme dont les fenêtres brillent là-bas. Vous vous mettrez au coin du feu, et vous nous commanderez un grand bol de vin chaud avec du sucre et de la cannelle.

VAN BUCK. — Ne te feras-tu pas trop attendre? Combien de temps vas-tu rester ici? songe du moins à tes promesses, et à être prêt en même temps que les chevaux.

VALENTIN. — Je vous jure de n'entreprendre ni plus ni moins que ce dont nous sommes convenus. Voyez, mon oncle, comme je vous cède, et comme en tout je fais vos volontés. Au fait, dîner porte conseil, et je sens bien que la colère est quelquefois mauvaise amie. Capitulation de part et d'autre. Vous me permettez un quart d'heure d'amourette, et je renonce à toute espèce de vengeance. La petite retournera chez elle, nous à Paris, et tout sera dit. Quant à la détestée baronne, je lui pardonne en l'oubliant.

VAN BUCK. — C'est à merveille! et n'aie pas de crainte que tu manques de femmes pour cela. Il n'est pas dit qu'une vieille folle fera tort à d'honnêtes gens, qui ont amassé un bien considérable, et qui ne sont point mal tournés. Vrai Dieu! il fait beau clair de lune; cela me rappelle mon jeune temps.

VALENTIN. — Ce billet doux que je viens de recevoir n'est pas si niais, savez-vous? cette petite fille a de l'esprit, et même quelque chose de mieux; oui, il y a du cœur dans ces trois lignes; je ne sais quoi de tendre et de hardi, de virginal et de brave en même temps; le rendez-vous qu'elle m'assigne est, du reste, comme son billet. Regardez ce bosquet, ce ciel, ce coin de verdure dans un lieu si sauvage. Ah! que le cœur est un grand maître! on n'invente rien de ce qu'il trouve, et c'est lui seul qui choisit tout.

VAN BUCK. — Je me souviens qu'étant à la Haye, j'eus une équipée de ce genre. C'était, ma foi, un beau brin de fille : elle avait cinq pieds et quelques pouces, et une vraie moisson d'appas. Quelles Vénus que ces Flamandes! On ne sait ce que c'est qu'une femme à présent; dans toutes vos beautés parisiennes, il y a moitié chair et moitié coton.

VALENTIN. — Il me semble que j'aperçois des lueurs qui errent là-bas dans la forêt. Qu'est-ce que cela voudrait dire? nous traquerait-on à l'heure qu'il est?

VAN BUCK. — C'est sans doute le bal qu'on prépare; il y a fête ce soir au château.

VALENTIN. — Séparons-nous pour plus de sûreté; dans une demi-heure, à la ferme.

VAN BUCK. — C'est dit. Bonne chance, garçon; tu me conteras ton affaire, et nous en ferons quelque chanson; c'était notre ancienne manière; pas de fredaine dont on ne fît un couplet. (*Il chante.*)

Eh! vraiment, oui, mademoiselle,
Eh! vraiment, oui, nous serons trois.

(*Valentin sort. On voit des hommes qui portent des torches rôder à travers la forêt. Entrent la baronne et l'abbé.*)

LA BARONNE. — C'est clair comme le jour, elle est folle. C'est un vertige qui lui a pris.

L'ABBÉ. — Elle me crie : « Je me trouve mal, » vous concevez ma position.

VAN BUCK, *chantant :*

Il est donc bien vrai,
Charmante Colette,
Il est donc bien vrai
Que, pour votre fête,
Colin vous a fait...
Présent d'un bouquet.

LA BARONNE. — Et justement, dans ce moment-là, je vois arriver une voiture. Je n'ai eu que le temps d'appeler Dupré.

Dupré n'y était pas. On entre, on descend. C'était la marquise de Valangoujar et le baron de Villebouzin.

L'abbé. — Quand j'ai entendu ce premier cri, j'ai hésité; mais que voulez-vous faire? Je la voyais là, sans connaissance, étendue à terre; elle criait à tue-tête, j'avais la clef sous ma main.

Van Buck, *chantant :*

Quand il vous l'offrit,
Charmante brunette,
Quand il vous l'offrit,
Petite Colette,
On dit qu'il vous prit...
Un frisson subit.

La baronne. — Conçoit-on ça? je vous le demande. Ma fille qui se sauve à travers champs, et trente voitures qui entrent ensemble! Je ne survivrai jamais à un pareil moment.

L'abbé. — Encore si j'avais eu le temps, je l'aurais peut-être retenue par son châle... ou du moins... enfin, par mes prières, par mes justes observations.

Van Buck.

Dites à présent,
Charmante bergère,
Dites à présent
Que vous n'aimez guère
Qu'un amant constant...
Vous fasse un présent.

La baronne. — C'est vous, Van Buck? Ah! mon cher ami, nous sommes perdus; qu'est-ce que ça veut dire? Ma fille est folle, elle court les champs! Avez-vous idée d'une chose pareille? J'ai quarante personnes chez moi; me voilà à pied par le temps qu'il fait. Vous ne l'avez pas vue dans le bois? Elle s'est sauvée, c'est comme un rêve; elle était coiffée et poudrée d'un côté, c'est sa fille de chambre qui me l'a dit. Elle est partie en souliers de satin blanc; elle a renversé l'abbé qui était là et lui a passé sur le corps. J'en vais mourir! Mes gens ne trouvent rien; et il n'y a pas à dire, il faut que je rentre. Ce n'est pas votre neveu, par hasard, qui nous jouerait un tour pareil? Je vous ai brusqué; n'en parlons plus. Tenez! aidez-moi et faisons la paix. Vous êtes mon vieil ami, pas vrai? Je suis mère, Van Buck. Ah! cruelle fortune! cruel hasard! que t'ai-je donc fait? (*Elle se met à pleurer.*)

Van Buck. — Est-il possible, madame la baronne? vous, seule à pied! vous, cherchant votre fille! Grand Dieu! vous pleurez! Ah! malheureux que je suis!

L'abbé. — Sauriez-vous quelque chose, monsieur? De grâce, prêtez-nous vos lumières.

Van Buck. — Venez, baronne, prenez mon bras, et Dieu veuille que nous les trouvions! Je vous dirai tout; soyez sans crainte. Mon neveu est homme d'honneur, et tout peut encore se réparer.

La baronne. — Ah bah! c'était un rendez-vous? Voyez-vous la petite masque! A qui se fier désormais? (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

Une clairière dans le bois.

CÉCILE et VALENTIN

Valentin. — Qui est là? Cécile, est-ce vous?

Cécile. — C'est moi. Que veulent dire ces torches et ces clartés dans la forêt?

Valentin. — Je ne sais; qu'importe? Ce n'est pas pour nous.

Cécile. — Venez là, où la lune éclaire : là, où vous voyez ce rocher.

Valentin. — Non, venez là, où il fait sombre; là, sous l'ombre de ces bouleaux. Il est possible qu'on vous cherche, et il faut échapper aux yeux.

Cécile. — Je ne verrais pas votre visage; venez, Valentin, obéissez.

Valentin. — Où tu voudras, charmante fille ; où tu iras, je te suivrai. Ne m'ôte pas cette main tremblante, laisse mes lèvres la rassurer.

Cécile. — Je n'ai pas pu venir plus vite. Y a-t-il longtemps que vous m'attendez?

Valentin. — Depuis que la lune est dans le ciel; regarde cette lettre trempée de larmes; c'est le billet que tu m'as écrit.

Cécile. — Menteur! C'est le vent et la pluie qui ont pleuré sur ce papier.

Valentin. — Non, ma Cécile, c'est la joie et l'amour, c'est le bonheur et le désir. Qui t'inquiète? Pourquoi ces regards? que cherches-tu autour de toi?

Cécile. — C'est singulier! je ne me reconnais pas. Où est votre oncle? Je croyais le voir ici.

Valentin. — Mon oncle est gris de chambertin; ta mère est loin, et tout est tranquille. Ce lieu est celui que tu as choisi, et que ta lettre m'indiquait.

Cécile. — Votre oncle est gris? — Pourquoi, ce matin, se cachait-il dans la charmille ?

Valentin. — Ce matin ? où donc? que veux-tu dire ? Je me promenais seul dans le jardin.

Cécile. — Ce matin, quand je vous ai parlé, votre oncle était derrière un arbre. Est-ce que vous ne le saviez pas? Je l'ai vu en détournant l'allée.

Valentin. — Il faut que tu te sois trompée; je ne me suis aperçu de rien.

Cécile. — Oh ! je l'ai bien vu ; il écartait les branches ; c'était peut-être pour nous épier.

Valentin. — Quelle folie ! tu as fait un rêve. N'en parlons plus. Donne-moi un baiser.

Cécile. — Oui, mon ami, et de tout mon cœur ; asseyez-vous là près de moi. — Pourquoi donc, dans votre lettre d'hier, avez-vous dit du mal de ma mère ?

Valentin. — Pardonne-moi : c'est un moment de délire, et je n'étais pas maître de moi.

Cécile. — Elle m'a demandé cette lettre, et je n'osais la lui montrer ; je savais ce qui allait arriver. Mais qui est-ce donc qui l'avait avertie? Elle n'a pourtant rien pu deviner ; la lettre était là, dans ma poche.

Valentin. — Pauvre enfant ! on t'a maltraitée ; c'est ta femme de chambre qui t'aura trahie. A qui se fier en pareil cas ?

Cécile. — Oh ! non ! ma femme de chambre est sûre; il n'y avait que faire de lui donner de l'argent. Mais en manquant de respect pour ma mère, vous deviez penser que vous en manquiez pour moi.

Valentin. — N'en parlons plus, puisque tu me pardonnes. Ne gâtons pas un si précieux moment. O ma Cécile ! que tu es belle, et quel bonheur repose en toi ! Par quels serments, par quels trésors puis-je payer tes douces caresses ! Ah ! la vie n'y suffirait pas. Viens sur mon cœur ! que le tien le sente battre, et que ce beau ciel les emporte à Dieu !

Cécile. — Oui, Valentin, mon cœur est sincère. Sentez mes cheveux comme ils sont doux ; j'ai de l'iris de ce côté-là, mais je n'ai pas pris le temps d'en mettre de l'autre. — Pourquoi donc, pour venir chez nous, avez-vous caché votre nom ?

Valentin. — Je ne puis le dire : c'est un caprice, une gageure que j'avais faite.

Cécile. — Une gageure ! Avec qui donc ?

Valentin. — Je n'en sais plus rien. Qu'importent ces folies?

Cécile. — Avec votre oncle peut-être, n'est-ce pas?

Valentin. — Oui. Je t'aimais, et je voulais te connaître, et que personne ne fût entre nous.

Cécile. — Vous avez raison. A votre place, j'aurais voulu faire comme vous.

Valentin. — Pourquoi es-tu si curieuse, et à quoi bon toutes ces questions? Ne m'aimes-tu pas, ma belle Cécile? Réponds-moi oui, et que tout soit oublié.

Cécile. — Oui, mon ami, Cécile vous aime, et elle voudrait être plus digne d'être aimée ; mais c'est assez qu'elle le soit pour vous. Mettez vos deux mains dans les miennes. — Pourquoi donc m'avez-vous refusé tantôt quand je vous ai prié à dîner ?

Valentin. — Je voulais partir : j'avais affaire ce soir.

Cécile. — Pas grande affaire, ni bien loin, il me semble ; car vous êtes descendu au bout de l'avenue.

Valentin. — Tu m'as vu ? Comment le sais-tu ?

Cécile. — Oh ! je guettais. Pourquoi m'avez-vous dit que vous ne dansiez pas la mazourke ? Je vous l'ai vu danser l'autre hiver.

Valentin. — Où donc ? Je ne m'en souviens pas.

Cécile. — Chez Mme de Gesvres, au bal déguisé. Comment ne vous en souvenez-vous pas ? Vous me disiez dans votre lettre d'hier que vous m'aviez vue cet hiver ; c'était là.

Valentin. — Tu as raison ; je m'en souviens. Regarde comme cette nuit est pure ! Comme ce vent soulève sur tes épaules cette gaze avare qui les entoure ! Prête l'oreille : c'est la voix de la nuit, c'est le chant de l'oiseau qui invite au bonheur. Derrière cette roche élevée, nul regard ne peut nous découvrir. Tout dort, excepté ce qui s'aime. Laisse ma main écarter ce voile, et mes deux bras le remplacer.

Cécile. — Oui, mon ami. Puissé-je vous sembler belle ! Mais ne m'ôtez pas votre main ; je sens que mon cœur est dans la mienne, et qu'il va au vôtre par là. — Pourquoi donc vouliez-vous partir et faire semblant d'aller à Paris ?

Valentin. — Il le fallait ; c'était pour mon oncle. Osais-je, d'ailleurs, prévoir que tu viendrais à ce rendez-vous ? Oh ! que je tremblais en écrivant cette lettre, et que j'ai souffert en t'attendant !

Cécile. — Pourquoi ne serais-je pas venue puisque je sais que vous m'épouserez? (*Valentin se lève et fait quelques pas.*) Qu'avez-vous donc ? Qui vous chagrine ? Venez vous rasseoir près de moi.

Valentin. — Ce n'est rien : j'ai cru, — j'ai cru entendre, j'ai cru voir quelqu'un de ce côté.

CÉCILE. — Nous sommes seuls: soyez sans crainte. Venez donc. Faut-il me lever? Ai-je dit quelque chose qui vous ait blessé? Votre visage n'est plus le même. Est-ce parce que j'ai gardé mon châle, quoique vous vouliez que je l'ôtasse? C'est qu'il fait froid; je suis en toilette de bal. Regardez donc mes souliers de satin. Qu'est-ce que cette pauvre Henriette va penser? Mais qu'avez-vous? Vous ne répondez pas; vous êtes triste. Qu'ai-je donc pu vous dire? C'est par ma faute, je le vois.

VALENTIN. — Non, je vous le jure, vous vous trompez; c'est une pensée involontaire, qui vient de me traverser l'esprit.

CÉCILE. — Vous me disiez « tu » tout à l'heure, et même, je crois, un peu légèrement. Quelle est donc cette mauvaise pensée qui vous a frappé tout à coup? Vous ai-je déplu? Je serais bien à plaindre. Il me semble pourtant que je n'ai rien dit de mal. Mais si vous aimez mieux marcher, je ne veux pas rester assise. (*Elle se lève.*) Donnez-moi le bras, et promenons-nous. Savez-vous une chose? Ce matin, je vous avais fait monter dans votre chambre un bon bouillon qu'Henriette avait fait. Quand je vous ai rencontré, je vous l'ai dit; j'ai cru que vous ne vouliez pas le prendre, et que cela vous déplaisait. J'ai repassé trois fois dans l'allée, m'avez-vous vue? Alors vous êtes monté ; je suis allée me mettre devant le parterre, et je vous ai vu par votre croisée; vous teniez la tasse à deux mains, et vous avez bu tout d'un trait. Est-ce vrai? L'avez-vous trouvé bon?

VALENTIN. — Oui, chère enfant, le meilleur du monde, bon comme ton cœur et comme toi.

CÉCILE. — Ah! quand nous serons mari et femme, je vous soignerai mieux que cela. Mais, dites-moi, qu'est-ce que cela veut dire, de s'aller jeter dans un fossé, risquer de se tuer, et pour quoi faire? Vous saviez bien être reçu chez nous. Que vous ayez voulu arriver tout seul, je le comprends ; mais à quoi bon le reste? Est-ce que vous aimez les romans?

VALENTIN. — Quelquefois. Allons donc nous rasseoir. (*Ils se rassoient.*)

CÉCILE. — Je vous avoue qu'ils ne me plaisent guère; ceux que j'ai lus ne signifient rien. Il me semble que ce ne sont que des mensonges, et que tout s'y invente à plaisir. On n'y parle que de séductions, de ruses, d'intrigues, de mille choses impossibles. Il n'y a que les sites qui m'en plaisent; j'en aime les paysages et non les tableaux. Tenez, par exemple, ce soir, quand j'ai reçu votre lettre et que j'ai vu qu'il s'agissait d'un rendez-vous dans le bois, c'est vrai que j'ai cédé à une envie d'y venir qui tient bien un peu du roman; mais c'est que j'y ai trouvé

aussi un peu de réel à mon avantage. Si ma mère le savait, et elle le saura, vous comprenez qu'il faut qu'on nous marie. Que votre oncle soit brouillé ou non avec elle, il faudra bien se raccommoder. J'étais honteuse d'être enfermée, et, au fait, pourquoi l'ai-je été? L'abbé est venu, j'ai fait la morte; il m'a ouvert, et je me suis sauvée : voilà ma ruse; je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

Valentin, *à part.* — Suis-je un renard pris à son piège, ou un fou qui revient à la raison?

Cécile. — Eh bien! vous ne me répondez pas. Est-ce que cette tristesse va durer toujours?

Valentin. — Vous me paraissez savante pour votre âge, et en même temps aussi étourdie que moi, qui le suis comme le premier coup de matines.

Cécile. — Pour étourdie, j'en dois convenir ici; mais, mon ami, c'est que je vous aime. Vous le dirai-je? Je savais que vous m'aimiez, et ce n'est pas d'hier que je m'en doutais. Je ne vous ai vu que trois fois à ce bal; mais j'ai du cœur et je m'en souviens. Vous avez valsé avec Mlle de Gesvres, et, en passant contre la porte, son épingle italienne a rencontré le panneau, et ses cheveux se sont déroulés sur elle. Vous en souvenez-vous maintenant? Ingrat! Le premier mot de votre lettre disait que vous vous en souveniez. Aussi comme le cœur m'a battu! Tenez! croyez-moi, c'est là ce qui prouve qu'on aime, et c'est pour cela que je suis ici.

Valentin, *à part.* — Ou j'ai sous le bras le plus rusé démon que l'enfer ait jamais vomi, ou la voix qui me parle est celle d'un ange, et elle m'ouvre le chemin des cieux.

Cécile. — Pour savante, c'est une autre affaire; mais je veux répondre, puisque vous ne dites rien. Voyons! savez-vous ce que c'est que cela?

Valentin. — Quoi? cette étoile à droite de cet arbre?

Cécile. — Non; celle-là qui se montre à peine et qui brille comme une larme.

Valentin. — Vous avez lu Mme de Staël?

Cécile. — Oui, et ce mot de larme me plaît, je ne sais pourquoi, comme les étoiles. Un beau ciel pur me donne envie de pleurer.

Valentin. — Et à moi envie de t'aimer, de te le dire et de vivre pour toi. Cécile, sais-tu à qui tu parles, et quel est l'homme qui ose t'embrasser?

Cécile. — Dites-moi donc le nom de mon étoile. Vous n'en êtes pas quitte à si bon marché.

VALENTIN. — Eh bien! c'est Vénus, l'astre de l'amour, la plus belle perle de l'océan des nuits.

CÉCILE. — Non pas; c'en est une plus chaste et bien plus digne de respect; vous apprendrez à l'aimer un jour, quand vous vivrez dans les métairies et que vous aurez des pauvres à vous : admirez-la, et gardez-vous de sourire; c'est Cérès, déesse du pain.

VALENTIN. — Tendre enfant! je devine ton cœur; tu fais la charité, n'est-ce pas?

CÉCILE. — C'est ma mère qui me l'a appris; il n'y a pas de meilleure femme au monde.

VALENTIN. — Vraiment? Je ne l'aurais pas cru.

CÉCILE. — Ah! mon ami, ni vous ni bien d'autres, vous ne vous doutez de ce qu'elle vaut. Qui a vu ma mère un quart d'heure croit la juger sur quelques mots au hasard. Elle passe le jour à jouer aux cartes, et le soir à faire du tapis; elle ne quitterait pas son piquet pour un prince; mais que Dupré vienne, et qu'il lui parle bas, vous la verrez se lever de table, si c'est un mendiant qui attend. Que de fois nous sommes allées ensemble, en robe de soie, comme je suis là, courir les sentiers de la vallée, portant la soupe et le bouilli, des souliers, du linge, à des pauvres gens! Que de fois j'ai vu, à l'église, les yeux des malheureux s'humecter de pleurs lorsque ma mère les regardait! Allez! elle a le droit d'être fière, et je l'ai été d'elle quelquefois.

VALENTIN. — Tu regardes toujours ta larme céleste; et moi aussi, mais dans tes yeux bleus.

CÉCILE. — Que le ciel est grand! Que ce monde est heureux! Que la nature est calme et bienfaisante!

VALENTIN. — Veux-tu aussi que je te fasse de la science et que je te parle astronomie? Dis-moi, dans cette poussière de mondes, y en a-t-il un qui ne sache sa route, qui n'ait reçu sa mission avec la vie, et qui ne doive mourir en l'accomplissant? Pourquoi ce ciel immense n'est-il pas immobile? Dis-moi, s'il y a jamais eu un moment où tout fut créé, en vertu de quelle force ont-ils commencé à se mouvoir, ces mondes qui ne s'arrêteront jamais?

CÉCILE. — Par l'éternelle pensée.

VALENTIN. — Par l'éternel amour. La main qui les suspend dans l'espace n'a écrit qu'un mot en lettres de feu. Ils vivent parce qu'ils se cherchent, et les soleils tomberaient en poussière si l'un d'entre eux cessait d'aimer.

CÉCILE. — Ah! toute la vie est là!

VALENTIN. — Oui, toute la vie, — depuis l'Océan qui se soulève

sous les pâles baisers de Diane jusqu'au scarabée qui s'endort jaloux dans sa fleur chérie. Demande aux forêts et aux pierres ce qu'elles diraient si elles pouvaient parler. Elles ont l'amour dans le cœur et ne peuvent l'exprimer. Je t'aime! Voilà ce que je sais, ma chère; voilà ce que cette fleur te dira, elle qui choisit dans le sein de la terre les sucs qui doivent la nourrir; elle qui écarte et repousse les éléments impurs qui pourraient ternir sa fraîcheur! Elle sait qu'il faut qu'elle soit belle au jour, et qu'elle meure dans sa robe de noce devant le soleil qui l'a créée. J'en sais moins qu'elle en astronomie; donne-moi ta main, tu en sais plus en amour.

Cécile. — J'espère, du moins, que ma robe de noce ne sera pas mortellement belle. Il me semble qu'on rôde autour de nous.

Valentin. — Non, tout se tait. N'as-tu pas peur? Es-tu venue ici sans trembler?

Cécile. — Pourquoi? De quoi aurais-je peur? Est-ce de vous ou de la nuit?

Valentin. — Pourquoi pas de moi? Qui te rassure? Je suis jeune, tu es belle, et nous sommes seuls.

Cécile. — Eh bien! quel mal y a-t-il à cela?

Valentin. — C'est vrai, il n'y a aucun mal; écoute-moi et laisse-moi me mettre à genoux.

Cécile. — Qu'avez-vous donc? vous frissonnez.

Valentin. — Je frissonne de crainte et de joie, car je vais t'ouvrir le fond de mon cœur. Je suis un fou de la plus méchante espèce, quoique, dans ce que je vais t'avouer, il n'y ait qu'à hausser les épaules. Je n'ai fait que jouer, boire et fumer depuis que j'ai mes dents de sagesse. Tu m'as dit que les romans te choquent; j'en ai beaucoup lu, et des plus mauvais. Il y en a un qu'on nomme *Clarisse Harlowe;* je te le donnerai à lire quand tu seras ma femme. Le héros aime une belle fille comme toi, ma chère, et il veut l'épouser, mais auparavant il veut l'éprouver. Il l'enlève et l'emmène à Londres; après quoi, comme elle résiste, Bedfort arrive... c'est-à-dire Tomlinson, un capitaine... je veux dire Morden... non, je me trompe... Enfin, pour abréger... Lovelace est un sot, et moi aussi, d'avoir voulu suivre son exemple... Dieu soit loué! tu ne m'as pas compris... je t'aime, je t'épouse : il n'y a de vrai au monde que de déraisonner d'amour. (*Entrent Van Buck, l'abbé, et plusieurs domestiques qui les éclairent.*)

La baronne. — Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. Il est trop jeune pour une noirceur pareille.

Van Buck. — Hélas! madame, c'est la vérité.

La baronne. — Séduire ma fille ! tromper un enfant ! déshonorer une famille entière ! Chanson ! Je vous dis que c'est une sornette ; on ne fait plus de ces choses-là. Tenez ! les voilà qui s'embrassent. Bonsoir, mon gendre ; où diable vous fourrez-vous ?

L'abbé. — Il est fâcheux que nos recherches soient couronnées d'un si tardif succès ; toute la compagnie va être partie.

Van Buck. — Ah çà ! mon neveu, j'espère bien qu'avec votre sotte gageure...

Valentin. — Mon oncle, il ne faut jurer de rien, et encore moins défier personne.





UN CAPRICE

Comédie en un acte, publiée en 1837, représentée pour la première fois, le 27 novembre 1847, à la Comédie française.

PERSONNAGES

M. de Chavigny.
Mathilde.
Madame de Léry.

La scène se passe dans la chambre à coucher de Mathilde.

SCÈNE PREMIÈRE

Mathilde, *seule, travaillant au filet.* — Encore un point, et j'ai fini. (*Elle sonne, un domestique entre.*) Est-on venu de chez Janisset?

Le domestique. — Non, madame, pas encore.

Mathilde. — C'est insupportable; qu'on y retourne; dépêchez-vous. (*Le domestique sort.*) J'aurais dû prendre les premiers glands venus; il est huit heures; il est à sa toilette; je suis sûre qu'il va venir ici avant que tout soit prêt. Ce sera encore un jour de retard. (*Elle se lève.*) Faire une bourse en cachette à son mari, cela passerait aux yeux de bien des gens pour un peu plus que romanesque. Après un an de mariage! Qu'est-ce que Mme de Léry, par exemple, en dirait si elle le savait? Et lui-même, qu'en pensera-t-il? Bon! il rira peut-être du mystère, mais il ne rira pas du cadeau. Pourquoi ce mystère, en effet? Je ne sais; il me semble que je n'aurais pas travaillé de si bon cœur devant lui; cela aurait eu l'air de lui dire : Voyez comme je pense à vous; cela ressemblerait à un reproche; tandis qu'en lui montrant mon petit travail fini, ce sera lui qui se dira que j'ai pensé à lui.

Le domestique, *rentrant.* — On apporte cela à madame de chez le bijoutier. (*Il donne un petit paquet à Mathilde.*)

Mathilde. — Enfin ! (*Elle se rassoit.*) Quand M. de Chavigny viendra, prévenez-moi. (*Le domestique sort.*) Nous allons donc, ma chère petite bourse, vous faire votre dernière toilette. Voyons si vous serez coquette avec ces glands-là ? Pas mal. Comment serez-vous reçue maintenant ? Direz-vous tout le plaisir qu'on a eu à vous faire, tout le soin qu'on a pris de votre petite personne ? On ne s'attend pas à vous, mademoiselle. On n'a voulu vous montrer que dans tous vos atours. Aurez-vous un baiser pour votre peine ? (*Elle baise sa bourse et s'arrête.*) Pauvre petite ! tu ne vaux pas grand'chose ; on ne te vendrait pas deux louis. Comment se fait-il qu'il me semble triste de me séparer de toi ? N'as-tu pas été commencée pour être finie le plus vite possible ? Ah ! tu as été commencée plus gaiement que je ne t'achève. Il n'y a pourtant que quinze jours de cela ; que quinze jours, est-ce possible ? Non, pas davantage ; et que de choses en quinze jours ! Arrivons-nous trop tard, petite ?... Pourquoi de telles idées ? On vient, je crois ; c'est lui ; il m'aime encore.

Un domestique, *entrant.* — Voilà monsieur le comte, madame.

Mathilde. — Ah ! mon Dieu ! je n'ai mis qu'un gland et j'ai oublié l'autre. Sotte que je suis ! Je ne pourrai pas encore la lui donner aujourd'hui ! Qu'il attende un instant, une minute, au salon ; vite, avant qu'il entre...

Le domestique. — Le voilà, madame. (*Il sort. Mathilde cache sa bourse.*)

SCÈNE II

MATHILDE, CHAVIGNY.

Chavigny. — Bonsoir, ma chère ; est-ce que je vous dérange ? (*Il s'assoit.*)

Mathilde. — Moi, Henri ? quelle question !

Chavigny. — Vous avez l'air troublé, préoccupée. J'oublie toujours, quand j'entre chez vous, que je suis votre mari, et je pousse la porte trop vite.

Mathilde. — Il y a là un peu de méchanceté ; mais comme il y a aussi un peu d'amour, je ne vous en embrasserai pas moins. (*Elle l'embrasse.*) Qu'est-ce que vous croyez donc être, monsieur, quand vous oubliez que vous êtes mon mari ?

Chavigny. — Ton amant, ma belle ; est-ce que je me trompe ?

Mathilde. — Amant et ami, tu ne te trompes pas. (*A part.*) J'ai envie de lui donner la bourse comme elle est.

Chavigny. — Quelle robe as-tu donc? Tu ne sors pas?

Mathilde. — Non, je voulais..., j'espérais que peut-être...

Chavigny. — Vous espériez?... Qu'est-ce que c'est donc?

Mathilde. — Tu vas au bal? tu es superbe.

Chavigny. — Pas trop; je ne sais si c'est ma faute ou celle du tailleur, mais je n'ai plus ma tournure du régiment.

Mathilde. — Inconstant! vous ne pensez pas à moi en vous mirant dans cette glace.

Chavigny. — Bah! à qui donc? Est-ce que je vais au bal pour danser? Je vous jure bien que c'est une corvée, et que je m'y traîne sans savoir pourquoi.

Mathilde. — Eh bien! restez, je vous en supplie. Nous serons seuls, et je vous dirai...

Chavigny. — Il me semble que ta pendule avance; il ne peut être si tard.

Mathilde. — On ne va pas au bal à cette heure-ci, quoi que puisse dire la pendule. Nous sortons de table il y a un instant.

Chavigny. — J'ai dit d'atteler; j'ai une visite à faire.

Mathilde. — Ah! c'est différent. Je... je ne savais pas... j'avais cru...

Chavigny. — Eh bien?

Mathilde. — J'avais supposé..., d'après ce que tu disais... Mais la pendule va bien; il n'est que huit heures. Accordez-moi un petit moment. J'ai une petite surprise à vous faire.

Chavigny, *se levant.* — Vous savez, ma chère, que je vous laisse libre et que vous sortez quand il vous plaît. Vous trouverez juste que ce soit réciproque. Quelle surprise me destinez-vous?

Mathilde. — Rien; je n'ai pas dit ce mot-là, je crois.

Chavigny. — Je me trompe donc, j'avais cru l'entendre. Avez-vous là ces valses de Strauss? Prêtez-les-moi, si vous n'en faites rien.

Mathilde. — Les voilà; les voulez-vous maintenant?

Chavigny. — Mais, oui, si cela ne vous gêne pas. On me les a demandées pour un ou deux jours. Je ne vous en priverai pas pour longtemps.

Mathilde. — Est-ce pour Mme de Blainville?

Chavigny, *prenant les valses.* — Plaît-il? ne parlez-vous pas de Mme de Blainville?

Mathilde. — Moi, non. Je n'ai pas parlé d'elle.

Chavigny. — Pour cette fois j'ai bien entendu. (*Il se rassoit.*) Qu'est-ce que vous dites de Mme de Blainville?

Mathilde. — Je pensais que mes valses étaient pour elle.

Chavigny. — Et pourquoi pensiez-vous cela ?
Mathilde. — Mais parce que... parce qu'elle les aime.
Chavigny. — Oui, et moi aussi ; et vous aussi, je crois. Il y en a une surtout; comment est-ce donc? Je l'ai oubliée... Comment dit-elle donc?
Mathilde. — Je ne sais pas si je m'en souviendrai. (*Elle se met au piano et joue.*)
Chavigny. — C'est cela même ! C'est charmant, divin, et vous la jouez comme un ange, ou, pour mieux dire, comme une vraie valseuse.
Mathilde. — Est-ce aussi bien qu'elle, Henri?
Chavigny. — Qui elle? Mme de Blainville? Vous y tenez, à ce qu'il paraît.
Mathilde. — Oh ! pas beaucoup. Si j'étais homme, ce n'est pas elle qui me tournerait la tête.
Chavigny. — Et vous auriez raison, madame. Il ne faut jamais qu'un homme se laisse tourner la tête, ni par une femme ni par une valse.
Mathilde. — Comptez-vous jouer ce soir, mon ami?
Chavigny. — Eh! ma chère, quelle idée avez-vous? On joue, mais on ne compte pas jouer.
Mathilde. — Avez-vous de l'or dans vos poches?
Chavigny. — Peut-être bien. Est-ce que vous en voulez?
Mathilde. — Moi, grand Dieu! que voulez-vous que j'en fasse?
Chavigny. — Pourquoi pas? Si j'ouvre votre porte trop vite, je n'ouvre pas du moins vos tiroirs, et c'est peut-être un double tort que j'ai.
Mathilde. — Vous mentez, monsieur, il n'y a pas longtemps que je me suis aperçue que vous les aviez ouverts, et vous me laissez beaucoup trop riche.
Chavigny. — Non pas, ma chère, tant qu'il y aura des pauvres. Je sais quel usage vous faites de votre fortune, et je vous demande de me permettre de faire la charité par vos mains.
Mathilde. — Cher Henri ! que tu es noble et bon ! Dis-moi un peu, te souviens-tu d'un jour où tu avais une petite dette à payer, et où tu te plaignais de n'avoir pas de bourse?
Chavigny. — Quand donc? Ah ! c'est juste. Le fait est que quand on sort, c'est une chose insupportable de se fier à des poches qui ne tiennent à rien...
Mathilde. — Aimerais-tu une bourse rouge avec un filet noir?
Chavigny. — Non, je n'aime pas le rouge. Parbleu! tu me fais penser que j'ai justement là une bourse toute neuve d'hier ; c'est



CHAVIGNY. — TENEZ *(il donne la bourse à Mathilde; elle la regarde, puis la lui rend).* [Scène II, page 185.]

COMPOSITION DE PIERRE BRISSAUD

un cadeau. Qu'en pensez-vous? (*Il tire une bourse de sa poche.*) Est-ce de bon goût?

MATHILDE. — Voyons; voulez-vous me la montrer?

CHAVIGNY. — Tenez. (*Il la lui donne; elle la regarde, puis la lui rend.*)

MATHILDE. — C'est très joli. De quelle couleur est-elle?

CHAVIGNY, *riant.* — De quelle couleur? La question est excellente.

MATHILDE. — Je me trompe... Je veux dire... Qui est-ce qui vous l'a donnée?

CHAVIGNY. — Ah! c'est trop plaisant! sur mon honneur! vos distractions sont adorables.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* — Madame de Léry.

MATHILDE. — J'ai défendu ma porte en bas.

CHAVIGNY. — Non, non, qu'elle entre. Pourquoi ne pas recevoir?

MATHILDE. — Eh bien! enfin, monsieur, cette bourse, peut-on savoir le nom de l'auteur?

SCÈNE III

MATHILDE, CHAVIGNY, MADAME DE LÉRY *en toilette de bal.*

CHAVIGNY. — Venez, madame, venez, je vous en prie; on n'arrive pas plus à propos. Mathilde vient de me faire une étourderie qui, en vérité, vaut son pesant d'or. Figurez-vous que je lui montre cette bourse...

MADAME DE LÉRY. — Tiens! c'est assez gentil. Voyons donc.

CHAVIGNY. — Je lui montre cette bourse; elle la regarde, la tâte, la retourne, et, en me la rendant, savez-vous ce qu'elle me dit? Elle me demande de quelle couleur elle est!

MADAME DE LÉRY. — Eh bien! elle est bleue.

CHAVIGNY. — Eh oui! elle est bleue... c'est bien certain... et c'est précisément le plaisant de l'affaire... Imaginez-vous qu'on le demande?

MADAME DE LÉRY. — C'est parfait. Bonsoir, chère Mathilde; venez-vous ce soir à l'ambassade?

MATHILDE. — Non, je compte rester.

CHAVIGNY. — Mais vous ne riez pas de mon histoire?

MADAME DE LÉRY. — Mais si. Et qui est-ce qui a fait cette bourse? Ah! je la reconnais, c'est Mme de Blainville. Comment! vraiment vous ne bougez pas?

Chavigny, *brusquement.* — A quoi la reconnaissez-vous, s'il vous plaît?

Madame de Léry. — A ce qu'elle est bleue. Je l'ai vue traîner pendant des siècles; on a mis sept ans à la faire, et vous jugez si pendant ce temps-là elle a changé de destination. Elle a appartenu en idée à trois personnes de ma connaissance. C'est un trésor que vous avez là, monsieur de Chavigny; c'est un vrai héritage que vous avez fait.

Chavigny. — On dirait qu'il n'y a qu'une bourse au monde.

Madame de Léry. — Non, mais il n'y a qu'une bourse bleue. D'abord, moi, le bleu m'est odieux; ça ne veut rien dire, c'est une couleur bête. Je ne peux pas me tromper sur une chose pareille; il suffit que je l'aie vue une fois. Autant j'adore le lilas, autant je déteste le bleu.

Mathilde. — C'est la couleur de la constance.

Madame de Léry. — Bah! c'est la couleur des perruquiers. Je ne viens qu'en passant, vous voyez, je suis en grand uniforme; il faut arriver de bonne heure dans ce pays-là; c'est une cohue à se casser le cou. Pourquoi donc n'y venez-vous pas? Je n'y manquerais pas pour un monde.

Mathilde. — Je n'y ai pas pensé, et il est trop tard à présent.

Madame de Léry. — Laissez donc, vous avez tout le temps. Tenez, chère, je vais sonner. Demandez une robe. Nous mettrons M. de Chavigny à la porte avec son petit meuble. Je vous coiffe, je vous pose deux brins de fleurettes, et je vous enlève dans ma voiture. Allons, voilà une affaire bâclée.

Mathilde. — Pas pour ce soir; je reste, décidément.

Madame de Léry. — Décidément! est-ce un parti pris? Monsieur de Chavigny, emmenez donc Mathilde.

Chavigny, *sèchement.* — Je ne me mêle des affaires de personne.

Madame de Léry. — Oh! oh! vous aimez le bleu, à ce qu'il paraît. Eh bien! écoutez, savez-vous ce que je vais faire? Donnez-moi du thé, je vais rester ici.

Mathilde. — Que vous êtes gentille, chère Ernestine! Non, je ne veux pas priver le bal de sa reine. Allez me faire un tour de valse, et revenez à onze heures, si vous y pensez; nous causerons seules au coin du feu, puisque M. de Chavigny nous abandonne.

Chavigny. — Moi? pas du tout; je ne sais si je sortirai.

Madame de Léry. — Eh bien! c'est convenu, je vous quitte. A propos, vous savez mes malheurs : j'ai été volée comme dans un bois.

Mathilde. — Volée! qu'est-ce que vous voulez dire?

Madame de Léry. — Quatre robes, ma chère, quatre amours de

robes qui me venaient de Londres, perdues à la douane. Si vous les aviez vues, c'est à en pleurer; il y en avait une perse et une puce; on ne fera jamais rien de pareil.

MATHILDE. — Je vous plains bien sincèrement. On vous les a donc confisquées?

MADAME DE LÉRY. — Pas du tout. Si ce n'était que cela, je crierais tant qu'on me les rendrait, car c'est un meurtre. Me voilà nue pour cet été. Imaginez qu'ils m'ont lardé mes robes; ils ont fourré leur sonde je ne sais par où dans ma caisse; ils m'ont fait des trous à y mettre un doigt. Voilà ce qu'on m'apporte hier à déjeuner.

CHAVIGNY. — Il n'y en avait pas de bleue, par hasard?

MADAME DE LÉRY. — Non, monsieur, pas la moindre. Adieu, belle; je ne fais qu'une apparition. J'en suis, je crois, à ma douzième grippe de l'hiver; je vais attraper ma treizième. Aussitôt fait, j'accours, et me plonge dans vos fauteuils. Nous causerons douane, chiffons, pas vrai? Non, je suis toute triste, nous ferons du sentiment. Enfin, n'importe! Bonsoir, monsieur de l'azur... Si vous me reconduisez, je ne reviens pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

CHAVIGNY, MATHILDE.

CHAVIGNY. — Quel cerveau fêlé que cette femme! Vous choisissez bien vos amies.

MATHILDE. — C'est vous qui avez voulu qu'elle montât.

CHAVIGNY. — Je parierais que vous croyez que c'est Mme de Blainville qui a fait ma bourse.

MATHILDE. — Non, puisque vous dites le contraire.

CHAVIGNY. — Je suis sûr que vous le croyez.

MATHILDE. — Et pourquoi en êtes-vous sûr?

CHAVIGNY. — Parce que je connais votre caractère : Mme de Léry est votre oracle ; c'est une idée qui n'a pas le sens commun.

MATHILDE. — Voilà un beau compliment que je ne mérite guère.

CHAVIGNY. — Oh! mon Dieu, si; et j'aimerais tout autant vous voir franche là-dessus que dissimulée.

MATHILDE. — Mais si je ne le crois pas, je ne puis feindre de le croire pour vous paraître sincère.

CHAVIGNY. — Je vous dis que vous le croyez; c'est écrit sur votre visage.

MATHILDE. — S'il faut le dire pour vous satisfaire, eh bien! j'y consens; je le crois.

Chavigny. — Vous le croyez? et quand cela serait vrai, quel mal y aurait-il?

Mathilde. — Aucun, et par cette raison je ne vois pas pourquoi vous le nieriez.

Chavigny. — Je ne le nie pas; c'est elle qui l'a faite. (*Il se lève.*) Bonsoir; je reviendrai peut-être tout à l'heure prendre le thé avec votre amie.

Mathilde. — Henri, ne me quittez pas ainsi.

Chavigny. — Qu'appelez-vous *ainsi?* Sommes-nous fâchés? Je ne vois là rien que de très simple : on me fait une bourse, et je la porte ; vous me demandez qui, et je vous le dis. Rien ne ressemble moins à une querelle.

Mathilde. — Et si je vous demandais cette bourse, m'en feriez-vous cadeau?

Chavigny. — Peut-être; à quoi vous servirait-elle?

Mathilde. — Il n'importe; je vous la demande.

Chavigny. — Ce n'est pas pour la porter, je suppose? Je veux savoir ce que vous en feriez.

Mathilde. — C'est pour la porter.

Chavigny. — Quelle plaisanterie! Vous porteriez une bourse faite par Mme de Blainville?

Mathilde. — Pourquoi non? Vous la portez bien.

Chavigny. — La belle raison! Je ne suis pas femme.

Mathilde. — Eh bien! si je ne m'en sers pas, je la jetterai au feu.

Chavigny. — Ah! ah! vous voilà donc enfin sincère. Eh bien! très sincèrement aussi, je la garderai, si vous le permettez.

Mathilde. — Vous en êtes libre, assurément; mais je vous avoue qu'il m'est cruel de penser que tout le monde sait qui vous l'a faite, et que vous allez la montrer partout.

Chavigny. — La montrer! Ne dirait-on pas que c'est un trophée!

Mathilde. — Écoutez-moi, je vous en prie, et laissez-moi votre main dans les miennes. (*Elle l'embrasse.*) M'aimez-vous, Henri? répondez.

Chavigny. — Je vous aime, et je vous écoute.

Mathilde. — Je vous jure que je ne suis pas jalouse; mais si vous me donnez cette bourse de bonne amitié, je vous remercierai de tout mon cœur. C'est un petit échange que je vous propose, et je crois, j'espère du moins, que vous ne trouverez pas que vous y perdez.

Chavigny. — Voyons votre échange; qu'est-ce que c'est?

Mathilde. — Je vais vous le dire, si vous y tenez; mais si vous me donniez la bourse auparavant, sur parole, vous me rendriez bien heureuse.

CHAVIGNY. — Je ne donne rien sur parole.

MATHILDE. — Voyons, Henri, je vous en prie.

CHAVIGNY. — Non.

MATHILDE. — Eh bien! je t'en supplie à genoux.

CHAVIGNY. — Levez-vous, Mathilde, je vous en conjure à mon tour; vous savez que je n'aime pas ces manières-là. Je ne peux pas souffrir qu'on s'abaisse, et je le comprends moins ici que jamais. C'est trop insister sur un enfantillage; si vous l'exigiez sérieusement, je jetterais cette bourse au feu moi-même, et je n'aurais que faire d'échange pour cela. Allons, levez-vous, et n'en parlons plus. Adieu; à ce soir; je reviendrai. (*Il sort.*)

SCÈNE V

MATHILDE, *seule.*

Puisque ce n'est pas celle-là, ce sera donc l'autre que je brûlerai. (*Elle va à son secrétaire et en tire la bourse qu'elle a faite.*) Pauvre petite, je te baisais tout à l'heure; et te souviens-tu de ce que je te disais? Nous arrivons trop tard, tu le vois. Il ne veut pas de toi, et ne veut plus de moi. (*Elle s'approche de la cheminée.*) Qu'on est folle de faire des rêves! ils ne se réalisent jamais. Pourquoi cet attrait, ce charme invincible qui nous fait caresser une idée? Pourquoi tant de plaisir à la suivre, à l'exécuter en secret? A quoi bon tout cela? A pleurer ensuite. Que demande donc l'impitoyable hasard? Quelles précautions, quelles prières faut-il donc pour mener à bien le souhait le plus simple, la plus chétive espérance? Vous avez bien dit, monsieur le comte, j'insiste sur un enfantillage, mais il m'était doux d'y insister; et vous, si fier ou si infidèle, il ne vous eût pas coûté beaucoup de vous prêter à cet enfantillage. Ah! il ne m'aime plus, il ne m'aime plus. Il vous aime, madame de Blainville! (*Elle pleure.*) Allons! il n'y faut plus penser. Jetons au feu ce hochet d'enfant qui n'a pas su arriver assez vite; si je le lui avais donné ce soir, il l'aurait peut-être perdu demain. Ah! sans nul doute, il l'aurait fait! il laisserait ma bourse traîner sur la table, je ne sais où, dans ses rebuts, tandis que l'autre le suivra partout, tandis qu'en jouant, à l'heure qu'il est, il la tire avec orgueil; je le vois l'étaler sur le tapis et faire résonner l'or qu'elle renferme. Malheureuse! je suis jalouse; il me manquait cela pour me faire haïr! (*Elle va jeter sa bourse au feu, et s'arrête.*) Mais qu'as-tu fait? Pourquoi te détruire, triste ouvrage de mes mains? Il n'y a pas de ta faute; tu atten-

dais, tu espérais aussi! Tes fraîches couleurs n'ont point pâli durant cet entretien cruel; tu me plais, je sens que je t'aime; dans ce petit réseau fragile, il y a quinze jours de ma vie; ah! non, non, la main qui t'a faite ne te tuera pas; je veux te conserver, je veux t'achever; tu seras pour moi une relique, je te porterai sur mon cœur; tu m'y feras en même temps du bien et du mal; tu me rappelleras mon amour pour lui, son oubli, ses caprices; et qui sait? cachée à cette place, il reviendra peut-être t'y chercher. (*Elle s'assoit et attache le gland qui manquait.*)

SCÈNE VI

MATHILDE, MADAME DE LÉRY.

Madame de Léry, *derrière la scène.* — Personne nulle part! qu'est-ce que cela veut dire? on entre ici comme dans un moulin. (*Elle ouvre la porte et crie en riant.*) Madame de Léry! (*Elle entre. Mathilde se lève.*) Rebonsoir, chère; pas de domestiques chez vous; je cours partout pour trouver quelqu'un. Ah! je suis rompue! (*Elle s'assoit.*)

Mathilde. — Débarrassez-vous de vos fourrures.

Madame de Léry. — Tout à l'heure; je suis gelée. Aimez-vous ce renard-là? on dit que c'est de la martre d'Éthiopie, je ne sais quoi; c'est M. de Léry qui me l'a apporté de Hollande. Moi, je trouve cela laid, franchement: je le porterai trois fois, par politesse, et puis je le donnerai à Ursule.

Mathilde. — Une femme de chambre ne peut pas mettre cela.

Madame de Léry. — C'est vrai; je m'en ferai un petit tapis.

Mathilde. — Eh bien! ce bal était-il beau?

Madame de Léry. — Ah! mon Dieu, ce bal! mais je n'en viens pas. Vous ne croiriez jamais ce qui m'arrive.

Mathilde. — Vous n'y êtes donc pas allée?

Madame de Léry. — Si fait, j'y suis allée, mais je n'y suis pas entrée. C'est à mourir de rire. Figurez-vous une queue..., une queue... (*Elle éclate de rire.*) Ces choses-là vous font-elles peur à vous?

Mathilde. — Mais oui; je n'aime pas les embarras de voitures.

Madame de Léry. — C'est désolant quand on est seule. J'avais beau crier au cocher d'avancer, il ne bougeait pas; j'étais d'une colère! j'avais envie de monter sur le siège; je vous réponds bien que j'aurais coupé leur queue. Mais c'est si bête d'être là, en toilette, vis-à-vis d'un carreau mouillé; car, avec cela, il pleut

à verse. Je me suis divertie une demi-heure à voir patauger les passants, et puis j'ai dit de retourner. Voilà mon bal. — Ce feu me fait un plaisir! je me sens renaître! (*Elle ôte sa fourrure. Mathilde sonne, et un domestique entre.*)

MATHILDE. — Le thé. (*Le domestique sort.*)

MADAME DE LÉRY. — M. de Chavigny est donc parti?

MATHILDE. — Oui; je pense qu'il va à ce bal, et il sera plus obstiné que vous.

MADAME DE LÉRY. — Je crois qu'il ne m'aime guère, soit dit entre nous.

MATHILDE. — Vous vous trompez, je vous assure; il m'a dit cent fois qu'à ses yeux vous étiez une des plus jolies femmes de Paris.

MADAME DE LÉRY. — Vraiment? c'est très poli de sa part; mais je le mérite, car je le trouve fort bien. Voulez-vous me prêter une épingle?

MATHILDE. — Vous en avez à côté de vous.

MADAME DE LÉRY. — Cette Palmire vous fait des robes, on ne se sent pas des épaules; on croit toujours que tout va tomber. Est-ce elle qui vous fait ces manches-là?

MATHILDE. — Oui.

MADAME DE LÉRY. — Très jolies, très bien, très jolies. Décidément il n'y a que les manches plates; mais j'ai été longtemps à m'y faire; et puis je trouve qu'il ne faut pas être trop grasse pour les porter, parce que sans cela on a l'air d'une cigale, avec un gros corps et de petites pattes.

MATHILDE. — J'aime assez la comparaison. (*On apporte le thé.*)

MADAME DE LÉRY. — N'est-ce pas? Regardez Mlle Saint-Ange. Il ne faut pourtant pas être trop maigre non plus, parce qu'alors il ne reste plus rien. On se récrie sur la marquise d'Ermont; moi, je trouve qu'elle a l'air d'une potence. C'est une belle tête, si vous voulez, mais c'est une madone au bout d'un bâton.

MATHILDE, *riant*. — Voulez-vous que je vous serve, ma chère?

MADAME DE LÉRY. — Rien que de l'eau chaude, avec un soupçon de thé et un nuage de lait.

MATHILDE, *versant le thé*. — Allez-vous demain chez Mme d'Égly? Je vous prendrai, si vous voulez.

MADAME DE LÉRY. — Ah! Mme d'Égly! en voilà une autre! avec sa frisure et ses jambes, elle me fait l'effet de ces balais pour épousseter les araignées. (*Elle boit.*) Mais, certainement, j'irai demain. Non, je ne peux pas; je vais au concert.

MATHILDE. — Il est vrai qu'elle est un peu drôle.

MADAME DE LÉRY. — Regardez-moi donc, je vous en prie.

MATHILDE. — Pourquoi?

MADAME DE LÉRY. — Regardez-moi en face, là, franchement.

MATHILDE. — Que me trouvez-vous d'extraordinaire?

MADAME DE LÉRY. — Eh! certainement, vous avez les yeux rouges, vous venez de pleurer, c'est clair comme le jour. Qu'est-ce qui se passe donc, ma chère Mathilde?

MATHILDE. — Rien, je vous jure. Que voulez-vous qu'il se passe?

MADAME DE LÉRY. — Je n'en sais rien, mais vous venez de pleurer; je vous dérange, je m'en vais.

MATHILDE. — Au contraire, je vous supplie de rester.

MADAME DE LÉRY. — Est-ce bien franc? Je reste, si vous voulez; mais vous me direz vos peines. (*Mathilde secoue la tête.*) Non? Alors je m'en vais, car vous comprenez que du moment que je ne suis bonne à rien, je ne peux que nuire involontairement.

MATHILDE. — Restez, votre présence m'est précieuse, votre esprit m'amuse, et s'il était vrai que j'eusse quelque souci, votre gaieté le chasserait.

MADAME DE LÉRY. — Tenez, je vous aime. Vous me croyez peut-être légère; personne n'est si sérieux que moi pour les choses sérieuses. Je ne comprends pas qu'on joue avec le cœur, et c'est pour cela que j'ai l'air d'en manquer. Je sais ce que c'est que de souffrir, on me l'a appris bien jeune encore. Je sais aussi ce que c'est que de dire ses chagrins. Si ce qui vous afflige peut se confier, parlez hardiment : ce n'est pas la curiosité qui me pousse.

MATHILDE. — Je vous crois bonne, et surtout très sincère; mais dispensez-moi de vous obéir.

MADAME DE LÉRY. — Ah! mon Dieu! j'y suis! c'est la bourse bleue. J'ai fait une sottise affreuse en nommant Mme de Blainville. J'y ai pensé en vous quittant; est-ce que M. de Chavigny lui fait la cour? (*Mathilde se lève, ne pouvant répondre, se détourne et porte son mouchoir à ses yeux.*) — Est-il possible? (*Un long silence. Mathilde se promène quelque temps, puis va s'asseoir à l'autre bout de la chambre. Mme de Léry semble réfléchir. Elle se lève et s'approche de Mathilde; celle-ci lui tend la main.*) — Vous savez, ma chère, que les dentistes vous disent de crier quand ils vous font mal. Moi, je vous dis : Pleurez! pleurez! Douces ou amères, les larmes soulagent toujours.

MATHILDE. — Ah! mon Dieu!

MADAME DE LÉRY. — Mais c'est incroyable, une chose pareille! On ne peut pas aimer Mme de Blainville; c'est une coquette à moitié perdue, qui n'a ni esprit ni beauté. Elle ne vaut pas votre petit doigt; on ne quitte pas un ange pour un diable.

MATHILDE, *sanglotant.* — Je suis sûre qu'il l'aime, j'en suis sûre.

MADAME DE LÉRY. — Non, mon enfant, ça ne se peut pas ; c'est un caprice, une fantaisie. Je connais M. de Chavigny plus qu'il ne pense ; il est méchant, mais il n'est pas mauvais. Il aura agi par boutade ; avez-vous pleuré devant lui?

MATHILDE. — Oh! non, jamais!

MADAME DE LÉRY. — Vous avez bien fait ; il ne m'étonnerait pas qu'il en fût bien aise.

MATHILDE. — Bien aise? bien aise de me voir pleurer?

MADAME DE LÉRY. — Eh! mon Dieu, oui. J'ai vingt-cinq ans d'hier, mais je sais ce qui en est sur bien des choses. Comment tout cela est-il venu?

MATHILDE. — Mais... je ne sais...

MADAME DE LÉRY. — Parlez. Avez-vous peur de moi? je vais vous rassurer tout de suite ; si, pour vous mettre à votre aise, il faut m'engager de mon côté, je vais vous prouver que j'ai confiance en vous et vous forcer à l'avoir en moi ; est-ce nécessaire? je le ferai. Qu'est-ce qu'il vous plaît de savoir sur mon compte?

MATHILDE. — Vous êtes ma meilleure amie ; je vous dirai tout, je me fie à vous. Il ne s'agit de rien de bien grave ; mais j'ai une folle tête qui m'entraîne. J'avais fait à M. de Chavigny une petite bourse en cachette que je comptais lui offrir aujourd'hui ; depuis quinze jours, je le vois à peine ; il passe ses journées chez Mme de Blainville. Lui offrir ce petit cadeau, c'était lui faire un doux reproche de son absence et lui montrer qu'il me laissait seule. Au moment où j'allais lui donner ma bourse, il a tiré l'autre.

MADAME DE LÉRY. — Il n'y a pas là de quoi pleurer.

MATHILDE. — Oh! si, il y a de quoi pleurer, car j'ai fait une grande folie ; je lui ai demandé l'autre bourse.

MADAME DE LÉRY. — Aïe! ce n'est pas diplomatique.

MATHILDE. — Non, Ernestine, et il m'a refusée... Et alors... Ah! j'ai honte...

MADAME DE LÉRY. — Eh bien?

MATHILDE. — Eh bien! je l'ai demandée à genoux. Je voulais qu'il me fît ce petit sacrifice, et je lui aurais donné ma bourse en échange de la sienne. Je l'ai prié... je l'ai supplié...

MADAME DE LÉRY. — Et il n'en a rien fait ; cela va sans dire. Pauvre innocente! il n'est pas digne de vous.

MATHILDE. — Ah! malgré tout, je ne le croirai jamais!

MADAME DE LÉRY. — Vous avez raison, je m'exprime mal. Il est

digne de vous et vous aime, mais il est homme et orgueilleux. Quelle pitié! Et où est donc votre bourse?

MATHILDE. — La voilà ici sur la table.

MADAME DE LÉRY, *prenant la bourse.* — Cette bourse-là? Eh bien! ma chère, elle est quatre fois plus jolie que la sienne. D'abord elle n'est pas bleue, ensuite elle est charmante. Prêtez-la-moi, je me charge bien de la lui faire trouver de son goût.

MATHILDE. — Tâchez. Vous me rendrez la vie.

MADAME DE LÉRY. — En être là après un an de mariage, c'est inouï. Il faut qu'il y ait de la sorcellerie là-dedans. Cette Blainville, avec son indigo, je la déteste des pieds à la tête. Elle a les yeux battus jusqu'au menton. Mathilde, voulez-vous faire une chose? Il ne nous en coûte rien d'essayer. Votre mari viendra-t-il ce soir?

MATHILDE. — Je n'en sais rien, mais il me l'a dit.

MADAME DE LÉRY. — Comment étiez-vous quand il est sorti?

MATHILDE. — Ah! j'étais bien triste et lui bien sévère.

MADAME DE LÉRY. — Il viendra. Avez-vous du courage? Quand j'ai une idée, je vous en avertis, il faut que je me saisisse au vol; je me connais, je réussirai.

MATHILDE. — Ordonnez donc, je me soumets.

MADAME DE LÉRY. — Passez dans ce cabinet, habillez-vous à la hâte et jetez-vous dans ma voiture. Je ne veux pas vous envoyer au bal, mais il faut qu'en rentrant vous ayez l'air d'y être allée. Vous vous ferez mener où vous voudrez, aux Invalides ou à la Bastille; ce ne sera peut-être pas très divertissant, mais vous serez aussi bien là qu'ici pour ne pas dormir. Est-ce convenu? Maintenant prenez votre bourse, et enveloppez-la dans ce papier, je vais mettre l'adresse. Bien, voilà qui est fait. Au coin de la rue, vous ferez arrêter; vous direz à mon groom d'apporter ici ce petit paquet, de le remettre au premier domestique qu'il rencontrera et de s'en aller sans autre explication.

MATHILDE. — Dites-moi du moins ce que vous voulez faire.

MADAME DE LÉRY. — Ce que je veux faire, enfant, est impossible à dire, et je vais voir si c'est possible à faire. Une fois pour toutes, vous fiez-vous à moi?

MATHILDE. — Oui, tout au monde pour l'amour de lui.

MADAME DE LÉRY. — Allons, preste! Voilà une voiture.

MATHILDE. — C'est lui; j'entends sa voix dans la cour.

MADAME DE LÉRY. — Sauvez-vous! Y a-t-il un escalier dérobé par là?

MATHILDE. — Oui, heureusement. Mais je ne suis pas coiffée, comment croira-t-on à ce bal?

MADAME DE LÉRY, *ôtant la guirlande qu'elle a sur la tête et la donnant à Mathilde.* — Tenez, vous arrangerez cela en route. (*Mathilde sort.*)

SCÈNE VII

MADAME DE LÉRY, *seule.* — A genoux! une telle femme à genoux! Et ce monsieur-là qui la refuse! Une femme de vingt ans, belle comme un ange et fidèle comme un lévrier! Pauvre enfant, qui demande en grâce qu'on daigne accepter une bourse faite par elle, en échange d'un cadeau de Mme de Blainville! Mais quel abîme est donc le cœur de l'homme! Ah! ma foi, nous valons mieux qu'eux. (*Elle s'assoit et prend une brochure sur la table. Un instant après, on frappe à la porte.*) Entrez!

SCÈNE VIII

MADAME DE LÉRY, CHAVIGNY.

MADAME DE LÉRY, *lisant d'un air distrait.* — Bonsoir, comte. Voulez-vous du thé?

CHAVIGNY. — Je vous rends grâces, je n'en prends jamais. (*Il s'assoit et regarde autour de lui.*)

MADAME DE LÉRY. — Était-il amusant, ce bal?

CHAVIGNY. — Comment cela? N'y étiez-vous pas?

MADAME DE LÉRY. — Voilà une question qui n'est pas galante. Non, je n'y étais pas; mais j'y ai envoyé Mathilde, que vos regards semblent chercher.

CHAVIGNY. — Vous plaisantez, à ce que je vois?

MADAME DE LÉRY. — Plaît-il? Je vous demande pardon, je tiens un article d'une *Revue* qui m'intéresse beaucoup. (*Un silence. Chavigny, inquiet, se lève et se promène.*)

CHAVIGNY. — Est-ce que vraiment Mathilde est à ce bal?

MADAME DE LÉRY. — Mais oui; vous voyez que je l'attends.

CHAVIGNY. — C'est singulier; elle ne voulait pas sortir lorsque vous le lui avez proposé.

MADAME DE LÉRY. — Apparemment qu'elle a changé d'idée.

CHAVIGNY. — Pourquoi n'y est-elle pas allée avec vous?

MADAME DE LÉRY. — Parce que je ne m'en suis plus souciée.

CHAVIGNY. — Elle s'est donc passée de voiture?

MADAME DE LÉRY. — Non, je lui ai prêté la mienne. Avez-vous lu ça, monsieur de Chavigny?

CHAVIGNY. — Quoi?

MADAME DE LÉRY. — C'est la *Revue des Deux Mondes ;* un article très joli de Mme Sand sur les orangs-outangs.

CHAVIGNY. — Sur les ?...

MADAME DE LÉRY. — Sur les orangs-outangs. Ah ! je me trompe, ce n'est pas d'elle, c'est celui d'à côté ; c'est très amusant.

CHAVIGNY. — Je ne comprends rien à cette idée d'aller au bal sans m'en prévenir. J'aurais pu du moins la ramener.

MADAME DE LÉRY. — Aimez-vous les romans de Mme Sand ?

CHAVIGNY. — Non, pas du tout. Mais si elle y est, comment se fait-il que je ne l'aie pas trouvée ?

MADAME DE LÉRY. — Quoi ? la *Revue?* Elle était là-dessus.

CHAVIGNY. — Vous moquez-vous de moi, madame ?

MADAME DE LÉRY. — Peut-être ; c'est selon à propos de quoi.

CHAVIGNY. — C'est de ma femme que je vous parle.

MADAME DE LÉRY. — Est-ce que vous me l'avez donnée à garder ?

CHAVIGNY. — Vous avez raison ; je suis très ridicule ; je vais de ce pas la chercher.

MADAME DE LÉRY. — Bah ! vous allez tomber dans la queue.

CHAVIGNY. — C'est vrai ; je ferai aussi bien d'attendre, et j'attendrai. (*Il s'approche du feu et s'assoit.*)

MADAME DE LÉRY, *quittant sa lecture.* — Savez-vous, monsieur de Chavigny, que vous m'étonnez beaucoup ? Je croyais vous avoir entendu dire que vous laissiez Mathilde parfaitement libre, et qu'elle allait où bon lui semblait.

CHAVIGNY. — Certainement ; vous en voyez la preuve.

MADAME DE LÉRY. — Pas tant ; vous avez l'air furieux.

CHAVIGNY. — Moi ? par exemple ! pas le moins du monde.

MADAME DE LÉRY. — Vous ne tenez pas sur votre fauteuil. Je vous croyais un tout autre homme, je l'avoue, et, pour parler sérieusement, je n'aurais pas prêté ma voiture à Mathilde si j'avais su ce qui en est.

CHAVIGNY. — Mais je vous assure que je le trouve tout simple, et je vous remercie de l'avoir fait.

MADAME DE LÉRY. — Non, non, vous ne me remerciez pas ; je vous assure, moi, que vous êtes fâché. A vous dire vrai, je crois que, si elle est sortie, c'était un peu pour vous rejoindre.

CHAVIGNY. — J'aime beaucoup cela ! Que ne m'accompagnait-elle ?

MADAME DE LÉRY. — Eh oui ! c'est ce que je lui ai dit. Mais voilà comme nous sommes, nous autres : nous ne voulons pas, et puis nous voulons. Décidément vous ne prenez pas de thé ?

CHAVIGNY. — Non, il me fait mal.

Madame de Léry. — Eh bien ! donnez-m'en.

Chavigny. — Plaît-il, madame ?

Madame de Léry. — Donnez-m'en. (*Chavigny se lève et remplit une tasse qu'il offre à Mme de Léry.*)

Madame de Léry. — C'est bon ; mettez ça là. Avons-nous un ministère ce soir ?

Chavigny. — Je n'en sais rien.

Madame de Léry. — Ce sont de drôles d'auberges que ces ministères. On y entre et on en sort sans savoir pourquoi ; c'est une procession de marionnettes.

Chavigny. — Prenez donc ce thé à votre tour ; il est déjà à moitié froid.

Madame de Léry. — Vous n'y avez pas mis assez de sucre. Mettez-m'en un ou deux morceaux.

Chavigny. — Comme vous voudrez ; il ne vaudra rien.

Madame de Léry. — Bien ; maintenant, encore un peu de lait.

Chavigny. — Êtes-vous satisfaite ?

Madame de Léry. — Une goutte d'eau chaude à présent. Est-ce fait ? Donnez-moi la tasse.

Chavigny, *lui présentant la tasse.* — La voilà ; mais il ne vaudra rien.

Madame de Léry. — Vous croyez ? En êtes-vous sûr ?

Chavigny. — Il n'y a pas le moindre doute.

Madame de Léry. — Et pourquoi ne vaudra-t-il rien ?

Chavigny. — Parce qu'il est froid et trop sucré.

Madame de Léry. — Eh bien ! s'il ne vaut rien, ce thé, jetez-le. *Chavigny est debout, tenant la tasse ; Mme de Léry le regarde en riant.*)

Madame de Léry. — Ah ! mon Dieu ! que vous m'amusez ! Je n'ai jamais rien vu de si maussade.

Chavigny, *impatienté, vide la tasse dans le feu, puis il se promène à grands pas, et dit avec humeur :* — Ma foi, c'est vrai, je ne suis qu'un sot.

Madame de Léry. — Je ne vous avais jamais vu jaloux, mais vous l'êtes comme un Othello.

Chavigny. — Pas le moins du monde ; je ne peux pas souffrir qu'on se gêne, ni qu'on gêne les autres en rien. Comment voulez-vous que je sois jaloux ?

Madame de Léry. — Par amour-propre, comme tous les maris.

Chavigny. — Bah ! propos de femme. On dit : « Jaloux par amour-propre, » parce que c'est une phrase toute faite, comme on dit : « Votre très humble serviteur. » Le monde est bien sévère pour ces pauvres maris.

MADAME DE LÉRY. — Pas tant que pour ces pauvres femmes.

CHAVIGNY. — Oh ! mon Dieu, si. Tout est relatif. Peut-on permettre aux femmes de vivre sur le même pied que nous ? C'est une absurdité qui saute aux yeux. Il y a mille choses très graves pour elles, qui n'ont aucune importance pour un homme.

MADAME DE LÉRY. — Oui, les caprices, par exemple.

CHAVIGNY. — Pourquoi pas ? Eh bien ! oui, les caprices. Il est certain qu'un homme peut en avoir, et qu'une femme...

MADAME DE LÉRY. — En a quelquefois. Est-ce que vous croyez qu'une robe est un talisman qui en préserve ?

CHAVIGNY. — C'est une barrière qui doit les arrêter.

MADAME DE LÉRY. — A moins que ce ne soit un voile qui les couvre. J'entends marcher. C'est Mathilde qui rentre.

CHAVIGNY. — Oh ! que non ; il n'est pas minuit. (*Un domestique entre et remet un petit paquet à M. de Chavigny.*)

CHAVIGNY. — Qu'est-ce que c'est ? Que me veut-on ?

LE DOMESTIQUE. — On vient d'apporter cela pour monsieur le comte. (*Il sort. Chavigny défait le paquet, qui renferme la bourse de Mathilde.*)

MADAME DE LÉRY. — Est-ce encore un cadeau qui vous arrive ! A cette heure-ci, c'est un peu fort.

CHAVIGNY. — Que diable est-ce que ça veut dire ? Hé ! François, hé ! qui est-ce qui a apporté ce paquet ?

LE DOMESTIQUE, *rentrant.* — Monsieur ?

CHAVIGNY. — Qui est-ce qui a apporté ce paquet ?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, c'est le portier qui vient de monter.

CHAVIGNY. — Il n'y a rien avec ? pas de lettre ?

LE DOMESTIQUE. — Non, monsieur.

CHAVIGNY. — Est-ce qu'il avait ça depuis longtemps, ce portier ?

LE DOMESTIQUE. — Non, monsieur ; on vient de le lui remettre.

CHAVIGNY. — Qui le lui a remis ?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, il ne sait pas.

CHAVIGNY. — Il ne sait pas ! Perdez-vous la tête ? Est-ce un homme ou une femme ?

LE DOMESTIQUE. — C'est un domestique en livrée, mais il ne le connaît pas.

CHAVIGNY. — Est-ce qu'il est en bas ce domestique ?

LE DOMESTIQUE. — Non, monsieur : il est parti sur-le-champ.

CHAVIGNY. — Il n'a rien dit ?

LE DOMESTIQUE. — Non, monsieur.

CHAVIGNY. — C'est bon. (*Le domestique sort.*)

MADAME DE LÉRY. — J'espère qu'on vous gâte, monsieur de

Chavigny. Si vous laissez tomber votre argent, ce ne sera pas la faute de ces dames.

Chavigny. — Je veux être pendu si j'y comprends rien.

Madame de Léry. — Laissez donc! vous faites l'enfant.

Chavigny. — Non ; je vous donne ma parole d'honneur que je ne devine pas. Ce ne peut être qu'une méprise.

Madame de Léry. — Est-ce que l'adresse n'est pas dessus ?

Chavigny. — Ma foi ! si, vous avez raison. C'est singulier ; je connais l'écriture.

Madame de Léry. — Peut-on voir ?

Chavigny. — C'est peut-être une indiscrétion à moi de vous la montrer ; mais tant pis pour qui s'y expose. Tenez. J'ai certainement vu cette écriture-là quelque part.

Madame de Léry. — Et moi aussi très certainement.

Chavigny. — Attendez donc... Non, je me trompe. Est-ce en bâtarde ou en coulée ?

Madame de Léry. — Fi donc ! c'est une anglaise pur sang. Regardez-moi comme ces lettres-là sont fines ! Oh ! la dame est bien élevée.

Chavigny. — Vous avez l'air de la reconnaître.

Madame de Léry, *avec une confusion feinte.* — Moi ! pas du tout. (*Chavigny, étonné, la regarde, puis continue à se promener.*)

Madame de Léry. — Où en étions-nous donc de notre conversation ? — Eh ! mais il me semble que nous parlions caprice. Ce petit poulet rouge arrive à propos.

Chavigny. — Vous êtes dans le secret, convenez-en.

Madame de Léry. — Il y a des gens qui ne savent rien faire ; si j'étais de vous, j'aurais déjà deviné.

Chavigny. — Voyons ! soyez franche ; dites-moi qui c'est.

Madame de Léry. — Je croirais assez que c'est Mme de Blainville.

Chavigny. — Vous êtes impitoyable, madame ; savez-vous bien que nous nous brouillerons !

Madame de Léry. — Je l'espère bien, mais pas cette fois-ci.

Chavigny. — Vous ne voulez pas m'aider à trouver l'énigme ?

Madame de Léry. — Belle occupation ! Laissez donc cela ; on dirait que vous n'y êtes pas fait. Vous ruminerez lorsque vous serez couché, quand ce ne serait que par politesse.

Chavigny. — Il n'y a donc plus de thé ? j'ai envie d'en prendre.

Madame de Léry. — Je vais vous en faire ; dites donc que je ne suis pas bonne ! (*Un silence.*)

Chavigny, *se promenant toujours.* — Plus je cherche, moins je trouve.

MADAME DE LÉRY. — Ah çà ! dites donc, est-ce un parti pris de ne penser qu'à cette bourse ? Je vais vous laisser à vos rêveries.

CHAVIGNY. — C'est qu'en vérité je tombe des nues.

MADAME DE LÉRY. — Je vous dis que c'est Mme de Blainville. Elle a réfléchi sur la couleur de sa bourse, et elle vous en envoie une autre par repentir. Ou mieux encore : elle veut vous tenter, et voir si vous porterez celle-ci ou la sienne.

CHAVIGNY. — Je porterai celle-ci sans aucun doute. C'est le seul moyen de savoir qui l'a faite.

MADAME DE LÉRY. — Je ne comprends pas; c'est trop profond pour moi.

CHAVIGNY. — Je suppose que la personne qui me l'a envoyée me la voie demain entre les mains; croyez-vous que je m'y tromperais ?

MADAME DE LÉRY, *éclatant de rire.* — Ah ! c'est trop fort; je n'y tiens pas.

CHAVIGNY. — Est-ce que ce serait vous, par hasard ? (*Un silence.*)

MADAME DE LÉRY. — Voilà votre thé, fait de ma blanche main, et il sera meilleur que celui que vous m'avez fabriqué tout à l'heure. Mais finissez donc de me regarder. Est-ce que vous me prenez pour une lettre anonyme ?

CHAVIGNY. — C'est vous, c'est quelque plaisanterie. Il y a un complot là-dessous.

MADAME DE LÉRY. — C'est un petit complot assez bien tricoté.

CHAVIGNY. — Avouez donc que vous en êtes.

MADAME DE LÉRY. — Non.

CHAVIGNY. — Je vous en prie.

MADAME DE LÉRY. — Pas davantage.

CHAVIGNY. — Je vous en supplie.

MADAME DE LÉRY. — Demandez-le à genoux, je vous le dirai.

CHAVIGNY. — A genoux ? tant que vous voudrez.

MADAME DE LÉRY. — Allons ! voyons !

CHAVIGNY. — Sérieusement ? (*Il se met à genoux en riant devant Mme de Léry.*)

MADAME DE LÉRY, *sèchement.* — J'aime cette posture, elle vous va à merveille ; mais je vous conseille de vous relever, afin de ne pas trop m'attendrir.

CHAVIGNY, *se relevant.* — Ainsi, vous ne direz rien, n'est-ce pas ?

MADAME DE LÉRY. — Avez-vous là votre bourse bleue ?

CHAVIGNY. — Je n'en sais rien, je crois que oui.

MADAME DE LÉRY. — Je crois que oui aussi. Donnez-la-moi, je vous dirai qui a fait l'autre.

CHAVIGNY. — Vous le savez donc ?

MADAME DE LÉRY. — Oui, je le sais.

CHAVIGNY. — Est-ce une femme?

MADAME DE LÉRY. — A moins que ce ne soit un homme, je ne vois pas...

CHAVIGNY. — Je veux dire : est-ce une jolie femme?

MADAME DE LÉRY. — C'est une femme qui, à vos yeux, passe pour une des plus jolies femmes de Paris.

CHAVIGNY. — Brune ou blonde?

MADAME DE LÉRY. — Bleue.

CHAVIGNY. — Par quelle lettre commence son nom?

MADAME DE LÉRY. — Vous ne voulez pas de mon marché? Donnez-moi la bourse de Mme de Blainville.

CHAVIGNY. — Est-elle petite ou grande?

MADAME DE LÉRY. — Donnez-moi la bourse.

CHAVIGNY. — Dites-moi seulement si elle a le pied petit.

MADAME DE LÉRY. — La bourse ou la vie!

CHAVIGNY. — Me direz-vous le nom si je vous donne la bourse?

MADAME DE LÉRY. — Oui.

CHAVIGNY, *tirant la bourse bleue.* — Votre parole d'honneur?

MADAME DE LÉRY. — Ma parole d'honneur.

CHAVIGNY *semble hésiter, Mme de Léry tend la main, il la regarde attentivement. Tout à coup il s'assoit à côté d'elle, et dit gaiement :* — Parlons caprice. Vous convenez donc qu'une femme peut en avoir?

MADAME DE LÉRY. — Est-ce que vous en êtes à le demander?

CHAVIGNY. — Pas tout à fait; mais il peut arriver qu'un homme marié ait deux façons de parler et, jusqu'à un certain point, deux façons d'agir.

MADAME DE LÉRY. — Eh bien! et ce marché, est-ce qu'il s'envole? je croyais qu'il était conclu.

CHAVIGNY. — Un homme marié n'en reste pas moins un homme; la bénédiction ne le métamorphose pas, mais elle l'oblige quelquefois à prendre un rôle et à en donner les répliques. Il ne s'agit que de savoir, dans ce monde, à qui les gens s'adressent quand ils vous parlent, si c'est au réel ou au convenu, à la personne ou au personnage.

MADAME DE LÉRY. — J'entends, c'est un choix qu'on peut faire; mais où s'y reconnaît le public?

CHAVIGNY. — Je ne crois pas que, pour un public d'esprit, ce soit long ni bien difficile.

MADAME DE LÉRY. — Vous renoncez donc à ce fameux nom? Allons! voyons! donnez-moi cette bourse.

CHAVIGNY. — Une femme d'esprit, par exemple (une femme d'esprit sait tant de choses!), ne doit pas se tromper, à ce que je

crois, sur le vrai caractère des gens : elle doit bien voir au premier coup d'œil.

Madame de Léry. — Décidément vous gardez la bourse?

Chavigny. — Il me semble que vous y tenez beaucoup. Une femme d'esprit, n'est-il pas vrai, madame, doit savoir faire la part du mari, et celle de l'homme par conséquent. Comment êtes-vous donc coiffée? Vous étiez tout en fleurs ce matin.

Madame de Léry. — Oui; ça me gênait, je me suis mise à mon aise. Ah! mon Dieu! mes cheveux sont défaits d'un côté. (*Elle se lève et s'ajuste devant la glace.*)

Chavigny. — Vous avez la plus jolie taille qu'on puisse voir. Une femme d'esprit comme vous...

Madame de Léry. — Une femme d'esprit comme moi se donne au diable quand elle a affaire à un homme d'esprit comme vous.

Chavigny. — Qu'à cela ne tienne; je suis assez bon diable.

Madame de Léry. — Pas pour moi, du moins, à ce que je pense.

Chavigny. — C'est qu'apparemment quelque autre me fait tort.

Madame de Léry. — Qu'est-ce que ce propos-là veut dire?

Chavigny. — Il veut dire que, si je vous déplais, c'est que quelqu'un m'empêche de vous plaire.

Madame de Léry. — C'est modeste et poli; mais vous vous trompez : personne ne me plaît, et je ne veux plaire à personne.

Chavigny. — Avec votre âge et ces yeux-là, je vous en défie.

Madame de Léry. — C'est cependant la vérité pure.

Chavigny. — Si je le croyais, vous me donneriez bien mauvaise opinion des hommes.

Madame de Léry. — Je vous le ferai croire bien aisément. J'ai une vanité qui ne veut pas de maître.

Chavigny. — Ne peut-elle souffrir un serviteur?

Madame de Léry. — Bah! serviteurs ou maîtres, vous n'êtes que des tyrans.

Chavigny, *se levant.* — C'est assez vrai, et je vous avoue que là-dessus j'ai toujours détesté la conduite des hommes. Je ne sais d'où leur vient cette manie de s'imposer, qui ne sert qu'à se faire haïr.

Madame de Léry. — Est-ce votre opinion sincère ?

Chavigny. — Très sincère ; je ne conçois pas comment on peut se figurer que, parce qu'on a plu ce soir, on est en droit d'en abuser demain.

Madame de Léry. — C'est pourtant le chapitre premier de l'histoire universelle.

Chavigny. — Oui, et si les hommes avaient le sens commun là-dessus, les femmes ne seraient pas si prudentes.

Madame de Léry. — C'est possible; les liaisons d'aujourd'hui sont des mariages, et, quand il s'agit d'un jour de noce, cela vaut la peine d'y penser.

Chavigny. — Vous avez mille fois raison; et, dites-moi, pourquoi en est-il ainsi? pourquoi tant de comédie et si peu de franchise? Une jolie femme qui se fie à un galant homme ne saurait-elle le distinguer? il n'y a pas que des sots sur la terre.

Madame de Léry. — C'est une question en pareille circonstance.

Chavigny. — Mais, je suppose que, par hasard, il se trouve un homme qui, sur ce point, ne soit pas de l'avis des sots; et je suppose qu'une occasion se présente où l'on puisse être franc sans danger, sans arrière-pensée, sans crainte des indiscrétions. (*Il lui prend la main.*) Je suppose qu'on dise à une femme : Nous sommes seuls, vous êtes jeune et belle, et je fais de votre esprit et de votre cœur tout le cas qu'on en doit faire. Mille obstacles nous séparent, mille chagrins nous attendent si nous essayons de nous revoir demain. Votre fierté ne veut pas d'un joug, et votre prudence ne veut pas d'un lien; vous n'avez à redouter ni l'un ni l'autre. On ne vous demande ni protestation, ni engagement, ni sacrifice, rien qu'un sourire de ces lèvres de rose et un regard de ces beaux yeux. Souriez pendant que cette porte est fermée : votre liberté est sur le seuil; vous la retrouverez en quittant cette chambre; ce qui s'offre à vous n'est pas le plaisir sans amour, c'est l'amour sans peine et sans amertume; c'est le caprice, puisque nous en parlons, non l'aveugle caprice des sens, mais celui du cœur, qu'un moment fait naître et dont le souvenir est éternel.

Madame de Léry. — Vous me parliez de comédie; mais il paraît qu'à l'occasion vous en joueriez d'assez dangereuses. J'ai quelque envie d'avoir un caprice, avant de répondre à ce discours-là. Il me semble que c'en est l'instant, puisque vous en plaidez la thèse. Avez-vous là un jeu de cartes?

Chavigny. — Oui; dans cette table; qu'en voulez-vous faire?

Madame de Léry. — Donnez-le-moi, j'ai ma fantaisie, et vous êtes forcé d'obéir si vous ne voulez vous contredire. (*Elle prend une carte dans le jeu.*) Allons, comte, dites rouge ou noir.

Chavigny. — Voulez-vous me dire quel est l'enjeu?

Madame de Léry. — L'enjeu est une discrétion (1).

Chavigny. — Soit. — J'appelle rouge.

---

(1) On appelle *discrétion* un pari dans lequel le perdant s'oblige à donner au gagnant ce que celui-ci lui demande, à sa discrétion.

Madame de Léry. — C'est le valet de pique ; vous avez perdu. Donnez-moi cette bourse bleue.

Chavigny. — De tout mon cœur ; mais je garde la rouge, et, quoique sa couleur m'ait fait perdre, je ne le lui reprocherai jamais ; car je sais aussi bien que vous quelle est la main qui me l'a faite.

Madame de Léry. — Est-elle petite ou grande, cette main ?

Chavigny. — Elle est charmante et douce comme le satin.

Madame de Léry. — Lui permettez-vous de satisfaire un petit mouvement de jalousie ? (*Elle jette au feu la bourse bleue.*)

Chavigny. — Ernestine, je vous adore !

Madame de Léry *regarde brûler la bourse. Elle s'approche de Chavigny et lui dit tendrement :* — Vous n'aimez donc plus Mme de Blainville ?

Chavigny. — Ah ! grand Dieu ! je ne l'ai jamais aimée.

Madame de Léry. — Ni moi non plus, monsieur de Chavigny.

Chavigny. — Mais qui a pu vous dire que je pensais à cette femme-là ? Ah ! ce n'est pas elle à qui je demanderai jamais un instant de bonheur ; ce n'est pas elle qui me le donnera !

Madame de Léry. — Ni moi non plus, monsieur de Chavigny. Vous venez de me faire un petit sacrifice, c'est très galant de votre part ; mais je ne veux pas vous tromper : la bourse rouge n'est pas de ma façon.

Chavigny. — Est-il possible ? Qui est-ce donc qui l'a faite ?

Madame de Léry. — C'est une main plus belle que la mienne. Faites-moi la grâce de réfléchir une minute et de m'expliquer cette énigme à mon tour. Vous m'avez fait, en bon français, une déclaration très aimable ; vous vous êtes mis à deux genoux par terre, et remarquez qu'il n'y a pas de tapis ; je vous ai demandé votre bourse bleue, et vous me l'avez laissée brûler. Qui suis-je donc, dites-moi, pour mériter tout cela ? Que me trouvez-vous de si extraordinaire ? Je ne suis pas mal, c'est vrai ; je suis jeune ; il est certain que j'ai le pied petit. Mais enfin ce n'est pas si rare. Quand nous nous serons prouvé l'un à l'autre que je suis une coquette et vous un libertin, uniquement parce qu'il est minuit et que nous sommes en tête à tête, voilà un beau fait d'armes que nous aurons à écrire dans nos mémoires ! C'est pourtant là tout, n'est-ce pas ? Et ce que vous m'accordez en riant, ce qui ne vous coûte pas même un regret, ce sacrifice insignifiant que vous faites à un caprice plus insignifiant encore, vous le refusez à la seule femme qui vous aime, à la seule femme que vous aimiez ! (*On entend le bruit d'une voiture.*)

Chavigny. — Mais, madame, qui a pu vous instruire ?

Madame de Léry. — Parlez plus bas, monsieur, la voilà qui rentre, et cette voiture vient me chercher. Je n'ai pas le temps de vous faire ma morale ; vous êtes homme de cœur, et votre cœur vous la fera. Si vous trouvez que Mathilde a les yeux rouges, essuyez-les avec cette petite bourse que ses larmes reconnaîtront, car c'est votre bonne, brave et fidèle femme qui a passé quinze jours à la faire. Adieu ; vous m'en voudrez aujourd'hui, mais vous aurez demain quelque amitié pour moi, et croyez-moi, cela vaut mieux qu'un caprice. Mais s'il vous en faut un absolument, tenez, voilà Mathilde, vous en avez un beau à vous passer ce soir. Il vous en fera, j'espère, oublier un autre que personne au monde, pas même elle, ne saura jamais. (*Mathilde entre, Mme de Léry va à sa rencontre et l'embrasse ; M. de Chavigny les regarde, il s'approche d'elles, prend sur la tête de sa femme la guirlande de fleurs de Mme de Léry, et dit à celle-ci en la lui rendant :*) — Je vous demande pardon, madame, elle le saura, et je n'oublierai jamais qu'un jeune curé fait les meilleurs sermons.



TABLE



Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse.



Alf^d de Musset

A. DE MUSSET (1810-1857)

MÉDAILLON PAR DAVID D'ANGERS



IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE

Proverbe en un acte, publié en 1845, représenté pour la première fois, le 7 avril 1848, à la Comédie française.

PERSONNAGES

Le comte.
La marquise.

La scène est à Paris.

Un petit salon.

LE COMTE, LA MARQUISE.

La marquise, assise sur un canapé, près de la cheminée, fait de la tapisserie. Le comte entre et salue.

Le comte. — Je ne sais pas quand je me guérirai de ma maladresse, mais je suis d'une cruelle étourderie. Il m'est impossible de prendre sur moi de me rappeler votre jour, et toutes les fois que j'ai envie de vous voir, cela ne manque jamais d'être un mardi.

La marquise. — Est-ce que vous avez quelque chose à me dire?

Le comte. — Non; mais, en le supposant, je ne le pourrais pas, car c'est un hasard que vous soyez seule, et vous allez avoir d'ici à un quart d'heure une cohue d'amis intimes, qui me fera sauver, je vous en avertis.

La marquise. — Il est vrai que c'est aujourd'hui mon jour, et je ne sais trop pourquoi j'en ai un. C'est une mode qui a pourtant sa raison. Nos mères laissaient leur porte ouverte; la bonne compagnie n'était pas nombreuse et se bornait, pour chaque cercle, à une fournée d'ennuyeux qu'on avalait à la rigueur. Maintenant, dès qu'on reçoit, on reçoit tout Paris; et tout Paris, au temps où nous sommes, c'est bien réellement Paris tout entier, ville et faubourgs. Quand on est chez soi, on est dans la rue. Il fallait bien trouver un remède; de là vient que chacun a son jour. C'est le seul moyen de se voir le moins possible et, quand on dit : Je suis chez moi le mardi, il est clair que c'est comme si on disait : Le reste du temps laissez-moi tranquille.

Le comte. — Je n'en ai que plus de tort de venir aujourd'hui, puisque vous me permettez de vous voir dans la semaine.

La marquise. — Prenez votre parti et mettez-vous là. Si vous êtes de bonne humeur, vous parlerez; sinon, chauffez-vous. Je ne compte pas sur grand monde aujourd'hui, vous regarderez défiler ma petite lanterne magique; mais qu'avez-vous donc? vous me semblez...

Le comte. — Quoi?

La marquise. — Pour ma gloire, je ne veux pas le dire.

Le comte. — Ma foi, je vous l'avouerai, avant d'entrer ici, je l'étais un peu.

La marquise. — Quoi? je le demande à mon tour.

Le comte. — Vous fâcherez-vous si je vous le dis?

La marquise. — J'ai un bal ce soir où je veux être jolie : je ne me fâcherai pas de la journée.

Le comte. — Eh bien ! j'étais un peu ennuyé. Je ne sais ce que j'ai; c'est un mal à la mode, comme vos réceptions. Je me désole depuis midi; j'ai fait quatre visites sans trouver personne. Je devais dîner quelque part; je me suis excusé sans raison. Il n'y a pas un spectacle ce soir. Je suis sorti par un temps glacé; je n'ai vu que des nez rouges et des joues violettes. Je ne sais que faire, je suis bête comme un feuilleton.

La marquise. — Je vous en offre autant; je m'ennuie à crier. C'est le temps qu'il fait, sans aucun doute.

Le comte. — Le fait est que le froid est odieux; l'hiver est une maladie. Les badauds voient le pavé propre, le ciel clair, et, quand un vent bien sec leur coupe les oreilles, ils appellent cela une belle gelée. C'est comme qui dirait une belle fluxion de poitrine. Bien obligé de ces beautés-là.

La marquise. — Je suis plus que de votre avis. Il me semble que mon ennui me vient moins de l'air du dehors, tout froid qu'il

est, que de celui que les autres respirent. C'est peut-être que nous vieillissons. Je commence à avoir trente ans, et je perds le talent de vivre.

Le comte. — Je n'ai jamais eu ce talent-là, et ce qui m'épouvante, c'est que je le gagne. En prenant des années, on devient plat ou fou, et j'ai une peur atroce de mourir comme un sage.

La marquise. — Sonnez pour qu'on mette une bûche au feu; votre idée me gèle. (*On entend le bruit d'une sonnette au dehors.*)

Le comte. — Ce n'est pas la peine; on sonne à la porte, et votre procession arrive.

La marquise. — Voyons quelle sera la bannière, et surtout tâchez de rester.

Le comte. — Non; décidément je m'en vais.

La marquise. — Où allez-vous?

Le comte. — Je n'en sais rien. (*Il se lève, salue et ouvre la porte.*) Adieu, madame, à jeudi soir.

La marquise. — Pourquoi jeudi?

Le comte, *debout, tenant le bouton de la porte.* — N'est-ce pas votre jour aux Italiens? J'irai vous faire une petite visite.

La marquise. — Je ne veux pas de vous; vous êtes trop maussade. D'ailleurs j'y mène M. Camus.

Le comte. — M. Camus, votre voisin de campagne?

La marquise. — Oui; il m'a vendu des pommes et du foin avec beaucoup de galanterie, et je veux lui rendre sa politesse.

Le comte. — C'est bien vous, par exemple! L'être le plus ennuyeux! on devrait le nourrir de sa marchandise. Et, à propos, savez-vous ce qu'on dit?

La marquise. — Non. Mais on ne vient pas : qui avait donc sonné?

Le comte, *regardant par la fenêtre.* — Personne, une petite fille, je crois, avec un carton, je ne sais quoi, une blanchisseuse. Elle est là, dans la cour, qui parle à vos gens.

La marquise. — Vous appelez cela je ne sais quoi; vous êtes poli, c'est mon bonnet. Eh bien! qu'est-ce qu'on dit de moi et de M. Camus? — Fermez donc cette porte... Il vient un vent horrible.

Le comte, *fermant la porte.* — On dit que vous pensez à vous remarier, que M. Camus est millionnaire, et qu'il vient chez vous bien souvent.

La marquise. — En vérité! pas plus que cela? Et vous me dites cela au nez tout bonnement?

Le comte. — Je vous le dis, parce qu'on en parle.

La marquise. — C'est une belle raison. Est-ce que je vous répète tout ce qu'on dit de vous aussi par le monde?

Le comte. — De moi, madame? Que peut-on dire, s'il vous plaît, qui ne puisse pas se répéter?

La marquise. — Mais vous voyez bien que tout peut se répéter, puisque vous m'apprenez que je suis à la veille d'être annoncée madame Camus. Ce qu'on dit de vous est au moins aussi grave, car il paraît malheureusement que c'est vrai.

Le comte. — Et quoi donc? Vous me feriez peur.

La marquise. — Preuve de plus qu'on ne se trompe pas.

Le comte. — Expliquez-vous, je vous en prie.

La marquise. — Ah ! pas du tout ; ce sont vos affaires.

Le comte, *se rasseyant.* — Je vous en supplie, marquise, je vous le demande en grâce. Vous êtes la personne du monde dont l'opinion a le plus de prix pour moi.

La marquise. — L'une des personnes, vous voulez dire.

Le comte. — Non, madame, je dis: la personne, celle dont l'esprit, le sentiment, la...

La marquise. — Ah ! ciel ! vous allez faire une phrase.

Le comte. — Pas du tout. Si vous ne voyez rien, c'est qu'apparemment vous ne voulez rien voir.

La marquise. — Voir quoi?

Le comte. — Cela s'entend de reste.

La marquise. — Je n'entends que ce qu'on me dit, et encore pas des deux oreilles.

Le comte. — Vous riez de tout; mais, sincèrement, serait-il possible que, depuis un an, vous voyant presque tous les jours, faite comme vous êtes avec votre esprit, votre grâce et votre beauté...

La marquise. — Mais, mon Dieu ! c'est bien pis qu'une phrase, c'est une déclaration que vous me faites là. Avertissez au moins : est-ce une déclaration ou un compliment de bonne année?

Le comte. — Et si c'était une déclaration ?

La marquise. — Oh ! c'est que je n'en veux pas ce matin. Je vous ai dit que j'allais au bal, je suis exposée à en entendre ce soir; ma santé ne me permet pas ces choses-là deux fois par jour.

Le comte. — En vérité, vous êtes décourageante, et je me réjouirai de bon cœur quand vous y serez prise à votre tour.

La marquise. — Moi aussi je m'en réjouirai. Je vous jure qu'il y a des instants où je donnerais de grosses sommes pour avoir seulement un petit chagrin. Tenez, j'étais comme cela pendant qu'on me coiffait, pas plus tard que tout à l'heure. Je poussais des soupirs à me fendre l'âme, de désespoir de ne penser à rien.

Le comte. — Raillez, raillez ! Vous y viendrez.

La marquise. — C'est bien possible; nous sommes tous mortels.

Si je suis raisonnable, à qui la faute? Je vous assure que je ne me défends pas.

Le comte. — Vous ne voulez pas qu'on vous fasse la cour?

La marquise. — Non. Je suis très bonne personne, mais quant à cela, c'est par trop bête. Dites-moi un peu, vous qui avez le sens commun, qu'est-ce que signifie cette chose-là : faire la cour à une femme?

Le comte. — Cela signifie que cette femme vous plaît, et qu'on est bien aise de le lui dire.

La marquise. — A la bonne heure; mais cette femme, cela lui plaît-il, à elle, de vous plaire? Vous me trouvez jolie, je suppose, et cela vous amuse de m'en faire part. Eh bien! après? Qu'est-ce que cela prouve? Est-ce une raison pour que je vous aime? J'imagine que, si quelqu'un me plaît, ce n'est pas parce que je suis jolie. Qu'y gagne-t-il à ces compliments? La belle manière de se faire aimer que de venir se planter devant une femme avec un lorgnon, de la regarder des pieds à la tête, comme une poupée dans un étalage, et de lui dire bien agréablement : Madame, je vous trouve charmante! Joignez à cela quelques phrases bien fades, un tour de valse et un bouquet, voilà pourtant ce qu'on appelle faire sa cour. Fi donc! Comment un homme d'esprit peut-il prendre goût à ces niaiseries-là? Cela me met en colère, quand j'y pense.

Le comte. — Il n'y a pourtant pas de quoi se fâcher.

La marquise. — Ma foi, si. Il faut supposer à une femme une tête bien vide et un grand fond de sottise, pour se figurer qu'on la charme avec de pareils ingrédients. Croyez-vous que ce soit bien divertissant de passer sa vie au milieu d'un déluge de fadaises, et d'avoir du matin au soir les oreilles pleines de balivernes? Il me semble, en vérité, que, si j'étais homme et si je voyais une jolie femme, je me dirais : voilà une pauvre créature qui doit être bien assommée de compliments. Je l'épargnerais, j'aurais pitié d'elle, et, si je voulais essayer de lui plaire, je lui ferais l'honneur de lui parler d'autre chose que de son malheureux visage. Mais non, toujours : Vous êtes jolie, et puis : Vous êtes jolie, et encore jolie. Eh! mon Dieu! on le sait bien. Voulez-vous que je vous dise? vous autres, hommes à la mode, vous n'êtes que des confiseurs déguisés.

Le comte. — Eh bien! madame, vous êtes charmante, prenez-le comme vous voudrez. (*On entend la sonnette.*) On sonne de nouveau; adieu, je me sauve. (*Il se lève et ouvre la porte.*)

La marquise. — Attendez donc, j'avais à dire... je ne sais plus ce que c'était... Ah! passez-vous par hasard du côté de Fossin, dans vos courses?

Le comte. — Ce ne sera pas par hasard, madame, si je puis vous être bon à quelque chose.

La marquise. — Encore un compliment ! Mon Dieu, que vous m'ennuyez ! C'est une bague que j'ai cassée ; je pourrais bien l'envoyer tout bonnement, mais c'est qu'il faut que je vous explique... (*Elle ôte la bague de son doigt.*) Tenez, voyez-vous, c'est le chaton. Il y a là une petite pointe, vous voyez bien, n'est-ce pas ? Ça s'ouvrait de côté, par là ; je l'ai heurté ce matin je ne sais où, le ressort a été forcé.

Le comte. — Dites donc, marquise, sans indiscrétion, il y avait des cheveux là dedans ?

La marquise. — Peut-être bien. Qu'avez-vous à rire ?

Le comte. — Je ne ris pas le moins du monde.

La marquise. — Vous êtes un impertinent ; ce sont des cheveux de mon mari. Mais je n'entends personne. Qui avait donc sonné encore ?

Le comte, *regardant à la fenêtre.* — Une autre petite fille, et un autre carton. Encore un bonnet, je suppose. A propos, avec tout cela, vous me devez une confidence.

La marquise. — Fermez donc cette porte, vous me glacez.

Le comte. — Je m'en vais. Mais vous me promettez de me répéter ce qu'on vous a dit de moi, n'est-ce pas, marquise ?

La marquise. — Venez ce soir au bal, nous causerons.

Le comte. — Ah ! parbleu ! oui, causer dans un bal ! Joli endroit de conversation, avec accompagnement de trombones et un tintamarre de verres d'eau sucrée ! L'un vous marche sur le pied, l'autre vous pousse le coude, pendant qu'un laquais tout poissé vous fourre une glace dans votre poche. Je vous demande un peu si c'est là....

La marquise. — Voulez-vous rester ou sortir ? Je vous répète que vous m'enrhumez. Puisque personne ne vient, qu'est-ce qui vous chasse ?

Le comte, *fermant la porte et venant se rasseoir.* — C'est que je me sens, malgré moi, de si mauvaise humeur, que je crains vraiment de vous excéder. Il faut décidément que je cesse de venir chez vous.

La marquise. — C'est honnête ; et à propos de quoi ?

Le comte. — Je ne sais pas, mais je vous ennuie, vous me le disiez vous-même tout à l'heure, et je le sens bien ; c'est très naturel. C'est ce malheureux logement que j'ai là en face ; je ne peux pas sortir sans regarder vos fenêtres, et j'entre ici machinalement, sans réfléchir à ce que j'y viens faire.

La marquise. — Si je vous ai dit que vous m'ennuyiez ce matin,

c'est que ce n'est pas une habitude. Sérieusement, vous me feriez de la peine ; j'ai beaucoup de plaisir à vous voir.

Le comte. — Vous ? Pas du tout. Savez-vous ce que je vais faire ? Je vais retourner en Italie.

La marquise. — Ah ! qu'est-ce que dira mademoiselle...

Le comte. — Quelle demoiselle, s'il vous plaît ?

La marquise. — Mademoiselle je ne sais qui, mademoiselle votre protégée. Est-ce que je sais le nom de vos danseuses ?

Le comte. — Ah ! c'est donc là ce beau propos qu'on vous a tenu sur mon compte ?

La marquise. — Précisément. Est-ce que vous niez ?

Le comte. — C'est un conte à dormir debout.

La marquise. — Il est fâcheux qu'on vous ait vu très distinctement au spectacle avec un certain chapeau rose à fleurs, comme il n'en fleurit qu'à l'Opéra. Vous êtes dans les chœurs, mon voisin ; cela est connu de tout le monde.

Le comte. — Comme votre mariage avec M. Camus.

La marquise. — Vous y revenez ? Eh bien ! pourquoi pas ? M. Camus est un fort honnête homme ; il est plusieurs fois millionnaire ; son âge, bien qu'assez respectable, est juste à point pour un mari. Je suis veuve, et il est garçon ; il est très bien quand il a des gants.

Le comte. — Et un bonnet de nuit : cela doit lui aller.

La marquise. — Voulez-vous bien vous taire, s'il vous plaît ! Est-ce qu'on parle de choses pareilles ?

Le comte. — Dame ! à quelqu'un qui peut les voir.

La marquise. — Ce sont apparemment ces demoiselles qui vous apprennent ces jolies façons-là.

Le comte, *se levant et prenant son chapeau.* — Tenez, marquise, je vous dis adieu. Vous me feriez dire quelque sottise.

La marquise. — Quel excès de délicatesse !

Le comte. — Non, mais, en vérité, vous êtes trop cruelle ! C'est bien assez de défendre qu'on vous aime, sans m'accuser d'aimer ailleurs.

La marquise. — De mieux en mieux. Quel ton tragique ! Moi, je vous ai défendu de m'aimer ?

Le comte. — Certainement, — de vous en parler, du moins.

La marquise. — Eh bien ! je vous le permets ; voyons votre éloquence.

Le comte. — Si vous le disiez sérieusement...

La marquise. — Que vous importe ! pourvu que je le dise.

Le comte. — C'est que, tout en riant, il pourrait bien y avoir quelqu'un ici qui courût des risques.

La marquise — Oh ! oh ! de grands périls, monsieur ?

Le comte. — Peut-être, madame ; mais, par malheur, le danger ne serait que pour moi.

La marquise. — Quand on a peur, on ne fait pas le brave. Eh bien ! voyons. Vous ne dites rien ? Vous me menacez, je m'expose et vous ne bougez pas ? Je m'attendais à vous voir au moins vous précipiter à mes pieds comme Rodrigue, ou M. Camus lui-même. Il y serait déjà, à votre place.

Le comte. — Cela vous divertit donc beaucoup de vous moquer du pauvre monde ?

La marquise. — Et vous, cela vous surprend donc bien qu'on ose vous braver en face ?

Le comte. — Prenez garde ! Si vous êtes brave, j'ai été hussard, moi, madame, je suis bien aise de vous le dire, et il n'y a pas encore si longtemps.

La marquise. — Vraiment ! Eh bien ! à la bonne heure. Une déclaration de hussard, cela doit être curieux ; je n'ai jamais vu cela de ma vie. Voulez-vous que j'appelle ma femme de chambre ? Je suppose qu'elle saura vous répondre. Vous me donnerez une représentation. (*On entend la sonnette.*)

Le comte. — Encore cette sonnerie ! Adieu donc, marquise. Je ne vous en tiens pas quitte, au moins. (*Il ouvre la porte.*)

La marquise. — A ce soir, toujours, n'est-ce pas ? Mais qu'est-ce donc que ce bruit que j'entends ?

Le comte, *regardant à la fenêtre.* — C'est le temps qui vient de changer. Il pleut et il grêle à faire plaisir. On vous apporte un troisième bonnet, et je crains bien qu'il n'y ait un rhume dedans.

La marquise. — Mais ce tapage-là, est-ce que c'est le tonnerre ? en plein mois de janvier ! Et les almanachs ?

Le comte. — Non ; c'est seulement un ouragan, une espèce de trombe qui passe.

La marquise. — C'est effrayant. Mais fermez donc la porte ; vous ne pouvez pas sortir de ce temps-là. Qu'est-ce qui peut produire une chose pareille ?

Le comte, *fermant la porte.* — Madame, c'est la colère céleste qui châtie les carreaux de vitre, les parapluies, les mollets des dames et les tuyaux de cheminée.

La marquise. — Et mes chevaux qui sont sortis !

Le comte. — Il n'y a pas de danger pour eux, s'il ne leur tombe rien sur la tête.

La marquise. — Plaisantez donc à votre tour ! Je suis très propre, moi, monsieur, je n'aime pas à crotter mes chevaux. C'est inconcevable ! Tout à l'heure il faisait le plus beau ciel du monde.

Le comte. — Vous pouvez bien compter, par exemple, qu'avec cette grêle vous n'aurez personne. Voilà un jour de moins parmi vos jours.

La marquise. — Non pas, puisque vous êtes venu. Posez donc votre chapeau, qui m'impatiente.

Le comte. — Un compliment, madame ! Prenez garde. Vous qui faites profession de les haïr, on pourrait prendre les vôtres pour la vérité.

La marquise. — Mais je vous le dis et c'est très vrai. Vous me faites grand plaisir en venant me voir.

Le comte, *se rasseyant près de la marquise.* — Alors laissez-moi vous aimer.

La marquise. — Mais je vous le dis aussi, je le veux bien ; cela ne me fâche pas le moins du monde.

Le comte. — Alors laissez-moi vous en parler.

La marquise. — A la hussarde, n'est-il pas vrai ?

Le comte. — Non, madame ; soyez convaincue qu'à défaut de cœur, j'ai assez de bon sens pour vous respecter. Mais il me semble qu'on a bien le droit, sans offenser une personne qu'on respecte....

La marquise. — D'attendre que la pluie soit passée, n'est-ce pas? Vous êtes entré ici tout à l'heure sans savoir pourquoi, vous l'avez dit vous-même ; vous étiez ennuyé, vous ne saviez que faire, vous pouviez même passer pour assez grognon. Si vous aviez trouvé ici trois personnes, les premières venues, là, au coin du feu, vous parleriez, à l'heure qu'il est, littérature ou chemins de fer, après quoi vous iriez dîner. C'est donc parce que je me suis trouvée seule que vous vous croyez tout à coup obligé, oui, obligé, pour votre honneur, de me faire cette même cour, cette éternelle, insupportable cour, qui est une chose si inutile, si ridicule, si rebattue. Mais qu'est-ce que je vous ai donc fait ? Qu'il arrive ici une visite, vous allez peut-être avoir de l'esprit ; mais je suis seule, vous voilà plus banal qu'un vieux couplet de vaudeville ; et vite, vous abordez votre thème, et si je voulais vous écouter, vous m'exhiberiez une déclaration, vous me réciteriez votre amour. Savez-vous de quoi les hommes ont l'air en pareil cas ? De ces pauvres auteurs sifflés qui ont toujours un manuscrit dans leur poche, quelque tragédie inédite et injouable, et qui vous tirent cela pour vous en assommer, dès que vous êtes seul un quart d'heure avec eux.

Le comte. — Ainsi, vous me dites que je ne vous déplais pas, je vous réponds que je vous aime, et puis c'est tout, à votre avis.

La marquise. — Vous ne m'aimez pas plus que le Grand Turc.

Le comte. — Oh ! par exemple, c'est trop fort. Écoutez-moi un seul instant, et si vous ne me croyez pas sincère...

La marquise. — Non, non, et non! mon Dieu! croyez-vous que je ne sache pas ce que vous pourriez me dire ? J'ai très bonne opinion de vos études ; mais, parce que vous avez de l'éducation, pensez-vous que je n'aie rien lu ? Tenez, je connaissais un homme d'esprit qui avait acheté, je ne sais où, une collection de cinquante lettres, assez bien faites, très proprement écrites, des lettres d'amour bien entendu. Ces cinquante lettres étaient graduées de façon à composer une sorte de petit roman, où toutes les situations étaient prévues. Il y en avait pour les déclarations, pour les dépits, pour les espérances, pour les moments d'hypocrisie où l'on se rabat sur l'amitié, pour les brouilles, pour les désespoirs, pour les instants de jalousie, pour la mauvaise humeur, même pour les jours de pluie comme aujourd'hui. J'ai lu ces lettres. L'auteur prétendait, dans une sorte de préface, en avoir fait usage pour lui-même, et n'avoir jamais trouvé une femme qui résistât plus tard que le trente-troisième numéro. Eh bien ! j'ai résisté, moi, à toute la collection. Je vous demande si j'ai de la littérature, et si vous pourriez vous flatter de m'apprendre quelque chose de nouveau.

Le comte. — Vous êtes bien blasée, marquise.

La marquise. — Des injures ? J'aime mieux cela : c'est moins fade que ces sucreries.

Le comte. — Oui, en vérité, vous êtes bien blasée.

La marquise. — Vous le croyez ? Eh bien ! pas du tout.

Le comte. — Comme une vieille Anglaise, mère de quatorze enfants.

La marquise. — Comme la plume qui danse sur mon chapeau. Vous vous figurez donc que c'est une science bien profonde que de vous savoir tous par cœur ? Mais il n'y a pas besoin d'étudier pour apprendre ; il n'y a qu'à vous laisser faire. Réfléchissez ; c'est un calcul bien simple. Les hommes assez braves pour respecter nos pauvres oreilles, et pour ne pas tomber dans la sucrerie, sont extrêmement rares. D'un autre côté, il n'est pas contestable que, dans ces tristes instants où vous tâchez de mentir pour essayer de plaire, vous vous ressemblez tous comme des capucins de cartes. Heureusement pour nous, la justice du ciel n'a pas mis à votre disposition un vocabulaire très varié. Vous n'avez tous, comme on dit, qu'une chanson, en sorte que le seul fait d'entendre les mêmes phrases, la seule répétition des mêmes mots, des mêmes gestes apprêtés, des mêmes regards tendres, le

spectacle seul de ces figures diverses qui peuvent être plus ou moins bien par elles-mêmes, mais qui prennent toutes, dans ces moments funestes, la même physionomie humblement conquérante, cela nous sauve par l'envie de rire ou du moins par le simple ennui. Si j'avais une fille, et si je voulais la préserver de ces entreprises qu'on appelle dangereuses, je me garderais bien de lui défendre d'écouter les pastorales de ses valseurs. Je lui dirais seulement : N'en écoute pas un seul, écoute-les tous ; ne ferme pas le livre et ne marque pas la page ; laisse-le ouvert, laisse ces messieurs te raconter leurs petites drôleries. Si, par malheur, il y en a un qui te plaît, ne t'en défends pas, attends seulement ; il en viendra un autre tout pareil qui te dégoûtera de tous les deux. Tu as quinze ans, je suppose ; eh bien, mon enfant, cela ira ainsi jusqu'à trente, et ce sera toujours la même chose. Voilà mon histoire et ma science ; appelez-vous cela être blasée ?

Le comte. — Horriblement, si ce que vous dites est vrai ; et cela me semble si peu naturel que le doute pourrait être permis.

La marquise. — Qu'est-ce que cela me fait que vous me croyiez ou non ?

Le comte. — Encore mieux. Est-ce bien possible? Quoi ! à votre âge, vous méprisez l'amour ? Les paroles d'un homme qui vous aime vous font l'effet d'un méchant roman ? Ses regards, ses gestes, ses sentiments vous semblent une comédie ? Vous vous piquez de dire vrai, et vous ne voyez que mensonge dans les autres ? Mais d'où revenez-vous donc, marquise ? Qu'est-ce qui vous a donné ces maximes-là ?

La marquise. — Je reviens de loin, mon voisin.

Le comte. — Oui, de nourrice. Les femmes s'imaginent qu'elles savent toute chose au monde ; elles ne savent rien du tout. Je vous le demande à vous-même, quelle expérience pouvez-vous avoir? Celle de ce voyageur qui, à l'auberge, avait vu une femme rousse, et qui écrivait sur son journal : « Les femmes sont rousses dans ce pays-ci. »

La marquise. — Je vous avais prié de mettre une bûche au feu.

Le comte, *mettant la bûche*. — Être prude, cela se conçoit ; dire non, se boucher les oreilles, haïr l'amour, cela se peut ; mais le nier, quelle plaisanterie ! Vous découragez un pauvre diable en lui disant : Je sais ce que vous allez me dire. Mais n'est-il pas en droit de vous répondre : Oui, madame, vous le savez peut-être ; et moi aussi, je sais ce qu'on dit quand on aime, mais

je l'oublie en vous parlant ! Rien n'est nouveau sous le soleil ; mais je dis à mon tour : qu'est-ce que cela prouve ?

La marquise. — A la bonne heure, au moins ! vous parlez très bien ; à peu de chose près, c'est comme un livre.

Le comte. — Oui, je parle, et je vous assure que si vous êtes telle qu'il vous plaît de le paraître, je vous plains très sincèrement.

La marquise. — A votre aise ; faites comme chez vous.

Le comte. — Il n'y a rien là qui puisse vous blesser. Si vous avez le droit de nous attaquer, n'avons-nous pas raison de nous défendre ? Quand vous nous comparez à des auteurs sifflés, quel reproche croyez-vous nous faire ? Eh ! mon Dieu ! si l'amour est une comédie....

La marquise. — Le feu ne va pas ; la bûche est de travers.

Le comte, *arrangeant le feu.* — Si l'amour est une comédie, cette comédie, vieille comme le monde, sifflée ou non, est, au bout du compte, ce qu'on a encore trouvé de moins mauvais. Les rôles sont rebattus, j'y consens ; mais si la pièce ne valait rien, tout l'univers ne la saurait pas par cœur ; — et je me trompe en disant qu'elle est vieille. Est-ce être vieux que d'être immortel ?

La marquise. — Monsieur, voilà de la poésie.

Le comte. — Non, madame ; mais ces fadaises, ces balivernes qui vous ennuient, ces compliments, ces déclarations, tout ce radotage, sont de très bonnes anciennes choses, convenues, si vous voulez, fatigantes, ridicules parfois, mais qui en accompagnent une autre, laquelle est toujours jeune.

La marquise. — Vous vous embrouillez ; qu'est-ce qui est toujours vieux, et qu'est-ce qui est toujours jeune?

Le comte. — L'amour.

La marquise. — Monsieur, voilà de l'éloquence.

Le comte. — Non, madame ; je veux dire ceci : que l'amour est immortellement jeune, et que les façons de l'exprimer sont et demeureront éternellement vieilles. Les formes usées, les redites, ces lambeaux de romans qui vous sortent du cœur on ne sait pas pourquoi, tout cet entourage, tout cet attirail, c'est un cortège de vieux chambellans, de vieux diplomates, de vieux ministres, c'est le caquet de l'antichambre d'un roi : tout cela passe, mais ce roi-là ne meurt pas. L'amour est mort, vive l'amour !

La marquise. — L'amour?

Le comte. — L'amour. Et quand même on ne ferait que s'imaginer...

La marquise. — Donnez-moi l'écran qui est là.



LE COMTE. — ADIEU, MADAME, A JEUDI SOIR. [Page 7.]

COMPOSITION DE G. LEPAPE

LE COMTE. — Celui-là ?

LA MARQUISE. — Non, celui de taffetas; voilà votre feu qui m'aveugle.

LE COMTE, *donnant l'écran à la marquise.* — Quand même on ne ferait que s'imaginer qu'on aime, est-ce que ce n'est pas une chose charmante?

LA MARQUISE. — Mais je vous dis, c'est toujours la même chose.

LE COMTE. — Et toujours nouveau, comme dit la chanson. Que voulez-vous donc qu'on invente? Il faut apparemment qu'on vous aime en hébreu. Cette Vénus qui est là sur votre pendule, c'est aussi toujours la même chose; en est-elle moins belle, s'il vous plaît? Si vous ressemblez à votre grand'mère, est-ce que vous en êtes moins jolie?

LA MARQUISE. — Bon, voilà le refrain : jolie. Donnez-moi le coussin qui est près de vous.

LE COMTE, *prenant le coussin et le tenant à la main.* — Cette Vénus est faite pour être belle, pour être aimée et admirée, cela ne l'ennuie pas du tout. Si le beau corps trouvé à Milo a jamais eu un modèle vivant, assurément cette grande gaillarde a eu plus d'amoureux qu'il ne lui en fallait, et elle s'est laissé aimer comme une autre, comme sa cousine Astarté, comme Aspasie et Manon Lescaut.

LA MARQUISE. — Monsieur, voilà de la mythologie.

LE COMTE, *tenant toujours le coussin.* — Non, madame; je ne puis dire combien cette indifférence à la mode, cette froideur qui raille et dédaigne, cet air d'expérience qui réduit tout à rien, me font peine à voir à une jeune femme. Vous n'êtes pas la première chez qui je les rencontre; c'est une maladie qui court les salons. On se détourne, on bâille, comme vous en ce moment, on dit qu'on ne veut pas entendre parler d'amour. Alors pourquoi mettez-vous de la dentelle? Qu'est-ce que ce pompon-là fait sur votre tête?

LA MARQUISE. — Et qu'est-ce que ce coussin fait dans votre main? Je vous l'avais demandé pour le mettre sous mes pieds.

LE COMTE. — Eh bien! l'y voilà, et moi aussi; et je vous ferai une déclaration, bon gré, mal gré, vieille comme les rues et bête comme une oie; car je suis furieux contre vous. (*Il pose le coussin à terre devant la marquise et se met à genoux dessus.*)

LA MARQUISE. — Voulez-vous me faire la grâce de vous ôter de là, s'il vous plaît?

LE COMTE. — Non; il faut d'abord que vous m'écoutiez.

LA MARQUISE. — Vous ne voulez pas vous lever?

LE COMTE. — Non, non, et non! comme vous le disiez tout à l'heure, à moins que vous ne consentiez à m'entendre.

LA MARQUISE. — J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Elle se lève.*)

LE COMTE, *toujours à genoux*. — Marquise, au nom du ciel! cela est trop cruel. Vous me rendrez fou, vous me désespérez.

LA MARQUISE. — Cela vous passera au Café de Paris.

LE COMTE, *de même*. — Non, sur l'honneur, je parle du fond de l'âme. Je conviendrai, tant que vous voudrez, que j'étais entré ici sans dessein; je ne comptais que vous voir en passant, témoin cette porte que j'ai ouverte trois fois pour m'en aller. La conversation que nous venons d'avoir, vos railleries, votre froideur même, m'ont entraîné plus loin qu'il ne fallait peut-être; mais ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, c'est du premier jour où je vous ai vue, que je vous aime, que je vous adore... Je n'exagère pas en m'exprimant ainsi;... oui, depuis plus d'un an, je vous adore, je ne songe....

LA MARQUISE. — Adieu. (*La marquise sort et laisse la porte ouverte.*)

LE COMTE, *demeuré seul, reste un moment encore à genoux, puis il se lève et dit :* — C'est la vérité que cette porte est glaciale. (*Il va pour sortir et voit la marquise.*)

LE COMTE. — Ah! marquise, vous vous moquez de moi.

LA MARQUISE, *appuyée sur la porte entr'ouverte*. — Vous voilà debout?

LE COMTE. — Oui, et je m'en vais pour ne plus jamais vous revoir.

LA MARQUISE. — Venez ce soir au bal, je vous garde une valse.

LE COMTE. — Jamais, jamais je ne vous reverrai! je suis au désespoir, je suis perdu.

LA MARQUISE. — Qu'avez-vous?

LE COMTE. — Je suis perdu, je vous aime comme un enfant. Je vous jure sur ce qu'il y a de plus sacré au monde...

LA MARQUISE. — Adieu. (*Elle veut sortir.*)

LE COMTE. — C'est moi qui sors, madame; restez, je vous en supplie. Ah! je sens combien je vais souffrir!

LA MARQUISE, *d'un ton sérieux*. — Mais, enfin, monsieur, qu'est-ce que vous me voulez?

LE COMTE. — Mais, madame, je veux... je désirerais...

LA MARQUISE. — Quoi? car enfin vous m'impatientez. Vous imaginez-vous que je vais être votre maîtresse et hériter de vos

chapeaux roses? Je vous préviens qu'une pareille idée fait plus que me déplaire, elle me révolte.

Le comte. — Vous, marquise! grand Dieu! s'il était possible, ce serait ma vie entière que je mettrais à vos pieds; ce serait mon nom, mes biens, mon honneur même que je voudrais vous confier. Moi, vous confondre un seul instant, je ne dis pas seulement avec ces créatures dont vous ne parlez que pour me chagriner, mais avec aucune femme au monde! L'avez-vous bien pu supposer? me croyez-vous si dépourvu de sens? mon étourderie ou ma déraison a-t-elle donc été si loin que de vous faire douter de mon respect? Vous qui me disiez tantôt que vous aviez quelque plaisir à me voir, peut-être quelque amitié pour moi (n'est-il pas vrai, marquise?), pouvez-vous penser qu'un homme ainsi distingué par vous, que vous avez pu trouver digne d'une si précieuse, d'une si douce indulgence, ne saurait pas ce que vous valez? Suis-je donc aveugle ou insensé? Vous, ma maîtresse! non pas, mais ma femme!

La marquise. — Ah! — Eh bien! si vous m'aviez dit cela en arrivant, nous ne nous serions pas disputés. — Ainsi vous voulez m'épouser?

Le comte. — Mais certainement, j'en meurs d'envie; je n'ai jamais osé vous le dire, mais je ne pense pas à autre chose depuis un an; je donnerais mon sang pour qu'il me fût permis d'avoir la plus légère espérance.

La marquise. — Attendez donc, vous êtes plus riche que moi.

Le comte. — Oh! mon Dieu! je ne crois pas, et qu'est-ce que cela vous fait? Je vous en supplie, ne parlons pas de ces choses-là! Votre sourire, en ce moment, me fait frémir d'espoir et de crainte. Un mot, par grâce! ma vie est dans vos mains.

La marquise. — Je vais vous dire deux proverbes : le premier, c'est qu'il n'y a rien de tel que de s'entendre. Par conséquent, nous causerons de ceci.

Le comte. — Ce que j'ai osé vous dire ne vous déplaît donc pas?

La marquise. — Mais non. Voici mon second proverbe : c'est qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Or voilà trois quarts d'heure que celle-ci, grâce à vous, n'est ni l'un ni l'autre, et cette chambre est parfaitement gelée. Par conséquent aussi, vous allez me donner le bras pour aller dîner chez ma mère. Après cela, vous irez chez Fossin.

Le comte. — Chez Fossin, madame? pourquoi faire?

La marquise. — Ma bague.

Le comte. — Ah! c'est vrai, je n'y pensais plus. Eh bien! votre bague, marquise.

La marquise. — Marquise, dites-vous? Eh bien! à ma bague, il y a justement sur le chaton une petite couronne de marquise; et comme cela peut servir de cachet... Dites donc, comte, qu'en pensez-vous? Il faudra peut-être ôter les fleurons? Allons, je vais mettre un chapeau.

Le comte. — Vous me comblez de joie!... comment vous exprimer...

La marquise. — Mais fermez donc cette malheureuse porte! cette chambre ne sera plus habitable.





LOUISON

Comédie en deux actes, publiée en 1849, représentée pour la première fois le 22 février 1849, à la Comédie française.

A MADEMOISELLE ANAÏS

RONDEAU

QUE rien ne puisse en liberté
Passer sous le sacré portique
Sans être quelque peu heurté
Par les bornes de la critique,
C'est un axiome authentique.

Pourquoi tant de sévérité?
Grétry disait avec gaîté :
« J'aime mieux un peu de musique
        Que rien. »

A ma Louison ce mot s'applique.
Sur le théâtre elle a jeté
Son petit bouquet poétique.
Pourvu que vous l'ayez porté,
Le reste est moins, en vérité,
        Que rien.



PERSONNAGES

Le duc.
Berthaud.
La maréchale.
La duchesse.
Lisette.
Valets, une femme.

Costumes du temps de Louis XVI.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, *seule.*

Me voilà bien chanceuse ; il n'en faut plus qu'autant.
Le sort est, quand il veut, bien impatientant.
Que les honnêtes gens se mettent à ma place,
Et qu'on me dise un peu ce qu'il faut que je fasse.
Voici tantôt vingt ans que je vivais chez nous ;
Dieu m'a faite pour rire et pour planter des choux.
J'avais pour précepteur le curé du village ;
J'appris ce qu'il savait, même un peu davantage.
Je vivais sur parole, et je trouvais moyen
D'avoir des amoureux sans qu'il m'en coûtât rien.
Mon père était fermier ; j'étais sa ménagère.
Je courais la maison, toujours brave et légère,
Et j'aurais de grand cœur, pour obliger nos gens,
Mené les vaches paître ou les dindons aux champs.
Un beau jour on m'embarque, on me met dans un coche,
Un paquet sous les bras, dix écus dans ma poche,
On me promet fortune et la fleur des maris,
On m'expédie en poste, et je suis à Paris.
Aussitôt, de paniers largement affublée,
De taffetas vêtue et de poudre aveuglée,
On m'apprend que je suis gouvernante céans.
Gouvernante de quoi ? monsieur n'a pas d'enfants.
Il en fera plus tard. — On meuble une chambrette ;
On me dit : Désormais tu t'appelles Lisette.
J'y consens, et mon rôle est de régner en paix
Sur trois filles de chambre et neuf ou dix laquais.
Jusque-là mon destin ne faisait pas grand'peine.
La maréchale m'aime ; au fait, c'est ma marraine.

Sa bru, notre duchesse, a l'air fort innocent.
Mais monseigneur le duc alors était absent;
Où? je ne sais pas trop, à la noce, à la guerre.
Enfin, ces jours derniers, comme on n'y pensait guère,
Il écrit qu'il revient, il arrive, et, ma foi,
Tout juste, en arrivant, tombe amoureux de moi.
Je vous demande un peu quelle étrange folie!
Sa femme est sage et douce autant qu'elle est jolie.
Elle l'aime, Dieu sait! et ce libertin-là
Ne peut pas bonnement s'en tenir à cela;
Il m'écrit des poulets, me conte des fredaines,
Me donne des rubans, des nœuds et des mitaines;
Puis enfin, plus hardi, pas plus tard qu'à présent,
Du brillant que voici veut me faire présent.
Un diamant, à moi! la chose est assez claire.
Hors de l'argent comptant, que diantre en puis-je faire?
Je ne suis pas duchesse, et ne puis le porter.
Ainsi, tout simplement, monsieur veut m'acheter.
Voyons, me fâcherai-je? — Il n'est pas très commode
De les heurter de front, ces tyrans à la mode,
Et la prison est là, pour un oui, pour un non,
Quand sur un talon rouge on glisse à Trianon.
Faut-il être sincère et tout dire à madame?
C'est lui mettre, d'un mot, bien du chagrin dans l'âme,
Troubler une maison, peut-être pour toujours,
Et pour un pur caprice en chasser les amours.
Vaut-il pas mieux agir en personne discrète,
Et garder dans le cœur cette injure secrète?
Oui, c'est le plus prudent. — Ah! que j'ai de souci!
Ce brillant est gentil... et monseigneur aussi.
Je vais lui renvoyer sa bague à l'instant même,
Ici, dans ce papier. — Ma foi, tant pis s'il m'aime!

SCÈNE II

LISETTE, LE DUC.

LE DUC, *à part.*

Personne encore ici? — L'on va souper, je croi.
C'est Lisette. — Elle écrit. Bon! c'est sans doute à moi.
Les femmes ont vraiment un instinct que j'admire,
D'écrire bravement ce qu'elles n'osent dire.

Tu te défends, ma belle? Oh! j'en triompherai!
J'en ai fait la gageure, et je la gagnerai. (*Haut.*)
Le souper est-il prêt? Bonsoir, belle Lisette.

LISETTE, *se levant.*

Monseigneur...

LE DUC.

Qu'as-tu donc? Tu sembles inquiète,
Troublée, oui, sur l'honneur. Qu'est-ce? quoi? tu rêvais
Et que faisais-tu là?

LISETTE.

Monseigneur, j'écrivais.

LE DUC.

A qui donc, par hasard? à quelque amant, petite?

LISETTE.

A vous-même; tenez. (*Elle lui donne la lettre et veut sortir.*)

LE DUC.

Et tu t'en vas si vite?
Non, parbleu! reste là. Que veut dire ceci?
Que vois-je? Mon anneau que tu me rends ainsi! (*Il lit.*)

« Monseigneur, vous me dites que vous m'aimez... »

Oui, certes, je le dis, le fait est véritable.
Penses-tu que je trompe et m'en crois-tu capable? (*Il lit.*)

« Vous me dites que vous m'aimez, mais cela est bien difficile à croire, car, pour aimer une personne, il faut, j'imagine, commencer par la connaître, et, toute servante que je suis... »

Servante! que dis-tu? Fi donc! tu ne l'es point.
Servante! ce mot-là me choque au dernier point. (*Il lit.*)

« Toute servante que je suis, vous me connaissez assurément bien peu si vous me croyez intéressée, et si vous avez pensé, Monseigneur, qu'on pouvait payer un amour qui refuse de se donner. »

Qu'est-ce à dire, payer? Moi, te payer, ma belle?
Quoi, pour un simple anneau, pour une bagatelle,
Pour un hochet d'enfant qui plaît à voir briller,
Tu me crois assez sot pour vouloir te payer?
Si tel était mon but, si j'osais l'entreprendre,
Si l'amour de Lisette était jamais à vendre,
Pour payer dignement de semblables appas,
Mes biens y passeraient et n'y suffiraient pas.

Est-ce donc une offense à la personne aimée,
Et s'en doit-elle au fond croire moins estimée,
Si l'on veut la parer, sans pouvoir l'embellir,
D'un pauvre diamant que ses yeux font pâlir? [monde,
Comment! mettre une bague aux plus beaux doigts du
(*Il lui remet la bague au doigt.*)
Poser quelques bijoux sur cette épaule ronde,
Sur ce cœur qui palpite un céladon changeant,
Serrer ce petit pied dans un réseau d'argent,
Entourer la beauté, dans sa fleur et sa grâce,
Des prestiges de l'art qu'elle égale et surpasse,
Ce serait donc, ma chère, un grand crime à tes yeux?
Payer! efface donc; ce mot est odieux.
Oublions ce billet, n'y songeons plus, Lisette.
On paye un intendant, un rustre, une grisette;
Mais, dans ce monde-ci, je ne sais pas encor
Qu'on se soit avisé de payer un trésor,
Et ton cœur est sans prix, quand tu serais moins belle.

LISETTE.

Mais, monseigneur, pourtant...

LE DUC.

Fi! tu fais la cruelle.
(*On ouvre la porte du fond.*)
Deux mots: — on va souper; les gens ouvrent déjà.
Écoute: — nous allons au bal de l'Opéra;
Mais je reviendrai seul, et, grâce à la cohue,
A peine entré, je sors et regagne la rue.
Tu seras seule aussi, mes laquais ne voient rien;
Accorde-moi, de grâce, un moment d'entretien,
Un seul instant, pour moi, Lisette, et pour toi-même.
Ce n'est pas un amant, c'est un ami qui t'aime,
Songes-y.

LISETTE.

Mais vraiment...

LE DUC.

Je comprends ton souci.
Je voudrais de grand cœur te voir ailleurs qu'ici,
Et, dans quelque retraite aux bavards inconnue,
Tu me rendrais bien mieux ma liberté perdue.
Ce n'est assurément mon goût ni ma façon
De donner au plaisir cet air de trahison.
Mais, dans ce triste hôtel toujours emprisonnée,
Tu n'en saurais sortir sans être soupçonnée.

Chez moi, seuls, en secret, nous trompons tous les yeux.
A quatre pas d'ici nous serions odieux.
Telle est la loi du monde; il en faut être esclave.
Facile à qui s'en rit, sévère à qui le brave,
Débonnaire et terrible, il ne compte pour rien
Qu'on se moque de lui, si l'on s'en moque bien.
Tout s'excuse ici-bas, hormis la maladresse.
Bonsoir, Louison.

SCÈNE III

LISETTE, *seule.*

Bonsoir! Quelle étrange faiblesse!
Il me trompe, il me raille, il ment comme un païen;
Comment arrive-t-il que je ne dise rien?
Nous serons seuls, dit-il. Que c'est d'une belle âme
D'aller chez le voisin pour y laisser sa femme,
Et revenir gaîment sur la pointe du pié,
Sitôt que dans la foule il se croit oublié!
Ah! quand j'étais Louison avant d'être Lisette,
Au lieu d'un pouf en l'air quand j'avais ma cornette,
Si j'avais rencontré ces diseurs de grands mots,
Je leur aurais au nez jeté mes deux sabots.
— Mais, avec tout cela, je n'ai su que répondre.
Que faire s'il revient? Le laisser se morfondre?
M'enfermer dans ma chambre et sous deux bons verrous
Ouais! il faut y songer; monseigneur n'est pas doux.
Avec ses airs badins et sa cajolerie,
Je ne sais trop comment il prend la raillerie
Ne faut-il pas plutôt l'attendre bravement,
Lui donner mes raisons, l'écouter un moment?
N'est-il donc pas possible? Ah! Louison malheureuse!
Est-ce qu'un grand seigneur va te rendre amoureuse?
Est-ce que?... Qui vient là?

SCÈNE IV

LISETTE, BERTHAUD.

BERTHAUD.

C'est moi.

LISETTE.

Qui, toi?

BERTHAUD.

Berthaud.

LISETTE.

Berthaud? Que nous veux-tu?

BERTHAUD.

Moi? Rien.

LISETTE.

Tu n'es qu'un sot.
On n'entre pas ainsi que l'on ne vous appelle.

BERTHAUD.

Oh! mam'selle Louison, comme vous êtes belle!
Comme vous voilà propre et de bonne façon !

LISETTE.

Que dis-tu donc, l'ami? — Je connais ce garçon.

BERTHAUD.

Quels beaux tire-bouchons vous avez aux oreilles!
Quelle robe ! on dirait d'une ruche d'abeilles.

LISETTE.

Tu te nommes, dis-tu?

BERTHAUD.

Berthaud. Quel gros chignon!
Et ces souliers tout blancs, ça doit vous coûter bon;
Pas moins, vous devez bien être un brin empêtrée.

LISETTE.

M'as-tu de pied en cap assez considérée ?
Hé ! mais, c'est toi, Lucas !

BERTHAUD.

Vous me reconnaissez ?

LISETTE.

Oui certe ; et d'où viens-tu ?

BERTHAUD.

Par ma foi, je ne sais.

LISETTE.

Bon !

BERTHAUD.

Pour venir ici, j'ai pris par tant de rues,
J'en ai l'esprit tout bête et les jambes fourbues.

LISETTE.

Assieds-toi.

BERTHAUD.

Que non pas ! je suis bien trop courtois.
Quand j'ai mon habit neuf, jamais je ne m'assois.

LISETTE.

Fort bien, cela pourraît gâter ta broderie.
Tu n'es donc plus berger dans notre métairie ?
Mais tu viens du pays ? Comment va-t-on chez nous?

BERTHAUD.

Je n'en sais rien non plus ; moi, j'ai fait comme vous.
Oh ! je ne garde plus les vaches ! — Au contraire,
C'est Jean qui les conduit, et Suzon va les traire.
Oh ! ce n'est plus du tout comme de votre temps.
C'est la grande Nanon qui fait de l'herbe aux champs;
Pierrot est sacristain, et Thomas fait la guerre ;
Catherine est nourrice, et Nicole...

LISETTE.

Et mon père ?

BERTHAUD.

Votre père, pardine ! il ne lui manque rien.
On est sûr, celui-là, qu'il mange et qu'il dort bien.
Ceux qui vivent chez lui n'ont pas la clavelée.

LISETTE.

Mais, toi, par quel hasard as-tu pris ta volée ?

BERTHAUD.

Voyez-vous, quand j'ai vu que vous étiez ici,
Et que votre départ vous avait réussi,
Je me suis dit : Paris, ça n'est pas dans la lune.
J'avais comme un instinct de faire ma fortune,
Et puis je m'ennuyais avec mes animaux ;
Et puis je vous aimais, pour tout dire en trois mots.

LISETTE.

Toi, Lucas ?

BERTHAUD.

Moi, Lucas. En êtes-vous fâchée ?
Un chien regarde bien...

LISETTE.

Non, non, j'en suis touchée.
Tu te nommes Berthaud ? d'où te vient ce nom-là ?

BERTHAUD.

C'est mon nom de famille ; à Paris, il faut ça.
Quand on va dans le monde...

LISETTE.

Et tu vis bien, j'espère ?

BERTHAUD.

Vingt-six livres par mois, et presque rien à faire
Quand on a de l'esprit, l'emploi ne manque pas.

LISETTE.

Sans doute; et ton chemin s'est donc fait à grands pas?

BERTHAUD.

Je crois bien, je suis clerc.

LISETTE.

Ah ! ah ! chez un notaire ?

BERTHAUD.

Non.

LISETTE.

Chez un procureur ?

BERTHAUD.

Chez un apothicaire.

LISETTE.

Peste ! voilà de quoi mettre en jeu tes talents.
Eh bien ! monsieur Berthaud, que voulez-vous céans ?

BERTHAUD.

Ah ! dame ! en arrivant, j'avais bien une idée ;
J'ai l'imaginative un tant soit peu bridée :
Je ne m'attendais pas à tous vos affiquets.
Jarni ! vos jupons courts étaient bien plus coquets ;
Vous étiez bien plus leste, et bien plus féminine.
On ne vous voit plus rien, qu'un peu dans la poitrine.
Pourtant, malgré vos nœuds et vos mignons souliers,
Je vous épouserais encor, si vous vouliez.

LISETTE.

Toi ?

BERTHAUD.

Mon père est fermier, pas si gros que le vôtre ;
Mais enfin, dans ce monde, on vit l'un portant l'autre.

LISETTE.

Tu crois donc que ma main serait digne de toi ?

BERTHAUD.

Dame ! si vous vouliez, il ne tiendrait qu'à moi.
Écoutez, puisqu'enfin la parole est lâchée,
Et puisqu'à votre avis vous n'êtes point fâchée.
Vous êtes bien gentille, on le sait, on voit clair ;
Mais, moi, je ne suis pas si laid que j'en ai l'air.
Si la grosse Margot n'était point tant fautive,
J'en aurais vu le tour, oui, sans crier qui vive,

Et dans la rue aux Ours, où je loge à présent,
On ne remarque pas que je sois déplaisant.
Je sais signer moi-même, et je lis dans les livres.
Je viens de vous conter que j'avais vingt-six livres,
Mais il est des secrets qu'on peut vous confier ;
Mon maître au jour de l'an va me gratifier.
C'est déjà quelque chose. A présent, autre idée :
Ma tante Labalue est presque décédée.
Elle a dans ses tiroirs, qu'il soit dit entre nous,
Pour plus de cent écus en joyaux et bijoux.
On ne sait pas les gains qu'elle amassait chez elle,
Ni les hardes qu'elle a, sans compter sa vaisselle.
Elle a mis trois quarts d'heure à faire un testament,
Et j'hérite de tout universellement.
Ça commence à sourire. Encore une autre histoire :
Thomas donc est soldat, embarqué pour la gloire.
Moi, j'aurais à sa place épousé Jeanneton ;
Mais il ne lui faudrait qu'un coup de mousqueton.
C'est mon cousin germain ; que le ciel le protège !
Ce métier-là, toujours, n'est pas blanc comme neige.
Vous voyez que je suis un assez bon parti ;
Nous pourrions faire un couple un peu bien assorti.
Contre la pharmacie avez-vous à reprendre ?
On n'est point obligé d'y goûter pour en vendre.
Mon pourparler vous semble un peu risible et sot,
Vous avez l'esprit riche et vous visez de haut.
Mais, voyez-vous, le tout est d'être ou de paraître.
Vous portez du clinquant, mais c'est à votre maître.
Que l'on vous remercie, il ne vous reste rien ;
Moi, je n'ai qu'un habit, d'accord, mais c'est le mien.
J'ai lu dans les écrits de monsieur de Voltaire
Que les mortels entre eux sont égaux sur la terre.
Sur ce proverbe-là j'ai beaucoup médité,
Et j'ai vu de mes yeux que c'est la vérité.
Il ne faut mépriser personne dans la vie,
Car tout le monde peut mettre à la loterie.
Ce grand homme l'a dit, c'est son opinion,
Et c'est pourquoi, jarni ! j'ai de l'ambition.

LISETTE.

Je t'écoute, Lucas ; ta rhétorique est forte.
Changeras-tu d'avis ?

BERTHAUD.

Non, le diable m'emporte.

LISETTE.

Eh bien! reste à l'hôtel, et ne t'éloigne pas.
Observe monseigneur, et suis bien tous ses pas.

BERTHAUD.

Oui.

LISETTE.

Si tu le vois seul, mets-toi sur son passage.

BERTHAUD.

Bien!

LISETTE.

Dis-lui tes projets pour notre mariage.

BERTHAUD.

Bon!

LISETTE.

Dis-lui que c'est moi qui le prie instamment
D'y prêter sa faveur et son consentement.

BERTHAUD.

Mais vous consentez donc?

LISETTE.

Sans doute. — Le temps presse;
Va-t'en.

BERTHAUD.

Vous consentez?

LISETTE.

On vient, c'est la duchesse;
Dépêche, — hors d'ici.

BERTHAUD.

Vous consentez, Louison!

LISETTE.

Va, ne bavarde pas surtout dans la maison.

SCÈNE V

LA MARÉCHALE, LE DUC, LA DUCHESSE, LISETTE, *dans le fond.*

LE DUC.

Vous ne venez donc pas à l'Opéra, ma chère?

LA DUCHESSE.

Non, monsieur, pas ce soir.

LE DUC.

Pourquoi pas?

LA DUCHESSE.

Pourquoi faire?

LE DUC.

C'est une fête où va tout ce qui touche au roi.

LA DUCHESSE.

Une fête ? pour qui ?

LE DUC.

Pour nous.

LA DUCHESSE.

Non pas pour moi.

LA MARÉCHALE.

Vos querelles, mon fils, me font mourir de rire.
(*A Lisette, qui veut sortir.*)
Lisette, demeurez ; j'ai deux mots à vous dire.

LE DUC.

Riez, si vous voulez, madame, à vous permis;
Vous ne me ferez pas du tout changer d'avis.
Non, je ne conçois pas, sur quoi que l'on se fonde,
Cette obstination à s'exiler du monde,
Cette rage de vivre au fond d'un vieil hôtel,
De bouder le plaisir comme un péché mortel,
Et de rester à coudre une tapisserie,
Quand tout Paris se masque, et quand je vous en prie.

LA DUCHESSE.

Je ne veux rien qui soit contre votre désir;
Monsieur, je suis souffrante, et je ne puis sortir.

LE DUC.

Bon ! souffrante, c'est là votre excuse ordinaire.

LA MARÉCHALE.

Mais s'il est vrai, mon fils...

LE DUC.

Il n'en est rien, ma mère.
Souffrante ! voilà bien le grand mot féminin.
Mais l'étiez-vous hier ? le serez-vous demain ?
Non, vous l'êtes ce soir, et qu'avez-vous, de grâce ?
Un mal qui vous arrive aussi vite qu'il passe,
Des vapeurs, sûrement. La belle invention !

LA DUCHESSE.

L'exigez-vous, monsieur ? J'obéis.

LE DUC.

Mon Dieu, non.

Exiger ! — Obéir ! — Le bon Dieu vous bénisse !
Dirait-on pas vraiment qu'on vous traîne au supplice ?

LA MARÉCHALE, *au duc.*

Ne la chagrinez pas. — Pour l'égayer un peu,
Nous ferons un piquet ce soir au coin du feu.

LA DUCHESSE.

Permettez-vous, monsieur ?

LE DUC.

Certainement. (*A part.*)
J'enrage.
Voilà mes projets morts. Quel ennui ! Quel dommage !
Lisette, j'en suis sûr, en a le cœur navré ;
Mais, avant de sortir, je la retrouverai.
Le diable est donc logé dans la tête des femmes ? (*Haut.*)
Allons ! j'irai donc seul. — A votre jeu, mesdames.
Holà ! Jasmin ! Lafleur ! Des cartes, des flambeaux !
Vite ! — Je vous souhaite un millier de capots,
De pics et de repics, et de quintes majeures.
Combien un si beau jeu doit abréger les heures !

LA MARÉCHALE.

Un bon piquet, mon fils, n'est point à dédaigner ;
Le roi l'aime.

LE DUC.

Le roi... ferait mieux de régner.

LA DUCHESSE.

On joue aussi, monsieur, quelquefois chez la reine.

LE DUC.

Jouez donc. Mais, morbleu ! ce n'est guère la peine
D'avoir un nom, du bien, de l'esprit et vingt ans,
Et ce visage-là pour perdre ainsi son temps.
Vraiment la patience en devient malaisée.
Pourquoi donc, s'il vous plaît, vous avoir épousée ?
Pourquoi donc êtes-vous jeune et faite à ravir ?
A quoi bon tout cela, pour ne pas s'en servir ?
Que faites-vous d'avoir cent mille écus de rente,
Et, comme Trissotin, un carrosse amarante,
Et quatre grands chevaux qui se meurent d'ennui,
Pour vivre hier, demain, toujours, comme aujourd'hui ?
A quoi bon, dites-moi, cette taille élégante,
Cet air et ce regard ?... car vous seriez charmante !
Je suis votre mari, mais quand c'est arrivé,
J'avais sur votre compte étrangement rêvé ;

Oui, ne vous en déplaise, et je vous le confesse.
Le feu roi dans sa cour montrait bien sa maîtresse,
Et de ses courtisans un murmure flatteur
Parfois, n'en doutez pas, lui fit plaisir au cœur.
Moi, duc et votre époux, n'ai-je donc pu me croire,
En vous montrant aussi, le droit d'en tirer gloire?
Quand de m'appartenir vous m'avez fait l'honneur,
Ne puis-je donc avoir l'orgueil de mon bonheur?
Vous étiez belle et noble, et je vous tiens pour telle.
A quoi sert d'être noble, à quoi sert d'être belle,
Si vous ne savez pas marcher avec fierté
Et dans cette noblesse et dans cette beauté?
Si vous ne savez pas monter dans votre chaise,
Dans un panier doré vous étendre à votre aise,
Et lorsque devant vous l'huissier crie un grand nom,
Le bonnet sur l'oreille entrer à Trianon?
Ma foi, je vous croyais d'un autre caractère;
Je croyais, sans déchoir, qu'on pouvait daigner plaire;
Je vous jugeais moins sage et ne m'attendais pas
Qu'en me donnant la main, vous compteriez vos pas.
Je m'en vais me vêtir, adieu. (*A sa mère.*) Bonsoir, ma-
[dame.

SCÈNE VI

LA MARÉCHALE, LA DUCHESSE, LISETTE.

LA MARÉCHALE.

Lucile, vous souffrez.

LA DUCHESSE.

Jusques au fond de l'âme.

LA MARÉCHALE.

Qu'avez-vous, dites-moi?

LA DUCHESSE.

Je suis triste à mourir.

LA MARÉCHALE.

On vous tourmente un peu.

LA DUCHESSE.

Je devrais obéir.
Je devrais, — pardonnez, — je ne sais pas moi-même.

LA MARÉCHALE.

Lisette, laissez-nous.

LISETTE, *en sortant.*

Mon Dieu, comme elle l'aime!

SCÈNE VII

LA MARÉCHALE, LA DUCHESSE.

LA MARÉCHALE.

Quoi ! vous prenez au grave un propos si léger?
Faites-vous un chagrin d'un ennui passager?

LA DUCHESSE.

Madame, il a raison. — J'ai tort, je suis coupable...
Je devrais obéir,... et j'en suis incapable.
Tout ce qu'il dit est vrai ; la faute en est à moi.
Je le blesse, le fâche, et je ne sais pourquoi.

LA MARÉCHALE.

Vous sentiez, dites-vous, qu'il faut qu'on obéisse,
Et vous ne savez pas d'où vous vient un caprice?

LA DUCHESSE.

Non ; lorsque mon cœur parle, il raisonne bien mal.
Je ne sais quel effroi, quel sentiment fatal,
Né de ce triste cœur ou dans ma pauvre tête,
Près de lui par moments me saisit et m'arrête.
Je voudrais lui complaire et sortir avec lui,
Songer à ma parure, oublier mon ennui,
Puisqu'il le veut, enfin, essayer d'être belle,
Et tout cela me cause une frayeur mortelle.
Je sens trembler ma main quand je lui prends le bras...
Quelqu'un est entre nous, que je ne connais pas.

LA MARÉCHALE.

Ma belle, y songez-vous? quelle est votre pensée?
Parlez-vous, à votre âge, en femme délaissée?
Avez-vous un reproche à faire à votre époux?
Qu'est-ce donc?

LA DUCHESSE.

Je ne sais.

LA MARÉCHALE.

Quelqu'un est entre vous?
Une femme, à coup sûr ; vous est-elle connue?
Parlez.

LA DUCHESSE.

Je n'en sais rien, mais j'en suis convaincue.

LA MARÉCHALE.

Ainsi, pour quatre mots, vous vous désespérez,
Et ce qui vous chagrine, au fond, vous l'ignorez.

Dirait-on pas vraiment, à voir votre tristesse, [presse?
Qu'un grand secret bien noir vous trouble et vous op-
Et c'est un bal manqué qui produit tout cela!
J'en avais à vingt ans, de ces gros chagrins-là.
Ne vous en plaignez pas! Vos pleurs me font envie.
Quand vous saurez un jour ce que c'est que la vie,
Ces pleurs, si doucement et si tôt répandus,
Vous les regretterez et n'en verserez plus.

LA DUCHESSE.

Oui, si cela vous plaît, vous en pouvez sourire;
Mais en sont-ils moins vrais, madame, et peut-on dire,
Quand la souffrance est là, qu'on souffre sans raison?

LA MARÉCHALE.

Tout aveu d'une peine aide à sa guérison.
Laissez-vous être vraie, et sachons ce mystère.

LA DUCHESSE.

Je n'ai point de secret. Que puis-je dire ou taire?

LA MARÉCHALE.

Bah ! quand ce ne serait qu'un caprice d'enfant,
Est-ce que près de moi votre cœur se défend?
Qui vous fait hésiter et manquer de courage?
Est-ce la défiance? est-ce mon rang, mon âge?
Est-ce mon amitié dont vous vous éloignez?
Est-ce la maréchale ou moi que vous craignez?
De grâce, allons.

LA DUCHESSE.

Je sais combien vous êtes bonne.
Mais je ne puis parler.

LA MARÉCHALE.

Alors je vous l'ordonne.
Votre mère, Lucile, à son dernier soupir,
Vous a léguée à moi. — Vous devez obéir.

LA DUCHESSE.

J'obéirai toujours, et de toute mon âme;
Mais, encore une fois, je ne sais rien, madame,
Si ce n'est ma souffrance, et mon amour pour lui.

LA MARÉCHALE.

S'il est vrai, mon enfant... (*A Lisette qui entre.*)
Qui vous amène ici?

SCÈNE VIII

LISETTE, LA MARÉCHALE, LA DUCHESSE.

LISETTE, *à la duchesse.*
Votre marchande est là, madame, on m'a chargée...
LA DUCHESSE.
Pas ce soir, — qu'on revienne.
LA MARÉCHALE.
Allons, chère affligée,
Qu'est-ce qui vous arrive? une robe de bal?
Eh bien! essayez-la; — ce n'est pas un grand mal.
Tantôt, s'il m'en souvient, vous l'aviez demandée.
Rien qu'en changeant de robe, on peut changer d'idée.
— Comme vous pâlissez! Qu'avez-vous, mon enfant?
LA DUCHESSE.
Oui,... cette femme-là;... sa vue... en ce moment...
LA MARÉCHALE.
Mais cette femme-là, ma belle, c'est Lisette.
Entrons chez vous. — Venez faire un peu de toilette.
Plaisons d'abord, petite, et le reste est à nous.
Allons, courage, allons.
LA DUCHESSE.
Je m'abandonne à vous;
Devant votre bonté ma volonté s'incline :
Vous m'avez rappelé que j'étais orpheline.
Je vous dirai mes maux, mes craintes, mon tourment,
Tout, et vous comprendrez, madame, assurément,
Qu'un pauvre cœur blessé, cherchant qui le soutienne,
Ait besoin d'une mère, ayant perdu la sienne.

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHAUD, *seul.*

Comme ces grands seigneurs sont longs à s'habiller!
Le monde est si lambin que ça m'en fait bâiller.
Louison m'a dit d'attendre et de guetter son maître,
Pour lui glisser mon mot sitôt qu'il va paraître.

Je suis depuis tantôt caché dans le grenier.
Il lui faut plus de temps, rien que pour un soulier,
Qu'à moi pour ma perruque. On le peigne, on le frise;
Ses bas sur ses talons, sa veste à moitié mise,
Un coiffeur par derrière, un tailleur par devant,
Une houppe à la main, il se mire en rêvant.
Et du blanc et du rouge, et du musc et de l'ambre,
Des tourbillons de poudre à ravager la chambre;
Pouah! — s'il faut pour un duc faire ce métier-là,
Autant vaut être femme ou danseur d'opéra.
Je voudrais bien savoir ce que dirait mon père
Si je m'enfarinais d'une telle manière,
Lui qui savait si bien me pousser par le dos
Lorsque je m'attardais derrière nos troupeaux.
Ce n'est pas moi, du moins, avec mon humeur leste,
Qu'on verrait perdre une heure à boutonner ma veste.
Être vif et gaillard fut toujours ma vertu;
Il me semble pourtant que je suis bien vêtu.
Voyons; j'avais tantôt préparé ma harangue.
Il ne faut point ici s'entortiller la langue.
Que vais-je dire au duc? — Je dirai : Monseigneur.
Oui, monseigneur, d'abord; c'est juste et c'est flatteur.
Or, mam'selle Louison... Non, je dirai : Lisette.
C'est son nom de gala; respectons l'étiquette.
Lisette donc et moi, nous sommes résolus...
Non..., nous sommes enclins... Ce n'est pas ça non plus.
Reprenons : Monseigneur. C'est vexant quand j'y pense;
Tantôt, dans le grenier, j'étais plein d'éloquence.
Et dire qu'un bon mot peut tout enjoliver!
Oui-da, j'ai vu la chose au théâtre arriver.
Si je me rappelais, dans quelque comédie,
Une attitude heureuse, une phrase arrondie?
— Monseigneur, si les dieux,... si le ciel,... les enfers...
J'y suis. — Si les héros qui purgeaient l'univers...
Est-ce bien ces gens-là qu'il convient que j'invoque?
Non, pour un pharmacien, ça prête à l'équivoque.
— Monseigneur, si les rois, si les ducs ont aimé...
Je ne trouverai rien, je suis trop enrhumé.
On a sonné là-bas. — C'est Louison qu'on appelle.
(*On entend une sonnette.*)

SCÈNE II

BERTHAUD, LISETTE, *portant une robe sur le bras.*

LISETTE.

Que fais-tu là, Lucas ?

BERTHAUD.

Hé ! je fais sentinelle.
Ne m'avez-vous pas dit de rester aux aguets ?

LISETTE.

Oui, mais tu trouveras quelque honnête laquais
Qui, très discrètement, va te mettre à la porte.

BERTHAUD.

Ouais ! — qu'est-ce que cela ?

LISETTE.

Des hardes que j'apporte.

BERTHAUD.

Encor des ornements ! des objets féminins !
Mais vous en avez donc ici des magasins ?

LISETTE.

On vient de ce côté ; c'est monseigneur sans doute.

BERTHAUD.

Bon, je vais lui parler.

LISETTE.

Oui, pourvu qu'il t'écoute.

BERTHAUD.

Oh ! j'ai dans le grenier préparé mon discours.

LISETTE.

Songe que les meilleurs sont toujours les plus courts.

BERTHAUD.

Le mien est admirable, et j'en fais mon affaire.
Il est vrai qu'à présent je ne m'en souviens guère...

LISETTE.

Je te quitte, on m'attend ; mais je vais revenir.

SCÈNE III

LE DUC, LISETTE, BERTHAUD.

LE DUC, *habillé.*

Eh bien ! Lisette, eh bien ! mon aspect te fait fuir ?
Suis-je à ton gré, dis-moi ? (*Il se mire dans une glace.*)

LISETTE.

Toujours.

LE DUC.

Quel est cet homme?

BERTHAUD, *saluant à plusieurs reprises.*

Monseigneur,... Monseigneur,... c'est Berthaud qu'on me
Je suis venu... [nomme.

LE DUC.

Va-t'en.

BERTHAUD.

Monseigneur, je...

LE DUC.

Va-t'en.

BERTHAUD.

Monseigneur... (*Il se retire en saluant.*)

SCÈNE IV

LE DUC, LISETTE.

LE DUC.

Toi, viens çà.

LISETTE.

Ma maîtresse m'attend.

LE DUC.

Eh! qu'elle attende! Elle a ses femmes, je suppose.
Elle boude ce soir, mais, pour si peu de chose,
Crois-tu du rendez-vous l'espoir abandonné?

LISETTE.

Monseigneur, c'est vous seul qui vous l'étiez donné.

LE DUC.

Je te le donne encor.

LISETTE.

Permettez...

LE DUC.

Point d'affaire.

Écoute; la duchesse est là, près de ma mère;
Sur mon compte, sans doute, on jase en ce moment :
Vas-y. — Je sortirai par cet appartement.
Je serai rêveur, sombre et d'une humeur atroce!
Mais, dès qu'on entendra le bruit de mon carrosse,

Compte qu'après avoir dûment délibéré,
Dit quelque mal de moi, peut-être un peu pleuré,
La duchesse pourra changer de fantaisie.
Ses caprices ne sont qu'un peu de jalousie.
Elle prétend, au vrai, détester l'Opéra;
Elle n'y viendrait pas, mais elle m'y suivra.

LISETTE.

De grâce, écoutez-moi.

LE DUC.

J'y gagerais ma tête!
Déjà dans ce dessein sans doute elle s'apprête.
Sois sûre qu'elle va demander ses chevaux,
Choisir le plus coquet parmi ses dominos,
Et, les yeux aveuglés sous un capuchon rose,
D'un petit mal bien clair chercher bien loin la cause.
Puisse-t-elle à ce bal trouver beaucoup d'appas!
Quant à moi, tu sais bien que je n'y reste pas.
Tu sais que je reviens. — Ainsi tu vois, ma belle,
Que lever tout obstacle est une bagatelle.
Je vais faire, au hasard, une visite ou deux,
Perdre quelques louis, peut-être, à leurs sots jeux,
Dépenser ma soirée à parler sans rien dire;
Le jour est aux ennuis, et le reste à Zaïre. (*On sonne.*)
On t'appelle. — Au revoir.

SCÈNE V

BERTHAUD, *seul.*

Quelle horreur! J'ai tout vu.
C'est dit, je suis berné, je suis presque... O vertu!
Aurait-on supposé tant de scélératesse?
Le duc parle assez clair. — Louison est sa maîtresse.
Je ne l'ai pas rêvé ; — j'en suis sûr, — j'étais là ;
Traîtresse! épousez donc des tendrons comme ça!
Cassez-vous donc la tête à chercher, pour lui plaire,
Des mots mieux compilés que dans une grammaire,
Pour trouver que l'objet de tous vos sentiments,
Même avant qu'on l'épouse, a déjà des amants!
Et tu crois que je vais, comme un mari crédule,
Avaler bonnement ta malsaine pilule?
Nenni, ma belle enfant, tu ne m'y prendras pas.
Je verrai la duchesse, et j'y vais de ce pas.

J'irai, je lui dirai... — Voyons, que lui dirai-je?
Madame, si jamais... — Non, il faut que j'abrège.
Madame... — O ciel ! je sens mon sang-froid s'altérer;
En l'état où je suis, je crains de m'égarer;
Je vais aller plutôt trouver la maréchale.
La voici justement qui traverse la salle ;
Je vais tout dévoiler. — Allons! ferme! du cœur!

SCÈNE VI

LA MARÉCHALE, BERTHAUD.

BERTHAUD.

Madame...

LA MARÉCHALE.

Que veut-on?

BERTHAUD.

Madame, j'ai l'honneur...

LA MARÉCHALE.

Que voulez-vous, l'ami?

BERTHAUD.

Madame, je me nomme...

LA MARÉCHALE.

Eh bien ! qu'est-ce?

BERTHAUD.

Berthaud.

LA MARÉCHALE.

Retirez-vous, brave homme.

BERTHAUD.

Madame, je venais...

LA MARÉCHALE.

Laissez-moi.

BERTHAUD, *à part.*

Grand merci !
Il paraît que l'on a l'oreille dure ici. (*Haut.*)
S'il se pouvait pourtant, madame...

LA MARÉCHALE.

Allez, vous dis-je.

BERTHAUD, *saluant.*

Je sors. (*A part.*) En vérité cela tient du prodige.
Oh ! mon heure viendra. — Je vais, dans mon grenier,
Retoucher mon discours pour me désennuyer.

SCÈNE VII

LA MARÉCHALE, *seule.*

Il n'en faut plus douter, la duchesse est jalouse,
Mon fils a méconnu sa bonne et tendre épouse ;
Lisette a fait le mal, je le dois arrêter.
Lucile doute encore et voudrait hésiter.
Faible contre elle-même et contre ses alarmes,
Ses regards indécis sont voilés par les larmes.
Elle ne saurait croire à cette cruauté,
Donnant si bien son cœur, de le voir rejeté;
Elle croit aimer trop pour n'être point aimée.
Mais, bien qu'à tout soupçon son âme soit fermée,
La souffrance l'emporte, elle y résiste en vain ;
Je la sens me parler, rien qu'en pressant sa main.
Qui sait, tel qu'est mon fils, dans la folle jeunesse,
Où pourrait l'entraîner un instant de faiblesse?
Le hasard, d'un seul pas, va si vite et si loin !
C'est à moi d'y songer ; j'en veux prendre le soin.

SCÈNE VIII

LA MARÉCHALE, LISETTE.

LA MARÉCHALE.

Lisette, où courez-vous d'une telle vitesse ?

LISETTE.

Madame, on a coiffé madame la duchesse ;
Je vais chercher là-bas un de ses dominos.

LA MARÉCHALE.

Elle va donc se mettre en masque? A quel propos?
Veut-elle aller au bal ?

LISETTE.

Madame, je le pense.

LA MARÉCHALE.

C'est étrange. Et mon fils ?

LISETTE.

Il est parti d'avance.

LA MARÉCHALE.

Seul ?

LISETTE.

Tout seul.

LA MARÉCHALE.

Et ma bru va donc le retrouver ?

LISETTE.

Je ne sais ; sa toilette a peine à s'achever,
Telle robe lui plaît qui bientôt l'importune ;
Elle en regarde dix avant d'en choisir une.
Elle a presque grondé ses femmes, et je crois
Être grondée aussi pour la première fois.

LA MARÉCHALE.

Faites qu'en ce moment une autre vous remplace.

LISETTE, *ouvrant la porte du fond.*

Holà ! quelqu'un ! Marton !

LA MARÉCHALE.

Faites aussi qu'on passe
Par la grand'salle.

(*Une des femmes paraît; Lisette lui parle bas; la femme sort par le fond.*)

Eh bien ?

LISETTE.

Madame, me voici.

LA MARÉCHALE.

Louison, c'est grâce à moi que vous êtes ici.
Votre père est chez nous fermier dans un domaine ;
Vos parents sont à moi ; je suis votre marraine.
J'ai pris grand soin de vous dès vos plus jeunes ans,
Et je vous ai reçue enfant chez mes enfants.
M'aimez-vous ?

LISETTE.

Dieu merci, plus que je ne puis dire.

LA MARÉCHALE.

Votre cœur parle franc ?

LISETTE.

Aussi vrai qu'il respire.

LA MARÉCHALE.

Si, par obéissance ou par nécessité,
Il fallait devant moi celer la vérité
(La crainte d'un péril ôte celle du blâme),
S'il vous fallait mentir ?

LISETTE.

Je me tairais, madame.

LA MARÉCHALE.

Mais si vous le deviez ?

LISETTE.

Personne ne le doit.

LA MARÉCHALE.

D'où vous vient le brillant que vous avez au doigt?

LISETTE, *à part.*

Ah ! malheureuse !

LA MARÉCHALE.

Eh bien ! vous gardez le silence ?
Songez que, me voyant avertie à l'avance,
Votre silence parle et peut en dire assez.

LISETTE.

Ce brillant... m'appartient.

LA MARÉCHALE.

D'où vient-il ?

LISETTE.

Je ne sais.

LA MARÉCHALE.

Prenez garde, Louison !

LISETTE.

Madame, il se peut faire
Qu'on soit, je le répète, obligée à se taire.
Si ma bouche est muette et doit ainsi rester,
De mon respect pour vous est-ce donc m'écarter ?

LA MARÉCHALE.

Lisette peut se taire alors que je commande,
Mais Louison doit parler si je le lui demande.

LISETTE.

On m'appelle Lisette.

LA MARÉCHALE.

Oui, dans cette maison.
A-t-on changé le cœur aussi bien que le nom ?

LISETTE.

De grâce excusez-moi ; je me sens si confuse...
Ce cœur voudrait s'ouvrir, mais....

LA MARÉCHALE.

Mais il s'y refuse ?

LISETTE.

Non, madame, hésiter quand vous parlez ainsi,
C'est trop souffrir pour moi ; cette bague... est à lui.
(*Elle se met à genoux.*)

LA MARÉCHALE.

Mon fils ? Je le savais. — Levez-vous donc, ma chère,

Vous avez, en tout cas, mieux fait que de vous taire.
Mais que prétendez-vous ?

LISETTE, *se levant.*

Rien au monde.

LA MARÉCHALE.

Et pourquoi,
Puisque votre secret s'échappe devant moi,
Cette sorte d'audace avec cette imprudence ?

LISETTE.

On parle comme on peut, on agit comme on pense.

LA MARÉCHALE.

Pensez-vous que le duc soit pour vous un amant,
Et qu'on puisse, à son gré, trahir impunément ?
Vous croyez-vous assez pour être une maîtresse ?...
Ma question vous choque et votre orgueil s'en blesse ?

LISETTE.

Je viens de m'incliner, madame, devant vous.
Mon orgueil tout entier est encore à genoux.
Il peut, sans murmurer, souffrir qu'on m'humilie,
Mais non pas qu'on m'outrage ou qu'on me calomnie ;
On ne doit m'accuser d'aucune trahison.

LA MARÉCHALE.

Oui, cela porte atteinte à l'honneur de Louison !

LISETTE.

A mon honneur, madame ? et pourquoi non, de grâce ?
Un brin d'herbe au soleil, comme on dit, a sa place.
Pourquoi n'aurais-je pas la mienne, s'il vous plaît ?
Le monde est assez grand pour tout ce que Dieu fait.

LA MARÉCHALE.

Vous parlez haut, Lisette, et changez de langage.

LISETTE.

Ma foi, madame, c'est celui de mon village.
Mon père s'en servait, et je l'ai toujours pris
Lorsque sur mon chemin j'ai trouvé le mépris.
Certes, lorsque l'honneur s'unit à la noblesse,
C'est un bien beau hasard qu'il trouve la richesse ;
Mais s'il est dans le cœur des gens qui ne sont rien,
On devrait le laisser à qui l'a pour tout bien.

LA MARÉCHALE.

Mais, dans cette maison, à jaser de la sorte,
Songez-vous qu'il se peut....

LISETTE.

Qu'il se peut que j'en sorte ?
Je ne le sais que trop, et c'est ce triste pas
Qui m'a fait hésiter, je ne m'en défends pas.
Dire adieu tout à coup, d'abord à vous, madame,
Puis à tant de bienfaits, à tant de bonté d'âme,
Perdre tout d'un seul mot, le présent, l'avenir,
Oui, c'est là ce qui fait que j'ai failli mentir.
Mais je le dis encore, même étant accusée,
Je ne puis supporter de me voir méprisée.
Quand m'a-t-on jamais vue ou tromper ou trahir ?
Qu'on m'apprenne mon crime avant de m'en punir.

LA MARÉCHALE.

Vous venez à l'instant de l'avouer vous-même.

LISETTE.

Est-ce ma faute, à moi, si le duc dit qu'il m'aime ?
Si de tristes présents, à regret acceptés,
Ses discours importuns, son caprice...

LA MARÉCHALE.

Arrêtez.
Je ne saurais vouloir ni de vos confidences,
Ni certe, et moins encor, de vos impertinences.
Votre maîtresse est là ; pas un mot de ceci.
Mon fils dit qu'il vous aime, — éloignez-vous d'ici.
Puisque votre vertu se croit calomniée,
Vous la verrez sans peine ainsi justifiée.
Vous avez tant d'esprit ! trouvez quelque raison ;
Inventez un prétexte, et quittez la maison.

LISETTE.

Mais je ne l'aime pas, madame !

LA MARÉCHALE.

Toi, Lisette !

LISETTE.

Non, je l'écoute dire, et je reste muette.

LA MARÉCHALE.

Je perdrais patience à voir ainsi mentir.

LISETTE.

Je perdrais patience à plus longtemps souffrir.
Ainsi vous me chassez ? Est-il vraiment possible
Qu'un franc aveu vous trouve à tel point insensible ?
(*La maréchale va pour sortir.*)

Eh quoi ! sans un regret ! sans laisser à mes yeux
Ce regard qu'on accorde aux plus tristes adieux !
Et mon père, madame ? est-ce donc bien sa fille,
Louison, l'honnête enfant d'une honnête famille,
Louison, qui par votre ordre et contre son désir,
Est venue à Paris obéir et servir,
Et qu'on verra demain, seule et désespérée,
Sous notre pauvre toit rentrer déshonorée ?
Qu'ai-je fait ? votre fils, riche, aimé, tout-puissant,
Me marchande au hasard et m'achète en passant ;
Sûr qu'un peu d'or suffit, et qu'un mot fait qu'on aime,
Il s'écoute, il se plaît, se répond à lui-même.
Et moi, lorsque je parle à force de tourments,
Au lieu de m'écouter, on me dit que je mens !
Soit ! — Il me souviendra d'avoir été sincère.
Justice des heureux et des grands de la terre !
Qu'importe un peu de mal, pourvu que dans un coin
La victime oubliée aille pleurer plus loin,
Et qu'en marchant sur nous, la vanité blasée
N'entende pas gémir la souffrance écrasée !

LA MARÉCHALE.

Ne te fais pas trop vite un chagrin sans raison.
Nous en reparlerons demain ; — bonsoir, Louison.

SCÈNE IX

LISETTE, *seule.*

Demain ! elle est partie. — Un accent de colère
N'a point accompagné sa parole dernière.
Peut-être elle me plaint, tout en me condamnant.
Mais que me reste-t-il ? que faire maintenant ?
Demain, a-t-elle dit. — Jamais ! c'est impossible.
Le mal est trop réel, le soupçon trop horrible.
Quand demain sa pitié voudrait me retenir,
Je suis de trop ici ; — mais comment en sortir ?

SCÈNE X

LISETTE, LA DUCHESSE, *habillée, en domino ouvert, un masque à la main.*

LA DUCHESSE.

Ma mère n'est pas là ? Que fais-tu donc, Lisette ?

LISETTE.

Je savais que madame achevait sa toilette.
J'attendais, pour entrer, qu'on voulût bien de moi.

LA DUCHESSE.

Mais, ma chère, en effet, j'ai grand besoin de toi.
Tantôt j'étais souffrante, inquiète, et peut-être
J'ai laissé devant toi quelque souci paraître.
Un mot dit au hasard ne doit pas t'occuper ;
Tu me connais assez pour ne t'y pas tromper.
Voici ma main ; oublie un instant de caprice.

LISETTE, *baisant la main de la duchesse.*

Ah ! madame !

LA DUCHESSE.

Il s'agit de me rendre un service.
Le duc est cette nuit au bal de l'Opéra.
Je voudrais bien un peu voir ce qu'il y fera ;
Mais je suis malgré moi si triste et si maussade
Que je n'ai pas le cœur à cette mascarade.
Maintenant que les gens me viennent avertir,
Le courage me manque au moment de partir.
Vas-y, Louison ; veux-tu ?

LISETTE.

Moi, madame ?

LA DUCHESSE.

Oui, par grâce.
Prends ce domino-là, qui m'étouffe et me lasse.
(*Elle lui donne son domino et son masque.*)
Tâche d'entendre un peu, de beaucoup regarder.
Si tu vois le duc seul, tu pourras l'aborder,
L'intriguer au besoin, — sans qu'il te reconnaisse ;
Mais s'il est en conquête avec quelque déesse
Du ciel de l'Opéra descendue un moment,
Tu me comprends, ma chère ? écoute seulement.

LISETTE.

Se peut-il qu'à ce point ce bal vous inquiète ?

LA DUCHESSE.

Non, mais vas-y toujours. — Reviens bientôt, Lisette.

SCÈNE XI

LISETTE, *seule.*

Le sort prend-il plaisir à se jouer de moi ?
Dois-je rester ? partir ? aller au bal ? pourquoi ?
— Et pourquoi pas ? — Peut-être aurais-je dû tout dire.
Comment briser le cœur, quand la main vous attire ?
Non, non, la maréchale est seule à m'accuser ;
C'est elle seule aussi qu'il faut désabuser,
Et jamais un seul mot.

SCÈNE XII

LISETTE, BERTHAUD.

BERTHAUD, *d'un ton froid.*
Bonsoir, mademoiselle.

LISETTE.
C'est encor toi, Lucas ? Eh bien, quelle nouvelle ?
Et qu'as-tu fait ?

BERTHAUD.
Je viens prendre congé de vous.
Vous voyez un ami, mais non plus un époux.

LISETTE.
Vraiment ? et d'où te vient ce visage tragique ?

BERTHAUD.
Ne m'interrogez pas.

LISETTE.
Quand on part, on s'explique.

BERTHAUD.
Ce n'est pas malaisé. — Je sais tout.

LISETTE.
Que sais-tu ?

BERTHAUD.
Vous l'osez demander ? — J'ai tout vu.

LISETTE.
Qu'as-tu vu ?

BERTHAUD.
Vos délits, vos horreurs, monstre affreux, crocodile,
Serpent Python !

LISETTE.
Hé quoi ! jusqu'à cet imbécile !

Tout est donc aujourd'hui contre moi déclaré.
Ma foi, pour rire un peu j'ai bien assez pleuré.
(*Elle éclate de rire.*)

BERTHAUD.

Vous riez? vous joignez l'astuce à l'artifice?

LISETTE, *lui faisant tenir le domino.*

Tiens, nigaud, prends ceci.

BERTHAUD.

Que je me travestisse?

LISETTE.

Hé! non, c'est pour m'aider. Viens, marchons de ce pas.

BERTHAUD.

Où?

LISETTE.

Je te le dirai.

BERTHAUD.

Comment?

LISETTE.

Tu le sauras.

SCÈNE XIII

LA DUCHESSE, LA MARÉCHALE.

LA DUCHESSE.

Oui, madame, je reste, et Louison prend ma place.
Le chagrin me poursuit, quelque effort que je fasse.
Je lutte en vain, le cœur me manque à chaque pas.
Cette pauvre Louison, vous l'aimez, n'est-ce pas?

LA MARÉCHALE.

Sans doute.

LA DUCHESSE.

Ai-je mal fait de lui dire ma peine?
Puisque j'en souffre tant, j'en veux être certaine.
J'étais bien aise aussi de réparer mes torts,
Car j'ai failli tantôt mettre Louison dehors.
Oui, je ne sais pourquoi, cette méchante envie
M'a durant tout le jour malgré moi poursuivie.
Je prenais du dépit contre elle à tout moment;
Je l'ai même grondée, et bien injustement.
Qu'il est cruel à nous, n'est-il pas vrai, madame,
De maltraiter ces gens, de les blesser dans l'âme,

Eux qui passent leur vie à nous servir ainsi,
Parce que nous avons un instant de souci!

LA MARÉCHALE.

Et Lisette, en partant, n'a rien dit, je suppose?

LA DUCHESSE.

Non. — Est-ce qu'elle avait à dire quelque chose?

LA MARÉCHALE.

Elle aurait pu d'abord vous demander pardon.

LA DUCHESSE.

A moi? de quelle faute, hélas! et pourquoi donc?
C'est à moi bien plutôt qu'il faut que l'on pardonne,
Dès qu'aux soupçons jaloux mon esprit s'abandonne:
On ne croirait jamais, madame, à quel excès
Ils peuvent m'égarer, si je leur donne accès.
Mille rêves affreux s'offrent à ma pensée;
J'ai beau me répéter que je suis insensée,
Rien ne peut m'en distraire, ils sont plus forts que moi.
Ma raison me trahit et se change en effroi.
Comme d'un voile épais je suis enveloppée;
Je me vois méconnue, et je me vois trompée,
Fâcheuse à mon époux, inutile ici-bas...
Je me vois laide...

LA MARÉCHALE.

Au vrai, l'on ne vous croirait pas.

LA DUCHESSE.

Et lui, madame, hélas! c'est bien tout le contraire.
Le ciel a pris plaisir à le former pour plaire.
De son luxe élégant si l'œil est ébloui,
On croit voir sa parure, et l'on ne voit que lui.
Et cet esprit si fin, tant de délicatesse,
Cette grâce qui semble ignorer sa noblesse!...
Est-ce que j'y vois mal, madame, et sur ce point,
Me direz-vous encor qu'on ne me croirait point?

LA MARÉCHALE.

Je puis malaisément vous répondre, ma chère.
Si vous êtes sa femme...

LA DUCHESSE.

Eh bien?

LA MARÉCHALE.

Je suis sa mère.

LA DUCHESSE.

Si nous n'étions que deux à le trouver charmant !
Mais tout le monde l'aime, et c'est là mon tourment.
Puis-je, le croyez-vous, garder un cœur tranquille,
A le voir comme il est, par la cour et la ville,
Au milieu d'un fracas de jeunes étourdis,
Au jeu comme à cheval passant les plus hardis,
Poursuivre, en se jouant, de regards infidèles
Ces heureuses beautés qui savent être belles ?
Ah ! c'est là que je sens, à mon mortel ennui,
Combien je dois sembler peu de chose pour lui !
Combien de qualités ne me sont point données
Que peut-être à ma place une autre eût devinées,
Et combien il est vrai que, sur un tel chemin,
Il faudra tôt ou tard qu'il me quitte la main !

LA MARÉCHALE.

Je vous l'ai déjà dit, c'est une crainte folle (1).

LA DUCHESSE.

Oui, j'ai tort de pleurer, c'est ce qui me désole.
L'autre jour, par exemple, à ce bal chez le roi,
Madame de Versel a passé près de moi.
Vous savez ses grands airs, et combien elle est belle.
Un flot d'admirateurs murmurait autour d'elle,
S'écartant toutefois, de peur de la toucher,
Sitôt que par hasard elle daignait marcher.

LA MARÉCHALE.

Oui, c'est une superbe et sotte créature.

LA DUCHESSE.

Un nœud qu'elle portait tomba de sa coiffure.
Ces messieurs l'ayant vu, je vous laisse à penser
Si chacun s'élança, prêt à le ramasser.
Le duc fut le plus prompt, mais au lieu de le rendre,
Il défia tout haut qu'on s'en vînt le lui prendre.
Sur quoi cette marquise, au lieu de s'étonner,
Le prit en souriant, mais pour le lui donner.
Je sais bien là-dessus ce que vous m'allez dire,
Mais je me suis senti pâlir de ce sourire.
C'est un jeu, j'en conviens, c'est un propos de bal,
Tout ce qu'il vous plaira, mais cela fait bien mal.

(1) Ces vers et les dix-neuf suivants se suppriment au théâtre.

LA MARÉCHALE.

Je ne vous blâme pas d'être un peu trop sensible.
Prenez quelque repos, enfant, s'il est possible.
Laissez là vos chagrins, et la dame aux grands airs (1).

LA DUCHESSE.

Grâce pour mes chagrins, madame, ils me sont chers.
Au couvent, l'an passé, quand j'appris de l'abbesse
Que j'avais un époux et que j'étais duchesse,
Le cœur me battait bien un peu, mais pas bien fort.
On fit ce mariage, et je n'y vis d'abord
Qu'un jeune grand seigneur, plein de galanterie,
Qui me donnait gaîment son nom, son rang, sa vie.
Tous ces biens me semblaient si doux à partager
Que je ne pensais pas qu'un tel sort pût changer.
Si c'est là le bonheur, disais-je, il est bizarre
Qu'à le voir si facile, on le trouve si rare.
Mais lorsqu'après un an de ce charmant sommeil,
Arriva par degrés le moment du réveil ;
Quand le duc, fatigué d'une paix importune,
Rougissant tout à coup d'oublier sa fortune,
Voulut, en m'entraînant, la rejoindre à grands pas,
Je compris que si loin je ne le suivrais pas.
Alors, prenant pour moi son aspect véritable,
Apparut à mes yeux ce spectre redoutable,
Le monde... Ses plaisirs, ses attraits, ses dangers,
L'air enivrant des cours et leurs bruits passagers,
Il me fallut tout voir ; — alors la méfiance
M'enseigna lentement sa froide expérience.
Je vis le duc fêté, bienvenu près du roi,
Joyeux, heureux partout,... excepté près de moi.
Mon cœur, qui d'un soutien s'était fait l'habitude,
Pour la première fois connut la solitude.
Puis je devins jalouse, et je me dis un jour :
Ce n'est plus le bonheur que je sens, c'est l'amour !

LA MARÉCHALE.

Qu'est-ce à dire ?

LA DUCHESSE.

Oui, l'amour ! — à l'âge où tout s'ignore,
En prononçant ce mot, sans le comprendre encore,

(1) Au lieu de ce vers on dit au théâtre :
Ce sont de doux chagrins qui vous semblent amers.

On ne voit qu'un beau rêve, une douce amitié,
Où d'un commun trésor chacun a la moitié ;
On croit qu'aimer, enfin, c'est le bonheur suprême...
Non. Aimer, c'est douter d'un autre et de soi-même,
C'est se voir tour à tour dédaigner ou trahir,
Pleurer, veiller, attendre ;... avant tout, c'est souffrir!
(*Elle pleure.*)

LA MARÉCHALE.

Je ne vous blâme point, je vous l'ai dit, Lucile.
Vous voulez qu'on vous aime, et rien n'est plus facile.
Je vous en prie encor, prenez quelque repos.
Je veux, en vous quittant, vous répondre en deux mots.
Vous vous imaginez que le duc vous délaisse :
Votre tort, c'est la crainte, et le sien, sa jeunesse.
Mon fils est vain, léger, frivole en ses discours ;
Mais, s'il aime jamais, il aimera toujours ;
Et c'est vous, j'en réponds, qu'il aimera, ma chère.
Rappelez-vous ceci, que vous dit une mère.
(*Elle l'embrasse.*)
Marton est là, je crois, je vais vous l'envoyer.

LA DUCHESSE.

Pas encore.

LA MARÉCHALE.

Adieu donc.

SCÈNE XIV

LA DUCHESSE, *seule.*

Rester seule à veiller!
C'est mon rôle à présent. — Ah ! je me sens brisée.
(*Elle s'assoit sur un sofa.*)
Mon Dieu, quel triste jour ! ma force est épuisée.
Louison ne revient pas ; — que font-ils à ce bal ?
Singulier passe-temps que ce plaisir banal!
Déguiser son visage et sa voix, — pour quoi faire?
Si ce qu'on dit est mal, autant vaudrait le taire.
S'il en est autrement, à quoi bon s'en cacher ?
Mais quoi ! c'est l'Inconnu qu'ils vont tous y chercher.
Le sommeil, malgré moi m'accable ; — ma pensée
M'échappe, puis revient, puis s'arrête lassée.
Voyons, tâchons de lire un peu.
(*Elle prend un livre, l'ouvre, puis le remet sur la table.*)

C'est encor pis.
Un roman, juste ciel ! — mes yeux sont assoupis.
Quel ennui que l'attente ! (*Elle tire sa montre.*)
Hélas ! pauvre petite,
Je puis du bout du doigt te faire aller plus vite,
Je puis briser aussi ton rouage léger;
— Mais le temps ! — toi ni moi n'y pouvons rien changer.
(*Elle s'endort*)

SCÈNE XV

LA DUCHESSE, *endormie*, LE DUC.

LE DUC.

Non, l'on ne vit jamais pareille extravagante.
Se voir apostropher au bal par sa servante !
C'est un peu plus qu'étrange. Était-ce bien Louison?
Il faut que cette fille ait perdu la raison.
Je lui donne ici même un rendez-vous fort tendre;
La chose est convenue : elle n'a qu'à m'attendre :
J'entre au bal par hasard, et qu'est-ce que je voi?
Mon rendez-vous qui passe et va souper sans moi.
Et ce monsieur Berthaud, son chapeau sur la tête,
D'un air victorieux promenant sa conquête,
Devant un poulet froid en train de se griser,
M'annonçant bravement qu'il la veut épouser!
J'ai fait là, sur mon âme, une belle trouvaille!
Morbleu ! si de mes jours jamais je m'encanaille,
Je consens... Qu'est-ce donc? — Ma femme seule ici ?
Elle dort, sauvons-nous. — (*Il va pour sortir et s'arrête.*)
Elle est gentille ainsi.
Que faisait-elle là ? — Dort-elle en conscience ?
Qui sait? J'en veux un peu faire l'expérience.
Hé, duchesse ! Elle dort, et très profondément.
Je ne suis qu'un mari. — Si j'étais un amant !
En semblable rencontre on pourrait, sans mensonge,
Essayer, comme on dit, de passer pour un songe.
Je ne l'ai jamais vue ainsi ; — mais c'est charmant.
Qu'a-t-elle dans sa main ? Sa montre ? Hé, oui, vraiment.
Que fait-elle, en dormant, d'une chose pareille?
On sait l'heure qu'il est, tout au plus, quand on veille.
A-t-elle donc veillé ce soir? — par quel hasard?
(*Il regarde à la montre de la duchesse.*)

Une heure du matin! on prétend que c'est tard.
Veiller! Pourquoi veiller? pour moi? bon! quelle idée!
Elle avait de ce bal la tête possédée;
Son dessein n'était pas de rester à dormir, —
Mais peut-être était-il de me voir revenir?
Oui ; pourquoi chercherais-je à me tromper moi-même?
Si ma femme est jalouse, il faut donc qu'elle m'aime.
Je ne lui vis jamais faux semblant ni détour.
C'est moi qu'elle attendait, c'est clair comme le jour.
Ma foi, je suis bien bon d'aller à l'aventure
Chercher sous un sot masque une sotte figure,
Pour rencontrer en somme, à ce triste Opéra,
Quoi ? rien de ce qu'on veut, et tout ce qu'on voudra!
Beau métier d'écouter, au bruit des ritournelles,
Trois morceaux de carton jasant sous leurs dentelles!
De me faire berner par Javotte ou Louison,
Quand la grâce et l'amour sont là, dans ma maison!
Faut-il que nous ayons la cervelle assez folle
Pour fuir ce qui nous plaît, nous charme et nous console,
Pour chercher le bonheur où son ombre n'est pas,
Et lui tourner le dos quand il nous tend les bras!
Pauvre duchesse, hélas! si jeune et si jolie,
Avec sa patience et sa mélancolie,
Je devrais l'adorer; — mais non, je vais plutôt
Me faire obscurément le rival de Berthaud!
Quelle pitié, grand Dieu! quelle pauvreté d'âme!
Il est de mauvais goût d'oser aimer sa femme.
Les bavards sont fâchés si l'on ne vit comme eux,
Et l'on est ridicule à vouloir être heureux!

(*En ce moment, la duchesse s'éveille, puis écoute, en feignant de dormir.*)

Hé quoi! suis-je donc fait pour suivre leur méthode?
Je puis mettre un chiffon, une veste à la mode,
Pour une broderie on se règle sur moi,
Et, dans mon propre cœur, les sots me font la loi!
Si je voulais pourtant, quoi qu'ils en puissent dire,
En leur montrant ce cœur, les défier d'en rire?
Oui, l'on peut, quand on hait, cacher la vérité;
Renier ce qu'on aime est une lâcheté.
Si j'osais les braver et m'en passer l'envie?
Leur dire : Je suis las de votre sotte vie;
J'ai, dans votre cohue, erré jusqu'à ce jour,
Mais la honte m'en chasse et me rend à l'amour!

Que me répondraient-ils, ces roués en peinture,
S'ils voyaient cette belle et noble créature
M'accompagner, et moi la couvrant en chemin
De mon manteau d'hermine, une épée à la main?
Et si je leur disais : Cette fière duchesse,
C'est ma sœur, mon enfant, ma femme et ma maîtresse;
Ma vie est dans son cœur, ma place est à ses pieds.

(*Il se met à genoux; la maréchale paraît dans le fond de la scène.*)

LA DUCHESSE.

Dans mes bras, mon ami.

LE DUC.

Comment! vous m'écoutiez!

LA DUCHESSE.

Valait-il mieux dormir?

LE DUC, *à la maréchale.*

Et vous aussi, ma mère?
J'ai donc parlé bien haut?

LA MARÉCHALE.

Valait-il mieux vous taire?

LE DUC.

Non. Je me croyais seul, et je rends grâce aux cieux
D'avoir eu pour témoins ce que j'aime le mieux.

(*On entend rire dans la coulisse.*)

Qu'est ceci?

LA DUCHESSE.

C'est Louison.

LE DUC.

Que Dieu la tienne en joie!
Vous savez qu'elle part?

LA DUCHESSE.

Non pas. Qui la renvoie?

LE DUC.

Elle-même. Elle vient, ce soir, à l'Opéra,
De me tout déclarer, jusqu'au mari qu'elle a.
Eh! tenez, les voici.

SCÈNE XVI

LA MARÉCHALE, LA DUCHESSE, LE DUC, LOUISON, BERTHAUD.

LA MARÉCHALE.

Que nous dit-on, Lisette?
Vous voulez nous quitter sans qu'on vous le permette?

LISETTE.

Je venais demander cette permission.

LA MARÉCHALE.

Vous épousez... monsieur?

LE DUC.

C'est une passion.

BERTHAUD.

Oh ! oui.

LISETTE.

Non, monseigneur, ce n'est qu'un honnête [homme,
Fils d'un de vos fermiers.

BERTHAUD, *à la duchesse.*

Oui, madame, on me nomme...

LISETTE.

Tais-toi.

BERTHAUD.

Pourquoi donc faire? on me parle.

LISETTE.

Tais-toi.

LA DUCHESSE, *à Lisette.*

Il n'est pas beau, Louison.

LISETTE, *à la duchesse.*

Il l'est assez pour moi.

LE DUC.

Parbleu! monsieur Berthaud, vous ne vous gênez guères
De venir à Paris braconner sur nos terres,
Et nous ravir ainsi les cœurs en un moment.
Vous êtes un fripon.

BERTHAUD, *à Louison.*

Ce seigneur est charmant.

LE DUC.

Et votre poulet froid, sans compter la bouteille,
Vous en trouvez-vous bien?

BERTHAUD.

Monseigneur, à merveille.

Je...

LISETTE.

Tais-toi donc.

BERTHAUD.

Encor? toujours se taire ici;
Je me rattraperai chez nous.

LISETTE, *à la maréchale.*

Et vous aussi,
Madame, riez-vous de mon futur ménage?

LA MARÉCHALE, *l'attirant à part.*

Non, Louise, j'ai compris, et je vois ton courage.
Si j'ai peine, à présent, à te laisser partir,
Tu n'auras pas du moins lieu de t'en repentir.
Ta dot, bien entendu, me regarde, et j'espère
Rendre aussi ton retour agréable à ton père.
Quant à ton prétendu...

LISETTE.

Vous m'avez dit tantôt
De trouver un prétexte.

LE DUC.

Allons, monsieur Berthaud,
Aimez bien votre femme; elle est bonne et jolie,
C'est encore ici-bas la plus sage folie.





ON NE SAURAIT PENSER A TOUT

Proverbe en un acte, représenté pour la première fois le 3 mai 1849 dans les salons de M. Pleyel (peu de jours après à la Comédie française), publié en 1853.

PERSONNAGES

Le marquis de Valberg.
Le baron.
Germain.
La comtesse de Vernon.
Victoire, femme de chambre de la comtesse.

La scène est à la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, GERMAIN.

Le baron. — Mon neveu, dis-tu, n'est point ici?

Germain. — Non, monsieur, je l'ai cherché partout.

Le baron. — C'est impossible; il est cinq heures précises. Ne sommes-nous pas chez la comtesse?

Germain. — Oui, monsieur, voilà son piano.

Le baron. — Est-ce que mon neveu n'est plus amoureux d'elle?

Germain. — Si fait, monsieur, comme d'habitude.

Le baron. — Est-ce qu'il ne vient pas la voir tous les jours?

Germain. — Monsieur, il ne fait pas autre chose.

Le baron. — Est-ce qu'il n'a point reçu ma lettre?

Germain. — Pardonnez-moi, ce matin même.

Le baron. — Il doit être dans ce château, puisque je ne l'ai pas trouvé chez lui. Je lui avais mandé que je quitterais Paris à

une heure et quart, que je serais par conséquent à Montgeron à trois heures. De Montgeron ici il y a deux lieues et demie. Deux lieues et demie, mettons cinq quarts d'heure, en supposant les chemins mauvais, mais, à tout prendre, ils ne le sont point.

GERMAIN. — Bien au contraire, ils sont fort bons.

LE BARON. — Partant à trois heures de Montgeron, je devais par conséquent être au tourne-bride positivement à quatre heures un quart. J'avais une visite à faire à M. Duplessis, qui devait durer tout au plus un quart d'heure. Donc, avec le temps de venir ensuite ici, cela ne pouvait me mener plus tard que cinq heures. Je lui avais mandé tout cela avec la plus grande exactitude. Or il est cinq heures précisément, et quelques minutes maintenant. Mon calcul n'est-il pas exact?

GERMAIN. — Parfaitement, monsieur, mais mon maître n'y est point.

LE BARON. — Ses paquets, du moins, sont-ils faits?

GERMAIN. — Quels paquets, monsieur, s'il vous plaît?

LE BARON. — Ses malles sont-elles préparées, là-bas à son château?

GERMAIN. — Pas que je sache, monsieur, aucunement.

LE BARON. — Je lui avais cependant mandé que la grande-duchesse était accouchée, la duchesse de Saxe-Gotha, Germain ; ce n'est pas une petite affaire.

GERMAIN. — Je le crois bien.

LE BARON. — Je lui avais écrit que M. Desprez, avant-hier soir, était venu me rendre visite, M. Desprez arrivait de Saint-Cloud. Il venait me prévenir que le ministre me priait de passer dans la matinée du lendemain, c'est-à-dire hier, à son cabinet. J'allais obéir à cet ordre, lorsque je reçus l'avertissement que le ministre était à Compiègne; il y avait accompagné le roi. Ce fut donc à Compiègne que je me rendis. Comme je savais de quoi il s'agissait, il n'y avait pas de temps à perdre, tu le comprends.

GERMAIN. — Sans aucun doute.

LE BARON. — Le ministre était à la chasse. On me dit d'aller chez M. de Gercourt, qui me conduisit en secret jusqu'aux petits appartements ; — le roi venait de partir pour Fontainebleau.

GERMAIN. — Cela était fâcheux.

LE BARON. — Point du tout. Je tiens seulement à te faire remarquer combien je suis ponctuel en toutes choses.

GERMAIN. — Oh! pour cela oui.

LE BARON. — La ponctualité est, en ce monde, la première des qualités. On peut même dire que c'est la base, la véritable clef de toutes les autres. Car de même que le plus bel air d'opéra ou

le plus joli morceau d'éloquence ne sauraient plaire hors de leur lieu et place, de même les plus rares vertus et les plus gracieux procédés n'ont de prix qu'à la condition de se produire en un moment distinct et choisi. Retiens cela, Germain : rien n'est plus pitoyable que d'arriver mal à propos, eût-on d'ailleurs le plus grand mérite; témoin ce célèbre diplomate qui arriva trop tard à la mort de son prince et vit la reine mettant ses papillotes. Ainsi se détruisent les plus beaux talents, et l'on a vu des gens couverts de gloire dans les armées et même dans le cabinet perdre leur fortune, faute d'une montre convenable et ponctuellement réglée. La tienne va-t-elle bien, mon ami?

Germain. — Je la mets à l'heure continuellement, monsieur.

Le baron. — Fort bien. Tu sauras donc enfin que, ayant rencontré à Compiègne le marquis de Morivaux, qui me donna une place dans sa voiture, j'appris que l'on m'avait trompé par des renseignements peu exacts et que le ministre revenait à Paris. Son Excellence me reçut à deux heures et demie et voulut bien m'annoncer elle-même que la grande-duchesse de Gotha était accouchée, comme je te le disais tout à l'heure, et que le roi avait fait choix de moi et de mon neveu pour aller la complimenter.

Germain. — A Gotha, monsieur?

Le baron. — A Gotha. C'est un grand honneur pour ton maître.

Germain. — Oui, monsieur, mais il est sorti.

Le baron. — Voilà ce que je ne puis comprendre. Il est donc toujours aussi étourdi, aussi distrait que de coutume? Toujours oubliant tout!

Germain. — On ne peut pas trop dire, monsieur. Ce n'est pas qu'il oublie, c'est qu'il pense à autre chose.

Le baron. — Il faut qu'il soit en route, sans faute, demain matin, pour l'Allemagne. Et il n'a donné aucun ordre pour son départ?

Germain. — Non, monsieur. Ce matin seulement, avant de sortir, il a ouvert une grande caisse de voyage, et il s'est promené bien longtemps tout alentour.

Le baron. — Et qu'a-t-il mis dedans?

Germain. — Un papier de musique.

Le baron. — Un papier de musique?

Germain. — Oui, monsieur; après quoi il a fermé la caisse avec bien du soin, et il a mis la clef dans sa poche.

Le baron. — Un papier de musique! toujours des folies! si le roi savait cette maladie-là, oserait-on lui confier une mission d'une aussi haute importance! Heureusement il est sous ma garde. Enfin qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait?

GERMAIN. — Il a chanté, monsieur, toute la journée.

LE BARON. — Il a chanté?

GERMAIN. — A merveille, monsieur; c'était un plaisir de l'entendre.

LE BARON. — Le beau prélude pour un ambassadeur! Tu as quelque bon sens, Germain. Dis-moi, le crois-tu réellement capable de se conduire sainement dans une conjoncture si délicate?

GERMAIN. — Quoi, monsieur, d'aller à Gotha, faire la révérence à une accouchée? Il me semble que j'irais moi-même.

LE BARON. — Tu ne sais pas de quoi tu parles.

GERMAIN. — Dame! monsieur, de la grande-duchesse; c'est vous qui me dites qu'elle est accouchée.

LE BARON. — Il est vrai qu'elle a donné le jour à un nouveau rejeton d'une tige auguste. Mais qu'a fait encore mon neveu?

GERMAIN. — Il est venu ici, je ne sais combien de fois, frapper à la porte de madame la comtesse.

LE BARON. — Et où est-elle, la comtesse?

GERMAIN. — Monsieur, elle n'est pas levée.

LE BARON. — A cette heure-ci! c'est inconcevable. Elle ne dîne donc pas, cette femme-là?

GERMAIN. — Non, monsieur, elle soupe.

LE BARON. — Autre cervelle fêlée! Beau voisinage pour un fou!

GERMAIN. — Mon maître serait bien fâché, monsieur, s'il s'entendait traiter de la sorte. Lorsqu'on se hasarde à lui faire remarquer la moindre distraction de sa part, il entre dans une colère affreuse. A telle enseigne que, l'autre jour, il a manqué de m'assommer parce qu'il avait, au lieu de sucre, versé son tabac sur ses fraises, et hier encore...

LE BARON. — Juste Dieu! Est-il croyable qu'un homme de mérite, et du plus haut mérite, Germain (car mon neveu est fort distingué), tombe d'une manière aussi puérile dans des égarements déplorables?

GERMAIN. — Cela est bien funeste, monsieur.

LE BARON. — Ne l'ai-je pas vu, de mes propres yeux, traverser, les mains dans ses poches, une contredanse royale, et se promener au milieu du quadrille, comme dans l'allée d'un jardin!

GERMAIN. — Parbleu! monsieur, il a fait la pareille, l'autre soir, chez madame la comtesse. Il y avait grande compagnie, et M. Vertigo, le poète d'à côté, lisait un mélodrame en vers. A l'endroit le plus touchant, monsieur, quand la jeune fille empoisonnée reconnaissait son père parmi les assassins, quand toutes ces dames fondaient en larmes, voilà mon maître qui se lève et s'en va boire

le verre d'eau que l'auteur avait sur sa table. Tout l'effet de la scène a été manqué.

Le baron. — Cela ne m'étonne pas. Il a bien mis un jour trente sous dans une tasse de thé que lui présentait une charmante personne, croyant qu'elle quêtait pour les pauvres.

Germain. — L'hiver dernier, vous étiez absent, lors du mariage de monsieur son frère. Il devait, comme vous pensez, faire les honneurs au repas de noce. J'entre chez lui, vers le soir, pour l'aider à faire sa toilette. Il me renvoie, se déshabille lui-même, puis se promène une heure durant, sauf votre respect, en chemise; après quoi il s'arrête court, se regarde dans la glace avec étonnement : Que diable fais-je donc? se demanda-t-il; parbleu! il fait nuit, je me couche. Et là-dessus il se mettait au lit, oubliant la noce et le dîner, si nous n'étions venus l'avertir.

Le baron. — Et tu crois qu'un pareil extravagant est capable d'aller à Gotha! Vois quelle tâche j'entreprends, Germain, car il faut bien, bon gré, mal gré, que la volonté du roi s'accomplisse. Il n'y a pas à dire, c'est mon neveu qui a le titre, je ne fais que l'accompagner; on lui donne ce titre parce qu'il porte un nom : celui de son père, qui est plus que le mien, et c'est moi qui suis responsable.

Germain. — Puisque mon maître a du mérite.

Le baron. — Sans doute, mais cela suffit-il? Il m'avait promis de se corriger.

Germain. — Il s'y étudie, monsieur, tout doucement, mais il n'aime pas qu'on le contrarie, et si vous m'en croyez... Le voici.

SCÈNE II

LE BARON, GERMAIN, LE MARQUIS.

Le marquis. — Ah çà! c'est donc une gageure? on me volera donc toujours mes papiers!

Germain. — Monsieur, voilà monsieur le baron.

Le marquis. — Qu'as-tu fait, drôle, d'un papier de musique que j'avais tantôt? Où l'as-tu mis? où est-il passé?

Le baron. — Bonjour, Valberg; que vous arrive-t-il?

Le marquis. — Je ferai maison nette un de ces jours; je vous mettrai tous à la porte. (*Au baron qui rit.*) Et vous, maraud, tout le premier.

Germain. — Monsieur, c'est monsieur le baron.

Le marquis. — Ah! pardon, mon cher oncle, vous venez donc de Paris? C'est que j'ai perdu un papier de musique.

Germain. — C'est sûrement celui-là qu'il a si bien serré.

Le baron. — Vous voyez, mon neveu, que je suis exact, je suis arrivé à l'heure dite. Et vous, êtes-vous disposé à partir?

Le marquis. — A partir?

Le baron. — Oui, demain matin.

Le marquis. — Oui, je vous le jure, si j'éprouve un refus, je pars sur-le-champ, et vous ne me reverrez de la vie.

Le baron. — Quel refus? Que voulez-vous dire?

Le marquis. — Oui, sur l'honneur, si je suis reçu avec froideur, si ma démarche est mal accueillie, mon parti est pris irrévocablement.

Le baron. — Eh! quelle froideur, quel mauvais accueil avez-vous à craindre, venant de la part du roi?

Le marquis. — Est-ce que le roi se mêle de tout ceci?

Le baron. — Parbleu! apparemment, puisque vous serez porteur d'une lettre autographe de Sa Majesté.

Le marquis. — Pour la comtesse?

Le baron. — Pour la grande-duchesse. Oubliez-vous que vous êtes chargé?...

Le marquis. — C'est que je confondais, parce que j'ai aussi une lettre à écrire à la comtesse. L'avez-vous vue?

Le baron. — Non, elle dort.

Le marquis. — Eh bien! que dites-vous de cette affaire-là? Ne fais-je pas bien?

Le baron. — Quelle affaire?

Le marquis. — Oh! mon Dieu! je sais bien ce que vous m'allez dire. Vous n'avez jamais pu la souffrir, vous vous êtes brouillé avec elle, vous lui avez fait un procès; eh bien! je vous le demande, qu'est-ce qu'on gagne à ces choses-là? Votre avocat a fait de belles phrases pour un méchant quartier de vigne: le voilà maintenant au parlement. Ses discours n'ont pas le sens commun. On dit que c'est de la grande politique, moi je prétends qu'il n'en a point du tout, et vous verrez que la loi sera rejetée.

Le baron. — De quoi venez-vous me parler? Il s'agit ici de choses sérieuses et qui réclament toute votre attention.

Le marquis. — S'il en est ainsi, vous n'avez qu'à dire. Parlez, monsieur, je vous écoute.

Le baron. — Il s'agit de notre ambassade. Avez-vous lu ce que je vous ai mandé?

Le marquis. — De notre ambassade? oui, sans doute; je suis toujours aux ordres du roi.

Le baron. — Fort bien.

Le marquis. — Sa Majesté connaît mon dévouement.

Le baron. — A merveille. Vous serez donc prêt...

Le marquis. — En doutez-vous? mes ordres sont donnés; Germain, tout est-il préparé ?

Germain. — Monsieur, je n'ai pas reçu d'ordres.

Le marquis. — Comment, coquin! Et cette grande malle que je t'ai fait mettre au milieu de ma chambre?

Germain. — Ah! si monsieur veut chanter en route...

Le marquis. — Chanter en route, impertinent!

Germain. — Dame! monsieur, votre musique est dedans, et la clef est dans votre poche.

Le marquis. — Dans ma... Ah! parbleu! c'est vrai. On me l'aura donnée sans doute avec mes gants et mon mouchoir. Ces gens-là ne font attention à rien.

Germain. — Je puis vous assurer, monsieur...

Le baron. — Laisse-nous, ne dis mot, et va tout préparer, (*Germain sort.*) Maintenant, Valberg, il faut que je vous quitte, pour retourner chez M. Duplessis prendre les lettres de la cour. Je n'ai que deux mots à vous dire : songez, mon neveu, que notre voyage n'est point une mission ordinaire, et que, selon l'habileté que vous y déploierez, votre avenir peut en dépendre.

Le marquis. — Hélas! je ne le sais que trop.

Le baron. — Il faut donc que vous me promettiez de tenter sur vous-même un effort salutaire, de vaincre ces petites distractions, ces faiblesses d'esprit parfois si fâcheuses afin de conduire sagement les choses.

Le marquis. — Oh! pour cela, je vous le promets.

Le baron. — Sérieusement?

Le marquis. — Très sérieusement.

Le baron. — Allez donc achever de donner vos ordres. Il est six heures moins vingt minutes; je vais chez M. Duplessis : ce n'est pas loin; je serai de retour pour le dîner. Allons, vous me promettez donc de suivre en tout point mes conseils? vous savez ce que c'est que ces messieurs de la cour.

Le marquis. — Oh! ne vous mettez pas en peine. Je sais comment il faut s'y prendre vis-à-vis d'eux. Je me ferai écrire partout. Il faut que je sache seulement le nom de notre rapporteur, et j'irai moi-même.

Le baron. — Je n'ai point de rapporteur ; que voulez-vous donc dire?

Le marquis. — Si vous n'avez pas de rapporteur, il n'est pas temps de solliciter vos juges.

Le baron. — Mes juges? à propos de quoi?

Le marquis. — Pour votre procès.

Le baron. — Mais je n'ai point de procès.

Le marquis. — Comment ! vous ne m'avez pas dit de voir ces messieurs de la cour ?

Le baron. — Je vous parle de la cour de Saxe.

Le marquis. — Ah ! oui, c'est pour notre ambassade. — Je suis un peu préoccupé ; c'est la comtesse qui a un procès, et je me suis chargé de le suivre. C'est une femme charmante !

Le baron. — Oui, oui, nous savons que vous êtes coiffé d'elle, et que le voisinage est cause que vous vous enterrez dans votre château. Mais il ne faut pas que cette inclination traverse nos plans, s'il vous plaît.

Le marquis. — Ne craignez rien, allez, soyez en paix. Quand je n'y songe pas, voyez-vous, je parais comme cela un peu insouciant ; mais quand je me mêle de choses graves, personne n'est plus attentif que moi.

Le baron. — A la bonne heure !

Le marquis. — Allez chez M. Duplessis, soyez en paix, je me charge du reste.

Le baron. — Nous verrons votre exactitude.

Le marquis. — Je vais surveiller Germain, de peur qu'il ne fasse quelque méprise.

Le baron. — Fort bien.

Le marquis. — Je vais achever de mettre mes papiers en ordre. J'en ai beaucoup.

Le baron. — Ne m'arrêtez donc pas, je vous prie.

Le marquis. — Dieu m'en préserve ! Allez, monsieur, allez prendre les lettres royales ; de mon côté, j'écrirai à ma mère ; — il est bien juste que je remercie le ministre ; je laisserai mes chiens à Mme de Belleroche ; j'avertirai tous nos parents, et, à votre retour, je l'espère, le mariage sera décidé.

Le baron, *s'arrêtant au moment de sortir.* — Comment, le mariage ! quel mariage ?

Le marquis. — Hé ! le mien, ne le savez-vous pas ?

Le baron. — Que signifie cette plaisanterie ? votre mariage, dites-vous ?

Le marquis. — Oui, avec la comtesse ; ne vous ai-je pas dit que je l'épousais ?

Le baron. — Non, vraiment. En voici bien d'une autre !

Le marquis. — Cela me donne beaucoup d'affaires, comme vous voyez.

Le baron. — Mais on ne se marie pas la veille d'un départ. C'est apparemment pour votre retour.

Le marquis. — Non pas ; mon sort se décide aujourd'hui.

Le baron. — Vous n'y pensez pas, mon ami.

Le marquis. — J'y pense très fort, car je ne partirai qu'après et selon sa réponse.

Le baron. — Mais que cette réponse soit bonne ou mauvaise, qu'a-t-elle à faire avec notre ambassade? Vous ne voulez pas, je suppose, emmener la comtesse.

Le marquis. — Pourquoi non, si elle y consent?

Le baron. — Miséricorde ! une femme en voyage! Des chapeaux, des robes, des femmes de chambre, une pluie de cartons, des nuits d'auberge, des cris pour un carreau cassé.

Le marquis. — Vous parlez là de bagatelles.

Le baron. — Je parle de ce qui est convenable, et ceci ne l'est pas du tout. Il n'est point dit, dans les lettres que j'ai, que vous emmèneriez une femme, et je ne sais si on le trouverait bon.

Le marquis. — C'est ce dont je me soucie fort peu.

Le baron. — Mais je m'en soucie beaucoup, moi qui vous parle; et si vous insistez, je vous déclare... (*Le marquis se met au piano et prélude. — A part.*) En vérité, ce garçon-là est fou ; il est impossible qu'il aille à Gotha. Que faire? je ne puis partir seul, son nom est tout au long dans la lettre royale. Si je dis ce qui en est, voilà un scandale, et quand bien même j'obtiendrais que mon nom fût mis à la place du sien (ce qui serait de toute justice), voilà un retard considérable, et l'à-propos sera manqué. (*On entend sonner.*) Grand Dieu ! c'est la comtesse qui sonne... Je vais manquer M. Duplessis. Mon neveu, de grâce, écoutez-moi.

Le marquis. — Monsieur, je vous croyais parti.

Le baron. — Vous êtes amoureux de la comtesse.

Le marquis. — C'est mon secret.

Le baron. — Vous venez de me le dire.

Le marquis. — Si cela m'est échappé, je ne m'en cache pas.

Le baron. — Ne plaisantons point, je vous prie. Je ne puis parler pour vous à la comtesse ; elle me déteste, et je suis pressé. Voici ce que je vous propose. Deux choses sont qu'il faut mener à bien, votre mariage et votre ambassade. Ne sacrifiez pas l'un à l'autre.

Le marquis. — Je ne demande pas mieux.

Le baron. — Voyez donc la comtesse, obtenez une réponse. Si elle accepte, je ne m'oppose pas à ce qu'elle vienne en Allemagne, mais ce ne saurait être du jour au lendemain ; cela se conçoit naturellement.

Le marquis. — Naturellement.

Le baron. — Ainsi elle pourrait nous rejoindre.

Le marquis. — Vous avez là une excellente idée.

Le baron. — N'est-il pas vrai ? Si elle refuse...

Le marquis. — Si elle refuse, je la quitte pour jamais.

Le baron. — C'est cela même ; vous fuyez une ingrate.

Le marquis. — Ah ! je l'adorerai toujours !

Le baron. — Certainement. (*A part.*) Il n'est point méchant, et ses distractions mêmes, entre des mains habiles, peuvent tourner à son profit. On n'a pas su le guider jusqu'ici. Allons, il peut venir à Gotha. (*Haut.*) Voilà qui est convenu ; je vous laisse. A mon retour, votre démarche sera faite, et le succès, je l'espère, sera favorable, car la comtesse, apparemment, s'attend à votre proposition.

Le marquis. — Mais je ne sais pas trop, car voilà plusieurs fois que je viens ici pour lui en parler, et, je ne sais comment cela se fait, je l'oublie toujours ; mais cette fois-ci, j'ai mis un papier dans ma boîte pour m'en souvenir.

Le baron. — Cela fait un mariage bien avancé !

Le marquis. — Je ne sais pas si elle y consentira, car il est difficile de la fixer longtemps sur le même objet. Quand vous lui parlez, elle semble vous écouter, et elle est à cent lieues de là.

Le baron. — Elle est peut-être distraite ?

Le marquis. — Oui, elle est distraite. C'est insupportable, cela.

Le baron. — Oh ! je vous en réponds. — Je vais chez M. Duplessis.

Le marquis. — Oui, vous ferez bien, parce que ce mariage, le procès de la comtesse et cette ambassade, tout cela m'occupe beaucoup. On a mille lettres à répondre. Elle veut que je lise un roman nouveau,... tout cela ne peut pas s'accorder ensemble,... vous en conviendrez bien.

Le baron. — Oui, oui, songez à votre mariage.

Le marquis. — C'est vrai. Cette diable d'affaire-là me tourne la tête ! Je n'y pense jamais. Je ne vous reconduis pas.

Le baron. — Hé ! non, non. Vous vous moquez de moi. (*A part en s'en allant.*) Il voulait, disait-il, surveiller Germain, mais je vais le faire surveiller lui-même.

SCÈNE III

LE MARQUIS, VICTOIRE.

Le marquis. — Holà ! ho ! quelqu'un.

Victoire. — Qu'est-ce que veut monsieur le marquis ?

Le marquis. — Donnez-moi ma robe de chambre.

VICTOIRE. — Vous badinez, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — Hé ! ah !... oui, oui.

VICTOIRE. — On a dit à madame la comtesse que vous étiez ici, et elle va venir.

LE MARQUIS. — Pourquoi cela? Je m'en vais faire mettre mes chevaux, et j'irai chez elle.

VICTOIRE. — Mais, monsieur, vous y êtes, chez elle.

LE MARQUIS. — Vous avez raison ;... c'est que je pensais...

VICTOIRE. — Monsieur, voilà madame.

SCÈNE IV

LA COMTESSE, LE MARQUIS, VICTOIRE.

LA COMTESSE, *en entrant.* — François, dites à Victoire de venir.

VICTOIRE. — Me voilà, madame.

LA COMTESSE. — C'est bon. — Monsieur de Valberg, je suis enchantée de vous voir... Vous avez été hier de la distraction la plus divertissante du monde... Je vous aime à la folie comme cela.

LE MARQUIS. — Ce n'est pas là le moyen de m'en corriger, madame, au contraire ; cependant, comme on dit souvent, les contraires se rapprochent quelquefois.

LA COMTESSE. — Mademoiselle, je veux absolument avoir ma robe.

VICTOIRE. — Oui, madame.

LA COMTESSE. — Donnez-moi un autre collet. (*Elle s'assied à sa toilette.*) Celui-ci me va à faire horreur. (*Au marquis.*) Asseyez-vous donc.

VICTOIRE. — Mais, madame n'a qu'à le rendre si elle n'en veut pas ; cependant il est bien fait. C'est qu'il y a là un pli... Attendez. (*Elle l'arrange.*)

LA COMTESSE. — Oui, un pli, voyons. (*Elle se mire.*) Eh bien ! voilà ce que je veux dire. Il va à merveille comme cela. Ayez soin que Mlle Dufour m'en fasse un autre tout pareil, mais je dis tout de même, entendez-vous ?

VICTOIRE. — Oui, madame. Et quand madame le veut-elle ?

LA COMTESSE. — Quand ? mais demain matin. Il n'y a qu'à envoyer François tout à l'heure, j'en suis très pressée.

VICTOIRE. — Il n'y aura peut-être pas assez de temps.

LA COMTESSE. — Oh! sans doute, vous trouvez toujours ce que je désire impossible, et puis vous viendrez dire que vous m'êtes bien attachée.

Victoire. — C'est que rien n'est plus vrai. — Madame me gronde.

La comtesse. — C'est bon, c'est bon, donnez-moi du rouge. Eh bien ! monsieur de Valberg, vous ne dites rien ?

Le marquis. — Mais vous ne m'écoutez pas, madame.

La comtesse, *mettant son ruban.* — Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Ne parliez-vous pas des contraires ?

Le marquis. — Des contraires ? N'est-ce pas des contrats, plutôt ?

La comtesse. — Cela peut bien être. Victoire !

Victoire. — Madame.

La comtesse. — Je ne sais plus ce que je voulais dire avec vos contrats.

Le marquis. — Ah ! je vous le dirai, moi, quand vous voudrez m'entendre.

La comtesse. — Je vous entends toujours avec plaisir.

Le marquis. — Aurez-vous du monde aujourd'hui ?

La comtesse. — Non, si vous voulez. C'est même ce que je voulais dire, car tous les ennuyeux de la ville prennent ce parc pour leur promenade. Victoire, qu'on ne laisse entrer personne.

Victoire. — Je m'en vais le dire, madame.

Le marquis. — Je vous suis obligé, parce que j'ai à vous parler très sérieusement.

La comtesse, *à Victoire.* — Ma belle-sœur, pourtant.

Victoire. — Oui, madame.

La comtesse. — Elle raffole de vous, monsieur de Valberg.

Le marquis. — Moi, je la trouve charmante ! Il y a des femmes comme cela, qui vous séduisent dès le premier moment qu'on les voit.

La comtesse. — Victoire, dites qu'on laisse entrer aussi M. de Clairvaux.

Victoire. — Est-ce là tout ?

Le marquis. — Ah ! madame, M. de Latour aussi, je vous prie.

La comtesse. — M. de Latour ? Eh bien ! oui, M. de Latour ; je le veux bien.

Victoire. — Je m'en vais le dire.

La comtesse. — Attendez. — La liste d'hier.

Victoire. — Mais madame a laissé entrer tout le monde.

La comtesse. — Vous croyez ?

Victoire. — J'en suis sûre.

La comtesse. — Eh bien ! en ce cas-là, tout le monde.

Victoire. — Madame aura-t-elle besoin de moi ?

La comtesse. — Non, non. — Cependant ne vous éloignez pas... Qu'on m'avertisse quand mes étoffes viendront.

SCÈNE V

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS. — Vous faites des emplettes ?

LA COMTESSE. — Oui, pour cet hiver.

LE MARQUIS. — Vous aimez beaucoup le monde, madame.

LA COMTESSE. — Sans doute, je ne connais que cela. Vous savez comme mon mari m'a rendue malheureuse pendant trois ans qu'il m'a tenue enfermée avec lui, dans une de ses terres.

LE MARQUIS. — Dans une de ses terres !

LA COMTESSE. — Oui, vraiment, excepté ce voyage que nous avons fait sur les bords du Rhin.

LE MARQUIS. — Sur les bords du Rhin !

LA COMTESSE. — Oui.

LE MARQUIS. — Est-ce un beau pays ?

LA COMTESSE. — Je ne peux pas trop vous dire, je ne m'y connais pas. On se donne beaucoup de fatigue pour visiter toutes sortes d'endroits, et je ne vois pas la différence. C'est une faculté qui m'est refusée. On me montre des châteaux, des bois, des rivières, des églises surtout... Ah ! Dieu ! les églises, les églises gothiques, il y fait un froid ! c'est un rhume de tous les jours. Je me souviens encore de mes réveils, quand j'étais dans un lit bien chaud, brisée par un voyage en poste, et que M. de Vernon entrait dans ma chambre avec la perspective d'une cathédrale !

LE MARQUIS. — Oui, cela doit être fort pénible.

LA COMTESSE. — A se faire Turc pour rester chez soi. Et notez bien que ce n'était pas assez d'essuyer des caveaux humides, de se tordre le cou pour voir des rosaces. Le triomphe de mon mari était de monter dans les flèches, et l'on me hissait après lui. Connaissez-vous ce travail-là ? On grimpe en rond autour d'un pilier, dans une tourelle qui vous suffoque, et l'on s'en va montant et tournant toujours, comme avec un tire-bouchon dans la tête, jusqu'à ce que le mal de mer vous prenne et qu'on ferme les yeux pour ne pas tomber. C'est alors que votre cornac tire de sa poche une lorgnette pour vous faire admirer le pays. Voilà comme j'ai vu l'Allemagne.

LE MARQUIS. — C'est pourtant cette route-là, sans doute, que nous allons prendre avec le baron.

LA COMTESSE. — Est-ce qu'il est ici, le baron ?

LE MARQUIS. — Oui, madame, il vient d'arriver. Il est venu de

Paris ce matin, par ce grand orage ; — c'est là ce qui a dérangé le temps, sûrement.

La comtesse, *riant.* — L'arrivée du baron ! ah ! vous êtes délicieux !

Le marquis. — Comment ! ne parliez-vous pas de lui ?

La comtesse, *riant.* — Si fait, si fait, c'est à merveille.

Le marquis. — Je le croyais. Je me trompe quelquefois, et c'est insupportable.

La comtesse. — Non, non. — Je vous trouve charmant comme cela. (*Elle cherche quelque chose.*)

Le marquis. — Qu'est-ce que vous voulez ? Du tabac ? j'en ai de fort bon. (*Il ouvre sa tabatière.*) Ah ! j'oubliais bien !

La comtesse. — Quoi ?

Le marquis. — Vous voyez ce papier-là. Devinez.

La comtesse. — Je ne sais pas deviner, dites-moi tout de suite.

Le marquis. — C'est que si vous voulez vous remarier...

La comtesse, *cherchant sur son piano.* — Eh bien ?

Le marquis. — Qu'est-ce que vous cherchez encore ?

La comtesse, *cherchant.* — Parlez, parlez toujours.

Le marquis. — Vous seriez la plus heureuse femme du monde avec moi.

La comtesse, *cherchant toujours.* — Avec vous ?

Le marquis. — Oh ! sûrement.

La comtesse. — Je ne le trouve pas ; c'est inconcevable !

Le marquis. — Qu'est-ce que vous cherchez donc là ?

La comtesse. — Un papier que j'avais tout à l'heure.

Le marquis. — Est-ce une chose de conséquence ?

La comtesse. — Oui et non, c'est une chanson.

Le marquis. — J'en ai un recueil ; si vous voulez, je vous le prêterai. Il est très complet depuis 1650.

La comtesse. — C'était une chanson nouvelle.

Le marquis. — Il y en a beaucoup dedans.

La comtesse. — Des chansons nouvelles ?

Le marquis. — Oui, pour ce temps-là.

La comtesse, *riant.* — De 1650 ! ah ! ah ! ah ! vous êtes toujours le même.

Le marquis. — Oui ; je suis constant. Cela ne réussit pas toujours, comme vous savez, avec les femmes.

La comtesse. — Est-ce que vous avez à vous plaindre des femmes ?

Le marquis. — Ah ! si vous vouliez être la mienne !... Voici une visite.

La comtesse. — Eh ! c'est votre domestique.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, LE MARQUIS, GERMAIN.

GERMAIN. — Pardon, madame, c'est un papier que j'apporte à monsieur le marquis, de la part de monsieur le baron.

LE MARQUIS. — Eh, morbleu ! il s'agit bien... Ah ! ah ! madame, c'est assez singulier ; c'est une romance. Est-ce celle que vous cherchiez ?

LA COMTESSE. — Voyons ; mais il me semble que oui. Vous me l'aviez volée apparemment. (*Elle se met au piano et joue.*)

GERMAIN, *à part.* — Justement, c'est celle de la malle. (*Au marquis.*) Monsieur, monsieur le baron m'a dit de vous demander...

LE MARQUIS. — Quoi ? qu'est-ce que c'est ?

GERMAIN. — Si vous songiez à vos affaires.

LE MARQUIS. — Eh ! oui, tu viens nous déranger...

GERMAIN. — C'est que monsieur le baron tout à l'heure a reçu un exprès de Fontainebleau, et cela l'inquiète beaucoup. Il est retourné encore chez M. Duplessis ; il paraissait tout bouleversé.

LE MARQUIS. — En vérité ?

GERMAIN. — Oui, et je vous ai apporté cette musique afin d'avoir une raison d'entrer et afin de pouvoir vous dire en même temps qu'il faut une réponse sur-le-champ.

LE MARQUIS *réfléchit.* — Tu as bien fait. Mais il me semble... Ce n'est pas cela, madame, ce n'est pas cela, vous vous trompez. (*Il va au piano.*)

LA COMTESSE. — Mais j'y vois clair apparemment. Tenez... (*Elle joue.*)

GERMAIN. — Il ne me semble pas qu'ils parlent beaucoup d'affaires. Monsieur le baron m'a dit de saisir au vol quelques mots de leur entretien. (*Il se retire lentement.*)

LA COMTESSE. — Vous voyez bien que c'est écrit ainsi.

LE MARQUIS. — Oui, pour la musique. Mais les paroles...

LA COMTESSE. — Les paroles, je ne les sais pas.

LE MARQUIS. — Comment ! elles sont de... (*Il chante*).

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire...

GERMAIN, *près de la porte.* — Cela ne prend pas le chemin de Gotha.

LE MARQUIS. — J'ai oublié le reste ; c'est singulier.

La comtesse. — Très singulier, avec votre mémoire!

Le marquis. — Oui, ordinairement je retiens tout ce que je veux.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, LE MARQUIS, GERMAIN, VICTOIRE.

Victoire. — Voilà vos étoffes, madame.

La comtesse. — C'est bon.

Le marquis. — On vous demande? je ne veux pas vous retenir plus longtemps.

La comtesse. — Ne venez-vous pas avec moi? vous me donnerez votre avis.

Le marquis. — Non, je ne sortirai pas aujourd'hui. J'attends quelqu'un à qui j'ai à parler.

La comtesse. — Ici? chez moi?

Le marquis. — Oui; — et à propos. — C'est vous.

La comtesse. — Moi?

Le marquis. — Oui, mais ne vous l'ai-je pas dit?

La comtesse. — Quoi?

Le marquis. — Que j'avais la plus grande envie de vous épouser.

La comtesse. — Je ne sais pas quand.

Le marquis. — Tout à l'heure. Je ne suis venu ici que pour cela.

La comtesse. — Je ne m'en souviens pas.

Le marquis. — Mais à quoi pensez-vous donc? vos distractions, vraiment, ne sont pas concevables. Il me semble pourtant...

La comtesse. — Dites.

Le marquis. — Que je vous ai parlé de mon voyage.

La comtesse. — Quel voyage?

Le marquis. — En Allemagne.

La comtesse. — Hé! non, c'est moi qui vous ai parlé du mien.

Le marquis. — Comment du vôtre?

La comtesse. — Oui, de ce voyage aux bords du Rhin, que j'ai fait avec mon mari.

Le marquis. — Je vous demande pardon, je vous assure...

La comtesse. — Vous extravaguez; venez voir mes étoffes. Je vous donnerai mon volume de je ne sais plus qui, et vous trouverez la fin de notre romance.

Le marquis, *s'en allant.* — Mais c'est moi...

La comtesse, *de même.* — Je vous dis que c'est moi...

SCÈNE VIII

GERMAIN, VICTOIRE.

Germain. — Mam'selle Victoire, que dites-vous de cela? Vous savez que monsieur aime madame.

Victoire. — Et je sais que madame aime monsieur.

Germain. — Et que monsieur veut épouser madame.

Victoire. — Et que madame ne demande pas mieux.

Germain. — En êtes-vous sûre?

Victoire. — Parfaitement.

Germain. — Mais vous ne savez peut-être pas que nous allons en ambassade.

Victoire. — Où?

Germain. — A Gotha. Il paraît, d'après ce qu'on m'a dit, que la duchesse est accouchée, et nous allons lui faire compliment de la part de Sa Majesté.

Victoire. — Qu'est-ce que cela signifie?

Germain. — Cela signifie que mon maître veut que la comtesse dise oui ou non avant ce départ, afin d'en avoir la conscience nette; que nous partons demain matin avec le baron, qu'il ne faudrait qu'un mot pour arranger tout, et qu'au lieu de le dire, ils chantent.

Victoire. — Il a pourtant parlé mariage et voyage.

Germain. — Et elle lui a répondu chanson.

Victoire. — Pourquoi votre baron ne vient-il pas au secours?

Germain. — Par crainte de tout gâter, parce qu'il est brouillé, à ce qu'il croit, avec votre maîtresse.

Victoire. — Monsieur Germain.

Germain. — Mam'selle Victoire.

Victoire. — Nos maîtres sont de grands enfants : il faut arranger cette affaire-là. Vous venez d'apporter un papier; n'est-ce pas cela qu'ils chantaient?

Germain. — Oui, le voici.

Victoire. — Donnez-le-moi, et maintenant... (*Elle écrit sur la romance.*)

Germain. — Qu'est-ce que vous écrivez là-dessus?

Victoire.—Ne vous mettez pas en peine. Posons cela sur le piano.

Germain, *lisant.* — Mais s'ils se fâchent?

Victoire. — Est-ce que cela se peut? Elle rêve de lui en plein jour. A plus forte raison...

Germain. — Les voici qui viennent! sauvons-nous.

Victoire. — Et écoutons.

SCÈNE IX

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE. — Vous n'aimez pas ce pou-de-soie rose?

LE MARQUIS, *un livre à la main.* — Non, ce n'est pas ce que je choisirais. (*Lisant.*)

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire...

LA COMTESSE. — Vous voilà bien content. Avec votre livre en main vous êtes bien sûr de votre mémoire.

LE MARQUIS. — Oh! mon Dieu! je n'avais que faire du livre, cela me serait revenu tout de suite. (*Lisant.*)

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire
Sait, à te voir parler, et rougir, et sourire,
De quels hôtes divins le ciel est habité.

LA COMTESSE. — Vous y mettez une expression!...

LE MARQUIS. — Il n'est pas difficile, madame, d'exprimer ce qu'on sent du fond du cœur, et ces vers ne semblent-ils pas faits tout exprès pour qu'on vous les dise?

Fanny, l'heureux mortel.....

LA COMTESSE. — Vous vous divertissez, je crois.

LE MARQUIS. — Non, je vous le jure sur mon âme, et par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je... je trouve ces vers-là charmants.

LA COMTESSE. — Eh bien! venez les chanter, je vous accompagnerai. (*Elle s'assied au piano.*)

LE MARQUIS, *près d'elle.* — Vous verrez que je me passerai de livre... A quoi pensez-vous donc, madame?

LA COMTESSE. — A ce pou-de-soie rose. Vous ne l'aimez pas?

LE MARQUIS. — Non, j'aime mieux ce taffetas feuille-morte.

LA COMTESSE. — C'est une étoffe trop âgée.

LE MARQUIS. — Elle m'a paru toute neuve.

LA COMTESSE. — Laissez donc! Il y a de ces choses qui sont toujours de l'an passé.

LE MARQUIS. — Que c'est bien femme, ce que vous dites là!

LA COMTESSE. — Comment, bien femme? Que voulez-vous dire?

LE MARQUIS. — Eh! mon Dieu, oui. Toujours du nouveau, — voilà ce qu'il vous faut, à vous autres.

LA COMTESSE — A vous autres! Vous êtes poli.

Le marquis. — Hors le moment présent, vous ne connaissez rien. Vous ne vous souciez plus des choses de la veille, et celles du lendemain, vous n'y songez pas. Je vous réponds bien que, si j'étais marié, ma femme n'aurait pas tant de fantaisies.

La comtesse. — Vous lui feriez porter une robe feuille-morte?

Le marquis. — Feuille morte, soit, si c'était mon goût.

La comtesse. — Elle s'en moquerait et ne la porterait pas.

Le marquis. — Elle la porterait toute sa vie, madame, si elle m'aimait véritablement.

La comtesse. — Eh bien! à ce compte-là, vous resterez garçon.

Le marquis. — Parlez-vous sérieusement, madame?

La comtesse. — Oui, je vous conseille de renoncer à trouver une victime de bonne volonté.

Le marquis. — O ciel! mais c'est ma mort que vous m'annoncez là.

La comtesse. — Comment, votre mort?

Le marquis. — Assurément. Je ne suis pas comme vous, moi, madame. Il ne faut pas me dire deux fois les choses. Oh! je craignais cette cruelle parole, mais, en la prévoyant, je ne l'attendais pas. Elle me désespère, elle m'accable,... au nom du ciel! ne la répétez pas.

La comtesse. — Mais, bon Dieu! quelle mouche vous pique?

Le marquis. — Croyez-vous donc que je puisse rester au monde loin de vous, loin de tout ce qui m'est cher? La vie me serait insupportable. Riez-en, madame, tant qu'il vous plaira. Je sais bien que vous me direz qu'un voyage à la hâte est toujours fâcheux; que, si j'ai mes projets, vous avez les vôtres; que sais-je? — Vous trouverez cent raisons, cent obstacles,... mais en est-il un seul, en voit-on quand on aime? Est-ce votre procès qui vous retient? mais je vous ai dit qu'il était gagné. Je suis allé vingt fois chez votre avoué. Il demeure un peu loin, mais qu'importe! Ce n'est pas là ce qui vous occupe; — non, madame, vous ne m'aimez pas.

La comtesse. — Je vous demande pardon; mais quel galimatias me faites-vous là?

Le marquis. — Je ne dis que l'exacte vérité; mais, puisque vous ne voulez pas l'entendre, je me retire. Adieu, madame.

La comtesse. — Savez-vous une chose, marquis? c'est que les distractions ne plaisent qu'à la condition d'être plaisantes. Quand vous prenez le chapeau du voisin, ou quand vous appelez le curé « mademoiselle », personne ne songe à s'en fâcher; mais il ne faut pas que cela vous encourage jusqu'à perdre tout à fait le sens, et à parler, pour une robe feuille-morte, comme un homme qui va se

noyer; car vous comprenez que, dans ce cas-là, notre part à nous, qui voyons faire, ce n'est plus de la gaieté, c'est de la patience, et il n'est jamais bon d'avoir affaire à elle; c'est l'ennemie mortelle des femmes.

Le marquis. — Cela veut dire que je vous importune. Raison de plus pour m'éloigner de vous.

La comtesse. — En vérite, vous perdez l'esprit.

Le marquis. — De mieux en mieux. — Que je suis malheureux!

La comtesse. — Vous ne soupez pas avec moi?

Le marquis. — Non, je m'en vais. — Adieu, madame. (*Il s'assied dans un coin.*)

La comtesse. — Ma foi, faites ce que vous voudrez, vous êtes intolérable et incompréhensible. Tenez, laissez-moi à ma musique. Qu'est-ce que c'est que cela? (*Elle se retourne vers le piano, et lit tout bas ce qu'il y a sur la romance.*)

Le marquis, *assis.* — Elle que j'aimais si tendrement! faut-il que j'aie pu lui déplaire! qu'ai-je fait qui l'ait offensée? Quoi! je viens ici, le cœur tout plein d'elle, mettre à ses pieds ma vie entière; je lui fais en toute confiance l'aveu sincère de mon amour; je lui demande sa main le plus clairement et le plus honnêtement du monde, et elle me repousse avec cette dureté! C'est une chose inconcevable; plus j'y réfléchis, moins je le comprends. (*Il se lève et se promène à grands pas sans voir la comtesse.*) Il faut sans doute que j'aie commis à mon insu quelque faute impardonnable.

La comtesse, *lui présentant le papier quand il passe devant elle.* — Tenez, Valberg, lisez donc cela.

Le marquis, *de même.* — Impardonnable? ce n'est pas possible. Quand je la reverrai, elle me pardonnera. Allons, Germain, je veux sortir. Oui, sans doute, il faut que je la revoie. Elle est si bonne, si indulgente! et si gracieuse et si belle! pas une ne lui est comparable.

La comtesse, *à part.* — Je laisse passer cette distraction-là.

Le marquis, *de même.* — Il est bien vrai qu'elle est coquette en diable, et paresseuse... à faire pitié. Son étourderie continuelle...

La comtesse, *présentant le papier.* — Le portrait se gâte... Monsieur de Valberg!

Le marquis, *de même.* — Son étourderie continuelle pourrait-elle véritablement convenir à un homme raisonnable? Aurait-elle ce calme, cette présence d'esprit, cette égalité de caractère nécessaire dans un ménage? — J'aurais fort à faire avec cette femme-là.

La comtesse. — Ceci mérite d'être écouté.

Le marquis. — Mais elle est si bonne musicienne! — Germain!

— Ah ! que nous serions heureux, seuls, dans quelque retraite paisible, avec quelques amis, avec tout ce qu'elle aime, car je serais sûr de l'aimer aussi.

La comtesse. — A la bonne heure.

Le marquis. — Mais non, elle aime le monde, les fêtes ! — Germain ! — Eh bien ! Je ne serais pas jaloux. Qui pourrait l'être d'une pareille femme ? — Germain ! — Je la laisserai faire ; j'aimerais pour elle ces plaisirs qui m'ennuient ; je mettrais mon orgueil à la voir admirée ; je me fierais à elle comme à moi-même, et si jamais elle me trahissait... — Germain ! — je lui plongerais un poignard dans le cœur.

La comtesse, *lui prenant la main.* — Oh ! que non, monsieur de Valberg.

Le marquis. — C'est vous, comtesse ! grand Dieu ! je ne croyais pas...

La comtesse. — Avant de me tuer, lisez cela.

Le marquis. — Qu'est-ce que c'est donc ? *Il lit* : « Monsieur le marquis est prié de vouloir bien se souvenir d'épouser madame la comtesse avant de partir pour l'Allemagne. » Eh bien ! madame, vous voyez bien que c'était moi, et non pas vous, qui avais parlé de ce voyage-là.

La comtesse. — Mais c'est donc réel, ce départ ?

Le marquis. — Vous le demandez ! voilà deux heures que je me tue à vous le répéter.

La comtesse. — Vous aurez pris ma femme de chambre pour moi, car ces trois lignes sont de son écriture.

Le marquis. — Vraiment ? elle n'écrit pas trop mal.

La comtesse. — Non, mais elle écrit des impertinences.

Le marquis. — Point du tout, c'était ma pensée.

La comtesse. — Mais qu'allez-vous faire en Allemagne ?

Le marquis. — Des compliments, de la part du roi, à la grande-duchesse.

La comtesse. — Et quand partez-vous ?

Le marquis. — Demain matin.

La comtesse. — Vous vouliez donc m'épouser en poste ?

Le marquis. — Justement, je voulais vous emmener. Ce serait le plus délicieux voyage !

La comtesse. — Un enlèvement ?

Le marquis. — Oui, dans les formes.

La comtesse. — Elles seraient jolies.

Le marquis. — Certainement, nous publierons nos bans...

La comtesse. — A chaque relais, n'est-il pas vrai ! Et les témoins ?

LE MARQUIS. — Nous avons mon oncle.

LA COMTESSE. — Et nos parents?

LE MARQUIS. — Ils ne demandent pas mieux.

LA COMTESSE. — Et le monde?

LE MARQUIS. — Que pourrait-on dire? Nous sommes d'honnêtes gens, je suppose. Parce que nous montons dans une chaise de poste, on ne va pas nous prendre tout à coup pour des banqueroutiers.

LA COMTESSE. — Votre projet est si absurde, si extravagant qu'il m'amuse.

LE MARQUIS. — Suivons-le, il sera tout simple.

LA COMTESSE. — J'en suis presque tentée.

LE MARQUIS. — J'en suis enchanté. Holà! Germain! (*Entre Germain.*)

GERMAIN. — Vous avez appelé, monsieur? (*A part.*) Je crois que le danger est passé.

LE MARQUIS. — Va vite chercher cette grande malle qui est là-bas au milieu de la chambre, et apporte-la tout de suite.

GERMAIN. — Ici, monsieur?

LE MARQUIS. — Oui; dépêche-toi. (*Germain sort.*)

LA COMTESSE, *riant.* — Ah! mon Dieu, mais quelle folie! vous envoyez prendre votre malle?

LE MARQUIS. — Oui, il faut faire nos paquets sur-le-champ, parce que, voyez-vous, quand on a une bonne idée, il faut s'y tenir; je ne connais que cela.

LA COMTESSE. — Un instant, marquis; avant de s'embarquer, bride abattue, pour les Grandes Indes, il faut prendre son passeport. Êtes-vous bien sûr que je sois douée de toutes les qualités requises pour faire convenablement votre ménage dans quelqu'un de ces grands châteaux que vous possédez en Espagne?

LE MARQUIS. — En Espagne? je ne vous comprends pas.

LA COMTESSE. — Ai-je bien ce calme, cette présence d'esprit, cette égalité de caractère si nécessaire dans une maison, surtout quand le maître en donne l'exemple?

LE MARQUIS. — Vous vous moquez. Est-il donc besoin que je vous répète ce que sait tout le monde, qu'on voit en vous toutes les qualités, comme tous les talents et toutes les grâces?

LA COMTESSE. — Mais vous oubliez que je suis coquette, paresseuse à faire pitié, et étourdie, surtout étourdie...

LE MARQUIS. — Qui a jamais dit cela, madame?

LA COMTESSE. — Un de mes amis.

LE MARQUIS. — Un impertinent.

LA COMTESSE. — Pas toujours. C'est un original qui fait des por-

traits devant son miroir, et qui les peint à son image. Devinez-le. C'est un diplomate qui est assez bon musicien; un poète connaisseur en étoffes; un chasseur très dangereux pour la haie du voisin; très redoutable au whist pour son partenaire; un homme d'esprit qui dit des bêtises; un fort galant homme qui en fait quelquefois; enfin c'est un amant plein de délicatesse qui, pour gagner le cœur d'une femme, lui adresse des compliments par usage, et des injures par distraction.

Le marquis. — Si j'ai commis celle-là, madame, ce sera la dernière de ma vie, et vous verrez si dans ce voyage...

La comtesse. — Mais ce voyage, est-ce que j'y consens?

Le marquis. — Vous avez dit oui.

La comtesse. — J'ai dit presque oui. Entre ces deux mots-là il y a tout un monde.

Le marquis. — Consentez donc, madame, et ce portrait que vous venez de faire, ce portrait ne sera plus le mien. Oui, s'il est ressemblant aujourd'hui, c'est grâce à vous, je le proteste. C'est le doute, la crainte, l'espérance, l'inquiétude où j'étais sans cesse, qui m'empêchaient de voir et d'entendre, de comprendre ce qui n'était pas vous. Ne me faites pas l'injure de croire que j'aurais perdu la raison si je vous avais moins aimée; je l'avais laissée dans vos yeux; il ne vous faut qu'un mot pour me la rendre.

La comtesse. — Ce que vous dites là me donne une idée plaisante, c'est qu'il pourrait se faire que, sans nous en douter, nous nous fussions volé notre raison l'un à l'autre. Vous êtes distrait, dites-vous, pour l'amour de moi; peut-être suis-je étourdie par amitié pour vous. Dites donc, marquis, si nous essayions de réparer mutuellement le dommage que nous nous sommes fait? Puisque j'ai pris votre bon sens et vous le mien, si nous nous conduisions tous deux d'après nos conseils réciproques? Ce serait peut-être un moyen excellent de parvenir à une grande sagesse.

Le marquis. — Je ne demande pas mieux que de vous obéir.

La comtesse. — Il ne s'agit pas de cela, mais d'un simple échange. Par exemple, je suis paresseuse, vous me l'avez dit...

Le marquis. — Mais, madame...

La comtesse. — Vous me l'avez dit, et j'en conviens. Vous, au contraire, vous remuez toujours; vous revenez de la chasse quand je me lève; vous avez sans cesse les doigts tachés d'encre, et c'est pour moi un chagrin d'écrire. Pour la lecture, c'est tout de même; vous dévorez jusqu'à des tragédies avec un appétit féroce, pendant que je dors à leur doux murmure. Dans le monde vous ne

savez que faire, à moins que ce ne soit comme M. de Brancas, d'accrocher votre perruque à un lustre ; vous ne dites mot, ou vous parlez tout seul, sans vous soucier de ce qui vous entoure ; moi, je l'avoue, j'aime la causerie, j'irais volontiers jusqu'au bavardage si tant de gens ne s'en mêlaient pas, et pendant que vous êtes dans un coin, boudant d'un air sauvage, le bruit m'amuse, m'entraîne, un bal m'éblouit. Est-ce qu'avec toutes ces disparates on ne pourrait pas faire un tableau ? Trouvons un cadre où nous pourrions mettre, vous, votre feuille-morte, moi, ma couleur de rose, nos qualités par-dessus nos défauts ; où nous serions, à tour de rôle, tantôt le chien, tantôt l'aveugle. Ne serait-ce pas un bel exemple à donner au monde, qu'un homme ayant assez d'amour pour renoncer à dire : Je veux, et une femme, sacrifiant plus encore, le plaisir de dire : Si je voulais ?

LE MARQUIS. — Vous me ravissez, vous me transportez. Ah ! madame, si vous me jugiez digne de vous confier ma vie entière, je mourrais de joie à vos pieds.

LA COMTESSE. — Non pas ; où seraient mes profits ? (*Entre Germain avec la malle.*)

GERMAIN, *entrant.* — Voilà votre malle, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — Et mon oncle ?

GERMAIN. — Il n'est pas revenu de chez M. Duplessis.

LE MARQUIS. — Eh bien ! madame ?

LA COMTESSE. — Eh bien !... essayons.

LE MARQUIS. — Vite, Germain, François, Victoire, apportez tout ce qu'il y a ici.

LA COMTESSE. — C'est là votre manière de me remercier ?

LE MARQUIS. — Hé ! madame, j'aurai bien le temps.

LA COMTESSE. — Comment, bien le temps ? c'est honnête.

LE MARQUIS. — Certainement, puisqu'à compter de ce jour je ne veux plus faire autre chose pendant tout le reste de ma vie. (*Entre Victoire.*)

VICTOIRE. — Madame a besoin de moi ?

LA COMTESSE. — C'est donc vous, mademoiselle Victoire, qui vous êtes permis tantôt...

LE MARQUIS. — Ne la grondez pas. Si j'avais maintenant le diamant de Buckingham, au lieu de le jeter par la fenêtre, je le mettrais dans sa poche. (*Il y met une bourse.*)

LA COMTESSE. — Est-ce là cet homme si raisonnable ?

LE MARQUIS. — Ah ! madame, grâce pour aujourd'hui. Plaçons d'abord ici toute votre musique.

LA COMTESSE. — Voilà un bon commencement.

LE MARQUIS, *arrangeant la musique.* — On l'aime beaucoup en



LE MARQUIS. — OH ! NE CRAIGNEZ RIEN, J'AI FAIT MES PREUVES. *(Il prend divers objets au hasard dans la chambre et les met dans la malle...)* [Scène IX, page 85.]

COMPOSITION DE G. LEPAPE

Allemagne. Nous trouverons des connaisseurs là-bas. Je me fais une fête de vous voir chanter devant eux. (*Il chante.*)

Fanny, l'heureux mortel.....

Ils vous adoreront, ces braves gens. — Germain !

Germain. — Monsieur ?

Le marquis. — Va me chercher mon violon. (*Germain sort.*)

La comtesse. — N'oubliez pas cette romance, au moins.

Le marquis. — Elle me rappellera le plus beau jour de ma vie.

La comtesse. — Et ma robe feuille-morte ? Victoire !

Victoire. — Oui, madame. (*Elle apporte la robe. Germain le violon un peu plus tard.*)

Le marquis. — Vous voulez la prendre ?

La comtesse. — Puisque c'est une de vos conditions.

Le marquis. — Ah ! grand Dieu ! elle est cause que j'ai pu vous déplaire ! Apportez-en d'autres, mademoiselle. (*Il la jette sur un meuble.*)

La comtesse. — Savez-vous ce qu'il faut faire ? Emportons très peu de choses, rien que le plus important ; nous ferons toutes sortes d'emplettes dans le pays.

Le marquis. — C'est cela même. — Germain !

Germain. — Monsieur.

Le marquis. — Mon fusil et mon cor de chasse ; oui, nous achèterons le reste à Gotha.

La comtesse. — Comment ? à Gotha ?

Le marquis. — Eh ! oui, c'est là que nous allons.

La comtesse. — Ah ! tenez, prenez ce petit coffre.

Le marquis. — Qu'y a-t-il dedans ? des papiers de famille ? (*Regardant.*) Non, c'est du thé ; mais on en trouve partout.

La comtesse. — Oh ! je ne peux pas en prendre d'autre.

Le marquis. — Que d'heureux jours nous allons passer !

La comtesse. — Nous achèterons là-bas des costumes allemands ; ce sera ravissant pour un bal masqué.

Le marquis. — Madame, si nous prenions mon cadran solaire ? Il va très bien.

La comtesse. — Êtes-vous fou, Valberg ? et vos belles promesses ?

Le marquis. — Vous avez raison ; ma montre suffit. (*Il la met dans la malle.*)

La comtesse. — Songez qu'il faut veiller sur vous, maintenant que vous voilà diplomate.

Le marquis. — Oh ! ne craignez rien, j'ai fait mes preuves. (*Il prend divers objets au hasard dans la chambre et les met dans la malle. Tout en parlant, il y met aussi son portefeuille, ses gants, son*

mouchoir et son chapeau.) J'ai déjà été en Danemark et je m'en suis très bien tiré. Mon oncle, qui se croit un génie, voulait me faire la leçon, mais il n'a pas la tête parfaitement saine ; entre nous, il radote un peu ! (*Fermant la malle.*)

La comtesse. — Le voici.

SCÈNE X

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON, GERMAIN, VICTOIRE.

Le baron. — Madame, je vous demande pardon d'entrer ainsi à l'improviste sans en demander la permission ; mais une circonstance imprévue...

La comtesse. — Vous me faites grand plaisir, monsieur.

Le marquis. — Oh ! mon cher oncle, embrassez-moi. Il faut aussi que vous embrassiez madame. Tout est fini, tout est oublié !... Je veux dire tout est convenu. Vous devez comprendre mon bonheur.

Le baron. — Hélas ! mon neveu, tout est perdu. La grande-duchesse de Gotha est morte.

Le marquis. — C'est malheureux, nos paquets étaient faits.

Le baron. — C'est chez M. Duplessis, tout à l'heure, que je viens d'apprendre cette affreuse nouvelle.

La comtesse. — Comment, Valberg, nous ne partons pas ? Moi qui n'avais pas d'autre idée.

Le marquis. — Juste ciel ! m'abandonnez-vous ?

La comtesse. — Non, mais emmenez-moi quelque part.

Le marquis. — En Italie, madame, en Turquie, en Norvège, si vous voulez.

Le baron. — Qui est-ce qui se serait jamais attendu à cette épouvantable catastrophe ? Toutes mes dispositions étaient prises, j'avais les lettres royales, les cadeaux à donner, j'avais tout préparé, tout prévu ; il faut que la seule chance à laquelle on n'eût pas songé !...

Le marquis. — Hé ! oui, c'est ce que dit le proverbe : On ne saurait penser à tout.



CARMOSINE

Comédie en trois actes, publiée en 1850, représentée pour la première fois à Paris, le 7 novembre 1865, à l'Odéon.

PERSONNAGES

Pierre d'Aragon, roi de Sicile.
Maitre Bernard, médecin.
Minuccio, troubadour.
Perillo, jeune avocat.
Ser Vespasiano, chevalier de fortune.
Michel, domestique chez maître Bernard.
Un officier du palais.
La reine Constance, femme du roi Pierre.
Dame Paque, femme de maître Bernard.
Carmosine, leur fille.
Pages, écuyers, demoiselles d'honneur, suivantes de la reine.

La scène se passe à Palerme.

ACTE PREMIER

Une salle chez maître Bernard.

SCÈNE PREMIÈRE

MAITRE BERNARD, DAME PAQUE.

Dame Paque. — Faites-moi le plaisir de laisser là vos drogues et d'écouter un peu ce que je vous dis.

Maitre Bernard. — Faites-moi la grâce de ne pas me le dire du tout, ce sera aussitôt fait.

Dame Paque. — Comme il vous plaira. Mélangez vos herbes empestées tout à votre aise. Le seul résultat de votre obstination sera de la voir mourir dans nos bras.

Maitre Bernard. — Si mes remèdes ne peuvent rien, que peut donc votre bavardage? Mais c'est votre unique passe-temps de nous inonder de discours inutiles. Dieu merci, la patience est une belle vertu.

Dame Paque. — Si vous aimiez votre pauvre fille, elle serait bientôt guérie.

Maitre Bernard. — Pourquoi me dites-vous cela? Êtes-vous folle? Ne voyez-vous pas ce que je fais du matin au soir? Pauvre chère âme! tout ce que j'aime! Dites-moi, n'est-ce donc pas assez de voir souffrir l'enfant de mon cœur, sans avoir sur le dos vos éternels reproches? car on dirait, à vous entendre, que je suis cause de tout le mal. Y a-t-il moyen de rien comprendre à cette mélancolie qui la tue? Maudites soient les fêtes de la reine, et que les tournois aillent à tous les diables!

Dame Paque. — Vous en revenez toujours à vos moutons.

Maitre Bernard. — Oui, on ne m'ôtera pas de la tête qu'elle est tombée malade un dimanche, précisément en revenant de la passe d'armes. Je la vois encore s'asseoir là sur cette chaise; comme elle était pâle et toute pensive! comme elle regardait tristement ses petits pieds couverts de poussière! Elle n'a dit mot de la journée, et le souper s'est passé sans elle.

Dame Paque. — Allez, vous n'êtes qu'un vieux rêveur. Le meilleur de tous les remèdes, je vous le dirai, malgré votre barbe : c'est un beau garçon et un anneau d'or.

Maitre Bernard. — Si cela était, pourquoi refuserait-elle tous les partis qu'on lui présente? Pourquoi ne veut-elle même pas entendre parler de Perillo, qui était son ami d'enfance?

Dame Paque. — Vraiment, elle s'en soucie bien! Laissez-moi faire. On lui proposera telle personne qu'elle ne refusera pas.

Maitre Bernard. — Je sais ce que vous voulez dire, et pour celui-là, c'est moi qui le refuse. Vous vous êtes coiffée d'un flandrin.

Dame Paque. — Vous verrez vous-même ce qui en est.

Maitre Bernard. — Ce qui en est? Mais, dame Pâque, il y a pourtant dans ce monde certaines choses à considérer. Je ne suis pas un grand seigneur, madame; mais je suis un honnête médecin assez riche, dame Pâque, et même fort riche pour cette ville; j'ai dans mon coffre quantité de sacs bien et dûment cachetés. Je ne donnerai pas plus ma fille pour rien que je ne la vendrai, entendez-vous?

Dame Paque. — Vraiment, vous ferez bien, et votre fille mourra de votre sagesse, si elle ne meurt de vos potions. Laissez donc là ce flacon, je vous en prie, et n'empoisonnez pas davantage cette pauvre enfant. Ne voyez-vous donc pas, depuis deux mois,

que vos drogueries ne servent à rien? Votre fille est malade d'amour, voilà ce que je sais, moi, de bonne part. Elle aime ser Vespasiano, et toutes les fioles de la terre n'y changeront pas un iota.

MAITRE BERNARD. — Ma fille n'est point une sotte, et ser Vespasiano est un sot. Qu'est-ce qu'un âne peut faire d'une rose?

DAME PAQUE. — Ce n'est pas vous qui l'épouserez. Essayez donc d'avoir le sens commun. Ne convenez-vous pas que c'est en revenant des fêtes de la reine que votre fille est tombée malade? N'en parle-t-elle pas sans cesse? N'amène-t-elle pas toujours les entretiens sur ce chapitre, sur l'habileté des cavaliers, sur les prouesses de celui-là, sur la belle tournure de celui-ci? Est-il rien de plus naturel à une jeune fille sans expérience que de sentir son cœur battre tout à coup pour la première fois, à la vue de tant d'armes resplendissantes, de tant de chevaux, de bannières, au son des clairons, au bruit des épées? Ah! quand j'avais son âge!...

MAITRE BERNARD. — Quand vous aviez son âge, dame Pâque, il me semble que vous m'avez épousé, et il n'y avait point là de trompettes.

DAME PAQUE. — Je le sais bien, mais ma fille est mon sang. Or, dans ces fêtes, je vous le demande, à qui peut-elle s'intéresser? Qui doit-elle chercher dans la foule, si ce n'est les gens qu'elle connaît? Et quel autre, parmi nos amis, quel autre que le beau, le galant, l'invincible ser Vespasiano?

MAITRE BERNARD. — A telle enseigne qu'au premier coup de lance il est tombé les quatre fers en l'air.

DAME PAQUE. — Il se peut que son cheval ait fait un faux pas, que sa lance se soit détournée, je ne nie pas cela; il se peut qu'il soit tombé.

MAITRE BERNARD. — Cela se peut assurément; il a pirouetté en l'air comme un volant, et il est tombé, je vous le jure, autant qu'il est possible.

DAME PAQUE. — Mais de quel air il s'est relevé!

MAITRE BERNARD. — Oui, de l'air d'un homme qui a son dîner sur le cœur, et une forte envie de rester par terre. Si un pareil spectacle a rendu ma fille malade, soyez persuadée que ce n'est pas d'amour. Allons, laissez-moi lui porter ceci.

DAME PAQUE. — Faites ce que vous voudrez. Je vous préviens que j'ai invité ce chevalier à souper. Que votre fille ait faim ou non, elle y viendra et vous jugerez par vous-même de ce qui se passe dans son cœur.

MAITRE BERNARD. — Et pourquoi ne parlerait-elle pas, si vous

aviez raison ? Suis-je donc un tyran, s'il vous plait ? Est-ce qu'il peut lui tomber une larme des yeux sans que tout mon cœur... juste ciel ! plutôt que de la voir ainsi s'éteindre sans dire une parole, est-ce que je ne voudrais pas ? Allons !... Vous me rendriez fou ! (*Ils sortent chacun d'un côté différent.*)

SCÈNE II

Perillo, *seul, entrant.* — Personne ici ! il me semblait avoir entendu parler dans cette chambre. Les clefs sont aux portes, la maison est déserte. D'où vient cela ? En traversant la cour, un pressentiment m'a saisi... Rien ne ressemble tant au malheur que la solitude ;... maintenant j'ose à peine avancer. — Hélas ! je reviens de si loin, seul et presque au hasard ; j'avais écrit pourtant, mais je vois bien qu'on ne m'attendait pas. Depuis combien d'années ai-je quitté ce pays ? Six ans ! Me reconnaitra-t-elle ? Juste ciel ! comme le cœur me bat ! Dans cette maison de notre enfance, à chaque pas un souvenir m'arrête. Cette salle, ces meubles, les murailles même, tout m'est si connu, tout m'était si cher ! D'où vient que j'éprouve à cet aspect un charme plein d'inquiétude qui me ravit et me fait trembler ? Voilà la porte du jardin, et celle-ci !... J'ai fait bien du chemin pour venir y frapper ; à présent j'hésite sur le seuil. Hélas ! là est ma destinée ; là est le but de toute ma vie, le prix de mon travail, ma suprême espérance ! Comment va-t-elle me recevoir ? Que dira-t-elle ? Suis-je oublié ? Suis-je dans sa pensée ? Ah ! voilà pourquoi je frissonne ;... tout est dans ces deux mots, l'amour ou l'oubli !... Eh bien ! quoi ? Elle est là sans doute. Je la verrai, elle me tendra la main : n'est-elle pas ma fiancée ? n'ai-je pas la promesse de son père ? n'est-ce pas sur cette promesse que je suis parti ? n'ai-je pas rempli toutes les miennes ? Serait-il possible ?... Non, mes doutes sont injustes ; elle ne peut être infidèle au passé. L'honneur est dans son noble cœur, comme la beauté sur son visage, aussi pur que la clarté des cieux. Qui sait ? elle m'attend peut-être ; et tout à l'heure... O Carmosine !

SCÈNE III

PERILLO, MAITRE BERNARD.

Maitre Bernard. — Silence ! elle dort. Quelques heures de bon sommeil et elle est sauvée.

Perillo. — Qui, monsieur ?

Maitre Bernard. — Oui, sauvée, je le crois, du moins.

Perillo. — Qui, monsieur?

Maitre Bernard. — C'est toi, Perillo? ma pauvre fille est bien malade.

Perillo. — Carmosine! Quel est son mal?

Maitre Bernard. — Je n'en sais rien. Eh bien, garçon, tu reviens de Padoue ; j'ai reçu ta lettre l'autre jour ; tu as terminé tes études, passé tes examens, tu es docteur en droit, tu vas recevoir et bien porter le bonnet carré ; tu as tenu parole, mon ami ; tu étais parti bon écolier et tu reviens savant comme un maître. Hé! hé! voilà une belle carrière devant toi. Ma pauvre fille est bien malade.

Perillo. — Qu'a-t-elle donc, au nom du ciel?

Maitre Bernard. — Hé! je te dis que je n'en sais rien. C'est une joie pour moi de te revoir, mon brave Antoine, mais une triste joie ; car pourquoi viens-tu? Il était convenu entre ton père et moi que tu épouserais ma fille dès que tu aurais un état solide; tu as bien travaillé, ton cœur n'a pas changé, j'en suis sûr, le mien non plus, et maintenant... O mon Dieu! Qu'a-t-elle donc fait?

Perillo. — Vos paroles me font frémir. Quoi! sa vie est-elle en danger?

Maitre Bernard. — Veux-tu me faire mourir moi-même à te répéter cent fois que je l'ignore? Elle est malade, Perillo, bien malade.

Perillo. — Se pourrait-il qu'un homme aussi habile, aussi expérimenté que vous?...

Maitre Bernard. — Oui, expérimenté, habile! Voilà justement ce qu'ils disent tous. Ne croirait-on pas que j'ai dans ma boutique la panacée universelle et que la mort n'ose pas entrer dans la boutique d'un médecin? Je ne m'en suis pas fié à moi seul, j'ai appelé à mon aide tout ce que je connais, tout ce que j'ai pu trouver au monde de docteurs, d'érudits, d'empiriques même, et nous avons dix fois consulté. Habileté de rêveurs, expérience de routine! La nature, Perillo, qui mine et détruit, quand elle veut se cacher, est impénétrable. Qu'on nous montre une plaie, une blessure ouverte, une fièvre ardente, nous voilà savants. Nous avons vu cent fois pareille chose, et l'habitude indique le remède; mais quand la cause du mal ne se découvre point, lorsque la main, les yeux, les battements du cœur, l'enveloppe humaine tout entière est vainement interrogée ; lorsqu'une jeune fille de dix-huit ans, belle comme un soleil et fraîche comme une fleur, pâlit tout à coup et chancelle, puis, quand on lui demande ce

qu'elle souffre, répond seulement : Je me meurs... Antoine, combien de fois j'ai cherché d'un œil avide le secret de sa souffrance dans sa souffrance même ! Rien ne me répondait, pas un signe, pas un indice clair et visible, rien devant moi que la douleur muette, car la pauvre enfant ne se plaint jamais ; et moi, le cœur brisé de tristesse, plein de mon inutilité, je regarde les rayons poudreux où sont entassés depuis des années les misérables produits de la science. Peut-être, me dis-je, y a-t-il là dedans un remède qui la sauverait, une goutte de cordial, une plante salutaire ; mais laquelle ? comment deviner ?

Perillo, *à part.* — Mes pressentiments étaient donc fondés ; je suis venu pour trouver cela. (*Haut.*) Ce que vous me dites, monsieur, est horrible. Me sera-t-il permis de voir Carmosine ?

Maitre Bernard. — Sans doute, quand elle s'éveillera ; mais elle est bien faible, Perillo. Peut-être nous faudra-t-il d'abord la préparer à ta venue, car la moindre émotion la fatigue beaucoup et suffit quelquefois pour la priver de sens. Elle t'a aimé, elle t'aime encore, tu devais l'épouser,... tu me comprends.

Perillo. — J'agirai comme il vous plaira. Faut-il que je m'éloigne pour quelques jours, pour un aussi long temps que vous le jugerez nécessaire ? Parlez, mon père, j'obéirai.

Maitre Bernard. — Non, mon ami, tu resteras. N'es-tu pas aussi de la famille ?

Perillo. — Il est bien vrai que j'espérais en être et vous appeler toujours de ce nom de père que vous me permettiez quelquefois de vous donner.

Maitre Bernard. — Toujours, et tu ne nous quitteras plus.

Perillo. — Mais vous me dites que ma présence peut être nuisible ou fâcheuse. Quand ma vue ne devrait causer qu'un moment de souffrance, la plus faible impression, la plus légère pâleur sur ces traits chéris, ô Dieu ! plutôt que de lui coûter seulement une larme, j'aimerais mieux recommencer le long chemin que je viens de faire et m'exiler à jamais de Palerme.

Maitre Bernard. — Ne crains rien, j'arrangerai cela.

Perillo. — Aimez-vous mieux que j'aille loger dans un autre quartier de la ville ? Je puis trouver quelque maison du faubourg (j'en avais une avant d'être orphelin). J'y demeurerais enfermé tout le jour, afin que mon retour fût ignoré ; le soir seulement, n'est-ce pas, ou le matin de bonne heure, je viendrais frapper à votre porte et demander de ses nouvelles, car vous concevez que sans cela je ne saurais... Elle souffre donc beaucoup ?

Maitre Bernard. — Tu pleures, garçon ? Écoute donc, il ne faut pourtant pas nous désoler si vite. Cette incompréhensible

maladie ne nous a pas encore dit son dernier mot. Elle dort dans ce moment-ci, et je te l'ai dit, cela est de bon augure. Qui sait? Prenons nos précautions tout doucement, avec ménagement. Évitons, avant tout, qu'elle ne te voie trop vite ; dans l'état où elle est je n'oserais pas répondre...

SCÈNE IV

Les précédents, DAME PAQUE.

Dame Paque. — Votre fille vient de se réveiller ; elle voudrait... Ah ! c'est vous, seigneur Perillo ? Je suis charmée de vous revoir. (*Perillo salue. — A part.*) Encore un amoureux transi ! Nous nous serions bien passés de sa visite... (*Haut, à son mari.*) Votre fille voudrait aller au jardin.

Maitre Bernard. — Que me dites-vous là ? Est-ce que cela est possible ! à peine depuis trois jours peut-elle se soutenir.

Dame Paque. — Elle est debout, elle se sent beaucoup mieux, le sommeil lui a fait grand bien. Elle veut marcher et respirer un peu.

Maitre Bernard. — En vérité ! (*A Perillo.*) Tu vois, mon cher Antoine, que je ne me trompais pas tout à l'heure. Voici un changement, un heureux changement. Elle va venir, retire-toi un instant.

Perillo. — Elle va venir, et il faut que je m'éloigne! Si j'osais vous faire une demande...

Maitre Bernard. — Qu'est-ce que c'est?

Perillo. — Laissez-moi la voir ; je me cacherai derrière cette tapisserie ; un seul moment, que je la voie passer!

Maitre Bernard. — Je le veux bien, mais ne te montre point que je ne t'appelle; je vais tenter en ta faveur tout ce qui me sera possible; — et vous, dame Pâque, ne soufflez mot, je vous prie.

Dame Paque. — Sur vos affaires? Je n'en suis pas pressée ; je n'aime pas les mauvaises commissions. Voici votre fille ; je vais au jardin porter mon grand fauteuil auprès de la fontaine. (*Perillo se cache derrière une tapisserie.*)

SCÈNE V

MAITRE BERNARD, PERILLO, *caché,* CARMOSINE.

Carmosine. — Eh bien, mon père, vous êtes inquiet, vous me regardez avec surprise? Vous ne vous attendiez pas, n'est-il pas vrai, à me voir debout comme une grande personne? C'est pourtant bien moi. (*Elle l'embrasse.*) Me reconnaissez-vous?

Maitre Bernard. — C'est de la joie que j'éprouve, et aussi de la crainte. Es-tu bien sûre de n'avoir pas trop de courage ?

Carmosine. — Oh! je voulais vous surprendre bien davantage encore, mais je vois que ma mère m'a trahie. Je voulais aller au jardin toute seule, et vous faire dire en confidence qu'une belle dame de Palerme vous demandait. Vous auriez pris bien vite votre belle robe de velours noir, votre bonnet neuf, et comme j'avais un masque... Eh bien! qu'auriez-vous dit?

Maitre Bernard. — Qu'il n'y a rien d'aussi charmant que toi ; ainsi ta ruse eût été inutile. Hélas! ma bonne Carmosine, qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue sourire!

Carmosine. — Oui, je suis toute gaie, toute légère, je ne sais pourquoi... C'est que j'ai fait un rêve. Vous souvenez-vous de Perillo?

Maitre Bernard. — Assurément. Que veux-tu dire? (*A part.*) C'est singulier; jamais elle ne parlait de lui.

Carmosine. — J'ai rêvé que j'étais sur le pas de notre porte. On célébrait une grande fête. Je voyais les personnes de la ville passer devant moi vêtues de leurs plus beaux habits, les grandes dames, les cavaliers... Non, je me trompe, c'étaient des gens comme nous, tous nos voisins d'abord, et nos amis, puis une foule, une foule innombrable qui descendait par la Grand'Rue et qui se renouvelait sans cesse; plus le flot s'écoulait, plus il grossissait, et tout ce monde se dirigeait vers l'église, qui resplendissait de lumière. J'entendais de loin le bruit des orgues, les chants sacrés, et une musique céleste formée de l'accord des harpes et de voix si douces que jamais pareil son n'a frappé mon oreille. La foule paraissait impatiente d'arriver le plus tôt possible à l'église, comme si quelque grand mystère, unique, impossible à revoir une seconde fois, s'accomplissait. Pendant que je regardais tout cela, une inquiétude étrange me saisissait aussi, mais je n'avais point envie de suivre les passants. Au fond de l'horizon, dans une vaste plaine entourée de montagnes, j'apercevais un voyageur marchant péniblement dans la poussière. Il se hâtait de toutes ses forces; mais il n'avançait qu'à grand'peine, et je voyais très clairement qu'il désirait venir à moi. De mon côté, je l'attendais; il me semblait que c'était lui qui devait me conduire à cette fête. Je sentais son désir et je le partageais ; j'ignorais quels obstacles l'arrêtaient ; mais, dans ma pensée, j'unissais mes efforts aux siens ; mon cœur battait avec violence, et pourtant je restais immobile, sans pouvoir faire un pas vers lui. Combien de temps dura cette vision, je n'en sais rien, peut-être une minute; mais, dans mon rêve, c'étaient des

années. Enfin il approcha et me prit la main; aussitôt la force irrésistible qui m'attachait à la même place cessa tout à coup, et je pus marcher. Une joie inexprimable s'empara de moi; j'avais brisé mes liens, j'étais libre. Pendant que nous partions tous deux avec la rapidité d'une flèche, je me retournai vers mon fantôme, et je reconnus Perillo.

Maitre Bernard. — Et c'est là ce qui t'a donné cette gaieté inattendue?

Carmosine. — Sans doute. Jugez de ma surprise lorsqu'en m'éveillant tout à coup, je trouvai que mon rêve était vrai dans ce qu'il avait d'heureux pour moi, c'est-à-dire que je pouvais me lever et marcher sans aucune peine. Ma première pensée a été tout de suite de venir vous sauter au cou; après cela, j'ai voulu faire de l'esprit, mais j'ai échoué dans mon entreprise.

Maitre Bernard. — Eh bien! ma chère, puisque ce songe t'a mise de si bonne humeur, et puisqu'il est vrai sur ce point, apprends qu'il l'est aussi sur un autre. J'hésitais à t'en informer, mais maintenant je n'ai plus de scrupule : Perillo est dans cette ville.

Carmosine. — Vraiment! depuis quand?

Maitre Bernard. — De ce matin même, et tu le verras quand tu voudras. Le pauvre garçon sera bien heureux, car il t'aime plus que jamais. Dis un mot, et il sera ici.

Carmosine. — Vous m'effrayez. — Il y est peut-être!

Maitre Bernard. — Non, mon enfant, non, pas encore; il attend qu'on l'avertisse pour se montrer. Est-ce que tu ne serais pas bien aise de le voir? Il ne t'a pas déplu dans ton rêve; il ne te déplaisait pas jadis. Il est docteur en droit à présent : c'est un personnage que ce bambin, avec qui tu jouais à cligne-musette, et c'est pour toi qu'il a étudié, car tu sais qu'il a ma parole. Je ne voulais pas t'en parler, mais grâce à Dieu...

Carmosine. — Jamais! jamais!

Maitre Bernard. — Est-il possible? ton compagnon d'enfance, ce digne et excellent garçon, le fils unique de mon meilleur ami, tu refuserais de le voir? A-t-il rien fait pour que tu le haïsses?

Carmosine. — Rien, non..., rien; je ne le hais pas; — qu'il vienne, si vous voulez... Ah! je me sens mourir!

Maitre Bernard. — Calme-toi, je t'en prie; on ne fera rien contre ta volonté. Ne sais-tu pas que je te laisse maîtresse absolue de toi-même? Ce que je t'en ai dit n'a rien de sérieux, c'était pour savoir seulement ce que tu en aurais pensé dans le cas où par hasard... Mais il n'est pas ici, il n'est pas revenu, il ne reviendra pas. (*A part.*) Malheureux que je suis, qu'ai-je fait?

Carmosine. — Je me sens bien faible. (*Elle s'assoit.*)

Maitre Bernard. — Seigneur mon Dieu! il n'y a qu'un instant, tu te trouvais si bien, tu reprenais ta force! C'est moi qui ai détruit tout cela, c'est ma sotte langue que je n'ai pas su retenir! Hélas! pouvais-je croire que je t'affligerais? Ce pauvre Perillo était venu... Non, je veux dire... Enfin c'était toi qui m'en avais parlé la première.

Carmosine. — Assez, assez, au nom du ciel! il n'y a point de votre faute. Vous ne saviez pas..., vous ne pouviez pas savoir... Ce songe qui me semblait heureux, j'y vois clair maintenant, il me fait horreur!

Maitre Bernard. — Carmosine, ma fille bien-aimée! par quelle fatalité inconcevable... (*Perillo écarte la tapisserie sans être vu de Carmosine; il fait un signe d'adieu à Bernard et sort doucement.*)

Carmosine. — Que regardez-vous donc, mon père?

Maitre Bernard. — Qu'as-tu, toi-même? tu pâlis, tu frissonnes; qu'éprouves-tu? Écoute-moi; il y a dans ta pensée un secret que je ne connais pas, et ce secret cause ta souffrance; je ne voudrais pas te le demander; mais, tant que je l'ignorerai, je ne puis te guérir, et je ne peux pas te laisser mourir. Qu'as-tu dans le cœur? Explique-toi.

Carmosine. — Cela me fait beaucoup de mal, lorsque vous me parlez ainsi.

Maitre Bernard. — Que veux-tu? Je te le répète, je ne peux pas te laisser mourir. Toi si jeune, si forte, si belle! Doutes-tu de ton père? Ne diras-tu rien? T'en iras-tu comme cela? Nous sommes riches, mon enfant; si tu as quelques désirs..., les jeunes filles sont parfois bien folles, qu'importe? il te faut un mot, rien de plus, un mot dit à l'oreille de ton père. Le mal dont tu souffres n'est pas naturel; ces faux espoirs que tu nous donnes, ces moments de bien-être que tu ressens, pour nous rejeter ensuite dans des craintes plus graves; toutes ces contradictions dans tes paroles, tous ces changements inexplicables sont un supplice! Tu te meurs, mon enfant, je deviendrai fou; — veux-tu faire mourir de douleur ton pauvre père qui te supplie? (*Il se met à genoux.*)

Carmosine. — Vous me brisez, vous me brisez le cœur!

Maitre Bernard. — Je ne puis pas me taire, il faut que tu le saches. Ta mère dit que tu es malade d'amour,... elle a été jusqu'à nommer quelqu'un...

Carmosine. — Prenez pitié de moi! (*Elle s'évanouit.*)

Maitre Bernard. — Ah! misérable, tu assassines ta fille! Ta fille unique, bourreau que tu es! Holà, Michel! holà, ma femme! Elle se meurt, je l'ai tuée, voilà mon enfant morte!

SCÈNE VI

Les précédents, DAME PAQUE.

Dame Paque. — Que voulez-vous? Qu'est-il arrivé?

Maitre Bernard. — Vite du vinaigre, des sels, ce flacon, là, sur cette table!

Dame Paque, *donnant le flacon.* — J'étais bien sûre que votre Perillo nous ferait ici de mauvaise besogne.

Maitre Bernard. — Paix! sur le salut de votre âme! La voici qui rouvre les yeux.

Dame Paque. — Eh bien! mon pauvre ange, ma chère Carmosine, comment te sens-tu à présent?

Carmosine. — Très bien. Où allez-vous, mon père? Ne me quittez pas.

Maitre Bernard. — Laissez-moi! laissez-moi!

Dame Paque. — Que veux-tu?

Carmosine. — Je ne veux rien; pourquoi mon père s'en va-t-il?

Maitre Bernard. — Pourquoi? pourquoi? parce que tout est perdu. Que Dieu me juge!

Carmosine. — Restez, mon père, ne vous inquiétez pas; tout cela finira bientôt.

Dame Paque. — Ser Vespasiano vient souper avec nous; seras-tu assez forte pour te mettre à table?

Carmosine. — Certainement, j'essayerai.

Dame Paque, *à son mari.* — Voyez-vous cela! elle y consent.

Maitre Bernard, *à sa femme.* — Que le diable vous emporte, vous et votre marotte! Vous ne comprenez donc rien à rien?

Carmosine. — Me voilà tout à fait bien maintenant. Le souper est-il prêt? Venez, mon père; donnez-moi le bras pour descendre.

Dame Paque. — J'ai ordonné qu'on apportât la table ici. Ne te dérange pas, n'essaye pas de marcher. Voici le seigneur Vespasiano.

Maitre Bernard, *à part.* — La peste soit du sot empanaché.

SCÈNE VII

Les précédents, SER VESPASIANO.

Ser Vespasiano. — Bonsoir, chère dame. — Salut, maître Bernard.

Maitre Bernard. — Bonjour; ne parlez pas si haut.

Ser Vespasiano. — Que vois-je! la perle de mon âme à demi

privée de sentiment! Ses yeux d'azur presque fermés à la lumière, et les lis remplaçant les roses!

Dame Paque. — C'est le troisième accès depuis deux jours.

Ser Vespasiano. — Père infortuné! tendre mère! combien je sympathise avec votre douleur!

Carmosine, *à Bernard qui veut sortir.* — Mon père, ne vous éloignez pas!

Ser Vespasiano, *à Bernard.* — Votre aimable fille vous rappelle, maître Bernard.

Maitre Bernard. — Allez au diable, monsieur, et laissez-nous en repos chez nous. (*On apporte le souper.*)

Carmosine, *à son père.* — Ne soyez donc pas triste ; venez près de moi. Je veux vous verser un verre de vin.

Maitre Bernard, *assis près d'elle.* — O mon enfant! que ne puis-je t'offrir ainsi tout le sang que la vieillesse a laissé dans mes veines pour ajouter un jour à tes jours! (*Il boit.*)

Ser Vespasiano, *s'asseyant près de dame Pâque.* — Après ce que votre mari vient de me dire, je ne sais si je dois rester.

Dame Paque. — Plaisantez-vous ? est-ce qu'un homme de votre mérite fait attention à de pareilles choses ?

Ser Vespasiano. — Il est vrai. — Voilà un rôti qui a une terrible mine.

Carmosine, *à son père.* — Dites-moi, qu'est-ce qu'il faut que je mange? Conseillez-moi, donnez-moi votre avis.

Maitre Bernard. — Pas de cela, ma chère, prends ceci, oui, je crois du moins...; hélas! je ne sais pas.

Ser Vespasiano, *à dame Pâque.* — Elle détourne les yeux quand je la regarde. Croyez-vous que je réussisse?

Dame Paque. — Hélas! peut-on vous résister?

Ser Vespasiano. — Que ne m'est-il permis de fendre mon cœur en deux avec ce poignard, et d'en offrir la moitié à une personne que je respecte... Il m'est impossible de m'expliquer.

Dame Paque. — Et il m'est défendu de vous entendre. (*On entend chanter dans la rue.*)

Carmosine. — N'est-ce pas la voix de Minuccio?

Ser Vespasiano. — Ouï, ma reine toute belle ; c'est Minuccio d'Arezzo lui-même. Il sautille sous ces fenêtres, sa viole à la main.

Carmosine. — Priez-le de monter ici, mon père ; il égayera notre souper.

Maitre Bernard, *à la fenêtre.* — Holà! Minuccio, mon ami, viens ici souper avec nous. Le voilà qui monte, il me fait signe de la tête.

Ser Vespasiano. — C'est un musicien remarquable, fort bon chanteur et joueur d'instruments. Le roi l'écoute volontiers, et il a su, avec ses aubades, s'attirer la protection des gens de cour. Il nous sonna fort doucement l'autre soir d'une guitare qu'il avait apportée, avec certaines amoureuses et tout à fait gracieuses ariettes ; nous sommes là une demi-douzaine qui avons des bontés pour lui.

Maitre Bernard. — En vérité ? Eh bien, à mes yeux, c'est là le moindre de ses mérites ; non que je méprise une bonne chanson, il n'y a rien qui aille mieux à table avec un verre de cerigo ; mais avant d'être un savant musicien, un troubabour, comme on dit, Minuccio, pcur moi, est un honnête homme, un bon, loyal et ancien ami, tout jeune et frivole qu'il paraît, ami dévoué de notre famille, le meilleur peut-être qui nous reste depuis la mort du père d'Antoine. Voilà ce que je prise en lui, et j'aime mieux son cœur que sa viole.

SCÈNE VIII

Les précédents, MINUCCIO.

Carmosine. — Bonsoir, Minuccio. Puisque tu chantes pour le vent qui passe, ne veux-tu pas chanter pour nous?

Minuccio. — Belle Carmosine, je chantais tout à l'heure, mais maintenant j'ai envie de pleurer.

Carmosine. — D'où te vient cette tristesse?

Minuccio. — De vos yeux aux miens. Comment la gaieté oserait-elle rester sur mon pauvre visage, lorsqu'on la voit s'éteindre et mourir dans le sein même de la fleur où l'on devrait la respirer?

Carmosine. — Quelle est cette fleur merveilleuse?

Minuccio. — La beauté. Dieu l'a mise au monde dans trois excellentes intentions : premièrement, pour nous réjouir ; en second lieu, pour nous consoler, et enfin pour être heureuse elle-même. Telle est la vraie loi de nature, et c'est pécher que de s'en écarter.

Carmosine. — Crois-tu cela ?

Minuccio. — Il n'y a qu'à regarder. Trouvez sur terre une chose plus gaie et plus divertissante à voir qu'un sourire, quand c'est une belle fille qui sourit ! Quel chagrin y résisterait ? Donnez-moi un joueur à sec, un magistrat cassé, un amant disgracié, un chevalier fourbu, un politique hypocondriaque, les plus grands des infortunés, Antoine après Actium, Brutus après Philippes, que dis-je ? un sbire rogneur d'écrits, un inquisiteur sans ouvrage ;

montrez à ces gens-là seulement une fine joue couleur de pêche, relevée par le coin d'une lèvre de pourpre où le sourire voltige sur deux rangs de perles ! Pas un ne s'en défendra, sinon je le déclare indigne de pitié, car son malheur est d'être un sot.

Ser Vespasiano, *à dame Pâque.* — Il a du jargon, il a du jargon ; on voit qu'il s'est frotté à nous.

Minuccio. — Si donc cette chose plus légère qu'une mouche, plus insaisissable que le vent, plus impalpable et plus délicate que la poussière de l'aile d'un papillon, cette chose qui s'appelle une jolie femme, réjouit tout et console de tout, n'est-il pas juste qu'elle soit heureuse, puisque c'est d'elle que le bonheur nous vient ? Le possesseur du plus riche trésor peut, il est vrai, n'être qu'un pauvre, s'il enfouit ses ducats en terre, ne donnant rien à soi ni aux autres ; mais la beauté ne saurait être avare. Dès qu'elle se montre, elle se dépense, elle se prodigue sans se ruiner jamais ; au moindre geste, au moindre mot, à chaque pas qu'elle fait, sa richesse lui échappe et s'envole autour d'elle sans qu'elle s'en aperçoive, dans sa grâce comme un parfum, dans sa voix comme une musique, dans son regard comme un rayon de soleil ! Il faut donc bien que celle qui donne tant se fasse un peu, comme dit le proverbe, la charité à elle-même, et prenne sa part du plaisir qu'elle cause... Ainsi, Carmosine, souriez.

Carmosine. — En vérité, ta folle éloquence mérite qu'on la paye un tel prix. C'est toi qui es heureux, Minuccio ; ce précieux trésor dont tu parles, il est dans ton joyeux esprit. Nous as-tu fait quelques romances nouvelles ? (*Elle lui donne un verre qu'elle remplit.*)

Ser Vespasiano. — Hé ! oui, l'ami, chante-nous donc un peu cette chanson que tu nous as dite là-bas.

Minuccio. — En quel endroit, magnanime seigneur ?

Ser Vespasiano. — Hé, par Dieu ! mon cher, au palais du roi.

Minuccio. — Il me semblait, vaillant chevalier, que le roi n'était pas là-bas, mais là-haut.

Ser Vespasiano. — Comment cela, rusé compère ?

Minuccio. — N'avez-vous jamais vu les fantoccini ? Et ne sait-on pas que celui qui tient les fils est plus haut placé que ses marionnettes ? Ainsi s'en vont deçà delà les petites poupées qu'il fait mouvoir, les gros barons vêtus d'acier, les belles dames fourrées d'hermine, les courtisans en pourpoint de velours, puis la cohue des inutiles, qui sont toujours les plus empressés... ; enfin les chevaliers de fortune ou de hasard, si vous voulez, ceux dont la lance branle dans le manche et le pied vacille dans l'étrier.

Ser Vespasiano. — Tu aimes, à ce qu'il paraît, les énumérations, mais tu oublies les baladins et les troubadours ambulants.

Minuccio. — Votre invincible Seigneurie sait bien que ces gens-là ne comptent pas; ils ne viennent jamais qu'au dessert. Le parasite doit passer avant eux.

Dame Paque, *à ser Vespasiano.* — Votre répartie l'a piqué au vif.

Ser Vespasiano. — Elle était juste, mais un peu verte. Je ne sais si je ne devrais pas pousser encore plus loin les choses.

Dame Paque. — Vous vous moquez! qu'y a-t-il d'offensant?

Ser Vespasiano. — Il a parlé d'étriers peu solides et de lances mal emmanchées; c'est une allusion détournée...

Dame Paque. — A votre chute de l'autre jour? Ce sont les hasards des combats.

Ser Vespasiano. — Vous avez raison. — Je meurs de soif. (*Il boit.*)

Un domestique, *entrant.* — On vient d'apporter cette lettre. (*Il la place devant maître Bernard et sort.*)

Carmosine. — A quoi songez-vous donc, mon père?

Maitre Bernard. — A quoi je songe? — Que me veut-on?

Dame Paque, *qui a pris la lettre.* — C'est un message de votre cher Antoine.

Maitre Bernard. — Donnez-moi cela. Peste soit des femmes et de leur fureur de bavarder!

Carmosine. — Si cette lettre...

Maitre Bernard. — Ce n'est rien, ma fille. C'est une lettre de Marc-Antoine, notre ami de Messine. Ta mère s'est trompée à cause de la ressemblance des noms.

Carmosine. — Si cette lettre est de Perillo, lisez-la-moi, je vous en prie.

Maitre Bernard. — Tranquillise-toi ; je te répète...

Carmosine. — Je suis très tranquille, donnez-la-moi. — Il n'y a personne de trop ici. (*Elle lit.*)

« A mon second père, maitre Bernard.

« Je vais bientôt quitter Palerme. Je remercie Dieu qu'il m'ait été permis d'approcher une dernière fois des lieux où a commencé ma vie, et où je la laisse tout entière. Il est vrai que, depuis six ans, j'avais nourri une chère espérance, et que j'ai tâché de tirer de mon humble travail ce qui pouvait me rendre digne de la promesse que vous m'aviez faite. Pardonnez-moi, j'ai vu votre chagrin, et j'ai entendu Carmosine... » — O ciel!

Maitre Bernard. — Je t'en supplie, rends-moi ce papier!

Carmosine. — Laissez-moi, j'irai jusqu'au bout. (*Elle continue.*)

« Et j'ai entendu Carmosine dire que mon triste amour lui faisait horreur. Je me doutais depuis longtemps que cette application de ma pauvre intelligence à d'arides études ne porterait que des fruits stériles. Ne craignez plus qu'une seule parole échappée de mes lèvres tente de rappeler le passé et de faire renaître le souvenir d'un rêve, le plus doux, le seul que j'aie fait, le seul que je ferai sur la terre. Il était trop beau pour être possible. Durant six ans, ce rêve fut ma vie, il fut aussi tout mon courage. Maintenant le malheur se montre à moi. C'était à lui que j'appartenais, il devait être mon maître ici-bas. — Je le salue, et je vais le suivre. Ne songez plus à moi, monsieur ; vous êtes délié de votre promesse. » (*Un silence.*) Si vous le voulez bien, mon père, je vous demanderai une grâce.

Maître Bernard. — Tout ce qui te plaira, mon enfant. Que veux-tu ?

Carmosine. — Que vous me permettiez de rester seule un instant avec Minuccio, s'il y consent lui-même; j'ai quelques mots à lui dire, et je vous le renverrai au jardin.

Maître Bernard. — De tout mon cœur. (*A part.*) Est-ce que, par hasard, elle se confierait à lui plutôt qu'à moi-même? Dieu le veuille ! car ce garçon-là ne manquerait pas de m'instruire à son tour. Allons, dame Pâque, venez çà.

Carmosine. — Ser Vespasiano, j'ai lu devant vous la lettre que vous venez d'entendre afin que vous sachiez que je ne fais point mystère du dessein où je suis de ne me point marier, et pour vous montrer en même temps que les engagements pris et le mérite même ne sauraient changer ma résolution. Maintenant donc, excusez-moi.

SCÈNE IX

MINUCCIO, CARMOSINE.

Minuccio. — Vous êtes émue, Carmosine, cette lettre vous a troublée.

Carmosine. — Oui, je me sens faible. — Écoute-moi bien, car je ne puis parler longtemps. — Minuccio, je t'ai choisi pour te confier un secret. J'espère d'abord que tu ne le révéleras à aucune créature vivante, sinon à celui que je te dirai ; ensuite, qu'autant qu'il te sera possible tu m'aideras, n'est-ce pas ? je t'en prie. Tu te rappelles, mon ami, cette journée où notre roi Pierre fit la grande fête de son exaltation. Je l'ai vu à cheval au tournoi, et je me suis prise pour lui d'un amour qui m'a réduite à l'état où

je suis. Je sais combien il me convient peu d'avoir cet amour pour un roi, et j'ai essayé de m'en guérir; mais comme je n'y saurais rien faire, j'ai résolu, pour moins de souffrance, d'en mourir, et je le ferai. Mais je m'en irais trop désolée s'il ne le savait auparavant, et, ne sachant comment lui faire connaître le dessein que j'ai pris mieux que par toi (tu le vois souvent, Minuccio), je te supplie de le lui apprendre. Quand ce sera fait, tu me le diras, et je mourrai moins malheureuse.

Minuccio. — Carmosine, je vous engage ma foi, et soyez sûre qu'en y comptant vous ne serez jamais trompée. — Je vous estime d'aimer un si grand roi. Je vous offre mon aide, avec laquelle j'espère, si vous voulez prendre courage, faire de sorte qu'avant trois jours je vous apporterai des nouvelles qui vous seront extrêmement chères; et, pour ne point perdre le temps, j'y vais tâcher dès aujourd'hui.

Carmosine. — Je t'en supplie encore une fois.

Minuccio. — Jurez-moi d'avoir du courage.

Carmosine. — Je te le jure. Va avec Dieu.

ACTE DEUXIÈME

Au palais du roi. — Une salle. — Une galerie au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

PERILLO, UN OFFICIER DU PALAIS.

Perillo. — Je puis attendre ici?

L'officier. — Oui, monsieur. En rentrant au palais, le roi va s'arrêter dans cette galerie, et toutes les personnes qui s'y trouvent peuvent approcher de Sa Majesté (*Il sort.*)

Perillo, *seul.* — On ne m'avait point trompé; Pierre conserve ici cette noble coutume que pratiquait naguère en France le saint roi Louis de ne point celer la majesté royale et de la montrer accessible à tous. Je vais donc lui parler, et un mot de sa bouche peut tout changer dans mon existence. N'aurais-je pas hésité hier, n'aurais-je pas été bien troublé, bien gêné dans la cour de ce roi conquérant, qui se fait craindre autant qu'on l'aime? Tout m'est indifférent aujourd'hui: ce palais où habite la puissance, où règnent toutes les passions, toutes les vanités et toutes

les haines, est plus vide pour moi qu'un désert. Que pourrais-je redouter auprès de ce que j'ai souffert? Le désespoir ne vit que d'une pensée et anéantit tout le reste.

SCÈNE II

PERILLO, MINUCCIO.

MINUCCIO, *marchant à grands pas.*

> Va dire, Amour, ce qui cause ma peine,
> S'il ne me vient...

Ce n'est pas cela, — j'avais débuté autrement.

PERILLO, *à part.* — Voici un homme bien préoccupé; il n'a pas l'air de m'apercevoir.

MINUCCIO, *continuant.*

> S'il ne me vient ou me veut secourir,
> Craignant, hélas !.....

Voilà qui est plaisant. — En achevant mes derniers vers, j'ai oublié net les premiers. Faudra t-il donc refaire mon commencement? J'oublierai à son tour ma fin pendant ce temps-là, et il ne tient qu'à moi d'aller ainsi de suite jusqu'à l'éternité, versant les eaux de Castalie dans la tonne des Danaïdes! Et point de crayon! point d'écritoire! Voyons un peu ce que chantait ce pédant... Eh bien! où diable l'ai-je fourré? (*Il fouille dans ses poches et en tire un papier.*)

PERILLO, *à part.* — Ce personnage ne m'est point inconnu: est-ce l'absence ou le chagrin qui me trouble ainsi la mémoire? Il me semble l'avoir vu quand j'étais enfant; en vérité, cela est étrange! j'ai oublié le nom de cet homme, et je me souviens de l'avoir aimé.

MINUCCIO, *à lui-même.* — Rien de tout cela ne peut m'être utile; pas un mot n'a le sens commun. Non, je ne crois pas qu'il y ait au monde une chose plus impatientante, plus plate, plus creuse, plus nauséabonde, plus inutilement boursouflée, qu'un imbécile qui vous plante un mot à la place d'une pensée, qui écrit à côté de ce qu'il voudrait dire, et qui fait de Pégase un cheval de bois comme aux courses de bagues pour s'y essouffler l'âme à accrocher ses rimes! Aussi où avais-je la tête d'aller demander à ce Cipolla de me composer une chanson sur les idées d'une jeune fille amoureuse? Mettre l'esprit d'un ange

dans la cervelle d'un cuistre! Et point de crayon, bon Dieu! point de papier! Ah! voici un jeune homme qui porte une écritoire... (*Il s'approche de Perillo.*) Pardonnez-moi, monsieur, pourrais-je vous demander!... Je voudrais écrire deux mots, et je ne sais comment...

Perillo, *lui donnant son écritoire, qui est suspendue à sa ceinture.* — Très volontiers, monsieur. Pourrais-je, à mon tour, vous adresser une question? oserais-je vous demander qui vous êtes?

Minuccio, *tout en écrivant.* — Je suis poète, monsieur, je fais des vers, et dans ce moment-ci je suis furieux.

Perillo. — Si je vous importune...

Minuccio. — Point du tout; c'est une chanson que je suis obligé de refaire, parce qu'un charlatan me l'a manquée. D'ordinaire je ne me charge que de la musique, car je suis joueur de viole, monsieur, et de guitare, à votre service ; vous semblez nouveau à la cour, et vous aurez besoin de moi. Mon métier, à vrai dire, est d'ouvrir les cœurs ; j'ai l'entreprise générale des bouquets et des sérénades, je tiens magasin de flammes et d'ardeurs, d'ivresses et de délires, de flèches et de dards, et autres locutions amoureuses, le tout sur des airs variés ; j'ai un grand fonds de soupirs languissants, de doux reproches, de tendres bouderies, selon les circonstances et le bon plaisir des dames; j'ai un volume in-folio de brouilles (pour les raccommodements, ils se font sans moi); mais les promesses surtout sont innombrables, j'en possède une lieue de long sur parchemin vierge, les majuscules peintes et les oiseaux dorés ; bref, on ne s'aime guère ici que je n'y sois, et on se marie encore moins; il n'est si mince et si leste écolier, si puissant ni si lourd seigneur qui ne s'appuie sur l'archet de ma viole; et que l'amour monte au son des aubades les degrés de marbre d'un palais, ou qu'il escalade sur un brin de corde le grenier d'une toppatelle, ma petite muse est au bas de l'échelle.

Perillo. — Tu es Minuccio d'Arezzo?

Minuccio. — Vous l'avez dit : vous me connaissez donc?

Perillo. — Et toi, tu ne me reconnais donc pas? As-tu oublié aussi Perillo?

Minuccio. — Antoine! vive Dieu! combien l'on a raison de dire qu'un poète en travail ne sait plus le nom de son meilleur ami! moi qui ne rimais que par occasion, je ne me suis pas souvenu du tien! (*Il l'embrasse.*) Et depuis quand dans cette ville?

Perillo. — Depuis peu de temps,... et pour peu de temps.

Minuccio. — Qu'est-ce à dire? Je supposais que tu allais me répondre : Pour toujours! Est-ce que tu n'arrives pas de Padoue?

Perillo. — Laissons cela. — Tu viens donc à la cour?

Minuccio, *à part.* — Sot que je suis! j'oubliais la lettre que Carmosine nous a lue! A quoi rêve donc mon esprit? Décidément la raison m'abandonne; je suis plus poète que je ne croyais. Pauvre garçon! il doit être bien triste, et en conscience je ne sais trop que lui dire... (*Haut.*) Oui, mon ami, le roi me permet de venir ici de temps en temps, ce qui fait que j'ai l'air d'y être quelqu'un; mais toute ma faveur consiste à me promener en long et en large. On me croit l'ami du roi, je ne suis qu'un de ses meubles, jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Majesté de me dire en sortant de table : Chante-moi quelque chose, que je m'endorme. — Mais toi, qui t'amène en ce pays?

Perillo. — Je viens tâcher d'obtenir du service dans l'armée qui marche sur Naples.

Minuccio. — Tu plaisantes! toi, te faire soldat, au sortir de l'école de droit?

Perillo. — Je t'assure, Minuccio, que je ne plaisante pas.

Minuccio, *à part.* — En vérité, son sang-froid me fait peur; c'est celui du désespoir. Qu'y faire? il l'aime, et elle ne l'aime pas. (*Haut.*) Mais, mon ami, as-tu bien réfléchi à cette résolution que tu prends si vite? Songes-tu aux études que tu viens de faire, à la carrière qui s'ouvre devant toi? Songes-tu à l'avenir, Perillo?

Perillo. — Oui, et je n'y vois de certain que la mort.

Minuccio. — Tu souffres d'un chagrin. — Je ne t'en demande pas la cause, je ne cherche pas à la pénétrer. — Mais je me trompe fort, ou, dans ce moment-ci, tu cèdes à un conseil de ton mauvais génie. — Crois-moi, avant de te décider, attends encore quelques jours.

Perillo. — Celui qui n'a plus rien à craindre ni à espérer n'attend pas.

Minuccio. — Mais si je t'en priais, si je te demandais comme une grâce de ne point te hâter?

Perillo. — Que t'importe?

Minuccio. — Tu me fais injure. Il me semblait que tout à l'heure tu m'avais pris pour un de tes amis. Écoute-moi, — le temps presse, — le roi va arriver. Je ne puis t'expliquer clairement ni librement ce que je pense... Encore une fois, ne fais rien aujourd'hui. Est-ce donc si long d'attendre à demain?

Perillo. — Aujourd'hui ou demain, ou un autre jour, ou dans dix ans, dans vingt ans, si tu veux, c'est la même chose pour moi; j'ai cessé de compter les heures.

Minuccio. — Par Dieu! tu me mettrais en colère! Ainsi donc, moi qui t'ai bercé lorsque j'étais un grand enfant et que tu en étais un petit, il faut que je te laisse aller à ta perte sans essayer

de t'en empêcher, maintenant que tu es un grand garçon et moi un homme. Je ne puis rien obtenir? Que vas-tu faire? Tu as quelque blessure au cœur; qui n'a la sienne? Je ne te dis pas de combattre à présent ta tristesse, mais de ne pas t'attacher à elle et t'y enchaîner sans retour, car il viendra un temps où elle finira. Tu ne peux pas le croire, n'est-ce pas? Soit, mais retiens ce que je vais te dire : Souffre maintenant s'il le faut, pleure si tu veux, et ne rougis point de tes larmes ; montre-toi le plus malheureux et le plus désolé des hommes ; loin d'étouffer ce tourment qui t'oppresse, déchire ton sein pour lui ouvrir l'issue, laisse-le éclater en sanglots, en plaintes, en prières, en menaces ; mais, je te le répète, n'engage pas l'avenir! Respecte ce temps que tu ne veux plus compter, mais qui en sait plus long que nous, et, pour une douleur qui doit être passagère, ne te prépare pas la plus durable de toutes, le regret, qui ravive la souffrance épuisée, et qui empoisonne le souvenir!

Perillo. — Tu peux avoir raison. Dis-moi, vois-tu quelquefois maître Bernard?

Minuccio. — Mais oui,... sans doute,... comme par le passé...

Perillo. — Quand tu le verras, Minuccio, tu lui diras...

SCÈNE III

Les précédents, SER VESPASIANO.

Ser Vespasiano, *en entrant.* — J'attendrai! c'est bon, j'attendrai! Messeigneurs, je vous annonce le roi. (*A Minuccio.*) Ah! c'est toi, bel oiseau de passage! Je t'ai mené hier un peu rudement, à souper chez cette petite ; mais je ne veux pas que tu m'en veuilles. Que diable, aussi! tu t'attaques à moi, sous les regards de la beauté!

Minuccio. — Je vous assure, seigneur, que je n'ai point de rancune, et que, si vous m'aviez fâché, vous vous en seriez douté tout de suite.

Ser Vespasiano. — Je l'entends ainsi ; il y a place pour tous. Si tu t'avisais, dans ce palais, de gouailler un homme de ma sorte, on ne laisserait point passer cela ; mais tu conçois que je déroge un peu quand je vais chez la Carmosine, et qu'on n'est plus là sur ses grands chevaux.

Minuccio. — Vous êtes trop bon de n'y pas monter. S'il ne s'agissait que de vous en faire descendre...

Ser Vespasiano. — Ne te fâche pas, je te pardonne. En vérité,

je joue depuis hier, en toute chose, d'un merveilleux guignon. Il faut que je t'en fasse le récit.

Perillo, *à part.* — Quelle espèce d'homme est-ce là? Il a parlé de Carmosine.

Ser Vespasiano. — Je t'ai dit combien j'aurais à cœur de posséder ces champs de Ceffalù et de Calatabellotte; tu n'ignores pas où ils sont situés?

Minuccio. — Pardonnez-moi, illustrissime.

Ser Vespasiano. — Ce sont des terres à fruits, près de mes pâturages.

Minuccio. — Mais vos pâturages, où sont-ils?

Ser Vespasiano. — Hé, parbleu! près de Ceffalù et de Calata...

Minuccio. — J'entends bien, mais quand j'y ai été, autant qu'il peut m'en souvenir, il n'y avait là que des pierres et des moustiques.

Ser Vespasiano. — Calatabellotte est un lieu fertile.

Minuccio. — Oui, mais autour de ce lieu fertile je dis qu'il n'y a...

Ser Vespasiano. — Tu es un badin. Je souhaitais d'avoir ces terres, non pour le bien qu'elles rapportent, mais seulement pour m'arrondir; cela m'encadrait singulièrement. Le roi, à qui elles appartiennent, se refusait à me les céder, se réservant, à ce qu'il prétendait, de m'en faire don le jour de mes noces. L'intention était galante. Hier, sur un avis que je reçus de cette bonne dame Pâque...

Perillo. — Se pourrait-il?

Ser Vespasiano. — Vous la connaissez? Ce sont de petites gens, mais de bonnes gens, chez qui je vais le soir me débrider l'esprit et me débotter l'imagination. La fille a de beaux yeux, c'est vous en dire assez; car si ce n'était cela...

Minuccio. — Et la dot?

Ser Vespasiano. — Eh bien! oui, si tu veux, la dot. Ces gens de peu, cela amasse, mais ce n'est point ce dont je me soucie. Il suffit que l'enfant me plaise; j'en avais touché un mot à la mère, et la bonne femme s'était prosternée. Hier donc, on m'invite à souper, et je m'attendais à une affaire conclue... Devines-tu, maintenant, beau trouvère?

Minuccio. — Un peu moins qu'avant de vous entendre.

Ser Vespasiano. — Ce bouffon-là goguenarde toujours. Eh, mordieu! au lieu d'un festin et d'une joyeuse fiancée, voilà des visages en pleurs, une créature à demi pâmée, et on me régale d'un écrit...

Minuccio, *bas à Vespasiano.* — Taisez-vous, pour l'amour de Dieu!

Ser Vespasiano. — Pourquoi donc en faire un mystère, quand la fillette elle-même m'a dit qu'elle n'en fait point? Quelle épître, bon Dieu! quelle lettre! quatre pages de lamentations...

Minuccio, *bas.* — Vous oubliez que j'étais là, et que j'en sais autant que vous.

Ser Vespasiano. — Mais non, pas du tout, c'est que tu ne sais rien, car tout le piquant de l'affaire, c'est que j'avais annoncé mon mariage au roi.

Minuccio. — Et vous comptiez sur Ceffalù?

Ser Vespasiano. — Et Calatabellotte, cela va sans dire. A présent, que vais-je répondre, quand le roi, rentrant au palais, va me crier d'abord du haut de son destrier : Eh bien! chevalier Vespasiano, où en êtes-vous de vos épousailles? Cela est fort embarrassant. Tu me diras qu'en fin de compte la belle ne saurait m'échapper, je le sais bien ; mais pourquoi tant de façons? Ces airs de caprice, quand je consens à tout, sont blessants et hors de propos.

Perillo, *bas à Minuccio.* — Minuccio, que veut dire tout ceci?

Minuccio, *bas.* — Ne vois-tu pas quel est le personnage?

Ser Vespasiano. — Du reste, ce n'est pas précisément à la Carmosine que j'en veux, mais à ses sots parents; car, pour ce qui la regarde, son intention était bien claire en me lisant cette lettre d'un rival dédaigné.

Minuccio. — Son intention était claire, en effet; elle vous a dit qu'elle voulait rester fille.

Ser Vespasiano. — Bon! ce sont de ces petits détours, de ces coquetteries aimables où l'amour ne se trompe point. Quand une belle vous déclare qu'elle ne saurait s'accommoder de personne, cela signifie : Je ne veux que de vous.

Perillo. — Qui avait écrit, s'il vous plaît, cette lettre dont vous parlez?

Ser Vespasiano. — Je ne sais qui, un certain Antoine, un clerc, je crois, un homme de la basoche...

Perillo. — J'ai l'honneur d'en être un, monsieur, et je vous prie de parler autrement.

Ser Vespasiano. — Je suis gentilhomme et chevalier. Parlez vous-même d'autre sorte.

Minuccio, *à ser Vespasiano.* — Et moi, je vous conseille de ne pas parler du tout. (*A Perillo.*) Es-tu fou, Perillo, de provoquer un fou?

Perillo, *tandis que ser Vespasiano s'éloigne.* — O Minuccio! ma pauvre lettre! mon pauvre adieu écrit avec mes larmes, le plus pur sanglot de mon cœur, la chose la plus sacrée du monde, le

dernier serrement de main d'un ami qui nous quitte, elle a montré cela, elle l'a étalé aux regards de ce misérable! O ingrate! ingénéreuse fille! elle a souillé le sceau de l'amitié, elle a prostitué ma douleur! Ah! Dieu! je te disais tout à l'heure que je ne pouvais plus souffrir; je n'avais pas pensé à cela.

Minuccio. — Promets-moi du moins...

Perillo. — Ne crains rien. Je n'ai pas été maître d'un mouvement d'impatience; mais tout est fini, je suis calme. (*Regardant ser Vespasiano qui se promène sur la scène.*) Pourquoi en voudrais-je à cet inconnu, à cet automate ridicule que Dieu fait passer sur ma route? Celui-là ou tout autre, qu'importe? Je ne vois en lui que la Destinée, dont il est l'aveugle instrument, je crois même qu'il en devait être ainsi. Oui, c'est une chose très ordinaire. Quand un homme sincère et loyal est frappé dans ce qu'il a de plus cher, lorsqu'un malheur irréparable brise sa force et tue son espérance, lorsqu'il est maltraité, trahi, repoussé par tout ce qui l'entoure, presque toujours, remarque-le, presque toujours c'est un faquin qui lui donne le coup de grâce, et qui, par hasard, sans le savoir, rencontrant l'homme tombé à terre, marche sur le poignard qu'il a dans le cœur.

Minuccio. — Il faut que je te parle, viens avec moi; il faut que tu renonces à ce projet que tu as...

Perillo. — Il est trop tard.

SCÈNE IV

Les précédents, L'OFFICIER DU PALAIS.

La salle se remplit de monde.

L'officier. — Faites place, retirez-vous.

Ser Vespasiano, *à Minuccio.* — Tu es donc lié particulièrement avec ce jeune homme? Dis-moi donc, penses-tu que je ne doive pas me considérer comme offensé?

Minuccio. — Vous, magnifique chevalier?

Ser Vespasiano. — Oui, il m'a voulu imposer silence.

Minuccio. — Eh bien! ne l'avez-vous pas gardé?

Ser Vespasiano. — C'est juste. Voici Leurs Majestés. Le roi paraît un peu courroucé; il faut pourtant que je lui parle à tout prix; car tu comprends que je n'attendrai pas qu'il me somme de m'expliquer.

Minuccio. — Et sur quoi?

Ser Vespasiano. — Sur mon mariage.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, LA REINE.

LE ROI. — Que je n'entende jamais pareille chose ! Ce malheureux royaume est-il donc si maudit du ciel, si ennemi de son repos, qu'il ne puisse conserver la paix au dedans, tandis que je fais la guerre au dehors ! Quoi ! l'ennemi est à peine chassé, il se montre encore sur nos rivages, et lorsque je hasarde pour vous ma propre vie et celle de l'infant, je ne puis revenir un instant ici sans avoir à juger vos disputes !

LA REINE. — Pardonnez-leur au nom de votre gloire et du nouveau succès de vos armes.

LE ROI. — Non, par le ciel ! car ce sont eux précisément qui me feraient perdre le fruit de ces combats, avec leurs discordes honteuses, avec leurs querelles de paysans ! Celui-là, c'est l'orgueil qui le pousse, et celui-ci, c'est l'avarice. On se divise pour un privilège, pour une jalousie, pour une rancune ; pendant que la Sicile tout entière réclame nos épées, on tire les couteaux pour un champ de blé. Est-ce pour cela que le sang français coule encore depuis les Vêpres ? Quel fut alors votre cri de guerre ? La liberté, n'est-ce pas, et la patrie ! et tel est l'empire de ces deux grands mots qu'ils ont sanctifié la vengeance. Mais de quel droit vous êtes-vous vengés, si vous déshonorez la victoire ? Pourquoi avez-vous renversé un roi, si vous ne savez pas être un peuple ?

LA REINE. — Sire, ont-ils mérité cela ?

LE ROI. — Ils ont mérité pis encore, ceux qui troublent le repos de l'État, ceux qui ignorent ou feignent d'ignorer que, lorsqu'une nation s'est levée dans sa haine et dans sa colère, il faut qu'elle se rassoie, comme le lion, dans son calme et sa dignité.

LA REINE, *à demi-voix aux assistants.* — Ne vous effrayez pas, bonnes gens. Vous savez combien il vous aime.

LE ROI. — Nous sommes tous solidaires, nous répondons tous des hécatombes du jour de Pâques. Il faut que nous soyons amis, sous peine d'avoir commis un crime. Je ne suis pas venu chez vous pour ramasser sous un échafaud la couronne de Conradin, mais pour léguer la mienne à une nouvelle Sicile. Je vous le répète, soyez unis ; plus de dissentiments, de rivalité, chez les grands comme chez les petits ; sinon, si vous ne voulez pas ; si, au lieu de vous entr'aider, comme la loi divine l'ordonne, vous manquez au respect de vos propres lois, par la croix-Dieu ! je vous les rappellerai, et le premier de vous qui franchit la haie du voisin

pour lui dérober un fétu, je lui fais trancher la tête sur la borne qui sert de limite à son champ. — Jérôme, ôte-moi cette épée. (*La foule se retire.*)

La reine. — Permettez-moi de vous aider.

Le roi. — Vous, ma chère ! vous n'y pensez pas. Cette besogne est trop rude pour vos mains délicates.

La reine. — Oh ! je suis forte, quand vous êtes vainqueur. Tenez, don Pèdre, votre épée est plus légère que mon fuseau. — Le prince de Salerne est donc votre prisonnier?

Le roi. — Oui, et monseigneur d'Anjou payera cher pour la rançon de ce vilain boiteux. Pourquoi ces gens-là s'en vont-ils? (*Il s'assoit.*)

La reine. — Mais, c'est que vous les avez grondés.

Le roi. — Oui, je suis bien barbare, bien tyran ! n'est-ce pas, ma chère Constance ?

La reine. — Ils savent que non.

Le roi. — Je le crois bien ; vous ne manquez pas de le leur dire, justement quand je suis fâché.

La reine. — Aimez-vous mieux qu'ils vous haïssent ? Vous n'y réussirez pas facilement. Voyez pourtant, ils se sont tous enfuis ; votre colère doit être satisfaite. Il ne reste plus dans la galerie qu'un jeune homme qui se promène là, d'un air bien triste et bien modeste. Il jette de temps en temps vers nous un regard qui semble vouloir dire : Si j'osais ! — Tenez, je gagerais qu'il a quelque chose de très intéressant, de très mystérieux à vous confier. Voyez cette contenance craintive et respectueuse en même temps; je suis sûre que celui-là n'a pas de querelle avec ses voisins... Il s'en va. — Faut-il l'appeler ?

Le roi. — Si cela vous plaît. (*La reine fait un signe à l'officier du palais, qui va avertir Perillo ; celui-ci s'approche du roi et met un genou en terre. La reine s'assoit à quelque distance.*) As-tu quelque chose à me dire ?

Perillo. — Sire, je crains qu'on ne m'ait trompé.

Le roi. — En quoi trompé ?

Perillo. — On m'avait dit que le roi daignait permettre au plus humble de ses sujets d'approcher de sa personne sacrée et de lui exposer...

Le roi. — Que demandes-tu ?

Perillo. — Une place dans votre armée.

Le roi. — Adresse-toi à mes officiers. (*Perillo se lève et s'incline.*) Pourquoi es-tu venu à moi ?

Perillo. — Sire, la demande que j'ose faire peut décider de toute ma vie. Nous ne voyons pas la Providence, mais la puis-

sance des rois lui ressemble, et Dieu leur parle de plus près qu'à nous.

Le roi. — Tu as bien fait, mais tu as un habit qui ne va guère avec une cuirasse.

Perillo. — J'ai étudié pour être avocat, mais aujourd'hui j'ai d'autres pensées.

Le roi. — D'où vient cela ?

Perillo. — Je suis Sicilien, et Votre Majesté disait tout à l'heure...

Le roi. — L'homme de loi sert son pays tout aussi bien que l'homme d'épée. Tu veux me flatter. — Ce n'est pas là ta raison.

Perillo. — Que Votre Majesté me pardonne...

Le roi. — Allons, voyons ! parle franchement. Tu as perdu au jeu, ou ta maîtresse est morte.

Perillo. — Non, sire, non, vous vous trompez.

Le roi. — Je veux connaître le motif qui t'amène.

La reine. — Mais, sire, s'il ne veut pas le dire ?

Perillo. — Madame, si j'avais un secret, je voudrais qu'il fût à moi seul et qu'il valût la peine de vous être dit.

La reine. — S'il ne t'appartient pas, garde-le. — Ce n'est pas la moins rare espèce de courage.

Le roi. — Fort bien. — Sais-tu monter à cheval ?

Perillo. — J'apprendrai, sire.

Le roi. — Tu t'imagines cela ? Voilà de mes cavaliers en herbe qui s'embarqueraient pour la Palestine, et qu'un coup de lance jette à bas, comme ce pauvre ser Vespasiano !

La reine. — Mais, sire, est-ce donc si difficile ? Il me semble que moi, qui ne suis qu'une femme, j'ai appris en fort peu de temps, et je ne craindrais pas votre cheval de bataille.

Le roi. — En vérité ! (*A Perillo.*) Comment t'appelles-tu ?

Perillo. — Perillo, sire.

Le roi. — Eh bien ! Perillo, en venant ici, tu as trouvé ton étoile. Tu vois que la reine te protège. — Remercie-la, et vends ton bonnet afin de t'acheter un casque. (*Perillo s'agenouille de nouveau devant la reine, qui lui donne sa main à baiser.*)

La reine. — Perillo, tu as raison de vouloir être soldat plutôt qu'avocat. Laisse d'autres que toi faire leur fortune en débitant de longs discours. La première cause de la tienne aura été (souviens-toi de cela) la discrétion dont tu as fait preuve. Fais ton profit de l'avis que je te donne, car je suis femme et curieuse, et je puis te dire à bon escient que la plus curieuse des femmes, si elle s'amuse de celui qui parle, n'estime que celui qui se tait.

Le roi. — Je vous dis qu'il a un chagrin d'amour et cela ne vaut rien à la guerre.

Perillo. — Pour quelle raison, sire ?

Le roi. — Parce que les amoureux se battent toujours trop ou trop peu, selon qu'un regard de leur belle leur fait éviter ou chercher la mort.

Perillo. — Celui qui cherche la mort peut aussi la donner.

Le roi. — Commence par là ; c'est le plus sage.

SCÈNE VI

LE ROI, LA REINE, MINUCCIO, SER VESPASIANO, plusieurs demoiselles, pages, etc. (*Perillo, en sortant, rencontre Minuccio, et échange quelques mots avec lui.*)

Le roi. — Qui vient là-bas ? N'est-ce pas Minuccio avec ce troupeau de petites filles ?

La reine. — C'est lui-même, et ce sont mes caméristes qui le tourmentent sans doute pour le faire chanter. Oh ! je vous en conjure, appelez-le ! je l'aime tant ! personne à la cour ne me plaît autant que lui ; il fait de si jolies chansons !

Le roi. — Je l'aime aussi, mais avec moins d'ardeur. — Holà ! Minuccio, approche, approche, et qu'on apporte une coupe de vin de Chypre afin de le mettre en haleine. Il nous dira quelque chose de sa façon.

Minuccio, *à Vespasiano.* — Retirez-vous, le roi m'a appelé.

Ser Vespasiano. — Bon, bon, la reine m'a fait signe.

Minuccio, *à part.* — Je ne m'en débarrasserai jamais. Il est cause que Perillo s'est échappé tantôt dans cette foule. (*Un valet apporte un flacon de vin; l'officier remet en même temps un papier au roi qui le lit à l'écart.*)

La reine. — Eh bien ! petites indiscrètes, petites bavardes, vous voilà encore, selon votre habitude, importunant ce pauvre Minuccio !

Première demoiselle. — Nous voulons qu'il nous dise une romance.

Deuxième demoiselle. — Et des tensons.

Troisième demoiselle. — Et des jeux partis.

La reine, *à Minuccio.* — Sais-tu que j'ai à me plaindre de toi ? On te voit paraître quand le roi arrive, mais dès que je suis seule, tu ne te montres plus.

Ser Vespasiano, *s'avançant.* — Votre Majesté est dans une

grande erreur. Il ne se passe point de jour qu'on ne me voie en ce palais.

La reine. — Bonjour, Vespasiano, bonjour.

Minuccio, *à part.* — Que va-t-il devenir maintenant? Il est soldat, il faut qu'il parte.

Le roi, *lisant d'un air distrait et s'adressant à Minuccio.* — Je suis bien aise de te voir. Tu vas me conter les nouvelles. Allons, bois un verre de vin.

Ser Vespasiano, *buvant.* — Votre Majesté a bien de la bonté. Mon mariage n'est point encore fait.

Le roi. — C'est toi, Vespasiano? Eh bien, un autre jour.

Ser Vespasiano. — Certainement, sire, certainement. (*A part.*) Il ne parle point de Calatabellotte. (*Aux demoiselles.*) Qu'avez-vous à rire, vous autres?

Première demoiselle. — Ah! vous autres!

Ser Vespasiano. — Oui, vous et les autres. Le roi m'interroge, et je réponds. Qu'y a-t-il là de si plaisant?

Deuxième demoiselle. — Beau sire chevalier, comment se porte votre cheval, depuis que nous ne vous avons vu?

Troisième demoiselle. — Nous avons eu grand'peur pour lui.

Première demoiselle. — Et votre casque?

Deuxième demoiselle. — Et votre lance?

Troisième demoiselle. — Les avez-vous fait rajuster?

Ser Vespasiano. — Je ne fais point cas des railleries des femmes.

Première demoiselle. — Nous vous interrogeons, répondez; sinon, nous dirons que vous n'êtes pas plus habile à repartir un mot de courtoisie...

Ser Vespasiano. — Eh bien?

Deuxième demoiselle. — Qu'à parer une lance courtoise.

Ser Vespasiano, *à part.* — Petites perruches malapprises!

La reine. — Minuccio est si préoccupé qu'il n'entend pas ce qu'on dit près de lui.

Minuccio. — Il est vrai, madame, et j'en demande très humblement pardon à Votre Majesté. Je ne saurais penser depuis hier qu'à cette pauvre fille..., je veux dire à ce pauvre garçon..., non, je me trompe, c'est une romance que je tâche de me rappeler.

La reine. — Une romance? Tu nous la diras tout à l'heure. Mes bonnes amies veulent des jeux partis. Fais-leur quelques demandes pour les divertir. — Ser Vespasiano...

Ser Vespasiano. — Majesté.

La reine. — Savez-vous trouver de bonnes réponses?

Ser Vespasiano, *à part.* — Encore la même plaisanterie! (*Haut.*) Il n'y a pas de ma faute, madame, en vérité, il n'y en a pas.

La reine. — De quoi parlez-vous ?

Ser Vespasiano. — De mon mariage. C'est bien malgré moi, je vous le jure, qu'il n'a pas été consommé.

La reine. — Une autre fois, une autre fois.

Ser Vespasiano. — Votre Majesté sera satisfaite. (*A part.*) Un autre jour, a dit le roi ; une autre fois, a ajouté la reine, et quand j'ai salué, tous deux m'ont tutoyé ; en sorte que je suis au comble de la faveur, en même temps que je suis soulagé d'un grand poids. Dès que je pourrai m'esquiver, je vais voler chez cette belle.

Le roi, *lisant toujours.* — Voilà qui est bien. Charles le boiteux crie d'un côté, et Charles d'Anjou de l'autre. — Ne parliez-vous pas de jeux partis?

La reine. — Oui, sire, s'il vous plaît d'ordonner...

Le roi. — Vous savez que je n'y entends rien; mais il n'importe. Allons, Minuccio, fais jaser un peu ces jeunes filles. (*Tout le monde s'assoit en cercle.*)

Minuccio. — Lequel vaut mieux, mesdemoiselles, ou posséder ou espérer ?

Ser Vespasiano. — Il vaut beaucoup mieux posséder.

Minuccio. — Pourquoi, magnifique seigneur?

Ser Vespasiano. — Mais parce que... Cela saute aux yeux.

Première demoiselle. — Et si ce qu'on possède est une bourse vide, un nez trop long ou un coup d'épée ?

Ser Vespasiano. — Alors l'espérance serait préférable.

Deuxième demoiselle. — Et si ce qu'on espère est la main d'une jeune fille qui ne veut pas de vous et qui s'en moque?

Ser Vespasiano. — Ah! diantre! dans ce cas-là je ne sais pas trop...

Première demoiselle. — Il faut posséder beaucoup de patience.

Deuxième demoiselle. — Et espérer peu de plaisir.

Minuccio, *à la troisième demoiselle.* — Et vous, ma mie, vous ne dites rien?

Troisième demoiselle. — C'est que votre question n'en est pas une, puisqu'on nous dit que l'espérance est le seul vrai bien qu'on puisse posséder.

La reine. — Ser Vespasiano est vaincu. Une autre demande, Minuccio.

Minuccio. — Lequel vaut mieux, ou l'amant qui meurt d'amour de ne plus voir sa maîtresse, ou l'amant qui meurt de plaisir de la revoir?

Les demoiselles, *ensemble.* — Celui qui meurt ! celui qui meurt !

Ser Vespasiano. — Mais puisqu'ils meurent tous les deux !

Les demoiselles. — Celui qui meurt ! Celui qui meurt !

Ser Vespasiano. — Mais on vous dit..., on vous demande...

Première demoiselle. — Nous n'aimons que les amants qui meurent d'amour !

Ser Vespasiano. — Mais observez qu'il y a deux manières...

Deuxième demoiselle. — Il n'y a que ceux-là qui aiment véritablement.

Ser Vespasiano. — Cependant...

Troisième demoiselle. — Et nous n'en aurons jamais d'autres.

Le roi. — Lequel vaut mieux, ou de jeunes filles sages, réservées et silencieuses, ou de petites écervelées qui crient et qui m'empêchent de finir ma lecture? Voyons, Minuccio, où est ta viole?

Minuccio. — Permettez, sire, que je ne m'en serve pas. La musique de ma romance nouvelle n'est pas encore composée; j'en sais seulement les paroles.

Le roi. — Eh bien! soit. — Et vous, mesdemoiselles...

Première demoiselle. — Sire, nous ne dirons plus un mot.

Ser Vespasiano, *à part.* — Quant à moi, j'ai assez de tensons et de chansons comme cela. Leurs Majestés m'ont ordonné de presser le jour de mes noces... Qui me résisterait à présent? Je m'esquive donc et vole chez cette belle.

SCÈNE VII

Les précédents, *excepté* SER VESPASIANO.

La reine, *à Minuccio.* — Les paroles sont-elles de toi?

Minuccio. — Non, madame.

La reine. — Est-ce de Cipolla?

Minuccio. — Encore moins.

Le roi. — Commence toujours. Après un combat, mieux encore qu'après un festin, j'aime à écouter une chanson, et plus la poésie en est douce, tranquille, plus elle repose agréablement l'oreille fatiguée; car c'est un grand fracas qu'une bataille, et pour peu qu'un bon coup de masse sur la tête... (*Les demoiselles poussent un cri.*) Silence! Récite d'abord ta chanson; tu nous diras ensuite quel est l'auteur. On porte ainsi un meilleur jugement.

Minuccio. — Votre Majesté se rit des principes. Que deviendrait la justice littéraire, si on lui mettait un bandeau comme à l'autre? L'auteur de ma romance est une jeune fille.

La reine. — En vérité!

Minuccio. — Une jeune fille charmante, belle et sage, aimable et modeste; et ma romance est une plainte amoureuse.

La reine. — Tout aimable qu'elle est, elle n'est donc pas aimée?

Minuccio. — Non, madame, et elle aime jusqu'à en mourir. Le ciel lui a donné tout ce qu'il faut pour plaire, et en même temps pour être heureuse; son père, homme riche et savant, la chérit de toute son âme, ou plutôt l'idolâtre, et sacrifierait tout ce qu'il possède pour contenter le moindre des désirs de sa fille; elle n'a qu'à dire un mot pour voir à ses pieds une foule d'adorateurs empressés, jeunes, beaux, brillants, gentilshommes même, bien qu'elle ne soit pas noble. Cependant jusqu'à dix-huit ans son cœur n'avait pas encore parlé. De tous ceux qu'attiraient ses charmes, un seul, fils d'un ancien ami, n'avait pas été repoussé. Dans l'espoir de faire fortune et de voir agréer ses soins, il s'était exilé volontairement, et durant de longues années il avait étudié pour être avocat.

Le roi. — Encore un avocat!

Minuccio. — Oui, sire; et maintenant il est revenu plus heureux encore qu'il n'est fier d'avoir conquis son nouveau titre, comptant d'ailleurs sur la parole du père, et demandant pour toute réponse qu'il lui soit permis d'espérer; mais pendant qu'il était absent, l'indifférente et cruelle beauté a rencontré, pour son malheur, celui qui devait venger l'Amour. Un jour, étant à sa fenêtre avec quelques-unes de ses amies, elle vit passer un cavalier qui allait aux fêtes de la reine. Elle le suivit, ce cavalier; elle le vit au tournoi où il fut vainqueur... Un regard décida de sa vie.

Le roi. — Voilà un singulier roman.

Minuccio. — Depuis ce jour, elle est tombée dans une mélancolie profonde, car celui qu'elle aime ne peut lui appartenir. Il est marié à une femme... la plus belle, la meilleure, la plus séduisante qui soit peut-être dans ce royaume, et il trouve une maîtresse dans une épouse fidèle. La pauvre dédaignée ne s'abuse pas, elle sait que sa folle passion doit rester cachée dans son cœur; elle s'étudie incessamment à ce que personne n'en pénètre le secret; elle évite toute occasion de revoir l'objet de son amour; elle se défend même de prononcer son nom; mais l'infortunée a perdu le sommeil, sa raison s'affaiblit, une langueur mortelle la fait pâlir de jour en jour; elle ne veut pas parler de ce qu'elle aime, et elle ne peut penser à autre chose; elle refuse toute consolation, toute distraction; elle repousse les remèdes que lui offre un père désolé, elle se meurt, elle se consume, elle se fond comme la neige au soleil. Enfin, sur le bord de la tombe, la douleur l'oblige à rompre le silence. Son amant ne la connaît pas, il ne lui a jamais adressé la parole, peut-être même ne l'a-t-il jamais

vue ; elle ne veut pas mourir sans qu'il sache pourquoi, et elle se décide à lui écrire ainsi : (*Il lit.*)

Va dire, Amour, ce qui cause ma peine,
A mon seigneur, que je m'en vais mourir,
Et, par pitié, venant me secourir,
Qu'il m'eût rendu la mort moins inhumaine.

A deux genoux je demande merci.
Par grâce, Amour, va-t'en vers sa demeure.
Dis-lui comment je prie et pleure ici,
Tant et si bien qu'il faudra que je meure
Tout enflammée, et ne sachant point l'heure
Où finira mon adoré souci.

La mort m'attend, et s'il ne me relève
De ce tombeau prêt à me recevoir,
J'y vais dormir, emportant mon doux rêve :
Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Depuis le jour où, le voyant vainqueur,
D'être amoureuse, Amour, tu m'as forcée,
Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur
De lui montrer ma craintive pensée,
Dont je me sens à tel point oppressée,
Mourant ainsi, que la mort me fait peur.
Qui sait pourtant, sur mon pâle visage,
Si ma douleur lui déplairait à voir?
De l'avouer je n'ai pas le courage.
Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Puis donc, Amour, que tu n'as pas voulu
A ma tristesse accorder cette joie
Que dans mon cœur mon doux seigneur ait lu,
Ni vu les pleurs où mon chagrin se noie,
Dis-lui, du moins, et tâche qu'il le croie,
Que je vivrais si je ne l'avais vu ;
Dis-lui qu'un jour une Sicilienne
Le vit combattre et faire son devoir.
Dans son pays, dis-lui qu'il s'en souvienne,
Et que j'en meurs, faisant mon mal savoir.

La reine. — Tu dis que cette romance est d'une jeune fille?

Minuccio. — Oui, madame.

La reine. — Si cela est vrai, tu lui diras qu'elle a une amie, et tu lui donneras cette bague. (*Elle ôte une bague de son doigt.*)

Le roi. — Mais pour qui cette chanson a-t-elle été faite? Il semble, d'après les derniers mots, que ce doive être pour un étranger. Le connais-tu? quel est son nom?

Minuccio. — Je puis le dire à Votre Majesté, mais à elle seule.

Le roi. — Quel mystère!

Minuccio. — Sire, j'ai engagé ma parole.

Le roi. — Éloignez-vous donc, mesdemoiselles. Je suis curieux de savoir ce secret. Quant à la reine, tu sais que je suis seul quand il n'y a qu'elle près de moi. (*Les demoiselles se retirent au fond du théâtre.*)

Minuccio. — Sire, je le sais, et je suis prêt...

La reine. — Non, Minuccio. Je te remercie d'avoir assez bonne opinion de moi pour me confier ton honneur; mais puisque tu l'as engagé, je ne suis plus ta reine en ce moment, je ne suis qu'une femme qui ne veut pas être cause qu'un galant homme puisse se faire un reproche. (*Elle sort.*)

Le roi. — Eh bien! à qui s'adressent ces vers?

Minuccio. — Votre Majesté a-t-elle oublié qui fut vainqueur au dernier tournoi?

Le roi. — Hé, par la croix-Dieu! c'est moi-même.

Minuccio. — C'est à vous-même aussi que ces vers sont adressés.

Le roi. — A moi, dis-tu?

Minuccio. — Oui, sire. Dans ce que j'ai raconté, je n'ai rien dit qui ne fût véritable. Cette jeune fille que je vous ai dépeinte belle, jeune, charmante, et mourante d'amour, elle existe, elle demeure là, à deux pas de votre palais; qu'un de vos officiers m'accompagne, et qu'il vous rende compte de ce qu'il aura vu. Cette pauvre enfant attend la mort, c'est à sa prière que je vous parle; sa beauté, sa souffrance, sa résignation, sont aussi vraies que son amour. — Carmosine est son nom.

Le roi. — Cela est étrange.

Minuccio. — Et ce jeune homme à qui son père l'avait promise, qui est allé étudier à Padoue, et qui comptait l'épouser au retour, Votre Majesté l'a vu ce matin même; c'est lui qui est venu demander du service à l'armée de Naples; celui-là mourra aussi, j'en réponds, et plus tôt qu'elle, car il se fera tuer.

Le roi. — Je m'en suis douté. Cela ne doit pas être; cela ne sera pas. Je veux voir cette jeune fille.

Minuccio. — L'extrême faiblesse où elle est...

Le roi. — J'irai. Cela semble te surprendre?

Minuccio. — Sire, je crains que votre présence...

Le roi. — Ne disais-tu pas, tout à l'heure, que tu aurais parlé devant la reine?

Minuccio. — Oui, sire.

Le roi. — Viens chez elle avec moi.

ACTE TROISIÈME

Un jardin. — A gauche, une fontaine avec plusieurs sièges et un banc. A droite, la maison de maître Bernard. — Dans le fond, une terrasse et une grille.

SCÈNE PREMIÈRE

CARMOSINE, *assise sur le banc; près d'elle* PERILLO *et* MAITRE BERNARD, MINUCCIO, *assis sur le bord de la fontaine, sa guitare à la main.*

Carmosine. — « Va dire, Amour, ce qui cause ma peine... » Que cette chanson me plaît, mon cher Minuccio!

Minuccio. — Voulez-vous que je la recommence? Nous sommes à vos ordres, moi et mon bâton. (*Il montre le manche de sa guitare.*)

Carmosine. — Ne te montre pas si complaisant, car je te la ferais répéter cent fois, et je voudrais l'entendre encore et toujours, jusqu'à ce que mon attention et ma force fussent épuisées et que je pusse mourir en y rêvant! Comment la trouves-tu, Perillo?

Perillo. — Charmante quand c'est vous qui la dites.

Maitre Bernard. — Je trouve cela trop sombre. Je ne sais ce que c'est qu'une chanson lugubre. Il me semble qu'en général on ne chante pas à moins d'être gai, moi, du moins, quand cela m'arrive,... mais cela ne m'arrive plus.

Carmosine. — Pourquoi donc, et que reprochez-vous à cette romance de notre ami? Elle n'est pas bouffonne, il est vrai, comme un refrain de table; mais qu'importe? ne saurait-on plaire autrement? Elle parle d'amour, mais ne savez-vous pas que c'est une fiction obligée, et qu'on ne saurait être poète sans faire semblant d'être amoureux? Elle parle aussi de douleurs et de regrets, mais n'est-il pas aussi convenu que les amoureux en vers sont toujours les plus heureuses gens du monde, ou les plus désolés? « Va dire, Amour, ce qui cause ma peine... » Comment dit-elle donc ensuite?

Maitre Bernard. — Rien de bon, je n'aime point cela.

Carmosine. — C'est une romance espagnole, et notre roi don Pèdre l'aime beaucoup; n'est-ce pas, Minuccio?

Minuccio. — Il me l'a dit, et la reine aussi l'a fort approuvée.

Maitre Bernard. — Grand bien leur fasse! Un air d'enterrement!

CARMOSINE. — Perillo est peut-être, quoiqu'il ne le dise pas, de l'avis de mon père, car je le vois triste.

PERILLO. — Non, je vous le jure.

CARMOSINE. — Ce serait bien mal ; ce serait me faire croire que tu ne m'as pas entièrement pardonné.

PERILLO. — Pensez-vous cela?

CARMOSINE. — J'espère que non ; cependant je me sens bien coupable. J'ai été bien folle, bien ingrate ; et toi, pauvre ami, tu venais de si loin, tu avais été absent si longtemps ! Mais que veux-tu ! je souffrais hier.

MAITRE BERNARD. — Et maintenant...

CARMOSINE. — Ne craignez plus rien ; cette fois mes maux vont finir.

MAITRE BERNARD. — Hier, tu en disais autant.

CARMOSINE. — Oh ! j'en suis bien sûre aujourd'hui. Hier, j'ai éprouvé un moment de bien-être, puis une souffrance... Ne parlons plus d'hier, à moins que ce ne soit, Perillo, pour que tu me répètes que tu ne t'en souviens plus.

PERILLO. — Puis-je songer un seul instant à moi quand je vous vois revenir à la vie? Je n'ai rien souffert si vous souriez.

CARMOSINE. — Oublie donc tes chagrins, comme moi ma tristesse. Minuccio, je voulais te demander...

MINUCCIO. — Que cherchez-vous?

CARMOSINE. — Où est donc ta romance? Il me semble que j'en ai oublié un mot. (*Minuccio lui donne sa romance écrite; elle la relit tout bas.*)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, SER VESPASIANO, DAME PAQUE, *sortant de la maison.*

SER VESPASIANO, *à dame Pâque.* — Que vous avais-je dit? Cela ne pouvait manquer. Voyez quel délicieux tableau de famille !

DAME PAQUE. — Vous êtes un homme incomparable pour accommoder toute chose.

SER VESPASIANO. — Ce n'était rien ; un mot, belle dame, un mot a suffi. Je n'ai fait que répéter exactement à votre aimable fille ce que Leurs Majestés m'avaient dit à moi-même.

DAME PAQUE. — Et elle a consenti?

SER VESPASIANO. — Pas précisément. Vous savez que la pudeur d'une jeune fille...

CARMOSINE, *se levant.* — Ser Vespasiano !

SER VESPASIANO. — Ma princesse.

CARMOSINE. — Vous faites la cour à ma mère, sans quoi j'allais vous demander votre bras.

SER VESPASIANO. — Mon bras et mon épée sont à votre service.

CARMOSINE. — Non, je ne veux pas être importune. Viens, Perillo, jusqu'à la terrasse. (*Elle s'éloigne avec Perillo.*)

SER VESPASIANO, *à dame Pâque.* — Vous le voyez, elle me lance des œillades bien flatteuses. Mais qu'est-ce donc que ce petit Perillo? — Je vous avoue qu'il me chagrine de le voir; il se donne des airs d'amoureux, et si ce n'était le respect que je vous dois, je ne sais à quoi il tiendrait...

DAME PAQUE. — Y pensez-vous? se hasarderait-on?... Vous êtes trop bouillant, chevalier.

SER VESPASIANO. — Il est vrai. Vous me disiez donc que pour ce qui regarde la dot... (*Il s'éloigne en se promenant.*)

SCÈNE III

MINUCCIO, MAITRE BERNARD.

MAITRE BERNARD. — Tu crois à tout cela, Minuccio?

MINUCCIO. — Oui; je l'écoute, je l'observe, et je crois que tout va pour le mieux.

MAITRE BERNARD. — Tu crois à cette espèce de gaieté? Mais toi-même, es-tu bien sincère? Pourquoi ne veux-tu pas me dire ce qu'elle t'a confié hier, seul à seul?

MINUCCIO. — Je vous ai déjà répondu que je n'avais rien à vous répondre. Elle m'avait chargé, comme vous le voyez, de lui ramener Perillo. A peine avait-il essayé son casque que l'oiseau chaperonné est revenu au nid.

MAITRE BERNARD. — Tout cela est étrange, tout cela est obscur. Et ce refrain que tu vas lui chanter, afin d'entretenir sa tristesse!

MINUCCIO. — Vous voyez bien qu'il ne sert qu'à la chasser. Pensez-vous que je cherche à nuire?

MAITRE BERNARD. — Non, certes, mais je ne puis me défendre...

MINUCCIO. — Tenez-vous en repos jusqu'à l'heure des vêpres.

MAITRE BERNARD. — Pourquoi cela? Pourquoi jusqu'à cette heure? C'est la troisième fois que tu me le répètes, sans jamais vouloir t'expliquer.

MINUCCIO. — Je ne puis vous en dire plus long, car je n'en sais pas moi-même davantage. La plus belle fille ne donne que ce qu'elle a, et l'ami le plus dévoué se tait sur ce qu'il ignore.

MAITRE BERNARD. — La peste soit de tes mystères! Que se prépare-t-il donc pour cette heure-là? Quel événement doit nous

arriver! Est-ce donc le roi en personne qui va venir nous rendre visite?

MINUCCIO, *à part.* — Il ne croit pas être si près de la vérité. (*Haut.*) Mon vieil ami, ayez bon espoir. Si tout ne s'arrange pas à souhait, je casse le manche de ma guitare.

MAITRE BERNARD. — Beau profit! Enfin, nous verrons, puisqu'à toute force il faut prendre patience; mais je ne te pardonne point ces façons d'agir.

MINUCCIO. — Cela viendra plus tard, j'espère. Encore une fois doutez-vous de moi?

MAITRE BERNARD. — Hé non, enragé que tu es, avec ta discrétion maussade! — Écoute; il faut que je te dise tout, bien que tu ne veuilles me rien dire. Une chose ici me fait plus que douter, me fait frémir, entends-tu bien? Cette nuit, poussé par l'inquiétude, je m'étais approché doucement de la chambre de Carmosine, pour écouter si elle dormait. A travers la fente de la porte, entre le gond et la muraille, je l'ai vue assise dans son lit, avec un flambeau tout près d'elle; elle écrivait, et de temps en temps elle semblait réfléchir très profondément, puis elle reprenait sa plume avec une rapidité effrayante, comme si elle eût obéi à quelque impression soudaine. Mon trouble, en la voyant, ou ma curiosité sont devenus trop forts. Je suis entré : tout aussitôt sa lumière s'est éteinte, et j'ai entendu le bruit d'un papier qui se froissait en glissant sous son chevet.

MINUCCIO. — C'est quelque adieu à ce pauvre Antoine, qui s'est fait soldat à ce qu'il croit.

MAITRE BERNARD. — Ma fille l'ignorait.

MINUCCIO. — Oh! que non. Est-ce qu'un amant s'en va en silence? Il ne se noierait même pas sans le dire.

MAITRE BERNARD. — Je n'en sais rien, mais je croirais presque... Voilà cet imbécile qui revient avec ma femme. — Rentrons; je veux que tu saches tout.

MINUCCIO. — C'est encore votre fille qui a rappelé celui-là. Vous voyez bien qu'elle ne pense qu'à rire. (*Ils rentrent dans la maison.*)

SCÈNE IV

SER VESPASIANO *et* DAME PAQUE *viennent du fond du jardin.*

SER VESPASIANO. — Pour la dot, je suis satisfait, et je vous quitte pour voler chez le tabellion, afin de hâter le contrat.

Dame Paque. — Et moi, chevalier, je suis ravie que vous soyez de si bonne composition.

Ser Vespasiano. — Comment donc! la dot est honnête, la fille aussi; mon but principal est de m'attacher à votre famille.

Dame Paque. — Mon mari fera quelques difficultés; entre nous, c'est une pauvre tête, un homme qui calcule, un homme besogneux.

Ser Vespasiano. — Bah! cela me regarde. Nous ferons des noces, si vous m'en croyez, magnifiques. Le roi y viendra.

Dame Paque. — Est-ce possible!

Ser Vespasiano. — Il y dansera, mort-Dieu! il y dansera, et avec vous-même, dame Pâque. Vous serez la reine du bal.

Dame Paque. — Ah! ces plaisirs-là ne m'appartiennent plus.

Ser Vespasiano. — Vous les verrez renaître sous vos pas. Je vole chez le tabellion.

SCÈNE V

CARMOSINE *et* PERILLO *viennent du fond.*

Carmosine. — Il faut me le promettre, Antoine. Songez à ce que deviendrait mon père si Dieu me retirait de ce monde.

Perillo. — Pourquoi ces cruelles pensées? vous ne parliez pas ainsi tout à l'heure.

Carmosine. — Songez que je suis ce qu'il aime le mieux, presque sa seule joie sur la terre. S'il venait à me perdre, je ne sais vraiment pas comment il supporterait ce malheur. Votre père fut son dernier ami, et quand vous êtes resté orphelin, vous vous souvenez, Perillo, que cette maison est devenue la vôtre. En nous voyant grandir ensemble, on disait dans le voisinage que maître Bernard avait deux enfants. S'il devait aujourd'hui n'en avoir plus qu'un seul...

Perillo. — Mais vous nous disiez d'espérer.

Carmosine. — Oui, mon ami, mais il faut me promettre de prendre soin de lui, de ne pas l'abandonner... Je sais que vous avez fait une demande, et que vous pensez à quitter Palerme. Mais, écoutez-moi, vous pouvez encore... Il m'a semblé entendre du bruit.

Perillo. — Ce n'est rien; je ne vois personne.

Carmosine. — Vous pouvez encore revenir sur votre détermination... j'en suis convaincue, je le sais. Je ne vous parle pas de cette démarche, ni du motif qui l'a dictée; mais, s'il est vrai que vous m'avez aimée, vous prendrez ma place après moi.

Perillo. — Rien après vous!

Carmosine. — Vous la prendrez, si vous êtes honnête homme... Je vous lègue mon père.

Perillo. — Carmosine!... Vous me parlez, en vérité, comme si vous aviez un pied dans la tombe. Cette romance que tout à l'heure vous vous plaisiez à répéter, je ne m'y suis pas trompé, j'en suis sûr, c'est votre histoire, c'est pour vous qu'elle est faite, c'est votre secret : vous voulez mourir.

Carmosine. — Prends garde ! ne parle pas si haut.

Perillo. — Eh! qu'importe que l'on m'entende si ce que je dis est la vérité ! Si vous avez dans l'âme cette affreuse idée de quitter volontairement la vie et de nous cacher vos souffrances jusqu'à ce qu'on vous voie tout à coup expirer au milieu de nous... Que dis-je, grand Dieu! quel soupçon horrible! S'il se pouvait que, lassée de souffrir, fidèle seulement à votre affreux silence, vous eussiez conçu la pensée... Vous me recommandiez votre père... Vous ne voudriez pas tuer sa fille!

Carmosine. — Ce n'est pas la peine, mon ami; la mort n'a que faire d'une main si faible.

Perillo. — Mais vous souhaitez donc qu'elle vienne? Pourquoi trompez-vous votre père? pourquoi affectez-vous devant lui ce repos, cet espoir que vous n'avez pas, cette sorte de joie qui est si loin de vous?

Carmosine. — Non, pas si loin que tu peux le croire. Lorsque Dieu nous appelle à lui, il nous envoie, n'en doute point, des messagers secrets qui nous avertissent. Je n'ai pas fait beaucoup de bien, mais je n'ai pas non plus fait grand mal. L'idée de paraître devant le juge suprême ne m'a jamais inspiré de crainte ; il le sait, je le lui ai dit; il me pardonne et m'encourage. J'espère, j'espère être heureuse. J'ai déjà de charmants présages.

Perillo. — Vous l'aimez beaucoup, Carmosine?

Carmosine. — De qui parles-tu?

Perillo. — Je n'en sais rien ; mais la mort seule n'a point tant d'attraits.

Carmosine. — Écoute. Ne fais pas de vaines conjectures, et ne cherche pas à pénétrer un secret qui ne saurait être bon à personne; tu l'apprendras quand je ne serai plus. Tu me demandes pourquoi je trompe mon père? C'est précisément par cette raison que je ne ferais, en m'ouvrant à lui, qu'une chose cruelle et inutile. Je ne t'aurais point parlé comme je l'ai fait, si, en le faisant, je n'eusse rempli un devoir. Je te demande de ne point trahir la confiance que j'ai en toi.

Perillo. — Soyez sans crainte · mais, de votre côté, promettez-moi du moins...

Carmosine. — Il suffit. Songe, mon ami, qu'il y a des maux sans remède. Tu vas maintenant aller dans ma chambre; voici une clef, tu ouvriras un coffre qui est derrière le chevet de mon lit, tu y trouveras une robe de fête;... je ne la porterai plus, celle-là, je l'ai portée aux fêtes de la reine, lorsque pour la première fois... Il y a dessous un papier écrit, que tu prendras et que tu garderas; je te le confie,... à toi seul, n'est-ce pas?

Perillo. — Votre testament, Carmosine?

Carmosine. — Oh! cela ne mérite pas d'être appelé ainsi. De quoi puis-je disposer au monde? C'est bien peu de chose que ces adieux qu'on laisse malgré soi à la vie, et qu'on nomme dernières volontés! Tu y trouveras ta part, Perillo.

Perillo. — Ma part! Dieu juste, quelle horreur!... Et vous pensez qu'il soit possible...

Carmosine. — Épargne-moi, épargne-moi. Nous en reparlerons tout à l'heure, dans ma chambre, car je vais rentrer; il se fait tard, voici l'heure des vêpres.

SCÈNE VI

CARMOSINE, *seule.*

Ta part! pauvre et excellent cœur! — elle eût été plus douce, et tu la méritais, si l'impitoyable hasard ne m'eût fait rencontrer... Dieu puissant! quel blasphème sort donc de mes lèvres! O ma douleur, ma chère douleur, j'oserais me plaindre de toi? Toi mon seul bien, toi ma vie et ma mort, toi qu'il connaît maintenant? O bon Minuccio, digne, loyal ami! il t'a écouté, tu lui as tout dit, il a souri, il a été touché, il m'a envoyé une bague... (*Elle la baise.*) Tu reposeras avec moi! Ah! quelle joie, quel bonheur ce matin quand j'ai entendu ces mots : Il sait tout! Qu'importent maintenant et mes larmes, et ma souffrance, et toutes les tortures de la mort! Il sait que je pleure, il sait que je souffre. Oui, Perillo avait raison; — cette joie devant mon père a été cruelle, mais pouvais-je la contenir? Rien qu'en regardant Minuccio, le cœur me battait avec tant de force! Il l'avait vu, lui, il lui avait parlé! O mon amour! ô charme inconcevable! délicieuse souffrance, tu es satisfaite! je meurs tranquille, et mes vœux sont comblés. — L'a-t-il compris en m'envoyant cette bague? A-t-il senti qu'en disant que j'aimais, je disais que j'allais mourir? Oui, il m'a comprise, il m'a devinée. Il m'a mis au doigt cet anneau, qui restera seul dans ma tombe quand je ne serai plus qu'un peu de poussière... Grâces te soient rendues, ô mon Dieu! je vais mourir, et

je puis mourir ! (*On entend sonner à la grille du jardin.*) On sonne à la grille, je crois? — Holà, Michel ! personne ici? Comment m'a-t-on laissée toute seule ? (*Elle s'approche de la maison.*) Ah ! ils sont tous là dans la salle basse, ils lisent quelque chose attentivement et paraissent se consulter. Minuccio semble les retenir... Perillo m'aurait-il trahie? (*On sonne une seconde fois.*) Ce sont deux dames voilées qui sonnent. Michel, où es-tu? Ouvre donc.

SCÈNE VII

CARMOSINE, LA REINE, MICHEL, *ouvrant la grille.*
Une femme, qui accompagne la reine, reste au fond du théâtre.

La reine. — N'est-ce pas ici que demeure maître Bernard, le médecin?

Michel. — Oui, madame.

La reine. — Puis-je lui parler?

Michel. — Je vais l'avertir.

La reine. — Attends un instant. Qui est cette jeune fille ?

Michel. — C'est mademoiselle Carmosine.

La reine. — La fille de ton maître?

Michel. — Oui, madame.

La reine. — Cela suffit, c'est à elle que j'ai affaire.

SCÈNE VIII

CARMOSINE, LA REINE.

La reine. — Pardon, mademoiselle... (*A part.*) Elle est bien jolie. (*Haut.*) Vous êtes la fille de maître Bernard?

Carmosine. — Oui, madame.

La reine. — Puis-je, sans être indiscrète, vous demander un moment d'entretien? (*Carmosine lui fait signe de s'asseoir.*) Vous ne me connaissez pas.

Carmosine. — Je ne saurais dire...

La reine, *s'asseyant.* — Je suis parente... un peu éloignée... d'un jeune homme qui demeure ici, je crois, et qui se nomme Perillo.

Carmosine. — Il est à la maison, si vous le voulez voir.

La reine. — Tout à l'heure, si vous le permettez. — Je suis étrangère, mademoiselle, et j'occupe à la cour d'Espagne une position assez élevée. Je porte à ce jeune homme beaucoup d'intérêt, et il serait possible qu'un jour le crédit dont je puis disposer devînt utile à sa fortune.

Carmosine. — Il le mérite à tous égards. (*Maître Bernard et Minuccio paraissent sur le seuil de la maison.*)

Maitre Bernard, *bas à Minuccio.* — Qui donc est là avec ma fille?

Minuccio. — Ne dites mot, venez avec moi. (*Il l'emmène.*)

La reine. — C'est précisément sur ce point que je désire être éclairée, et je vous demande encore une fois pardon de ce que ma démarche peut avoir d'étrange.

Carmosine. — Elle est toute simple, madame, mais mon père serait plus en état de vous répondre que moi; je vais, s'il vous plaît...

La reine. — Non, je vous en prie, à moins que je ne vous importune. Vous êtes souffrante, m'a-t-on dit.

Carmosine. — Un peu, madame.

La reine. — On ne le croirait pas.

Carmosine. — Le mal dont je souffre ne se voit pas toujours, bien qu'il ne me quitte jamais.

La reine. — Il ne saurait être bien sérieux, à votre âge.

Carmosine. — En tout temps, Dieu fait ce qu'il veut.

La reine. — Je suis sûre qu'il ne veut pas vous faire grand mal. — Mais la crainte que j'ai de vous fatiguer me force à préciser mes questions, car je ne veux point vous le cacher, c'est de vous, et de vous seulement, que je désirerais une réponse, et je suis persuadée, si vous me la faites, qu'elle sera sincère. Vous avez été élevée avec ce jeune homme; vous le connaissez depuis son enfance. — Est-ce un honnête homme? Est-ce un homme de cœur?

Carmosine. — Je le crois ainsi; mais, madame, je ne suis pas un assez bon juge...

La reine. — Je m'en rapporte entièrement à vous.

Carmosine. — D'où me vient l'honneur que vous me faites? Je ne comprends pas bien que, sans me connaître...

La reine. — Je vous connais plus que vous ne pensez, et la preuve que j'ai toute confiance en vous, c'est la question que je vais vous faire, en vous priant de l'excuser, mais d'y répondre avec franchise. Vous êtes belle, jeune et riche, dit-on. Si ce jeune homme dont nous parlons demandait votre main, l'épouseriez-vous?

Carmosine. — Mais, madame...

La reine. — En supposant, bien entendu, que votre cœur fût libre, et qu'aucun engagement ne vînt s'opposer à cette alliance.

Carmosine. — Mais, madame, dans quel but me demandez-vous cela?

La reine. — C'est que j'ai pour amie une jeune fille, belle comme vous, qui a votre âge, qui est, comme vous, un peu souffrante; c'est de la mélancolie ou peut-être quelque chagrin secret qu'elle dissimule, je ne sais trop, mais j'ai le projet, si cela se peut, de la marier et de la mener à la cour afin d'essayer de la distraire ; car elle vit dans la solitude, et vous savez de quel danger cela est pour une jeune tête qui s'exalte, se nourrit de désirs, d'illusions; qui prend pour l'espérance tout ce qu'elle entrevoit, pour l'avenir tout ce qu'elle ne peut voir; qui s'attache à un rêve dont elle se fait un monde, innocemment, sans y réfléchir, par un penchant naturel du cœur, et qui, hélas! en cherchant l'impossible, passe bien souvent à côté du bonheur.

Carmosine. — Cela est cruel.

La reine. — Plus qu'on ne peut dire. Combien j'en ai vu, des plus belles, des plus nobles et des plus sages, perdre leur jeunesse, et quelquefois la vie, pour avoir gardé de pareils secrets!

Carmosine. — On peut donc en mourir, madame?

La reine. — Oui, on le peut, et ceux qui le nient ou qui s'en raillent n'ont jamais su ce que c'est que l'amour, ni en rêve ni autrement. Un homme, sans doute, doit s'en défendre. La réflexion, le courage, la force, l'habitude de l'activité, le métier des armes surtout, doivent le sauver, mais une femme! — Privée de ce qu'elle aime, où est son soutien? Si elle a du courage, où est sa force? Si elle a un métier, fût-ce le plus dur, celui qui exige le plus d'application, qui peut dire où est sa pensée pendant que ses yeux suivent l'aiguille, ou que son pied fait tourner le rouet?

Carmosine. — Que vous me charmez de parler ainsi!

La reine. — C'est que je dis ce que je pense. C'est pour n'être pas obligé de les plaindre qu'on ne veut pas croire à nos chagrins. Ils sont réels, et d'autant plus profonds que ce monde qui en rit nous force à les cacher; notre résignation est une pudeur; nous ne voulons pas qu'on touche à ce voile, nous aimons mieux nous y ensevelir; de jour en jour on se fait à sa souffrance, on s'y livre, on s'y abandonne, on s'y dévoue, on l'aime, on aime la mort... Voilà pourquoi je voudrais tâcher d'en préserver ma jeune amie.

Carmosine. — Et vous songez à la marier; est-ce que c'est Perillo qu'elle aime?

La reine. — Non, mon enfant, ce n'est pas lui; mais s'il est tel qu'on me l'a dit, bon, brave, honnête (savant, peu importe), sa femme ne serait-elle pas heureuse?

Carmosine. — Heureuse, si elle en aime un autre?

La reine. — Vous ne répondez pas à ma question première. Je

vous avais demandé de me dire si, à votre avis personnel, Perillo vous semble, en effet, digne d'être chargé du bonheur d'une femme. Répondez, je vous en conjure.

Carmosine. — Mais, si elle en aime un autre, madame, il lui faudra donc l'oublier ?

La reine, *à part.* — Je n'en obtiendrai pas davantage. (*Haut.*) Pourquoi l'oublier ? Qui le lui demande?

Carmosine. — Dès qu'elle se marie, il me semble...

La reine. — Eh bien ! achevez votre pensée.

Carmosine. — Ne commet-elle pas un crime, si elle ne peut donner tout son cœur, toute son âme ?...

La reine. — Je ne vous ai pas tout dit. Mais je craindrais...

Carmosine. — Parlez, de grâce, je vous écoute ; je m'intéresse aussi à votre amie.

La reine. — Eh bien ! supposez que celui qu'elle aime, ou croit aimer, ne puisse être à elle ; supposez qu'il soit marié lui-même.

Carmosine. — Que dites-vous?

La reine. — Supposez plus encore. Imaginez que c'est un très grand seigneur, un prince ; que le rang qu'il occupe, que le nom seul qu'il porte, mettent à jamais entre elle et lui une barrière infranchissable... Imaginez que c'est le roi.

Carmosine. — Ah ! madame ! qui êtes-vous?

La reine. — Imaginez que la sœur de ce prince, ou sa femme, si vous voulez, soit instruite de cet amour, qui est le secret de ma jeune amie, et que, loin de ressentir pour elle ni aversion ni jalousie, elle ait entrepris de la consoler, de la persuader, de lui servir d'appui, de l'arracher à sa retraite, pour lui donner une place auprès d'elle dans le palais même de son époux ; imaginez qu'elle trouve tout simple que cet époux victorieux, le plus vaillant chevalier de son royaume, ait inspiré un sentiment que tout le monde comprendra sans peine ; figurez-vous qu'elle n'a aucune défiance, aucune crainte de sa jeune rivale, non qu'elle fasse injure à sa beauté, mais parce qu'elle croit à son honneur ; supposez qu'elle veuille enfin que cette enfant, qui a osé aimer un si grand prince, ose l'avouer, afin que cet amour, tristement caché dans la solitude, s'épure en se montrant au grand jour, et s'ennoblisse par sa cause même.

Carmosine, *fléchissant le genou.* — Ah ! madame, vous êtes la reine !

La reine. — Vous voyez donc bien, mon enfant, que je ne vous dis pas d'oublier don Pèdre.

Carmosine. — Je l'oublierai, n'en doutez pas, madame, si la

mort peut faire oublier. Votre bonté est si grande qu'elle ressemble à Dieu ! Elle me pénètre d'admiration, de respect et de reconnaissance; mais elle m'accable et me confond. Elle me fait trop vivement sentir combien je suis peu digne d'en être l'objet... Pardonnez-moi, je ne puis m'exprimer... Permettez que je me retire, que je me cache à tous les yeux.

La reine. — Remettez-vous, ma belle, calmez-vous. Ai-je rien dit qui vous effraye?

Carmosine. — Ce n'est pas de la frayeur que je ressens. O mon Dieu! vous ici! la reine! Comment avez-vous pu savoir?... Minuccio m'a trahie sans doute... Comment pouvez-vous jeter les yeux sur moi?... Vous me tendez la main, madame! Ne me croyez-vous pas insensée?... Moi, la fille de maître Bernard, avoir osé élever mes regards!... Ne voyez-vous pas que ma démence est un crime, et que vous devez m'en punir?... Ah! sans nul doute, vous le voyez; mais vous avez pitié d'une infortunée dont la raison est égarée, et vous ne voulez pas que cette pauvre folle soit plongée au fond d'un cachot ou livrée à la risée publique!

La reine. — A quoi songez-vous, juste ciel?

Carmosine. — Ah! je mériterais d'être ainsi traitée, si je m'étais abusée un moment, si mon amour avait été autre chose qu'une souffrance! Dieu m'est témoin, Dieu qui voit tout, qu'à l'instant même où j'ai aimé, je me suis souvenue qu'il était le roi. Dieu sait aussi que j'ai tout essayé pour me sauver de ma faiblesse, et pour chasser de ma mémoire ce qui m'est plus cher que ma vie. Hélas ! madame, vous le savez sans doute, que personne ici-bas ne répond de son cœur, et qu'on ne choisit pas ce qu'on aime. Mais croyez-moi, je vous en supplie; puisque vous connaissez mon secret, connaissez-le du moins tout entier. Croyez, madame, et soyez convaincue, je vous le demande les mains jointes, croyez qu'il n'est entré dans mon âme ni espoir, ni orgueil, ni la moindre illusion. C'est malgré mes efforts, malgré ma raison, malgré mon orgueil même, que j'ai été impitoyablement, misérablement accablée par une puissance invincible, qui a fait de moi son jouet et sa victime. Personne n'a compté mes nuits, personne n'a vu toutes mes larmes, pas même mon père. Ah ! je ne croyais pas que j'en viendrais jamais à en parler moi-même. J'ai souhaité, il est vrai, quand j'ai senti la mort, de ne point partir sans adieu; je n'ai pas eu la force d'emporter dans la tombe ce secret qui me dévorait. Ce secret! c'était ma vie elle-même, et je la lui ai envoyée. Voilà mon histoire, madame, je voulais qu'il la sût et mourir.

La reine. — Eh bien! mon enfant, il la sait, car c'est lui qui me l'a racontée; Minuccio ne vous a point trahie.

Carmosine. — Quoi! madame, c'est le roi lui-même...

La reine. — Qui m'a tout dit. Votre reconnaissance allait beaucoup trop loin pour moi. C'est le roi qui veut que vous repreniez courage, que vous guérissiez, que vous soyez heureuse. Je ne vous demandais, moi, qu'un peu d'amitié.

Carmosine, *d'une voix faible.* — C'est lui qui veut que je reprenne courage?

La reine. — Oui; je vous répète ses propres paroles.

Carmosine. — Ses propres paroles? Et que je guérisse?

La reine. — Il le désire.

Carmosine. — Il le désire? Et que je sois heureuse, n'est-ce pas?

La reine. — Oui, si nous y pouvons quelque chose.

Carmosine. — Et que j'épouse Perillo? Vous me le proposiez tout à l'heure;... car je comprends tout à présent,... votre jeune amie, c'était moi.

La reine. — Oui, c'était vous, c'est à ce titre que je vous ai envoyé cette bague. Minuccio ne vous l'a-t-il pas dit?

Carmosine. — C'était vous?... Je vous remercie... et je suis prête à obéir. (*Elle tombe sur le banc.*)

La reine. — Qu'avez-vous, mon enfant? Grand Dieu! quelle pâleur! Vous ne me répondez pas? je vais appeler.

Carmosine. — Non, je vous en prie! ce n'est rien; pardonnez-moi.

La reine. — Je vous ai affligée? Vous me feriez croire que j'ai eu tort de venir ici et de vous parler comme je l'ai fait.

Carmosine, *se levant.* — Tort de venir! ai-je dit cela, lorsque j'en suis encore à comprendre que la bonté humaine puisse inspirer une générosité pareille à la vôtre! Tort de venir, vous, ma souveraine, quand je devrais vous parler à genoux? lorsqu'en vous voyant devant moi, je me demande si ce n'est point un rêve! Ah! madame, je serais plus qu'ingrate en manquant de reconnaissance. Que puis-je faire pour vous remercier dignement? je n'ai que la ressource d'obéir. Il veut que je l'oublie, n'est-ce pas?.. Dites-lui que je l'oublierai.

La reine. — Vous m'avez donc bien mal comprise, ou je me suis bien mal exprimée. Je suis votre reine, il est vrai, mais si je ne voulais qu'être obéie, enfant que vous êtes, je ne serais pas venue. Voulez-vous m'écouter pour une dernière fois?

Carmosine. — Oui, madame; je vois maintenant que ce secret qui était ma souffrance, et qui était aussi mon seul bien, tout le monde le connaît. Le roi me méprise, et je pensais bien qu'il devait en être ainsi, mais je n'en étais pas certaine. Ma triste histoire, il l'a racontée; ma romance, on la chante à table, devant

ses chevaliers et ses barons. Cette bague, elle ne vient pas de lui; Minuccio me l'avait laissé croire. A présent, il ne me reste rien; ma douleur même ne m'appartient plus. Parlez, madame, tout ce que je puis dire, c'est que vous me voyez résignée à obéir ou à mourir.

La reine. — Et c'est précisément ce que nous ne voulons pas, et je vais vous dire ce que nous voulons. Écoutez donc. Oui, c'est le roi qui veut d'abord que vous guérissiez, et que vous reveniez à la vie; c'est lui qui trouve que ce serait grand dommage qu'une si belle créature vînt à mourir d'un si vaillant amour; — ce sont là ses propres paroles. — Appelez-vous cela du mépris? — Et c'est moi qui veux vous emmener, que vous restiez près de moi, que vous ayez une place parmi mes filles d'honneur, qui, elles aussi, sont mes bonnes amies; c'est moi qui veux que, loin d'oublier don Pèdre, vous puissiez le voir tous les jours; qu'au lieu de combattre un penchant dont vous n'avez pas à vous défendre, vous cédiez à cette franche impulsion de votre âme vers ce qui est beau, noble et généreux, car on devient meilleur avec un tel amour; c'est moi, Carmosine, qui veux vous apprendre que l'on peut aimer sans souffrir lorsque l'on aime sans rougir, qu'il n'y a que la honte ou le remords qui doivent donner de la tristesse, car elle est faite pour le coupable, et, à coup sûr, votre pensée ne l'est pas.

Carmosine. — Bonté du ciel!

La reine. — C'est encore moi qui veux qu'un époux digne de vous, qu'un homme loyal, honnête et brave, vous donne la main pour entrer chez moi; qu'il sache comme moi, comme tout le monde, le secret de votre souffrance passée; qu'il vous croie fidèle sur ma parole, que je vous croie heureuse sur la sienne, et que votre cœur puisse guérir ainsi, par l'amitié de votre reine et par l'estime de votre époux... Prêtez l'oreille, n'est-ce pas le bruit du clairon?

Carmosine. — C'est le roi qui sort du palais.

La reine. — Vous savez cela, jeune fille?

Carmosine. — Oui, madame; nous demeurons si près! nous sommes habitués à entendre ce bruit.

La reine. — C'est le roi qui vient, en effet, et il vient ici.

Carmosine. — Est-ce possible?

La reine. — Il vient nous chercher toutes deux. Entendez-vous aussi ces cloches?

Carmosine. — Oui, et j'aperçois derrière la grille une foule immense qui se rend à l'église. Aujourd'hui,... je me rappelle,... n'est-ce pas un jour de fête? Comme ils accourent de tous côtés! Ah! mon rêve! je vois mon rêve!

La reine. — C'est l'heure de la bénédiction.

Carmosine. — Oui, en ce moment le prêtre est à l'autel, et tous s'inclinent devant lui. Il se retourne vers la foule, il tient entre ses mains l'image du Sauveur, il l'élève... Pardonnez-moi ! (*Elle s'agenouille.*)

La reine. — Prions ensemble, mon enfant ; demandons à Dieu quelle réponse vous allez faire à votre roi. (*On entend de nouveau le son des clairons. Des écuyers et des hommes d'armes s'arrêtent à la grille, et le roi paraît bientôt après.*)

SCÈNE IX

Les précédents, LE ROI, PERILLO *près de lui*, MAITRE BERNARD, DAME PAQUE, SER VESPASIANO, MINUCCIO.

Le roi. — Vous avez là un grand jardin, cela est commode et agréable.

Maitre Bernard. — Oui, sire, cela est commode, et, en effet...

Le roi. — Où est votre fille ?

Maitre Bernard. — La voilà, sire, devant Votre Majesté...

Le roi. — Est-elle mariée ?

Maitre Bernard. — Non, sire, pas encore,... c'est-à-dire,... si Votre Majesté...

Le roi, *à Carmosine.* — C'est donc vous, gentille demoiselle, qui êtes souffrante et en danger, dit-on ? Vous n'avez pas le visage à cela.

Maitre Bernard. — Elle a été, sire, et elle est encore gravement malade. Il est vrai que, depuis ce matin à peu près, l'amélioration est notable.

Le roi. — Je m'en réjouis. En bonne foi, il serait fâcheux que le monde fût si tôt privé d'une si belle enfant. (*A Carmosine.*) Approchez un peu, je vous prie.

Ser Vespasiano, *à Minuccio.* — Voyez-vous ce que je vous ai dit ? Il va arranger toute l'affaire. Calatabellotte est à moi.

Minuccio. — Point, c'est une simple consultation qu'ils vont faire en particulier. Les Espagnols tiennent cela des Arabes. Le roi est un grand médecin ; c'est la méthode d'Albucasis.

Le roi, *à Carmosine.* — Vous tremblez, je crois. Vous défiez-vous de moi ?

Carmosine. — Non, sire.

Le roi. — Eh bien ! donc, donnez-moi la main. Que veut dire ceci, la belle fille ? Vous qui êtes jeune et qui êtes faite pour réjouir le cœur des autres, vous vous laissez avoir du chagrin ? Nous

vous prions, pour l'amour de nous, qu'il vous plaise de prendre courage et que vous soyez bientôt guérie.

CARMOSINE. — Sire, c'est mon trop peu de force à supporter une trop grande peine qui est la cause de ma souffrance. Puisque vous avez pu m'en plaindre, j'espère que Dieu m'en délivrera.

LE ROI. — Voilà qui est bien, mais ce n'est pas tout. Il faut m'obéir sur un autre point. Quelqu'un vous en a-t-il parlé?

CARMOSINE. — Sire, on m'a dit toute la bonté, toute la pitié qu'on daignait avoir...

LE ROI. — Pas autre chose! (*A la reine.*) Est-ce vrai, Constance?

LA REINE. — Pas tout à fait.

LE ROI. — Belle Carmosine, je parlerai en roi et en ami. Le grand amour que vous nous avez porté vous a, près de nous, mise en grand honneur; et celui qu'en retour nous voulons vous rendre, c'est de vous donner de notre main, en vous priant de l'accepter, l'époux que nous vous avons choisi. (*Il fait signe à Perillo, qui s'avance et s'incline.*) Après quoi, nous voulons toujours nous appeler votre chevalier et porter dans nos passes d'armes votre devise et vos couleurs, sans demander autre chose de vous, pour cette promesse, qu'un seul baiser.

LA REINE, *à Carmosine.* — Donne-le, mon enfant, je ne suis pas jalouse.

CARMOSINE, *donnant son front à baiser au roi.* — Sire, la reine a répondu pour moi.





BETTINE

Comédie en un acte, publiée en 1851, représentée pour la première fois à Paris, le 3 octobre 1851, au Gymnase.

PERSONNAGES

Le marquis Stéfani.
Le baron de Steinberg.
Calabre, valet de chambre du baron.
Le notaire.
Un domestique.
Bettine, cantatrice italienne.

La scène est en Italie.

SCÈNE PREMIÈRE

Un salon de campagne.

CALABRE, LE NOTAIRE.

Calabre. — Venez par ici, monsieur le notaire; venez, monsieur Capsucefalo. Veuillez entrer là, dans le pavillon.

Le notaire. — Les futurs conjoints, où sont-ils?

Calabre. — Il faut que vous ayez la bonté d'attendre quelques instants, s'il vous plaît. Désirez-vous vous rafraîchir? Il n'y a pas loin d'ici à la ville, mais il fait chaud.

Le notaire. — Oui, et je suis venu à pied par un soleil bien incommode. Mais je ne vois pas les futurs conjoints.

Calabre. — Madame n'est pas encore levée.

Le notaire. — Comment! il est midi passé.

Calabre. — Alors elle ne tardera guère.

Le notaire. — Et M. de Steinberg, est-il levé, lui?

Calabre. — Il est à la chasse.

Le notaire. — A la chasse! Voilà, en vérité, une plaisante manière de se marier. On me fait dresser un contrat, on me fait venir à une heure expresse, et quand j'arrive, madame dort et monsieur court les champs. Vous conviendrez, mon cher monsieur Calabre...

Calabre. — C'est qu'il faut vous imaginer, mon cher monsieur Capsucefalo, que nous ne vivons pas comme tout le monde. Madame est une artiste, vous savez.

Le notaire. — Oui, une grande artiste; elle chante fort bien. Je ne l'ai jamais entendue elle-même, mais je l'ai ouï dire, vous comprenez.

Calabre. — Justement, c'est qu'elle a chanté cette nuit jusqu'à trois heures du matin. Aimez-vous la musique, monsieur Capsucefalo?

Le notaire. — Certainement, monsieur Calabre, autant que mes fonctions me le permettent. Il y avait donc chez vous grande soirée, beaucoup de monde?

Calabre. — Non, ils étaient tous deux tout seuls, madame et monsieur le baron, et ils se sont donné ainsi un grand concert en tête à tête. Ce n'est pas la première fois. C'est une habitude que madame a prise depuis qu'elle a quitté le théâtre. Elle ne peut pas dormir si elle n'a pas chanté. Au point du jour, elle s'est couchée, et monsieur a pris son fusil.

Le notaire. — Vous en direz ce qu'il vous plaira, cela me paraît de l'extravagance. La chasse et la musique sont deux fort bonnes choses; mais quand on se marie, monsieur Calabre, on se marie. Et les témoins?

Calabre. — Monsieur a dit qu'il les amènerait. Un peu de patience. Que me veut-on?

Un domestique, *entrant.* — Monsieur, c'est une lettre de la princesse.

Calabre, *prenant la lettre.* — C'est bon. Vous savez bien que monsieur n'y est pas.

Le domestique. — Il y a là un homme à cheval.

Calabre. — Qu'il attende. Ah! voici monsieur le baron.

SCÈNE II

Les précédents, STEINBERG.

Steinberg. — Pas encore levée! C'est bien de la paresse. Bonjour, Céfalo, vous êtes exact, et moi aussi, comme vous voyez; mais la signora ne l'est guère.

Le notaire. — Voici le contrat, monsieur le baron, dans ce portefeuille. Si vous vouliez, en attendant, jeter un coup d'œil...

Steinberg. — Tout à l'heure. Qu'est-ce que c'est que cette lettre.

Calabre. — C'est de la part de la princesse, monsieur.

Steinberg, *ouvrant la lettre.* — Voyons.

Le notaire. — Je me retire, monsieur, j'attendrai vos ordres.

SCÈNE III

STEINBERG, CALABRE.

Calabre, *à part.* — Si c'est encore quelque invitation, quelque partie de plaisir en l'air, nous allons avoir un orage.

Steinberg, *lisant.* — Qu'est-ce que tu marmottes entre tes dents ?

Calabre. — Moi, monsieur, je n'ai pas dit un mot.

Steinberg. — Vous vous mêlez de bien des choses, monsieur Calabre ; vous vous donnez des airs d'importance, sous prétexte de discrétion, qui ne me conviennent pas du tout, je vous en avertis.

Calabre. — Si la discrétion est un tort...

Steinberg. — Assurément, lorsqu'elle est affectée, lorsqu'en se taisant, on laisse croire qu'on pourrait avoir quelque chose à dire.

Calabre. — Hé ! de qui parlerais-je, monsieur? Est-ce ma faute si la princesse...

Steinberg. — Eh bien ! qu'est-ce ? que voulez-vous dire ? Toujours cette princesse ! Qu'est-ce donc ? Nous habitons cette maison depuis un mois. La princesse est notre voisine de campagne, et son palais est à deux pas de nous. Qu'y a-t-il d'étonnant, qu'y a-t-il d'étrange à ce qu'il existe entre nous des relations de bon voisinage et même d'amitié, si l'on veut? Nous ne sommes pas ici en France, où l'on vit dix ans sur le même palier sans se saluer quand on se rencontre, ni en Angleterre, où l'on n'avertirait pas le voisin que sa bourse est tombée de sa poche si on ne lui est pas présenté dans les règles. Nous sommes en Italie, où les mœurs sont franches, libres, exemptes de cette morgue inventée par l'orgueil timide à la plus grande gloire de l'ennui ; nous sommes dans ce pays de liberté charmante, brave, honnête et hospitalière, sous ce beau soleil où l'ombre d'un homme, quoi qu'on en dise, n'en a jamais gêné un autre, où on se fait un ami

en demandant son chemin, où enfin la mauvaise humeur est aussi inconnue que le mauvais temps.

Calabre. — Monsieur le baron prend bien chaudement les choses. Je demande pardon à monsieur, mais les réflexions d'un pauvre diable comme moi ne valent pas la peine qu'on s'en occupe.

Steinberg. — Quelles sont ces réflexions? Je veux le savoir. Dites votre pensée, je le veux.

Calabre. — Oh! mon Dieu! c'est bien peu de chose. Seulement, quand monsieur le baron s'en va comme cela pendant toute une journée chez la princesse, il m'a semblé quelquefois que madame était triste.

Steinberg. — Est-ce là tout?

Calabre. — Je n'en sais pas plus long, mais je vous avoue...

Steinberg. — Quoi?

Calabre. — Rien, monsieur, je n'ai rien à dire.

Steinberg. — Parlerez-vous quand je l'ordonne?

Calabre. — Eh bien! monsieur, à vous dire vrai, cela me fait de la peine. Elle vous aime tant!

Steinberg. — Elle m'aime tant!

Calabre. — Oh! oui, monsieur, presque autant que je vous aime. Si vous saviez, quand vous n'êtes pas là, que de questions elle me fait, et que de petits cadeaux de temps en temps, pour tâcher de savoir ce que vous dites, ce que vous pensez au fond du cœur, si vous l'aimez toujours, si vous lui êtes fidèle... Vous m'accusez d'être bavard... Eh bien! monsieur, demandez-lui comment je parle de mon maître, et si jamais la moindre indiscrétion... Voilà pourquoi j'ose dire que cela me fait de la peine, quand je sais qu'elle en a, oui, monsieur, et quand elle pleure... Mais enfin, puisque vous allez l'épouser...

Steinberg. — Calabre! mon pauvre vieux Calabre!

Calabre. — Plaît-il, monsieur?

Steinberg. — Ce mariage...

Calabre. — Eh bien?

Steinberg. — Eh bien! je sais que je suis engagé. Je n'ai pas réfléchi, je n'ai pas voulu me donner le temps de réfléchir, je me suis laissé entraîner, ou, pour mieux dire, je me suis trompé moi-même. J'ai cédé, je me suis aveuglé, je me suis étourdi de ma passion pour elle.

Calabre. — Pardonnez-moi encore, monsieur, mais...

Steinberg, *se levant.* — Écoute-moi. Bettine est charmante; avec son talent, sa brillante renommée, au milieu de tous les plaisirs, de toutes les séductions qui entourent et assiègent une

actrice à la mode, elle a su vivre de telle sorte que la calomnie elle-même n'a jamais osé approcher d'elle, et l'honnêteté de son cœur est aussi visible que la pure clarté de ses yeux. Assurément, si rien ne s'y opposait, personne plus qu'elle ne serait capable de faire le bonheur d'un mari ; mais...

Calabre. — Eh bien ! monsieur, s'il en est ainsi,... pourquoi alors ?...

Steinberg. — Tu le demandes ? Eh ! sais-tu ce que c'est que d'épouser une cantatrice ?

Calabre. — Non, par moi-même, je ne m'en doute pas. Il me semble pourtant...

Steinberg. — Quoi ?

Calabre. — Que si monsieur épousait madame, il ne pourrait y avoir grand mal. Il me semble qu'il y a bien des exemples... Elle est jeune et jolie ; sa réputation, comme vous le disiez, est excellente. Elle est riche,... vous l'êtes aussi.

Steinberg. — En es-tu sûr ?

Calabre. — Vous êtes si généreux !...

Steinberg. — Preuve de plus que je ne suis pas riche. Je l'ai été, mais je ne le suis plus.

Calabre. — Est-il possible, monsieur ?

Steinberg. — Oui, Calabre. Quand je n'aimais que le plaisir, ce que m'ont coûté mes folies, je ne le regrette pas, je n'en sais rien ; mais depuis que j'ai l'amour au cœur, c'est une ruine. Rien ne coûte si cher que les femmes qui ne coûtent rien, — et par là-dessus le lansquenet...

Calabre. — Vous jouez donc toujours, monsieur ?

Steinberg. — Eh ! pas plus tard qu'hier cela m'est arrivé.

Calabre. — Chez la princesse ? Et vous avez perdu...

Steinberg. — Cinq cents louis. Ce n'est pas là ce qui me ruine, je vais les payer ce matin, et je compte bien prendre ma revanche ; mais, je te le dis, je suis ruiné, je n'ai plus le sou, je n'ai plus de quoi vivre.

Calabre. — Si pareille chose pouvait être vraie, et si monsieur le baron se trouvait gêné, j'ai quelques petites économies...

Steinberg. — Je te remercie, je n'en suis pas encore là. Tu n'as pas compris ce que je voulais dire. Ma fortune étant à moitié perdue...

Calabre. — Il me semble alors que ce serait le cas...

Steinberg. — De me marier, n'est-il pas vrai ? D'autres que toi pourraient me donner ce conseil, d'autres que moi pourraient le suivre. Voilà justement le motif, la raison impossible à dire, mais impossible à oublier, qui me force à quitter Bettine.

Calabre. — Quitter madame ? est-ce vrai ?

Steinberg. — Eh ! que veux-tu donc que je fasse ? J'avais le dessein, en l'épousant, de lui faire abandonner le théâtre ; mais, si je ne suis plus assez riche pour cela, ne veux-tu pas que je l'y suive, quitte à rester dans la coulisse ? — Que me veut-on ? qu'est-ce que c'est ?

SCÈNE IV

Les précédents, UN DOMESTIQUE.

Le domestique. — Monsieur le baron, c'est une carte que je porte à madame.

Steinberg. — Elle n'est pas levée.

Le domestique. — Pardon, monsieur le baron. (*On entend chanter dans la coulisse.*)

Steinberg. — Tu as raison, voyons cette carte. Le marquis Stéfani ? Qu'est-ce que c'est que cela ?

Le domestique. — Monsieur le baron, c'est un monsieur qui se promène dans le jardin.

Steinberg. — Dans le jardin ?

Le domestique. — Monsieur, voyez plutôt ; le voilà auprès du bassin, qui regarde les poissons rouges. Il dit qu'il revient d'un grand voyage.

Steinberg. — Eh bien ! qu'est-ce qu'il veut ?

Le domestique. — Il veut voir madame, et il attend qu'elle soit visible.

Steinberg, *à part.*— Stéfani ! Je connais ce nom-là. (*Haut.*) Calabre, n'est-ce pas ce Stéfani dont on parlait tant à Florence ?

Calabre. — Mais... oui, monsieur,... je le crois du moins.

Steinberg, *regardant au balcon.* — C'est lui-même, je le reconnais. C'est un vrai pilier de coulisses, soi-disant grand connaisseur, et grand admirateur de la signora Bettina.

Calabre. — C'est un homme riche, monsieur, un grand personnage.

Steinberg. — Oui, c'est un patricien qui a fait du commerce, à l'ancienne mode de Venise ; mais il n'est pas prouvé que son engouement pour la signora s'en soit tenu à l'admiration. Tu me feras le plaisir, Calabre, de dire à Bettine que je la prie de ne pas recevoir cet homme-là. Je sors ; je reviendrai tantôt.

Calabre. — Vous allez encore jouer, monsieur ?

Steinberg. — Fais ce que je te dis ; tu m'as entendu ? (*Il sort.*

Calabre. — Oui, monsieur.

SCÈNE V

CALABRE, LE NOTAIRE, *puis* BETTINE.

Calabre, *à part.* — Cela va mal, cela va bien mal. Pauvre jeune dame, si bonne, si jolie !

Le notaire. — Monsieur Calabre, voici quelque temps que je suis dans le pavillon, et je ne vois pas les futurs conjoints.

Calabre. — Tout à l'heure, monsieur Capsucefalo.

Le notaire. — Et les témoins ?

Calabre. — Je vous ai dit que monsieur le baron les amènerait.

Bettine, *arrivant en chantant.* — Ah ! te voilà, notaire, ô cher notaire, mon cher ami ! As-tu tes paperasses ?

Le notaire. — Oui, madame, le contrat est prêt. J'ai seulement laissé en blanc les sommes qui ne sont point stipulées.

Bettine. — Tu ne stipuleras pas grand'chose, quand ce seraient tous mes trésors. — Est-ce que tu n'as pas vu Filippo Valle, mon chargé d'affaires ? il a dû t'instruire là-dessus.

Le notaire. — Madame veut plaisanter, mais monsieur le baron est connu pour puissamment riche.

Bettine. — Je n'en sais rien. Où est-il donc ?

Calabre. — Il est sorti, madame, pour un instant.

Bettine. — Sorti maintenant ? Est-ce que tu rêves ?

Calabre. — C'est-à-dire... je ne sais pas trop...

Bettine. — Va donc le chercher. — Capsucefalo, attendez-nous dans le pavillon.

Le notaire. — J'en sors, madame, je suis à vos ordres. (*A Calabre.*) Que ces grandes artistes sont charmantes ! Avez-vous observé qu'elle m'a tutoyé ?

Calabre. — C'est sa manière quand elle est contente.

Le notaire. — Hum ! vous m'aviez promis quelques rafraîchissements.

Bettine. — Mais certainement. (*A Calabre.*) A quoi penses-tu donc ?

Calabre. — Je l'avais oublié, madame.

Bettine. — Vite, des citrons, du sucre, de l'eau bien fraîche ou du café, du chocolat, ce qu'il voudra. Non, il a peut-être faim ; vite, un flacon de moscatelle et un grand plat de macaroni.

Le notaire. — Madame, je suis bien reconnaissant. (*Il se retire avec de grandes salutations.*)

Bettine, *à Calabre.* — Eh bien ! toi, qu'est-ce que tu fais là ? Tu as l'air d'un âne qu'on étrille. Je t'avais dit d'aller chercher Steinberg. Tiens, le voilà dans le jardin.

CALABRE. — Pardon, madame, ce n'est pas lui.

BETTINE. — Qui est-ce donc? Ah ! jour heureux ! c'est Stéfani, mon cher Stéfani. Est-ce qu'il y a longtemps qu'il est là?... Dis-lui qu'il vienne, dépêche-toi.

CALABRE. — Il vous a sans doute aperçue, madame, car le voilà qui monte le perron; mais je dois vous dire que monsieur le baron...

BETTINE. — Que je suis contente ! Eh bien, le baron, le perron, qu'est-ce que tu chantes? Est-ce que tu fais des vers ?

CALABRE. — Non, madame, pas si bête! Je dis seulement que M. de Steinberg m'a recommandé...

BETTINE. — Parle donc.

CALABRE. — Monsieur le baron m'a chargé de vous prier...

BETTINE. — Tu me feras mourir avec tes phrases.

CALABRE. — De ne pas recevoir ce seigneur.

BETTINE. — Qui ? Stéfani ? tu perds la tête.

CALABRE. — Non, madame; monsieur le baron m'a ordonné expressément...

BETTINE, *riant.* — Ah! tu es fou... Ah ! le pauvre homme ! il ne sait ce qu'il dit, c'est clair, il radote... Ne pas recevoir Stéfani! un vieil ami que j'aime de tout mon cœur !... Ah ! le voici... Va-t'en vite, va chercher Steinberg.

CALABRE, *à part, en sortant.* — Qu'est-ce que j'y peux? Je n'y peux rien... Cela va bien mal.

SCÈNE VI

BETTINE, LE MARQUIS.

BETTINE, *allant au-devant du marquis.* — Et depuis quand dans ce pays? et par quel hasard, cher marquis?... Comment vous portez-vous ? que faites-vous? que devenez-vous?... Vous avez bon visage... Que je suis ravie de vous voir!

LE MARQUIS. — Et moi aussi, belle dame, et moi aussi je suis ravi, je suis enchanté ; mais, dès qu'on vous voit, c'est tout simple.

BETTINE. — Des compliments ! Vous êtes toujours le même.

LE MARQUIS. — Je ne vous en dirai pas autant, car vous voilà plus charmante que jamais ; et savez-vous qu'il y a quelque chose comme deux ou trois ans que je ne vous ai vue?

BETTINE. — Cher Stéfani, si vous saviez dans quel moment vous arrivez !... Je vais me marier !... Avez-vous déjeuné ?

LE MARQUIS. — Oui, certes; vous me connaissez trop pour me croire capable de m'embarquer sans avoir pris...

Bettine. — Vos précautions. D'où venez-vous donc?

Le marquis. — Là, d'à côté, de chez la princesse, votre voisine.

Bettine. — Ah! vous êtes lié avec elle? On dit qu'elle est très séduisante.

Le marquis. — Mais oui, elle est fort bien. C'est elle qui par hasard, en causant, m'a appris que vous étiez ici. Je ne m'en doutais pas, je suis accouru... Et vous allez vous marier?

Bettine. — Oui, mon ami, aujourd'hui même.

Le marquis. — Aujourd'hui même?

Bettine. — Le notaire est là.

Le marquis. — Eh bien! tant mieux, voilà une bonne nouvelle. C'est bien de votre part, cela, c'est très bien. Je ne m'y attendais pas, je suis enchanté.

Bettine. — Vous ne vous y attendiez pas? Voilà un beau compliment cette fois! Est-ce que vous êtes venu ici pour me dire des injures, monsieur le marquis?

Le marquis. — Non pas, non pas, ma belle, Dieu m'en garde! Oh! comme je vous retrouve bien là! Voilà déjà vos beaux yeux qui s'enflamment. Calmez-vous; je sais que vous êtes sage, très sage, je vous estime autant que je vous aime, c'est assez dire que je vous connais. Mais vous avez une certaine tête...

Bettine. — Comment, une tête?

Le marquis. — Eh! oui, une tête... (*Il la regarde.*) Une tête charmante, pleine de grâce et de finesse, d'esprit et d'imagination, qui comprend tout, à qui rien n'échappe, et qui porterait une couronne au besoin, témoin le dernier acte de *Cendrillon.*

Bettine. — Oui, vous aimiez à me voir dans ma gloire.

Le marquis. — C'est vrai; avec votre blouse grise, vous aviez beau chanter comme un ange, quand je vous voyais courbée dans les cendres, j'avais toujours envie de sauter sur la scène, de rosser monsieur votre père et de vous enlever dans mon carrosse.

Bettine. — Miséricorde, marquis! quelle vivacité!

Le marquis. — Aussi, quand je vous voyais revenir dans votre grande robe lamée d'or, avec vos trois diadèmes l'un sur l'autre, étincelante de diamants...

Bettine. — Je chantais bien mieux, n'est-ce pas?

Le marquis. — Je n'en sais rien, mais c'était charmant. Tra, tra, comment était-ce donc?

Bettine *chante les premières mesures de l'air final de la* Cenerentola, *puis s'arrête tout à coup et dit :* — Ah! que tout cela est loin maintenant!

Le marquis. — Que dites-vous donc là? Renoncez-vous au théâtre?

Bettine. — Il le faut bien. Est-ce que mon mari (je dis mon mari, il le sera tout à l'heure) me laisserait remonter sur la scène? Cela ne se pourrait pas, marquis. Songez-y donc sérieusement.

Le marquis. — C'est selon le goût et les idées des gens. Mais vous ne renoncez pas du moins à la musique?

Bettine. — Ah! je crois bien. Est-ce que je pourrais? Nous en vivons ici, cher marquis, et quand vous nous ferez l'honneur de venir manger la soupe, nous vous en ferons tant que vous voudrez,... plus que vous n'en voudrez.

Le marquis. — Oh! pour cela, j'en défie... Mais c'est égal, cela me fend le cœur de penser que je ne pourrai plus, après le dîner, m'aller blottir dans ce cher petit coin où j'étais à demeure pour me délecter à vous entendre.

Bettine. — Oui, vous étiez un de mes fidèles.

Le marquis. — Pour cela, je m'en vante. L'allumeur de chandelles me faisait chaque soir un petit salut en accrochant son dernier quinquet, car je ne manquais pas d'arriver dans ce moment-là. Ma foi, j'étais de la maison.

Bettine. — Mieux que cela, marquis; je me souviens très bien que vous avez été mon chevalier.

Le marquis. — C'est vrai. Contre ce grand benêt d'officier.

Bettine. — Qui m'avait sifflée dans *Tancrède*.

Le marquis. — Justement. Je le provoquai en Orbassan et j'en reçus le plus rude coup d'épée... Ah! c'était le bon temps, celui-là!

Bettine. — Oui. Ah! Dieu! que tout cela est loin!

Le marquis. — C'est votre refrain, à ce qu'il paraît? Que dirai-je donc, moi qui suis vieux?

Bettine. — Vous, marquis? Est-ce que vous pouvez? Victor Hugo a fait son vers pour vous, lorsqu'il a dit que le cœur n'a pas de rides.

Le marquis. — Si fait, si fait, je m'en aperçois. Et savez-vous pourquoi, Bettine? C'est que je commence à aimer mes souvenirs plus qu'il ne faudrait; c'est un grand tort. Je m'étais promis toute ma vie de ne jamais tomber dans ce travers-là. J'ai vu tant de bons esprits devenir injustes, tant de connaisseurs incurables, par ce triste effet des années, que je m'étais juré de rester impartial pour les choses nouvelles comme pour les anciennes. Je ne voulais pas être de ces bonnes gens qui ressemblent aux cloches de Boileau :

> Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Eh bien! j'ai beau faire, j'aime mieux maintenant ce que j'ai aimé que ce que j'aime. Je ne dis point de mal de vos auteurs

nouveaux ; mais Rossini est toujours mon homme. Ici marchait la grande Pasta avec ses gestes de statue antique ; là gazouillait ce rossignol que Rubini avait dans la gorge ; je vois le vieux Garcia avec sa fière tournure, escorté du long nez de Pellegrini ; Lablache m'a fait rire, la Malibran pleurer. Eh ! que diantre voulez-vous que j'y fasse ?

Bettine. — Je ne vois pas que vous ayez si grand tort. Et moi aussi, j'aime mes souvenirs.

Le marquis. — Est-ce qu'on peut en avoir à votre âge ?

Bettine. — Pourquoi donc pas, monsieur le marquis ? Si vos souvenirs sont les aînés des miens, cela n'empêche pas qu'ils ne se ressemblent.

Le marquis. — Bah ! les vôtres sont nés d'hier ; ce sont des enfants qui grandissent. Vous reviendrez tôt ou tard au théâtre.

Bettine. — Jamais, cher Stéfani, jamais.

Le marquis. — Mais, voyons, dans ce temps-là n'étiez-vous pas heureuse ?

Bettine. — C'est-à-dire que je ne pensais à rien. Ah ! c'est que je n'avais pas aimé.

Le marquis. — Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

Bettine. — Ce que je dis. J'ai été un peu folle, c'est vrai, insouciante, coquette, si vous voulez. Est-ce que ce n'est pas notre droit, par hasard ? Mais je ne suis plus rien de tout cela depuis que j'ai senti mon cœur.

Le marquis. — L'amour vous a rendu la raison ! Ah ! morbleu ! prouvez-nous cela ! Mais ce serait à en devenir fou, rien que pour tâcher de se guérir de la sorte. Vous l'aimez donc beaucoup, ce monsieur de... de..., vous ne m'avez pas dit...

Bettine. — Si je l'aime ! ah ! mon cher ami, que les mots sont froids, insignifiants, que la parole est misérable quand on veut essayer de dire combien l'on aime ! Vous n'avez pas l'idée de notre bonheur, vous ne pouvez pas vous en douter.

Le marquis. — Si fait, si fait, pardonnez-moi.

Bettine. — C'est tout un roman que ma vie. Ne disiez-vous pas tout à l'heure que vous aviez eu quelquefois l'envie de m'enlever ?

Le marquis. — Oui, le diable m'emporte !

Bettine. — Eh bien ! il l'a fait, lui. Figurez-vous, mon cher, quel charme inexprimable ! Nous avons tout quitté, nous sommes partis ensemble, en chaise de poste, comme deux oiseaux dans l'air, sans regarder à rien, sans songer à rien ; j'ai rompu tous mes engagements, et lui m'a sacrifié toute sa carrière ; j'ai désespéré tous mes directeurs...

Le marquis. — Peste ! vous disiez bien, en effet, que l'amour vous avait rendue sage.

Bettine. — Eh! que voulez-vous ! quand on s'aime ! Nous avons fait le plus délicieux voyage ! Imaginez, marquis, que nous n'avons rien vu, ni une ville, ni une montagne, ni un palais, pas la plus petite cathédrale, pas un monument, pas la moindre statue, pas seulement le plus petit tableau !

Le marquis. — Voilà une manière nouvelle de faire le voyage d'Italie.

Bettine. — N'est-ce pas, marquis ? quand on s'aime ! Qu'est-ce que cela nous faisait, vos curiosités ? Si vous saviez comme il est bon, aimable ! Que de soins il prenait de moi ! Ah ! quel voyage, bonté divine ! Moi qui bâillais en chemin de fer rien que pour aller à Saint-Denis, j'ai fait quatre cents lieues comme un rêve. — Votre Italie ! qui veut peut la voir, mais je défie qu'on la traverse comme nous ! Nous avons passé comme une flèche et nous sommes venus droit ici.

Le marquis. — Pourquoi ici, dans cette province ?

Bettine. — Pourquoi ?... mais je ne sais trop ;... parce qu'il l'a voulu,... parce qu'il avait loué cette campagne... Que vous dirai-je ?... Je n'en sais rien... Je serais aussi bien allée autre part,... au bout du monde,... que m'importait ? Je me suis arrêtée ici, parce qu'en descendant devant la grille, il m'a dit : Nous sommes arrivés.

Le marquis. — Que ne vous épousait-il à Paris ?

Bettine. — Sa famille s'y opposait. C'est encore là un des cent mille obstacles...

Le marquis. — Vous ne m'avez pas encore dit son nom.

Bettine. — Ah ! bah ! je ne vous l'ai pas dit ? C'est qu'il me semble que tout le monde le sait. Il se nomme Steinberg.

Le marquis. — Mais ce n'est pas un nom français, cela.

Bettine. — Non, mais sa famille habite la France.

Le marquis. — En êtes-vous sûre ?

Bettine. — Oh ! il me l'a dit.

Le marquis. — Steinberg ! je connais cela. Il me semble même me rappeler certaines circonstances... assez peu gracieuses... Eh, parbleu ! c'est lui que je viens de voir ce matin.

Bettine. — Où cela ? Dites. Chez la princesse ?

Le marquis. — Précisément, chez la princesse !

Bettine. — Ah ! malheureuse ! il y est encore !

Le marquis. — Eh ! qu'avez-vous, ma bonne amie ?

Bettine. — Il y est encore, c'est évident ; c'est pour cela qu'il ne vient pas. Il y est encore, un jour comme celui-ci ! quand tout

est prêt, quand le notaire est là, quand je l'attends !... Ah! quel outrage!

LE MARQUIS. — Vous vous fâchez pour peu de chose.

BETTINE. — Pour peu de chose? où avez-vous donc le cœur? Vous ne ressentez pas l'insulte qu'on me fait? Et cet impertinent valet qui me répond d'un air embarrassé. Calabre! Calabre! où es-tu?

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, CALABRE.

CALABRE. — Me voilà, madame, me voilà. Vous m'avez appelé?

BETTINE. — Oui, réponds. Pourquoi tout à l'heure as-tu fait l'ignorant quand je t'ai demandé où était ton maître?

CALABRE. — Moi, madame?

BETTINE. — Oui; essaye donc de me mentir encore, lorsque tu sais qu'il est chez la princesse.

CALABRE. — Ma foi, madame, je ne savais pas...

BETTINE. — Tu ne savais pas!

CALABRE. — Pardon, je ne savais pas si je devais en instruire madame.

BETTINE. — Ah! on te l'avait donc défendu? Parleras-tu?

CALABRE. — Eh bien, madame, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai rien. Monsieur le baron avait joué hier, il avait perdu sur parole. Il s'était engagé à payer ce matin. Il a voulu, avant toute autre affaire, tenir sa promesse.

BETTINE. — Il avait perdu, mon ami? Ah! mon Dieu! je n'en savais rien. Vous le voyez, marquis, c'était là son secret, c'était là tout ce qu'il me cachait. Et il l'avait dit à Calabre! N'est-ce pas que c'est mal de ne m'en avoir rien dit?

LE MARQUIS. — Je ne vois de sa part, dans tout cela, qu'un excès de délicatesse.

BETTINE. — N'est-ce pas? Oh! c'est que mon Steinberg n'a pas l'âme faite comme tout le monde... Il pourrait pourtant revenir plus vite.

LE MARQUIS. — Une femme qui joue et qui gagne au jeu, et qu'on paye dans les vingt-quatre heures, comme un huissier, croyez-moi, ma chère, ce n'est pas celle-là qu'on aime.

BETTINE. — Mais j'y pense, je me trompe encore. Dis-moi, Calabre, que ne t'envoyait-il porter cet argent?

CALABRE. — Madame, c'est qu'il ne l'avait pas. Il lui fallait aller à la ville le demander à son correspondant.

Bettine. — Mais j'en avais, moi, de l'argent. Ah! que c'est mal! que c'est cruel! C'est donc une somme considérable?

Calabre. — Non, madame, je ne sais pas au juste ; mais il m'a dit que cela ne le gênait point.

Le marquis. — Allons, madame et charmante amie, je vous quitte, je reprends ma course. Je suis heureux de vous voir heureuse. Adieu.

Bettine. — Mais vous nous reviendrez! Oh! je veux que vous soyez notre ami, d'abord, entendez-vous? notre ami à tous deux! Je prétends vous voir tous les jours, à la mode de notre pays. Où demeurez-vous?

Le marquis. — A trois pas d'ici, à cette maison blanche, là, derrière les arbres.

Bettine. — C'est délicieux! nous voisinerons.

Le marquis. — Je le voudrais, mais c'est que je pars demain.

Bettine. — Ah! bah! si vite, c'est impossible! nous ne permettrons jamais cela. Et où allez-vous?

Le marquis. — Je vais à Parme. Vous savez que j'ai là ma famille, et, dans ce moment-ci, je suis absolument forcé...

Bettine. — Ah! mon Dieu! quel ennui! Vous êtes forcé, dites-vous? Eh bien! tenez, j'aimerais mieux ne pas vous avoir revu du tout. Oui, en vérité, car ce n'est qu'un regret de plus que vous êtes venu m'apporter, et Dieu sait maintenant quand vous reviendrez! Allez! vous êtes un méchant homme! — Mais au moins restez à dîner. Je veux que vous signiez mon contrat.

Le marquis. — Je ne le peux pas, je suis engagé; mais je reviendrai vous faire ma visite d'adieu; et, puisque je ne puis signer votre contrat, je vous enverrai un bouquet de noce.

Bettine. — Un bouquet?

Le marquis. — Oui.

Bettine. — Va pour un bouquet.

Le marquis. — Où allez-vous donc, s'il vous plaît?

Bettine. — Je vous reconduis jusqu'à la grille. Je veux vous garder le plus longtemps possible. Dieu! que vous êtes ennuyeux! que vous êtes insupportable!

SCÈNE VIII

CALABRE, *seul, puis* LE NOTAIRE.

Calabre. — Allons, cela va un peu mieux. Je pense que monsieur le baron rendra cette fois quelque justice à mon intelligence. Ah! mon Dieu! le voilà qui rentre ; il va rencontrer madame avec

le marquis ;... et la défense qu'il m'a faite ! (*Il regarde au balcon.*) Non, non ! il prend une autre allée ; il va du côté du petit bois, comme s'il faisait exprès de les éviter. Serait-il possible ? Oui, c'est bien clair ; il les a vus, il fait un détour.

Le notaire. — Monsieur Calabre, les futurs conjoints sont-ils disposés ?...

Calabre. — Non, monsieur Capsucefalo, non, pas encore ; dans un instant, dans une minute.

Le notaire. — Fort bien, monsieur, je suis tout prêt.

Calabre. — Plaît-il ?

Le notaire. — Comment ?

Calabre, *regardant toujours.* — Je croyais que vous disiez quelque chose.

Le notaire. — Oui, je disais que je suis tout prêt.

Calabre. — Fort bien. Vous avez encore de la moscatelle ?

Le notaire. — Oui, monsieur, plus qu'il ne m'en faut.

Calabre. — A merveille, monsieur, à merveille. Il est inutile de vous déranger. Je vous avertirai quand il sera temps.

Le notaire. — Je ne bougerai point, monsieur, je ne bougerai point d'ici.

SCÈNE IX

CALABRE, STEINBERG.

Steinberg. — C'est donc ainsi qu'on suit mes ordres ?

Calabre. — Monsieur, je puis vous assurer...

Steinberg. — Quoi ! Ne vous avais-je pas dit que je ne voulais pas voir cet homme ici ?

Calabre. — Monsieur, j'ai fait votre commission ; mais madame n'en a pas tenu compte.

Steinberg. — Ce n'est pas possible. Lui avez-vous répété ?...

Calabre. — Tout ce que monsieur m'avait ordonné. J'ai même trouvé une excuse pour justifier l'absence de monsieur.

Steinberg. — Quelle excuse as-tu trouvée ?

Calabre. — Monsieur, j'ai dit que vous aviez joué.

Steinberg. — Comment, malheureux ! Et qu'en savais-tu ?

Calabre. — Voilà encore que j'ai eu tort ! Je n'avais pas d'autre ressource, monsieur ; vous me l'aviez dit ce matin, et j'ai eu bien soin d'ajouter que c'était peu de chose.

Steinberg. — Oui, peu de chose ! C'était peu ce matin, mais maintenant... Mort et furies ! c'est une maison de jeu, c'est un enfer que ce palais !

Calabre. — Vous avez encore joué, monsieur? Hélas! je vous l'avais bien dit.

Steinberg. — Tu me l'avais bien dit, animal! Répète-le donc encore une fois! Y a-t-il au monde une phrase plus sotte et plus inepte que celle-là? et dès qu'il vous arrive malheur, elle est dans la bouche de tout le monde. Mon cheval trébuche en sautant un fossé, je tombe, je me casse la jambe: Nous vous l'avions bien dit, s'écrient ceux qui vous relèvent. Quel doux effort de l'amitié!

Calabre. — Monsieur, j'ai déjà essayé de prendre la liberté de vous dire que si mes petites économies...

Steinberg. — Eh, morbleu! tes économies, que diantre veux-tu que j'en fasse?

Calabre. — J'ai quinze mille francs à moi, monsieur. Il me semble...

Steinberg. — Quinze mille francs! La belle avance! Écoute-moi; mais sur ta vie, garde pour toi ce que je vais te dire. Il faut que je parte.

Calabre. — Vous, monsieur! Est-ce bien possible?

Steinberg. — Je n'ai pas autre chose à faire. Cet argent perdu, je ne l'ai pas; il faut que je le trouve, et, pour le trouver, il faut que j'aille à Rome ou à Naples. Je connais là quelques banquiers. Je partirai secrètement, je trouverai un prétexte.

Calabre. — Et madame, monsieur, madame? Elle en mourra.

Steinberg. — Elle en souffrira. Crois-tu donc que je ne souffre pas moi-même? C'est avec le désespoir dans l'âme que je m'éloigne de ces lieux; mais, je le répète, il faut que je parte,... ou que je me donne la mort. Ainsi, que veux-tu? Va dans ma chambre, appelle Pietro et Giovanni, prépare tout,... et pas un mot de trop. Tu enverras ensuite à la poste demander des chevaux pour ce soir.

Calabre. — Et vous ne voulez pas de mes quinze mille francs, monsieur?

Steinberg. — Quinze mille francs! Il m'en faut cent mille!

SCÈNE X

Les précédents, BETTINE.

Bettine. — Cent mille francs, Steinberg! Il vous faut cent mille francs?

Steinberg. — Qui dit cela, ma chère Bettine? (*Il lui baise la main.*) Comment vous portez-vous ce matin? Vous êtes fraîche comme une rose.



BETTINE. — VOUS SOUVENEZ-VOUS DE CETTE CHANSON ? *(Elle se met au piano et joue la ritournelle d'une romance.)*
[Scène XI, page 154.]

COMPOSITION DE G. LEPAPE

Bettine. — Il ne s'agit pas de moi, mais de vous. Parlez franchement. Vous avez joué ?

Steinberg. — Vous avez mal entendu, ma chère.

Bettine. — Mal entendu, est-ce vrai, Calabre ?

Calabre. — Moi, madame ! je ne sais pas...

Steinberg. — Allez à votre besogne, Calabre. Pour aujourd'hui, c'est assez bavarder.

Calabre, *à part, en sortant.* — Bon ! encore une gourmade en passant. Mon Dieu ! tout cela va de mal en pis.

SCÈNE XI

STEINBERG, BETTINE.

Bettine. — Vous n'êtes pas sincère, mon ami.

Steinberg. — Je vous dis que vous vous méprenez. Cette somme dont je parlais, c'était dans l'idée d'un changement, d'une fantaisie.

Bettine. — D'un changement ?

Steinberg. — Oui, à propos d'une terre, d'une terre assez belle avec un palais, qui est à vendre, qui est pour rien, et que vous trouveriez peut-être à votre goût. Nous en causerons plus tard, s'il vous plaît. J'ai quelques ordres à donner.

Bettine. — Steinberg, vous n'êtes pas sincère.

Steinberg. — Pourquoi me dites-vous cela ?

Bettine. — Parce que je le vois.

Steinberg. — Que puis-je vous dire, du moment que vous ne me croyez pas ?

Bettine. — Vous pouvez me dire pourquoi, lorsque je vous ai vu venir de loin dans le jardin, vous étiez pâle, pourquoi vous parliez tout seul, pourquoi vous avez pris l'allée pour nous éviter.

Steinberg. — J'ai pris l'allée couverte, parce que je ne me souciais pas de vous rencontrer dans la compagnie où je vous voyais.

Bettine. — Comment ! Stéfani ! Vous ne le connaissez pas ! C'est un ancien ami. Quel motif pourriez-vous avoir ?

Steinberg. — Je n'aime pas les méchants propos. Je ne puis pas toujours m'empêcher d'en entendre ; mais je ne les répète jamais.

Bettine. — Des propos sur quoi ? Sur mon compte et sur celui de ce bon marquis ? — Ah ! cela n'est pas sérieux... Mais, maintenant je me rappelle,... vous l'avez vu chez moi, à Florence... Est-ce là qu'on tenait des *propos ?*

Steinberg. — Peut-être bien.

Bettine. — Quoi ? à Florence ! Mais Stéfani venait comme tout le

monde. Souvenez-vous donc, j'avais une cour, j'étais reine alors, mon ami ; j'avais mes flatteurs et mes courtisans, voire mes soldats et mon peuple, ce brave parterre qui m'aimait tant et à qui je le rendais si bien... Ingrat ! qui, seul dans cette foule, m'étiez plus cher que mes triomphes, et que j'ai appelé entre tous pour mettre ma couronne à vos pieds,... vous, Steinberg, jaloux d'un propos, fâché d'une visite que je reçois par hasard ! Allons, voyons, c'est une plaisanterie, convenez-en, un pur caprice, ou plutôt, tenez, je vous devine, c'est un prétexte, un biais que vous prenez pour me faire oublier ce que je voulais savoir et vous délivrer de mes questions.

Steinberg, *s'asseyant.* — Oh ! ma chère Bettine, vous êtes bien charmante, et moi je suis... bien malheureux.

Bettine. — Malheureux, vous ! près de moi ! Qu'est-ce que c'est ? Vite, dites-moi, de quoi s'agit-il ?

Steinberg. — J'ai tort, je me suis mal exprimé. Vous savez ce que c'est qu'un joueur ;... eh bien ! Bettine, c'est vrai, j'ai joué, et je suis rentré de mauvaise humeur ; mais ce n'est rien, rien qui en vaille la peine ; n'y pensons plus, pardonnez-moi.

Bettine. — Ce n'est pas encore bien vrai ce que vous dites là.

Steinberg. — Je vous demande en grâce d'y croire.

Bettine. — Vous le voulez ?

Steinberg. — Je vous en supplie.

Bettine. — Eh bien ! j'y crois, puisque cela vous plaît. Calmez-vous, voyons, trêve aux noirs soucis. Éclaircissez-nous ce front plein d'orages. Vous souvenez-vous de cette chanson ? (*Elle se met au piano et joue la ritournelle d'une romance.*)

Steinberg, *se levant.* — Bettine, pas cette chanson-là.

Bettine. — Pourquoi ? vous l'avez faite pour moi en passant à Sorrente, après une promenade en mer. Est-ce parce qu'elle se rattache à ces souvenirs qu'elle a déjà cessé de vous plaire ? Elle vous ôtait jadis vos ennuis. (*Elle chante.*)

Nina ton sourire,
Ta voix qui soupire,
Tes yeux qui font dire
Qu'on croit au bonheur, —
Ces belles années,
Ces douces journées,
Ces roses fanées,
Mortes sur ton cœur...

Steinberg, *à part, tandis que Bettine joue sans chanter.* — Pourrais-je jamais l'abandonner ? et pour qui ? grand Dieu ! par quelle infernale puissance me suis-je laissé subjuguer ?

BETTINE. — A quoi rêvez-vous donc, monsieur? est-ce que c'est poli, ce que vous faites là?... il me semble que je me trompe,... je ne me rappelle pas bien,... venez donc...

STEINBERG, *se rapprochant du piano et chantant.*

Nina, ma charmante.
Pendant la tourmente,
La mer écumante
Grondait à nos yeux :
Riante et fertile,
La plage tranquille
Nous montrait l'asile
Qu'appelaient nos vœux!

ENSEMBLE.

Aimable Italie,
Sagesse ou folie,
Jamais, jamais ne t'oublie
Qui t'a vue un jour!
Toujours plus chérie,
Ta rive fleurie
Toujours sera la patrie
Que cherche l'amour.

STEINBERG. — Mon amie, écoutez-moi. Cette chanson, ces paroles du cœur, ces souvenirs me pénètrent l'âme, me rendent à moi-même... Non, tant d'amour ne sera point un rêve! tant d'espoir de bonheur ne sera point un mensonge! j'en fais le serment à vos pieds. (*Il se met à genoux.*) Je viens de me montrer jaloux sans motif, mais je vous ai donné souvent trop de raisons de l'être...

BETTINE. — Ne parlons pas de cela, Steinberg.

STEINBERG, *se levant.* — J'en veux parler, je suis las de feindre, de me contraindre, de me sentir indigne de vous. Mes visites chez la princesse vous ont coûté des larmes, je le sais...

BETTINE. — Charles!

STEINBERG. — Je ne veux plus la voir, je ne veux plus entendre parler d'elle. Vivons chez nous, en nous, pour nous, et que l'univers nous oublie à son tour! Le notaire est là, n'est-ce pas? Eh bien! Bettine, signons à l'instant même. Les témoins ne sont pas arrivés? Je sais bien pourquoi, et je vous le dirai. Prenez la première voisine venue, et moi, morbleu! je prendrai Calabre. Que je sois votre mari, et advienne que pourra! Je répète, avec le vieux proverbe : Celui qui aime et qui est aimé est à l'abri des coups du sort!

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, CALABRE.

CALABRE, *entrant avec une lettre et une boîte.* — On apporte cette lettre pour monsieur le baron.

STEINBERG. — Eh, que diantre ! est-ce donc si pressé ?

CALABRE. — Oui, monsieur ; l'homme qu'on envoie a dit qu'on attendait la réponse.

STEINBERG. — Voyons ce que c'est. (*Il prend la lettre.*)

CALABRE, *donnant la boîte à Bettine.* — Ceci est pour madame.

STEINBERG, *après avoir lu précipitamment la lettre.* — Calabre !

CALABRE. — Monsieur.

STEINBERG. — Qui est-ce qui est là ?

CALABRE. — Monsieur, c'est un homme... de là-bas...

STEINBERG. — De chez la princesse ? Où est-il, cet homme ?

CALABRE. — Là, dans l'antichambre.

STEINBERG. — Je vais lui parler.

SCÈNE XIII

BETTINE, CALABRE.

BETTINE. — Qu'arrive-t-il encore, mon ami ? As-tu remarqué, en ouvrant cette lettre, comme il a changé de visage ? Est-ce encore un nouveau malheur ? Ah ! cette femme nous fait bien du mal.

CALABRE. — La lettre n'est pas d'elle, madame ; c'est un de ses gens qui l'a apportée, mais ce n'est pas son écriture.

BETTINE. — Son écriture, hélas ! excepté moi, tout le monde la connaît donc dans cette maison ?

CALABRE, *désignant la boîte.* — Ceci, madame, vient de la part du marquis.

BETTINE. — Ah ! je n'y pensais plus. (*Elle ouvre la boîte.*) Des diamants !

CALABRE. — Il y a un petit billet.

BETTINE. — (*Elle lit.*) « Vous m'avez permis, belle dame, de vous envoyer un bouquet de noce... »

Ah ! ciel ! j'entends la voix de Steinberg ; il parle avec une violence ! L'entends-tu, Calabre ? Il revient ici... Garde cet écrin, il ne faut pas qu'il le voie, pas maintenant, et dis-moi vite, avant qu'il vienne, combien a-t-il perdu ?

CALABRE. — Ah ! madame, il m'est impossible...

BETTINE. — Il faut que je le sache, il faut que tu parles, quand tu serais lié par mille serments ! Faut-il te le demander à genoux ?

CALABRE. — Ah ! ma chère dame !

BETTINE. — Est-ce cent mille francs ?

CALABRE, *à voix basse.* — Eh bien, oui.

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, STEINBERG.

STEINBERG, *à Calabre.* — Que faites-vous là ? retirez-vous. (*Calabre sort.*)

BETTINE. — Vous paraissez ému, Steinberg ; cette lettre semble vous avoir... contrarié.

STEINBERG. — Pas le moins du monde. — Qu'est-ce donc que cette boite que l'on vient de vous envoyer?

BETTINE. — Une bagatelle. — Dites-moi, mon ami, tout à l'heure...

STEINBERG. — Une bagatelle ! mais enfin quoi ?

BETTINE. — Mon Dieu, ce n'est pas un mystère,... c'est un cadeau de Stéfani.

STEINBERG. — Ah ! un cadeau ? et à quel propos ?

BETTINE. — A propos... de notre mariage.

STEINBERG. — Un cadeau de noce !... Est-il votre parent ?

BETTINE. — Non, mais, je vous l'ai dit, c'est un ancien ami.

STEINBERG. — Et les anciens amis font aussi des présents ? Je ne connaissais pas cet usage. Voyons cette boite, si vous le voulez bien.

BETTINE. — Elle n'est pas là, on l'a portée chez moi. Mais, mon ami, ne me ferez-vous pas la grâce de me dire ce que cette lettre...

STEINBERG. — Voulez-vous que j'appelle votre femme de chambre ?

BETTINE. — Pourquoi ?

STEINBERG. — Pour voir ce cadeau. Vous savez que je suis un connaisseur.

BETTINE. — Je me trompais... Cet écrin n'est pas chez moi... Calabre, je crois, l'a gardé.

STEINBERG. — Ah !... si c'est un objet de prix, la précaution est fort sage. (*Appelant.*) Calabre ! holà ! Calabre ! où êtes-vous donc ?

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, CALABRE.

CALABRE. — Monsieur...

STEINBERG. — Où êtes-vous donc quand j'appelle ?

CALABRE. — Monsieur, j'étais dans votre appartement. Vous vous rappelez sans doute les ordres...

STEINBERG. — Il n'est pas question de cela.

BETTINE. — Calabre, avez-vous l'écrin que je viens de vous confier ?

CALABRE. — Oui, madame.

BETTINE. — Donnez-le-moi. (*Elle le remet à Steinberg.*)

STEINBERG, *ouvrant l'écrin.* — Ce sont de fort beaux diamants. Peste ! un bouquet de fleurs en brillants, mêlés de rubis et d'émeraudes ! c'est tout à fait galant ! — Il y a un mot d'écrit.

BETTINE. — Vous pouvez le lire.

STEINBERG. — A Dieu ne plaise ! ma curiosité ne va pas jusque-là.

BETTINE. — Je vous en prie ; je ne l'ai pas lu.

STEINBERG. — Vraiment ? Puisque vous le voulez... (*Il lit.*) « Vous m'avez permis, belle dame, de vous envoyer un bouquet de noce. Si je devais rester longtemps dans ce pays, je vous enverrais des fleurs qui, lorsqu'elles seraient fanées, se remplaceraient aisément ; mais, puisque ma mauvaise étoile me défend de vivre près de vous, laissez-moi vous offrir, je vous le demande en grâce, quelques brins d'herbe un peu moins fragiles. Puisse ce souvenir d'une vieille amitié vous en rappeler parfois quelques autres que pour ma part je n'oublierai jamais. — J'aurai l'honneur de vous voir ce soir. » — C'est à merveille ! Monsieur Calabre, avez-vous fait demander des chevaux ? (*Il pose l'écrin sur une table.*)

CALABRE. — Pas encore, monsieur ; je pensais...

STEINBERG. — Combien de fois faut-il donc que je parle pour qu'on m'entende ? Que Pietro parte sur-le-champ.

BETTINE. — Des chevaux, Steinberg ? pourquoi faire ?

STEINBERG. — Il faut que j'aille à la ville. Hâtez-vous, Calabre.

BETTINE. — Un instant encore ! Ne se pourrait-il ?...

STEINBERG. — A qui obéit-on ici ? (*Calabre s'incline et va pour sortir.*)

BETTINE. — Charles, je sais votre secret ! Je ne voulais vous en rien dire. J'aurais attendu, j'aurais désiré que la confidence m'en vînt de votre part ; mais vous voulez partir... Pourquoi ?

STEINBERG. — Vous savez tout, dites-vous, et vous le demandez ! Il paraît qu'il y a ici une inquisition dans les règles, et qu'on

s'inquiète fort de mes intérêts; mais il semble aussi que monsieur Calabre conserve plus discrètement ce que vous lui confiez qu'il ne sait respecter mes ordres.

Calabre. — Monsieur, je vous jure sur mon âme...

Steinberg. — Je ne vous interroge pas. — Et, moi aussi, je voulais garder le silence; mais puisque vous avez voulu tout savoir, eh bien ! madame, soyez satisfaite! Oui, j'ai agi imprudemment; oui, ma parole est engagée; ma fortune, déjà compromise, est aujourd'hui à peu près perdue. Cette lettre vient d'un créancier qui m'annonce tout d'un coup un voyage, qui prétexte un départ subit pour me demander de l'or, comme votre marquis pour vous en donner.

Bettine. — Bonté divine ! perdez-vous la raison ?

Steinberg. — Non, pas. Croyez-vous, s'il vous plaît, que je ne sache pas par cœur ces finesses, ces artifices de comédie, ces petites ruses de coulisse? Supposer qu'on s'en va pour se faire retenir ! accompagner cela d'un présent bien solide, afin qu'on sente tout ce qu'on va perdre ! voilà qui est nouveau, voilà qui est merveilleux ! Mais il faudrait, pour n'y pas voir clair, n'avoir jamais mis le pied dans le foyer d'un théâtre, n'avoir jamais connu vos pareilles!

Bettine. — Mes pareilles, Steinberg? — Vous voulez m'offenser. Vous n'y parviendrez pas, je vous en avertis, car ce n'est pas vous qui parlez. Si vos ennuis vous rendent injuste, le plus simple est d'en détruire la cause. Écoutez-moi. — Je n'ai pas, bien entendu, cent mille francs dans mon tiroir; mais Filippo Valle, notre correspondant, les a pour moi. Il n'y a qu'à les faire prendre à la ville, et vous les aurez dans une heure.

Steinberg. — Je n'en veux pas.

Bettine. — Signons notre contrat; dès cet instant, vous êtes mon mari.

Steinberg. — Jamais!

Bettine. — Vous le vouliez tout à l'heure.

Steinberg. — Jamais, jamais à un tel prix!

Bettine. — A un tel prix !... Ah ! vous ne m'aimez plus.

Steinberg. — Il ne s'agit pas d'amour dans une question d'argent. Et qu'arriverait-il si je cédais ? Vous seriez ridicule, et moi méprisable.

Bettine. — Ce ridicule me ferait rire, et ce mépris me ferait pitié.

Steinberg. — Ririez-vous aussi de votre ruine?

Bettine. — Je ne la crains pas. Si la pauvreté ne vous est pas insupportable, elle n'a rien que je redoute. Si elle vous effraye,

eh bien ! je ne suis pas morte, et ce que j'ai fait peut se recommencer.

Steinberg. — Remonter sur la scène, n'est-il pas vrai ? C'est là votre secret désir, d'autant plus vif que vous savez bien que je n'y saurais consentir.

Bettine. — Mon ami...

Steinberg. — Brisons là, je vous prie... Je n'ajouterai qu'un seul mot : j'étais prêt à vous épouser lorsque je croyais pouvoir vous assurer une existence honorable et libre ; maintenant je ne le puis plus.

Bettine. — Pourquoi cela ? où est le motif ?

Steinberg. — Où est le motif ? Et mon nom ? et ma famille ? et mes amis ? et le monde ?...

Bettine. — Ah ! voilà l'obstacle.

Steinberg. — Oui, le voilà, comprenez-le donc ; oui, c'est le monde qui nous sépare, le monde, dont personne ne peut se passer, qui est mon élément, qui est ma vie, dont je n'attends rien, dont j'ai tout à craindre, mais que j'aime par-dessus tout ; le monde, l'impitoyable monde, qui nous laisse faire, nous regarde en souriant, qui ne nous préviendrait pas d'un danger, mais qui, le lendemain d'une faute, se ferme devant nous comme un tombeau.

Bettine. — Je ne croyais pas le monde si méchant.

Steinberg. — Il ne l'est pas du tout, madame. Il a raison dans tout ce qu'il fait. C'est incroyable ce qu'il pardonne, et comme il vous soutient, comme il vous défend, par respect pour lui-même, dès l'instant qu'on en est, tant que vous vous conformez à ses lois, les plus douces, les plus praticables et les plus indulgentes qu'on puisse imaginer ; mais malheur à qui les transgresse ! Malheur à qui brave cette impunité, à qui abuse de cette indulgence ! Il est perdu, il n'a rien à dire, et cette affable cruauté, cette sévère patience, qui ne frappe que lorsqu'on l'y force, n'est que justice.

Bettine. — Ainsi vous partez ?

Steinberg. — Et que voulez-vous donc ? De quel front, de quel visage irais-je subir ce rôle d'un mari qui vit d'une fortune qui n'est pas la sienne, et promener par toute l'Italie une femme que je ne ferais que suivre, avec mon nom sur son passe-port et mes armes sur sa voiture ? Encore faudrait-il, si, par impossible, on consentait à pareille chose, encore faudrait-il que cette femme fût digne d'un tel sacrifice !

Bettine. — Est-ce bien là le motif, Steinberg ?

Steinberg. — Je sais donc bien mal me faire comprendre. (*Montrant l'écrin.*) Eh bien ! le motif, le voilà. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI

BETTINE, CALABRE.

Bettine. — Calabre.

Calabre. — Madame.

Bettine. — Je suis perdue.

Calabre. — Patience, madame, il ne faut pas croire...

Bettine. — Je suis perdue, perdue à jamais.

Calabre. — Non, madame, je vous le répète, il ne faut pas croire que M. le baron vous ait dit là son dernier mot, ni même qu'il ait parlé sincèrement; non, c'est impossible. Il changera de langage quand son dépit sera calmé, car ce n'est pas contre vous qu'il peut être irrité; il reviendra, madame, il va revenir.

Bettine, *regardant au balcon.* — Le voilà qui part.

Calabre. — Est-ce possible?

Bettine. — Tu ne le vois pas? Il part seul, à pied. Où va-t-il? Sans doute à la ville. Cours après lui, Calabre, retiens-le... Ah! le cœur me manque.

Calabre. — J'y vais, madame, je vous obéis... Mais permettez du moins...

Bettine. — Non! arrête! laisse-le partir; mais il faut que tu partes aussi. Il faut que tu sois avant lui à la ville. Te sens-tu la force de prendre la traverse par le chemin de la montagne? (*Elle va à la table et écrit.*)

Calabre. — Pour vous, madame, je monterais au Vésuve.

Bettine. — Il n'y a que toi qui puisses faire ma commission. Filippo Valle te connaît. — Et toi, connais-tu la personne à qui Steinberg doit ce qu'il a perdu?

Calabre. — L'homme qui a apporté la lettre m'a dit que c'était le comte Alfani.

Bettine. — Voici un mot pour Valle. Il doit avoir à moi, chez lui, la somme nécessaire. Il faut qu'il l'envoie sur-le-champ à cet Alfani, et qu'il fasse dire que c'est la princesse qui prête cet argent à Steinberg.

Calabre. — Comment, madame, vous voulez...

Bettine. — Oui. Il ne m'aime plus assez pour accepter de moi un service; mais, croyant qu'il vient d'elle, il n'osera pas refuser. Allons, Calabre, dépêche-toi; nous n'avons pas de temps à perdre.

Calabre. — Mais, madame, pensez donc que cette somme est considérable, et que vous disiez ce matin même au notaire que votre fortune ne l'était guère...

Bettine. — C'est bon, c'est bon. Ne t'inquiète pas.

Un domestique, *entrant.* — Monsieur le marquis Stéfani demande si madame veut le recevoir.

Bettine. — Stéfani ! (*Après un silence.*) Oui, sans doute, qu'il vienne. Allons, Calabre, tu n'es pas parti ?

Calabre. — Hélas ! madame...

Bettine. — Ne t'inquiète pas, te dis-je. Je t'ai entendu tantôt, il me semble, offrir quinze mille francs à ton maître ?

Calabre. — Oui, madame, et s'il se pouvait...

Bettine. — En possèdes-tu beaucoup davantage ?

Calabre. — Je ne dis pas ; mais dans un cas pareil...

Bettine. — Et tu ne veux pas que je fasse ce que tu voulais faire ? Va, Calabre, va, mon vieil ami, — et quand je serai ruinée, tu me feras tes offres, à moi, et j'accepterai.

Calabre. — Je vais prendre le vieux cheval de chasse. Il a encore le jarret ferme, et moi aussi, quoi qu'on en dise. Je serai bientôt parti et revenu. Ah ! si M. de Steinberg a du cœur, il sera dans un quart d'heure à vos pieds !

Bettine. — Va, ne me fais pas penser à cela.

SCÈNE XVII

BETTINE, LE MARQUIS, *entrant à droite pendant que Calabre sort à gauche.*

Bettine, *à part.* — C'est pourtant bien là ce que j'espère !

Le marquis. — Voilà une action généreuse, ma chère, digne en tout point de vous, mais elle a son danger.

Bettine. — C'est vous, Stéfani ? De quoi parlez-vous ?

Le marquis. — Eh ! de ce que vous venez de faire.

Bettine. — Étiez-vous là ? M'auriez-vous écoutée ?

Le marquis. — Non, Dieu m'en garde ! mais j'ai entendu.

Bettine. — Marquis !

Le marquis. — Ne vous fâchez pas, de grâce, et ne vous défendez pas non plus. Je venais vous voir tout bonnement, comme je vous l'avais dit, pour vous faire mes adieux. Il n'y avait personne à la salle basse, ni personne dans la galerie. J'attendais, devant vos tableaux, qu'il vînt à passer quelqu'un de vos gens, lorsque votre voix est venue jusqu'à moi. Je n'ai pas tout saisi au juste, mais j'ai bien compris à peu près. Vous payez une petite dette et vous ne voulez pas qu'on le sache. Vous vous cachez même sous le nom d'une autre ; — c'est bien vous, cela, Élisabeth. Seriez-vous blessée de ce qu'une fois de plus j'ai eu la preuve de tout ce que votre âme renferme de délicatesse et de générosité ?

Bettine. — Mais... est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes là?

Le marquis. — Non, il n'y a pas plus de deux minutes, et je vous le dis, j'ai compris vaguement. Comme je mettais le pied sur l'escalier, j'ai aperçu votre monsieur de... Steinberg, qui s'en allait par le jardin. Il ne m'a pas rendu mon salut. Est-ce que je lui ai fait quelque chose?

Bettine. — Plaisantez-vous? Il vous connaît à peine.

Le marquis. — Vous pourriez même dire pas du tout.

Bettine. — Il ne vous aura sûrement pas vu. Il était très préoccupé.

Le marquis. — Oui,... je comprends bien ;... cet argent perdu, pas vrai? ce jeune homme-là joue trop gros jeu.

Bettine. — Oui.

Le marquis. — Oui, et il ne sait pas jouer. (*Bettine s'assied, pensive.*) Il ne faut pas croire que le lansquenet, tout bête qu'il est, soit du pur hasard. Il y a manière de perdre son argent. Je sais bien qu'à tout prendre, c'est un jeu aussi savant que pile ou face ou la bataille. L'indifférent qui regarde n'en voit pas davantage; mais demandez à celui qui touche aux cartes si elles ne lui représentent que cela. Ces petits morceaux de carton peint ne sont pas seulement pour lui rouge ou noir; ils veulent dire heur ou malheur. La fortune, dès qu'on l'appelle, peu importe par quel moyen, accourt et voltige autour de la table, tantôt souriante, tantôt sévère; ce qu'il faut étudier pour lui plaire, ce n'est pas le carton peint ni les dés, ce sont ses caprices, ce sont ses boutades, qu'il faut pressentir, qu'il faut deviner, qu'il faut savoir saisir au vol... Il y a plus de science au fond d'un cornet que n'en a rêvé d'Alembert.

Bettine. — Vous parlez en vrai joueur, marquis. — Est-ce que vous l'avez été?

Le marquis. — Oui, et joueur assez heureux, parce que j'étais très hardi quand je gagnais, et, dès que la fortune me tournait le dos, cela m'ennuyait.

Bettine. — On dit que cette passion-là ne se corrige jamais.

Le marquis. — Bon! comme les autres. Mais je suis là à bavarder... Je ne voulais que vous baiser la main, et je me sauve, car j'importunerais...

Bettine. — Non, Stéfani, restez, je vous en prie. Puisque vous savez à peu près mes secrets, nous n'en dirons rien, n'est-ce pas? Et vous me pardonnerez si je suis distraite. — Le chagrin n'est jamais aimable.

Le marquis. — Celui que vous avez est bien mieux que cela : il est estimable, et il vous honore. Je connais des gens qui rendent

service comme l'ours de la fable avec son pavé. Ils se font prier, ils vous marchandent, et, lorsqu'ils vous croient suffisamment plein d'une reconnaissance éternelle, ils vous assomment d'un affreux bienfait. Ils détruisent ainsi tout le vrai prix des choses, la bonne grâce d'une bonne action. Vous n'avez pas de ces façons-là, ma chère, et votre main est plus légère encore lorsqu'elle obéit à votre cœur que lorsqu'elle court sur ce piano pour exprimer votre pensée.

Bettine. — Asseyez-vous donc, je vous en supplie.

Le marquis, *s'asseyant*. — A la bonne heure, pourvu que vous me promettiez, une minute avant que je sois de trop, d'être assez de mes amis pour me mettre à la porte.

Bettine. — De vos amis, marquis ? A propos, savez-vous bien que vous m'avez envoyé un bouquet magnifique, mais à tel point que je ne l'accepterais certainement de personne au monde, excepté vous.

Le marquis. — Il n'y a ni perle ni diamant qui vaille une telle parole échappée de vos lèvres. — Mais il y a quelque chose qui me tracasse. — Laissez-moi vous faire une seule question. Est-ce que, dans ces affaires-là, vous ne prenez pas vos précautions ?

Bettine. — Quelles précautions ?

Le marquis. — Mais, dame ! une signature, une hypothèque, une garantie.

Bettine. — Je n'entends rien à tout cela.

Le marquis. — Vous avez tort, morbleu ! vous avez tort.

Bettine. — C'était donc là ce qui vous faisait dire, en entrant, qu'il y avait un danger pour moi ?

Le marquis. — Précisément.

Bettine. — Expliquez-vous donc.

Le marquis. — C'est que cela est fort délicat, et puis j'augmenterais vos inquiétudes.

Bettine. — Le vrai moyen de les augmenter, c'est de ne parler qu'à demi.

Le marquis. — Vous avez raison, et j'ai tort. N'en parlons plus ; prenez que je n'ai rien dit. (*Il se lève.*)

Bettine. — Non pas, car je comprends vos craintes... Vous connaissez la princesse ?

Le marquis. — Eh ! oui, eh ! oui, je la connais.

Bettine. — La croyez-vous capable d'une mauvaise action ?

Le marquis. — Eh ! je n'en sais rien.

Bettine. — Mais je dis... d'une perfidie,... d'une noirceur...

Le marquis. — Eh ! qui en répondrait ?

Bettine. — Stéfani, vous m'épouvantez. Écoutez-moi : vous m'avez vue ce matin presque jalouse de cette femme.

Le marquis. — Vous l'étiez bien un peu tout à fait.

Bettine. — Oui, par instants; mais vous savez ce que c'est, mon ami : — on croit douter des gens qu'on aime, on les accable de reproches, on les appelle parjures, infidèles;... au fond de l'âme on n'en croit pas un mot, et pendant que la bouche accuse, le cœur absout. N'est-ce pas vrai ?

Le marquis. — Sans doute. Eh bien ? ma chère Bettine...

Bettine. — Eh bien, marquis, sincèrement, je n'ai jamais pensé, je n'ai jamais cru possible qu'il aimât cette femme. Cette horrible idée me vient maintenant. Vous l'avez vu chez elle, qu'en pensez-vous ?

Le marquis. — Bon Dieu, ma belle, que demandez-vous là ? On ne voit pas les cœurs, comme dit Molière. Franchement, d'ailleurs, je n'en crois rien.

Bettine. — Que voulait dire alors ce danger dont vous me parliez?

Le marquis. — Ah ! c'est qu'il y a princesse et princesse, comme il y a fagot et fagot.

Bettine. — Et vous croyez que celle-ci...

Le marquis. — Elle me fait tant soit peu l'effet de n'être pas de bien bonne fabrique et d'avoir été achetée de hasard.

Bettine. — S'il en est ainsi...

Le marquis. — Je n'en suis pas sûr ; mais je conviens qu'il m'est pénible de voir le sort d'une personne comme vous entre les mains d'une femme comme elle.

Bettine. — Je ne saurais croire que Steinberg...

Le marquis. — Puisse vous tromper ? Je suis de votre avis. Eh ! palsambleu ! s'il ne vous adore pas, je le plains bien sincèrement. Tenez, on vient, c'est lui, je me retire. Non, ce n'est pas lui, c'est son valet de chambre.

SCÈNE XVIII

Les précédents, CALABRE.

Bettine. — Eh bien ! Calabre, qu'as-tu fait ?

Calabre. — Tout ce que vous m'aviez dit, madame.

Bettine. — L'argent est payé ?

Calabre. — Oui, madame.

Bettine. — As-tu vu Steinberg ?

Calabre. — Hélas ! oui.

Bettine. — Que t'a-t-il dit ?

Calabre. — Voici une lettre.

Bettine, *après avoir lu vite.* — Ah ! c'est très bien,... parfaitement bien,... c'est à merveille. (*Elle tombe évanouie dans un fauteuil.*)

Calabre. — Madame ! madame !...

Le marquis. — Qu'y a-t-il donc ?

Calabre. — Veillez sur elle, monsieur, je vais chercher ce qu'il faut.

Le marquis, *tirant un flacon.* — Ce flacon suffira. Qu'êtes-vous donc venu lui annoncer?

Calabre. — Ah ! monsieur, c'est horrible à dire !... Il est parti avec la princesse.

Le marquis. — Parti ! — La voici qui rouvre les yeux. Il faut lui ôter cette lettre... (*Il va pour prendre la lettre que Bettine tient à la main.*)

Bettine. — Non, non !... oh ! ne m'ôtez pas cela... Où suis-je donc? J'ai fait un rêve. C'est vous, marquis? Je vous demande pardon.

Le marquis. — Restez en repos ; ne vous levez pas.

Bettine. — Ah ! malheureuse ! je me souviens. Il est parti ; n'est-ce pas, Calabre ? Savez-vous cela, Stéfani ? — Il est parti avec cette femme ! Tenez, lisez cette lettre, lisez-la tout haut.

Le marquis. — Je sais tout, ma chère.

Bettine. — Ah ! vraiment ? Cette nouvelle est-elle déjà connue ? Suis-je déjà la fable de la ville ? Sans doute il y a du plaisant dans cette aventure, elle fournira matière à la gaieté publique ; mais comment oseraient-ils rire de moi, avant de savoir ce que je vais faire ? Tout n'est pas fini, et apparemment j'ai aussi le droit de dire mon mot dans cette comédie.

Le marquis. — Personne ne se rira de vous. Il n'y a rien de moins plaisant que de voler l'argent du prochain.

Bettine, *s'animant par degrés.* — Voler ! qui parle d'une chose pareille ? Cette somme dont j'ai disposé, je l'ai donnée volontairement, j'ai supplié qu'on l'acceptât. J'ai été obligée d'employer la ruse pour vaincre un refus obstiné. Il est vrai que mon stratagème n'a pas tourné à mon avantage ; mais qui peut dire que je m'en repente ? Si c'est de cela que vous me plaignez, vous me supposez un singulier chagrin. (*Elle se lève.*)

Le marquis. — Je ne sais pas quelle est la somme, mais il paraît que ce n'est pas peu de chose.

Bettine. — Eh ! que m'importe ? Quelle étrange idée vous faites-vous donc des personnes mêmes que vous prétendez estimer, si vous ne voyez ici qu'une affaire d'intérêt ? Ah ! que Steinberg fût revenu à moi, est-ce que le reste comptait pour quelque

chose? Mais c'est ainsi que juge le monde. — Un amour trompé, qu'est-ce que cela? Une femme qu'on abandonne, un serment qu'on trahit, un lien sacré qu'on brise, ce ne sont que des bagatelles! cela se voit tous les jours, cela se raconte, cela égaye la bonne compagnie! mais qu'il s'agisse de quelques écus de moins, de quelques misérables poignées de jetons qu'on aura perdus par hasard, oh! alors chacun vous plaindra, et votre souffrance pécuniaire sera l'objet d'une pitié sordide à faire monter la rougeur au front.

Le marquis. — Votre chagrin est cause, Bettine, que vous adressez mal vos reproches.

Bettine. — Oui, mon ami, vous avez raison. Je sais qui vous êtes, je vous offense; mais ce que j'éprouve est si affreux qu'il faut me pardonner ce que je puis dire, car je n'en sais rien, je suis au fond d'un abîme. Tenez, Stéfani, lisez-moi cela. Lisez tout haut, je vous en prie.

Le marquis, *lisant.*

« Ma chère Bettine,

« Bien que vous ayez agi sans mon consentement, je suis obligé de vous remercier de ce que vous venez de faire pour moi... »

Bettine. — Obligé de me remercier!

Le marquis, *continuant.* — « Mais vous comprenez que mon premier soin doit être de chercher les moyens de vous rendre la somme que vous avez bien voulu m'avancer... »

Bettine. — On n'écrirait pas mieux à un homme d'affaires.

Le marquis, *de même.* — « Le projet que nous avions formé ne pouvant plus se réaliser, les convenances mêmes semblent s'opposer à ce que je demeure plus longtemps près de vous... »

Bettine. — Que dites-vous de cela, marquis?

Le marquis, *de même.* — « Je vais donc quitter ce pays. Une personne de nos amies... »

Bettine. — Quelle audace!

Le marquis, *de même.* — « ... de nos amies part maintenant pour Rome et m'offre de l'accompagner. Je sais, du reste, que je ne vous laisse pas seule... »

Bettine. — Continuez, continuez.

Le marquis, *de même.* — « Et que je puisse revenir ou non, vous pouvez compter, chère Bettine, que vous recevrez bientôt de mes nouvelles.

Steinberg. »

Bettine. — Steinberg! Que le monde prononce ton nom quand il voudra parler d'un ingrat!

Le marquis. — Il est certain que tout cela n'est pas beau. En vérité, cela demanderait vengeance.

Bettine. — Vengeance! ah! oui, n'en doutez pas. Mais quelle vengeance puis-je trouver? Vous parlez en homme, Stéfani, et vous ressentez en homme un affront. Vous-même, cependant, que pouvez-vous faire quand vous avez un ennemi? Que pouvez-vous de plus que de le tuer? Vous croyez vous venger ainsi... Ah! mon ami, pour un cœur honnête, il y a des maux plus affreux que la mort; mais pour un lâche, ce qu'il y a de plus terrible, c'est la mort, qui n'est rien.

Le marquis. — Je gagerais que cette lettre impertinente n'est pas entièrement du fait de votre baron. Il y a de la femme là-dedans, — c'est un monstre à deux têtes, — car enfin quelle nécessité de vous avertir qu'il ne s'en va pas seul? La lâcheté est de lui, l'insulte est féminine.

Bettine. — Je l'ai senti comme vous. Il le sait bien aussi, et il a voulu mettre entre nous une barrière infranchissable. Il craignait que je voulusse le suivre, il avait peur de mon pardon, et il a pris ce moyen de l'éviter; il savait que lorsqu'une femme frappe le cœur d'une autre, elle rend toute espèce de retour impossible, et que la blessure ne se guérit pas. O perfide! le jour même qui était fixé, qu'il avait choisi pour notre mariage!... Hier au soir, il fallait voir comme il savait dissimuler! Il semblait, dans son impatience, souffrir d'attendre qu'il fît jour. O ciel! c'est moi qu'on joue ainsi! mon âme loyale ainsi traitée! Vous me connaissez, marquis, n'est-ce pas? Eh bien! j'ai combattu mon caractère trop vif, j'ai plié mon orgueil, afin de supporter ce qui me révoltait souvent, mais du moins ce que je croyais fait sans fausseté, sans dessein de nuire. Maintenant je te vois tel que tu es, traître, et tu déchires mon cœur et mon honneur!

Le marquis. — Ah çà! je pense à un mot de cette lettre. Lorsqu'il vous dit qu'il ne vous laisse pas seule, qu'est-ce qu'il entend par ces paroles? Est-ce donc que Calabre reste auprès de vous?

Calabre. — Oh! non, monsieur, cela signifie autre chose.

Bettine. — Tais-toi, Calabre!

Le marquis. — Pourquoi donc? Est-ce une indiscrétion que je viens de commettre? (*Bettine ne répond pas. Calabre fait un signe au marquis et lui montre l'écrin qui est sur la table.*)

Le marquis. — Je ne comprends pas. Que veux-tu dire à ton tour?

Calabre. — Madame me défend de parler.

Bettine. — Parle si tu veux.

Le marquis, *se levant et allant à la table.* — Ceci pique fort ma curiosité. Qu'y a-t-il donc, monsieur Calabre?

Calabre. — Eh bien! monsieur, puisqu'on me permet de le dire, c'est que cet écrin est cause en partie de tout ce qui arrive.

Le marquis. — Vous voulez badiner, sans doute?

Calabre. — Pas le moins du monde. Monsieur le baron a fait des reproches horribles à madame d'avoir accepté ces bijoux.

Le marquis. — Mais cela n'a pas le sens commun!

Calabre. — Et ce matin, monsieur, s'il faut ne vous rien taire, j'étais chargé moi-même de dire à madame qu'elle eût à ne vous point recevoir.

Le marquis. — Ah çà! cela a l'air d'un rêve... Est-ce que c'est vrai, Bettine, ce qu'on me raconte là?

Bettine. — Très vrai.

Le marquis. — Mais cela tient du prodige. A propos de quoi cette querelle d'Allemand? ce ne pouvait être qu'un méchant prétexte dont il avait besoin pour se fâcher.

Calabre. — Oh! mon Dieu! oui, monsieur, pas autre chose.

Le marquis. — J'entends. Mais quelle bizarre idée!

Calabre. — C'est que monsieur le marquis venait voir souvent madame, du temps qu'elle était à Florence, et monsieur le baron s'est imaginé...

Le marquis. — Quelque sottise.

Calabre. — Il s'est persuadé, en vous voyant arriver ici, que vous alliez recommencer à faire votre cour à madame.

Le marquis. — Eh bien!

Calabre. — Et cela l'a fâché.

Le marquis. — C'est malheureux! Quoi! il va l'épouser, et voilà le cas qu'il sait faire d'elle? Mais c'est un drôle que ce monsieur.

Bettine. — Stéfani! songez que je l'ai aimé.

Le marquis. — C'est juste, je vous demande pardon. Je n'ai pas les mêmes raisons que vous pour le ménager. Ainsi donc, cher monsieur Calabre, vous dites qu'on est jaloux de moi?

Bettine. — Oui, monsieur.

Le marquis. — En vérité? Eh bien, cela me fait plaisir, cela me rajeunit. — Ah! on est jaloux de moi! (*Après un silence.*) Eh bien! morbleu! il a raison. — Bettine, écoutez-moi. Vous avez aimé, vous vous êtes trompée, vous avez fait un mauvais choix, vous en portez la peine; cela est fâcheux, mais cela arrive aux plus honnêtes gens, c'est même à eux que cela ne manque guère. Si maintenant vous avez quelque rancune, et la moindre disposition à courir en poste après le passé, je suis tout prêt, et je vous aiderai très volontiers à prendre une revanche qui vous est bien due. Si je n'ai plus le pied assez leste pour me jeter dans une valse, je l'ai

encore, Dieu merci, assez ferme pour soutenir un coup d'épée, et je serais ravi de rendre à ce monsieur celui que j'ai reçu autrefois pour vous.

Bettine. — Mon ami...

Le marquis. — Si, au contraire (ce qui, à mon avis, serait infiniment préférable), vous pouviez avoir la patience, je dirai même le bon sens, de laisser faire le médecin qui guérit toute chose, le temps, connu depuis que le monde existe, je m'offre à vous.

Bettine. — Vous Stéfani?

Le marquis. — Moi, non pas aujourd'hui, non pas demain, non pas dans un mois ni dans six, mais quand vous voudrez, quand cela vous plaira, si jamais cela peut vous plaire, quand vous serez calmée, guérie, redevenue tout à fait vous-même, c'est-à-dire gaie, aimable et charmante ; quand la blessure qu'un ingrat vous a faite s'effacera avec les jours d'oubli, oui, je le répète, je m'offre à vous. On dit que je veux vous faire ma cour, on a raison ; que je vous ai aimée, on a raison ; que je vous aime encore, on a raison; et ce que je vous dis là, il y a trois ans que j'aurais dû vous le dire, et je vous le dirai toute ma vie.

Bettine. — Puisque vous me parlez avec cette franchise, je ne veux pas être moins sincère que vous. Répondre sur-le-champ à ce que vous me proposez, vous comprenez que c'est impossible...

Le marquis. — Quand vous voudrez.

Bettine. — Mais ce que je puis et ce que je veux vous dire tout de suite et sans hésiter, c'est qu'au milieu des chagrins que j'éprouve et de toute l'horreur qui m'accable, à cet instant où mon cœur est brisé par un abandon si cruel et une trahison si basse, vos paroles viennent d'y exciter une émotion qui m'est bien douce. Et pourquoi vous le cacherais-je ? Oui, Stéfani, je suis heureuse de voir que ce monde n'est pas encore désert, et que, si le mensonge et la perfidie peuvent quelquefois s'y rencontrer, on y peut aussi trouver sur sa route la main fidèle d'un ami. Je le savais, mais j'allais l'oublier. Vous m'en avez fait souvenir,... voilà ce dont je vous remercie.

Le marquis. — Et vous pourriez douter qu'on vous aime !

Bettine. — Non, je crois ce que vous me dites; mais il y a une réflexion que vous n'avez pas faite. Savez-vous bien à qui vous parlez ?

Le marquis. — A la plus charmante femme que je connaisse.

Bettine. — Considérez ceci, marquis : je suis tout à fait désespérée. Le coup que je viens de recevoir est si imprévu, si inconcevable,qu'il m'a d'abord anéantie. Maintenant que ma raison se

réveille peu à peu, je cherche comment je pourrais continuer de vivre, et, en vérité, je ne le vois pas.

Le marquis. — Prenez courage.

Bettine. — Non, je ne le vois pas. A examiner froidement, raisonnablement ce qui m'arrive, je ne vois nul remède, nul espoir. Je perds l'homme que j'aimais, et, ce qu'il y a de plus affreux encore, je suis forcée de le mépriser : que voulez-vous que je devienne? Es-tu de mon avis, Calabre? Plus je réfléchis, et plus je vois qu'il n'y a plus pour moi d'existence possible. Je ne peux plus rien faire que prier et pleurer. Est-ce à ce reste de moi-même, à ce fantôme de votre amie que vous voulez donner la main? est-ce à un masque couvert de larmes? (*Elle pleure.*)

Le marquis. — Oui, morbleu! et ces larmes-là, je ne vous demanderai jamais de les essuyer. Je respecte trop votre douleur pour tâcher de vous en distraire, mais je vous dis : le temps s'en chargera, — et laissez-moi aussi achever ma pensée, dût-elle vous choquer en ce moment. Vous n'avez plus, dites-vous, d'existence possible? Vous en avez une toute faite, la seule qui vous convienne, celle que vous aimez, que vous avez choisie, qui est notre plaisir et votre gloire... Vous retournerez au théâtre.

Bettine. — Y pensez-vous?

Le marquis. — Pourquoi donc pas? Cela vous paraît-il si étrange, qu'en vous offrant d'être votre époux, je vous parle de remonter sur la scène? Oui, je me souviens que, ce matin, vous me disiez qu'une fois mariée vous y comptiez renoncer pour toujours ; mais je vous ai répondu, ce me semble, que ce n'était point mon avis, ni de mon goût, je vous assure. Est-ce qu'on résiste à son talent? En a-t-on la force, en a-t-on le droit, surtout quand ce talent heureux vous a portée sur cette jolie montagne où les Muses dansent autour d'Apollon, et les abeilles autour des Muses?... Croyez-vous donc que l'on puisse être tout bonnement baronne ou marquise en revenant de ce pays-là? Oh! que non pas! La nature parle : bon gré, mal gré, il faut qu'on l'écoute. Eh! palsambleu! un poète fait des vers et un musicien des chansons, tout comme un pommier fait des pommes. Lorsqu'on me raconte que Rossini se tait, je déclare que je n'en crois rien. Et vous non plus, Bettine, vous ne vous tairez pas. Vous retrouverez force et vaillance. vous reprendrez la harpe de Desdémone, et moi ma place dans mon petit coin, à côté de mon cher quinquet. Vous reverrez cette foule émue, attentive, qui suit vos moindres gestes, qui respire avec vous, ce parterre qui vous aime tant, ces vieux dilettanti qui frappent de leurs cannes, ces jeunes dandies qui, parés pour le bal, déchirent leurs gants en vous applaudissant, ces belles dames

dans leurs loges dorées, qui, lorsque le cœur leur bat aux accents du génie, lui jettent si noblement leurs bouquets parfumés ! Tout cela vous attend, vous regrette et vous appelle... Ah ! je jouissais jadis de vos triomphes ! votre amitié m'en donnait une part. — Que serait-ce donc si vous étiez à moi ?

Bettine. — Ah ! Stéfani... Mais c'est impossible.

Le marquis. — Ne le dites pas trop vite, ne vous hâtez pas. C'est là tout ce que je vous demande. (*Il lui baise la main.*)

Le notaire, *sortant du pavillon.* — Monsieur Calabre !

Calabre. — Ah ! c'est vous ?

Le notaire. — Oui, il n'y a plus de moscatelle, et je ne vois toujours pas les futurs conjoints. Je vais retourner à la ville.

Calabre, *lui montrant Bettine, qui a laissé sa main dans celle du marquis.* — Attendez, attendez un peu.



TABLE DES MATIÈRES
contenues dans les Tomes I, II et III, reliés en un seul volume

TOME I

TOME II

TOME III



Paris. — Imp. Larousse, 13-17, rue Montparnasse.



